





XVIIe SIÈCLE

HISTOIRE

DE

L'ARCHIDUC ALBERT

GOUVERNEUR GÉNÉRAL

PUIS PRINCE SOUVERAIN DE LA BELGIQUE

PAR

M. DE MONTPLEINCHAMP

ANNOTÉE PAR

A. L. P. DE ROBAULX DE SOUMOY

OFFICIER DE L'ORDRE DE LÉOPOLD
CHEVALIER DE L'ORDRE IMPÉRIAL DE LÉOPOLD D'AUTRICHE
SUBSTITUT-AUDITEUR GÉNÉRAL
MEMBRE DU CONSEIL HÉRALDIQUE, ETC



BRUXELLES
PAR LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE BELGIQUE
11, RUE DU MUSÉE

MDCCCLXX

COLLECTION DE MÉMOIRES

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE BELGIQUE

HISTOIRE DE L'ARCHIDUC ALBERT



SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE BELGIQUE

PUBLICATION N° 34

EXEMPLAIRE DE SOCIÉTAIRE

N° 157. M. Université de Gand

Le Secrétaire,

Ch. De Campagne

XVIIe SIÈCLE

HISTOIRE

DE

L'ARCHIDUC ALBERT

GOUVERNEUR GÉNÉRAL

PUIS PRINCE SOUVERAIN DE LA BELGIQUE

PAR

M. DE MONTPLEINCHAMP

ANNOTÉE PAR

A. L. P. DE ROBAULX DE SOUMOY
OFFICIER DE L'ORDRE DE LÉOPOLD
CHEVALIER DE L'ORDRE IMPÉRIAL DE LÉOPOLD D'AUTRICHE
SUBSTITUT-AUDITEUR GÉNÉRAL
MEMBRE DU CONSEIL HÉRALDIQUE, ETC



BRUXELLES
PAR LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE BELGIQUE
44, RUE DU MUSÉE

MDCCCLXX



NOTICE

SUR

DE MONTPLEINCHAMP

Autant les documents historiques relatifs à la grande révolution accomplie au XVIe siècle, dans les Pays-Bas, sont nombreux et intéressants, autant ils sont rares en ce qui concerne les événements du siècle suivant, et encore ceux qui existent laissent-ils beaucoup à désirer; l'*Histoire de l'archiduc Albert*, par M. DE MONTPLEINCHAMP, que nous publions aujourd'hui, est dans ce cas. L'auteur n'était pas contemporain du prince dont il a entrepris de raconter la vie, et nous n'hésitons pas à le dire, il ne possédait point les qualités de l'historien. Son œuvre est une compilation, exécutée sans beaucoup d'ordre, de goût et de discernement. Toutefois il vivait environ un

demi siècle après l'archiduc, à une époque où les souvenirs du règne de ce prince étaient encore récents ; il a été en rapport avec les contemporains et leurs descendants directs, il a donc recueilli la tradition.[1] Ses récits, assez mal rattachés les uns aux autres, gagnent par leur désordre même, un certain caractère d'authenticité ; on voit qu'ils ont été puisés à des sources diverses, ils reflètent fidèlement les idées du temps où ils ont été écrits, aussi bien que les sentiments et les préjugés de leur auteur; ce sont de véritables mémoires, qui rappellent des faits peu connus, et donnent des détails souvent du plus haut intérêt, que l'on chercherait vainement ailleurs. Ils renferment ainsi des matériaux d'une incontestable utilité, pour les futurs historiens de cette triste époque de décadence pour les provinces belges, commençant au règne d'Albert et d'Isabelle et se prolongeant jusqu'à la révolution qui a terminé le XVIII[e] siècle.

Est-ce de son autorité privée, est-ce à titre d'une possession terrienne ou autre, que l'auteur s'est attribué le nom de Montpleinchamp? C'est ce qu'il nous a été impossible de découvrir. Il y a eu cependant des gentilshommes ainsi nommés, ou à peu près; en 1282, vivait dans le Luxembourg, Machaire de Monplenschamp, qui vendit des biens

[1] Voir ci-après page 536.

au couvent de Marienthal; Jean de Montpleinchamp, chevalier, dit *Wellion*, prévôt de Bologne et gardien de la prévôté d'Arlon, figura dans plusieurs actes, au commencement du XIV[e] siècle. Ces seigneurs portaient de sable, à trois fasces d'or, à l'aigle de l'un à l'autre, brochant sur le tout, et selon d'autres : de sable à trois fasces d'argent; leur devise était : *Abondance*[1]. L'auteur de l'*Histoire de l'archiduc Albert* n'avait rien de commun avec cette race chevaleresque, éteinte depuis longtemps; mais, poussé par la vanité et par la manie du pseudonyme, il lui a emprunté ses armes et son nom[2], qui est aussi celui d'un village des Ardennes, situé à quelques kilomètres de Neufchâteau. Quant à lui, il se nommait réellement JEAN BRUSLÉ, comme le prouve son acte de baptême, rédigé, à Namur, le 15 février 1641[3]. Son père, Nicolas Bruslé, modeste fourbisseur de son métier, demeurait au marché des Fèbvres[4] (ouvriers travaillant les métaux); sa mère se nommait Jeanne

[1] *Cartulaire de Marienthal, aux Archives de Luxembourg; Cartulaire de Clairefontaine, aux Archives de l'État, à Arlon.* — BERTHOLET, *Hist. du duché de Luxembourg*, VI, 43, 44, 279. — *Publications de l'Institut historique de Luxembourg*, année 1862, II, 70; année 1863, 68.

[2] « Et à l'entour des armes de la noble famille de Montpleinchamp, lesquelles il s'est appropriées, aussi bien que le nom. » — L'*Original multiplié.*

[3] Registre de la paroisse de Saint-Loup.

[4] « Nicolas Bruslé n'étoit qu'un pauvre petit fourbisseur. » — L'*Original multiplié.*

Faber. Il prit successivement, dans ses publications, les noms de M. DE FABERT, de LOUIS DE GÉRIMONT, de M. DE PALAIDOR et de M. DE MONTPLEINCHAMP, ce dernier a prévalu.

JEAN BRUSLÉ, après avoir fait de bonnes études, voyagea en France, en Italie et en Angleterre, puis il entra dans la société de Jésu de la province Flandro-Belgique. Il dut bientôt s'en retirer et se fit admettre dans une maison du même ordre de la province Gallo-Belgique; mais il ne put s'y maintenir. Il rentra dans le clergé séculier, s'adonna à la prédication et se fit connaître par divers écrits. L'électeur de Bavière, gouverneur général des Pays-Bas, le nomma son chapelain; il devint bientôt aumônier de l'électrice Thérèse-Cunégonde Sobieski, et il obtint enfin une prébende de chanoine, à la collégiale de Sainte-Gudule, à Bruxelles.

Ces relations de cour et de haut clergé montrent suffisamment la source où BRUSLÉ a dû puiser les renseignements variés, insérés dans ses ouvrages. Au temps où il vivait, le chapelain du gouverneur général des Pays-Bas, l'aumônier de madame la gouvernante devait avoir de nombreuses relations et posséder un certain crédit; des ambitieux ne pouvaient manquer de chercher à gagner les bonnes grâces d'un ecclésiastique ainsi posé, en flattant la manie dont il était féru,

de prendre rang parmi les premiers historiens du monde. Au reste s'il n'a point acquis la place qu'il enviait, ce n'est pas faute d'efforts réitérés, pour y atteindre, car ses publications ont été nombreuses. Pendant qu'il faisait partie de la société de Jésu, il traduisit en français et publia, à Saint-Omer, en 1674, le livre du dominicain HENNEGUIER, intitulé : « *Cultus B.-V. Mariæ vindicatus, adver-* « *sûs monitorem anonymum.* » Il donna en 1686, une traduction des : « *Considérations chrétiennes* « *pour tous les jours de la semaine,* » écrites en italien, par le R. P. PAUL SEIGNORY, jésuite[1].

Il avait, paraît-il, formé le projet d'écrire une histoire générale de Belgique ; il débuta par un volume intitulé : *Histoire des ducs de Bourgogne.* Une première édition, imprimée à Cologne, chez Pierre Marteau, en 1687, commence à Philippe le Hardi et finit à la retraite de Charles-Quint, au couvent de Just. En 1689, parut, chez le même libraire, une autre édition, en deux parties, comprenant l'histoire des quatre ducs de la race des Valois, puis celle des princes de la maison d'Autriche, jusqu'à la fin du règne de Philippe II.

Les deux éditions ont été publiées sous le nom de M. DE FABERT. La préface de la première,

[1] R. P. Servais DE BAKKER, de la compagnie de Jésu, *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie.* Liége, 1869, 2e édit., 1, f° 916.

signée L. DE G..., débute ainsi : « La modestie « de M. DE FABERT, nom fameux à Sedan[1] et « aux Pays-Bas, auroit tenu ce trésor caché, si « ma justice ne l'en avoit empêché. Je l'imprime « malgré lui, parce qu'il est mon parent et parce « que je veux obliger le public. » Puis vient un pompeux éloge de l'ouvrage, qu'à notre avis, il est loin de mériter. La seconde édition est dédiée au marquis de Wargnies, descendant, par les femmes, d'une bâtarde de Bourgogne; la préface, souscrite des mêmes initiales L. DE G. suivies des mots : « Capitaine d'infanterie au diocèse de Co- « logne », commence ainsi : « L'auteur de cet « ouvrage est le cousin germain du maréchal de « Fabert..., on verra dans cette histoire la sim- « plicité de Tucidide, la sincérité de Xenophon, « les agrémens d'Hérodote, l'élévation de Tite- « Live, la politique de Tacite, la breveté de Sal- « luste et la politesse de Quint-Curce. »

Ce trait de vanité et d'effronterie est caractéristique; on ne dit pas ces choses-là de soi-même, et cependant L. DE G... (Louis de Gérimont), M. DE FABERT et JEAN BRUSLÉ ne sont qu'une seule et même personne, sous des noms différents. Sa prétention à la parenté avec le maréchal Fabert, si modeste, lui, qu'il refusait l'ordre du Saint-Esprit, mérité par ses talents et sa bra-

[1] Le maréchal Fabert avait été gouverneur de Sedan.

voure, parce qu'il ne pouvait produire des preuves de noblesse telles quelles[1], est réduite à rien par un simple rapprochement de dates : JEAN BRUSLÉ, né le 15 février 1641, ne pouvait être le cousin *germain* du maréchal, né en 1600; disons pour finir, que le nom de ce dernier ne s'écrivait pas comme celui de Jeanne Faber, mère de JEAN BRUSLÉ. Mais il ne se contenta pas de se faire passer pour le parent d'un maréchal de France et de se mettre impudemment sur la même ligne que les plus grands historiens de l'antiquité, il ne rougit pas de dire de lui-même : « Un des « premiers hommes de ce siècle, que la modestie « cache, et que le caractère extraordinaire trahit, « donne à l'heure qu'il est, en deux tomes, tout « ce qui peut satisfaire la curiosité au sujet de la « Toison d'or. » Ce passage fait allusion aux statuts de cet ordre célèbre, et à une liste des chevaliers, accompagnée de courtes notices sur chacun d'eux, jusqu'au 440e, Maximilien, comte de Waldstein, neveu du duc de Friedland. Ces notices renferment, il est vrai, des renseignements biographiques intéressants et curieux, mais elles sont loin de former une histoire complète de l'ordre.

Plusieurs ouvrages historiques suivirent les *Ducs de Bourgogne*, savoir : *Histoire de Filipe-*

[1] BUSSY-RABUTIN, *Mémoires*, III, 107 et suiv.; *Biographie universelle*, XIV, 8.

Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur; Cologne, in-12, 1689 et 1697. — *Les Jeux admirables de la Providence;* Cologne, in-8°, 1690. Ce livre contient les vies de Joseph, d'Adrien VI, de Quériolet, de P. Edmond Auger et d'autres; il parut sous le pseudonyme de LOUIS DE GÉRIMONT. — *L'Histoire de don Juan d'Autriche, fils naturel de l'empereur Charles-Quint;* Amsterdam, chez Antoine Michel. (Bruxelles, chez Foppens, in-12, 1690.) Elle a été traduite en hollandais, vers le milieu du siècle dernier. — *Histoire d'Alexandre Farnèze, duc de Parme et de Plaisance, gouverneur de la Belgique;* Amsterdam, (Bruxelles) 1692, in-12.) Au bas de la préface sont les lettres D. M. L'auteur avoue qu'il s'est aidé, dans son travail, de STRADA, de HENRI DAVILA et de GALUCCI et, à propos de ce dernier, il commet une singulière méprise, il confond TARQUINO GALUCCI, qui s'est borné à écrire sur l'art poëtique, avec ANGELO GALUCCI, auteur de : *De bello Belgico, ab anno* 1593, *ad inducias XII annorum*[1]. Il établit du reste, avec son assurance ordinaire, par un exposé en huit points, la supériorité de son œuvre sur celle de FAMIANUS STRADA ; ce trait seul découvre le nom caché sous les lettres D. M. — *Histoire*

[1] Imprimé à Rome, en 2 vol. in-folio, en 1671, et en Allemagne, in-4°, 1677. La bibliothèque royale en possède deux exemplaires, nos 26,656 et 26,657. Fonds Van Hulthem.

d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, 1692, in-12. Amsterdam. (Bruxelles, F. Foppens.) — *Histoire de l'archiduc Albert, gouverneur général et puis prince souverain de la Belgique,* par M. DE MONTPLEINCHAMP; Cologne, chez les héritiers de Corneille Egmond, 1693. (Bruxelles, F. Foppens.) — *Histoire véritable de Gillion*[1] *de Trazegnies;* Paris et Bruxelles, 1703, petit in-12, sans nom d'auteur; mais un avertissement, placé en tête du volume et signé *De la Rose*, fait connaître que c'est à M. DE FABERT qu'on doit ce *chef-d'œuvre.* L'épitre dédicatoire au marquis de Trazegnies[2] signée *de Gerimont,* révèle à ce seigneur que « sa « famille a l'obligation de ce travail à un savant, « qui a dans ses veines le sang du grand maré- « chal DE FABERT, gouverneur de Sedan, qu'un « des plus puissans et *judicieux* rois[3] de la terre, « et la fille d'un grand roi[4] ont reconnu sa pro- « bité invincible, d'un caractère d'illustre dis- « tinction, dans leurs illustres cours et que son « mérite extraordinaire lui a attiré de l'envie... » La légende de la belle Gratiane, fille du soudan

[1] GIL-*lion.*

[2] Gillon-Othon de Trazegnies, baron de Silly, mort le 12 octobre 1720, sans enfants de Marie-Philippe de Croy, dame d'honneur de l'Électrice de Bavière. — *Nobil. des Pays-Bas,* IV, 226.

[3] Charles II, roi d'Espagne!

[4] Thérèse Cunégonde, fille de Jean Sobieski, électrice de Bavière.

de Babylone, que Gillon de Trazegnies, le chevalier croisé, épousa après les aventures les plus romanesques, occupe presque tout le volume. C'est la reproduction en style plus moderne, mais moins naïf, d'un récit, écrit au XVe siècle, à la demande d'Antoine, bâtard de Bourgogne, seigneur de Beveren, de Beuvry et de Tournehem, par un seigneur de Villerval. Celui-ci l'avait dédié au duc Philippe-le-Bon et l'avait fait copier par David Aubert, clerc et habile copiste, souvent employé par le duc lui-même. C'est à lui en effet que l'on doit la copie, sur velin, de l'*Histoire de France, de Flandre et d'Angleterre*, exécutée par commandement du duc, en 1459, et déposée aujourd'hui à la bibliothèque de l'arsenal, à Paris[1]. MM. Serrure et Voisin expriment, dans la préface de leur édition du *Livre de Baudouin*, le regret de n'avoir pu se procurer un seul exemplaire du récit original, dont le texte et l'orthographe sont maladroitement altérés dans l'édition de JEAN BRUSLÉ. Le dernier chapitre du volume renferme une généalogie de la maison de Trazegnies, depuis le commencement du XIIe siècle jusqu'en 1700.

On peut encore ranger au nombre des travaux historiques du sieur DE MONTPLEINCHAMP *Lucien en belle humeur*, ou *Nouvelles conversations des*

[1] *Bulletins de la commission royale d'histoire*, 1re série, III, 21; VI, 165; 2e série, II, 9.

morts, dont il en a donné deux éditions, l'une en 1694, l'autre en 1701, 2 vol. in-12, à Amsterdam, sans nom d'auteur. Ces dialogues ne brillent ni par l'esprit, ni par la finesse du jugement ou par l'élévation des idées et des vues, mais on y rencontre des faits de notre histoire oubliés ou peu connus.

Outre les deux écrits religieux cités plus haut, il fit paraître, en 1696, chez Andenne, rue de la Cour, à Bruxelles, l'*Arche d'alliance*, précédée d'une dédicace à la duchesse électrice de Bavière et d'une préface signée de MONTPLEINCHAMP. C'est une traduction de l'espagnol de LOUIS DE PONTE, abrégée par le P. D'ORLÉANS et que BRUSLÉ soutient avoir améliorée, au point qu'il est juste de le considérer comme l'auteur du livre. Il publia encore *La Conversion de saint Augustin;* c'est une traduction des confessions de ce saint, par PHILIPPE DUBOIS et précédée d'une préface de JEAN BRUSLÉ.

Les travaux purement littéraires de l'auteur, sont d'une extrême médiocrité : *Esope en belle humeur*, 1 vol. in-12, Amsterdam, chez Antoine Michel, à la Sphère, 1690, est un recueil de fables en prose et en vers; ces dernières sont simplement des copies des fables de la Fontaine, de Furetière ou de Boursault. Les fables en prose sont ordinairement terminées, en guise de morale, par une allusion à l'histoire, aux événements contemporains, ou à la politique; en voici quelques

exemples : l'*Ours et le lion* : « *Charles-Quint* passa « l'Elbe au gué, guidé par un *meunier* et rem- « porta cette fameuse victoire, où il prit l'élec- « teur de Saxe et le landgrave de Hesse. » *Le léopard et le lièvre* : « Marnix se moquoit du duc « de Parme, en le voyant devant Anvers; il fut « lui-même moqué quand il le vit triomphant dans « la ville. » *Le paysan et le satyre* : « Quand le « pape condamnoit Jansenius, il étoit *faillible*, « quand il condamne la morale relâchée, il est « *infaillible*. » *Le cheval et l'âne* : « Les Maures « bannis d'Espagne se sont consolez de leurs dis- « grâces, à la vue des huguenots de France. » *La poule aux œufs d'or* : « La France est à la « veille de tout perdre, pour avoir voulu tout « prendre. »

Ces traits décochés contre la France, dans l'édition de 1690, après les campagnes du maréchal de Luxembourg, en Belgique, disparurent complétement de la seconde, publiée en deux volumes, en 1700. Alors la paix de Ryswyck était conclue, la succession d'Espagne s'ouvrait et l'électeur de Bavière, dont Jean Bruslé était prédicateur, avait embrassé le parti français; on prétend néanmoins que plus tard il paya les bienfaits de ce prince, par la plus noire ingratitude[1].

Sous le nom de M. de Palaidor, son 4e pseu-

[1] L'*Original multiplié*.

donyme, il a fait paraître, en cette même année 1700, *le Festin nuptial, dressé dans l'Arabie heureuse;* c'est un recueil de contes en vers, empruntés à divers auteurs, qu'il ne cite jamais et mêlés à quelques-uns de sa composition, qui ne sont pas les meilleurs. On y retrouve les allusions politiques ou personnelles de l'*Esope en belle humeur*. *Le Diable bossu,* roman absurde, parut en 1708; cette même année, RICHARD STEELE publia, en anglais, sous le nom d'*Isaac Brickerstaf,* une brochure intitulée : *Prédictions pour l'année* 1708. Comme elle annonçait la mort prochaine de plusieurs princes, ministres et personnages d'importance, elle eut un grand succès. JEAN BRUSLÉ imagina de la réfuter, par un écrit qu'il intitula : *Renversement des prédictions frivoles d'Isaac Brickerstaf,* par M. DU BELASTRE, *astrologue à Lunéville*. Ce fut l'occasion d'un débordement d'épigrammes contre lui; dans l'une, entre autres, on supposait qu'il avait commis un crime, qui l'obligeait à renier son père, de crainte d'être *brûlé*.

L'excessive vanité du chanoine de Sainte-Gudule et ses prétentions nobiliaires, que rien ne justifiait, le rendaient seulement ridicule, mais ses plagiats, son penchant à la médisance et ses méchants propos lui suscitèrent de nombreux ennemis; l'un d'eux, LAMBERT IGNACE DOUXFILS, exhala sa haine dans l'*Original multiplié,* ou

Portraits de Jean Bruslé, Namurois (à la Sphère, à Liége, 1712), orné d'un frontispice satyrique, gravé par *Duvivier*, avec cette épigraphe :

« Lecteur ne perdez aucun trait,
« De ce prêcheur, grand parasite,
« Chaque emblême est un portrait,
« Son tribunal est la marmite. »

Le livre renferme une critique sévère de l'homme et de ses œuvres. Voici en quels termes s'exprime la préface : « C'étoit ce poëti-théologo-« romani-comique personnage, *messire Jean-« Chrisostôme* BRUSLÉ DE MONTPLEINCHAMP, grand « chanoine de Sainte-Gudule et prédicateur du « roi, si connu dans ces pays-ci, par ses extra-« vagances et surtout *par la folie qu'il a de se « croire l'auteur de tous les livres qu'il fait réim-« primer sous son nom.* »

Parmi les écrivains modernes, M. GOETHALS s'est montré plus juste envers MONTPLEINCHAMP; tout en constatant l'incorrection, la diffusion de son style et le désordre de sa composition, il tient compte de l'abondance des faits et des détails curieux ou ignorés qu'il a recueillis.[1]. Le P. DE BAKKER, dans l'ouvrage cité plus haut, le qualifie de mauvais compilateur. On rencontre en effet dans ses livres de fréquents emprunts faits à des auteurs qu'il ne

[1] *Lectures relatives à l'histoire des sciences*, etc., IV, 208.

cite presque jamais; ainsi particulièrement dans l'*Histoire de l'archiduc Albert*, l'incident, étranger à son sujet, de la guerre d'Afrique et de la mort tragique du roi Sébastien de Portugal[1], est tiré ou de VASCONCELLOS ou de SPONDE; la relation du siége d'Ostende[2], est le résumé du *Siége mémorable* de CHRISTOPHE DE BONOURS. Toutefois il déclare, contre son habitude, qu'il a traduit de l'espagnol d'ANTONIO CERVERA DE LA TORRE, chapelain du roi et témoin oculaire, la narration de la maladie et de la mort de Philippe II, écrite par ordre de l'archevêque de Tolède[3]. Une particularité de cette narration, digne d'être notée, c'est que de doubles instructions auraient été données par le roi à son fils; les unes auraient été remises au prince lui-même, le confesseur aurait reçu mission de lui lire les autres[4]. L'authenticité de ces instructions a été révoquée en doute, c'est pourquoi nous pensons faire chose utile d'en donner, à l'*Appendice* § I, un texte inédit, accompagné d'une note pleine d'intérêt dûe à la plume de M. ALVIN, conservateur de la bibliothèque royale.

Sous prétexte de faciliter aux étrangers la prononciation de la langue française, BRUSLÉ avait adopté une orthographe fantaisiste qui donne une

[1] Pages 38-58 ci-après.
[2] 221-378.
[3] 197.
[4] 191.

apparence étrange à ses écrits et en rend la lecture fatigante. Néanmoins il se fit un mérite de cette innovation et se décerna, à ce propos, des éloges : « On loue bien, dit-il, votre ortografe « à cause du bon office qu'elle rend aux étrangers, « qui par votre moïen, aprenent sans peine, la « juste prononciacion : il n'i en eut que deux qui « la blamèrent, mais je remarcai que ce n'étoient « que quelques Vallons ou Liégeois ignorans, qui « n'avoient pas le moïen d'acheter des livres nou- « veaux, où cette ortografe est pleinement auto- « risée et pratiquée[1]. »

Nous avons cru pouvoir, dans cette nouvelle édition, nous dispenser de suivre cette orthographe contraire aux règles de la grammaire et à l'usage.

Jean Bruslé, dit Montpleinchamp, mourut à Bruxelles, le 29 décembre 1724.

Son *Histoire de l'archiduc Albert* est un panégyrique; malheureusement les faits parlent plus haut que les éloges pompeux et démontrent leur exagération. Destiné à l'Église, dès son enfance, ce prince avait conservé de sa première éducation, une foi ardente et aveugle, se manifestant par des pratiques de bigoterie, par des largesses incessantes en faveur des églises, des monastères,

[1] *Histoire de Filippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur;* préface. Un certain Marle a renouvelé, il y a quarante ans, ce procédé qui n'a obtenu qu'un succès de ridicule.

des saints ou des madones, par la recherche de reliques[1] plus ou moins authentiques et par leur acquisition à grands frais[2]. S'il possédait les vertus de l'homme privé, ou du dignitaire ecclésiastique, il était certes dépourvu des qualités de l'homme d'État ou du capitaine habile. Souverain purement nominal des Pays-Bas, il s'est montré, dans les relations extérieures, l'instrument docile de la maison d'Autriche, il a subi son influence dynastique et n'a jamais adopté une politique conforme aux intérêts des pays qu'il gouvernait. En effet, qu'avait à voir la Belgique dans la succession de Juliers, ou dans la guerre entre l'Espagne et le duc de Savoie? Qu'avait-elle à retirer des guerres de Bohême et du Palatinat, si ce n'est les ressentiments et les vengeances de l'Allemagne, dont les libertés étaient sérieusement menacées par ces luttes? Une paix franche, loyale et sans arrière-pensée avec les Provinces-Unies, reconnues indépendantes, était le seul moyen de rendre aux Belges le calme et le bonheur. Mais songer à une nouvelle réunion de toutes les provinces; se figurer que la république batave croirait aux

[1] Voir dans Galliot, *Histoire de Namur*, IV, 316, la négociation entre le P. *Gramaye* et les religieuses de Soleilmont, au sujet d'un clou, ayant servi au crucifiement de Jésus-Christ.

[2] État des reliquaires légués par l'infante Isabelle à l'église de Sainte-Gudule. — MM. Henne et Wauters, *Histoire de Bruxelles*, III, 236.

promesses des archiducs, consentirait à se soumettre à leur autorité, et à renoncer à des libertés chèrement acquises, pour retomber ensuite sous le joug détesté de l'Espagne, c'était manquer de sagacité ou de bonne foi; c'était méconnaître la séparation opérée entre les populations par les croyances religieuses, c'était se bercer des plus étranges illusions.

La politique de l'archiduc ne fut ni plus loyale ni plus adroite à l'intérieur : au lieu de s'appuyer sur le pays même[1], de demander le concours régulier des États-Généraux, comme le fit Charles-Quint, de n'appeler aux emplois civils et militaires que des Belges, et de s'efforcer de mettre de l'ordre dans les finances; formé à l'école de Philippe II, il continua le système gouvernemental de ce monarque ; il ne convoqua plus les États-Généraux, après la session de 1600, et faussa ainsi les institutions nationales, au mépris de ses promesses solennelles. Se défiant des nationaux, dont il ne parlait pas la langue, dont il se tenait éloigné, il confia les commandements et les hautes fonctions à des étrangers, d'un mérite souvent très contestable; il ne fit rien

[1] « Les malheurs se sont grandement accreu, en ce qne depnis « les derniers troubles, le roi ne s'est osé fier entièrement à « ceux du pays, ce qui a causé qu'il a donné toute la principale « autorité aux étrangers, qni y arrivant sans ancune connais- « sance du pays, ains seulement à leur bien particulier, ce n'est « merveille, si tout y vat si mal. » — *Considérations sur le gouvernement des Pays-Bas*, M. S. de la Bibl. royale, n° 12,828.

pour arrêter les désordres financiers, c'est ainsi que son gouvernement aboutit à *la guerre du gigot* et à la *conspiration des nobles*.

Albert ne manquait pas de courage personnel, mais dans les deux circonstances les plus importantes de sa carrière, il a prouvé qu'il n'avait pas l'intelligence de la guerre : au secours d'Amiens, il n'osa pas marcher contre l'armée française en désordre et fit une triste retraite; tandis qu'à Nieuport, il attaqua imprudemment des troupes fraîches, avec une armée harassée par la marche et le combat et fut complétement battu. Les succès militaires obtenus de son temps, quoiqu'en dise son historien, doivent être attribués à ses lieutenants. Il s'abstint au reste de prendre une part active à la guerre, après la prise d'Ostende, ainsi qu'on peut le voir par le document inédit, sur les campagnes de 1605 et 1606, que nous donnons à l'*Appendice* § II, lequel fait connaître la composition de l'armée et ses opérations jour par jour.

Un de nos hommes d'État, historien érudit et profond[1], a dit avec raison que « l'histoire a trop « exalté les bienfaits du règne des archiducs et le « bonheur de la Belgique, sous leur gouverne- « ment. » On doit, sans doute, leur tenir compte de la position fausse où ils se trouvaient et des

[1] M. J. VAN PRAET, *Essais sur l'histoire politique des deux derniers siècles*, 262.

A Son Altesse Sérénissime Joseph

Prince électoral de Bavière

Prince Sérénissime et électoral[1] *!*

Puisque nos brabansons de l'an 1144, mirent le baston de général dans les petites mains de leur duc Godefroi III[2]*, qui n'avoit pas encore un an; et*

[1] Joseph-Ferdinand-Léopold-Antoine Cajetan-Jean-Adam-Simon-Thadéc-Servais-Ignace-Joachim-Gabriel, second fils de Maximilien-Marie-Emmanuel-Cajetan-Louis-François-Ignace-Antoine-Joseph-Félix-Nicolas-Pie, onzième du nom', duc et électeur de Bavière et de sa première femme, Marie-Antoinette-Joseph, archiduchesse d'Autriche, fille de l'empereur Léopold et de sa première, femme Marguerite-Thérèse d'Autriche, fille de Philippe IV, roi d'Espagne.

Joseph de Baviére, né le 28 octobre 1692, prince électoral et désigné par le roi Charles II d'Espagne, pour son héritier, mourut à Bruxelles, le 8 février 1699. Le bruit courut qu'il avait été empoisonné par ordre du cabinet autrichien et son pére le donna à entendre, dans un manifeste répandn denx ans plus tard. *Mémoires de Torcy;* Lamberty, *Mémoires et négociations,* I, 20; III, 28; Mignet, *Introduction à l'histoire de la succession d'Espagne.*

[2] Le duc de Brabant, Godefroid III, né en 1142, commença son règne sous la tntéle de sa mère, la duchesse Lutgarde, déclarée régente. La tradition rapporte que le jeune duc, pendant la guerre de Grimberge avait été apporté à l'armée, dans son

puisque la ville de Ratisbonne a déjà présenté à Votre Altesse Sérénissime un placet pareil à celui que les enfans de Jacob présentèrent à Joseph, vice-roi d'Egypte, au tems d'une grande cherté de vivres, l'on ne doit pas trouver étrange que je pose respectueusement sur vos maillots, l'image d'un prince de votre sang, qui a occupé en la Belgique la place que Monseigneur votre Père remplit si dignement[1].

Je ne m'amuse point aux horoscopes, mais je dis, aprez Cassiodore, qui s'entendoit parfaitement en pronostications, qu'étant le fruit de parens vertueux, nous avons lieu d'augurer que vous serez un jour l'extrait de leurs vertus héroïques. Ex parentum virtutibus prolis indicatur successus.

Je dis aprez Aristote, le secrétaire de la nature, que les causes très nobles n'ayant d'ordinaire que des effets très excellens, nous devons espérer de voir un jour reluire en vous, toute la gloire de vos ancestres. Verisimile est meliores esse eos, qui sunt ex melioribus.

bercean et suspendu à un chêne, pendant la bataille de Ransbeke, afin d'exciter le courage de ses sujets. — MM. Henne et Wauters, *Histoire de Bruxelles*, I. 35.

[1] Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, appelé au gouvernement général des Pays-Bas, par lettres-patentes de Charles II, roi d'Espagne, du 26 décembre 1691, fit son entrée à Bruxelles, dans la soirée du 26 mars 1692, et remplaça le marquis de Castanaga. Il y avait donc un an à peine qu'il s'acquittait de sa charge, lorsque l'auteur lui prodiguait ses éloges.

Je dis, aprez Thucidide, le prince des historiens, que le fils d'un grand capitaine et d'un grand duc n'ayant pas coutume de dégénérer, nous verrons un jour sur vos trophées l'image des victoires de Monseigneur votre Père, qui à l'âge de 30 ans, passe pour un des premiers capitaines de la terre[1]. Insignis ducis filius non facile degenerat.

Je dis enfin, aprez la vérité même, qu'un fils étant le portrait de son père, nous avons déjà lieu de vous admirer comme la copie d'un original très parfait. In filiis suis agnoscitur vir.

S'il est vrai ce que S. Chrysologue[2] *prescha autrefois, le jour S. Estienne, que les noms sont souvent les augures des mérites* : Nomina saepe merita indicant ; *j'ai grand sujet de mettre entre vos petites mains l'image d'un héros, à qui je puis donner l'élôge que S. Cyrille donna à S. Jean Baptiste, qui est celui d'archiduc de la nouvelle alliance;*

[1] Maximilien-Emmanuel, né le 13 juillet 1662, perdit son père le 27 mai 1679, et fut élevé sous la tutèle de son oncle, Maximilien-Philippe-Jérôme. Dès sa majorité, il entra au service de l'empereur et devint bientôt son gendre. Il ne mérite pas les éloges que lui donne ici l'auteur : débauché, joueur et criblé de dettes, il s'occupa plus de ses plaisirs que d'améliorer la situation du pays, si déplorable lorsque éclata la guerre de la succession d'Espagne. — *Mémoires du feld-maréchal comte de* MÉRODE WESTERLOO ; SAINT-SIMON, *Mémoires*.

[2] Saint Pierre Chrysologue (*à la parole d'or*,) archevêque de Ravenne, au Ve siècle. On possède de lui des lettres et des homélies, mais elles ne justifient pas ce brillant surnom.

Archidux novi testamenti. *Le nom de Joseph, que vous avez reçu de votre oncle maternel, l'auguste roi des Romains, pronostique votre sagesse : puisque l'anagramme de Joseph rend parfaitement Sophie. Celui de Ferdinand, qui vous vient de votre ayeul maternel, celui de Léopold qui vous est donné en vue de votre grand père maternel, l'empereur régnant, ne nous prédisent rien que d'auguste. S. Antoine, le solitaire, S. Caietan et S. François sont les plus grands exemples que la providence du nouricier de l'univers ait choisis ; vous portez leurs noms, parce-que vous aurez leur caractère.* Nomina merita indicant. *S. Simon, surnommé le zélé, nous fait l'emblême de votre ardeur pour la sainte foi ; S. Thadée, qui guérit le roi Abagar, en lui apportant le portrait du sauveur du monde, place cette image miraculeuse sur votre cœur. S. Jean, le favori du fils de Dieu, fait que je vous félicite, par avance, de cette faveur divine. S. Servais, qui a vécu plus d'un siècle, nous fait espérer que vous vivrez longtemps ; S. Ignace peint déjà le nom de* Jésus *sur vos étendards. S. Joachim vous augure une glorieuse postérité. S. Gabriel enfin, qui est l'ambassadeur des bonnes nouvelles, vous annonce un règne très heureux.*

Votre Sérénissime mère pouvoit-elle jamais choisir un jour plus fortuné pour votre naissance, que le 21 octobre ? S. Hilarion apporte la joie, et les onze

mille vierges vous chantent déjà victoire. Ste Ursule s'est fait voir avec sa troupe autour de Cologne et de Nanci, pour en défendre les murailles, et à la mort de S. Elisabeth de Schonauge[1]*, cette sainte tutélaire environne votre berceau, et elle le parsème de lis et de roses, en attendant qu'elle vous communique ses palmes et ses lauriers. Car enfin, j'en reviens à Jucidide, qui semble faire tout exprez votre horoscope, en disant que le fils d'un grand capitaine n'a pas coutume de dégénérer de la bravoure de son père;* Insignis ducis filius non facilè degenerat.

Si l'on doit vous mesurer sur ce pied, les frontières de Constantinople, toute la Hongrie et, singulièrement Bude et Belgrade, l'Empire, la Savoie et la Belgique commencent à vous chanter victoire, et la renommée répond déjà, par avance, à tous ceux qui lui demandent des nouvelles des batailles gagnées, des sièges levez, et des villes prises d'assaut; allez à Joseph : Ite ad Joseph ; *c'est l'image de son père, et toutes mes trompettes ne suffisent pas pour préconiser la gloire de ce père invaincu et invincible.*

Quand j'offrois à Monseigneur votre père l'histoire de son oncle maternel, Emmanuel Philibert, duc de

[1] Sainte Elisabeth de Schonaugie, abbesse d'un monastère de bénédictines, dans le diocèse de Trèves, au XIIe siècle, écrivit sur l'origine, le nom et l'invention des onze mille vierges. Sa vie, écrite par Egbert, son frère, a été imprimée à Cologne, en 1628.

Savoye, gouverneur général de la Belgique[1], *pour lui chanter la bienvenue, en ces terres, je pouvois être animé de quelque espérance, mais ici, que je consacre à un enfant de trois mois, un des plus mémorables princes de la maison d'Autriche, l'envie même doit convenir que je suis dans le désintéressement. Si je vous glorifie, c'est pour vous féliciter à votre père sérénissime, c'est pour faire honneur aux mânes glorieuses de votre mère impériale et électorale, que Dieu a bientôt appelée au ciel, parce que la terre n'avoit pas assez de couronnes pour ses mérites. Elle vous a mis au monde, et puis, comme si elle se fut acquittée du grand dessein que le tout-puissant avoit sur elle, elle a quitté la terre, au même tems que le Roi des Rois y est descendu*[2].

Auguste princesse, au nom de l'univers, je vous rends grâces des vertus héroïques dont vous avez bien

[1] Philibert-Emmanuel de Savoie, non pas l'oncle, mais le trisayeul de Maximilien-Emmanuel de Bavière, était fils de Charles III de Savoie et de Beatrix de Portugal, sœur de l'impératrice Isabelle, femme de Charles-Quint. Il épousa Marguerite de France, fille de François Ier, dont il eut Charles-Emmanuel, marié à Catherine d'Autriche, fille de Philippe II. De cette alliance sortit Victor-Amédée de Savoie, qui épousa Christine de France, fille de Henri IV, et donna le jour à Henriette-Adelaïde de Savoie, femme de Ferdinand de Bavière, et mère de Maximilien-Emmannel. — *L'Histoire d'Emmanuel Philibert, duc de Savoye*, par l'auteur, parut à Bruxelles, chez Foppens, en 1692, in-12.

[2] Marie-Antoinette-Joseph d'Autriche, mourut le 24 décembre 1692.

voulu bénir la terre, je vous remercie du très cher et très aimable dépost que vous nous avez laissé, et je vous félicite, par avance, sur les inconcevables sujets de joie qui vont vous dilater le cœur, à la vue de ses actions chrétiennes et guerrières.

Et vous, Prince charmant, qui nous souriez du fond de votre berceau, souffrez qu'aprez vous avoir présenté un objet sérieux, qui est mon Albert, je me présente moi-même à vos piedz. Les enfans se plaisent aux moindres choses, et c'est dans cette prévention que j'espère que Votre Altesse Sérénissime et Electorale voudra bien me souffrir pour son très-humble, très-obéissant, très-fidèle et très-dévoué serviteur.

DE MONPLEINCHAMP.

PRÉFACE

La mémoire de l'archiduc Albert est encore si récente et si douce en Belgique, qu'il ne faut que prononcer ce nom pour attendrir les cœurs. Sur ce pied, j'ai délibéré si je continuerois ce que j'ai commencé dans l'histoire du duc de Savoie; savoir, si à la teste de cet ouvrage, je devois vous donner une idée de tout le corps. Mais enfin, pour satisfaire les esprits prompts, qui ne veulent pas se donner la patience de parcourir un ouvrage et qui à l'ouverture d'un livre courrent à la liste des chapitres, pour y voir le sujet des matières, et pour ne pas céder à l'avance des marchands, qui exposent à leur porte les pièces principales qu'ils débitent, je vous donne un crayon de mon histoire, qui au même temps vous tiendra lieu d'avant-propos et de table des matières.

Je vous déclare d'abord que vous avez entre les mains un héros qui, à l'exception d'une postérité, a eu tout ce qu'un prince peut souhaiter sur la terre. Il comptoit douze empereurs[1] dans ses aïeulx; sa mère était la fille de Charles-Quint[2],

[1] Pour arriver à ce chiffre, il faut compter parmi les aïeux de l'archiduc Albert, ses deux frères, qui furent empereurs, et la liste s'établit ainsi : *Rodolphe* de Hapsbourg, *Albert Ier*, *Frédéric-le-beau*, *Sigismond*, de la maison de Luxembourg, dont la fille unique Elisabeth porta la Bohéme et la Hongrie à *Albert II*, *Frédéric III*, *Maximilien Ier*, *Charles-Quint*, *Ferdinand Ier*, *Maximilien II*, *Rodolphe II et Mathias*.

[2] Marie d'Autriche, mariée en 1548, à l'archiduc Maximilien,

c'est tout dire, et d'Isabelle de Portugal[1], de cette couronne si fertile en héros et en héroïnes. Il fut fils et frère de trois empereurs[2]; il refusa lui-même l'Empire jusqu'à deux fois[3], et il eut un frère roi de Pologne[4]. Son ainée, Isabelle[5], fut épouse de Philippe II, roi d'Espagne. C'est un honneur très-rare que d'avoir tant de têtes couronnées dans une seule maison, mais il ne l'est pas moins de voir que des dix fils d'empereur, il n'y en ait pas eu un seul qui ait eu postérité, et que la couronne impériale ait dû passer sur la tête de Ferdinand II, qui n'étoit que fils cadet de Ferdinand I[6], frère de Charles-Quint. On voit ici un Saint-Louis dans l'innocence d'Albert et une Blanche dans les principes que sa mère lui inspire. Il donne la mître de Trieste à Coret son précepteur, et il érige Busbeque en baronie, pour honorer son gouverneur, et les mérites de Charles d'Ideghem, seigneur de Wiese[7].

fils de Ferdinand Ier, qui, en 1564, devint empereur sous le nom de Maximilien II, et mourut en 1576.

[1] Isabelle de Portugal, fille d'Émmanuel, roi de Portugal et de Marie d'Arragon, sa seconde femme, née en 1503, se maria en 1526, et mourut le 1er mai 1539.

[2] Fils de l'empereur Maximilien II, et frère des empereurs Rodolphe II et Mathias.

[3] C'est là une flatterie hautement démentie par les faits.

[4] Maximilien d'Autriche, grand-maître de l'Ordre Teutonique, élu en 1587, roi de Pologne, ne régna pas.

[5] Anne d'Autriche, et non Isabelle, née en 1549, était l'aînée des enfants de Maximilien II et de Marie d'Autriche. Elle fut la quatrième femme de son oncle, Philippe II, qu'elle épousa en 1570. Elle mourut le 25 octobre 1580.

[6] Ferdinand II, fils de Charles, duc de Carinthie et de Styrie et de sa nièce, Marie de Bavière, était petit-fils de l'empereur Ferdinand Ier et d'Anne de Bohême, sœur et héritière de Louis, roi de Bohême, tué en 1526 à la bataille de Mohacs; c'est donc Charles, connu sous le nom d'archiduc de Gratz, qui était le fils cadet de Ferdinand Ier, et non pas Ferdinand II.

[7] La seigneurie de Bousbecque, Busbeck ou Boesbecke, située

Ce Busbeque célèbre par ses ambassades importantes et par ses lettres savantes et curieuses, trouve ici son portrait. Vous verrez passer Albert à la cour de Madrid, où il parle parfaitement cinq langues, où il fait l'admiration de Philippe II, le moins admirateur des rois, où il reçoit le chapeau rouge du pape Grégoire XIII, dignité qui se trouva heureusement soutenue du premier archevêché du monde, qui est celui de Tolède, dont je vous donne le plan et de la vice-royauté de Portugal. Sur ce nouveau théâtre, dont je vous donne la carte, Albert reçoit royallement les ambassadeurs du Japon, qui alloient rendre leurs hommages au Saint-Siége. Avant d'entrer dans les guerres qu'il entreprit et qu'il acheva heureusement, je remonte au malheur du roi Sébastien qui, par sa mort et celle de son oncle Henri, fit monter le roi d'Espagne sur le trône de Portugal. Je dépeins le bâtard Antoine[1], que Louis, duc de Beia, second fils d'Emmanuel, roi de Portugal, avoit eu d'une Iolande ; vous avez aussi toute la postérité de cet Antoine. Élisabeth, reine d'Angleterre, appuie les prétentions de cet illégitime, et elle lui donne une flotte redoutable, avec son amiral Drack, surnommé le

dans la châtellenie de Lille, unie à quelques fiefs, fut érigée en baronnie, par lettres patentes des archiducs Albert et Isabelle, le 30 septembre 1600, en faveur de Charles d'Ydeghem, seigneur de Wiese et Bousbeck, grand bailli des ville, salle et châtellenie d'Ypres. Celui-ci était fils de Jacques d'Ydeghem et d'Agnès Ghiselen, et neveu par sa mère, d'Anger de Busbecke : « Et son oncle aussi maternel, conseiller de l'empereur Maxi- « milien, grand-maistre d'hostel de la reine Elizabeth, douai- « rière de France et par deux fois ambassadeur, vers le turc, en « Constantinople. » — Leroux, *Recueil de la noblesse*, 189. *Nobiliaire des Pays-Bas*, IV, 144.

[1] Antoine, fils de Louis, duc de Beja et d'Yolende Barbosa, fût déclaré légitime, proclamé roi de Portugal, puis détrôné par une armée espagnole. Moreri, vº *Antoine*.

Coureur de l'univers, et avec Henri Norits. La France y ajoute ses forces, ou pour épauler le bâtard Antoine, ou pour défendre les droits de la reine Catherine de Médicis, qui fondoit son action sur un titre obscur et immémorial des comtes de Boulogne.

D'une guerre sanglante, je passe à une guerre scolastique entre les Jacobins et les Jésuites. J'en représente les deux principaux champions, qui sont Bannez et Molina. Je découvre par quel revers Albert, d'ennemi de Molina, devint son plus grand défenseur, par la lettre qu'il écrivit au Saint-Siége. Mais ce qui illustra le plus la vice-royauté d'Albert, fut le martyre de six chrétiens, qui étoient des illustres restes de la défaite du roi Sébastien. Ils signalèrent leur foi et leur courage au royaume du Maroc, aussi bien qu'onze autres héros, qui signèrent de leur sang la religion catholique au royaume de Fez. Tant de lauriers inspirèrent au roi Philippe II la pensée d'envoyer son neveu en la Belgique, qui avoit besoin d'une forte et heureuse tête, telle qu'étoit Albert, non seulement depuis le duc d'Albe, mais encore depuis l'administration de l'archiduc Ernest d'Austriche. Je vous déduits au long la situation et la surprise de Hui, de cette place dont les variations font encore aujourd'hui tant de bruit. Ernest, allant prendre Hui, fut surpris de la mort, mais le comte de Fuentes y suppléa, non seulement par recouvrer cette capitale du Condroz, mais de plus, par pénétrer jusqu'au cœur de la France, et par battre le duc de Bouillon, général des armées françoises devant la ville de Dourlens, qu'il prit d'assaut. Vous avez le siége et la description de Cambrai, où le comte de Bruai entra victorieusement tout le premier. La levée du siége de Grolle, la malheureuse entreprise sur Lire[1], qui fut l'effet de la prudence et de la valeur d'Anvers, qui

[1] Lierre.

y accourut, avec tant d'ardeur, que le magistrat fut obligé de fermer ses portes, pour arrêter ses citoyens. Les plus distinguez furent Robyns, Dasse, Berchem, et de Meere. Ces trois derniers furent depuis créez chevaliers. Si les Malinois ne furent pas si heureux que les Anversois, ils ne furent pas moins généreux, sous les étendards de leur consul Van der Laen. Ces prospéritez furent traversées de la perte de la ville de Bréda, qui fut surprise par un bâteau de tourbes. Voilà la matière du premier livre et l'état de la Belgique, immédiatement avant que l'archiduc Albert n'y arrivât.

Le second livre vous décrit le voyage de ce prince, depuis Madrid jusqu'à Brusselle. J'imite l'archiduc, qui pour ne point tomber dans l'infortune de son frère Ernest, qui perdit Groningue, tandis qu'Anvers lui faisoit une réception magnifique, ne voulut point s'arrêter aux arcs de triomphe. A son exemple, je passe légèrement les païs, et je l'accompagne aux siéges de Calais, de Ham, de Guine, d'Ardre et d'Amiens, dont les pommes et les noix ne pouriront jamais. Je décris la ville et sa relique principale, qui est la tête de Saint-Jean-Baptiste, apportée de Constantinople, en 1204, par le chevalier de Sarton, dont le nom reste encore dans les Sarton de Liége et dans les Rosart de Namur. Je dépeins la source et la fin de ce stratagème, sans négliger l'éloge de Portocarrero, qui en fut l'inventeur, ni celui de Caraffe[1], qui en soutint longtems le siége ; siége que notre archiduc auroit fait lever, si l'amiral d'Arragon, son premier conseiller, ne le lui eût pas dissuadé. Albert, par sa retraite admirable, au jugement même de Henri IV, y mérita la gloire de Xénophon. Il se dédommagea par enlever Hulst, à la barbe du comte Maurice de Nassau. Je n'y oublie pas la mort du brave de Rone, qui y

[1] Caraffa.

fut emporté d'un boulet de canon; et j'y dis que ce fut à l'instance de ce vieux général de la Ligue, que Calais fut assiégé et pris, ensuite de quelques discours trop libres de la Valière et la Noue, gentilshommes françois. Maurice s'en revancha par battre le comte de Varax à Turnhout; l'archiduc en fit de même, par confondre les entrepreneurs de Venlo.

Philippe II qui aimoit tendrement sa fille Isabelle Claire Eugénie, sentant que la mort l'alloit arracher de cette Minerve, dont il avoit admiré la sagesse, l'espace de 35 ans, songea à la mettre en de bonnes mains, et n'en trouvant pas de plus dignes que l'archiduc Albert, il la lui donna pour épouse, avec la Belgique et la Bourgogne. Le pape ensuite permet à ce prince de quitter le chapeau rouge, pour prendre le casque. Albert ne veut recevoir l'épée que des mains de la Reine du ciel, à Halle, en Hainau. Vous voyez à Ferrare un pape, qui assiste au mariage de l'archiduc et de l'infante, et à celui de Marguerite, fille de l'archiduc Charles d'Autriche, avec Philippe III, roi d'Espagne. Ce ne sont, sur la route, que des réceptions glorieuses. Mais comme les joies les plus épurées du monde sont d'ordinaire détrempées de quelque tristesse, la fête fut troublée de la mort du roi Philippe II, qui voulant laisser à sa fille une dot tranquille, et désirant de sortir du monde en prince pacifique, accorda à la France la paix de Vervins, qui consiste à rendre quelques places enlevées sur la France, et à laisser à l'archiduc et à l'archiduchesse toute la Belgique[1] et toute la Bourgogne. Je vous donne l'éloge de ce

[1] Tous les *Pays-Bas* : en effet l'archiduc notifia par une lettre du 18 août 1598, aux États-Généraux des Provinces-Unies, les articles de son contrat de mariage, acceptés par les États-généraux belges et dont le premier renfermait l'abdication par Philippe II, en faveur de sa fille, de la souveraineté des *Pays-Bas*,

grand Archimède politique. J'adoucis l'amertume de sa mort, par le duel de Briauté, que je vous donne à la fin plus au long, à cause que je n'ai pas voulu trop interrompre le fil de l'histoire, outre qu'il m'est venu depuis quelques mémoires de ce combat célèbre. Je fais paroître l'archiduchesse Isabelle comme une Agrippine, qui accompagne à cheval son cher Germanique. J'expose, avec un esprit indifférent, la bataille de Neuport. Albert vainqueur ou vaincu, eut ce qu'il prétendoit par cette bataille, car il fit le siége de Neuport, et il alla prendre la ville d'Ostende. C'est cette nouvelle Troye, qui fait le sujet du troisième livre.

Au quatrième livre, je distribue les prix aux valeureux qui se sont distinguez dans ce siége non pareil. Si quelques-uns y sont oubliez, on leur fera justice à la seconde édition. Pour ne point déférer à la modestie d'Albert, qui refusa le triomphe, et pour reconnaître les grandes obligations que j'ai à la bonne ville d'Anvers, j'érige à l'archiduc, le trophée quece marquisat impérial lui dressa la première fois qu'il lui ouvrit ses portes.

Le cinquième livre contient la vie pacifique qu'Albert mena durant les douze ans de trèves, qu'il fit avec la Hollande. Je dépeins sa mort très-sainte, et ses obsèques très pompeuses. Par cette pompe, je fais justice à la ville de Bruxelles, qui, par un honête regret, montre bien qu'elle condamne deux malheureux, dont Dieu ne bénit pas les fonctions, parce qu'ils tâchent de rendre inutiles les dons de Dieu, qui éclatent dans leur frère, suivant cet oracle de S. Ambroise : *Dominus miracula suæ potestatis avertit ab iis qui in aliis divina beneficia persequuntur.* C'est une petite reconnoissance que je rends à la ville de Brusselle,

et du comté de Bourgogne. Cette notification resta sans réponse. — BENTIVOGLIO, IV, 148.

HISTOIRE

DE

L'ARCHIDUC ALBERT

SOUVERAIN DE LA BELGIQUE

LIVRE PREMIER

La splendeur de mon sujet m'éblouit tellement, que j'apréhende de m'embarquer plus avant, et qu'il s'en faut fort peu que je ne m'arrête au port pour m'y abandonner uniquement à l'admiration. L'on ne s'étonnera pas de mon désespoir, si l'on fait réflexion que jamais on ne vit tant de Majestez ramassées en un seul sujet. L'archiduc Albert est précédé et suivi de 20 héros de la maison d'Autriche, qui sont tous éclatans de la couronne impériale. Il est fils d'empereur, frère de deux empereurs, et il refuse lui-même

deux fois l'empire[1]. L'une de ses sœurs est reine d'Espagne, et l'autre est reine de France.

Il n'y a qu'une chose qui contribue à me faire soutenir tant d'éclats, savoir la maison de Neubourg[2], qui m'aprivoise avec la splendeur des nombreuses Majestez, en offrant toute à la fois à mes yeux, un grand-maître de l'ordre Teutonique, coadjuteur de Mayence[3], un évêque de Breslau, un prince palatin[4], un duc de Radziville, un roi de Hongrie, une impéra-

[1] L'auteur semble oublier que le trône impérial était électif: l'archiduc Albert renonça, par le pacte de famille de 1606, à la succession des États héréditaires d'Autriche, en faveur de son frère aîné l'archiduc Mathias. Plus tard, d'accord avec l'archiduc Maximilien, il renouvella cette renonciation et contribna à faire adopter pour successeur par Mathias, leur cousin, Ferdinand de Styrie. Celui-ci fut reconnu roi de Bohéme, en 1617, et élu empereur, le 28 août 1619. L'archiduc Albert n'avait donc pu renoncer à une conronne qui ne lui avait été ni donnée, ni même offerte. — KOHLRAUSCH, III, 110, 111, 119.

[2] Flatterie à l'adresse de l'électeur de Bavière, gouverneur général des Pays-Bas, par une allusion aux nombreuses et brillantes alliances coutractées par les enfants et petits-enfants de Philippe-Guillaume, duc de Bavière, de Neubourg, de Juliers et de Berg, comte palatin du Rhin, électeur, chevalier de la Toison d'or, et de sa seconde femme, Elisabeth-Amélie, fille de George II, landgrave de Hesse-Darmstadt et de Sophie-Éléonore de Saxe.

[3] Lonis-Antoine de Bavière, troisième fils du précédent, abbé de Fécamp, grand-maître de l'ordre Teutonique, chanoine de Cologne, de Liége et de Mnnster; élu évêqne de Liége et postulé coadjutenr de Mayence. Son frère, François-Louis, évêqne de Breslau et de Worms, chanoine d'Olmutz et de Cologne; électeur de Trèves, lni succéda dans la grande maîtrise de l'ordre Teutonique.

[4] Jean-Guillaume-Joseph de Bavière-Neubourg, fut électeur palatin, après son frère. Il mourut sans enfants et son frère, Charles-Philippe, qni lui succéda, en 1716, épousa Louise-Charlotte Radzivil.

trice[1], une reine d'Espagne[2], une reine de Portugal[3], une duchesse de Parme[4], et peut-être une reine de Pologne[5].

Je ne commence pas sitôt à m'accoutumer à ce soleil entouré de tant de rayons, qu'un nouvel obstacle arrête ma plume. Elle me tombe même des mains, parce que je contemple devant moi une infinité de choses séparées, à réunir dans un même corps. Je dois accompagner mon héros en Alemagne, je dois passer avec lui à la cour de Madrid, où il apprend l'art de régner, sous le plus grand maître[6] qui fut jamais, et qui eut les resnes de la plus grande monarchie de l'univers. Je dois le suivre en Portugal, en qualité de vice-roi, je dois passer et repasser à Madrid, passer par l'Alemagne et par l'Italie, et courir en France. Enfin je dois le voir gouverneur et souverain de la Belgique. Si la diversité et la multitude des voyages m'effraie, le nombre et la variété des événemens doit bien le faire davantage. En Portugal, l'archiduc doit faire tête à un bâtard[7] ambitieux, qui y vient

[1] Éléonore-Madeleine-Thérèse de Bavière-Neubourg, femme de l'empereur Léopold.

[2] Marie-Anne, seconde femme de Charles II, roi d'Espagne.

[3] Marie-Sophie-Elisabeth, accordée d'abord à Louis, prince de Bade, épousa, le 2 juillet 1687, don Pedro II, roi de Portugal.

[4] Dorothée-Sophie de Bavière, épousa successivement les deux frères, Edouard et François Farnèse, ducs de Parme.

[5] Hedwige-Elisabeth-Amélie avait épousé, en 1691, Jacques Louis, fils aîné de Jean Sobieski, roi de Pologne.

[6] Les résultats obtenus par Philippe II démontrent assez qu'il n'était pas un aussi grand maître dans l'art de régner que veut bien le dire l'auteur.

[7] Don Antonio, chevalier de Malte, prieur de Crato, fils de don Luiz, troisième fils du roi Emmanuel, fut considéré comme

fondre avec toutes les forces de l'Angleterre et de la France, qui ont à leur tête François Drak, cet amiral admirable, qui ayant fait le tour du monde, en fort peu de temps, dévore d'idée le Portugal, qui n'en est qu'une bien petite partie[1]. En la Belgique, l'archiduc a sur les bras toute la Hollande nouvellement érigée en république, et par suite pleine de courage; et toute la France qui pensant alors faire du dépit à l'Espagne, voit présentement qu'elle s'est fabriquée des verges bien incommodes, en prêtant la main aux Hollandois[2].

Je dois prendre avec mon héros Amiens, Calais et Ostende, où je dois voir combattre l'Espagne, l'Alemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie et la Belgique, les six nations les plus belliqueuses de la terre, avec

bâtard, parce qu'il ne put jamais prouver le mariage de sa mère, Yolente Gomez ou Barbosa, avec don Luiz. Les cortez, réunies à Santarem, le reconnurent pour roi, au moment où les troupes de Philippe II, autre prétendant au trône de Portugal, avaient franchi les frontières. « Ce choix était raisonnable et si « le succès eût répondu à son zèle, l'histoire n'aurait pas aujour« d'hui assez d'éloges pour le sauveur de la patrie. » — J. CHAUMEIL DE STELLA, *Essai sur l'histoire du Portugal*, I, 148-150.

[1] L'expédition française commandée par le comte de Brissac, eut pour but l'occupation des Terceires, (1582, 1583). Ce fut après la perte de l'invincible Armada, en 1589, que des vaisseaux anglais attaquèrent la Corogne; mais ils furent repoussés par le comte de Fuentes, alors gouverneur du Portugal. Le rôle de l'archiduc Albert, comme vice-roi de ce pays, paraît assez effacé. — *Ibid.*, 152-156.

[2] Henri IV sut se débarrasser des difficultés que créait pour lui son alliance avec les Provinces-Unies. Suivant la politique traditionnelle de la France, dans les négociations de Vervins, il abandonna l'Angleterre et la Hollande, afin d'obtenir, en sa faveur, les conditions les plus avantageuses. — SIMONDE DE SISMONDI XV, 127 et suiv.

plus d'animosité que s'il s'agissoit d'un empire entier, puisqu'on n'y épargne pas cent mille âmes, que ce petit port de mer vit sacrifiées. La longueur et les périls de ma navigation m'épouvantent d'un côté, mais je me suis rassuré de l'autre. Je contemple au bout de ma carrière un héros fortuné, qui ayant obligé tous ses ennemis à une paix honteuse, jouit de ses lauriers saintement et tranquillement jusqu'à la fin de ses jours. Je sais qu'en reproduisant l'archiduc Albert, je rengregerai[1] les plaies de la Belgique, qui bien loin d'être fermées, saignent incessamment, mais je me console que je la rejouirai en faisant résusciter son cher prince; et que si elle jette quelques soupirs regretans en sa contemplation, elle formera ensuite des vœux pour demander au ciel la continuation et la postérité du souverain régnant qui lui ressemble parfaitement.

Charles-Quint donna l'Empire à son frère Ferdinand Ier[2]. Ferdinand, à l'âge de 18 ans, épousa Anne Jagellon, fille de Vladislas, roi de Hongrie. Louis, fils de Vladislas, étant demeuré à la bataille de Mohacz, Ferdinand monta sur le trône de son beau-frère, et par droit de succession, et parce que Vladislas en étoit ainsi convenu[3]. C'est par cette porte légitime que le

[1] Irriterai.

[2] Ferdinand était en possession des États héréditaires de la maison d'Autriche, quand il fut élu roi des Romains, le 5 janvier 1531. Au mois de septembre 1555, Charles-Quint manifesta l'intention d'abdiquer la puissance impériale. L'année suivante il obtint de la Diète, assemblée à Ratisbonne, la faculté de la remettre à Ferdinand, avec l'administration de la Germanie. —M. Henne, *Hist. du règne de Charles-Quint en Belgique*, X, 292.

[3] Ferdinand ne succéda pas sans opposition à son beau-frère; une partie de la Hongrie avait proclamé roi Jean de Zapol,

royaume de Hongrie est héréditaire à la maison d'Autriche, et que Joseph premier le possède aujourd'hui. Ferdinand, de la reine Anne, eut quatre fils et onze filles, Maximilien II fut l'aîné et par ce droit, il succéda à toutes les couronnes de son père[1]. Le premier jour d'août est fatal et tout ensemble fortuné aux Austriens. Ferdinand premier, aprez avoir vécu 61 ans, 4 mois et 15 jours, et aprez en avoir régné 6[2], mourut à Vienne, le premier jour d'août l'an 1564. Maximilien II étoit né à Vienne le même jour[3], en l'an 1527. Il fit ses premières armes sous son oncle Charles-Quint. Il commanda glorieusement deux mille chevaux, en la guerre de Smalcade, qui affermit l'empire et la religion[4]. A l'âge de 21 ans, il fut créé roi de Bohême. Il passa à Madrid, pour y apprendre l'art de régner sous Philippe II[5].

Ce beau-père[6] étant appellé à des guerres plus pressantes, lui laissa toute l'administration de ses royaumes d'Espagne. Aprez un gouvernement de

comte de Ceputz, vaïvode et palatin de Transylvanie; il fallut, pour l'écarter, le vaincre à Tockaï.

[1] Son père le proposa pour son successeur à l'assemblée des électeurs et dès 1560 celle-ci le proclama roi des Romains.

[2] Comme empereur d'Allemagne. — Kohlrausch fixe la date de sa mort au 16 juillet 1564.

[3] 1er août.

[4] La guerre de Schmalkalden, si glorieuse pour l'empereur Charles-Quint, occupa les années 1546 et 1547.

[5] Maximilien fut envoyé en Espagne, par l'empereur, pour épouser Marie d'Autriche et remplacer Philippe, régent d'Espagne depuis 1542, pendant le voyage que celui-ci accomplissait dans les Pays-Bas, par ordre de son père. — Prescott, *Histoire du règne de Philippe II*, I, 49, 52, 53, 56, 57 et 59.

[6] Ce beau-*frère*.

trois ans[1], il repassa en Alemagne, où il eut le bonheur de porter trois couronnes en un an, savoir celle de Bohême, celle des Romains[2], et celle de Hongrie. Il succéda, dans l'Empire, à son père Ferdinand. Par la valeur de Lazare Schuendi[3], il prit Tokai, Vesprin, Tata et quantités d'autres places sur Sigismond, prince de Transilvanie[4].

Soliman lui arracha Ziget[5], mais ce barbare ne jouit que trois jours de sa conquête, et il alla se mêler parmi les 20,000 turcs que le brave Nicolas Zerin[6] fit périr sous ses ruines. Avant sa mort, il eut la

[1] Maximilien fut rappelé d'Espagne pendant l'hiver de 1550 à 1551, afin d'assister à Augsbourg, au règlement de la succession à l'empire. — MIGNET, *Charles-Quint, son abdication, etc.* Édition de 1857, 38, 39.

[2] L'archiduc était roi de Bohême, avant son départ pour l'Espagne; il fut élu roi des Romains, et reconnu comme successeur à l'Empire, en 1560.

[3] Lazarus von Schwendi, baron de Burckheim, colonel d'un régiment allemand sous Charles-Quint, fut le premier gouverneur de Philippeville. Il se distingua au siége de Saint-Quentin, puis passa au service de l'Empire. Ses lettres, insérées dans les *Archives* ou *Correspondance de la maison de Nassau*, prouvent qu'il était à la fois diplomate et homme de guerre. — M. GACHARD, *Correspondance de Philippe II*, I, 289; *Mémoires anonymes*, I, 19; VAN METEREN (1618) f° 18; RABUTIN, 710, 711.

[4] Sigismond Bathori est né en 1572, tandis que l'empereur Maximilien II est mort le 12 octobre 1576, ce n'est donc pas entre eux que la guerre se fit, mais entre Maximilien et Christophe Bathori, prince de Transylvanie, qui s'allia avec les turcs contre l'Empire.

[5] Szeged ou Szegedin, forteresse au confluent de la Theiss et du Maros, aujourd'hui ville libre et royale, avec une population de 32,000 âmes.

[6] Nicolas Scrini ou Zrini, défendit Szegedin; se voyant dépourvu de munitions de bouche, il fit une sortie à la tête de 217 hommes et périt glorieusement avec eux, le 7 septembre 1566.

gloire de posséder une cinquième couronne, savoir celle de Pologne, qui lui fut portée en suite de l'abdication volontaire de Henri III, roi de France[1]. De son épouse Marie d'Autriche, il eut neuf fils[2] et six filles. Deux de ses fils Rodolphe et Mathias, furent empereurs, deux de ses filles Anne et Isabelle, furent reines d'Espagne et de France. La cour étoit le rendez-vous des savans. Il étoit lui-même du nombre; la connoissance des langues l'a fait surnommer le Mithridate de son siècle. Il parloit pertinemment alemand, latin, espagnol, italien, hongrois, bohémien, belge, bourguignon et françois[3]. Il eut dix fils, Ferdinand, Rodolphe, Ernest, Matias, un anonyme venu avant son terme[4], Maximilien, Albert, Venceslas, Frédéric et Charle; il eut six filles; Anne,

[1] (Juin 1574). La diète polonaise se divisa en deux partis: l'un élut Maximilien, l'autre Etienne Bathori, prince de Transylvanie; celui-ci plus prompt, courut en Pologne, épousa la princesse Anne, sœur du feu roi Sigismond-Auguste, le dernier des Jagellons et s'empara de la couronne.

[2] Neuf fils qui vécurent et un dixième mort-né.

[3] Le témoignage que lui rendit l'empereur, son père, en le présentant comme son successeur à l'assemblée des électeurs mérite d'autant plus d'être cité, qu'il a été pleinement justifié par la conduite de toute sa vie : « Il est doné à un haut degré « d'intelligence, d'adresse, de douceur, de bonté, de toutes les « autres vertus d'un prince. Il a de bonnes mœurs, une âme « honnête, équitable et pacifique; un grand amour pour le Saint « Empire. Il possède en outre les six premières et les plus « usuelles langues de la chrétienneté, de sorte que dans tout ce « qu'il aura à traiter aujourd'hui ou dans l'avenir, avec les « puissances étrangères, il pourra comprendre par lui-même, « se faire comprendre et régler ses affaires lui-même. » — Kohlrausch, III, 99.

[4] Privé du baptême et par conséquent de nom αν ὄνωμα.

reine d'Espagne, Isabelle, reine de France, deux Maries, Marguerite et Eléonor.

Ferdinand naquit à Zigalia en Castille, 28 mars 1551, et il mourut à Vienne, en Autriche, le 16 juin 1552.

Rodolphe II[1] naquit à Vienne, le 2 juillet 1552. Il céda les royaumes de Hongrie et de Bohême à son frère Mathias, et il mourut le 23 janvier 1612.

Ernest naquit à Vienne le 15 juillet 1553. Il mourut à Brusselle, le 21 mars 1595[2], gouverneur de la Belgique.

Mathias naquit à Vienne, le 24 février 1557, veille de St-Mathias, jour favorable à Charle-Quint et aux Austriens. Il fut élu empereur, le 13 juin 1612. Se voyant sans enfans[3], il adopta[4] son cousin Ferdinand, archiduc de Gratz, qui fut depuis empereur, sous le nom de Ferdinand II. Il mourut âgé de 62 ans le 20 mars 1619.

L'Anonyme vint avant son tems, le 20 octobre 1557.

Maximilien[5], roi de Pologne, naquit à Neustad, le

[1] Rodolphe mourut en célibat, laissant cinq enfants naturels.

[2] Dans la nuit du 20 au 21 février 1595.

[3] Mathias avait épousé, en 1611, Anne d'Autriche, fille de Ferdinand, comte de Tyrol et marquis de Burgaw et d'Anne-Catherine de Mantoue, sa deuxième femme. Elle mourut, sans enfants, en 1618.

[4] A la demande des archiducs Maximilien et Albert, Ferdinand de Styrie fut désigné par l'empereur Mathias, comme son successeur aux États autrichiens. Une diète, tenue en 1617, le reconnut roi futur de Bohême. Il fut proclamé roi de Hongrie le 1er juillet 1618, et enfin élu empereur, le 28 août 1619, par les électeurs assemblés à Francfort.

[5] Maximilien, grand-maître de l'ordre Teutonique, fut élu

12 octobre 1558, fête de St-Maximilien. Sigismond lui enleva la couronne en 1587; il se l'affermit, en défaisant les troupes de Maximilien, et en le faisant lui-même prisonnier. Le 26 octobre 1596, Maximilien gagna la bataille de Kerest contre Mahomed III[1]. Il mourut en 1618.

Notre Albert naquit à Neustad, en Autriche, le 13 novembre 1559, à neuf heures trois quarts du matin. C'étoit un lundi, fête de St-Bonhomme et de St-Eugène, et la veille de St-Albert le Grand. Il fut baptizé par Magalan, aumônier du roi de Bohême, et il fut tenu sur les saints fonds par Vladislas, baron de Bernstein, chevalier de la Toison d'or[2], par sa femme, Marie Manriquez de Lara[3], et par Polixène de Lasse, gouvernante des enfans impériaux.

Venceslas naquit à Neustad le 9 mars 1561, et il mourut en Espagne.

Frédéric naquit à Lintz, en Autriche, le 12 juin 1562. Il mourut à Insprück, le 16 janvier 1563.

Charle naquit le 26 février 1565, et l'on peut dire que ce fut le premier et l'unique fils impérial, puis-

roi de Pologne, par quelques seigneurs, mais il fut dépossédé par Sigismond, fils de Jean III, roi de Suède et de Catherine, fille de Sigismond I[er], roi de Pologne.

[1] Kerestat, Kerestesch, Keresthur, ville de la haute Hongrie, à quatre lieues de Tockay.

[2] Vladislas baron de Bernstein, grand chancelier de Bohême, mort en 1592, reçut le collier de la Toison d'or, dans le chapitre tenu à Anvers, par Philippe II, en 1556.

[3] Marie Manrique de Lara, fille d'Antoine Manrique de Lara, deuxième duc de Najara, vice-roi de Navarre et de Jeanne de Cardonne. Elle était camerera-mayor de l'impératrice Marie, femme de Maximilien II.

qu'alors la mère étoit impératrice, et que ce Charle fut le dernier des fils qu'elle mit au monde.

Anne, la première des enfans de l'empereur Maximilien II, naquit à Zigalia en Castille, le 2 de novembre 1549. Elle épousa Philipe II, roi d'Espagne, le 14 novembre 1570. Elle mourut en Espagne[1].

Isabelle, reine de France, née à Vienne, le 15 juin 1554, épousa Charles IX, le 26 novembre 1570, c'est à dire 12 jours aprez que sa sœur Anne épousa le roi d'Espagne. N'ayant eu qu'un enfant[2], elle retourna à Vienne, où elle mourut le 22 janvier 1592. Cette belle et sainte reine, bâtit l'église de tous les saints à Prague, et elle fonda les Clarisses de Vienne prez desquelles elle vécut saintement.

Marie naquit le 27 juillet 1555. Elle mourut à Lintz le 25 ou le 28 juin 1556.

La seconde Marie naquit à Neustad, le 19 février 1564. Elle mourut à Vienne le 26 mars 1564.

Marguerite naquit à Vienne le jour de la conversion St-Paul, je dis le 25 janvier 1567.

Eléonor naquit le 4 novembre 1568.

Voilà la famille de Maximilien II. Tout le monde s'étonne que pas un de ses dix fils n'ait eu postérité, et que la couronne impériale ait dû passer à Ferdinand II, fils de l'archiduc Charle, qui était fils de l'archiduc Ferdinand, cadet de l'empereur Ferdinand Ier. Quelques-uns ont voulu dire que c'étoit une punition

[1] La reine Anne fut mère de Philippe III, et mourut le 23 octobre 1580.

[2] Elisabeth d'Autriche fit son entrée à Paris, le 29 mars 1570. Elle n'eut de son mariage avec Charles IX, qu'une fille, Marie-Elisabeth, morte à l'âge de six ans, le 2 avril 1578.

de la faveur que Maximilien donna aux protestants. S'il les favoriza, il ne donna jamais dans leur sens, et s'il ne leur fit pas d'autre bien, que de trouver à dire qu'on les forçat à embrasser la vraie foi, bien loin de mériter du châtiment, il ne mérita que de la louange, puisqu'il est glorieux à un prince, de ne forcer personne en matière de religion, mais d'employer pour cela les armes de Jésus-Christ et de l'église même, qui sont la doctrine, la douceur, la prière et la prudence[1]. Disons que Dieu avoit regardé Ferdinand II du même œil qu'il regarda David, quand il le préféra à tous ses frères, et qu'il permit qu'une si nombreuse famille n'eût point d'héritier, pour faire la leçon à tous les princes, et pour leur dire qu'ils ne doivent pas trop compter sur trois petits-fils, puisque dix ont quitté la terre sans y avoir laissé d'héritier.

Marie d'Autriche, cette digne fille de Charle-Quint et d'Isabelle de Portugal, cette digne sœur du prudent Philipe II[2], ne perdit rien de ses soins maternels pour nombreuse que fut sa famille, et elle éleva chaque enfant, comme si elle n'en avoit eu qu'un seul. Mais il faut donner cette gloire à Polixème de Lasse qui fut leur gouvernante, qu'elle aporta une exactitude admirable à l'éducation de ces enfans impériaux, et

[1] A une époque où le mot de tolérance était à peu près inconnu, Maximilien professait hautement la maxime que « Dieu « seul avait pouvoir sur les consciences. » On le voit la mettre en pratique dans ses démarches incessantes auprès de Philippe II, afin d'amener ce monarque dans les voies de douceur et de clémence envers ses sujets des Pays-Bas. — *Correspondance de Philippe II*, II, 14, 26, 38, 43, 44, 47, 48, 54, 55, 58, 59, 61, 92, 103, 284.

[2] *La prudence* de Philippe II se traduit par un autre mot, pour toute personne qui a lu sa correspondance.

qu'ils ne lui furent guère moins obligez qu'à leur propre mère.

Marguerite d'Autriche, sœur de notre Albert, qui fut clarisse déchaussée de Madrid, avoit coutume de dire que leur bonne mère faisoit incessamment à ses enfans, la leçon que Blanche faisoit à S. Louis et à S. Isabelle[1] touchant l'horreur du péché mortel. Albert la retint toute sa vie. Cet enfant de bénédiction ne sortit d'entre les mains des vertueuses, qu'à l'âge de neuf ans, où l'on le trouva capable d'une éducation plus solide. Les dames avoient semé dans ce jeune cœur une grande et une filiale crainte de Dieu, un respect pour la religion et surtout cette tendre piété, pour tout ce qu'il y a de sacré, dont on vit éclater tant de beaux témoignages, durant le cours de sa vie.

On lui choisit d'habiles maîtres qui cultivèrent les principes de ses vertus, et qui l'armèrent des connoissances dignes d'un prince de son caractère. Ces maîtres furent Nicolas Coret, Mathieu Othen, louvaniste, et Auger Guilain Bubesque. Coret fut évêque de Trieste, en Istrie. Othen étoit originaire de Danemarck, d'une famille très illustre. Ce fut lui qui enseigna le latin à notre Albert. Afin qu'on ait quelque idée du disciple, en contemplant l'image du maître principal, disons deux mots du seigneur de Busbèque.

Auger Guilain Busbèque étoit fils de Gille Guilain

[1] La *bienheureuse* Élisabeth ou Isabeau de France, sœur de St-Louis. Elle fonda, en 1255, le monastère de Longchamp, près de Paris, où elle se retira et mourut saintement, en 1270. Sa vie a été écrite par Agnès d'Harcourt, 3e abatte de Longchamp, et par Rouillard de Melun. — V. le P. ANSELME.

Busbèque, gentilhomme flamand[1]. Il naquit à Commines, petite ville de Flandre, assez près de Lessine[2], sur la rivière du Lis. Busbeque est un petit village sur la même rivière. Son père, qui étoit un homme de qualité et de crédit, et dont l'empereur Charle-Quint estimoit le mérite, fit élever le petit Auger

[1] Auger ou Ogier Busbecke, Bousbecke ou Boesbecke, est né à Commines, en 1522. Il était fils naturel de Gille Ghislen, seigneur de Boesbecke, petit village sur la Lys. Son père obtint, pour lui, des lettres de légitimation. Dès que ses études furent terminées, il accompagna l'ambassadeur de Ferdinand I[er] en Angleterre. Ce monarque l'envoya ensuite auprès de Soliman II. Il a publié une relation de cette mission, sous le titre de « *Legationis turcicæ epistolæ quatuor.* » Dans un autre ouvrage, intitulé : « *Exclamatio, sive de re militari contrà turcum instituendâ consilium,* » il a indiqué, le premier, les moyens d'arrêter les invasions désastreuses des Turcs, sur les côtes d'Europe. Antiquaire et philologue érudit, il se montra encore savant botaniste et apporta en Occident le maronnier d'Inde, le lilas et le *gladiolus communis.* Après avoir terminé l'éducation des fils de Maximilien II, en 1570, il accompagna, en France, la reine Elisabeth. Il se fixa à Paris, comme ministre résidant des empereurs Maximilien et Rodolphe II. Il s'y trouvait encore, en cette qualité, quand en 1592, il voulut retourner dans sa patrie; des soldats de la garnison de Rouen l'arrêtèrent et lui firent subir les mauvais traitements dont il mourut, en octobre de cette année. Outre les ouvrages cités plus haut, il a encore laissé « *Itinera duo, Constantinopolitanum et Amasianum;* » — « *Epistolarum legationis gallicæ libri duo.* » — LEROUX, *Recueil de noblesse*, 188; AUBERT LEMIRE, *Elog. Belg.*; DE THOU; *Albert et Isabelle, — publication de la société*, 2. *Hist.* lib. XXVI; VALÈRE ANDRÉ, *Bib. belg.*; MELCHIOR ADAM, *Vit. juris. germ.*; *Revue nationale*, 6[e] année, XII, 4[e] liv., 203, 318; *Bulletins de la commission royale d'histoire*, I[re] série, IV, 71; IX, 209, 230; XI, 295, XII, 61; *Correspondance de Philippe II*, I, 237; GUICHARDIN, trad. de *Bellefourrière*, 389; L. HEFFNER, *Notice sur Auger Ghislain de Busbeck*; *Bulletins de l'académie de Belgique*, 1853, 1854.

[2] Messine; Lessine est un bourg du Hainaut très-éloigné de Commines.

avec beaucoup de soin. Il le fit briller à Louvain, à Paris, à Venise, à Boulogne[1] et à Padoue.

Dans ces temples de la sagesse, il eut le bonheur d'avoir pour maîtres les plus excellens hommes de leur siècle. L'empereur Ferdinand II[2] le mit avec son ambassadeur en Angleterre, et il le donna pour précepteur à ses enfans. Auger fit deux voyages en Turquie en qualité d'ambassadeur. Rien de plus charmant que les relations qu'il fait de ses voyages. Maximilien II le donna pour gouverneur à mon héros, qui, sous un maître si consommé, devint l'admiration des princes et des peuples. Auger conduisit en France la princesse Isabelle, épouse de Charles IX. En retournant dans la Belgique, en 1592, il fut maltraité de quelques coureurs françois, vers Rouen, d'où ayant pris la fièvre, il mourut, dans la maison de madame Mailloc, à S.-Germain, près de Rouen, 22 jours aprez sa maladie, en la même année 1592, âgé de soixante dix ans. Il pria le gouverneur de Rouen de ne prendre pas raison de ceux qui l'avoient insulté. Le grand Juste Lipse lui fit son épitaphe[3].

[1] Bologne.

[2] Ferdinand Ier.

[3] Voici le texte de cette épitaphe :

« In Auggeri Gisleni Busbequi tristem mortem et situm.
« Augerius istic est situs Busbequius,
« Quis ille? Quem virtutes et prudentia
« Habuere carum, gratia, ipsi Cæsares,
« Hunc aula eorum vidit, aula et extera,
« Asiæ tyranni. Quæ viri felicitas?
« Probavit hæc et illa in omni tempore,
« In munere omni, Nestorem se præbuit,
« Linguâ atque mente. Jam quies eum sibi,
« Et patria hæc spondebat : eccè sustulit

Les belles lettres lui ont des obligations immortelles, parcequ'il les cultivoit lui-même exactement, parcequ'il étoit le Mécène des savans, et parcequ'il a enrichi la bibliothèque impériale d'une infinité de rares et d'excellens manuscrits[1].

Tel fut le maître de notre jeune prince. Le peu que nous en donnons est capable de nous faire revenir de l'admiration, où nous nous trouverons peut-être dans le cours de cette histoire, en voyant tant de dons dans notre archiduc, qui étant souverain de la Belgique, reconnut la mémoire de son précepteur, en érigeant Bubesque en baronie[2].

Albert eut deux ans entiers pour apprendre les leçons de ses maîtres. A l'âge d'onze ans, il fut trouvé capable de sortir de son académie domestique, et de voir le grand jour de la cour. La plus pompeuse et la plus spirituelle cour de ce tems-là[3] brigua de l'avoir, et elle l'obtint. Philipe II demanda ce cher neveu, et l'on fut ravi de faire entrer dans cette école

« Viam per ipsam miles, incertum an latro,
« Sed sustulit, simulque sidus Belgicæ,
« Quod nunc choreas fulget inter astricas.
« Justus Lipsius, magno amico
« Exiguum monumentum P. »

[1] Le plus beau manuscrit grec rapporté par Boesbecke est celui de Dioscoride. On lui doit aussi la découverte du monument d'Ancyre.

[2] Ci-dessus 10 et 11.

[3] Cette assertion est démentie par les récits contemporains. La maison de Philippe II, montée sur le pied de celles des anciens ducs de Bourgogne, était magnifique et somptuense, mais les courtisans, d'une ignorance extrême, fiers et arrogants, passaient leur vie au jeu et dans les intrigues galantes. Voyez les relations des ambassadeurs vénitiens Badoero, Contarini, Pigafetta.

admirable, un jeune prince qui étoit si heureusement initié.

Ce fut à la cour de Madrid qu'Albert déploya les grandes qualités qu'il avoit jusque lors comme resserrées, et qu'il donna lieu à Philipe II de former le riche plan des résolutions qu'il rendit ensuite efficaces. Ce fut dès lors[1] que ce sage roi, charmé de la prudence, de la piété, de la pénétration, de la science, de la gravité, et surtout de la piété de son neveu, le désigna son vice-roi de Portugal, son gouverneur de la Belgique, et enfin l'époux de sa très chère fille, Isabelle-Claire-Eugénie, les délices de son cœur, et le chef d'œuvre des grâces. Ce fut l'an 1570 qu'Albert passa en Espagne, avec son frère Venceslas[2], vers sa chère sœur, la reine Anne[3], accompagné de ses trois précepteurs. Il y trouva ses ainez Rodolphe et Ernest, que don Jean d'Austriche, mort à Namur, reconduisit à Vienne, par l'Italie, en allant à Lépante[4].

Albert vivoit à la cour, en prince qui dut y faire sa fortune. Cela fut cause qu'il ne s'éleva, et qu'il ne se

[1] Rien de plus contraire au caractère et aux habitudes d'un roi, dont le mot favori était : « le temps et moi, nous en valons « deux autres; » que de prendre d'avance des résolutions aussi importantes et dont l'exécution a demandé près de trente années!

[2] Wenceslas d'Autriche, né en 1561, mourut en 1578.

[3] Anne d'Autriche avait quitté sa famille, au mois de septembre 1570; après avoir traversé l'Allemagne et les Pays-Bas, elle s'embarqua sur la flotte du comte de Boussut et débarqua à Santander, le 3 octobre. Elle avait alors 21 ans.

[4] Don Juan s'embarqua à Barcelone, il arriva à Gênes, le 25 juin 1571, d'où il se rendit à Naples, puis à Messine : c'est là que le 16 septembre, appareilla la magnifique flotte espagnole pour aller vaincre celle des Turcs à Lépante (7 octobre 1571).

ralentit jamais, en vue de la proximité du sang royal. La qualité de neveu du roi, et fils de l'empereur ne changea en aucune façon la riche situation de son cœur, et de son esprit. Il mit alors encore tout ce qu'il avoit apris de ses précepteurs, pour aprendre l'art de régner sous son oncle Philipe II, qui en fut le plus grand maître, puisqu'il passe dans l'esprit de tous les conoisseurs pour un Archimède, qui, sans sortir de son cabinet, remuoit et régloit le globe civil de ce vaste univers. Albert profita si bien sous cette discipline, qu'il passa lui même ensuite pour un prince consommé dans l'art de gouverner. Il prenoit de grands secours de l'histoire, à l'imitation de Charlemagne, qui se faisoit lire tous les jours quelques points d'histoire, et à l'exemple de Charle-Quint, son aïeul maternel, qui avoit toujours entre les mains son Thucydide de la traduction de Claude, évêque de Marseille.

Albert, pour rendre ses connoissances plus universelles, prit une science et une pratique parfaite des langues les plus fameuses. C'étoit un charme que d'entendre un prince de 15 à 16 ans parler poliment latin, allemand, espagnol, italien, françois[1], et de lui voir donner satisfaction à tous les ambassadeurs des princes qui parloient l'une de ces langues.

Le bruit de ses belles qualitez passa à Rome, et le pape Grégoire XIII, ce juste connoisseur et estima-

[1] Cependant Charles-Alexandre de Croy dit dans ses « *Mémoires guerriers* » que l'Archiduc ne parlant pas le français ne put adresser quelques mots, en cette langue, aux bandes d'ordonnance qu'il passait un jour en revue. Ajoutons que quelques jours avant la bataille de Nieuport, c'est l'infante et non l'archiduc qui harangua les troupes.

teur du mérite, bien persuadé qu'Albert butoit visiblement à l'église, lui envoya le chapeau rouge[1].

Ce sage pontife ne se rebuta point de son bas âge, et il ne crut pas pouvoir manquer, en conférant la pourpre à un jeune prince de 18 ans, que la maturité, la sagesse, l'érudition, la piété, la chasteté et les autres vertus ecclésiastiques faisoient aller de pair avec des prélats consommez. Ce fut le 4 de mars de l'an 1577, que le pape lui envoya le chapeau rouge, avec le titre de cardinal de Ste-Croix de Jérusalem.

Philipe II, pour faire dignement soutenir à son neveu, ce nouveau caractère, le revêtit de la dignité d'archevêque de Tolède, qui raporte[2] pour le moins trois cens mille ducats de revenu, avec la charge d'inquisiteur général, qui est l'une des plus importantes de cette grande et catholique monarchie.

Tolède le premier archevêché du monde, est la capitale de Castille la Neuve, et elle est bâtie sur la rivière du Tage. Sa situation est sur un rocher, séparé des hautes montagnes, par le Tage qui la lave. La cime est une manière de platteforme, où sont la place, l'église, et le château. Le reste est tout couvert de maisons. Le palais de l'archevêque et celui de Charle-Quint sont deux chef-d'œuvres. Cette ville a été autrefois le siège des rois; Alphonse VI, surnommé le Vaillant, la reconquit sur les Maures, en l'an 1085.

[1] Grégoire XIII qui eut la gloire d'attacher son nom à la réforme du calendrier, semble avoir été guidé dans le choix des cardinaux, bien plus par la faveur et la naissance que par le mérite. Ses quatre premières promotions ont conféré la barette à deux de ses neveux et à deux princes de la maison d'Autriche, les archiducs Ernest et Albert.

[2] L'archevêché de Tolède.

Philipe II reconnut tant d'aptitude au gouvernement, dans ce jeune cardinal, qu'il crut de faire injure à ses États que de laisser oisive cette belle main, qui sembloit être faite pour manier les resnes d'un grand empire.

L'occasion se présenta bientôt de lui donner de l'emploi. Dieu fit tomber *légitimement*[1] le royaume de Portugal dans le patrimoine du roi, et ce fut cette

[1] C'est par une usurpation évidente que Philippe II occupa le Portugal. En 1578, le cardinal Henri, 6e fils d'Emmanuel le *Fortuné*, succéda à son petit-neveu, le roi Sebastien. Sept prétendants visèrent, après lui, au trône de Portugal:

1° Catherine, fille d'Édouard, 7e fils d'Emmanuel, semblait avoir des droits à l'abri de toute discussion sérieuse.

2° Philippe II était petit-fils d'Emmanuel, par sa mère Isabelle, mais celle-ci avait perdu ses droits, par son mariage avec un souverain étranger, en vertu de la loi de Lamego.

3° Philibert Emmanuel de Savoie, fils de Béatrix de Portugal, n'avait pas plus de titre que son cousin, le roi d'Espagne.

4° Don Antonio, fils de Luiz, 3e fils d'Emmanuel, ne pouvant prouver le mariage de sa mère Yolende Gomez, avec l'infant Luiz, était considéré comme bâtard.

5° Le prince de Parme invoquait les droits que sa mère Marie de Bragance avait perdus, par son mariage avec un étranger.

6° Catherine de Médicis prétendait descendre d'un Alphonse III et d'une Mathilde de Boulogne qui semblaient n'avoir jamais existé.

7° Le pape Grégoire XIII revendiquait, pour le Saint-Siége, le droit de disposer du trône de Portugal faute d'héritiers en ligne directe, afin de pouvoir le donner à son bâtard, Jacques Boncompagnoni, qu'il créa duc de Sora, marquis de Vignole et qu'il combla de biens.

Don Antonio, prieur de Crato, fut le seul qui résista à l'invasion espagnole, préparée de longue main, mais il fut vaincu par le duc d'Albe, dans les plaines d'Alcantara, le 25 août 1580.

Philippe II fut solennellement proclamé roi par les cinq gouverneurs et le 26 juin 1581, il fit son entrée à Lisbonne. — J. Chaumeil de Stella, I, 147-150.

nouvelle hérédité, qui servit de première carière à notre jeune vice-roi. Il signala son arrivée par l'accueil royal qu'il fit en 1584, à Mancius et à Michel, ambassadeurs Japonois[1]. Aprez que cette nouvelle église eut reconnu et révéré les papes Grégoire XIII et Sixte VI, ils repassèrent par le Portugal, où notre vice-roi leur fit ressentir de nouveaux effets de sa magnificence impériale. Avant de conduire notre cardinal aux resnes de Portugal, donnons une idée de ce royaume, et dévelopons comment il tomba sous la domination espagnole.

Le Portugal n'a que cent dix lieues françoises de longueur et cinquante de largeur. Il a la Galice au nord, d'où il est séparé par le fleuve Minho; il a l'Océan au couchant et au midi; au levant il a la Castille, le Léon, l'Estramadure, et l'Andalousie. Ses cinq provinces sont entre le Douro et Minho[2]. Le petit royaume des Algarves est la qualité que porte l'aîné du roi. Le Portugal est arosé de 4 rivières principales qui sont le Douro, le Minho, le Tage, et le Guadiana. Elles se déchargent toutes dans l'Océan.

Depuis Henri de Bourgogne, qui alla en Espagne en 1089[3], jusqu'à Sébastien, qui mourut en la jour-

[1] Quel si grand mérite peut-il y avoir dans cette réception?

[2] Ces provinces sont Tras-Os-Montes, Estramadure, Beira, Alentejo et les Algarves.

[3] Henri de Bourgogne, comte de Besançon, fils cadet de Henri de Bourgogne et de Sybille, l'une des filles du comte Renaud Ier, et petit-fils de Robert le Vieux, premier duc héréditaire de Bourgogne, passa les Pyrénées, à la demande d'Alphonse, roi de Castille, pour le défendre contre les Maures, qui menaçaient d'envahir toute la péninsule. Henri remporta de nombreuses victoires; pour récompense le roi lui donna sa

née d'Alcacer[1], le 4 août 1578, en la 25e année de son âge, et en la 22e de son règne, il y eut 15 rois de Portugal. La mort de Sébastien est trop tragique, et les suites de sa mort sont trop fameuses pour n'en faire pas un point d'histoire.

Sébastien Ier commença à régner en Portugal en 1557, âgé seulement de quatre ans[2]. Et quoiqu'il eût été élevé d'une manière qui sembloit ne lui devoir inspirer que l'amour de la paix et du repos, il porta néanmoins toutes ses inclinations aux armes et à la guerre, aussitôt qu'il fut en état d'agir par lui-même[3].

fille naturelle Thérèse, le territoire qui a formé depuis le Portugal et le titre de comte (1095). Son fils, Alphonse Henriquez, rédigea, d'accord avec le clergé, la noblesse et les États, la fameuse loi de *Lamego;* cette loi, encore aujourd'hui la base de la constitution politique du Portugal, a pour objet principal de régler la succession au trône. — CHAUMEIL, I, 16-17.

[1] Alcazar-Quivir.

[2] Sébastien, né posthume, le 20 janvier 1554, était fils de Jean, prince de Portugal, mort le 2 janvier 1554, et de Jeanne, fille cadette de Charles-Quint, et d'Isabelle de Portugal. Il succéda à son ayeul, Jean III, le 2 août 1557, sous la tutèle et régence de Catherine d'Autriche, sœur de Charles-Quint, son ayeule.

[3] La jeunesse de Sébastien avait été livrée aux prêtres ; loin de lui « inspirer l'amour de la paix et du repos » les disciples de saint Dominique et d'Ignace de Loyola avaient rempli son esprit vif et pénétrant de rêveries mystiques et avaient chargé sa mémoire de faits historiques faussés à dessein. Ils avaient soufflé dans son âme un aveugle fanatisme et une témérité absurde, afin d'en faire un missionnaire armé. Sous l'influence de ces leçons, dés l'âge de dix ans, il annonçait la résolution d'anéantir le mahométisme, de délivrer la terre sainte, de convertir l'Amérique et, quant à lui, de se vouer au célibat, car son confesseur, le jésuite Camera avait eu soin de lui inspirer le mépris de la femme. Pour le malheur du Portugal, ce jeune monarque très heureusement doué, fut transformé en maniaque.

C'est pourquoi en 1574, étant âgé d'environ vingt ans, il résolut, contre l'avis des plus sages de son conseil, d'aller en Afrique, et il y passa en effet avec quatre galères, quelques vaisseaux, et peu de soldats. Il ne put faire autre chose que de reconnoître le pays, ayant bien vu qu'il étoit trop foible.

Mais il témoigna dès lors de son grand cœur, qui alloit jusqu'à la témérité, voulant se trouver en personne dans les moindres escarmouches, qui se faisoient contre les Maures, et ayant bien de la peine à se tenir dans les bornes d'une magnanimité tempérée de sagesse et vraiment royale. Il retourna aussitôt à Lisbone, et il pensoit sans cesse aux moyens d'avoir plus de troupes, pour retourner bientôt en Afrique, avec une puissante armée.

Comme il s'occupoit continuellement de ce dessein, il se présenta une occasion qui l'y confirma beaucoup, et qu'il crut très favorable pour l'exécuter.

Muley Mahameth, de la race des chérifs, ayant succédé à son père Abdala, et régné quelque tems au royaume de Maroc, Muley Moluc, son oncle paternel, prétendoit que la couronne lui appartenoit, en vertu d'une loi des chérifs, chefs de la race royale, par laquelle ils avoient ordonné que les frères succèderoient avant qu'aucun des neveux entrât en la succession. Car selon cette loi, les frères devant succéder aux frères et non les enfans aux pères, il soutenoit qu'étant frère du roi mort, c'étoit à lui et non pas au fils de ce prince, à lui succéder.

C'est pourquoi, encore qu'il se trouva sans aucun appui, comme il avoit néanmoins beaucoup de cœur, il résolut de perdre la vie ou de conquérir son royaume.

Et après avoir demandé longtemps en vain du secours à Philipe II, roi d'Espagne, il entra dans l'Afrique avec trois mille hommes seulement que le Turc lui avoit donnez. Il attira ensuite à son parti quelques troupes du païs, et étant allé attaquer le roi, son neveu, il gagna trois batailles contre lui, dans la dernière desquelles il défit une armée de soixante mille chevaux et de dix mille hommes de pied.

Muley Mahameth perdit ainsi le royaume de Maroc, et Moluc, son oncle, en demeura maître paisible, s'étant acquis une réputation extraordinaire parmi les chrétiens et parmi les barbares. Ce prince, dépouillé de ses États, vint en Portugal, et il représenta à Sébastien que les Maures étant divisez, et une partie étant encore pour lui, s'il vouloit descendre en Afrique, avec une armée, il se rendroit aisément le roi de ses peuples.

Ce jeune prince, qui avoit l'esprit tout plein de guerre et de conquêtes, crut aisément ce qu'il s'étoit persuadé par lui-même. Et étant comme enivré par ces nouvelles espérances, qu'on ajoutoit à celles qu'il avoit déjà conçues, il ne pensa plus qu'à trouver les moyens d'exécuter une entreprise qui lui paroissoit si facile et si glorieuse. Il proposa cette affaire à son conseil. Les plus sages s'y opposèrent, et ils lui représentèrent le danger qu'il y auroit dans cette guerre, pour sa personne, et pour tout le royaume. Mais leur résistance fut inutile. Il résolut cette entreprise, et il ne pensa plus qu'à l'exécuter.

Il avoit ordonné auparavant qu'on levast des compagnies des bourgeois de Lisbonne, auxquels il faisoit faire l'exercice. Il s'accoutumoit lui-même aux tra-

vaux de la guerre, et autant à ceux des simples soldats que des officiers[1]. Lorsqu'il alloit à la chasse, il se plaisoit à se battre seul contre les bêtes les plus farouches[2], et quand il faisoit quelque voyage sur mer, il affectoit de s'embarquer toujours pendant la tempête, comme si c'eût été manquer de cœur que d'attendre un tems plus calme[3].

Il désira de voir Philipe II, pour lui demander secours dans cette guerre. Les deux rois se virent, et Philipe, qui étoit son oncle, lui parla avec grande civilité, et avec de grans témoignages d'affection. Il s'efforça de le dissuader, sinon de la guerre, au moins d'y aller en personne. Il lui représenta l'impuissance où il étoit de l'assister. Mais voyant qu'il étoit impossible de lui faire changer de dessein, il lui dit, pour lui complaire, que le duc d'Albe l'avoit assuré que cette guerre ne pouvoit s'entreprendre sûrement, à moins d'avoir quinze mille hommes, non portugais, mais étrangers, espagnols, italiens et allemans; qu'il lui promettoit d'en lever cinq mille, au cas que ses affaires d'Italie le lui permissent. Sébastien lui de-

[1] Il faisait faire à ses troupes des marches longues et pénibles, sans aucune utilité.

[2] En 1574, accompagné d'un corps d'infanterie, il débarqua à Tanger et se mit à chasser dans les montagnes, comme il eût pu le faire aux environs de Lisbonne. Il fut attaqné par les Maures qu'il dispersa. Ce premier succès l'excita à entreprendre une expédition plus importante.

[3] Il avait prescrit aux garnisons des tours de Belem et de Saint-Julien, de ne laisser passer aucun vaisseau, sans le visiter et de le couler, en cas de résistance. Ponr s'assurer si l'ordre s'exécntait, Sébastien, monté sur un brigantin, passa entre les deux tours; on tira sur lui et il n'échappa que par hasard à la mort, mais il fut ravi d'étre aussi bien obéi.

manda ensuite la princesse, sa fille, en mariage, que Philipe lui promit.

Sébastien se retira très content de cette entrevue et il ne pensa qu'à hâter son voyage en Afrique. Il fut obligé pour pouvoir soutenir les frais de la guerre de mettre des imposts extraordinaires sur le peuple et sur le clergé, qui excitèrent beaucoup de plaintes et de murmures. Il se passa du temps pour les apprêts de la guerre.

Philipe II, aprez diverses négociations, lui fit dire que la Flandre étant en péril, il ne pouvoit pas lui envoyer secours.

En voyant que Sébastien ne changeoit pas pour cela de résolution, il en fut fort en peine, craignant le péril où il s'exposoit. C'est pourquoi il renouvela ses instances, le conjurant ou de différer le voyage, ou de n'y aller point en personne. Il lui écrivit sur ce sujet diverses lettres de sa main, pleines de témoignages d'affection, et il lui en fit écrire par le duc d'Albe, qui étoit le plus grand capitaine qui fut alors en Espagne. Il lui envoya enfin le duc de Medina Coeli, pour faire le dernier effort à le dissuader de cette entreprise. Mais il fut impossible de rien gagner sur son esprit[1].

[1] Nul prince ne fut mieux averti que Sébastien des dangers de ses projets; jamais conseils ne furent plus mal écoutés. La reine Catherine, son ayeule, et son oncle le cardinal don Henri, unirent leurs efforts à ceux de Philippe II, pour le dissuader de desseins aussi insensés; le roi de Fez lui-même lui adressa des représentations dictées bien plus par la compassion que par la crainte ou la politique. Tout fut inutile et son obstination fit mourir de chagrin la reine, son ayeule.

L'archevêque[1], et tous les gens de bien avec lui, étoient extraordinairement touchez de voir le malheur auquel s'exposoit ce jeune prince. Ils déploroient les maux présens, et ils en appréhendoient de bien plus grands pour l'avenir. Il ne leur restoit que de lever les mains au ciel, et de demander à Dieu qu'il éclairast et qu'il conseillast lui-même celui qu'ils voyoient se précipiter dans un péril évident, sans que personne l'en peust détourner. Car sa résolution et la fierté de son esprit, jointes à la chaleur de son âge, et à la qualité de roi, lui avoient inspiré une confiance, qui le rendoit sourd à tous les avis des autres, et inébranlable dans le sien. Il s'imaginoit qu'avec les Portugais seuls, quelques Allemans et quelques Italiens, qu'il faisoit lever, il pourroit conquérir toute l'Afrique.

Ayant donc mis son armée en état de partir, il s'en vint, un matin, accompagné de ses gardes et des plus grans seigneurs de Portugal, à l'église cathédrale de Lisbonne, où ayant fait bénir, avec grande pompe, l'étendart qu'il vouloit faire porter en Afrique, il le donna à son grand écuyer. Et comme on croyoit qu'il dust s'en retourner à son palais, il s'en alla sur le port et il monta dans sa galère, disant qu'il vouloit partir sur le champ. Il y demeura huit jours, attendant le reste de l'équipage et de l'embarquement de ses troupes.

Comme ce prince avoit du zèle pour la religion, et que cette guerre s'entreprenoit contre les infidèles, il voulut qu'elle fut considérée comme une guerre sainte, et il mena avec lui beaucoup de personnes de piété.

[1] Henri de Portugal, cardinal, archevêque de Braga, et de Lisbonne, grand oncle du roi.

Arias de Silva, évêque de Porto, et Emmanuel de Meneses, évêque de Conimbre[1], l'y accompagnèrent, avec beaucoup d'ecclésiastiques et de religieux.

Enfin le dix-sept de juin 1578, toute l'armée fit voile ayant le vent favorable. C'est ainsi que commença ce voyage qui lui devoit être si funeste. Il partit néanmoins plein de foi et d'espérance, ne se figurant en Afrique que des victoires, et laissant son royaume épuisé d'argent et de forces, et exposé à tous les malheurs qui ont été la suite déplorable d'une entreprise si mal concertée.

Lorsque ses vaisseaux furent arrivez à la côte d'Afrique, il commanda à ses troupes de débarquer à Arsille[2], qui étoit l'une des villes qu'il y possédoit, et il logea son armée presque sur le bord de la mer. Elle étoit composée de huit mille Portugais, trois mille Allemans, deux mille Castillans et six cens Italiens, et il y avoit en tout environ treize mille hommes de pied et quinze cens chevaux[3].

Muley Moluc, roi de Maroc, dont nous venons de parler, ayant su son arrivée, pensa d'abord à traiter de paix. Car ayant autant de sagesse et d'expérience que de cœur, quoiqu'il se vît beaucoup plus fort, il ne voulut néanmoins rien hasarder. Il offrit à Sébastien de lui donner les champs d'alentour les forteresses, qu'il avoit en Afrique, pour les cultiver[4]. Mais Sébastien qui ne mettoit point de bornes à ses espé-

[1] Coimbre.

[2] Arzilla, au royaume de Fez.

[3] L'armée de Portugal avait douze pièces d'artillerie.

[4] Ces offres tendaient à augmenter de dix mille acres les territoires environnant les forteresses portugaises, sur la côte d'Afrique.

rances, lui répondit qu'ayant déjà fait les plus grans frais de la guerre, il ne pouvoit pas traiter de paix à moins qu'il ne lui donnât trois places en Afrique, dont Larache étoit l'une[1]. Le barbare lui fit répondre, que lorsque les Portugais auroient mis le siége devant Maroc, il penseroit à cette proposition ; qu'il avoit conquis son royaume en gagnant trois batailles, et qu'il le défendroit de même.

Il ne s'appliqua dez lors qu'à se préparer à la guerre. Il étoit malade d'une maladie mortelle, dont il mourut en effet peu de jours après, et néanmoins il donnoit ordre à tout. Ayant peur qu'il n'y eut dans son armée des gens affectionnez à Muley Mahameth, son neveu, qui avoit régné avant lui, il fit dire tout haut, dans son camp, que quiconque ne venoit pas bien volontairement avec lui, n'y vint point, et que ceux qui étoient plus amis de Mahameth que les siens, l'allassent trouver. Et afin que ceux qu'il avoit pour suspects, pussent se retirer plus aisément de ses troupes, il en fit un escadron de trois mille chevaux pour reconnoistre l'armée chrétienne, pour observer sa marche et sa contenance, et pour la tenir en haleine, par des allarmes et par des escarmouches continuelles. Il leur voulut donner cette liberté, afin de séparer de bonne heure, les traîtres d'avec les autres, de peur qu'ils ne tournassent contre lui dans le combat; et pour leur témoigner, en même temps, qu'il ne craignoit point l'armée portugaise, et qu'il sauroit bien s'en défendre sans leur secours. Ces Maures voyant la générosité

[1] Larache ou *El Araysch* (le jardin de plaisir), ville alors importante sur l'Océan, à l'embouchure du Louccos ou El-Khos.

de leur roi, et prenant cet ordre qu'il leur avoit donné, pour une marque de la confiance qu'il avoit en eux, l'exécutèrent avec beaucoup de cœur, et lui furent très fidèles.

Les Portugais, à la première attaque, firent voir leur peu de courage et d'expérience. Car six cens chevaux maures étant venus pour les reconnoistre, plutôt que pour les charger, et s'étant retirez aprez une légère escarmouche, ils en furent si effrayez, comme n'ayant jamais vu l'ennemi de prez, que ne se contentant pas de se retirer dans leurs logemens, où ils étoient en seureté, plusieurs s'enfuirent jusques dans les vaisseaux.

Sébastien néanmoins ne s'étonna pas de cette peur, qui avoit paru dans son camp. Au contraire, il en méprisa d'autant plus les Maures, voyant que leur attaque avoit été sans effet; et leur promte retraite l'assura davantage, que la fuite des siens ne l'intimida. Il ne voulut plus demeurer dans la ville, mais il prit son logement dans le camp, pour être prêt à sortir à la moindre allarme.

Le lendemain, deux mille chevaux maures ayant paru, le roi les alla charger avec six cens chevaux, et le Maure se retirant, il s'engagea si avant dans le combat, que sans être suivi d'aucun homme de pied, il poursuivit les ennemis plus de trois lieues, avec plus de courage que de prudence. Car il faisoit plutôt le soldat que le capitaine, et il ne considéroit pas qu'en s'exposant, sans sujet, à un si extrême péril, il exposoit toute son armée.

Mahameth, ce prince exilé, qui avoit attiré Sébastien dans l'Afrique, avoit craint d'abord qu'il ne s'en

rendit maître, au lieu de l'aider à conquérir ses États, mais ayant vu ses troupes si en désordre, sans expérience, sans chef et sans discipline, il désespéra qu'il put vaincre le roi de Maroc. C'est pourquoi il lui conseilla de ne s'engager point dans la terre ferme, et de s'en aller par mer, avec ses vaisseaux, attaquer la ville de Larache qu'il emporteroit aisément. Il ajouta qu'il pourroit retourner ensuite glorieusement en Portugal, et que, laissant quelques troupes en Afrique, il seroit aisé peu à peu de faire révolter les Maures, qui n'étoient pas affectionnez à leur roi.

Sébastien mit cette affaire en délibération. Quelques-uns de ceux qui avoient plus de crédit auprez de lui, lui représentèrent qu'il seroit très seur d'aller par la mer, et très dangereux de s'engager dans la terre, que les ennemis auroient un grand avantage, par la connoissance qu'ils avoient de leur pays, et par la commodité d'avoir des vivres, au lieu que tous ces secours lui manqueroient ; qu'encore que les chrétiens étoient plus vaillans que les barbares, ils pourroient bien néanmoins être accablez par la grande multitude de leurs ennemis ; qu'il étoit de sa prudence de modérer son courage, et de voir s'il devoit exposer à un péril si visible, sa personne et tous les siens ; que le siège de Larache, qu'on lui proposoit, le tiroit de toutes ces difficultez, et qu'on en voyoit les moyens faciles, le succez assuré, et l'avantage très considérable. Mais ce prince, qui étoit résolu à donner bataille, eut de la peine à écouter seulement un si bon conseil.

Alors tous ses serviteurs, voyant qu'ils se mettoient en danger de se perdre, en lui disant la vérité, ne

pensèrent plus qu'à lui complaire. Il s'en trouva même qui s'étudièrent à flater son ambition, le piquant d'honneur, et lui disant qu'il étoit bon de faire voir à la France, qu'on pouvoit bien se passer de son secours, et que le roi de Portugal étoit seul assez puissant contre tous les Maures.

Ainsi tout contribuoit à la perte de ce prince; et ses propres officiers ayant plus d'égard à leurs intérêts qu'à ceux de leur maître, lui parloient, non selon leur pensée, mais selon son désir, espérant que si la témérité lui réussissoit heureusement, ils passeroient dans son esprit pour avoir été plus fermes et plus habiles que les autres, et que s'il perdoit la bataille, il seroit considéré lui-même comme le premier auteur de sa perte. Il commanda ensuite à toutes les troupes de quitter le rivage, et il se mit en campagne pour aller trouver les ennemis. Le roi de Maroc étant averti de la marche des Portugais, fut ravi de les voir s'engager ainsi dans la terre ferme. Il étoit persuadé qu'ayant beaucoup plus de troupes, et mieux conduites et disciplinées que n'étoit l'armée chrétienne, il ne devoit pas craindre le succez d'une bataille. Néanmoins étant sage, comme il étoit, il avoit de la peine à se commettre à l'incertitude d'un combat, et il croyoit que, laissant les Portugais s'engager de plus en plus dans ses terres, il n'auroit qu'à leur couper le chemin de la mer, pour les voir périr ensuite par le défaut de vivres, sans qu'il fût obligé de perdre un seul homme. Mais il se trouvoit dans l'impuissance d'exécuter ce dessein, parce qu'il étoit malade à l'extrémité, et qu'il ne pouvoit plus espérer de vivre que très peu de jours.

C'est pourquoi étant résolu de se préparer au combat, et sachant que les ennemis étoient fort proches, il fit venir son frère[1] et il lui dit qu'il le faisoit général de toute la cavalerie, parcequ'il étoit son frère, quoiqu'il ne le crut pas avoir assez d'habileté, ni de cœur pour soutenir une si grande charge ; qu'il lui commandoit de combattre, et de vaincre ou de mourir; et que s'il faisoit la moindre chose, indigne du rang où il le mettoit, il l'étrangleroit de ses propres mains. Il se fit ensuite porter, dans une petite litière, allant de rang en rang, parmi ses troupes, encourageant tout le monde, et donnant tous les ordres, comme s'il eût été dans une parfaite santé.

Il apprit peu aprez, que l'armée portugaise étoit déjà proche. Il envoya aussitôt son grand écuyer, avec un escadron de cavalerie, pour la reconnoître. Il arriva en ce même tems, que les Portugais qui avoient passé un petit ruisseau, le repassoient par l'ordre du roi, parcequ'il avoit cru qu'il valoit mieux le laisser entre les deux armées. Les Maures donc, s'imaginant que les chrétiens fuyoient devant eux, en rapportèrent à grande hâte la nouvelle au camp; les barbares se mirent aussitôt à crier qu'il falloit les suivre, et qu'ils ne pourroient pas leur échapper. Mais ce prince[2], non moins sage que vaillant, répondit, qu'ils s'enfuissent à la bonne heure, mais que pour lui, il ne vouloit point courir après.

La nuit s'étant passée sans alarmes, quoique les deux armées fussent voisines, le lendemain, qui avoit été choisi pour donner la bataille, Sébastien fit ap-

1. Hamet.
2 Muley Moluc.

peler les principaux de son conseil et les premiers officiers de son armée, et il leur demanda leur avis, avec un esprit plus tranquille qu'auparavant.

Quelques-uns proposèrent si on pourroit se retirer, pour regagner le bord de la mer, et assiéger Larache. Mais ceux même qui n'avoient pas été d'avis de s'engager dans la terre ferme, et dans la nécessité de donner une bataille, croyoient qu'il ne falloit plus alors penser qu'à combattre, parceque se retirant à la vue de l'ennemi, on lui donneroit cœur, en se l'ôtant à soi-même, et qu'il seroit bien plus aisé de rompre les Maures, en les combattant, que de les éviter en se retirant ; outre que l'armée manquant de vivres, elle périroit par elle-même, quand elle se pourroit défendre des ennemis.

Mahameth, qui sembloit devoir le plus appuyer cet avis, étant difficile qu'il put rentrer dans ses États, que par le gain d'une bataille, conseilloit néanmoins au roi de se retirer. Car quoiqu'il vit du péril dans la retraite, il en voyoit beaucoup plus dans le combat. Il connaissoit le fort et le foible des uns et des autres, et sachant quelle étoit la valeur et l'expérience de Moluc, son oncle, et que son armée étoit beaucoup plus forte et plus aguerrie que celle des chrétiens, il croyoit que si on donnoit la bataille, la défaite des Portugais étoit assurée.

Sébastien néanmoins n'eut aucun égard à son avis : quoique la vue de l'ennemi, qui étoit si proche, l'eût rendu un peu plus modéré, pour écouter les conseils qu'on lui donnoit, elle n'avoit néanmoins diminué en aucune sorte la hauteur et la fermeté de son cœur. Il voyoit, sans crainte, l'épouvante de ses troupes et

le grand nombre de ses ennemis; et s'imaginant qu'ils n'étoient pas si forts qu'on le publioit, et qu'un chrétien battroit toujours cinq ou six Maures, il sortit hardiment de son camp, et il mit toutes ses troupes en bataille.

Il pouvoit avoir alors douze mille hommes de pied et quinze cens chevaux. Il divisa son armée en trois corps. Dans le premier, étoient les Castillans, les Allemans et les Italiens, commandez chacun par les officiers de leur nation. Les troupes portugaises formoient les deux autres. La cavalerie étoit aux deux ailes. Le duc d'Avero[1] commandoit la droite, où étoit Mahameth avec ses Maures. La cornette du roi étoit à la gauche, avec le duc de Barcellos[2], fils aîné du duc de Bragance.

Le roi de Maroc mit aussi, de son côté, son armée en bataille. Il avoit dix mille hommes de pied, et environ quarante mille chevaux, dont vingt-cinq mille étoient la plupart ou des chrétiens qui avoient renoncé la foi, ou des Turcs; tous gens de guerre et entretenus[3], qui faisoient la principale force de son armée. Il fit marcher d'abord toute son infanterie rangée en forme de croissant, et aux deux pointes du croissant, il mit deux escadrons de cavalerie de dix

[1] George d'Alencastro, 2e duc d'Aveiro, fils de Jean de Portugal et de Julienne de Meneses, et petit-fils de George, bâtard de Portugal, né en 1481, du roi Jean II, et d'Anne de Mendoza, et marié à Béatrix de Mello.

[2] Jean de Portugal, fils de Théodore, duc de Bragance, et de sa première femme Isabelle de Castro, fille de Denis de Portugal-Bragance, comte de Lemos. Il devint connétable de Portugal sous Philippe II.

[3] Troupes permanentes et régulièrement soldées.

mille chevaux chacun. Il mit en l'arrière-garde tout le reste de la cavalerie, en de petits escadrons, avec ordre de s'étendre toujours, et d'entourer l'armée portugaise, pour la combattre en même tems de tous cotez.

Cependant la maladie le pressoit de telle sorte qu'il se sentoit mourir, et qu'il ne croyoit pas pouvoir seulement passer la journée. Lorsque l'armée portugaise fut en présence, elle lui parut si foible, que se tenant assuré de la victoire, il ne pensa plus qu'à prévenir la fuite des ennemis, afin qu'il ne lui en échapat que le moins qu'il se pourroit. C'est pourquoi il fit tellement étendre toute sa cavalerie, dans cette forme de croissant, qu'il lui avoit donnée, que la tenant à une portée de canon des Portugais, il enferma toute leur armée; les deux pointes du croissant s'étant venues joindre, derrière leur arrière-garde. Puis étroississant[1], toute l'armée chrétienne se trouva environnée de tous cotez de la cavalerie des Maures.

La vue d'un péril si présent étonna les Portugais, et leur épouvante augmenta par le bruit de l'artillerie des Maures, quoiqu'elle fit assez peu d'effet. Ils se jettoient tous par terre, aussitôt qu'ils en voyoient paraître le feu. Alors Sébastien, craignant que ce désordre n'augmentât, fit donner le signal de la bataille. L'avant-garde portugaise soutint vaillamment le choc des ennemis. Et quand on commença à se battre de plus prez, les Maures plièrent, furent rompus et mis en fuite par trois fois, avec la perte de leurs drapeaux. Le duc d'Avero, qui commandoit l'aile droite,

[1] Retrécissant, resserrant.



avec les gens de Mahameth, chargea aussi la cavalerie des Maures, qui vint l'attaquer, et la poussa de telle sorte qu'il mit en fuite tout ce qui se présenta devant lui.

Les Maures s'enfuyant, vinrent se rendre au lieu où étoit leur Roi, qui entrant dans une colère étrange, sans considérer qu'il étoit à demi-mort, se leva de sa litière, et monta à cheval, étant résolu d'aller à la tête de ses troupes, pour arrêter, par son exemple, la fuite des siens. Ceux qui étoient prez de sa personne, sachant l'extrémité où il étoit, le conjuroient de ne se point hasarder de la sorte, et tâchoient de l'arrêter, en tenant les rènes de son cheval. Mais voyant qu'ils continuoient à lui résister et qu'ils l'empêchoient de courir où il vouloit, son courage lui faisant oublier sa foiblesse, il mit l'épée à la main, pour les écarter d'auprez de lui. Et ce grand effort qu'il fit, achevant de consumer le peu de forces qui lui restoit, il tomba évanoui entre les bras de ceux qui l'environnoient, et il mourut aussitôt qu'ils l'eurent remis dans sa litière.

Les Maures qui avoient été chrétiens et auxquels il s'étoit plus fié qu'à tous les autres, eurent grand soin de tenir sa mort secrète, selon l'ordre exprez qu'il leur en avoit donné. Car son extrême défaillance lui faisant croire qu'il ne vivroit pas assez pour voir la fin de la bataille, il avoit commandé que s'il mouroit pendant le combat[1], on mît dans sa litière un de ceux qui l'accompagnoient d'ordinaire, et qui feignant de

[1] On dit qu'il mourut en se mettant le doigt sur la bouche, pour faire entendre à ses lieutenants qu'il fallait laisser ignorer sa mort à ses soldats.

le consulter et de prendre les ordres de lui, il encouragea toujours ses officiers, et leur commandat de sa part de bien combattre. En quoi on peut admirer la sagesse et la magnanimité de ce roi barbare, qui compassa tellement ses ordres et ses desseins avec les derniers momens de sa vie, qu'il empêcha que la mort même ne lui put ravir la victoire.

Ce premier avantage de l'armée chrétienne ne dura guère. Car le duc d'Avero ayant mis en fuite les Maures, qui se trouvèrent devant lui, fut attaqué par un gros escadron de cavalerie. Et comme il n'en pouvoit soutenir le choc, et que les ennemis le pressoient vivement, il fut obligé de se retirer en désordre, sans pouvoir reprendre son rang, dans la cavalerie portugaise; et il entra en grande confusion au milieu des gens de pied, qui ne pouvant plus garder leurs rangs, furent d'autant moins en état de soutenir toute la foule de la cavalerie et de l'infanterie des Maures, qui vinrent, en même temps, fondre sur eux.

A l'aile gauche, où étoit la cornette du roi, les Portugais d'abord poussèrent les Maures, ils en tuèrent un grand nombre, et ils les poursuivirent jusqu'à leur artillerie; mais il leur arriva ensuite la même chose qu'au duc d'Avero; car les escadrons des Maures étant venus fondre sur eux, en bien plus grand nombre, ils furent contraints de se retirer en désordre; et allant heurter contre leurs troupes, ils y portèrent la confusion et l'épouvante.

Le roi qui avoit mis son drapeau à l'aile gauche, voulut néanmoins combattre à l'avant-garde, où ses troupes, comme nous avons dit, eurent d'abord un

avantage considérable; car étant composée d'Espagnols, d'Italiens, d'Allemans, qui avoient plus d'expérience dans la guerre, et qui vouloient tous soutenir l'honneur de leur nation, ils combattirent vaillamment à la vue du roi, qui les anima encore par sa présence et par son courage, et ils taillèrent en pièces deux mille Maures. Mais comme les ennemis étoient en si grand nombre, et qu'ils envoyoient des gens frais en la place de ceux qu'on avoit rompus ou épouvantez, ayant opposé à l'avant-garde un escadron de cavalerie, l'armée chrétienne qui ne pouvoit résister à toute cette multitude, se retiroit peu à peu et se resserroit en elle-même, quelques efforts que le roi fit pour rallier ses soldats, et pour leur faire garder leurs rangs.

Ainsi en peu d'heures, toute l'armée portugaise se trouva confuse. Car quoiqu'il y eût dans la cavalerie des gentilshommes et des seigneurs fort braves, il y avoit aussi beaucoup de jeunes gens sans expérience et sans discipline; de sorte qu'on voyoit les uns se battre vaillamment, quoiqu'accablez par le grand nombre des ennemis, et les autres, s'enfuir d'eux-mêmes, sans que personne les poursuivît. Il s'en trouva même plusieurs dans le second corps, qui étoit tout composé de Portugais, qui jettant leurs armes et se mettant à genoux, demandoient la vie aux Maures; ne considérant pas que dans un combat, on ne trouve point de sûreté qu'à bien combattre, et que lorsqu'on veut sauver sa vie, aux dépens de son honneur, on perd l'un et l'autre; car ces barbares devenant plus fiers de les voir ainsi à leurs pieds, leur fendoient la tête avec leurs cimeterres, les haïs-

sant déjà comme chrétiens et les méprisant de plus comme des lâches.

François de Tavora qui commandoit l'arrière-garde, soutint longtems avec beaucoup de valeur le choc des Maures. Le roi même ayant quitté l'avant-garde, vint en personne, pour le soutenir. Mais Tavora ayant été tué d'une mousquetade dans le combat, la frayeur et le désordre se mirent dans ses gens, et ils commencèrent à fuir et à se rendre aux Maures, sans que l'exemple et le respect du roi put les retenir.

Le duc d'Avero peu aprez ayant été tué dans le combat[1], et plusieurs des principaux chefs étant ou pris ou tuez, toute l'armée chrétienne se mit en fuite, et les Maures étant entrez dans les rangs avec leurs cimeterres, tailloient en pièces tout ce qui se présentoit à eux.

Le roi fit, dans ce combat, tout ce qu'on pouvoit attendre de son grand cœur, et plus que son âge et son peu d'expérience n'en pouvoient promettre. Il donna lui-même tous les ordres ; il envoya secourir ses gens, et il se trouva lui-même en personne dans tous les endroits où le péril étoit le plus grand. Il eut trois chevaux tuez sous lui ; et quoiqu'il eut été blessé au bras droit d'une mousquetade, il ne laissa pas de s'engager souvent dans le combat, et d'exciter toujours les siens par son exemple et par son courage.

[1] George, duc d'Aveiro, laissa de Madeleine Giron, fille de Jean Tellez-Giron, comte d'Urena, seigneur d'Ossuna et de Pennafiel, et de Marie de la Cueva, une fille unique, nommée Julienne, mariée à Alvares d'Alencastro, son cousin ; leur descendance porta le titre de ducs d'Abrantès.

Ceux qui étoient restez de son armée, voyant la défaite de leurs troupes, ne pensèrent qu'à se sauver. Mais celui qui portoit sa cornette, ayant été tué[1], ils ne purent savoir où il étoit. Ainsi le roi, se trouvant presque seul, avec quelques-uns de ses gentilshommes, et un Maure, qui avoit été chrétien, qui tâchoit de le sauver, fut tué par les Maures, qui vinrent charger sa troupe, et qui disputoient entre eux qui demeureroit maître de sa personne[2].

Les barbares envoyèrent chercher son corps parmi les morts, et étant trouvé nud et dépouillé, comme les autres, on le porta sur un cheval dans leur camp, où ils le firent reconnaître par les principaux entre les prisonniers portugais, qui assurèrent que c'étoit le corps du roi.

Telle fut la fin déplorable de ce jeune prince. On peut dire de lui qu'il a été grand, et dans ses vertus et dans ses défauts. Il eut beaucoup de zèle pour la religion; il aima et il protégea les personnes de vertu et de mérite; il eut une libéralité vraiment royale;

[1] Parmi les morts fut Jacques de Portugal, fils de Théodore, duc de Bragance, et de sa seconde femme Béatrix d'Alencastro. D'après ce passage, il est probable que c'était lui qui portait la cornette royale et non pas son frère Jean de Bragance, comte ou duc de Barcellos, comme le dit l'auteur plus haut, puisque celui-ci devint connétable de Portugal.

[2] On n'est pas d'accord sur les circonstances de la mort de ce prince infortuné. Elle fut même révoquée en doute, et en 1585, on vit apparaître en Portugal deux ermites, se faisant passer pour lui; l'un fut envoyé aux galères, l'autre pendu et écartelé. Néanmoins, un nouveau prétendant parut à Venise, en 1598. Livré aux Espagnols, il finit son existence en prison. — VASCONCELLOS, *Histoire de Portugal;* CHAUMEIL DE STELLA, I, 141, 154 et suiv.

un cœur capable des plus grandes entreprises; une inclination à la guerre, et une magnanimité égale à celle des rois les plus illustres des siècles passez.

Tant de rares qualitez, qui sembloient lui promettre une vie pleine de gloire, et assurer ses sujets de la félicité de son règne, sont devenues, par un seul défaut, non seulement inutiles, mais pernicieuses à lui-même et à tout son royaume. Car cette fierté d'esprit, qui lui étoit naturelle, l'a rendu si ferme et si inflexible dans ses pensées et dans ses désirs, qu'il est devenu incapable de se rendre jamais au conseil des autres.

Il semble que sa grande jeunesse et cette passion si ardente d'aquérir de la gloire lui avoit persuadé, que la couronne donnoit aussi bien une souveraineté de sagesse que de puissance; et que c'étoit assez d'être né roi, pour trouver dans soi-même, sans le secours de personne, cette haute prudence, que la lumière et la raison naturelle commence[1] dans l'homme; que l'instruction cultive, que l'âge fortifie; que le commerce des sages éclaire de plus en plus; et qui est consommée par l'expérience, et par la considération des événemens du monde.

On peut dire néanmoins à son avantage, qu'étant mort à vingt-quatre ans, sa grande jeunesse fait que ses vertus doivent être encore plus admirées, comme surpassant de beaucoup son âge, et qu'elle rend ses défauts plus excusables. Car il y a lieu de croire que s'il eût survécu à sa défaite, il eut pu se corriger et s'instruire par son malheur, et qu'il eût appris com-

[1] Commencent?

bien il est nécessaire à un prince, de choisir des personnes vraiment sages et désintéressées, pour se servir de leur lumière dans sa conduite et dans ses grandes entreprises, voyant le précipice où il s'étoit jetté par le mépris du conseil des autres, et par l'indiscrétion de son zèle et de son courage.

Mahameth voyant toute l'armée chrétienne en déroute et les Maures victorieux, se retira en grande hâte, ayant peur de tomber entre les mains de Moluc, son oncle, qu'il croyoit encore vivant, et qui auroit considéré sa prise, comme un des plus grands fruits de sa victoire. Mais ayant voulu passer à gué une rivière, pour se rendre en la ville d'Arzille, qui étoit aux Portugais, il trouva l'eau plus profonde qu'il ne pensoit, et il se noya.

Ainsi cette bataille si sanglante, outre les longues et malheureuses suites qu'elle a eues, fut encore bien remarquable par une rencontre qui n'est peut-être arrivée en aucun combat, qui est qu'il y mourut trois rois, et de morts toutes différentes. Car le roi de Maroc y mourut de maladie, donnant tous les ordres jusques à sa mort; le roi de Portugal y fut tué, aprez avoir combattu durant six heures; et Mahameth, qui avoit été roi des Maures, fut noyé, en se retirant de la bataille.

Le pape pourvoyant au bien du royaume de Portugal, obligea[1] le cardinal Henri, oncle de Sébastien,

[1] Henri de Portugal, né le 31 janvier 1512, avait été créé cardinal par Paul III, en 1545. Il fut solennellement couronné le 28 août 1578. Il ne semble nullement que l'on ait dû recourir à la contrainte pour le faire monter sur le trône de Portugal, vacant par la mort de son petit-neveu. Mais le pape, qui pré-

de quiter la pourpre, et d'épouser une femme. Henri étoit le cinquième fils d'Emmanuel le Grand, et de Marie de Castille. Il fut successivement archevêque de Brague[1], de Lisbonne et d'Evora. Paul III le créa cardinal en 1546. Depuis en 1578, il succéda à son petit neveu, fils de Jean, prince de Portugal; mort devant son père Jean III, frère de Henri dont je parle. Quoiqu'il fut prêtre, le pape jugea pour le bien commun, qu'il devoit dispenser, et, en effet, Henri, quoiqu'agé de 67 ans fut mis sur le trône. Aprez avoir régné, un an 5 mois et 5 jours, il mourut âgé de 68 ans, sur la fin de janvier de l'an 1580.

Le 24 juin de la même année, Antoine, batard de Louis, duc de Béia[2], second fils du roi Emmanuel le Grand et de Marie d'Arragon[3], prit la qualité de roi de Portugal[4]. Cet Antoine étoit né l'an 1531, et le duc de Béia l'avoit eu d'une maitresse de basse condicion, nommée Iolande. Antoine, aprez avoir vainement essayé de monter sur le trône, par le secours du roi de France, et d'Elisabeth, reine d'Angleterre,

tendit lui-même à ce trône, avait intérêt à le faire occuper par un vieillard, sans enfants.

[1] Braga.

[2] Beja.

[3] Marie d'Arragon, dite de Castille, seconde femme du roi Emmanuel, était fille cadette de Ferdinand, roi d'Arragon, et d'Isabelle la Catholique, reine de Castille.

[4] Les Portugais soutenaient qu'à l'instar de Jean premier, chef de la maison d'Avis, les fils naturels pouvaient succéder à la couronne et que la loi promulguée par les Cortez, à Lamego, en 1145, en excluait, à perpétuité, tout prince étranger. Don Antonio, prieur de Crato, se fit proclamer roi à Santarem, le 19 juin 1580. Il fut bientôt reconnu à Lisbonne, grâce à l'appui du clergé, si puissant en Portugal.

mourut à Paris, le 26 aout 1595. Antoine ne se rendit mémorable que par son histoire, qu'il écrivit lui-même, par ses commentaires sur les pseaumes, et par 6 enfans batards. Il fit nommer son premier Emmanuel. Cet Emmanuel fut vice-roi des Indes. Ayant épousé, en premières noces, en 1597, Emilie de Nassau, fille de Guillaume, prince d'Orange, le fondateur de la république de Hollande, et en secondes, Louise Osorio, il mourut à Brusselle, âgé de prez de soixante dix ans, le 22 juillet 1638. D'Emilie de Nassau, il eut Emmanuel, qui se fit carme en 1628, Louis et 6 filles. Le second fils du batard Antoine, fut Christophe, qui fut si hardi que de prendre le titre de roi, et mourut de paralysie, à Paris, le 3 juin 1638, en la 66e année de son âge. Le 3me fils du batard Antoine, fut Denis, qui se fit de l'ordre de Citeaux. Le 4me fut Jean, qui mourut sans alliance. Les deux filles se firent religieuses, en Portugal. Le batard Antoine mourut à Paris le 26 août 1595, et il fut enterré en la chapelle de Gondi des Cordeliers.

Après avoir donné l'idée du batard Antoine, venons, en particulier, aux moyens qu'il mit en usage, pour disputer le trône à l'Espagne, qui en étoit la maîtresse légitime[1].

Le duc d'Albe ayant été la terreur de la Belgique, vint l'être du Portugal[2]. Le batard Antoine, soutenu

[1] Philippe II, fils d'une princesse de Portugal, mariée à un étranger, n'avait aucun droit au trône de ce pays.

[2] Quand le duc d'Albe fut chargé du commandement de l'armée envoyée en Portugal, il était détenu à Uzeda, pour avoir marié son fils, au mépris des volontés du roi.

de l'Angleterre et de la France, l'attendit de pied ferme à Lisbonne, qui est la capitale du royaume, à la tête de 4,000 combattans. Cette troupe tumultuaire fit d'abord quelque résistance, mais enfin elle plia sous la valeur du duc d'Albe. Le batard Antoine y fut blessé à la tête, et il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Il eut néanmoins encore le courage de ramasser une petite armée; mais comme elle n'étoit composée que de racailles, elle n'eut pas sitôt vu la cavalerie espagnole, qui étoit conduite de Sanche d'Avila[1], qu'elle prit la fuite, comme des enfants à la vue de quelque épouvantail. Le batard Antoine eut bien de la peine à se sauver avec un petit débris; il se tint quelque tems caché dans [un] des coins du royaume; mais ne s'y trouvant pas trop en assurance, il s'embarqua pour la France.

Philippe II ayant donné la chasse à ce petit ennemi, fit son entrée triomphante à Lisbonne, au jour de St-Pierre et de St-Paul. Cette expédition lui couta 4 ans[2]; aprez quoi, il songea à retourner à Madrid.

Il ne put jamais faire plus éloquemment l'éloge de son neveu, le cardinal Albert, qu'en lui confiant

[1] Sancho d'Avila, châtelain d'Anvers, au temps où le duc d'Albe, le grand commandeur de Castille, et don Juan gouvernèrent les Pays-Bas, était un officier brave, capable, mais impitoyable. Ce fut lui qui dirigea le sac d'Anvers, fait connu sous le nom de *furie espagnole.*

[2] La chronologie de ce passage est fautive : le Portugal fut occupé dès le mois d'août 1580; Philippe II fit son entrée à Lisbonne le 26 juin 1581, et retourna bientôt après à Madrid. La conquête des îles Açores se termina en 1583, ce qui compléta la période de quatre années, remplie par l'annexion à l'Espagne du Portugal et de ses dépendances. — Chaumeil de Stella, I, 150, 152.

cette nouvelle conquête, qui exigeoit un homme de tête et de main. Ce jeune vice-roi n'avoit alors que 25 ans, puisqu'il n'entra dans son gouvernement qu'en février de l'an 1589[1].

Le nouveau vice-roi voulut signaler sa régence par prendre revanche de l'affront que les troupes du roi avoient souffert, en l'île des Terceres. La faction du batard Antoine, qui avoit tellement prévalu que les Espagnols y ayant pris terre, les habitans de l'île en massacrèrent plus de 400. Philipe II, pour vanger cette injure, y envoya son amiral, Alvar, marquis de Ste-Croix[2], très excellent homme de mer. Alvar ne fut pas bien avancé, quand il rencontra la flotte françoise, qui étoit commandée par Philipe Strozzi[3], italien de grand courage. La partie étoit inégale; mais ce fut cela même qui enhardit Alvar. Il espéroit

[1] Né le 13 novembre 1559, l'archiduc Albert avait 25 ans en 1584, et c'est dans le cours de cette année qu'il prit le gouvernement du Portugal.

[2] Alvarez de Bassano, marquis de Santa-Cruz, fils de l'un des principaux généraux de Ferdinand et d'Isabelle la Catholique, était général des galères d'Espagne sous Charles-Quint. Il commença à se distinguer dès 1530, dans divers combats, soit contre les Turcs et les corsaires d'Afrique, soit contre les Français. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Lépante. Après la conquête des Açores et de Terceire, Philippe II le nomma son grand amiral et le chargea de l'armement de l'*invincible Armada ;* il mourut avant qu'elle pût prendre la mer.

[3] Philippe Strozzi, fils de Pierre, maréchal de France, et de Laudamine de Médicis, né à Venise en 1541, entra dans la carrière des armes à 15 ans. Successivement capitaine d'infanterie, maître de camp des gardes et colonel général de l'infanterie française, il était lieutenant général de l'armée navale, envoyée par la France, au secours d'Antoine, roi de Portugal. — BRANTÔME, I, 641-653; *Ed. du Panthéon.*

qu'en battant la flotte, il mettroit une fin aux présomptions du batard Antoine, qui montoit la flotte. Mais le batard, pressentant le malheur qui alloit fondre sur son parti, descendit en terre ferme, deux jours avant le combat. Alvar cependant attaque la flotte[1]. La victoire ayant longtems balancé, s'inclina enfin du côté de l'Espagne. L'amiral Strozzi demeura dans le combat. La capitane[2] et les principaux navires ayant été pris, le reste, se mit à la voile, et prit la fuite. La première noblesse de France, qui étoit venue pour se signaler en cette occasion glorieuse, y perdit la vie ou la liberté; le principal regret des Portugais regarda la perte de l'incomparable comte de *Vimiosense*[3], digne de vivre éternellement.

Alvar fit trancher la tête à quelques prisonniers françois[4]. La saison trop avancée empêcha qu'Alvar ne profitat de sa victoire; mais le cardinal vice-roi ne souffrit pas que ce qui étoit différé fût entièrement rompu.

Dès qu'il eut les resnes dans les mains, et qu'il sentit le tems favorable à la navigation, il mit le généreux Alvar à la tête d'une belle armée navale, pour achever ce qu'il avoit heureusement commencé, l'année d'auparavant. Alvar aborda heureusement à

[1] Cette bataille fut livrée non loin de l'île Saint-Michel, le 25 juillet 1582.

[2] Vaisseau amiral.

[3] François de Portugal, comte de Vimioso, connétable de Portugal, issu d'une branche bâtarde de la maison de Bragance, mourut de ses blessures.

[4] Santa-Cruz ternit sa gloire par sa cruauté envers ces prisonniers, qu'il fit tous décapiter ou pendre, malgré les instances de ses propres officiers. — DE THOU, VI, 159-166; FERRERAS, XV, 296-298.

l'île de St-Michel[1], et comme il étoit aussi honête que brave, il députa de ses gens, pour donner aux rebelles, avis de son arrivée, et pour leur offrir des conditions honorables, au cas qu'ils voulussent capituler.

Emmanuel de Silva, qui commandoit dans Angra, enflé de sa garnison de 3,000 françois, n'y voulut entendre en aucune façon. Alvar ne voyant aucune voie dans la douceur, prit le parti de la sévérité. Il attaqua l'île de toutes ses forces, et ces opiniâtres furent aussi lâches à résister, qu'ils avoient été opiniâtres à refuser un honête accomodement. Emmanuel de Silva et les principaux factieux le payèrent de leurs têtes. Le vainqueur eut la bonté de laisser retourner les françois en leur pays, sans leur rien faire, et même il leur laissa leurs épées[2].

Notre nouveau vice-roi n'eut pas moins de bonheur dans l'île de Faiala[3] que dans Angra; Pierre de Tolède[4] la réduisit en fort peu de tems. Il donna bon cartier aux françois, qui étoient en garnison, mais il fit pendre le gouverneur de l'île, qui étoit portugais, parce que, contre le droit des nations, il avoit inhu-

[1] L'armée de Santa-Cruz attaqua, vers la fin de juillet 1583, les Portugais et les Français qui occupaient Terceire.

[2] Aymar de Chastes, qui commandait la garnison française d'Angra, fut forcé de capituler le 4 août 1583. Les 2,200 soldats qui lui restaient obtinrent d'être reconduits en France, mais ceux qui avaient été pris avant la capitulation furent envoyés aux galères. Emmanuel de Sylva et les principaux officiers eurent la tête tranchée et beaucoup d'autres furent pendus.

[3] Fayal est l'île la plus occidentale du groupe central des Açores.

[4] Pierre de Tolede-Osorio, marquis de Villa-Franca et, plus tard, gouverneur de Milan.

mainement fait mourir un envoyé qui lui étoit venu présenter des conditions honorables.

Ces malheureux succez[1] devoient débaucher[2] le batard Antoine, mais comme il étoit ambitieux, et que les françois ne manquoient pas de le flatter de son rétablissement, il vint se jeter aux pieds de la reine Elisabeth d'Angleterre[3]; il la conjura d'avoir compassion de la justice opprimée; il lui persuada que tout le Portugal se soulevroit à la vue de sa flotte; enfin il fit de si bonnes remontrances à cette reine ennemie de la maison d'Autriche, qu'en 1589, elle mit à la voile une flotte très puissante, qui se flatoit d'aller à une victoire certaine, et au butin assuré, plutôt qu'à une bataille.

Les forces furent partagées; François Drak[4] commanda par mer, le batard Antoine, avec Henri Norès[5], commanda par terre. La flotte angloise étoit composée de 26 gros navires de guerre, et de 140 petits batiments. Elle étoit montée de 20,000 combatans. Elle démara en avril, de Pleimout[6], et en mai, elle aborda à la Corrogne en Galice. Dix mille hommes firent

[1] Événements.

[2] Décourager.

[3] La reine Élisabeth profitait de l'affaiblissement causé à la puissance espagnole par la destruction de l'*Invincible Armada*, août 1588.

[4] François Dracke, vice-amiral de la marine anglaise, contribua puissamment à la défaite de la flotte espagnole dans la Manche.

[5] Probablement Jean Norris ou Noritz, second fils de lord Henri Norris, célèbre par sa bravoure et ses services militaires en France, dans les Pays-Bas, en Irlande et ailleurs.

[6] Plymouth. L'auteur exagère l'importance de cette flotte et de l'armée qui la montait.

descente, et à la faveur d'une bonne artillerie, ils attaquèrent rudement cette forteresse.

La Corongne se défendit si généreusement, que les Anglois, ayant perdu 1,000 des leurs, et se trouvant chargez de blessures et de confusion, furent obligez de tenter fortune vers des endroits plus proches de Lisbonne. Ils arrivèrent à Pinich[1], qui n'est qu'à 9 lieues de Lisbonne, le 26 mai. Comme il est aisé à une armée navale de faire une descente, quand l'ennemi a une longue traite de terre ferme à garder, les anglois la firent sans peine. Douze mille hommes de pied avec quelque cavalerie, firent la descente, sans que personne s'y opposat. Ils vinrent fort impunément vers Lisbonne, et même ils vinrent se camper au faubourg de Ste-Catherine.

Le batard Antoine, qui avoit tant préconisé à la reine Elisabeth que tout le Portugal étoit à lui, et qu'à la vue de ses pavillons ou de ses étendarts, tous les Portugais ne manqueroient pas de venir se ranger sous ses enseignes, s'aperçut combien il s'étoit mécomté[2], et combien il s'étoit flatté, quand il vit que personne ne se hâtoit de lui faire hommage.

Notre jeune vice-roi s'étoit tellement acquis tous les cœurs, que l'espace de 9 jours, durant lesquels le batard Antoine et Henri Norès attendoient plutot la défection que la résistance des Portugais, personne ne passa au camp ennemi. Tout se passa en escarmouches, où les Espagnols et les Portugais rebelles

[1] Le fort de Peniche, bâti sur le cap de ce nom, est à treize lieues de Lisbonne.

[2] Trompé dans ses calculs.

se contentèrent de donner des marques de leur valeur et de leur ancienne émulation.

L'amiral Drack fut plus heureux par mer, que le batard Antoine, par terre. Il s'empara de la forteresse de Calcala, quoiqu'il dut plus attribuer son bonheur à la lâcheté du gouverneur, qu'à sa propre bravoure. Ce gouverneur étoit espagnol, et il paia ensuite de sa tête la peine dûe à sa lâcheté.

Le général Henri Norès, après s'être longtems morfondu d'espérance, voyant sou armée diminuée de plus de 3,000 hommes, et considérant que le reste n'étoit qu'un débris de la misère, fit résolution de regagner ses bateaux, et de repasser en Angleterre; en la même année 1589[1].

Quelque bien établis que soient les esprits, il est impossible qu'à la vue d'une armée ennemie, et qui nemanque pas de prétexte, il ne se fasse quelque émotion dans une capitale. Lisbonne ou fut, ou parut être ébranlée de tant de forces, et le vice-roi, pour obvier aux meschantes suites, fut obligé de faire de rigoureuses recherches sur la disposition des Portugais. Cela fut cause qu'on en décapita quelques uns, et qu'on en emprisonna plusieurs suspects. Le calme étant revenu, il se trouva qu'on avoit été un peu vite en besogne, à l'égard de ces exécutions[2], et

[1] Les Anglais se retirèrent fort mécontents de don Antonio, et lui très peu satisfait de ses alliés. Il retourna à Paris, où il vécut des subsides du roi de France. Il mourut en 1595, laissant des enfants naturels aux soins des souverains d'Espagne.

[2] Philippe II ne connaissait que la guerre d'extermination; il appliqua son système ordinaire au Portugal; il fit périr dans les supplices, un nombre infini d'officiers civils ou militaires portugais qui n'avaient d'autre tort que d'avoir défendu l'indé-

que bien des gens maltraitez dans le trouble, auroient été reconnus pour innocens, durant la paix.

Alphonse Vargas [1], que Philipe II avoit envoyé en Portugal, pour servir de bras droit au vice-roi cardinal, avoit coutume de dire, que si quelque flotte ennemie venoit aborder en Espagne, le Portugal seroit la province d'où il y auroit moins de transfuges qui passeroient à l'ennemi.

Le cardinal vice-roi surmonte au même temps l'enfer, la France et l'Angleterre. La victoire qu'il remporte sur les démons, consiste dans le martyre des héros du Maroc, qui remportèrent la palme glorieuse, sous la régence de notre heureux vice-roi [2].

En 1585, François Acosta et frère Antoine de la Conception lui écrivirent qu'entre les prisonniers faits à la déroute du malheureux roi Sébastien, il se trouva six braves jeunes hommes, qui, sans aucun autre maître que le St-Esprit, firent ce que bien des gens ne feroient pas au milieu du christianisme. Le premier de ces six étoit né d'une mère turque, et d'un espagnol renégat; on voulut le faire instruire dans l'alcoran, mais il détesta cette école abominable, et il se joignit aux enfans portugais,

pendance de leur patrie contre l'étranger. Mais deux mille religieux, qui avaient embrassé le parti du prieur de Crato, furent aussi mis à mort. Il crut devoir demander au pape l'absolution de cette rigueur sacrilége.

[1] Don Alonzo de Vargas, fut gouverneur de la cavalerie légère espagnole aux Pays-Bas, il ne faut pas le confondre avec Jean Vargas, membre du conseil des troubles et séïde du duc d'Albe. — *Mémoires de Champagney*, 66, 85, 90, 92, etc.

[2] On ne voit pas ce qu'il y a de commun entre le vice-roi de Portugal et les prétendus miracles que va raconter l'auteur.

parmi lesquels il prit le nom de François de l'espérance. Le chérif et les principaux du royaume de Maroc solicitèrent sa constance, mais il défendit la foi chrétienne si généreusement, que ce barbare, ne pouvant plus longtems soutenir sa fermeté, le fit cruellement étrangler. Dieu pour affermir cette nouvelle église, fit un miracle; la corde destinée à cette victime de la foi se rompit deux fois, sans aucun effet, à la troisième enfin, Dieu permit que cette tête fut couronnée d'un glorieux martyre.

François de l'espérance fut suivi de Simon de Freitas. Ce Simon, qui étoit portugais, servit de maître et de feu aux généreux confesseurs de Jésus-Christ. Le troisième fut Antoine de Sosa. Le quatrième fut un Maûre de la petite ville de Colarés, célèbre par l'abondance et par la bonté de ses pommes. Le sixième fut Dominique du Mont-Hermin, natif de Gorea. Le septième fut Jean, né à Paris, qui avoit suivi le roi Sébastien, dans son expédition d'Afrique. Le 8e fut Ferdinand Ginez que quelques uns tiennent avoir été de la petite ville de Monça, située sur le rivage du Minho, et que quelques autres croyent avoir été françois de nation. Le 9e fut Dominique de la Torrès, né à Mazagan, en Afrique. Tout le crime de Dominique étoit d'avoir été convaincu d'un commerce avec un de ses amis rénégats, qu'il exhortoit à rentrer dans son devoir. Le roi de Maroc l'en ayant convaincu par la production de ses lettres, ce barbare lui fit couper les jarrets; et puis, il le fit enfouir tout vif dans son jardin; tourmens que cet athlète endura d'un courage invaincu.

François Acosta, qui étoit ambassadeur à Maroc,

de la part du vice-roi cardinal, et qui avoit donné part à son prince de toute cette tragédie, acheta à grand prix les reliques sacrées de ces saints héros, et ce saint dépost se conserve, en grande vénération, dans Saint Laurens de l'Escurial, palais qui efface toutes les cours de l'univers[1].

Quelques parties de ces saintes reliques ont été transportées en Portugal, et elles ont donné la guérison à une infinité de malades, qui avoient invoqués, les hôtes magnanimes de ces cendres miraculeuses.

Le royaume de Fez eut aussi ses héros. Onze jeunes hommes valeureux, ou tous ou la plupart Portugais, qui avoient suivi les étandarts de Sébastien, dans son expédition d'Afrique, signalèrent leur foi, et leur courage, par diverses sortes de tourmens.

Aprez avoir donné une guerre sanglante, et la défaite du bâtard Antoine, qui alla mourir à Paris en 1595; aprez avoir donné une guerre sainte dans le martyre des athlètes de Maroc et de Fez, nous allons donner une guerre scolastique entre des moines, qui fut ou terminée ou préjugée par la prudence incomparable de notre vice-roi cardinal.

Les jésuites sont redevables à son équité des premiers triomphes qu'ils ont remportez sur les Jacobins en matière de grâce. Avant d'en parler, donnons une ébauche grossière des deux principaux champions qui parurent dans cette carrière. Je dis Molina et Bannez.

[1] La recherche et la collection des reliques plus ou moins vraies, fut la préoccupation constante de l'archiduc Albert et de l'infante Isabelle; on voit aux archives du royaume de nombreux documents constatant leur crédulité et les dépenses considérables qu'elle occasionnait.

Louis Molina étoit de Cuença, en la Castille Neuve. Il se fit jésuite à l'âge de 18 ans. Comme il avoit l'esprit prodigieux, la mémoire vaste, le jugement pénétrant, la santé robuste, et l'application assidue, il fit de merveilleux progrez dans les sciences, et il passa pour un des premiers théologiens et jurisconsultes du monde. Cet admirable fond de doctrine étoit soutenu d'une grande piété, d'une modestie très-rare, et d'une patience invincible. Aprez avoir rempli toute la terre de sa réputation, il mourut saintement à Madrid le 12 octobre de l'an 1600, âgé de 66 ans[1].

Dominique Bannez étoit de Mondragon, en la Guipuscoa, ou de Valladolit; il étudia à Salamanque, il se fit Jacobin[2] à l'âge de 15 ans. Il fut un des confesseurs de Ste-Thérèse. Les frères prescheurs l'estiment un de leurs illustres théologiens. Les plus modérez condamnent sa haine contre Molina. Aprez avoir rendu plusieurs combats, il rendit les armes, et l'âme à Médine du Champ[3], le premier novembre de l'an 1604, âgé de 77 ans.

La grâce fut le sujet des batailles que ces deux antagonistes se livrèrent. Bannez prétendoit que Dieu pousse nos volontez, par une impression physique, qui ne nous est pas volontaire, et qui emporte

[1] Le principal ouvrage de Molina est intitulé : « *De concordiâ* « *gratiæ et liberi arbitrii et appendix ad eamdem concordiam.* »

[2] On désignait sous les noms de Jacobins, frères prêcheurs et dominicains, les religieux et religieuses qui suivaient la règle de saint Dominique. Le premier de ces noms leur avait été donné en France, parce qu'ils bâtirent leur première église à Paris, dans la rue Saint-Jacques. Cet ordre fut institué dans le but de combattre la doctrine des Albigeois.

[3] Medina del Campo.

toujours infailliblement son effet. Molina soutenoit que cette préméditation physique ôtoit la liberté, et pour concilier la force de la grâce, avec le franc arbitre, il forma des conciles et des Pères; et surtout de St-Augustin et de St-Thomas, une nouvelle explication de la grâce, sous le nom de science moyenne, en vertu de laquelle Dieu n'agit efficacement sur nos volontez, qu'aprez avoir prévu notre consentement conditionel, sous les auspices de la grâce. Voilà l'état de la question qui a fait tant de bruit, depuis le commencement de ce siècle, et qui apparemment ne se décidera pas encore sitôt[1].

Albert, aprez avoir gouverné le Portugal, avec une prudence, qui démentoit son âge, et avec un succez qu'on n'auroit osé se promettre, parmi tant de guerres civiles, charma tellement Philipe II, que ce grand maître dans l'art de régner, auroit cru offenser sa politique, s'il eût laissé plus de dix ans en Portugal, une tête qui méritoit d'être au gouvernail de l'univers.

Le jeune vice-roi avoit mis les choses en état de ne rien craindre, et de tout espérer; mais la face de la Belgique n'étoit pas si favorable. Le duc d'Albe y avoit fait du bruit, et ce roi très-sage jugeoit que personne ne pouvoit mieux les calmer que son cher neveu[2].

[1] C'est surtout le livre intitulé *Augustinus*, publié en 1640, deux ans après la mort de son auteur, Corneille Janssens, ou *Jansenius*, évêque d'Ypres, qui raviva les controverses sur la grâce. Bannes et son nom même furent oubliés, pour faire place aux *Jansénistes*, adversaires des *Molinistes* ou des Jésuites.

[2] On conçoit qu'un disciple de Loyola prodigue les éloges à Philippe II et qualifie de *bruit* le gouvernement féroce du

Le roi Philipe avoit fondé ses espérances sur l'archiduc Ernest, frère de notre Albert, mais le ciel avoit envié ce bon prince à la terre. Ernest, dès l'an 1594, avoit été destiné pour remettre les affaires de la Belgique. Il avoit fait son entrée triomphante à Brusselle, sur la fin de janvier, et il avoit pris les resnes en main, avec l'acclamation de tous les Belges[1].

Les premiers soins d'Ernest regardèrent la Hollande. Il essaya de la remener à son devoir; mais le prince Maurice de Nassau se trouvoit trop bien de sa nouvelle république, pour en quitter le gouvernement, pour quelque offre qu'on put lui faire. Bien loin d'entendre aux propositions pacifiques de l'archiduc Ernest, il tourna toutes ses pensées du côté de la guerre. Il tâcha de surprendre Boileduc, et Vic[2], qui est une petite ville, vis-à-vis de Mastric, à l'autre côté de la Meuse. Ces deux coups lui ayant manqué, il alla se rabatre sur les royaux en Frise. Il les obligea de lever le siège de Couvorden, et il mit lui-même le siège devant Groningue, capitale de la Frise occidentale[3]. Cette ville étoit bien résolue à se défendre,

duc d'Albe, mais on ne comprend pas les motifs de son silence sur le duc de Parme, qui avait aidé puissamment à calmer ce *bruit*. Peut-être craint-il d'amener une comparaison avec son héros? Comme politique et comme guerrier elle ne lui serait pas favorable.

[1] L'archiduc Ernest, désigné dès 1592 pour le gouvernement des Pays-Bas, n'arriva dans ces provinces qu'en 1594. Il ne sut faire ni la paix, ni la guerre; il s'attira la haine des Espagnols, sans gagner l'affection des Belges; ce prince sans vices ni vertus, mourut le 21 février 1595.

[2] *Wyck*, faubourg de Maestricht.

[3] Les entreprises sur Bois-le-Duc et Wyck eurent lieu le

et aux premières semonces de Maurice, elle avoit répondu qu'elle songeroit à capituler dans un an. La réception inconcevable qu'Anvers fit à l'archiduc Ernest, le fit tomber dans la faute où Annibal étoit tombé à Capoue[1], pendant qu'Anvers triomphe, Groningue gémit, et faute de secours, il est obligé de se rendre aprez trois mois de siège, lui qui s'étoit promis de la soutenir un an entier. La composition n'auroit pas été ignomineuse, si l'un des articles n'en eût pas banni l'exercice de la religion catholique.

Cette prise fut suivie d'une autre, qui n'étant pas de la Belgique, lui aportoit un dommage inexprimable par la rupture du commerce. Maurice donna l'entreprise de la ville de Hui, capitale du Condroz, à Charles Herauguière, gouverneur de Bréda, qui avoit le génie fait à de pareilles expéditions[2]. Hui est une ville fort ancienne. On tient que Saint-Materne, envoyé de Saint-Pierre, ayant porté la foi chrétienne à Namur, l'alla porter à Hui. Son paysage est un paradis terrestre, et des peintres, qui avoient visité toute l'Europe, ont avoué de n'en avoir pas vu de plus agréable. En effet, l'œil d'un seul aspect, tombe sur une ville, sur une citadelle, sur

17 février et le 20 mars 1594. Coevoerden fut bloqué le 6 mai, et le prince Maurice mit le siége devant Groningue, le 20 du même mois. — VAN METEREN, 355, 356.

[1] L'archiduc avait dissipé, pour son entrée solennelle à Bruxelles et à Anvers, des sommes considérables, et il se trouva sans argent quand il s'agit de défendre le pays.

[2] Charles de Héraugière, issu d'une noble famille du Cambresis, était capitaine d'infanterie quand, au mois de février 1590, il se signala par la surprise de Bréda, au moyen d'un bateau chargé de tourbes, dans lequel il avait introduit 44 soldats. — VAN METEREN, 325.

un pont, sur une rivière, sur des forêts, sur des montagnes, sur des vallées, sur des vignobles, sur des métairies, sur des châteaux, sur des églises, sur des îles, sur des campagnes, sur des moulins, sur des bateaux, sur des forges. Et l'on aura bien de la peine à rencontrer ailleurs tous ces avantages en un clin d'œil. La Meuse partage Hui. Il est à mi-chemin de Namur et de Liége. Il a eu autrefois ses comtes particuliers, mais présentement il est au prince de Liége. Son nom lui vient d'une petite rivière nommée Hoyoux, qui s'y rend dans la Meuse. Le cardinal de la Mark, prince et évêque de Liége, y bâtit un très-agréable château[1], de l'argent que Charle-Quint lui donnoit pour reconnoistre la couronne impériale qu'il lui avoit procurée. La France l'a démoli aussi bien que son pont[2]; de manière que cette pauvre ville n'a réservé que sa fontaine, qui est le troisième de ses joyaux. Les raisins y sont admirables, mais le vin y est bien petit, et il n'est presque propre que pour acoutrer des carpes. Le général des Croisiers y tient son siège. On y voit une très-belle collégiale, avec de riches canonicats ; une infinité de couvens, parmi

[1] Erard ou Evrard de la Marck, neveu du fameux *sanglier des Ardennes*, et fils de Robert Ier de la Marck, seigneur de Sedan, de Fleuranges et de Jametz, et de Jeanne de Marley, dame de Jametz, fut l'un des plus illustres prélats qui gouvernèrent la principauté de Liége. Il ne pourvut pas seulement à la paix et au bien-être de ses États, il chercha aussi à garantir leur sûreté extérieure, par le rétablissement des forteresses de Huy, de Franchimont, de Dinant, de Stockhem, de Curange et d'autres.— M. DE GERLACHE, *Histoire de Liége*, 262; M. HENNE, *Hist. du règne de Charles-Quint en Belgique*; OZERAY, *Hist. de Bouillon.*

[2] En 1675.

lesquels les Urselines brillent, et les Jésuites qui y enseignoient la jeunesse, avec beaucoup de succez, avant les malheurs des guerres. Les ermites de St-Augustin le font présentement en leur place, jusqu'à ce que les choses soient sur un meilleur pied. Les moulins au papier y sont excellens et nombreux.

Cette ville avoit trop de charmes pour ne pas attirer la convoitise du prince Maurice[1]. Herauguiere donc, le dernier jour de janvier de l'an 1595, commence son entreprise, par y conduire 7 compagnies d'infanterie, et 14 de cavalerie. Il marchoit la nuit, et il faisoit halte de jour. Ayant caché ses gens au voisinage, il envoya 30 de ses plus déterminez pour découvrir la place de plus prez. Ces entrepreneurs, au sombre minuit, s'accrochèrent par un rocher escarpé qui fait face sur la Meuse, presque au même endroit par où frère Thomas devoit s'en rendre maître, il y a quelques années. Par le moyen de leurs crochets, il gagnèrent la cime du rocher, où la citadelle est assise.

Ils appliquèrent des échelles de cordes à la plus grande sale, et ils y entrèrent par les fenêtres, sans être apperçus. Le lendemain, qui étoit un dimanche, le gouverneur de la citadelle alloit fort tranquille-

[1] L'occupation de Huy n'avait pas été inspirée par un sentiment de convoitise. Henri IV avait solennellement déclaré la guerre à l'Espagne, le 17 janvier 1595 et, par ses ordres, le duc de Bouillon était entré dans le Luxembourg. De leur côté, les troupes des États cherchaient à donner la main aux Français, et le chemin le plus court était par Huy. Le prince Maurice avait pensé de donner cette ville pour garnison aux Italiens, à la solde de l'Espagne, qui venaient de se mutiner. — VAN METEREN, f° 370.

ment pour entendre la messe tambour battant, avec quelque peu de sa garnison, lorsque les entrepreneurs sortirent de leur cachette, qu'ils assassinèrent les gardes, et qu'ils se saisirent des portes. Au même tems, le signal fut donné, et Herauguière sortit aussitôt de son embuscade, il fondit sur la ville, il s'en rendit maître, et il alla, au même moment, prendre possession de la citadelle, où il mit une bonne garnison.

Cette surprise alarma beaucoup les provinces voisines, mais elle ne toucha personne plus vivement qu'Ernest de Bavière, électeur de Cologne, qui, en qualité de prince de Liége, se voyoit traitreusement enlever la seconde ville de son diocèse. Il accourut d'Allemagne, et il pria l'archiduc Ernest de vouloir joindre ses forces pour reprendre Hui, avant que les Hollandois ne s'y fortifiassent, et n'y fussent soutenus par la jonction des François, qui, infestant le Luxembourg, passeroient aisément au Condroz.

Ernest prit feu, et il songeoit efficacement à arracher cette proie des mains de ses ennemis, quand la mort rompit le cours de son dessein, et de sa vie. Il mourut de la gravelle, le 21 mars 1595[1]. La Belgique le regreta d'autant plus qu'elle ne faisoit que de gouter la douceur de son gouvernement, et qu'elle se vit frustrée de l'espérance d'une paix, que ce prince avoit à cœur, et pour l'heureuse conclusion de laquelle il avoit toutes les qualitez nécessaires. Il aimoit la paix, il étoit d'un naturel doux et modéré. Les prodigues

[1] On fixe la mort de l'archiduc Ernest à la nuit du 20 au 21 février 1595. — VAN METEREN, 371; Dict. de MORERI, v° *Autriche*.

le blament de n'avoir pas tenu ni de table, ni de train conforme à son auguste naissance [1]. On fit la dissection de son corps. On lui trouva une pierre dans les reins et un ver assez long, qui le rongeoit tout vif. On l'embauma, et on l'enterra à Ste-Gudule de Brusselle, où l'on voit son portrait, dans le chœur du côté du midi.

Le cardinal Albert avoit été pourvu de l'archevêché de Tolède, vacant par la mort du cardinal Gaspar Quiroga, arrivée le 22 novembre 1594, et il se disposoit à la résidence, quand la mort de son frère Ernest changea la face des choses, et porta Philipe II à envoyer l'archiduc en sa place. Le comte Fontaine [2] gouverna par intérim. Ce brave Pierre Henriquez, comte de Fontaine, débuta par la réduction de la ville de Hui. Sur la fin du mois de février de l'an 1596, il y vint mettre le siège [3]. Le prince de Liége plaça ses troupes auxiliaires à l'autre côté de la Meuse qui regarde Namur.

L'attaque fut si vigoureuse, que dez le 13 mars les Holandois furent chassez des fauxbourgs. Les assiègeans plantèrent aussitôt 4 pièces de batterie du côté

[1] L'archiduc mourut criblé de dettes. Les archives du royaume possèdent un document curieux à ce sujet. C'est le livre de dépenses tenu par Blaise Hütter, secrétaire intime et premier valet de chambre de l'archiduc. *Secrétairerie d'État allemande. Bulletins de la commission royale d'histoire*, XIII, 1re série, 85.

[2] Don Pedro Enriquez de Azebedo, comte de *Fuentes*, fut délégué par l'archiduc, pour gouverner les Pays-Bas jusqu'à ce que le roi eût pourvu à son remplacement.

[3] Le siége de Huy fut commandé par Valentin de Pardieu, seigneur de la Motte-au-Bois. La ville et le château furent repris vers le 20 mars 1595 et non 1596, comme le dit l'auteur. — Van Meteren, 370, v°.

des Trinitois, ou de Notre Dame sur le Sart. La brèche faite, ils foncèrent dans la ville, et ils tuèrent 80 hommes de la garnison. Le reste jugeant qu'il y faisoit trop chaud, gagna la citadelle. Valentin de la Motte de Pardieu, fondateur, à Douai, d'un collège que l'avarice a détruit [1], et dont le tombeau magnifique est à Graveline, comme général de l'artillerie royale, fit dresser deux batteries de 14 pièces de canon. Les assiègez étonnez de cette foudre, composèrent le 7e jour du siège. Cette promptitude fut cause qu'on leur accorda des conditions très honnêtes. Ils sortirent avec armes et bagages.

Le comte de Fontaine y mit aussitôt un gouverneur et une garnison espagnole, en attendant les ordres d'Espagne. Philipe II, le plus généreux des

[1] L'on voit encore, dans le jardin du Musée de la ville de Donai, une grande pierre sur laquelle est gravée l'inscription suivante :

» *Collegivm*

» A generoso domino D. Valentino de Pardiev, dno de la
» Motte, eqvite S. Jacobi, commendatore de Steppa, rei tor-
» mentoriæ præfecto generali, gvbernatore Gravelingæ, alvmnis
» omni disciplinarvm genere imbvendis
» Erectvm atque dotatvm,
» In cvjvs adèo memoriam perpetvam
» Dnvs Philippvs de Gvernonval,

» Baro in Eckelsbeke, gvbernator et ipse Gravelingænvs,
» catholiæ matis à consiliis belllcis ejvs hæres pensionvmqve
» idèo collector, primarivs alvmnorvmque patronvs, hanc por-
» tam, posvit anno 1622. »

Valentin de Pardien, seigneur de la Motte, a joué un rôle important comme homme de guerre et comme négociateur. Voyez *Mémoires anonymes* et *Mémoires du baron de Montigny*, publiés par la société; Le Petit, *Grande chronique de Hollande;* Kervyn de Volskaersbeke et Diegerick, *Documents historiques inédits;* Bentivoglio, III, 438.

princes, donna[1] la place et la citadelle au prince de Liège. Ce[2] reconnoissant établit que désormais le gouverneur n'y seroit qu'avec l'agrément du roi, son libérateur. Cette louable gratitude a été observée jusqu'au comte de Mérode, qui fut le dernier qui tint ce poste, avant les cruautez extrêmes des François[3].

Ceux de Hui ont toujours témoigné de la reconnoissance pour leur bienfaiteur. Ils ont été bons Austriens[4], mais ils n'ont jamais offensé la France; au contraire, ils l'ont obligée partout où ils ont pu. Et néanmoins, l'on peut dire qu'il n'est pas de ville en Europe, qui en ait reçu de plus sanglans traitemens. Leur beau pont ayant été furieusement démoli, et rétabli de nouveau, alloit courir le malheur du premier, si le sage prince d'Elderen[5] n'y avoit obvié, par se déclarer en faveur de l'auguste maison d'Austriche, selon ses convenances, et selon ses obligations.

Hui étant rendu à son légitime possesseur, le comte de Fontaine, s'appliqua à la réformation de la justice,

[1] Le plus généreux des princes se bornait à restituer une ville qui ne lui appartenait pas.

[2] Prince.

[3] Au printemps de 1675, Louis XIV résolut de conquérir l'évêché de Liége; il se rendit à l'armée, commandée par Condé, dans les Pays-Bas. La citadelle de Liége fut surprise, au mois de mai, puis Dinant, Huy et Limbourg se rendirent successivement. Le 24 juillet 1693, le maréchal de Villeroy prit Huy; la ville fut brûlée, et le pont, bâti en 1294, fut détruit; DEWEZ, VI, 46. BASNAGE, *Annales m.*, 1575.

[4] Partisans de la maison d'Autriche.

[5] Jean-Louis, baron d'Elderen de Genoels-Elderen, fut élu prince-évêque de Liége, duc de Bouillon, marquis de Franchimont, comte de Looz et de Hornes, en 1688.

de la milice et des finances. Il cassa les exactions des soldats qui avoient été si onéreuses aux provinciaux, et il défendit, sous peine de la vie, que personne n'eut ni à exiger, ni à contribuer, sans sa permission formelle et positive. Il régla ce que les hôtes devoient donner aux soldats; il envoya son règlement aux magistrats, et il les obligea de lui rendre compte de l'exécution.

Il fit garder une rigoureuse discipline aux camps, et personne ne violoit ses ordres impunément. Cette rigueur apporta le bon ordre partout. Pour satisfaire l'Artois, qui se plaignoit des courses des François, il laissa le Brabant en garde à Christophe Mondragon, gouverneur de la citadelle d'Anvers, et il alla prendre en juin le Catelet, place forte entre Cambrai et Saint-Quentin. Mais tandis qu'il faisoit cette conquête, il eut la mortification de perdre Han, ville de Picardie. La guerre ne fut pas si favorable à Henri IV aux confins de la Picardie qu'en Bourgogne, et en la Franche-Comté : car le vaillant comte de Mansfeld relança les deux généraux françois, le duc de Bouillon à Sedan, et le comte de Nassau, en Hollande[1].

L'archiduc Ernest, fils de l'empereur Maximilien II, mort en mars[2] de l'an 1595, avoit paru dans la Bel-

[1] Le duc de Bouillon, fut repoussé du Luxembourg, par François Verdugo, et les troupes des États-généraux que commandait Philippe de Nassau, furent chassées de Huy et du pays de Liége, par le seigneur de La Motte. Quant au comte Pierre-Ernest de Mansfeld, il ne prit pas part aux événements militaires de cette année, et son fils Charles, était parti pour la Hongrie, avant la mort de l'archiduc Ernest. BENTIVOGLIO. III, 419, 422.

[2] Février.

gique comme un astre, dont la prompte éclipse désole autant que l'apparition radieuse avoit consolé. Cette principauté auroit eu sujet de craindre, si le gouvernement de la Belgique ne fut pas échu au comte de Fuente, l'un des plus braves Espagnols qui ayent brillé parmi les Belges. Dez que cet entreprenant gouverneur fut au timon, il signala son avénement par rétablir la discipline militaire dans la fleur où elle avoit paru sous Alexandre, duc de Parme et de Plaisance. Il fut extrêmement servi dans ce rétablissement par ses lieutenans-généraux qui alloient du pair avec les premiers capitaines du monde, ces restaurateurs étoient le prince d'Avellin[1], Valentin de Pardieu, seigneur de la Motte, Jean Jaque, comte de Bellejoieuse[2], Chrétien de Savigni, seigneur de Rone[3],

[1] De l'illustre maison napolitaine Carracioli. Il commandait, en cette année, la garnison de Ham. PALMA CAYET, *Chronique novenaire*, liv. VII, 17.

[2] Jean-Jacques de Barbiano, comte de Belgiojoso, de Cario et de Lugo, né dans le Milanais, en 1565, entra, dès l'âge de 15 ans, dans l'armée d'Espagne. Il servit sous Alexandre Farnèse, qu'il suivit dans ses expéditions en France. Il se signala aux siéges de Cambrai, de Doulens, de Nieuport et de Bois-le-duc. En 1630, il passa au service de l'Empereur, mais il dut le quitter à cause de son extrême rigueur envers les protestants de Hongrie. De retour aux Pays-Bas, il fut chargé de la défense du pays d'Entre-Sambre-et-Meuse ; il habita longtemps Liége, où il se maria. Il mourut en 1626, sans laisser de postérité.

[3] Chrétien de Savigny, baron de Rosne, né sur les confins de la Champagne et de la Lorraine, entra jeune au service du duc d'Alençon, et devint son chambellan. A la mort de ce prince, il s'attacha aux Guises et fut l'un des principaux ligueurs. Le duc de Guise l'établit son lieutenant en Champagne et en Brie. Après l'assassinat du duc, aux États de Blois, le duc de Mayenne le confirma dans cette lieutenance, le nomma même maréchal de France, et lui confia le gouvernement de l'Ile de France

lorain de nation, et la Berlot[1] dont l'anagramme de guerrier (*bellator*) exprime si heureusement le caractère martial.

(1592). Il aida puissamment à la levée des siéges de Paris et de Rouen, aussi quand Henri IV eut pris possession de Paris, dut-il sortir de France. Dès le printemps de 1595, il fut admis au service d'Espagne. Le comte de Fuentes le nomma maître-de-camp général de l'armée et l'archiduc Albert le maintint dans cette charge. Il fut tué au siége de Hulst, au mois d'août 1596. Ses talents militaires étaient incontestables, mais les historiens lui attribuent un odieux caractère. SAINT-SIMON commet l'étrange erreur de le confondre avec le sieur de St-Paul, que le duc de Guise tua, en pleine place publique, à Rheims. Le baron de Rosne laissa nn fils, Nicolas de Savigny, capitaine d'nne compagnie de cuirassiers lorrains, tué le 10 août 1603, près de Hoogstraten, par nn soldat mutiné. — *Mémoires guerriers*, 103. Comparez SISMONDI, *Hist. des Français*, XV, 13; *Mémoires du duc de* SAINT SIMON. (Ed. de Chéruel), IX, 144; DE THOU, V, 228; *Journal de l'Etoile*, II, 332; BENTIVOGLIO, III, 422, 427; IV, 48, 49; SISMONDI, XIV, 307, 313, 366, 396, 494; XV, 58, 97 et 98; *Aventures du baron Fœneste*, 496.

[2] Claude la Bourlotte était d'une naissance si obscure, que l'on ne sait s'il était luxembourgeois, lorrain ou bourguignon; l'on n'est pas plns d'accord snr le motif de la favenr dont il jouit auprès de Charles de Mansfeld et qui fut la cause de sa fortune. — Il avait été le barbier ou le chirurgien de ce seigneur et selon les uns, il aurait gagné ses bonnes grâces, pour l'avoir guéri d'un ulcère, selon d'autres, pour l'avoir débarrassé de sa première femme, surprise en adultère. Qnoi qn'il en soit, de véritables talents militaires, une bravoure brillante et souvent téméraire lui valurent un avancement rapide. Une patente dn 1er octobre 1591, le nomma colonol de donze enseignes wallonnes, à la place d'Octave de Mansfeld, troisième fils dn prince Pierre-Ernest et de Marguerite de Brederode, tué au siége de Knodsenbourg, près Nimègue; (*Archives de l'audience*, 1123). Au siége de Cambrai, en 1594, il commandait l'artillerie à la place de feu Valentin de Pardieu, seignenr de La Motte au Bois. Il s'était distingué sons le duc de Parme, dans ses expéditions en France, et en maintes autres occasions, aussi passait-il pour un des meilleurs officiers de son temps. Suivant l'auteur du *Théâtre de la noblesse* « Claude la Bourlotte, *de Bourgogne*, colonel au service

La discipline militaire étant rétablie, le comte de Fuente chercha un digne sujet de son entreprise, et Cambrai parut l'être. Convaincu que le Catelet lui

« du roi Philippe II, et des archiducs S. S. Albert et Isabelle, « a été anobli *gratis* et *sans finances*, en considération de ses « grands services, par lettres-patentes, dépêchées de l'Escurial, « le 31 juillet 1597; — il a été créé chevalier, par lettres dépê- « chées du même lieu, le 9 août suivant; et en vertu de lettres- « patentes du 9 juin, il jouissait d'une pension de 1,000 florins, « sur la recette générale des finances. » La haute considération acquise par sa valeur et sa position dans l'armée, lui procnrèrent une alliance fort honorable : il épousa Anne d'Oyenbrugge, fille de Philippe René, seignenr d'Oyenbrugge et de sa première femme, Lonise Van der Noot, fille de Wanthier Van der Noot, seigneur de Risoir et de Catherine Hinkaert, dame héritière de Carloo. — De ce mariage sont nés nn fils, qui se fit dominicain et une fille, Anne la Bourlotte, qni, par contrat du 14 juillet 1616, épousa Robert de Beaufort de Celles, seigneur de Steenhault, mort en 1647, fils de Louis de Beaufort de Celles, baron de Celles,seigneur de Steenhault,Jandron et gentilhomme de l'État noble dn pays de Liége et de Catherine de Hamal, fille de Jean, baron de Hamal, seigneur de Vierves et de Jacqueline d'Eve.

Le tombeau élevé à la mémoire de Claude la Bourlotte, dans l'église de Loupoigne, portait cette inscription :

ICI GIST
NOBLE ET ILLUSTRE SEIGNEUR
MESSIRE
CLAUDE DE LA BOURLOTTE,
SEIGNEUR DE BERLESTEIN, DE BONCOURS, LA VALLÉE,
LOUPOIGNE, BAISY;
LEQUEL A ESTÉ TUÉ LEZ OSTENDE POUR LE
SERVICE DE SA MAJESTÉ,
LE 24 JUILLET 1600.
PRIÉ DIEU POUR SON AME.

Sa veuve, Anne d'Oyenbrugge se remaria, en 1601, avec Winand de Berlaymont, seigneur de Bormenville. Il est à remarqner qn'Englebert d'Oyenbrugge, Pierre d'Oyenbrugge, et le fils de celui-ci, nommé aussi Pierre, avaient servi comme lieutenant-

étoit nécessaire, pour assiéger Cambrai, il battit cette ville de la façon de Henri II, roi de France, et il la prit sur Miramont, qui en étoit gouverneur[1]. Cleri et Brai suivirent l'exemple du Catelet. Le comte de Fuente s'étant frayé ce beau chemin, fit trancher la tête à Gomeron, à la barbe de la ville de Ham, où Gomeron avoit été gouverneur, qui mérita ce châtiment, à cause de son inconstance. Ayant puni la légèreté de Gomeron[2], il assiège Dourlens qui, sépare la Picardie d'avec le Cambresis, parceque cette conquête lui rendroit infaillible celle de Cambrai.

Tandis que le comte de Fuente attaqua Dourlens[3], le duc de Bouillon, général des François, vint pour

colonel et capitaines au régiment de la Bourlotte. — LEROUX, *Théâtre de la Noblesse*, 140 ; *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 107, VI, 170 ; BENTIVOGLIO, III, 389, IV, 273, 274 ; PALMA CAYET, *Chronique septennaire*, an° 1600, 270 ; M. GOETHALS, *Dictionnaire des notabilités*, II, 326, 329 ; M. WAUTERS, *Hist. des environs de Bruxelles*, II, 255.

[1] Le Catelet, en Vermandois, était défendu par un château que François Ier avait fait bâtir, en 1520, pour protéger la frontière de ce côté. Il fut pris, le 7 septembre 1557, par l'armée victorieuse à Saint-Quentin. On accusa de trahison le baron de Salignac, qui le défendait. L'armée des Pays-Bas était conduite, en 1595, par Charles de Croy, duc d'Aerschot, prince de Chimay. Le sieur de la Grange, commandait le Catelet ; il obtint une capitulation honorable, le 25 juin. — F. DE RABUTIN, *Guerres de Belgique*, 713, 714 ; PALMA CAYET, *Chron. noven.*, liv. VII, 18 ; *Archives de l'audience*, 1123 ; BENTIVOGLIO, III, 434.

[2] Cet acte de froide cruauté inspira un sentiment de profonde horreur, que ne semble pas éprouver l'auteur. — DE THOU.

[3] Ce fut en reconnaissant cette place, que Valentin de Pardieu, seigneur de la Motte-au-Bois, fut tué d'un coup de mousquet. — PALMA CAYET, *Chron. noven*, liv. VII, 19 ; BENTIVOGLIO, III, 437.

l'obliger à lever le siége[1]. Le comte sortit de ses lignes, où il laissa Hernand Tellez Portocarero[2], et Gaspar Zoppogna, et il alla rencontrer l'armée françoise le 24 juillet 1595, jour favorable à l'Espagne, parceque c'est la veille de S. Jaques. En effet, elle remporta une très-belle victoire, où de la part de la France demeurèrent Arginvilliers, gouverneur d'Abeville[3], Haqueville, gouverneur de Ponteau-de-Mer[4], Perdriel[5], l'amiral de Villars[6], Sesseval[7], S. Denis, Montigni[8], 200 gentilshommes normans.

[1] Le commandement de l'armée, alors en formation, avait été donné à Louis de Gonzague, dnc de Nevers, gouverneur de la Champagne. Quant à Louis de la Tour, duc de Bouillon, chargé de défendre la frontière, avec le comte de St-Paul, gouverneur de la Picardie, il n'avait sous ses ordres que 400 gentilshommes et 800 fantassins, mais jaloux du duc de Nevers, il ne voulut pas l'attendre pour attaquer l'armée des Pays-Bas. — BENTIVOGLIO, III, 437 et suiv.

[2] Hernandez Tello Portocarero. Deux officiers de ce nom servaient aux Pays-Bas, l'un fut tué à Sichem, en 1594, il était neveu du comte de Fuentes, l'autre s'illustra par la prise et la défense d'Amiens.

[3] D'Argenvillers fut tué à la prise de Doulens.

[4] *Pont-Audemer.*

[5] Le capitaine *Perdrier*, suivant PALMA CAYET, *Chronique novenaire.*

[6] André de Brancas, seignenr de Villars, gouverneur du Havre, lieutenant-général aux bailliages de Ronen et de Caux. Ligueur ardent, il défendit Rouen contre Henri IV, lui livra cette ville en 1594, et fut nommé amiral de France, le 24 août de la même année. BENTIVOGLIO accuse de sa mort Jean de Contrera, commissaire général de la cavalerie espagnole. — PALMA CAYET, *Chron. noven.*; BENTIVOGLIO, III, 446.

[7] Sesseval, lieutenant du roi en Picardie, condnisait le 2e corps de l'armée française, il subit le même sort que Brancas-Villars. *Chron. noven.* BENTIVOGLIO, IV, 441.

[8] Le jeune Montigny était neven de l'amiral et s'est en s'effor-

et 600 autres gentilshommes et fameux capitaines. Le comte vainqueur fit mourir deux de ses soldats, pour avoir tué l'amiral de Villars, quoiqu'il offrit 80,000 écus de rançon, et pour lui avoir coupé le doigt, qui portoit un diamant très précieux. Cette belle victoire de Dourlens ne coûta à l'Espagne que peu de soldats sans nom, et parmi les blessez, il n'y eut de considérable que Sanche de Luna[1].

Le comte de Fuente, aprez avoir battu les François, retourna au siège de Dourlens en Picardie. Portocarero eut le courage de monter sur les ramparts du château, où il tua le comte de Dinan[2]. La ville et le château furent saccagez pour vanger le mauvais traitement que les François avoient fait aux Espagnols de Ham. Réonsoi, gouverneur du château[3], Francourt et Proville, commandans de la ville[4], 400 gentilshommes et 700 soldats y perdirent la vie. Haraucourt[5] et Gribouval eurent bien de la peine d'obtenir la condition des prisonniers de guerre. La ville

çant de le dégager, qu'il tomba aux mains de l'ennemi. — SISMONDI, XV, 63; BENTIVOGLIO, IV, 446.

[1] Sancho de Luna et Charles Colona commandaient la cavalerie légére espagnole. — PALMA CAYET, *Chron. nov.*, 19.

[2] Charles de Hallewyn, comte de Dinan, était le 5e fils de Charles, duc de Hallewyn, pair de France, gouverneur de Picardie et d'Anne Chabot; il fut tué le 31 octobre, sur un des bastions du château, ainsi que plusieurs gentilshommes. — PALMA CAYET.

[3] Léonor d'Halluyn, seigneur de Ronsoy, frére aîné du comte de Dinan, était gouverneur de la citadelle de Doulens.

[4] Saint-Ravy, Villerey et Provilly commandaient les troupes de la garnison. — PALMA CAYET.

[5] Longueval de Haraucourt, « plus propre pour faire la « charge de mareschal de camp que de deffendre une ville as« siégée » était gouverneur de Doulens. — PALMA CAYET.

fut au pillage jusqu'au soir, et puis elle eut le brave Portocarero pour gouverneur. Le comte vainqueur pour ouvrir le siège de Cambrai, alla prendre logement prez de Pérone. Il investit la ville le 14 aoust 1595, et il la prit bientôt aprez[1]. Gaston Spinola fut le premier qui entra dans la ville[2]. Ce Gaston est l'aïeul du comte de Bruai d'aujourd'hui[3], lieutenant-général des armées du roi et fils du gouverneur de Lille, chevalier de la Toison d'or.

Le comte de Fuente prit la citadelle le 7 octobre[4]. Il donna une capitulation honnête, à cause du jeune âge de Charle, duc de Retelois, fils de Balagni[5], et

[1] Voir les détails du siége de Cambrai : BENTIVOGLIO, III, 425, 452, 473; DAVILA; PAL. CAYET.

[2] Gaston Spinola, né à Palerme, mais originaire de Gênes, entra jeune au service d'Espagne, sous don Juan d'Autriche. Il devint gouverneur du duché de Limbourg, et il en publia une description, en latin. Il fut grand écuyer de l'archiduc Albert, qui érigea, en sa faveur, la seigneurie de Bruay en comté. Il tenait cette terre de Marie de Renty, sa femme. Elle le rendit pére de Bertin Spinola, marié à Anne d'Arenberg, fille de Charles, comte d'Arenberg et d'Anne de Croy.

[3] Philippe-Charles-Frédéric Spinola, comte de Bruay, général de bataille, gouverneur de Namur, en 1696, prit parti pour l'archiduc, depuis empereur, sous le nom de Charles VI et mourut son plénipotentiaire, le 18 octobre 1709.

[4] La citadelle fut livrée le 9 octobre, en vertu de la capitulation signée par de Vic. — PAL. CAYET.

[5] C'est là une étrange erreur de la part de l'auteur ! Charles, duc de Rethelois, était le fils aîné de Louis de Gonzagne, prince de Mantoue, duc de Nevers, à titre de sa femme, Henriette de Cléves, duchesse de Nevers et du Rethelois. Il devint duc de Mantoue, en 1627. Quant à Jean de Montluc, seigneur de Balagny, fils naturel de Jean, évéque de Valence et de Die, il avait épousé 1° Renée de Clermont d'Amboise, fille de Jacques, seigneur de Bussy et de Catherine de Bauveau et 2° Diane d'Estrée, sœur de la célèbre Gabrielle. MORERI, v° *Montesquiou*.

de la réputation du sieur de Vic, qui commandoit en l'absence de Balagni. L'avarice de madame de Balagni, fut cause que les magasins n'étant pas bien pourvus, la citadelle fut obligée de se rendre plutôt qu'elle n'auroit fait, s'ils eussent été bien fournis. Cette dame en eut tant de déplaisir qu'elle en creva de faim et de rage, avant que la garnison en sortit pour aller à Pérone, qui fut le 9 octobre 1595. Le comte de Fuente laissa le gouvernement de la ville à l'archevêque Barlemont[1], et celui de la citadelle à Augustin Messie[2].

[1] Louis de Berlaymont, second archevêque de Cambray avait dû quitter sa métropole, en 1577, à la suite de ses manœuvres en faveur de don Juan d'Autriche. Baudouin de Gavre, baron d'Inchy, qui occupa la citadelle au nom des États, le contraignit à se retirer à Mons, où il dut résider pendant l'occupation de Balagny, nommé d'abord gouverneur par le duc d'Alençon et qui avait fini par se rendre à peu près indépendant. — Bentivoglio, III, 424; *Mémoires anonymes*, II, 22; *Mémoires de Champagney*, 73; M. Goethals, *Dict. généalog.*, v° *Berlaymont-Floyon.*

[2] Augustin Mexia. L'archevêque se montra bientôt peu satisfait de la part de pouvoir qu'on lui laissait. Le Cambresis formait autrefois un petit état particulier, relevant de l'Empire, mais gouverné par l'évêque. Sa situation le rendit l'objet de la convoitise de François Ier et de Charles-Quint. Ce dernier monarque avait cherché à s'en emparer dès 1521. Après la campagne de 1543, attribuant des torts à l'évêque, Robert de Croy, et à ses sujets et sous prétexte de pourvoir à la défense du pays, il entra inopinément dans la ville de Cambray et ordonna la construction d'une vaste citadelle. Elle fut terminée l'année suivante et au mois de janvier 1545, il en donna le commandement à Ponce de Lalaing, seigneur de Bugnicourt, l'un de ses meilleurs officiers. En 1595, les pouvoirs des officiers royaux furent étendus et ceux de l'archevêque réduits à peu près au spirituel. — M. Henne, *Hist. de Belgique sous Charles-Quint*, III, 25, VIII, 153, 217; Bentivoglio, III, 474.

Tandis que les troupes du Roi se couronnoient de lauriers en Picardie, les Holandois essayèrent de leur donner quelque diversion, et de profiter de leur absence. Mais ils sentirent que si le comte de Fontaine n'étoit pas en Brabant, son courage y étoit dans l'ame de ses lieutenans.

Grolle leur parut un digne commencement de leur entreprise. Cette ville est du comté du Zutfen, et du diocèse de Munster. Elle est forte de nature et d'art. La petite rivière Sling, qui remplit ses fossez, la rend de difficile accèz. Elle est à quatre lieues de Zutphen, et à deux de Bredevoerde. Le marquis Spinola la prit sur les Holandois en 1605. Les Holandois la reprirent en 1617[1]. L'évêque de Munster la prit en 1672, et elle retourna aux Holandois, quand la France s'accommoda avec eux, pour une grosse somme d'argent. Maurice, pour couvrir son dessein, erra sur la mer avec une flotte de 200 navires; enfin aprez avoir assez longtems tenu les esprits en suspens, il fit voile vers la Frise, et il alla mettre le siège devant Grolle[2].

Il la fit battre d'abord si cruellement de 18 pièces de canon, qu'en fort peu de tems, il rasa une bonne partie des fortifications. Mais le courage des assiégez ne tomba point avec leurs murailles. Ils firent de généreuses et de nombreuses sorties, qui harcelèrent extrêmement le prince Maurice.

[1] Groll fut pris par Spinola le 24 août 1606, et repris, par Frédéric-Henri de Nassau, le 20 août 1627; ou le texte offre une faute d'impression, ou l'auteur oublie qu'en 1617 les hostilités étaient suspendues, par la tréve de douze ans et que les dissensions des arméniens et des gomaristes absorbaient les Hollandais.

[2] 14 juillet 1595.

Mondragon, gouverneur[1] d'Anvers, ne voulant pas laisser périr ces braves défenseurs, vint incessamment à leur secours, à la tête de 5,000 hommes de pied, et d'environ 1,000 chevaux. Il passa le Rhin, et aussitôt il envoya le comte Herman de Bergh[2] prendre les devans, avec mille fantassins choisis. Ce comte fonça valeureusement, il força l'ennemi, et il ravitailla la ville. Le prince Maurice ne trouva point à propos d'atendre le reste des troupes du roi, il leva le piquet et il se posta prez de Santenai[3].

Mondragon se campa à deux lieues de Maurice, ayant la rivière de Luppe[4] devant soi. Maurice détacha Philippe de Nassau[5] avec 500 chevaux, et il lui fit passer la rivière, dans le dessein de couper les fourageurs de Mondragon. Ce vigilant capitaine, en étant averti, par ses espions, envoya contre Philippe de Nassau deux escadrons, sous la conduite de don

[1] Gouverneur ou plutot *Châtelain* de la citadelle d'Anvers, car cette ville n'avait pas de gouverneur.

[2] Herman, comte de Berg, chevalier de la Toison d'or, gouverneur et capitaine général du duché de Gueldre, né le 2 août 1558, était le fils aîné de Guillaume III, comte de Berg, seigneur de Boxmer, mort en 1586, et de Marie de Nassau, fille de Guillaume de Nassau Dillenbourg et de Julienne de Stolberg et sœur de Guillaume le Taciturne. Herman, comte de Berg était marié à Marie Mincie de Witthem, marquise de Berg-op-Zoom et comtesse de Walhain, dont il n'eut qu'une fille. Il mourut le 12 août 1611. Il était frère de Frédéric, de Henri et d'Adolphe de Berg qui se signalèrent par leur bravoure. — *Nob. des Pays-Bas*, III, 35, 189.

[3] Santen.

[4] Lippe.

[5] Philippe de Nassau, 4e fils de Jean de Nassau-Dillenbourg dit le *vieil*, gouverneur de Gueldre et de sa 1re femme, Elisabeth de Leuchtenberg, fut gouverneur de Nimègue.

Jean de Cordoue. Ce chef vint aux mains avec les Holandois. La victoire balança, jusqu'à ce que Mondragon envoya du renfort à Cordoue. Les Espagnols rafréchis, enfoncèrent les Holandois, et ils précipitèrent dans la rivière, tous ceux qui ne passèrent pas au fil de leurs épées. Il demeura deux colonels du côté des Holandois : on fit prisonnier Philippe Sanche[1], qui mourut bientôt aprez, de ses blessures ; son frère, le comte Ernest[2], et un cousin du[3] comte de Solms[4]. Outre ceux là, on prit 150 cavaliers et 300 chevaux[5].

Ce fut là le dernier exploit du brave Mondragon, qui âgé de 80 ans[6], courona ses cheveux gris de cette dernière branche de laurier, qui acheva la couronne qu'il s'étoit formée depuis 30 ans[7], par mille actions

[1] Philippe de Nassau et non Sanche, mourut le 2 septembre.

[2] Ernest-Casimir de Nassau, né le 22 août 1573, devint la tige des Nassau-Dietz. Il succéda à son frère, Guillaume-Henri, dans le gouvernement de Frise et de Groningne ; il fut tué à l'attaque de Ruremonde, le 1er juin 1632. Il avait éponsé Sophie Hedwige de Brunswick, dont il eut plusieurs enfants.

[3] Et nn cousin, le comte de Solms.

[4] Ernest de Solms, né en 1562, était fils de Conrad, comte de Solms, de Téckelembourg et d'Elisabeth, comtesse de Nassau-Dillenbonrg. Il monrnt de ses blessures, à Rhinberg.

[5] « Ce fut nne petite bataille de jeunes sangs bouillans. » Palma Cayet, *Chron. nov.*, 25.

[6] Bentivoglio, dit 92 ans, III, 482.

[7] Bentivoglio affirme qn'il servait dans les Pays-Bas depnis prés de cinquante ans. Il qnitta le gouvernement de Dampvillers, en 1570, ponr prendre, comme colonel, le commandement de six enseignes de piétons wallons. Le duc d'Albe lui confia, en 1573, le gonvernement de la Zélande. La correspondance de Philippe II fait connaître l'importance dn rôle militaire rempli par Mondragon, pendant les troubles. — *Archives de l'audience*, 1114, patente du 17 jnin 1570 ; *Correspondance de Philippe II*, II, 138, IV, 543 *et passim.* ; *Mémoires anonymes*, I, 115, 146, 150, 152, 156, 239, 272 ; III, 264.

glorieuses; cinq mois aprez sa victoire, il alla recevoir la récompense de ses travaux, par une mort catholique, dans sa citadelle d'Anvers.

Herauguière, gouverneur de Breda, pour réparer cet échec, et celui qu'il avoit essuyé à Hui, forma une entreprise sur Lire[1], petite ville de Brabant, située sur la rivière de Nèthe, à mi-chemin de Malines et d'Anvers. Herauguière étoit l'un des capitaines, soldoiez des Anglois[2], que les Holandois avoient été obligez d'apeller à leur secours, du tems d'Alexandre Farnèse, duc de Parme.

La reine Élisabeth avoit envoyé aux Holandois, Robert, comte de Licestre[3], pour prendre possession des villes, que cette république donnoit, pour caution, à leur alliée. Le comte étant maître de Flessingue et de la Brile, conçut le dessein d'étendre plus loin sa juridiction. Il pratiqua la garnison de Leyden, et peu s'en fallut qu'il ne la réduisît sous sa puissance. Le premier entrepreneur étoit Nicolas de Maude[4], gentilhomme prez de Tournai, dont la terre[5] est présen-

[1] Lierre.

[2] Il a été dit plus haut et on verra par la suite que Charles de Heraugière était du Cambrésis, mais il était, paraît-il, passé à la solde de l'Angleterre.

[3] Robert Dudley, comte de Leycester, son favori.

[4] Nicolas de Maulde, était fils de Guillaume *de Maulde*, seigneur de Mansart, gouverneur d'Audenaerde pour les États-Généraux et qui, après la prise de Tournai, par le prince de Parme, dut se retirer en Hollande, où il mourut en 1582. Son fils commandait une compagnie d'infanterie au service des Provinces-Unies. — Van Meteren, f° 292; *Documents inédits*, I, 43, 215; *Mémoires anonymes*, I, 211, II, 77; V, 42.

[5] L'auteur confond le nom patronymique avec le nom de terre ou de fief, afin probablement d'opérer un rapprochement flatteur pour quelque personnage influent. Le surnom de terre de

tement érigée en vicomté, en faveur de monsieur le général Fariau, grand-bailli de Hainau, et actuellement, gouverneur d'Ath[1], qui s'est tant de fois distingué dans les armes, et surtout au siège de Mastric, où son nom sera immortel, nonobstant la calomnie de l'infâme écrivain de la vie de M. de Turenne[2]. De Maude, qui avoit sa compagnie en gar-

Nicolas de Maulde aurait dû être *Mansart*; quant à la terre de *Maulde*, elle appartenait, à cette époque, à Paul de Carondelet, gouverneur de Bouchain et créé chevalier par lettres données à Madrid, le 21 avril 1537— *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 106.

[1] Jacques Fariaux, natif de Mons, se signala par sa bravoure et par d'éclatants services militaires : au siége de Valenciennes, en 1656, il commandait, comme sergent-major, la terce wallon du comte de la Motterie (de Lannoy); il fit partie, en 1673, de l'armée envoyée en Portugal. Les États-Généraux des Provinces-Unies lui confièrent, en 1673, la défence de Maestricht; le roi d'Espagne le nomma en même temps maître de camp d'un terce d'infanterie et général de bataille. Par lettres patentes de l'année 1660, le roi Charles II érigea, en sa faveur, la terre de Maulde en vicomté. Il était alors gouverneur et châtelain d'Ath. Du 23 décembre 1681 au 10 mai 1682 il occupa, par interim, l'important office de grand bailli du Hainaut. Il mourut, le 25 avril 1695, sans laisser d'enfants de sa femme Catherine Van Nevele. Au siècle dernier la terre de Maulde passa dans la famille Cossée. — De Boussu, *Hist. de Mons*, 100; Leroux, *Théâtre de la noblesse*, 320, 321; *Nobiliaire des Pays-Bas*, II, 504; M, Wauters, *Environs de Bruxelles*, II, 166, 275, 279.

[2] L'auteur fait probablement allusion à Pellisson, qui dit dans ses *Lettres historiques* que « Fariaux était un brave et honnête « homme, mais ne se possédant pas bien et dont l'humeur s'em- « portait à tout moment jusqu'à la fureur. » Mais d'un autre côté, un des historiens de Louis XIV, Larrey en parle comme du premier héros de son siècle. Le fait est qu'il défendit Maestricht contre Louis XIV, en personne, assisté de Vauban et de Louvois, en juin 1673, et il n'eût pas rendu la place, s'il n'eût été forcé de capituler, par la bourgeoisie.—*Mémoires de Louis XIV; Larrey, Hist. de France sous Louis XIV;* Sismondi, *Hist. des français*, XVII, 346-348.

nison à Leyden, devoit se saisir de l'hôtel de ville, et d'une des portes, pour y introduire les complices.

L'entreprise ayant été découverte, l'on se saisit de Come Pesarangis[1], piémontois, et de Jaque Volmar, flamand. De Maude se sauva, mais il fut pris par le seigneur de Poelgeest[2], prez de Woerden. On leur fit leur procès[3], et on leur trancha la tête. Celle de Pesarangis et celle de Volmar, furent fichées sur des piques, mais on ne fit pas cette ignominie à de Maude. Il fut enterré honorablement, et universellement regretté, à cause de sa noblesse, de sa bravoure, de sa jeunesse, de sa bonne mine, et surtout, pour avoir fait des miracles au siège de l'Écluse, en faveur du prince d'Orange. Le comte de Licestre désavoua le fait, et la reine Élisabeth répondit que s'il y avoit trempé, il avoit excédé sa commission.

Heranguière, gentilhomme de Cambrai, capitaine d'infanterie au service des Holandois étoit du complot, et il auroit bien mal passé son tems, si le comte de Licestre n'eût pas favorisé son évasion. Cet évadé, pour laver la tache dont il venoit de se souiller, fit une nouvelle entreprise sur Bréda.

Un dimanche, 25 février 1590, le capitaine Jean Logier prit 16 braves de la compagnie colonelle du comte Philipe de Nassau. Le capitaine Jean de Fernel[4], en prit 16 de la garnison de Heusden, dont le seigneur de Famas[5] étoit gouverneur. Le capitaine

[1] Côme Pascarengis, suivant VAN METEREN, f° c°.
[2] Le sieur de Poelgheest.
[3] La sentence fut rendue le 26 octobre 1587.
[4] Jean Fernez, suivant VAN METEREN, f° 325.
[5] Charles de Liévin, seigneur de Famars.

Matieu Helt, lieutenant du seigneur de Liere, gouverneur de l'île de Clundert, en prit 12, Herauguière, conducteur principal, donna 24 de ses soldats au sieur Desprez[1], écuyer.

Un batelier nommé Adrien Vanden Berghen, qui avoit ordre de conduire des tourbes au château de Breda, se chargea d'y conduire les entrepreneurs; et en effet, il les y conduisit, mais avec bien de la peine, car ils furent sur l'eau depuis le lundi jusqu'au jeudi, endurant mille incommoditez, qui les obligèrent de retourner au fort de Noortdam, pour s'y rafréchir. A onze heures du soir, ils se remirent sur leur barque au lieu nommé la Garenne[2], à un quart de lieue de Breda.

Ils demeurèrent cachez sous les tourbes, depuis le vendredi, à 10 heures du matin, jusqu'à trois heures après midi, auquel tems le bateau entra dans la dernière barière de l'écluse, qui fut incessamment fermée, aprez cette introduction. Un caporal vint visiter la retraite du batelier, que les Flamans nomment *roef*, et n'y ayant vu personne, il y mit le guichet, sans rien examiner davantage.

Herauguière eut bien de la peine à appaiser les complices qui murmuroient qu'on alloit les conduire à la boucherie, mais, s'ils eussent osé, ils eussent éclaté bien davantage, lorsqu'en atendant le retour de la marée, le bateau s'assabla, et qu'il puisa tellement l'eau, que les entrepreneurs en avoient jusqu'à mie jambe. Le samedi à trois heures aprez midi, l'écluse fut ouverte, et quelques soldats de la garni-

[1] Gerard de Preys. — VAN METEREN, f° 325.
[2] La Heronnière. — VAN METEREN, l° c°.

son, ne songeant pas d'être les instrumens de leur malheur, tirèrent le bateau dans la place.

Ce bateau, nommé l'*Espérance*, étant attiré au milieu du château, le major commanda au batelier de fournir de ses tourbes à chaque corps de garde. On en leva une telle quantité, qu'il s'en fallut bien peu que les entrepreneurs ne fussent découverts, par l'entredeux des planches qui soutenoient les tourbes, dessous lesquelles ils étoient cachez.

Le matelot, qui étoit adroit, s'étant apperçu du danger, donna une pièce pour boire au crocheteur, qui déchargeoit les tourbes, et il lui dit que c'étoit assez travailler pour un samedi soir, et qu'il déchargeroit le reste le lundi. Le major, voyant qu'on différoit la besogne, ordonna qu'il n'y eût qu'un batelier qui restât au bateau, et que tous les autres allassent reposer à la ville.

Les entrepreneurs demeurèrent entre l'espérance et la crainte, jusqu'à onze heures de nuit. Pour rompre le bruit qu'ils faisoient en toussant et pour rompre celui qu'ils feroient en sortant du bateau, le matelot pompoit incessamment. Cette pomperie parut si affectée, que les soldats lui demandèrent, pourquoi on faisoit là tant de bruit? le matelot s'étant excusé sur la caducité du bateau, qui l'obligeoit à pomper, les soldats en furent appaisez, et ils ne lui en demandèrent plus raison, quoique cette pomperie durast bien lontems.

Herauguière sortit le premier, et il donna à chacun les armes à mesure qu'ils sortoient de leur cachette. Tous étant armez, les capitaines Lambert[1] et Fernel

[1] Le capitaine Lambert Charles, était le second ou lieutenant de Hérauguière.

menèrent leur trouppe vers le corps de garde, à côté du havre de la ville au sud-est. Hérauguière marcha vers le long de la grange des munitions, sous une fausse porte, tirant vers un autre corps de garde, à la porte vers la ville. Il rencontra un soldat italien, on lui demanda *qui va là!* ayant répondu *amigo*, on s'en saisit, et on l'obligea à se taire. On lui demanda ensuite combien il y avoit de soldats en garde? il répondit qu'il y en avoit 300. Herauguière le fit arrêter; il fit entendre à ses gens qu'il n'y en avoit que 50, de peur de les débaucher[1], et puis, il marcha à son exécution. Comme il s'approcha du corps de garde, la sentinelle, ayant demandé *qui va là!* Herauguière lui répondit par un coup de pique, dont il le perça d'outre en outre. Alors l'alarme se donna de toutes parts, et le combat fut furieusement attaché. Un enseigne sortit l'épée à la main et il blessa Herauguière au bras; ce chef, quoique blessé, mit bas son ennemi, qui fut ensuite achevé. On tira sur les autres, qui se défendoient de leur corps de garde, et quoiqu'ils demandassent cartier, on ne le donna à personne.

Paul Antoine Lancavecha, fils du gouverneur, qui commandoit en l'absence de son père, se cantonna dans le donjon, dont il fit une vaillante sortie à la tête de 36 soldats. Lancavecha y fut blessé, et Fernel y reçut une arquebusade. Lancavecha étant relancé dans son donjon, Herauguière défit 15 ou 16 soldats, qui étoient en garde sur la plate-forme.

Deux heures aprez, le prince Maurice[2] entra dans

[1] Décourager.

[2] Le comte de Hohenlohe, qui commandait l'avant-garde, précéda le prince Maurice.

le château, avec beaucoup de noblesse, et de bonnes troupes, par le même endroit par où le bateau étoit entré. Comme ils étoient sur le point de sortir dans la ville, les bourgmaitres et Lancavecha parlementèrent. Lancavecha sortit avec ses gens, la vie sauve seulement. La ville fut taxée à payer deux mois de gage aux vainqueurs. Le seigneur Van der Noot[1], capitaine des gardes du prince Maurice, se saisit de l'hôtel de ville avec sa compagnie.

Le prince de Parme, qui commandoit alors en Belgique, fit trancher la tête à Brusselle, aux capitaines italiens qui avoient pris la fuite dans cette surprise, au lieu de se défendre avec Lancavecha, et au caporal qui avoit si négligemment visité le bateau de tourbes. Ces lâches furent César Guittra, Jule Gratiano, et Tarlatino, lieutenant du marquis del Guast. Il périt 40 hommes de la garnison, et les entrepreneurs n'en perdirent qu'un seul, qui se noya dans l'obscurité.

Herauguière fut récompensé du gouvernement de Breda, d'un grand vaisseau d'argent doré, et de quantité de présens très riches. Le capitaine Lambert Charle, qui passoit pour le deuxième entrepreneur, fut fait sergeant-major, avec une compagnie d'infanterie. On donna des médailles de fin or, à chaque officier, et à chaque soldat de grosses sommes

[1] Charles Van der Noot, seigneur de Hoogwoude et d'Aertswoude, fils de Charles Van der Noot, seigneur de Risoir, et de Marguerite de Randenrode, dite Van der Aa, capitaine des gardes du prince d'Orange, puis colonel d'un régiment d'infanterie, fut gouverneur d'Ostende en 1601, ensuite de l'Ecluse et lieutenant-gouverneur de la Flandre hollandaise. Il mourut le 30 août 1614.— *Nobiliaire des Pays-Bas*, VII, 185.

d'argent, et la promesse de quelqu'avancement, qu'on ne manqua pas de leur garder. Ceux qu'on reconnut avoir trempé l'année précédente, dans la trahison du Mont Sainte-Gertrude, furent tous pendus. L'on ne fit aucun outrage aux églises[1].

Quoique ce coup de maître dut mettre à l'épreuve la fidélité d'Herauguière, à l'égard de la Holande, néanmoins comme l'on se défie toujours d'un traître, lors même qu'il nous est avantageux, il essaya de mettre le comble à sa fidélité, par l'entreprise sur Lire, en Brabant. Soit qu'en effet, en qualité de Cambrésien, il voulut se reconcilier avec son prince légitime, et réparer le tort qu'il lui avoit fait, ou qu'en effet, il voulut être double traître, et empaumer Mondragon, qui étoit vieux et un peu crédule, il est seur qu'il avoit entretenu communication avec ce gouverneur d'Anvers, et qu'il en avoit attrapé plus de 5000 écus, et quantité de joyaux, pour sa nouvelle épouse. Les Holandois avoient eu le vent de son intelligence, et il avoit en partie levé le soupçon par son entreprise sur Hui, mais comme il ne doutoit pas qu'il ne leur demeurat toujours une espèce de levain de défiance, à moins qu'il ne rassurat leurs esprits, par quelque nouvel exploit, il entreprit la surprise de la ville de Lire.

Il eut pour instructeur, un transfuge de la garnison. Sous ce guide, le 14 octobre 1595, il ramassa 800 hommes de pied et 120 chevaux; il les cacha au voisinage, et au premier crépuscule, il attaqua la porte de Malines. Quelques uns descendirent le long

[1] Voyez VAN METEREN et BENTIVOGLIO.

du pont dans le fossé, qui étoit gayable, et ils accablèrent la sentinelle, qu'ils obligèrent au silence. Le passage étant ouvert aux autres, ils accablèrent les bourgeois, qui gardoient leurs portes; ils en tuèrent quelques uns, et ils mirent le reste en fuite. La garnison et les bourgeois firent des merveilles, l'espace de 4 heures, dans la grande place, mais enfin ils furent obligez de céder à la multitude.

Alphonse de Luna, qui étoit gouverneur de la ville, aprez avoir donné beaucoup de marques de sa prudence et de sa valeur, gagna la porte de Lisper[1]. Il s'y fortifia, dans le dessein d'y attendre les extrémitez. Au même tems, il donna avis à Anvers et à Malines de l'état où il se trouvoit. Il arbora l'étandart espagnol au faiste de la porte, pour servir de signal aux troupes auxiliaires.

Les gens et l'imprudence d'Herauguière donnèrent bon loisir au secours. Les entrepreneurs, étant tirez de divers corps, ne lui obéirent pas comme ils auroient fait à leur légitime capitaine; d'ailleurs les troupes du roi, étant occupées en France, sur le Rhin et en Picardie, le tenoient dans une grande sécurité[2], mais sa faute capitale fut d'avoir différé l'attaque de la porte de Lisper, jusqu'au soir.

Il avoit envoyé un trompette au gouverneur de Luna, avec l'offre des conditions, et Luna lui avoit répondu fièrement qu'il quitteroit plutôt la vie que son poste. Herauguière ayant examiné la situation du lieu, jugea qu'il seroit encore temps de le réduire

[1] Lisper-porte.
[2] Il était en sécurité parce qu'il savait les troupes royales occupées hors du pays.

sur le soir, et cependant il donna la ville au pillage à ses soldats.

C'étoit justement le 11 octobre[1], jour auquel on commence l'octave de saint Gomer, dont on fait la fête depuis 1,000 ans. Le saint corps de cet apôtre des Liriens étoit exposé au milieu de l'église, les Holandois en souillèrent leurs mains sacrilèges[2]. Mais Dieu vangea la contumélie faite à son serviteur.

Anvers qui considère Lire, comme les Grecs considéroient leurs Termopyles, prit feu, et se détermina au secours. De bonheur, Gaspard de Mondragon, qui commandoit à la place de Christophe de Mondragon, son cousin, s'offrit au magistrat d'Anvers, pour l'expédition. Au même temps, les Anversois s'y portèrent avec tant d'ardeur, qu'en moins de rien, on vit une petite armée assemblée à la porte de l'empereur. Mondragon marcha à la tête de 200 soldats, et Josse Robyns, capitaine de la bourgeoisie anversoise, et le drossard de la juridiction d'Anvers, prirent la même route[3].

L'ardeur fut si grande, qu'on n'eut pas le tems de leur donner des ordres au départ, et qu'on fut obligé de les leur envoyer en chemin. La ville envoya Jaque

[1] On commence l'octave de Saint Gommaire le 11 octobre, mais l'attaque de Lierre eut lieu le 14.

[2] Cette phrase n'exprime pas la pensée de l'auteur; il voulait évidemment dire que « les hollandais souillèrent le corps saint « de leurs mains sacrilèges. »

[3] Le fonctionnaire auquel il est fait allusion était désigné à Anvers sous le nom de *Marcgrave du pays de Ryen*. Il commandait la milice bourgeoise, recherchait et faisait arrêter les malfaiteurs, dans la franchise de la ville. Les écoutètes de Contich, de Lierre, de Herenthals, de Turnhout, de Santhoven et du Waterland relevaient de son autorité.

Dasse, Antoine Berchem et Gille de Meere, qui depuis furent creez chevaliers [1], avec quantité de piquiers, pour arrêter la cavalerie holandoise, et pour ne laisser pas accabler la multitude, qui avoit plus de zèle que d'expérience. Le sage magistrat, pour ne pas dégarnir sa ville, et pour n'exposer pas ses citoyens à la boucherie, fit hausser le pont-levis, et par là, il empêcha que le reste n'y courut. Le secours étant arrivé à la vue de la ville, le drossard d'Anvers [2] marcha à la tête de 200 des siens, et d'environ 30 soldats. Mondragon le suivit avec ses gens, et avec quelques troupes ramassées. Alphonse de Luna leur alla au devant, et ayant lui-même rompu la palissade, qui le séparoit de la ville, il alla de toutes ses forces contre l'ennemi.

Les Malinois qui ne cédoient en rien au zèle des Anversois, ne manquèrent pas de donner l'assaut à l'autre porte de la ville. Nicolas et Jean Van der Laen [3], l'un consul [4] et l'autre consulaire, les conduisoient. Ils entrèrent par la porte d'Anvers, à la

[1] Antoine de Berchem, échevin d'Anvers, en 1594, 1595, 1596, 1597, 1602 et 1604, fut créé chevalier, par lettres du 4 avril 1598.

Jacques Dassa, premier bourgmestre d'Anvers en 1596, 1597, 1600, 1601, 1604, 1610, 1613 et 1614 fut créé chevalier, par l'archiduc Albert, le 12 décembre 1599.

Par lettres du même jour, Gilles de Meere, échevin, puis premier trésorier d'Anvers, fut aussi armé chevalier, par l'archiduc. — *Nob. des Pays-Bas*, I, 108, 119.

[2] Henri de Varick, marcgrave d'Anvers, *Nob.* 11, 581.

[3] Nicolas Van der Laen, seigneur de Hagelstein, était bourgmestre de Malines et fut armé chevalier, par l'archiduc Albert, le 6 décembre 1599. Son frère seigneur de Schrieck fut également créé chevalier. — *Nob. des Pays-Bas*, 1, 117, 119.

[4] Bourgmestre.

faveur de l'ouverture que ceux d'Anvers même, qui y étoient entrez les premiers, leur donnèrent. Ils trouvèrent les Holandois occupez à la bonne chère et au butin, et par suite ils en eurent bon marché. Il n'y eut que ceux qui surent nager qui échapèrent. Herauguière fut du nombre de ces fortunez plongeons. Quatre françois, qui servoient dans les troupes de Holande, avoient tué cinq Anversois et cinq Espagnols au premier effort du matin, mais toute la nation le paya; on tua 400 françois, l'on en blessa beaucoup, et l'on en fit plusieurs prisonniers. Les 200 Anversois, qui étoient venus l'aprez midi, ne perdirent pas un seul homme, non plus que les Malinois, qui étoient venus au nombre de cinq cens.

Les deux villes retournèrent chez elles, le même jour, chargées de dépouilles et de lauriers[1]. Le roi remercia ces villes zèlées, par la bouche du marquis d'Havré[2], au premier renouvellement du magistrat

[1] Dès que le comte de Fuentès avait été informé de l'attaque, il avait envoyé sur les lieux, le prince d'Avellino, avec 4,000 hommes de pied et 500 chevaux. Les mutinés, retirés à Tirlemont, avaient aussi envoyé 1,000 hommes an secours de Lierre. — BENTIVOGLIO, III, 486.

[2] Charles-Philippe de Croy, né le 1er septembre 1569, de Philippe, 2e dn nom, sire de Croy et de sa seconde femme, Anne de Lorraine, fut gentilhomme de la chambre dn roi, qui en 1574, érigea en marquisat, sa seigneurie d'Havré. Il représenta le roi à la Diète de Ratisbonne, en 1594, et par diplôme impérial dn 7 août de cette année, il fut élevé à la dignité de prince de l'Empire. Le roi Philippe III lui donna le collier de la Toison d'or, en 1599. L'archiduc l'appela à siéger au conseil d'État et le nomma chef du Conseil des finances. Il mourut le 25 novembre 1613. — *Nob. des Pays-Bas*, III, 153.

LIVRE SECOND.

Le roi fut ravi de mettre entre les mains de son neveu la Belgique, que le comte de Fontaine[1] laissoit en si bon état. Aprez lui avoir donné les préceptes de cet art, où il étoit consommé, aprez lui avoir donné des instructions propres au génie des Belges[2], aprez lui avoir donné des marques de sa tendresse presque paternelle, il lui donna l'adieu à Madrid, le 28 aout 1595. Afin qu'il portat en la Belgique un illustre témoignage de sa clémence, il lui donna pour compagnon de voyage, le prince Philipe d'Orange[3] que le duc d'Albe avoit conduit en Es-

[1] Le comte de Fuentès.

[2] Bien peu de personnes partagent aujourd'hui l'admiration de l'auteur pour les préceptes politiques et la science gouvernementale de Philippe II!

[3] Philippe Guillaume de Nassau, prince d'Orange, comte de Nassau et de Çatzenellenbogen, baron de Grimberg, comte de Vianden, de Diest, de Buren et de Leerdam, chevalier de la Toison d'or, né le 19 décembre 1554, était fils de Guillaume le Taciturne et d'Anne d'Egmont, fille unique et héritière de Maximilien d'Egmont, comte de Buren et de Leerdam, et de Françoise de Lannoy, dame de Santes. Il faisait ses études à l'Université de Louvain, lorsque le 13 février 1568, le duc d'Albe le fit enlever et conduire en Espagne, où la *clémence* de Philippe II lui fit attendre 28 ans, le bonheur de revoir sa patrie. — *Nobiliaire des Pays-*

pagne. Jamais retraite ne fut plus avantageuse que celle de ce seigneur. Il y fut confirmé dans la vraie foi, il reçut la Toison d'or et tous les honneurs des Grands, il évita mille écueils, où il auroit peut être brisé, s'il n'en eût pas été éloigné.

Albert sortit de Madrid à trois heures du matin, et il arriva à Coimbre avant le midi; mais comme le prince Philipe partit plus tard, il ne l'atteignit qu'à Notre-Dame de Monserrat. Albert arrêta trois jours à Barcelone, où il s'embarqua sur l'amirale de la république de Gennes, qui étoit escortée de 17 autres navires, et de 8 galères espagnoles. Il partit de Villefranche à Nisse, à cheval; trois compagnies d'infanterie lui vindrent au devant. Le magistrat lui présenta ses clefs. Le prince André Doria[1] vint le rencontrer, et il le conduisit à Savone. Le prince Philipe l'y avoit précédé, et il avoit été baiser les piez du pape.

Albert, en descendant de sa galère, entra dans un arc de triomphe qui lui avoit été dressé tout exprez. Il arrêta 18 jours à Savone, et durant tout ce temps, la république de Gennes le défraya magnifiquement avec toute sa suite.

Le duc de Savoie[2] lui envoya au devant son frère,

Bas, III, 77-79; *Correspondance de Philippe II*, I, 701, II, 729-737; *Bulletins de la commission royale d'histoire*, 2e série, XI, 253.

[1] Jean André Doria, prince de Melfi, marquis de Torriglia et de San-Stephano, généralissime des galères de S. M. en Italie. C'était le petit-neveu du célèbre amiral de Charles-Quint et restaurateur de la république de Gênes. Il mourut en 1606. — SISMONDI, *Républiques italiennes*, VIII, 215, 376-379.

[2] Charles Emmanuel, duc de Savoie, né le 13 janvier 1562,

le prince Amédée, il lui fit lui-même cet honneur un peu plus bas[1], et il le conduisit en triomphe à Turin, où il le régala 9 jours entiers. Ce fut là que le prince Philipe d'Orange, étant arrivé de Rome, remporta le prix de la course des chevaux. Quatre évêques, venus exprez, lui[2] montrèrent le saint suaire du Sauveur du monde. Les Savoyards l'escortèrent jusqu'à la Bourgogne.

Aprez avoir arrêté trois jours à Besançon, il passa en Loraine, où le prince de Vaudémont, troisième fils du duc de Loraine, le conduisit. C'étoit en janvier, et la saison se trouva si violente, que quelques Espagnols y moururent de froid[3]. Le cardinal de Loraine, et le marquis du Pont, qui étoient deux des fils du duc, lui donnèrent divers rafraichissemens.

Philipe, comte de Solre Croï[4], et Jaque et Étienne

mort le 26 juillet 1630, était fils de Philibert Emmanuel et de Marguerite de France, fille de François Ier. Il avait épousé, le 11 mars 1585, Catherine d'Autriche, fille de Philippe II et d'Élisabeth de France. La duchesse de Savoie était sœur de l'infante Isabelle, que l'archiduc Albert épousa en 1599.

[1] C'est à dire un peu plus loin. Amédée de Savoie, marquis de Saint-Rambert, était fils naturel de Philibert Emmanuel et de Lucie Proba.

[2] A l'archiduc. Les prélats connaissaient, paraît-il, sa passion pour les reliques.

[3] Les troupes qui accompagnaient l'archiduc consistaient en deux tercios espagnols, commandés par Emmanuel Vega et Jean Tessada; en un régiment italien, aux ordres d'Alphonse d'Avalos, et en quelques compagnies de cavalerie et d'infanterie napolitaines. Elles avaient tant souffert des maladies et de la rigueur du froid, qu'on dut les fondre dans les autres corps. — BENTIVOGLIO, III, 488.

[4] Philippe de Croy, seigneur de Molembaix, Solre-le-Château, Turcoing et Conroy, pair du Cambrésis, était fils de Jacques de

Ibarra, vinrent le rencontrer au duché de Bar[1], avec quelques régimens de cavaliers. Neuf autres régimens vinrent le recevoir à la sortie de Loraine, à l'autre côté de la Moselle.

Pierre Ernest, comte de Mansfeldt, gouverneur du Luxembourg, rangea en ordonnance de bataille, le long du rivage, cinq compagnies de cuirassiers à cheval, et mille lances ou bandes d'ordonnances[2].

Il arrêta quatre jours à Luxembourg, d'où il sortit, enseignes déployées, comme étant sur les terres de son gouvernement.

Le comte Fontaine alla avec toute la noblesse belgique et espagnole, dans une petite ville du Liége nommée Siné ou Chinei[3], païs du père d'Astroi, illustre cordelier, entre Hui et Dinant, pour recevoir son successeur[4]. Il alla le rencontrer à une

Croy, seigneur de Sempy, et de sa 3e femme, Yolende de Lannoy, dame de Molembaix, de Solre-le-Château et de Turcoing, fille de Philippe de Lannoy et de Françoise de Barbançon, sa 2e femme. Par lettres du 3 novembre 1590, Philippe II érigea en comté la terre de Solre-le-Château, en faveur de Philippe de Croy; il fut par la suite chevalier de la Toison d'or, gouverneur et grand bailli de Tournai et du Tournésis, conseiller d'État d'épée, capitaine des archers de corps du roi aux Pays-Bas et grand écuyer des archiducs Albert et Isabelle. Il mourut le 4 février 1612. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, III, 170.

1 On confondait alors la Lorraine avec le duché de Bar, soumis au même souverain.

2 Mille chevaux des bandes d'ordonnance.

3 Ciney, capitale de l'ancien Condroz. Il est singulier que l'auteur omette de dire que le prince-évêque de Liége, Ernest de Bavière, archevêque électeur de Cologne, vint complimenter l'archiduc à Ciney et le suivit jusqu'à Bruxelles. — Van Meteren, 384 v°; Bentivoglio, III, 488.

4 Suivant Van Meteren et Bentivoglio, le comte de Fuentès ne serait allé au devant de l'archiduc que jusqu'à Namur.

demi-lieue de la ville avec sa noble escorte, à la tête de deux régimens de cavalerie.

Trois jeunes demoiselles, qui représentoient la foi, l'espérance, la charité le reçurent à Nivelle. Les feux de joie y furent si extraordinaires, qu'il sembloit que cette capitale du Valon Brabant alloit être toute en flammes.

Étant arrivé à Halle, il voulut rendre ses hommages devant la statue miraculeuse[1], avant que de se rendre à son hôtel.

Quoique la saison fut extrêmement froide et pluvieuse, on ne put jamais l'induire à se servir de carrose ou de litière, il voulut donner la satisfaction à sa chère Belgique, de le voir tout à l'aise à cheval, durant tout le chemin, qui règne entre Halle et Bruxelles.

Enfin il arriva dans cette ville royale, le onzième février 1596. Ce jour lui fut de bon augure, puisque ce fut le même jour qu'il se rendit ensuite le maître de Calais et de quantité d'autres places importantes.

La bourgeoisie bruxelloise lui alla au devant, sur la plaine du chemin de Louvain. Il reçut les premiers complimens à la porte, par Antoine de Goignies, gouverneur de Bruxelles[2], par Jean Van der Ee, qui en étoit le préteur[3], ou l'aman, et par Henri

[1] De la Vierge.

[2] Antoine de Goegnies, seigneur de Vendegies, colonel d'infanterie wallonne, avait été nommé gouverneur de Bruxelles, par le duc de Parme, au mois de juin 1585. — *Histoire de Bruxelles*, I, 578.

[3] Jean Van der Ee, seigneur de Woluwe-Saint-Étienne, Meysse et Hérent, fut amman depuis 1589 jusqu'au 13 décembre 1607, date de sa mort. Nous ne pouvons nous empêcher de protester contre cette déplorable manie de donner aux

Donghelberg[1] qui en étoit le consul ou le bourgmaistre. Le pensionnaire le harangua au nom de la ville et du magistrat, qui lui présenta les clefs[2]. Les curieux trouveront de quoi se repaitre dans Jean Boch, secrétaire de la ville d'Anvers, qui a poliment couché en latin les réceptions qu'on fit partout à cet illustre voyageur[3].

Albert se ressouvenant que les ennemis avoient profité de la réception royale qu'Anvers avoit faite à son frère Ernest, ayant témoigné le bon cœur, avec lequel il recevoit la magnificence des Belges, songea sérieusement aux affaires de son État. Il avoit deux ennemis sur les bras, la France et la Hollande. Comme la Hollande ne se soutenoit presque que des secours de la France, il voulut faire tarir la source, pour mettre au sec les ruisseaux; et en effet, il ébranla la France, dez son arrivée, par secourir la

institutions ou aux fonctions modernes, des dénominations romaines, qui ont souvent un sens tout différent. — Voyez sur les juridictions et les attributions de l'amman de Bruxelles, l'histoire de cette ville par MM. Henne et Wauters, I, 5, 27, 53; II, 501, 596, et l'*Ancien droit belgique*, par M. Defacqz, 47 et suiv.

[1] Henri de Dongelberghe, seigneur de Herlaer, souvent bourgmestre de Bruxelles, fut créé chevalier par l'archiduc Albert, le 30 novembre 1599, jour où il prêta, avec l'infante, le serment d'inauguration à l'hôtel de ville. La même faveur fut accordée à Gille de Busleyden, à Philippe T'Serclaes, échevin, et à Antoine de Locquenghien, surintendant du canal. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 116, 117.

[2] Haranguer était l'une des principales fonctions du pensionnaire, qui était du reste l'un des membres les plus importants de l'administration communale. — MM. Henne et Wauters, *Histoire de Bruxelles*, II, 562 et suiv.

[3] Joh. Bocchii, *Hist. narratio profectionis, etc.* Bibliothèque royale, n° 26, 691.

Fère, à la barbe de Henri IV, roi de France, par lui enlever Ardres, Guines, Calais et Amiens, et par obliger ce roi à une paix honteuse.

Pour faciliter l'intelligence de toutes ces choses, nous reprendrons les affaires d'un peu plus haut, et nous irons les retrouver où le comte de Fontaine les a laissées, aprez la réduction de la ville de Cambrai, où l'Espagne étoit entrée le 9 octobre 1595, c'est-à-dire trois mois avant que notre cardinal archiduc ne vint prendre possession du gouvernement de la Belgique.

Cambrai pris, ébranla toute la France, parce que les Espagnols étoient par là, tous les jours, aux portes de Paris. Henri IV leva une puissante armée, afin d'éloigner l'ennemi de ses frontières. Biron[1] et Saint-Luc[2] lui conseillèrent d'assiéger la Fère, ville placée dans un marais, et qui n'est accessible que de deux côtés, ce qu'il fit le 8 novembre 1595. Le vice-sénéchal de Montélimar[3], sur la vigilance duquel le

[1] Charles de Gontaut, duc de Biron, maréchal de France, qui fut jugé, condamné et exécuté le 31 juillet 1602. — SISMONDI, XV, 177-180.

[2] François d'Epinay, seigneur de Saint-Luc, avait été mignon de Henri III; il se rallia à Henri IV, après la bataille de Contras. Il fut nommé grand maître de l'artillerie, le 4 septembre 1595, et tué au siége d'Amiens en 1597. — *Journal de l'Étoile*, II, 187.

[3] Jacques de Colas, vice-sénéchal de Montelimar, issu d'une noble et ancienne famille originaire de Paris, fut créé comte de La Fère, par lettres de Philippe II, roi d'Espagne, en date du 14 juin 1594. Il défendit La Fère contre le roi Henri IV, en personne, et apposa sa signature à côté de celle du roi, au bas de la capitulation. Il se retira avec la garnison aux Pays-Bas, et accompagna l'archiduc Albert dans son voyage en Espagne, où il allait épouser l'infante Isabelle. En 1600, il fut blessé à

duc de Maienne, chef de la Ligue, se reposoit, l'avoit rendue à l'Espagne, se réservant seulement le revenu, avec le titre de comte de la Fère[1]. Le vaillant Alvar Osorio en étoit gouverneur[2].

Notre Albert, qui succéda au comte de Fuente, arriva en Belgique au temps que la Fère étoit assiégée. Sans s'arrêter aux félicitations des Belges, il songea efficacement à son secours. Il trouva deux puissans obstacles à sa résolution, savoir le soulèvement de son armée, qui se mutinoit faute de paiement, et la rigueur de l'hiver. En attendant que les pluies permissent d'y faire driver[3] un secours plus considérable, il commanda à Nicolas Basti[4], géné-

Nieuport et fait prisonnier. Il mourut à Ostende de ses blessures. — PAL. CAYET, II, 269; LE PETIT, *Histoire des Pays-Bas*, 683. Il avait épousé Antoinette d'Angennes, de la maison des marquis de Rambouillet. — *Voy.* BOREL D'HAUTRIVE, *an.* 1867, 188-89; VAN METEREN, 385 v°, 489 v°.

[1] Le duc de Parme s'était fait remettre La Fère comme place de sûreté. Les troupes des Pays-Bas occupaient d'ailleurs bien d'autres places en France, ainsi un régiment italien, en garnison à Soissons, fournit, en 1595, un détachement à un moine, nommé *Sauveulx* ou *Savreux*, qui pourrait bien être belge d'origine, et, à la tête de ce détachement, le moine surprit le château de *Pierrefonds*. Le comte de Fuentès (alors à Cambray) lui envoya pour défendre sa conquête 700 Napolitains et 300 *Wallons*, et le nomma gouverneur de la place, qui ne fut reprise que le 29 octobre de cette année. — *Description du château de Pierrefonds*, par VIOLLET LEDUC, 4e édit., 39 et suiv.; PALMA CAYET, I, 326, 335.

[2] Don Alvarez Osorio.

[3] Arriver.

[4] Nicolas Basti ou Basta, était venu dans les Pays-Bas en 1567, à la suite du duc d'Albe. Il se signala, en 1580, au combat d'Ingelmunster, où le marquis de Roubaix fit prisonnier La Noue, Bras de Fer. Le duc de Parme l'envoya, en 1584, au secours de l'électeur de Cologne. Il était gouverneur de Gueldre, quand le

ral albanois, d'y faire entrer des munitions de bouche. A la tête de ses chevaux légers, Basti, le 6 mars 1596, à la faveur d'un nuage[1], traversa le cartier de Henri IV et du duc de Bouillon[2]. Il exposa au bord du marais ses munitions, qu'Osorio chargea sur de petites barques, et il se retira impunément du côté de Cambrai. Ce secours donna beaucoup de gloire à Basti, mais peu de soulagement à la Fère. Notre archiduc voyant qu'il ne lui étoit pas possible d'en faire lever le siège, à main armée, suivit le conseil de de Rone, qui lui inspiroit de faire une

7 janvier 1594, il fut investi du commandement de la cavalerie légère de l'armée envoyée en France, sous les ordres de Charles de Mansfeldt, et qui prit la Capelle, le 9 mai. Son frère, Georges le remplaça dans le gouvernement de Gueldre. Ils étaient fils de Démetrius Basta et de Madeleine Rosini, native de Verceil, et petits-fils de Jean Basta, originaire de l'Epire. Celui-ci était au service de l'empereur Charles-Quint, à la tête d'un corps de cavalerie albanaise, connu sous le nom de *stradiots*. Georges, né à Rocca, près de Tarente, apprit le métier des armes sous le duc de Parme, se signala, en 1584, au siége d'Anvers, à la prise de Bonn et dans les expéditions conduites par Alexandre Farnèse, au secours de la Ligue. Au mois d'août 1600, l'archiduc Albert le nomma lieutenant-général de la cavalerie; il passa ensuite au service de l'empereur qui, par diplôme du 4 septembre 1605, le créa comte d'Hust, en Hongrie. Il avait épousé, en 1589, Anne de Liedekercke, dame de Zulte, fille d'Antoine de Gavre, dit Liedekercke, seigneur de Heule, et de Louise de la Barre, héritière du comté de Mouscron. Il mourut à Prague, le 20 novembre 1607. Il fut l'un des officiers les plus distingués de son temps et laissa divers écrits, très estimés, sur l'art militaire; traduits de l'italien en français, ils portent les titres de *Le Maistre de camp général; Le Gouvernement de la cavalerie légère et de l'infanterie.* — *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 225; BENTIVOGLIO, IV, 7 et suiv.; *Archives de l'audience*, N° 1,125; SISMONDI, *Hist. des Franç.*, XV, 18; VAN METEREN, f° 484.

[1] Un brouillard.

[2] Henri de la Tour, duc de Bouillon.

puissante diversion, et il alla assiéger Calais, parce que Bidossan[1] n'y avoit que 600 hommes de garnison et parce que la Nouë et la Vallière, officiers françois, s'étoient échapés de dire, que Calais ne seroit qu'un ouvrage de 12 jours.

Calais situé sur la mer Océane, aux extrémitez d'un promontoire, éloigné de l'île d'Angleterre par un petit trajet, est une des plus fortes places maritimes, et ce fut cela qui causa la trop grande sécurité des françois. De Rone, qui avoit la direction du siège, attaqua et prit, sans résistance, le pont de Nieulai et du Risban[2], où l'on mit de l'artillerie, qui éloigna la flotte holandoise, qui venoit au secours, et qui pour tout ravitaillement, fit descendre 60 soldats au faubourg. Notre archiduc vint en personne au camp, le jeudi saint, onzième avril, et il campa dans l'église de Saint-Pierre, une demie lieue de Calais. Il eut ce qu'il avoit prétendu, car Henri IV, ayant su le danger de Calais, quitta la Fère et il y laissa le connestable.[3] Mais aprez avoir essayé de secourir la place, par mer et par terre, il trouva ses mesures trop courtes. Il fut plus heureux en employant Mattelet, gouverneur de Foix, car cet intrépide traversa le cartier du marquis de Trévic[4], qui

[1] Vidossan, selon VAN METEREN et BENTIVOGLIO, IV, 15, et Vidossein, d'aprés PALMA CAYET, *Chron. noven.*, II, 94.

[2] Risbanck était nn fort et Nieullay un pont fortifié.

[3] Henri, duc de Montmorency, maréchal, puis connétable de France, mort le 1er avril 1614. SISMONDI, *Hist. des Franç.*, XV, 96, 97.

[4] « Le marquis de Trevico en avoit la garde, avec ses Italiens, « qui en fust fort blasmé. » — VAN METEREN, fol. 386 v°; BENTIVOGLIO, IV, 21.

estoit négligemment gardé, et il conduisit un bon secours dans la place. L'archiduc redoubla ses efforts, et le 27 mars[1], il donna un rude assaut[2] au boulevard de la citadelle, où Bidossan fut tué, avec 400 des siens. Tout y passa par le fil de l'épée, hormis Campagnole, ou Campagno, Bertrand de Patras[3] et fort peu d'autres, qui trouvèrent leur azile dans une église. Calais couta 200 morts à l'archiduc, dont le plus remarquable étoit le comte Guidobalde Pacciote, ingénieur fort renomé[4]. Don Juan de Rivas y fut laissé pour gouverneur. Cette conquete est trop belle pour ne pas la dépeindre toute au long.

Calais donc est une ville maritime de Picardie que Baudoin IV, surnommé de belle barbe, comte de Flandre, érigea en port, et Philipe, comte de Boulogne, en ville. Édouard III, roi d'Angleterre, l'emporta, l'an 1347, sur les François, aprez un siège de dix mois. Jean de Vienne la rendit, sous le roi Philipe de Valois. Les Anglois eurent pendues à leur ceinture, comme ils disoient, ces clefs de la France, 210 ans, c'est-à-dire jusqu'à l'an 1558, auquel le duc de Guise les reprit en dix jours. Outre sa citadelle, elle a neuf bastions royaux, et un double fossé, où passe la rivière de Hames, qui coule le long des murailles, avec divers ruisseaux, qui arrosent les marais d'alentour. On ne peut entrer dans la ville que

[1] Le 27 *avril* 1596.

[2] L'assaut fut livré par les Espagnols, sous les ordres de Velasco et par les Wallons, conduits par la Bourlotte.

[3] Le seigneur de Campagnole était gouverneur de Boulogne.

[4] Pacciotto, ingénieur italien. En arrivant dans les Pays-Bas, en 1567, le duc d'Albe était accompagné d'un ingénieur de ce nom. — *Bulletin de la com. roy. d'histoire*, 3e *série* XI, 307.

par le pont de Nieulai. Une partie de la riviére coule dans la ville; de l'autre côté il y a un canal. Calais donne son nom au détroit de 7 lieues qui est depuis la France jusqu'à Douvre, en Angleterre, et c'est ce que nous appellons le Pas de Calais. Notre archiduc prit cette ville en 1596. Elle fut rendue à la France deux ans aprez, par la paix de Vervins.

La chute de Calais ébranla Ham et Guine, qui se rendirent à l'archiduc, à la seule sommation d'un trompette. Ham est dans le Vermandois, sur la Somme, entre Noyons et Péronne. Le connestable de St-Paul y bâtit une citadelle, en 1470. L'Espagne la prit en 1557[1]. Durant la Ligue, le duc d'Aumale en donna le gouvernement à Moui-Gomeron, qui mourut en 1595. Dorvilliers, frère utérin des trois fils de Gomeron, la livra traitreusement aux François. Le comte de Fuentes, gouverneur de la Belgique fit trancher la tête à l'aîné des Gomeron, qui proprement en étoit gouverneur, parcequ'il s'entendoit avec Dorvilliers[2]. Guine est une ville de Picardie avec titre de comté, à deux lieues de la mer, dans des marais, où l'on trouve des îles flotantes. Isabelle de Hainaut étoit comtesse de Guine, et elle l'apporta pour dote, à Philipe Auguste, roi de France en 1180. Jean, roi de France la céda à l'Angletterre, par le traité de Bretigni, en 1360.

Notre archiduc, pour assurer ses conquêtes, prit Ardre, en Picardie, sur un coteau, à l'extrémité du haut Boulonois. François Ier et Henri VIII, roi d'Angle-

[1] Après la bataille de Saint-Quentin.

[2] Voyez ce qui a été dit à ce sujet plus haut page 86. — BENTIVOGLIO, III, 430, 432.

terre, en 1520, y eurent l'entrevue surnomée le champ de drap d'or, à cause de sa pompe. Il ne faut pas la confondre avec Ardre, ville et royaume dans la Guinée, en Afrique. Le marquis de Belin, lieutenant de Picardie [1], Annebourg [2], gouverneur d'Ardre et Montluc [3], grand capitaine, se trouvoient dans la place, avec plus de 3,000 combatans, et avec toutes les choses nécessaires pour soutenir un long siège. Notre Albert se trouva devant Ardre le 7 mai 1596, et, en deux fois vingt-quatre heures, toute son armée fut commodément campée. Montluc étant déchiré d'une volée de canon qu'Albert lui tira, rabatit de l'ardeur des François. En échange, la Berlot [4] et Messie [5] furent grièvement blessez. Enfin Albert fit chanter les assiégez [6]. Le marquis de Belin capitula, nonobstant les oppositions d'Annebourg et de Mainferme [7], et il en sortit, avec sa garnison, le 23 mai 1596 [8].

Tandis que l'archiduc prennoit quatre bonnes places, Henri IV se morfondoit devant la Fère. Les braves défenseurs, aprez avoir épuisé toutes leurs provisions, sans jamais rien perdre de leur courage, se

[1] Jean François de Faudoas, fils d'Olivier et de Marguerite de Sérillac, cousine germaine de Blaise de Montluc, épousa, en secondes noces, Renée d'Averton, dame de Belin et d'Averton. Il était lieutenant du roi en Picardie.

[2] Dnbois d'Annebonrg, gentilhomme du pays de Caux.

[3] Blaise de Montluc, fils aîné de Pierre Bertrand de Montluc, tué en 1568 au siége de Modène, et de Marguerite de Caupene, était petit-fils et héritier du maréchal de Montluc, auteur de *Mémoires* très connus.

[4] La Bourlotte. — PALMA CAYET, *Chron. noven.* 95.

[5] Mexia.

[6] Les amena à composition.

[7] Mainferme commandait les troupes de la garnison.

[8] BENTIVOGLIO, IV, 30, 31.

rendirent le 22 mai, à des conditions si honorables, qu'on doute s'il ne leur a point été glorieux d'être obligez de se rendre. Montlimar et Osorio en sortirent avec leurs armes, avec leur bagage, enseignes déploiées, tambour battant, balle en bouche et mèche allumée, avec un canon aux armes d'Espagne, et avec de la poudre pour tirer dix coups. Montlimar, comte de la Fère, eut en particulier des conditions avantageuses.

Henri IV ne voulut pas voir le marquis de Belin, il fut relégué, pour toute sa vie, sur ses terres, et sans l'intercession de la belle Gabriele, maitresse de Henri IV, il auroit été mis à mort[1]. Si Henri IV eut du déplaisir que Belin lui eut laissé perdre Ardre, il en eut bien davantage que Portocarero lui enlevât Amiens[2]. Cette ville sur la Somme, est capitale de Picardie, évêché suffragant de Reims, généralité, présidial et baillage.

Walon de Sarton, gentilhomme picard, se trouva à la prise de Constantinople, en 1204[3], où il trouva le chef de Saint-Jean, qu'il donna à la catédrale d'Amiens, où il avoit un frère chanoine[4]. La maison

[1] Palma Cayet, *Chronique noven.* 96; Bentivoglio, IV, 31, 32.

[2] L'auteur passe ici sous silence, pour y revenir plns loin, des événements d'nne certaine importance, comme la prise de Hulst, par les tronpes de l'archiduc, 18 août 1596, les échecs du marqnis de Varambon et de son frère, le comte de Varax. — Bentivoglio, IV, 35, 66.

[3] Voyez sur la 4e croisade, la prise de Constantinople et l'élection de Bandonin de Flandre, comme empereur d'Orient, Sismondi, *Hist. des répub. italiennes*, I, 443-478.

[4] Selon le dictionnaire de Moreri, ce ohanoine était l'oncle du gentilhomme picard et il reçut, disait-on, le chef de saint Jean-Baptiste.

d'Alli-Pequigni a eu les vidames d'Amiens[1]. Leur succession est passée dans la maison d'Albert Luines. Isabelle de Bavière, reine de France, y établit un parlement[2]. Cette ville compte cinq évêques saints, savoir saint Firmin, son premier prélat, un autre saint Firmin, saint Honoré, saint Salvius et saint Godefroi; et 8 cardinaux, savoir, la Grange, Roland, Boissi, le Jeune, Hemard, Longui, Pellevé et Crequy[3]. C'est

[1] Le vidame (*vice dominus*) ou l'avoué d'un évêché ou d'une abbaye, administrait la justice criminelle et veillait à la conservation des droits de l'église. La charge de vidame d'Amiens était héréditaire dans l'antique maison d'Ailly-Pecquigny, qui remontait à Robert d'Ailly, vivant en 1090. La descendance de ce seigneur s'éteignit dans la personne de Claire Charlotte d'Ailly, comtesse de Chaulnes, dame de Pecquigny, vidame d'Amiens, mariée, en 1619, à Honoré d'Albert, maréchal de France, créé pair et duc de Chaulnes, en 1621. Il était frère puîné de Charles d'Albert, duc de Luynes, connétable et grand fauconnier de France. Les descendants de Honoré d'Albert prirent le nom et les armes d'*Ailly*, et l'aîné se qualifia vidame d'Amiens.

[2] Isabeau de Bavière avait pu, à l'occasion de son mariage, célébré à Amiens, promettre l'établissement d'un parlement en cette ville, mais cette promesse resta sans exécution et Amiens, comme toute la Picardie, continua à ressortir au parlement de Paris.

[3] *Jean de la Grange*, issu d'une famille noble du Beaujolais, évêque d'Amiens, reçut le chapeau de cardinal en 1375, du pape Grégoire XI. Il fut surintendant des finances sous le roi Charles V, dit *le Sage*; il tomba en disgrâce sous son successeur et mourut en 1402. — *Jean Rolland*, évêque d'Amiens, dut sa promotion, en 1385, à l'anti-pape Clément VII. — *Adrien Gouffier*, fils de Guillaume, seigneur de Boissy, et de Philippine de Montmorency, dit le cardinal *de Boissy*, fut évêque de Coutances, puis d'Albi, grand aumônier de France et cardinal, le 14 décembre 1515. — *Jean le Jeune*, fils d'un avocat d'Amiens; évêque d'Amiens, puis de Thérouanne, fut promu par Eugène IV, en 1439. — *Charles Hemard de Denonville*, né en Beauce, évêque

la patrie de Pierre l'Hermite [1] qui est la tige des seigneurs l'Hermite, qui ont annobli le conseil de Malines, et qui repose dans les chanoines réguliers de Neumoustier, aux portes de Hui. Le petit païs d'Amienois renferme Corbie, Dourlens, Pequigni, Comti [2] et Foix. Or voici comme notre archiduc se rendit maître d'Amiens.

de Macon, nommé cardinal le 22 décembre 1536, succéda à Du Bellay, comme ambassadeur français à Rome; à son retour, il fut appelé au siége d'Amiens. Il mourut le 23 août 1543. — *Claude de Longwy*, fils de Philippe de Longwy, seigneur de Givry, et de Jeanne de Baufremont, évéque de Langres, d'Amiens et de Poitiers, fut promu par le pape Clément VII, en 1533. — *Nicolas de Pelvé* ou *Pellevé*, issu d'une noble maison de Normandie, nommé au siége d'Amiens en 1531, devint archevéque de Sens en 1563, cardinal en 1570 et archevêque de Rheims en 1592; partisan dévoué de la maison de Guise, ce fut un des chefs les plus ardents de la Ligue, aussi Henri III disait-il de lui, qu'il était plus Espagnol que Français. — *Antoine de Créquy*, fils de Jean VIII, et de Marie d'Acigné, dame de Bois-Joly, évéque de Nantes, puis d'Amiens, reçut le chapeau, le 12 mars 1563. Il hérita de ses deux fréres, Jean, sire de Créquy, et Louis, seigneur de Pondormy, tués tous deux à la bataille de Saint-Quentin, et transmit les grands biens de sa famille à Antoine de Blanchefort, fils de sa sœur Marie, à condition de prendre le nom et les armes de Créquy.

[1] Dans un travail plein d'érudition, intitulé *Godefroid de Bouillon*, imprimé à Tournai, chez Casterman, pp. 107-153, M. le baron Hody, procureur du roi, à Bruxelles, a démontré que Pierre était né dans l'évêché d'Amiens, qu'il avait été le premier prieur du monastère de Neufmoustier, où il a été enterré: que l'*ermite* n'étant pas un nom, mais une simple épithéte, et d'ailleurs les noms patronymiques n'étant pas en usage à l'époque de la première Croisade, il n'a pu transmettre cette épithète, en guise de nom, à sa descendance, si tant est qu'il en ait eu une. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 135, 240, 346 et 350; *Bulletins de la commission royale d'histoire*, II, 29 et 249 (1re série).

[2] Conti, sur la Selle, avait le titre de principauté, et donnait son nom à une branche de la maison de Bourbon.

Portocarrero, nom si glorieux à Madrid et à Rome[1], étoit gouverneur de Dourlens. C'étoit une grande ame dans un petit corps[2]. Comme il faisoit sa cour à une riche veuve, qui demeuroit à la campagne, sa maitresse lui avoit fait entendre qu'il n'avoit rien à espérer, à moins que Dourlens ne fût à la France, ou qu'Amiens ne fût à l'Espagne. Dourlens à la France, choquoit la fidélité de Portocarrero, mais Amiens à l'Espagne, lui donna du courage. Il se représenta au même tems, la grandeur du service qu'il rendroit au Roi par cette conquête, et l'avantage de l'alliance qui lui en reviendroit.

Le bannissement est un supplice cruel pour ceux qui aiment leur patrie, mais je doute si les juges ne se font pas plus de mal, qu'ils n'en font aux coupables, puisqu'ils arment autant de vindicatifs, qu'ils chassent de gens ; témoin la France, qui voit revenir les Huguenots l'épée à la main ; témoin un nommé du Moulin, qui fut un instrument funeste à Amiens, d'où il avoit été banni. Soit que Portocarrero ou que du Moulin fit les avances, un transfuge découvrit au gouverneur, qui muguetoit[3] Amiens, pour posséder sa maitresse, que la ville avoit refusé garnison ; que les

[1] L'auteur fait allusion à don Louis Fernandez Boccanegra, cardinal de Portocarrero, qui joua un rôle si important lors de la mort de Charles II, que le duc de Grammont dit : « C'est lui « qui a mis la couronne sur la tête du roi (Philippe V), qui, « envers et contre tous, la lui a conservée... ». — *Bib. imp. de Paris, M S. F.* 325; *Mémoires de* SAINT-SIMON, II, 117 et suiv.

[2] Les contemporains le nomment *Hernantello;* est-ce le diminutif de Hernandez, ou la contraction des deux noms *Hernandez Tello?* PALMA CAYET, II, 120.

[3] Mugueter signifie dans ce passage *convoiter.*

bourgeois faisoient bonne garde la nuit, mais qu'ils la négligeoient de jour. Ces découvertes firent espérer Portocarrero, mais il pensa désespérer à la vue de 15,000 bourgeois résolus, qu'il y avoit dans la place. Il rabatit encore plus de ses espérances, quand il apprit que les 3,000 Suisses envoyez de Henri IV, pour conduire à Amiens une grande quantité d'artillerie et de munitions, s'étoient logez aux villages d'alentour. Il revint néanmoins à son premier dessein, lorsqu'il sut que pour satisfaire aux instances opiniâtres des Amienois, le comte de St-Paul avoit fait retirer plus loin les Suisses, qui menoient ce convoi [1].

Portocarrero envoia le sergeant François de l'Arc [2] dans la ville; cet adroit rapporta que les portes en étoient fort négligemment gardées. Le sergeant alla découvrir l'entreprise à notre archiduc, qui y donna les mains sans balancer, et conformément à cette résolution, il donna ordre aux garnisons de Cambrai, de Calais, de Bapaume et du Catelet de se tenir prêtes, pour obéir au commandement du gouverneur de Dourlens. Elles le firent, et ensuite des ordres de Por-

[1] François d'Orléans, comte de St-Pol, descendait de Dunois; il était fils de Léonor, duc de Longueville et de Marie de Bourbon, duchesse d'Estouteville. D'abord, du tiers parti, il se rallia à Henri IV, qui le nomma gouverneur de Picardie. L'échec que lui infligea le comte de Fuentès, près de Dourlens, compromit sa réputation militaire. Après la mort du roi, il remit son gouvernement à son neveu, le duc de Longueville; il prit parti pour Marie de Médicis, combattit les huguenots et mourut en 1631.

[2] Don Francisco del Arco, était sergent-major, (grade équivalant à celui de lieutenant-colonel), dans un tercio d'infanterie espagnole. — BENTIVOGLIO, IV, 72.

tocarrero, les entreprenneurs se trouvèrent le 10 mars sur le soir[1], à Orville, village à une lieue de Dourlens. Ils étoient conduits par Jérôme Caraffa, marquis de Monténégro. Ils consistoient en 600 chevaux et en 2,000 fantassins valons, espagnols, et italiens. Portocarrero qui ne leur avoit dit autre chose, sinon qu'ils n'avoient qu'à se rendre vers Amiens, marcha toute la nuit avec ses troupes, conduites par le Cadet de Panure, brave Vallon, et par Ignace d'Ollana, capitaine espagnol, qui étoient du secret[2].

Portocarrero arriva prez Amiens, avant qu'il fut jour. Il se mit à couvert de quelques haies, et il fut incontinent suivi du capitaine Fernand Dezza, qui conduisoit 100 espagnols, et du capitaine Bastoc qui conduisoit des Irlandois. Tandis que le Cadet veille à l'ouverture des portes d'Amiens, Portocarrero se tient, en grand silence, avec ses gens dans l'abbaie de sainte-Madelène, qui en est éloignée d'un quart de lieue. Le Cadet étoit monté sur un arbre, d'où il pouvoit aisément découvrir tout ce qui se passoit à la porte[3] d'Amiens : en effet, il la vit ouvrir, il en vit sortir et il y vit entrer la première foule des ouvriers, qui venoient de la campagne pour travailler dans la ville, et qui sortoient de la ville, pour travailler aux champs. Dez que ces allées et ces venues furent faites, le Cadet, du sommet de son arbre, donna à Portocarrero le signal dont ils étoient convenus. Aussitôt que ce gouverneur l'eût vu, il envoya le capitaine Jean-

[1] 10 mars 1597.

[2] *Mémoires de la Ligue; surprise d'Amiens*, VI, 487-489.

[3] La porte de Montrecourt, par où l'on arrive de Dourlens à Amiens.

Batiste Dugnano[1], milanois, et le même sergeant de l'Arc, pour exécuter le dessein. Ces deux chefs de l'entreprise et leurs complices étoient dégnisez en païsans picards. Les uns étoïent couverts de longues saies de drap, et les autres de toile, sous lesquelles ils tenoient cachez deux pistolets et un poignard. Ils menoient uu chariot à trois chevaux, qui de la façon qu'ils tenoient au timon, se séparoient dez qu'on avoit levé un certain fer, et qui se détachoient du chariot. Ce chariot, chargé de gros pieux couverts de paile, étoit envoié devant pour s'arrêter sous la herse[2], et pour empécher qu'elle ne descendît jusqu'à terre. Derrière ces premiers, marchoient quatre autres pareillement déguisez en païsans picards, qui portoient sur les épaules des sacs pleins de pommes et de noix; six de leurs camarades les suivoient à la file[3]. Le sergeant Dugnano, frère du capitaine de ce nom, étoit le dernier, et il portoit un grand pieu. C'étoit le carème et le dévot peuple d'Amiens étoit au sermon. Cette dévotion étoit cause qu'on avoit laissé peu de gens à la garde des portes.

Les premiers entreprenneurs profitant de cette négligence, conduisirent impunément leur chariot. Ayaut passé la première barrière, ils s'arrétèrent tout droit sous la porte. Alors un des autres, qui suivoit, fit semblant de tomber. Cette chute volontaire lui secoua le sac de pommes et de noix, dont il s'étoit chargé. Il

[1] Jean-Baptiste d'Ognano, milanais, réputé par sa valeur.

[2] Ce chariot était conduit par le capitaine Lacroix, francomtois.

[3] Ces soldats étaient wallons, connaissant très bien le patois et les usages picards.

avoit eu soin de ne pas lier son sac, et comme il étoit fort plein, les fruits en sortirent avec impétuosité. Le peu de gardes qui étoient à la porte, prennant cela pour un présent de la fortune, se jettèrent à corps perdus sur les fruits. Le païsan travesti fit le mauvais garçon de ce qu'on lui ramassoit ses pommes et ses noix; mais il n'en receut qu'une huée. Tandis que les soldats croquent les noix, et qu'ils se moquent du paysan, qui dans son cœur se moquoit encore bien plus d'eux, le chariot avancé passoit outre, et il étoit déjà arrivé sous la herse. Les chevaux en furent aussitôt détachez, de peur qu'épouvantez du bruit, ils n'entrainassent le chariot plus avant, et qu'ainsi la herse ne tombat tout-à-fait. Tandis que le chariot demeure immobile et qu'il attend de recevoir la herse sur ses pieux, ceux qui suivoient les derniers, arrivèrent à la première porte, où d'abord ils tuèrent les sentinelles. Alors les autres ayant mis la main aux armes qu'ils tenoient cachées, sous leurs souquenilles, s'en servirent contre les soldats, qui ramassoient les pommes et les noix. Ils le firent avec tant de résolution, qu'ils mirent à mort les uns, et qu'ils relancèrent les autres dans le corps de garde, où l'on se chaufoit. Ainsi ils donnèrent lieu aux premières files de l'infanterie d'arriver jusqu'à la porte.

Cependant celui que les Amienois avoient mis en sentinelle sur le donjon, ayant ouï le bruit d'en bas, coupa promptement les cordes de la herse, qui pour n'être pas toute d'une pièce, eut divers effets, car il n'y eut que deux de ses dens qui tombèrent, et qui enfoncèrent le chariot de dessous, et les autres demeurèrent suspendues. Cet intervale des dens sus-

pendues laissoit autant de place qu'il en falloit pour passez deux soldats de front. Aussi fut-ce par ce vide que les 200 soldats armez s'avancèrent.

La chose s'exécuta si promptement, que ceux d'Amiens n'eurent pas le tems de venir au secours, avant que les entreprenneurs se postassent avantageusement. On y accourut enfin avec furie. La première victime fut Dugnano qui reçut un grand coup à la tête. Ses compagnons alloient succomber, lorsque le cadet et Bastoc rompirent les trois dens de la herse qui faisoient obstacle, et ayant fait passer leurs gens, ils mirent en fuite la multitude, qui étoit accourue à la porte, sans conduite. La mort de 80 bourgeois, qui furent couchez sur le carreau, donna l'épouvante au reste. Le comte de St-Paul se voyant sans garnison, au lieu de passer son tems à reprocher leur témérité aux bourgeois, qui n'en avoient pas voulu recevoir, songea à relancer les eunemis. Dans ce dessein, il sortit par la porte de Bauvais, pour aller prendre les 3,000 Suisses, qui étoient campez aux environs, et pour revenir dans la place à main armée.

Fernand Dezza se jetta dans la ville, incontinent aprez les premiers venus, et Portocarrero y vint en personne avec le gros de ses gens. La première chose qu'il fit, fut d'empêcher le pillage. Cette prudence fit échouer l'espérance que le comte de St-Paul avoit conçue d'accabler les Espagnols acharnés au pillage de cette grande et riche ville. Il est vrai que la cavalerie françoise s'avança jusques prez des murailles, mais ayant trouvé Carafe, en posture de la bien recevoir, elle étoit retournée dans son logement, sans oser rien entreprendre. Les Amienois mirent bas les armes

et ils prétèrent serment à notre archiduc. Henri IV fut si affligé de cette perte, que négligeant les remèdes où il s'étoit mis, il vint en Picardie pour empêcher les progrez des vainqueurs[1].

Les François honteux de cette surprise[2] ont bouché la porte par où les fruits funestes entrèrent. Un bel esprit a peint la ville d'Amiens en Ève; il lui a mis la pomme entre les dens, avec cette devise : « J'en ai taté, « et c'est mon malheur. » *Gustavi, et eccè morior*. La servante d'une auberge où j'étois logé à Amiens, nous apportant au dessert un plat de noix, dit à la compagnie agréablement, en posant son plat sur la table : « tenez messieurs, voilà les clefs de la ville. » Il n'y a pas bien longtemps que j'allois me divertir, à la campagne, au païs d'Artois. Nous étions belle compagnie. Un Amienois nomé Canai, un de ces foux françois qui tuent les honêtes françois de l'importunité de leurs gasconades, nous avoit lassez des siennes. Je songeois à me vanger plaisamment de ce fanfaron, quand il m'en donna une belle occasion. Nous passions par les landes nommées les Rieux-de-Lo, entre Lens et Bétune, où s'est donné la bataille de Lens[3]. Le grand carnage s'est fait dans un fond, et c'étoit là que les laboureurs trouvent quantité de têtes de morts, qu'ils rangent le long du grand chemin, pour inspirer aux passans quelque tendresse pour ces morts valeu-

[1] Sully dans ses *Economies royales* donne le récit des regrets causés à Henri IV, non seulement par la prise d'Amiens, mais encore par la perte de l'artillerie et des munitions réunies, à grands frais, pour le siége d'Arras, que l'on projetait pour ouvrir la prochaine campagne.

[2] 11 mars 1597.

[3] 20 août 1648.

reux. Canai les vit, et il prit de là occasion de nous insulter, en disant que quoique les François eussent gagné la bataille de Lens, on étoit obligé d'avouer qu'il y étoit demeuré bien de braves François, et par suite qu'il ne s'étoneroit pas qu'il y eut quelques unes de leurs têtes parmi celles qui bordoient le chemin royal; qu'au reste on seroit bien sage si l'on pouvoit discerner celles des François de celles des Espagnols. Moi qui minutois ma vengeance innocente, je sentis que ce doute m'en fournissoit une belle carrière. J'entrepris de lui faire voir ce discernement. Canai paria une collation, que quelques demoiselles artésiennes qui avoient encore le cœur espagnol, se chargèrent de payer. Pour dompter Canai, je lui soutins que les têtes des Espagnols avoient encore toutes leurs dens, au lieu que celles des François n'en avoient plus. Canai s'indigna et il joua ma réponse; je continuai à lui soutenir qu'il n'étoit rien de plus incontestable; cet Amienois insolent me pressa d'en dire la raison, je la lui dis : « voiez, lui dis-je, il ne faut pas s'étonner « que les François n'ayent plus de dens; c'est qu'ils « se les sont cassées en croquant des noix. » Mon Amienois m'entendit incontinent, et ce fut cette boutade qui l'abima dans un si profond silence, qu'il ne fut pas possible, de tout le chemin, de lui arracher la moindre parole agréable.

Quoique Henri IV fût venu jusqu'à Corbie, pour empécher le dégast de ce nouveau torrent, il ne put empécher qu'on n'attribuast cette perte à ses amours, qui lui faisoient oublier Mars pour Vénus. En effet, ce bon prince, affolé de la belle Gabriele[1], venoit de

[1] « Il la baisoit devant tout le monde et elle lui, en plein con- « seil. » *Journal de l'Étoile*, III, 186.

faire batiser avec une pompe royale et à la face de l'assemblée de Rouen[1], une fille qu'il avoit eue de cette maîtresse[2], avec laquelle il s'étoit retiré à S'-Germain, à S'-Maur et dans quelques autres maisons de plaisance[3]. Ce grand cœur fut si piqué de ce reproche, qu'il fit résolution d'assiéger Amiens, quoiqu'il n'eut que 4,000 fantassins et que 1,000 chevaux. Il partit de Corbie, il passa la Somme et il vint camper entre Dourlens et Amiens. Il donna à Biron la charge du siège, et il alla à Paris, pour recueillir des forces capables de le soutenir.

Amiens a d'un côté le château de Pequigni, et Corbie de l'autre. Elle est beaucoup mieux fortifiée et bâtie delà que deçà la rivière de Somme qui la baigne. C'étoit par là que Biron l'assiégeoit pour empêcher le commerce de Dourlens, et pour oter à notre archiduc le moyen de la secourir. Portocarrero n'employa pas moins d'industrie pour conserver sa conquête, qu'il en avoit aportée pour la faire. Il envoya le brave sergeant de l'Arc à Bruxelles

[1] Dans le but de remédier aux affreux désordres des finances, Henri IV, avait convoqué, non pas les États-Généraux, dont il se défiait, mais un certain nombre de notables, désignés par lui, dans le clergé, la noblesse et le tiers-état; tous ne répondirent pas à son appel, 9 prélats, 19 membres de la noblesse et 52 du tiers-état seulement se réunirent à Rouen, le 4 novembre 1596.

[2] Cette fille, nommée Catherine-Henriette, légitimée en 1597, épousa, en 1619, Charles de Lorraine, 2e du nom, duc d'Elbœuf, pair de France, comte d'Harcourt, de Lillebonne, de Rieux et gouverneur de Picardie; mort en 1657. Elle mourut, âgée de 67 ans, le 20 juin 1663.

[3] Le roi s'était livré aux plaisirs du carnaval, avec sa maîtresse, prenant part aux mascarades; ce fut au milieu des bals et des festins qu'arriva la nouvelle de la prise d'Amiens. — *Journal de l'Étoile*, III, 189-195.

pour solliciter son secours, et lui cependant s'aquita de toutes les fonctions d'un parfait gouverneur. Pour éloigner Biron, qui s'étoit venu loger dans l'abaïe de sainte Madelène, le matin du 30 mars 1597, il y envoya Carafe avec 50 gens d'armes Valons, et avec 200 chevaux. Carafe y donna d'une si grande furie, qu'ayant renversé le corps de garde, et ayant fait quelques prisonniers, il s'enfonça jusqu'au cartier des François, qui étant sortis au nombre de 400 chevaux, donnèrent naissance à une rude et longue escarmouche. Enfin Carafe fit semblant de fuir, afin de faire tomber les François dans une embuscade de 200 fantassins espagnols conduits par le capitaine Ignace d'Ollona. Montigni[1] qui conduisoit les François, s'en doutant bien, tint bride en main, quand il arriva aux broussailles, où l'embuscade étoit cachée, et il se retira dans son camp. Le lendemain, Carafe sortit avec 300 chevaux légers, mais les François n'osèrent s'avancer. Portocarrero voyant que les sorties ne pouvoient pas débusquer Biron de son abbaye, la rendit inhabitable à coups de coulevrines, et il obligea les François à aller se loger dans un village un peu plus éloigné. Cet éloignement soulagea beaucoup les assiégez.

Cependant notre archiduc songea à leur secours, avant que l'armée françoise fut grossie. Il envoya Jean Gusman avec quatre compagnies d'arquebusiers, qu'on avoit tous montez, et avec 300 chevaux légers. Cet Espagnol déterminé eut le bonheur de passer à la

[1] François de la Grange, seigneur de Montigny, fut maréchal de France, sous Louis XIII. Sa petite-nièce Marie-Casimire de la Grange d'Arquien épousa Jean Sobieski, roi de Pologne.

faveur d'un brouillard. Mais comme il eut la vanité de faire sonner les trompettes avant que d'entrer en la ville, il s'attira les François, qui lui auroient taillé en pièce tout son secours si le vaillant Fernand Dezza n'eût sacrifié sa vie pour le dégager, et si Carafe même ne fût sorti, et s'il n'eût poursuivi l'ennemi jusqu'à la Madelène. Robert Tacon fut blessé; Gusman ne vit diminué son secours que de 40 soldats. Cette perte fut compensée de Frederic Paccioti[1], excellent ingénieur, qui fut de grande utilité durant le siège, et surtout par l'argent qui entra avec ce convoi. Biron essaya de se dédommager du peu de profit qu'il faisoit devant Amiens, par surprendre Dourlens, mais ses échèles s'étant trouvées trop courtes, l'escalade s'en alla en fumée. Cet échec et un mot piquant de Henri IV, qui avoit dit que les choses ne réussissoient pas quand sa personne royale ne s'y trouvoit pas, et quatre mille Anglois qu'Élisabeth, reine d'Angleterre lui envoia, l'animèrent à faire voir devant Amiens, qu'il pouvoit vaincre sans le roi. Portocarrero tenoit incessamment les travaux des assiégeans en suspens, par les sorties qu'il faisoit le jour et la nuit. La plus rude escarmouche se donna le 24 mai. Carafe, Durando, d'Arc et Falma, irlandois, y reçurent beaucoup de gloire du côté des assiégez; et le commandeur de Chartre, du côté des assiégeans.

Henri IV arriva au camp le 7 juin. Biron en fut indigné, et marquant la belle Gabriele, qui accompa-

[1] Frédéric Paciotto était frère de l'ingénieur qui avait été tué à la prise de Calais. Il avait pu pénétrer dans Amiens, accompagné du capitaine Lechinga, espagnol, officier distingué d'artillerie.

gnoit ce prince, il dit d'un accent goguenard: « Voilà le bonheur que le roi apporte avec lui. » Son armée se trouva de 18,000 combatans. Portocarrero devoit au même tems combattre 15,000 bourgeois, qui tout désarmez qu'ils étoient, ne laissoient pas d'être redoutables, la maladie contagieuse qui ruinoit sa garnison, et la présence d'un roi, si brave, qu'une volée de canon ayant donné vers une galerie au-dessous de laquelle il étoit logé, le couvrit de poudre, si la muraille n'eût pas été épaisse, c'eût été fait de lui et de toute sa cour, qui étoit auprez de Sa Majesté. La force avançant fort peu, les assiégeans recoururent à la ruse; un capitaine bourguignon-françois[1] entra à Amiens, travesti en augustin, et il corrompit quantité de religieux et de soldats, qui n'échappèrent pas à la vigilance de Portocarrero, qui les traita plus doucement qu'ils ne méritoient. Biron retourna à la force; le 28 juin jour fort obscur, il fit descendre dans le fossé deux capitaines, suivis de quelques fantassins, qui jettèrent dans les canonières et dans les casemates quantité de saucissons où ils mirent le feu. Amiens en prit une alarme, qui se termina par la mort de trois sentinelles. Les assiégez retirèrent quantité de ces saucissons ou longs sacs de cuir, qui n'avoient pas pris feu, et ils s'en servirent contre leurs propres inventeurs. La contrescarpe fut fortifiée aprez ce danger, et le colonel du régiment de Navare y étant revenu avec ces nouvelles mines portatives, passa fort mal son tems. Biron le passa encore plus mal le 29 juin, lorsque Carafe, sorti à la tête de 400 chevaux, soutenus

[1] C'est à dire du duché de Bourgogne.

de 200 Italiens, chargea furieusement l'hermitage où Biron se fortifiait, et où, sans le secours du comte d'Auvergne[1], il seroit demeuré. Les assiégeans y perdirent 200 hommes, et les assiégez n'en perdirent que dix. La nuit suivante, Biron fit tomber Carafe dans une embuscade, parmi les masures de l'église St-Jean au faubourg. Sans Portocarrero, qui sortit avec sa cavalerie, Carafe y seroit péri. On combatit longtemps en désespérez jusqu'à ce qu'enfin les Anglois, venus au secours des François, relancèrent les assiégés dans leur contreescarpe. Jean Gusman y laissa la vie avec 70 des assiégez[2], qui ne discontinuèrent pas leurs sorties avec avantage, jusqu'au 5 juillet, auquel la compagnie de Benavides tomba dans une embuscade. Et ce fut cet échec qui ralentit l'ardeur des assiégez, et qui donna lieu à Biron de dresser, à l'hermitage, une baterie d'onze pièces de canon. Cette baterie raluma le courage de Portocarrero, qui le 18 juillet, à l'heure du midi, disposa Durando et François de l'Arc, qui étoit fait capitaine, Sangre, Tacon, la Font et Latro, à l'ataque de la baterie. Le canon ayant donné le signal, Durando et de l'Arc entrèrent dans la tranchée. Ils tuèrent les capitaines Flessan, la Viète et Fouquerolle, et ils menèrent battant tout le régiment de

[1] Charles de Valois, fils naturel de Charles IX, et de Marie Touchet, né le 28 avril 1573 et mort en 1650. Le comte d'Auvergne et de Lauragais, (en vertu du testament de Catherine de Médicis, qui lui laissa ces deux comtés), reçut de Louis XIII le duché d'Angoulême. Il fut gouverneur de Compiégne et colonel-général de la cavalerie légère.—TALLEMANT DES RÉAUX, *Historiettes*, I, 219; *Mémoires de* BASSOMPIERRE.

[2] Henri Davila, auteur de l'*Histoire des guerres civiles de France*, qui fut grièvement blessé dans cette sortie, comme on le lira plus loin, en fixe la date au 30 juin.

Picardie, jusqu'aux redoutes de l'hermitage. Les Espagnols ataquans et les François fuyars, mirent en désordre le régiment de Champagne. Durant ce trouble, il se fit un horrible carnage dans les tranchées. Biron et Benzi présentèrent la pique aux Espagnols, mais ils seroient infailliblement péris, si le prince de Joinville[1] ne fut accouru à leur secours. Joinville auroit pareillement succombé, si Henri IV même, accompagné des comtes de S[t] Paul et d'Auvergne, ne fût descendu de cheval et ne fût venu, la pique à la main, pour défendre la baterie. Le roi Henri, avec sa noblesse, auroit été perdu, si le duc de Mayenne[2] et encore plus la chaleur excessive, n'eussent obligez les assiégez à songer à la retraite. Cette attaque couta presque mille combatans à la France, et les assiégez en furent quitte pour 80. Le prince de Joinville, aprez avoir été quelque temps perdu, parut tout chargé de blessures. Henri Davila, historien incomparable, y eut le genou percé d'un coup de pertuisane, et plusieurs autres gentilshommes, qui servoient sous Henri IV, furent grièvement blessez dans cette occasion qui fut l'une des plus chaudes.

Le premier d'août la trenchée étant sur le point

[1] Charles de Lorraine, duc de Guise, de Joyeuse et prince de Joinville, gouverneur de Provence, né le 29 août 1571 et mort le 30 septembre 1640, fils aîné de Henri de Guise, dit le *Balafré*, tué à Blois, le 23 décembre 1588 et de Catherine de Clèves.

[2] Charles de Lorraine, duc de Mayenne, second fils de François de Lorraine, duc de Guise et d'Anne d'Este-Ferrare, né le 26 mars 1554, et mort le 4 octobre 1611, avait été le chef de la Ligue, et après avoir longtemps fait la guerre à Henri IV, il s'était réconcilié avec lui, par le traité conclu à Folembray, le 24 janvier 1596. — *Journal de l'Étoile*, III, 155; Palma Cayet, liv. VIII; Sully, *Économies royales*, III, 8.

d'être ouverte, les assiégez y plantèrent deux pétards, et ils mirent le feu à une mine, qui en fit sauter une centaine. Mais cela n'empécha point que les François n'ouvrissent hardiment la trenchée. Il y eut bien du sang répandu, avant qu'ils n'avançassent leurs galeries jusques sous la muraille. Le sieur de Saint-Luc dressa une baterie de huit canons, contre le ravelin, qui défendoit le pont et la porte. Il fut emporté au 24 juillet, mais le lendemain, à la pointe du jour, il fut repris par les capitaines Durando et d'Ollona; le régiment de Cambrai le regagna, et s'y logea le même soir.

Portocarrero, pour défendre la muraille, fit faire sur le bord du terre-plein, par le capitaine Galliego, une petite demie-lune. Le 28 août, les assaillans firent jouer une mine entre le bastion et la porte, qui sépare le bastion d'avec la ville. Ollona néanmoins y tint ferme longtems avec un Alfier[1]. Les Irlandois débouchèrent le bastion et ils relevèrent les défenseurs extrémement fatiguez, mais il fut pris au bout de quatre jours. Tandis que l'on montoit jusqu'au terre-plein de Galliego, Henri IV ayant apris que le commissaire[2] Contrera étoit parti de Douai, pour reconnoître l'armée françoise, laissa la charge du camp au duc de Mayenne, et il partit lui-même le soir du 29 août. Le dernier jour du mois, il découvrit les coureurs de l'archiduc. Ayant au même temps baissé la visière, il prit le petit galop pour les aller combatre. Ces cou-

[1] Alfère, enseigne.

[2] Le commissaire était le 3e officier général de la cavalerie, ce grade avait de l'analogie avec celui de chef d'état-major de nos armées.

reurs croyant d'avoir toute l'armée françoise sur les bras, se retirèrent à Bapaume. Ce n'étoit qu'un jeu de l'archiduc, qui par là donna le tems à Bellejoyeuse et à Vega de reconnoître tout le camp des François, qui le 4 septembre, essayèrent inutilement de se rendre maîtres des demies-lunes de Galliego et de Paccioti. Mais ils firent plus, parce qu'ils tuèrent Portocarrero, en lui tirant une arquebusade au côté gauche du défaut de la cuirace. Quatre jours aprez, le même arriva au brave Saint-Luc. Le 12 septembre, les défenses furent ataquées depuis le lever du soleil jusqu'à deux heures aprez midi, sans effet. Le marquis de Monténégro [1] succéda à Portocarrero au gouvernement d'Amiens.

L'archiduc ayant ramassé 4,000 chevaux, 20,000 hommes de pied, avec des difficultez insurmontables à un tout autre courage que le sien, se trouva à la tête de ses gens, à Douai, sur la fin d'août; puis il se rendit à Arras. Le 12 septembre, il marcha vers Dourlens; le 14, il marcha vers l'ennemi. Le même soir, il prit logement dans l'abbaïe de Betricourt, d'où il fit décharger toute son artillerie, pour donner à Carafe avis de son arrivée. Le 15, en plein jour, l'archiduc passa le gué de la Somme à deux lieues d'Amiens, et il prit, à gauche, la route de Longpré. Les François en furent si épouvantez que la plupart d'eux prit, à pleine course, la route de la rivière, vers Abeville [2]. L'archiduc auroit ataqué les trenchées, si le duc d'Ars-

[1] Jérôme Caraffa, marquis de Monténégro.

[2] Le désordre causé par l'approche de l'armée des Pays-Bas et la fuite de l'infanterie française sont attestés par Davila, témoin oculaire.

chot[1] et l'amiral d'Aragon[2], qui étoient ses principaux conseillers, ne le lui eussent dissuadé[3]. Il aima mieux n'être pas victorieux, en suivant le conseil des autres, que de l'être en suivant son propre panchant. Il essaya de recouvrer l'occasion perdue, et Carafe s'étoit déjà avancé pour lui prêter la main, mais son conseil l'en détourna, en lui remontrant l'impossibilité de forcer un camp fortifié d'une manière qui ne s'étoit

[1] Charles de Croy, prince de Chimay, duc d'Aerschot. Il était chef et général des bandes d'ordonnance depuis le 8 juillet 1590. — *Archives de l'audience*, 1122 et 1123. En 1596, il avait remplacé dans le gouvernement de l'Artois, Marc de Rye, marquis de Varambon, fait prisonnier par les Francais. Il a souvent été parlé de ce personnage dans les *Publications de la société*, voyez spécialement : *Mémoires anonymes*, I, 241, n. 2; II, 81, 88, note 3; *Ponthus Payen*, II, 49, note; *Mémoires de Champagney*, 15; consultez aussi : *Bulletins de la commission royale d'histoire*, 1re série, XI, 109; *Notice*, par M. Gachard, *sur les archives de M. le duc de Caraman;* MM. Diegerick et Kervyn de Volskaersbeke, *Documents historiques inédits*, I, 292, II-381.

[2] François Hurtado de Mendoza, fils d'Inigo Lopes, marquis de Mondejar, comte de Tendilla, vice-roi de Naples, et de Marie de Mendoça, fille du 4e duc de l'Infantado, amiral d'Arragon, commandeur de Valdepegnas et marquis de Guadalesta, par sa femme Marie Ruiz-Colon de Cardonne; il se fit prêtre après la mort de celle-ci et décéda lui-même, le 1er mars 1623.

[3] Bentivoglio dit, au contraire, que l'amiral d'Arragon et le comte de Solre (que l'historien italien confond, croyons-nous, avec le duc d'Aerschot), qui conduisaient l'avant-garde, ayant averti l'archiduc du trouble où ils voyaient l'armée française, l'engagèrent à l'attaquer, mais que Pierre Ernest, comte de Mansfeldt, maître de camp général (chef d'état major général), s'y opposa. Ce conseil d'un guerrier rendu trop prudent par son grand âge, priva l'armée des Pays-Bas du plus brillant avantage qu'elle eût obtenu depuis longtemps sur les Français. Telle fut non seulement l'opinion de l'armée elle-même, mais aussi des historiens français et étrangers.

pas pratiquée jusques lors. Ce grand cœur néanmoins, pour ne pas retourner sans rien faire, le 17 septembre, commanda au comte de Bucquoi[1], de tenter le passage de la rivière avec des barques chargées sur des chariots; mais le duc de Mayenne résista invinciblement, un jour entier, à la furie des Valons[2]. L'archiduc s'épargna si peu dans l'escarmouche, qu'il donna pour faciliter le passage de Bucquoi, que les coulevrines des François donnèrent diverses fois bien prez des mulets qui étoient attelez à sa litière. Nonobstant les grands éclaircissemens que cette foudroiante artillerie faisoit au travers de ses gens, il se tint constamment à cheval[3].

Henri IV rendit les efforts des lances belges inutiles en laissant du vide dans ses escadrons. Ce fut cette prévoiance qui affermit le camp des François, et qui arrêta la furie belgique et bourguignonne. La retraite de l'archiduc vers Dourlens parut si redoutable au roi Henri IV, qu'il n'osa sortir de son camp

[1] Charles Bonaventure de Longueval, comte de Bucquoy, avait été nommé colonel d'un régiment de Wallons, par une patente signée, à Calais, le 27 avril 1596. — *Archives de l'audience*, 1125. Le 26 mars 1597, il avait repoussé une attaque dirigée par Henri IV, contre la ville d'Arras. — Van Meteren, f° 400. Voyez sur le comte de Bucquoy : *Histoire générale des guerres de Savoie, de Bohême, du Palatinat et des Pays-Bas*, par le seigneur du Cornet. — *Publication de la société.*

[2] Ce fut une nouvelle faute de l'archiduc : les Français avaient profité de la nuit pour se retrancher dans le village de Longpré ; 300 hommes du corps de Bucquoy, qui avaient passé la Somme, furent taillés en pièces, par des forces supérieures, tandis que la veille ils eûssent facilement occupé la position. — Palma Cayet, 131.

[3] L'archiduc quitta sa litière parce que les mulets qui la portaient furent atteints, et il monta à cheval pour plus de sûreté.

pour le poursuivre [1]. L'envie prit à Montigni de se hazarder, mais les Espagnols aiant fait volte face, le relancèrent jusqu'aux escadrons du roi Henri IV. Ce fut alors que Coquinvilier reçut une mousquetade au bras droit, et que 40 chevaux légers françois perdirent la vie. Le prodigieux fut le passage de la rivière que cette armée invaincue fit impunément à la barbe d'un grand roi, qui ne put s'empécher d'exclamer : « Je ne « crois pas qu'il y ait au monde des soldats pareils « à ceux de l'archiduc ; et avec eux je ne douterois « pas d'entreprendre la conquête de l'univers [2]. »

Voici comme notre archiduc conduisit cette retraite, qui ayant eu l'admiration d'un des plus grands capitaines de ce siècle, peut disputer de la primatie avec celle de Xénéphon [3]. Les provisions de bouche començant à manquer à l'archiduc, le seizième septembre de bon matin, il fit assez remarquer aux François, le dessein de sa retraite, par faire prendre les devans au bagage, aux goujats et aux autres gens de service sur le chemin de Dourlens. L'armée archiducale fut bientôt aprez en marche. Henri IV fit tenir prêts des escadrons de cavalerie soutenus par deux autres de carabins [4],

[1] « Le roy qui void la retraicte de son ennemy, le suit avec « quatre mil chevaux et douze mil hommes de pied, plus de « deux grandes lieues ». — PALMA CAYET, 132; BENTIVOGLIO, IV, 126.

[2] DAVILA rend différemment les paroles du roi, et sa version paraît plus vraisemblable : après avoir loué la retraite de l'archiduc, Henri IV aurait dit que l'*infanterie* espagnole était seule capable de cette discipline merveilleuse et qu'avec d'aussi bonnes troupes, jointes à *sa cavalerie*, il oserait défier l'univers.

[3] Il n'y a rien de commun entre la prudente manœuvre de l'archiduc et la retraite des dix mille !

[4] Les carabins étaient des cavaliers légèrement armés, ser-

pour charger l'armée ennemie en queue. Mais il y remarqua un si bon ordre, qu'il changea de dessein et qu'il fit retirer ses gens. En effet, l'archiduc n'avoit rien moins que l'image d'une retraite, son armée étoit partagée en trois corps, comme si elle eût été rangée en ordonnance de bataille et qu'elle eût eu l'ennemi en front. Alphonse[1] de Mendoce, amiral d'Aragon, menoit l'avant-garde; les piquiers et les mousquetaires, divisez en deux grandes ailes, en forme de croissant, faisoient la bataille. L'escadron volant formoit l'arrière-garde[2]. Landriano et Melzi avoient, en flanc, les carabins de la bataille[3]. Les piquiers marchoient au petit pas, la pique sur l'épaule gauche, et ils tour-

vant d'éclaireurs et de flanqueurs. Leur carabine avait un mètre et demi de long. Ils étaient chargés de reconnaître l'ennemi et combattaient en avant des dragons et des arquebusiers. Ils furent organisés au temps de Henri III et supprimés par Louis XIV. — GUILLET, *Les arts de l'homme d'espée.*

[1] *François* de Mendoça, amiral d'Arragon.

[2] L'escadron ou bataillon volant, composé de deux mille fantassins choisis et conduits par Diego Pimentel, maître de camp espagnol, avait formé l'avant-garde dans la marche sur Amiens. — BENTIVOGLIO, IV, 116.

[3] Il faut entendre par là que Landriano et Melzi commandaient la cavalerie légère (carabins, arquebusiers à cheval, et chevau-légers), disposée sur les flancs du corps de bataille. Ambroise Landriano et Louis de Melzi ou de Melzo, ont servi longtemps aux Pays-Bas. Ce dernier, né à Milan, est auteur d'un ouvrage autrefois très estimé et intitulé : *Règles militaires sur le gouvernement et service particulier et propre de la cavalerie;* écrit en italien, il fut traduit en français par Paul Varroy, et imprimé à Anvers en 1615. La préface nous apprend que Louis de Melzi, chevalier de Malte, devint successivement capitaine de cavalerie, maître de camp d'infanterie et lieutenant général de la cavalerie. Il était gouverneur de Herenthals en 1607. — *Considérations d'État sur le traité de paix,* 114; *Publication de la Société.*

noient face au moindre coup de tambour. Ils se retirèrent avec tant de sécurité qu'en deux grosses heures, ils ne firent presque pas un quart de lieue. Henri IV se présenta avec toute sa cavalerie, pour charger cette admirable armée au passage de l'eau. Aussitôt l'escadron volant de l'archiduc fit volte face, il se rangea au beau milieu du chemin prêt à se bien batre, si l'envie prennoit à Henri IV de le venir charger. Tandis que cet escadron tenoit Henri IV sur cul, l'armée archiducale passa la rivière impunément; après quoi l'escadron victorieux, à la barbe de ce grand monarque, passa la rivière à son tour, et quoiqu'il eut de l'eau jusqu'aux genoux, il parut si formidable à Henri IV, qu'il n'osa l'incomoder, en son passage. Voiez aprèz cela si l'admiration de ce roi fut mal fondée.

Ceux qui blament mon prince d'avoir négligé l'occasion d'une belle victoire, doivent réfléchir qu'il étoit encore cardinal, qu'il avoit ordre du roi de déférer à l'opinion de ses premiers ministres, qu'il n'étoit pas encore souverain de la Belgique, que les vivres lui manquoient, que l'armée holandoise exigeoit promptement sa présence en Brabant, et que l'armée françoise étoit retranchée au-dessus de la tête[1].

L'archiduc content du brave Carafe, lui envoya dire par un goujat, qu'il pouvoit faire ce qu'il trou-

[1] Toutes ces raisons ne justifient pas l'archiduc Albert de s'être livré à une vaine fanfaronnade, sans aucun profit ni pour les assiégés, ni pour l'armée qu'il commandait; on est fondé à croire qu'il en eût été tout autrement si cette brave armée eût été conduite par le duc de Parme!

veroit bon. Nonobstant cela, Carafe eut le courage de ne pas répondre d'abord à la sommation du roi Henri IV. Aprez avoir consulté ses capitaines, il dépécha à l'archiduc Frédéric Paccioti, qui rapporta le pouvoir de traiter avec Henri IV, qui lui avoit donné un sauf-conduit. Carafe forma la plus glorieuse des capitulations[1], qu'un sergeant-major porta à l'archiduc et que ce prince ratifia. Ensuite de quoi le 25 septembre, il sortit d'Amiens avec 2,200 combatans. Carafe marchoit à leur tête, couvert de ses riches armes, et monté sur un beau cheval. Ces généreux défenseurs, qui avoient combatu tant de divers ennemis, durant un si long siège, étant arrivez devant le roi qui les atendoit rangé en bataille[2], Carafe posa son bâton de général, il mit pied à terre, il baisa le genou à sa majesté, et il lui dit tout haut : « Je « rends Amiens à un roi soldat, puisque le roi mon « maître n'a pas trouvé bon de le faire secourir, par « des capitaines soldats. » Henri IV lui répondit, qu'il devoit lui suffire de l'avoir défendu en soldat. Il lui ajouta quantité d'autres choses obligeantes, et il le fit escorter jusqu'à Dourlens.

Tandis que suivant la capitulation, l'on bâtit un superbe monument à Portocarrero, j'en dois dresser un à la mémoire du marquis de Monténégro, qui n'en est pas indigne. Jérome Carafe ètoit de cette illustre maison de Naples, originaire des rois de Pologne, qui se divise en branches d'Ariano, de Mentone, de Ravo,

[1] Palma Cayet donne le texte de cette capitulation vraiment très honorable. — *Chron. noven.* 132 et suiv.

[2] Il est bien entendu que c'est l'armée du roi qui était rangée en bataille.

de Montebello, d'Aura, de Monténégro et de plusieurs autres. Elle a eu le pape Paul IV, neuf cardinaux et un général des jésuites. Un chevalier napolitain de la maison de Carracioli sauva la vie à l'empereur Oton, au dixième siècle, aux dépens de la sienne, Oton vint le retrouver parmi les morts, il mit pied à terre, et s'étant approché de son corps, il lui mit la main à l'endroit du cœur en prononçant ces paroles : « *O Cara fe!* » C'est-à-dire, ô chère fidélité! Les Carracioli trouvèrent ce nom trop beau pour ne pas s'en orner. Oton voyant la cuirace de son sauveur toute couverte de sang, passa trois doigts par dessus, en lui disant : « *Cara fe m'e la vostra.* » Ces trois doigts ayant lavé le sang, laissèrent trois faces blanches, qui sont maintenant l'armoirie des Carafes, comme leur nom vient de *Carafe*[1]. De cette maison royale de Pologne, notre Jérome Carafe naquit à Naples, en 1564. Il étoit fils de Renaud Carafe et neveu du cardinal Antoine, petit neveu de Paul IV, et créature de Pie V, en 1566. Ce prélat fit élever Jérome, à Rome, dans les belles-lettres et l'intelligence des langues qu'il parloit avec facilité. Il servit le grand Alexandre de Parme, en la Belgique, dez l'année 1587, avec beaucoup de réputation. Il se trouva à l'ataque

[1] Tout ce passage sur la famille Caraffa et son origine légendaire, admise sans réserve par le crédule ou complaisant auteur, est tiré du dictionnaire de MORERI. Toutefois il modifie celui-ci en faisant descendre les Caraffa des rois de Pologne, tandis que le *Dictionnaire* leur donne pour auteur un roi de *Sardaigne*, vivant au onzième siècle, ce qui sans être plus vrai, est peut-être moins invraisemblable. La croix de gueules des armoiries des Montmorency a une origine analogue à celle des trois fasces d'argent des Caraffa.

de Lagni, en 1590; et au secours de Rouen, en 1592. Aprez avoir vaillamment défendu Amiens, il servit fidèlement sous notre archiduc. Il se fit admirer en Bohême, en 1620; dans le Milanez[1] et en Sicile[2] en qualité de général de cavalerie, en 1621. L'empereur le demanda au roi Philipe IV, et il l'obtint au grand malheur des rebelles et des Turcs, dont il fut la terreur, en Bohême, en Alsace, en Silésie et en Hongrie. Etant revenu en Espagne, tout chargé de lauriers, le roi le récompensa de la vice-roiauté d'Aragon, en 1628. Le prince-cardinal[3], gouverneur de la Belgique, souhaitoit ardemment de l'avoir auprez de lui; mais ce héros mourut à Gêne, au mois d'avril 1633, agé de 69 ans[4], si ce nom immortel peut mourir; la Turquie sait très-bien qu'il revit dans la personne du général Carafe, que le croissant regarde comme une des plus grandes causes de son éclypse[5].

Telle fut la fin de la grande entreprise d'Amiens qui eut l'amour pour origine et pour fin. Le chaste amour qu'eut Portocarrero pour la dame veuve, lui inspira la

[1] Il se distingua au siége de Vercell, en 1617, KHEVENHULLER, *An. Ferdinandei;* DU CORNET, *Guerre de Savoie.*

[2] Il faut lire Silésie.

[3] Don Ferdinand, cardinal infant d'Espagne, frère du roi Philippe IV, qui dès le mois d'octobre 1632, avait été adjoint à l'infante Isabelle, dans le gouvernement des Pays-Bas; il n'arriva néanmoins dans ces provinces, qu'en novembre 1634.

[4] Jérôme Caraffa, marquis de Montenegro, avait éponsé Hipolyte de Lannoy, fille de César de Lannoy et de Dorothée de San Severino, petite-fille de Clément, et de Yolende des Voisins et arrière petite-fille de Charles de Lannoy, vice-roi de Naples, prince de Sulmone et de Françoise de Montbel.

[5] Allusion à Antoine Caraffa, qui se distingua au service de l'Empereur et mourut en 1693.

pensée de faire Amiens espagnole, afin que son épouse fut sujète de cette monarchie. L'amour irrégulier qu'Henri IV portoit à la belle Gabriele, et les murmures qu'on faisoit à ce sujet, inspirèrent à ce prince le courage de reprendre Amiens. Un bel esprit représenta ces effets divers de l'amour, en mettant un Cupidon à la porte d'une ville, avec une clef, sous cette devise « *je l'ouvre et je la ferme*. » Pour marquer que l'amour de Portocarrero pour la veuve amienoise, et l'amour d'Henri IV pour sa belle Gabriele avoient ouvert et fermé aux Espagnols les portes d'Amiens.

Enfin la paix laissa les François en repos ; par la bonté de l'archiduc, elle se conclut à Vervin le 2 mai 1598. La Belgique et l'Espagne se plaignirent de cette paix, quoiqu'elle fût avantageuse, parcequ'ils croyoient les choses dans une situation à obliger le roi de France à la faire plus honteuse, et tout le monde se paya par dire, que le grand désir que Philipe II avoit de laisser des états paisibles à sa très chère fille Isabelle, l'avoit ému à tout relâcher dans une conjoncture qui ne paroissoit pas l'y obliger[1].

Nous avons laissé l'archiduc cardinal en la Belgique, pour n'interrompre pas les affaires de France,

[1] La paix de Vervins fut amenée par la médiation du Pape, représenté par le frère Bonaventure Calatagirone, général des Franciscains. La *bonté* de l'archiduc semble n'avoir exercé aucune influence sur ce traité. Il était du reste favorable à l'Espagne, puisqu'il reproduisait à peu près textuellement le traité de Cateau-Cambrésis, conclu le 3 avril 1559. Ce que les négociations offrent de remarquable, c'est la duplicité, la fausseté du roi Henri IV, et l'égoïsme traditionnel de la politique française. — Capefigue, *Histoire de la réforme*, ch. CXI ; Sismondi, *Histoire des français*. XV, 124 et suiv.

allons le retrouver, et voyons-le vainqueur des Holandois aprez l'avoir vu vainqueur des François.

Comme Albert entendoit fort bien le stratagème, il fit mine d'en vouloir à Berg op Zoom ou à Breda. Dans ce dessein, il fit passer par Anvers De Rone, qui étoit son lieutenant-général, aprez avoir été celui du duc de Mayenne durant la Ligue, avec 5,000 combatans. Albert avoit eu l'adresse de faire paroître quelques troupes vers Hulst en la Flandre-orientale, et le prince Maurice croyant qu'on en vouloit à cette place, y étoit marché avec des forces[1]. Mais dez qu'il aprit que c'étoit à Berg op Zoom, il y tourna à toutes brides.

De Rone marchoit cependant, et quand le prince Maurice fut entièrement affermi dans Berg op Zoom, Albert envoya un gentilhomme à De Rone, avec une lettre, où il lui ordonnoit, qu'à la vue de cette lettre, il eût à tourner bride. Cet ordre fut intimé à De Rone prez d'Hoogstraten, ville qui appartient au Ringrave, comme héritier de la maison de Lalain, de la part de sa mère, qui est la fille unique du dernier comte d'Hoogstraten[2].

[1] On avait d'abord songé à faire le siége d'Ostende, puis à attaquer Berg-op-Zoom, Gertruydenberg, on Breda, mais les difficultés de ces entreprises y firent renoncer. On résolut enfin le siége de Hulst, après une reconnaissance préalable de la place, faite par de Rôsne, par le colonel la Bourlotte et par Alonzo de Mendoça. — BENTIVOGLIO, IV, 36.

[2] La branche des Lalaing, comtes de Hooghstraeten s'est éteinte à la fin du XVIIe siècle, en Marie-Gabrielle de Lalaing, fille d'Albert-François et de sa 2e femme, Isabelle-Marie-Madeleine de Ligne d'Arenberg, laquelle épousa Charles-Florentin Wild et Rheingraf de Daun et de Kirbourg, comte de Salm,

De Rone obéit ponctuellement, il rebroussa chemin, il passa par Anvers, il prit la route du païs de Waës pour s'aprocher de Hulst. Cependant le colonel la Berlot, qui accomplissoit parfaitement sa parfaite anagramme de Bellator[1], fit passer à ses troupes le canal entre le fort de la Fleur, bâti par les Espagnols, et entre celui de la Rape, bâti par les Holandois. Ces derniers commirent la première faute par laisser passer impunément La Berlot, quoique le prince Maurice leur eût bien recommandé de veiller à ce passage.

Maurice vit trop tard qu'il avoit à faire avec un plus fin que lui. Néanmoins comme il étoit résolu dans les occasions les moins prévues, il partit aussitôt de Berg op Zoom, pour soutenir la ville de Hulst. La seconde faute fut commise par les Hulstois, qui pouvant rompre la Berlot dez l'abord, s'ils avoient voulu faire quelque sortie, le laissèrent camper à son aise. Maurice ne négligea rien. Il recommanda la place à son cousin George Errard, comte de Solms[2] et il vint se poster à Santberg, dans le dessein de faire driver de temps en temps du secours aux assiégez. La ville fit des sorties, mais trop tard ; la Berlot s'étoit déjà mis en si bonne posture, qu'il relança ceux qui eurent la hardiesse de se faire voir, et qu'il en défit

baron de Tournebu, seigneur de Neuville et gouverneur de Breda. *Nob. des Pays-Bas*, III, 108.

[1] La Bourlotte avait pour devise : « *A tout hasard.* »

[2] Georges-Everard de Solms, baron de Mintzenberg, gouverneur de Hulst, colonel de Zélande, était le 2e fils d'Ernest, comte de Solms-Lich, chambellan de Charles-Quint et de Marguerite de Solms-Braunfels. Il avait épousé, le 14 mars 1594, Sabine, fille de Lamoral, comte d'Egmont, prince de Gavre et de Sabine de Bavière, dont il n'eut point d'enfants. Né le 30 juillet 1563, il mourut le 2 février 1602. — Van Meteren, 370 v°.

une bonne partie, parmi lesquels étoient les capitaines Neivelt et Pottei.

Avant que le canon fut en batterie, il se passa quelques escarmouches. Du côté des Holandois, demeurèrent principalement Brovisan, Haeve et Berchem, tous officiers. Du côté des Espagnols, Steelandt, Diego et Doyon. Le 18 juillet, les capitaines Roix, Dubois et Donck conduisirent de Berg op Zoom dans le territoire de Huslt, quatre compagnies, qui surprirent 300 Espagnols fourageurs, et qui brûlèrent trois moulins.

Les Espagnols, le lendemain, gagnèrent le terrain, qui régnoit entre le fort Mourvart et la ville, et puis ils se rendirent les maitres du fort même, dont les défenseurs, pour la plus part Frisons, ne firent pas leur devoir. Ils sortirent avec armes et bagage, le 19 juillet. Beuvri, qui en étoit le commandant, les conduisit à Spitsenburg, pour delà les faire embarquer.

Le comte de Solms, ayant été mis hors de combat d'une arquebusade, le colonel Piron lui fut substitué et il commanda les quatre autres colonels, qui étoient Egmont, Tack, Bettinc et l'amiral de Ziriczée. Mais il fut, dèz le dernier de juillet, hors de combat d'une mousquetade qui lui fut tirée à la joue.

Le 2 aout fut fatal aux Espagnols, à l'attaque du ravelin, surnommé, le *trou-du-diable*. La principale perte fut celle du général de Rone, qui y fut emporté d'un coup de canon.

Le siège dura avec beaucoup de bravoure et de sang répandu, de part et d'autre, jusqu'au 16e jour du mois d'aout 1596, auquel les assiégez parlementèrent.

Les articles furent signez le 18. Ils portoient que la garnison sortiroit, avec toutes les marques d'honneur, comme en effet elle les avoit bien méritées. Le marquis de Tervico, et le comte de Solre furent donnez en otages au comte de Solms[1]. Cette petite ville résista un mois entier, parcequ'elle étoit bien fortifiée, parceque son gouverneur étoit brave, parcequ'elle avoit une garnison résolue et nombreuse, puis qu'elle se montoit à 3,000 combatans. Le reste de l'année se passa en escarmouches, qui se donnèrent en Artois. Le 1er septembre, le maréchal de Biron s'empara du fort château d'Imbercourt. Le marquis de Varanbon, gouverneur d'Artois[2], voulant le secourir, fut pris prisonnier. Ainsi ce commandement[3] fut donné au duc d'Arschot[4], qui, quelques semaines aprez, reprit Imbercourt.

Mais le cardinal Albert ne voulut pas finir l'année, sans faire voir ses forces au prince Maurice. En décembre, il mit en pied une très belle armée, qu'il fit

[1] Les ôtages de la garnison étaient le comte Ernest de Nassau et le colonel Egmont.

[2] Marc de Rye, marquis de Varembon, fils aîné de Girard de Rye, baron de Balançon et de Louise de Longwy, chevalier de la Toison d'or, colonel d'un régiment bourguignon, gouverneur de la Gueldre, puis de l'Artois, fut fait prisonnier le 5 septembre 1596. — Van Meteren, f° 395; Gollut, 564.

[3] Le gouvernement de l'Artois.

[4] Charles de Croy, prince de Chimay, duc d'Aerschot, etc., était capitaine général et grand bailli de Hainaut depuis le mois de mai 1593. Au commencement de septembre 1596, il fut « envoyé, pour le service du roi, vers les frontières de France, et « l'archiduc Albert donna l'ordre à tous les mestres de camp et « capitaines de cavalerie et d'infanterie, ainsi qu'aux officiers « d'artillerie de lui obéir. » M. Gachard, *Notice sur les archives de M. le duc de Caraman*, III.

camper à Tournhout, bourg du Brabant, sous la conduite du comte de Varax, baron de Balanson[1], frère de Varanbon, gouverneur d'Artois. Le prince Maurice se piqua d'honneur, et croyant de faire plus surement coup sans éclat, il fit passer 6,000 combatans sur 150 batteaux au Mont Ste-Gertrude[2], le plus secrètement qu'il put, le 21 janvier 1597, dans le dessein d'aller combatre le comte de Varax. Le comte de Hohenloo[3], qui étoit sur son départ, pour l'Allemagne, sentant une occasion de se signaler, différa son voyage, et il voulut se trouver à la journée de Tournhout.

Le prince Maurice arriva de nuit au village de Ravels, une lieue de Tournhout, où il fit reposer ses gens. Varax, au lieu de charger l'ennemi tout recru[4] de sa marche, se retira vers Herentals, à quatre lieues de Tournhout. Mais Maurice ne lui en donna pas le tems et il l'atteignit à une lieue de Tournhout, dans une plaine. Varax marchoit régiment par régiment, à cent pas l'un de l'autre. Les Alemans étoient au premier[5], Hachicourt au deuxième, la Berlot au troi-

[1] Claude de Rye, comte de Varax et baron de Balançon, commandait l'artillerie au siége de Hulst, et avait succédé à de Rosne, dans la place de maître-de-camp général de l'armée.

[2] Gertruydenberg.

[3] Philippe, comte de Hohenlohe, seigneur de Langenberg, avait épousé, au château de Buren, en Gueldre, le 7 février 1595, Marie de Nassau, princesse d'Orange, fille de Guillaume le Taciturne et d'Anne d'Egmont, sa première femme, fille de Maximilien d'Egmont, comte de Buren et de Françoise de Lannoy, dame héritière de Santes, etc. Il était lieutenant-général de l'armée des États-Généraux et l'un des plus braves militaires de son temps. — Van Meteren.

[4] Recrant, recréant ou recru, fatigué, las, harrassé.

[5] Ce régiment, commandé par le comte de Sulst, était de nou-

sième[1], les Napolitains au quatrième[2]. Le bagage avoit pris les devans. La cavalerie marchoit à la droite. Elle étoit en trois escadrons, et elle avoit une forest à la gauche[3].

Le comte de Hohenloo et le comte de Solms, qui commandoient la moitié de la cavalerie holandoise, chargérent l'Espagnol en flanc ; le chevalier François Veer, colonel anglois, et le chevalier Robert Cidnei, gouverneur de Flessingue, le chargèrent en queue. Le prince Maurice demeura ferme pour soutenir ses gens, au cas qu'ils fussent poussez[4]. Mais il n'en eut pas l'occasion ; l'armée espagnole fut rompue d'abord ; 2,000 demeurèrent sur la place, et parmi eux le général Varax même[5]. Celui qui le tua, le voyant simplement habillé, l'avoit pris pour un simple soldat italien. Un jeune comte de Mansfeld fut entre les 500 prisonniers qu'on y fit. On prit 37 drapeaux et une cornette. Les Holandois disent qu'ils n'y perdirent que 9 hommes, et qu'entre ces neuf, il n'y

velle formation. Le régiment de Hachicourt avait pour colonel Charles de Lalaing, baron de Hachicourt.

[1] Les colonels wallons, étaient absents de lenrs régiments, ce qui justifie cenx-ci de n'avoir pas combattu avec leur valenr ordinaire. — BENTIVOGLIO, IV, 61.

[2] Les Italiens étaient condnits par le marquis de Trevico.

[3] La cavalerie, composée d'Espagnols et d'Italiens, avait pour chef Nicolas Basta. Les cnirassiers hollandais, armés de longs sabres, eurent l'avantage sur les lanciers espagnols.

[4] Le combat eut lieu le 24 janvier 1597.

[5] Presque tous les capitaines et officiers furent tués, et parmi enx, le lientenant du colonel la Bourlotte. Le prince Maurice de Nassau permit aux domestiques dn comte de Varax d'emporter son corps, pour le remettre à sa femme, qu'il avait laissée à Malines, avec beauconp d'enfants. — VAN METEREN, f° 399 v°.

eut personne de remarquable que le capitaine Doneck, et Cabillau gentilhomme flamand. Varax est le père de Claude de Rie, baron de Balanson[1], mort en odeur de sainteté en son gouvernement de Namur.

L'Espagne se dédommagea par la prise d'Amiens, qui arriva le 9 mars ensuivant[2], et sept jours aprez, par la tentative qu'elle fit sur la ville de Steenwic, au païs d'Overissel, mais qui lui réussit très-mal[3]. Le prince Maurice ne fut pas plus heureux sur celle qu'il fit sur Venlo, en Gueldre, pour donner le change à l'Espagne. Il l'entreprit en mai, de la même année, et la honte lui fut autant plus grande, qu'il y échoua en propre personne[4]. L'exploit se devoit faire à la faveur de deux batteaux, à l'ouverture de la porte de la ville, qui donne sur la Meuse. Les chefs de l'entreprise étoient au petit bateau. Le capitaine Matieu Helt, et son lieutenant, avec 50 soldats, firent fort bien leur devoir. Ils se saisirent heureusement du quai et de la porte de la Meuse; mais le grand bateau ne put s'avancer, parcequ'il ne pouvoit pas être si bien gouverné, à cause de la roideur de l'eau, à cause du grand monde qui le chargeoit, à cause enfin du grand embarras des autres bateaux qui étoient à l'ancre. Ainsi tandis que le grand bateau luttoit avec les flots, ceux de Venlo eurent bon loisir de se ramas-

[1] Du Cornet, *Guerre du Palatinat*, 11, 18, 97, 111, 237. *Publication de la Société.*

[2] 11 mars 1597.

[3] 26 mars 1597, à la même date, Henri IV tenta de surprendre Arras, mais le comte de Bucquoy, aidé de quelques soldats wallons et espagnols et des bourgeois le força à se retirer avec perte. — Van Meteren, f° 400.

[4] Van Meteren, 400 et 401.

ser et de charger le capitaine Helt. Il fut fort maltraité par devant de ceux de Venlo, et par derrière des bateliers liégeois, qui sortis de leurs bateaux, canardoient ces misérables Holandois, à coups sûrs. Helt y perdit la vie, aussi bien qu'un autre capitaine nommé Scalck. Le lieutenant de Helt fut blessé, et raporté sur des piques par quelques soldats anglois[1].

L'année 1598 est remarquable par la paix de Vervins, qui rendit la tranquilité à la France et à la Belgique, le 2 mai ; par la prise du fort de Patience, en Flandre, qui fut faite sur les Hollandois, par la trahison de quelques François, qui y étoient de garnison[2]; et par une baleine de 70 pieds de longueur, il[3] avoit 15 pieds depuis les yeux jusqu'au bout du mufle. Elle avoit un aileron dur, quatre piedz au dessous des yeux. La machoire d'en bas étoit assez étroite selon la grandeur du monstre; cependant elle étoit de 7 piedz et elle étoit bordée de 42 dens blanches comme de l'ivoire, qui se rendoient au palais en 42 trous bien durs. Le bout de la queue étoit de 14 piedz. Son sexe

[1] L'auteur omet de rappeler divers faits qui occupérent les derniers mois de l'année 1597. L'archiduc, à son retour du siége d'Amiens, chargea l'amirante d'Arragon de prendre Monthulin, seule place occupée par les français, aux environs de Calais. — De leur côté, les Provinces-Unies n'étaient pas restées oisives : profitant de l'absence de l'archiduc, elles reprirent Alpen, Rinberg (21 août), Meurs (3 septembre), Groll (26 du même mois), Breevoort, Enschede, Ootmaersen, Oldenzeel et Lingen; de sorte qu'au mois de novembre, l'Espagne avait perdu toutes les places au delà du Rhin. — VAN METEREN, 409 et suiv.

[2] Le fort de *Patience*, non loin de Biervliet, vis à vis de la Zélande, fut livré le 4 février « ce qui donna lieu de regarder de « plus près à la gendarmerie françoise, » dit VAN METEREN, f° 416.

[3] Elle..

masculin avoit 6 piedz. On ne sut mesurer la grosseur de cette baleine, parcequ'elle étoit trop enfoncée dans le sable, où les païsans l'avoient trainée à force de cables. On fit grand profit de l'huile que l'on en tira. Jean François Le Petit, greffier de Bethune et secrétaire de Guillaume, prince d'Orange, au second tome de son histoire, page 703, assure d'avoir vu cette baleine, et d'avoir été en danger de crever de la puanteur qu'elle exhaloit[1].

Ce fut au mois de mars de la même année, que l'archiduc Maximilien, frère de notre cardinal Albert, prit Raab, en Hongrie, par la conduite du comte de Suartsenbourg, autrefois gouverneur de Bonne, et alors général de l'empereur, par le pétard du baron de Vaubecour, lorrain ou champenois, et par les halebardes des Valons, qui avoient empoisonné les chiens qui étoient en garde. La ville avoit une garnison de 13,000 hommes. Les Turcs n'y perdirent que 1,600 hommes et les chrétiens ne s'en rendirent les maîtres qu'aprez la perte de 4,000 des leurs[2].

Mais ce qui rendit cette année 1598 plus célèbre, fut la cession que le roi d'Espagne fit de sa Belgique et de sa Bourgogne en faveur de sa chère fille Isabelle-Claire-Eugenie, à qui il donnoit ces beaux États pour dote, en conformité de son mariage, avec notre cardinal Albert. Cette transaction se fit le 5e jour de mai 1598, jour heureux à la maison d'Autriche,

[1] *Guerres des Pays-Bas.* — II, 541, 542. Édition de 1604.

[2] La prise de Raab, ou Javarin, forteresse située au confluent du Danube et du Raab, fut un coup de main hardi, exécuté par Adolphe de Schwartzbourg et auquel l'archiduc Maximilien resta étranger. — Palma Cayet, *Chron. nov.*, 180-181.

puisque ce fut le 6 mai 1622 que le général Tilli remporta la fameuse victoire de Vintem[1] où l'on se battit depuis la pointe du jour, jusqu'à 8 heures du soir. Cette cession qui avoit été passée à Madrid, en la présence de Philipe III[2], prince royal, et de son grand-maitre, le marquis de Vellada[3], du comte de Castel-Rodrigo, commandeur d'Alcantara[4], de don Idiacques, commandeur de Léon[5], de Nicolas Damant, président et chancelier de Brabant, et de Laloo, secrétaire de la Belgique[6]. Le prince Philippe III, alors âgé de 20 ans, ratifia cette transaction, par un acte du 30 mai de la même année 1598. La cession et sa ratificacion arrivèrent à Brusselle, au mois de juillet de la même année.

Tous les États de la Belgique s'étant assemblez, le 16 du mois d'aout, il y fut longtemps disputé, surtout par ceux du Brabant, qui faisoient quelque difficultez d'admettre pour souverain quelqu'autre que la propre personne du roi. Enfin le tout fut accomodé, sous 17 conditions[7]. Ensuite de quoi l'archiduc Albert suffisamment muni des dispenses, à l'égard de son

[1] Du Cornet, *Guerre du Palatinat*, 29 et suivant. L'auteur semble ignorer que la cavalérie belge s'est signalée par sa bravoure, à la bataille de *Wimpffen*.

[2] Le prince royal ne pouvait alors prendre le nom de Philippe III.

[3] Don Gomez d'Avila, marquis de Vellada, était gouverneur et grand maître d'hôtel du prince don Philippe.

[4] Don Christophe de Mora, comte de Castel-Rodrigo.

[5] Ces trois personnages étaient consellllers d'État.

[6] C'est à dire secrétaire d'État, pour les affaires des Pays-Bas.

[7] Van Meteren, f[os] 432-433, donne le texte de ces conditions, rédigé en 17 articles.

mariage, et de ses bénéfices ecclésiastiques, se transporta à Notre-Dame de Halle, trois lieues de Brusselle, pour prendre le baudrier, sous les auspices de celle que l'église regarde comme une armée rangée en ordonnance de bataille. Il mit sa pourpre sur le grand autel, d'où il prit pareillement l'épée. Il résigna son archevêché de Tolède, en faveur de Garcie de Louisa[1], précepteur de Philipe III, connu par les savantes notes qu'il a faites sur les anciens conciles, qui se sont tenus en Espagne, et il ne retint que 50,000 écus de pension de ce bénéfice, qui en raporte plus de trois cent mille.

Albert ne fit ce dépouillement qu'à regret, et qu'aprez avoir exposé ses peines à Clément VIII, qui étoit le pape, qui l'obligeoit à mettre bas la pourpre, pour le bien public. Voici la copie de sa lettre :

« Très saint père.

« J'expose aux piedz de votre Sainteté ce qui me « travaille dans l'abdication du Cardinalat. Il y a plus « de 20 ans que je mène une vie ecclésiastique; le « Saint-Siège même a bien voulu m'orner de la « pourpre. J'y ai toujours vécu bien content, et parce « que cet état revient à mon génie, et parceque j'é- « tois pourvu d'un bénéfice qui pouvoit me faire sou- « tenir honorablement ce genre de vie. Cependant « voilà qu'on m'en arrache, et qu'on m'engage dans « une vie, d'où j'avois détournée mon esprit. J'expo- « serai brèvement à Votre Sainteté les raisons qu'on

[1] Don Garcia de Loaisa Giron. — *Abrégé historique du règne d'Albert et d'Isabelle; commenté par* M. Ad. Campan, 50; *Publication de la Société.*

« a de ce changement. Elles ne regardent pas seulement la maison d'Autriche, mais encore le bien et « la tranquilité publique. »

« Le roi d'Espagne, catholique de nom et d'effet, « mon frère[1], mon cousin et mon seigneur, a fait « résolution de me faire épouser son aînée, la sérénissime infante. Je sai que cette alliance m'est honorable, et qu'elle est avantageuse à toute notre « maison ; cependant je proteste à Votre Sainteté que « je ne m'y laisse entraîner que par la considération « du bien public, qui peut en revenir, ainsi que la « prudence de Votre Sainteté peut le considérer. Cette « alliance ne contribuera pas seulement à l'établissement des choses, et à la pacification des différents, « mais de plus elle sera profitable à l'église ; surtout, « si, par la libéralité du ciel, et par la bénédiction de « Votre Sainteté, il en nait quelque postérité. Votre « Sainteté sait et sent que la maison d'Autriche est « toute consacrée au Saint-Siège, qu'elle lui a toujours été obéissante, et qu'elle n'a rien épargné « pour en soutenir et pour en augmenter la majesté, « mais je prends la liberté de lui dire, en particulier, « que si Dieu bénit mon mariage, le Saint-Siège n'en « aura jamais eu de plus attachez à ses intérêts que « moi et les miens. La religion que je professe, et « les faveurs dont j'ai été comblé du Saint-Siège, « m'obligent à cette reconnaissance. Je lui suis redevable de tout ce que j'ai ; pourrois-je jamais m'ou-

[1] On sait que Philippe II avait épousé l'archiduchesse Anne, fille de Maximilien II, empereur d'Allemagne, et sœur de l'archiduc Albert, celui-ci était par conséquent son beau-frère, en même temps que son neveu.

« blier de cette poupre, dont il m'a honoré, et de « tant d'autres grâces, dont il a prévenu mes désirs et « mes souhaits? Je vous suis obligé, très-saint Père, « et dans quelque genre de vie que je sois, je vous « serai éternellement attaché. Je prie Votre Sainteté « de vouloir bien recevoir la poupre que je lui remets « entre les mains, à regret, et contre ma volonté. « L'empereur, mon frère[1], et plusieurs grands rois, « mes cousins et le bien public m'obligeant à le faire, « je me sens contraint de déférer aux conseils de ceux « qui me dévancent en âge, en prudence et en di- « gnité, et de me rendre au nombre et à la force des « raisons, qu'ils en allèguent. »

« Je prie donc Votre Sainteté de consentir à ma « demande, et de vouloir donner son audience à Fer- « dinand de Rie, archevêque de Besançon[2], que je « lui ai envoyé pour ce sujet. En quittant la poupre, « je ne quitterai pas le désir sincère que j'ai, de ser- « vir constamment le Saint-Siège, et de lui obéir à « jamais, en reconnaissance de l'honneur qu'il m'a « fait, en me donnant et que voulant bien recevoir « ma poupre. Dans cette promesse, je baise très- « humblement les piedz de Votre Sainteté, et je prie « Dieu qu'il la conserve longtems pour le bien de son « Église. »

Albert écrivit de même style, au collége des cardinaux. L'archevêque de Besançon porta toutes ces let-

[1] L'empereur Rodolphe II.

[2] Ferdinand de Rye, fils de Gérard de Rye et de Louise de Longwy, frère du marquis de Varambon, et du baron de Balançon, était anssi abbé de Saint-Claude et prieur de Gigny. — Gollut, 82 et 564.

tres à Rome. Clément VIII ne reçut pas seulement le chapeau rouge, que le cardinal Albert lui remettoit respectueusement entre les mains, mais de plus, il voulut assister à son mariage, et en faire la cérémonie, dans la ville de Ferare, grâce qu'on ne sache pas avoir été accordée à aucun prince.

Cela fait, Albert songea à son voyage d'Espagne, pour en ramener son épouse. Avant tout, il donna le gouvernement de la Belgique, en son absence, à son cousin germain, le cardinal André d'Autriche[1], fils de l'archiduc Ferdinand, qui fut frère de l'empereur Maximilien II, et il lui joignit le conseil d'État. Il fit généraux de ses armées François Mendoce, amiral d'Aragon, et le comte Herman de Bergh.

Toute la noblesse se fit un honneur extraordinaire d'accompagner Son Altesse dans ce voyage. Les personnes les plus distinguées furent Philipe de Nassau, prince d'Orange; la comtesse de Hohenloo, sa sœur, lui fournit une grande somme, pour lui faire faire magnifiquement ce voyage[2]. Il fut aussi escorté du comte de Barlemont[3], et du comte de

[1] André d'Autriche fils de Ferdinand, comte de Tyrol et marquis de Burgaw, et de la belle Philippine Welser, était cardinal depuis 1576, évêque de Constance et de Brixen. Il mourut en 1600.

[2] C'étaient les revenus des propres biens du prince, situés dans les Provinces-Unies. — VAN METEREN, f° 433.

[3] Florent de Berlaymont, comte de Berlaymont, seigneur de Floyon, de Hierges, de Haultepenne, chevalier de la Toison d'or, était alors gouverneur du comté de Namur; il obtint depuis le gouvernement du duché de Luxembourg. Il assista, à Ferrare, au double mariage de l'archiduc avec l'infante Isabelle et du roi Philippe III, avec Marguerite d'Autriche; il fut chargé de porter devant cette princesse la Rose d'or, donnée

Solre[1]. La comtesse douairière de Mansfeldt Henin-Hoostraten[2] voulut être du voyage. Albert fit prendre

par le Pape. — M. Goethals, *diction. généalogique*, v° *Berlaymont*; *Le même*, *Histoire des lettres, des sciences et des arts en Belgique*, III, 109.

[1] Philippe de Croy, comte de Solre, seigneur de Molembaix, etc. Il était accompagné de son jeune parent, Charles Alexandre de Croy, marquis d'Havré, auteur des *Mémoires guerriers*. — M. Goethals, *Histoire des lettres*, etc., III, 107.

[2] Cet étrange amalgame de noms désigne Marie Christine d'Egmont, fille de Lamoral d'Egmont, prince de Gavre, seigneur de Steenhuyse, et de Sabine de Bavière, successivement mariée: 1° à Oudard de Bournonville, comte de Henin-Lietard, baron de Barlin et Houllefort, et seigneur de Capres, mort le 28 décembre 1585; 2° à Guillaume de Lalaing, comte de Hoogstraeten, mort en 1590 et 3° à Charles de Mansfeld, prince et comte de Mansfeld, fils de Pierre Ernest, gouverneur du duché de Luxembourg, et de sa première femme, Marguerite de Brederode, mort au siége de Gran, en Hongrie, le 14 août 1596. Cette dame n'eut qu'un fils, Alexandre de Bournonville, comte de Henin-Liétard, colonel d'un régiment wallon, qui se distingua pendant les premières campagnes de la guerre de 30 ans. — Du Cornet, I. 107 (publication de la Société); M. le comte de Villermont, *Mansfeldt*, I, 25.

Plusieurs autres dames furent du voyage, comme « la femme du comte de Barlemont », Marguerite de Lalaing, fille unique et héritière de Philippe de Lalaing, baron d'Escornaix, et de Marguerite de Ligne-Arenberg, l'une des femmes les plus distinguées de son temps; — M. le comte de Villermont, *Mansfeldt*, I, 33; « la vieille comtesse de Busquoy »; Maximilien de Longueval, premier comte de Bucquoy, seigneur de Vaulx, avait épousé, en 1570, Marguerite de Lisle, fille d'Adrien de Lisle et de Hélène de Bourgogne-Bredam, morte en 1612, après avoir joui d'une pension de 2,000 florins; — M. Goethals, *Miroir des notabilités*, II, 807; « la vieille duchesse d'Arschot, » Jeanne de Blois, fille aînée de Louis de Blois, seigneur de Trelon, et de Charlotte de Humières, seconde femme de Philippe de Croy, deuxième duc d'Aerschot, dont elle n'eut pas d'enfants. — *Nobil. des Pays-Bas.* — Van Meteren, f° 435.

Voyez sur ce voyage: *Mémoire de ce qui s'est passé au voyage de la reine et de l'archiduc Albert, par Messire* Gilles du Faing,

les devans à son escorte, et il ne voulut pas quitter la Belgique, qu'aprez avoir salué la sainte Vierge, en la ville de Halle. La Belgique ordonna au comte de Solre de remercier le roi de lui avoir donné un prince si achevé, et de prier l'infante de ne pas retarder lontems les vœux de ses sujets[1].

L'archiduc partit de Bruxelles le 14 septembre, il prit son chemin par Nivelle, par Luxembourg, par Trèves, et par le Palatinat, où il fut régalé du prince[2], qui défraya toute sa suite, qui consistoit en 2,000 hommes, et en mille chevaux. Les ducs de Bavière et de Virtemberg lui firent le même honneur, par toute leur juridiction. Il alla à Inspruc, visiter le tombeau de l'empereur Maximilien premier, qui par son mariage avec Marie de Bourgogne, avoit conduit la Belgique, la Bourgogne et une infinité d'autres États dans la maison d'Austriche. A quelques mille pas de là, il rencontra l'épouse de Philipe III, roi d'Espagne, bien prez d'un monument de pierre, où l'on voit la mémoire de la rencontre et des embrassades de Charles-Quint et de son frère, Ferdinand premier.

Cette épouse royale étoit Marguerite d'Austriche, fille de l'archiduc Charle[3]. On étoit convenu qu'Al-

chevalier, seigneur de la Crouwée. M. S. de la bibliothèque royale, et *Nouveaux mémoires de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles*, XIV, 1841.

[1] Cette mission fut donnée non seulement au comte de Solre, mais au comte de Berlaymont, à Philippe de Nassau, prince d'Orange, et au comte Charles d'Egmont. — Van Meteren, l°. c°.

[2] Frédéric IV, dit le *Sincère*, duc de Bavière, comte Palatin du Rhin et électeur; né le 5 mars 1574, mort le 9 septembre 1610.

[3] Marguerite d'Autriche, née en 1584, était fille de l'archiduc Charles, duc de Styrie, de Carinthie et de Carniole, fils de

bert conduiroit Marguerite-Grégoire-Maximilienne[1] à Philippe III, et qu'il rameneroit, en la Belgique, son épouse Isabelle. La reine Marguerite, escortée de 2,000 chevaux, se fit[2] de ce voyage. Ils entrèrent à Trente, le 29 octobre, d'où ils entrèrent dans les terres de la république de Venise. Sa Sérénité[3] avoit envoyé deux sénateurs pour faire accueil aux personnes augustes. Ils s'aquitèrent glorieusement de leur commission, tant par les arcs de triomphe et par les obélisques qu'ils érigèrent, que par les salves royales qu'ils firent faire; mais surtout par la belle dépense qu'ils firent en entretenant magnifiquement l'espace de dix jours, trois mille cinq cens personnes, et plus de deux mille chevaux.

Le duc de Mantoue, Vincent de Gonzague, ne fut pas moins magnifique dans la réception qu'il fit aux personnes royales, en les recevant dans ses terres. Il vint lui-même les recevoir à Ostie, à la tête de sa noblesse et de quatre régimens de cavalerie. Il les conduisit dans le vaisseau, où le diner et la musique, le tout à la royale, reçurent ces hôtes augustes, sur la rivière du Po.

Le plus beau de tous les spectacles fut celui qui se

l'èmpereur Ferdinand Ier, et de Marie de Bavière, fille d'Albert II, duc de Bavière. Sa sœur, Grégoire Maximilienne, née en 1581, promise au prince Philippe, était morte en 1597.

[1] L'archiduchesse Marguerite était accompagnée de sa mère, Marie de Bavière, mais leur suite était si peu nombreuse que les gentilshommes et les dames de la cour d'Albert se trouvèrent dans la nécessité de faire un double service. — M. Goethals, *Histoire des lettres*, etc., III, 108.

[2] Se fit... la compagne?

[3] Titre officiel donné à la république de Venise.

donna à Ferrare. Le pape Clément VIII[1] y étoit à l'occasion de l'investiture qu'il prenoit de ce marquisat, qui étoit dévolu à l'église, par la mort du duc Alphonse. Sachant que les personnes royales y arrivoient de Rovere, il leur envoya les cardinaux Aldobrandini et de saint Clément, avec un grand nombre de prélats et de noblesse, qui complimentèrent Leurs Altesses, à 300 pas de la ville, et qui leur présentèrent un carosse tout doré, attelé de six chevaux blancs, et conduits de deux cochers. A la porte, le duc de Sesse[2], comme ambassadeur d'Espagne, présenta à la reine, au nom du roi son époux, une litière extraordinairement riche et curieuse, portée de deux mules blanches, et un carrosse attelé de six chevaux pies, et conduits de deux cochers, le tout chargé d'or.

La reine étant arrivée à la porte des Anges, fut conduite sous le daiz royal qui lui avoit été dressé, dans un palais d'improviste, par les cardinaux Sforsa[3]

[1] Hipolyte Aldobrandini avait été préconisé, sous le nom de Clément VIII, en 1592.

[2] Antoine-Fernandéz de Cordova-Cardonne et de Requesens, duc de Soma et de Sessa, par la donation que lui fit du duché de ce nom, sa tante, Françoise de Cordova, petite-fille de Gonzalve, dit le *grand capitaine*, et fille de Louis Fernandez de Cordova, comte de Cabra, duc de Sessa, à titre de sa femme, Elvire de Cordova, fille et héritiére du grand capitaine. Lonis de Cordova, fut ambassadeur de Charles-Quint auprès dn pape. *Correspondance de Charles-Quint avec Adrien VI*, pnbliée par M. Gachard, en 1859. Antoine Fernandez de Cordova-Cardonne représenta, pendant quatorze ans, le roi d'Espagne à Rome. Il devint ensnite majordome de la reine Marguerite et monrnt le 6 janvier 1606, âgé de 55 ans. Il était pére de Gonzalez de Cordova, qni servit longtemps aux Pays-Bas, et fut ensuite gouverneur dn Milanais. — Du Cornet, II, 25 et suiv.

[3] François Sforça de Sainte-Flore, évéque de Porto.

et Montalto[1] Ce fut là que Sa Majesté reçut les complimens de 18 cardinaux, qui y vinrent en habit de parade. La reine et sa mère, qui étoit bavaroise, et qui tenoit compagnie à sa fille, montèrent sur des haquenées couvertes de drap d'or, dont le pape leur faisoit présent. La porte des Anges étoit richement et ingénieusement embellie, en faveur de ces nouveaux hôtes, et surtout de la reine d'Espagne.

Voici l'ordre qui fut gardé dans l'entrée en la ville; une infinité de carrosses prenoient les devans, puis il paraissoit deux régimens de cavalerie habillez de deuil, à cause de la mort du roi Philipe II[2]. La cour étoit partagée en deux troupes à cheval. On voyoit ensuite les domestiques des cardinaux, et puis leurs massiers, montez sur des mules richement couvertes. Le collége des cardinaux étoit en violet, qui est le deuil de ces émminences. Voici leur marche et leur ordre : ils marchoient deux à deux, les premiers étoient les cardinaux de Florence[3] et d'Ascolsi[4], puis Montelpar[5] et Borromée[6], Carmerin[7] et Justinien[8],

[1] André ou Alexandre Peretti, dit Montalto, évêque d'Albano.

[2] Philippe II était mort le 13 septembre 1598; l'archiduc Albert en reçut la nouvelle à Nuremberg.

[3] Alexandre de Médicis, archevêque, cardinal de Florence, devint pape sous le nom de Léon XI; il venait de négocier la paix de Vervins, en qualité de légat du Pape.

[4] Ascoli; le cardinal Jérôme Bernier était évêque d'Ascoli.

[5] François Mantica, évêque d'Udine, cardinal du titre de Sainte-Marie *del popolo*.

[6] Frédéric Borromée, archevêque de Milan.

[7] Probablement le *camerlingue*; cette dignité était alors déférée à Henri Cajétan, patriarche d'Alexandrie, légat de Bologne.

[8] Benoît Justiniani, évêque de Palestrine.

Bandin[1] et de Saint Clément[2], Baronius[3] et Avila[4], Blanchette[5] et Guevarra[6], Arragon[7] et Farneze[8]; le sacré collége étoit terminé des cardinaux des quatre saints[9], d'Aldobrandini[10] et de Cesius[11]. Il étoit épaulé de la garde suisse du pape. La reine marchoit entre les cardinaux Sforsa et Montalte. Elle étoit entourée de sa garde alemande. Sa mère et l'archiduc Albert la suivoient. Ils étoient suivis de la garde à cheval et d'une infinité de carrosses. Ce fut en cet ordre qu'on marcha à l'hôtel de l'ambassadeur de l'empereur, où Sa Sainteté attendoit les personnes augustes. Elles vinrent baiser les piez du pape, qui leur donna sa bénédiction apostolique. Le lendemain, Sa Sainteté les traita somptueusement.

Le dimanche 15 novembre, toute la cour mit bas le deuil, et elle prit les ornemens de joie. L'éclat en fut si admirable, que Ferrare protesta de n'avoir jamais rien vu de pareil, et qu'il désespéroit de voir jamais une magnificence pareille, dans son enceinte. On ne sache pas que cette ville très-sage se soit trompée.

Le pape vint en personne à la grande église, pour

[1] Octave Bandini, archevêque de Fermo.
[2] Flaminio Plati, cardinal du titre de Saint-Clément.
[3] César Baronius, général de l'Oratoire.
[4] François Davila, cardinal du titre de Saint-Sylvestre.
[5] Laurent Blanchetti, cardinal du titre de Saint-Laurent.
[6] Ferdinand Nunez Guevarra, archevêque de Séville.
[7] Octave Aquaviva-d'Arragon, archevêque de Naples.
[8] Édouard Farnèse-Parme, évêque de Frascati.
[9] Antoine Fachinetti, petit neveu du pape, cardinal du titre des Quatre-Saints couronnés.
[10] Pierre Aldobrandini, archevêque de Ravenne, neveu du pape.
[11] Barthélémi Cesi, archevêque de Conza.

y chanter la messe solennelle. Les personnes royales y furent conduites par deux cardinaux. Lorsque chacune fut sous son daiz, le pape commença la messe. Aprez le *Credo* chanté, elles furent présentées au saint père. Alors le pape célébra le mariage de la reine Marguerite avec le roi Philipe III. L'archiduc Albert tint la place du roi dans ce mariage de procuration, et le duc de Sesse tint la place de l'infante Isabelle.

Aprez la messe, le pape donna à la reine la Rose d'or bénite; le comte de Barlemont, chevalier de la Toison d'or, la reçut des mains de la reine, et il la porta, devant elle, jusqu'au palais. La ville fit des réjouissances inouïes, pour solenniser ces deux mariages, dont il s'en trouvera peu de pareils, soit qu'on considère les personnes qui les contractent, soit qu'on regarde le pape qui en fait la cérémonie, ou enfin qu'on pèse l'apparat avec lequel ils se font.

Le lendemain, la reine alla révérer les goutes du Sang adorable, qu'on garde dans l'église du Guai. Le jour d'aprez, trente femmes masquées de Côme lui donnèrent le divertissement du combat naval sur la rivière. Elles étoient partagées en six barques, l'adresse des rameuses et les concerts qui félicitoient les victorieuses, faisoient le plus charmant de la fête. Le soir, la reine alla prendre le divertissement de la comédie, chez les jésuites, qui représentèrent Judith sur leur théâtre.

Je serois trop long si je prétendois de raconter simplement l'accueil que le reste des villes d'Italie fit à nos augustes. Je dis seulement que Mantoue, Crémone et surtout Milan ne cédèrent en rien à Ferrare,

s'ils ne la surpassèrent pas. Pavie et Gênnes se distinguèrent glorieusement. Aprez avoir reçu sur la terre les avants-gouts du ciel, ils arrivèrent dans le royaume de Valence. La reine mit pied à terre au port de Binaros[1], d'où le fils du prince Doria alla donner part au roi de l'arrivée de son épouse, et de sa compagnie royale.

Le 29e jour de février, on se rendit, par terre, à la ville de S. Matieu, où le marquis de Dinia[2], vint complimenter la reine de la part du roi. La reine prit le chemin de Moviedre[3] où sont les décombres de l'ancienne et redoutable ville de Sagonte[4]. L'archiduc courut en calèche au-devant du roi, il l'embrassa, et au même tems, il eut la consolation de saluer, pour la première fois, l'infante Isabelle, sa chère épouse. Aprez les premières marques de tendresse, il alla incessamment rendre ses respects à Notre-Dame d'Atocha, à Madrid. Il satisfit à sa piété, l'espace de quatre jours, aprez quoi, il se rendit à Valence, et il alla complimenter la reine, au nom de Sa Majesté. Le roi prit l'habit d'un simple seigneur, quelques dames le reconnurent, et elles en donnèrent délicatement part à la reine, et ce fut à cette agréable agnition[5] qu'il se fit des cris de joie inexprimables.

[1] Binarux, Binaros ou Vineros, petite ville du royaume de Valence, sur les confins de la Catalogne, à l'embouchure d'une rivière.

[2] Ce marquis de Denia n'est autre que François de Roxas de Sandoval, connu sous le nom de duc de Lermes, qui devint le ministre favori de Philippe III.

[3] Morviedro, Morvedre.

[4] Sagunte.

[5] Connaissance, action de reconnaître.

Nos augustes firent leur entrée triomphante à Valence, le 25 mai 1599. La multitude qui composa le cortége fut si nombreuse, qu'elle put passer pour une armée; la magnificence fut si admirable, que les plus grands admirateurs de l'antiquité reconnurent que Valence effaçoit la ville de Rome triomphante.

Cinq troupes de cavalerie marchoient à la tête; 30 timbaliers et toutes les trompettes du roi marchoient ensuite. Ils étoient suivis d'une infinité de noblesse à cheval, quelques-uns d'eux avoient plus de 24 laquais, et nul n'en avoit pas moins de six; 500 portoient les couleurs de la reine, qui étoient un mélange de jaune, de rouge et de blanc. Aprez suivoient les officiers de la maison de la reine, et 16 grands d'Espagne. La reine étoit montée sur une haquenée blanche. Son daiz étoit soutenu de 20 gentilshommes valençois, 20 autres lui tenoient la bride. La mère de la reine et l'archiduc Albert la suivoient immédiatement, et puis on voyoit les dames et les demoiselles de la reine. Un grand nombre de carrosses, qui conduisoient des dames de toutes sortes de qualité, fermoient la pompe. Vous estimerez la grandeur de cette fête, si je vous déclare que sa dépense monta à la valeur de trois cent mille pistoles.

La reine fut conduite à l'église; étant montée sur un théâtre de neuf piez, qui occupoit la nef, elle baisa la croix, que l'archevêque de Valence lui présenta. Le roi et l'infante Isabelle, y étant descendus, par un escalier dérobé, le nonce apostolique harangua ainsi Sa Majesté; « Roi catholique et très-puissant, Votre Majesté « sacrée approuve-t-elle et ratifie-t-elle le mariage

« que l'archiduc Albert a contracté en son nom, avec « Marguerite, reine catholique trez-puissante, qui « est ici présente, mariage que Notre Saint-Père, le « pape Clément a célébré solennellement ? » Le roi ayant répondu : « Je l'aprouve et je le ratifie ; » le nonce apostolique fit la même demande à la reine, et elle, lui ayant répondu qu' « oui, » le nonce ajouta : « Et moi, au nom de l'Église très-sainte, « romaine et apostolique, je reçois cette approbation « et cette ratification du mariage, qui a été contracté « et célébré entre Vos Majestez ici présentes, par « notre Saint-Père, le pape Clément. » Le nonce fit les mêmes demandes à l'archiduc Albert et à l'infante Isabelle ; ils se mirent tous à genoux devant l'autel, et parmi les prières et les chants, on leur donna la bénédiction nuptiale.

On retourna ensuite à la cour. La fête dura huit jours de suite, avec la dernière des magnificences. On y dressa un amphithéâtre capable de recevoir 60,000 personnes, pour voir les combats de taureaux et les autres spectacles d'Espagne. Le huitième jour, le roi donna le collier de la Toison d'or à l'archiduc Albert, et à deux autres princes [1]. Quatre jours aprez, c'est-à-dire, le 14 mai, la cour passa à Barcelone. L'entrée triomphante s'y étant passée avec beaucoup d'éclat, l'on songea à la séparation. Elle se fit avec des démonstrations indicibles d'amitié de part et d'autre, le 7e jour de juin, auquel les souverains de la Belgique

[1] Don Louis Henriquez de Cabrera, duc de Medina et de Rio Secco, amiral de Castille — et don Ferdinand de Gonzague, duc d'Ariano, prince de Molfetta et de Guastalla, reçurent le collier de la Toison d'or en même temps que l'archiduc. — CHRISTYN, *Jurisp. heroïc.* 492.

s'embarquèrent pour satisfaire leurs sujets, qui brûloient d'impatience de leur sacrifier leurs cœurs.

Suivons l'archiduc et son épouse, qui vont prendre possession de leurs domaines. Albert prit terre au port de Gennes, et il logea au palais du prince Doria. Cette généreuse république n'omit rien de ce que pût lui inspirer l'attachement immémorial et cordial qu'elle a pour l'auguste maison d'Austriche; affection qui lui couta si cher depuis quelques années, quand la France fit venir infâmement son doge impérial à Paris, aprez avoir presque réduit toute cette belle ville en cendres. Ce fut le jour de saint Jean-Baptiste qu'Albert et Isabelle y firent leur entrée triomphante, et qu'ils entendirent la messe dans l'église de saint-Laurent. Tout le chemin étoit richement paré, mais la statue de ces deux augustes personnes faisoit le plus bel objet de toute la célébrité.

Au sortir du territoire de Gennes, ils furent accueillis du vice-roi de Milan, à la tête de sept troupes de cavalerie bien équipées, qui les conduisirent à la capitale de cet État. Pavie leur fit une réception où il donna des convictions de son esprit, de son affection et de sa magnificence. Ce fut là que Rainuce, duc de Parme, vint faire la révérence à Leurs Altesses impériales et royales. Le 5 juillet, ils entrèrent à Milan. Le connestable de Castille[1] les y reçut sous un arc de triomphe, qui représentoit la fête nuptiale de Valence. Le cardinal Dieterstein[2], légat du pape,

[1] Ferdinand de Velasco, connétable de Castille, était gouverneur du Milanais.

[2] François de Dietrichstein, fils d'Adrien, baron de Dietrichstein, et de Marguerite de Cardone, né à Madrid, en 1570, devint évêque d'Olmütz et cardinal, en 1598.

aprez la messe, présenta au nom de Sa Sainteté, la Rose bénite à l'infante et l'épée à l'archiduc, comme défenseur de la foi. La veille de leur départ, ils eurent le divertissement d'une agréable comédie. Ils partirent de Milan le jour de sainte-Madelène, d'où ils passèrent à Serone, pour saluer la sainte Vierge, qui y est éclatante en miracles.

Les Suisses ne cédèrent à personne dans l'accueil qu'ils firent à Leurs Altesses, et ils s'étudièrent surtout, qu'elles fussent pourvues de tout dans leur dangereux passage des Alpes. Ils montèrent le mont saint-Godart le dernier jour de juillet. Ceux de la vallée de Lucerne se distinguèrent par présenter à ces illustres voyageurs, selon la façon du païs, le bœuf gras, couvert de drap, et conduit par quatre sylvains. Ils passèrent trois jours dans ces vallées, aprez quoi, ils descendirent à Bâle, où ils furent saluez de toute l'artillerie, et où, à la façon de cette république, ils furent régalez de deux bœufs gras, et de l'avoine qu'on donna à tous leurs chevaux.

Ils avoient résolu de prendre leur route par la Bourgogne, l'aimable impatience des Belges fit qu'ils changèrent de résolution, et qu'ils prirent leur chemin par la Lorraine. Le duc retournoit justement des eaux de Spa. Il alla rencontrer Leurs Altesses avec le cardinal de Lorraine, son fils, vers Pontamousson[1], et il les régala d'un festin somptueux. Le gouverneur de Metz leur présenta l'entrée de sa ville, mais ils l'en remercièrent, et ils se contentèrent d'accepter son escorte, jusqu'aux frontières du Luxembourg. Ce fut

[1] Pont-à-Mousson.

là qu'Albert reçut mille chevaux de ses bandes d'ordonnance.

Thionville fut la première ville de la Belgique qui eut l'honneur de recevoir leurs souverains. Le comte de Mansfeldt, gouverneur du duché de Luxembourg, accompagné de toute la noblesse, conduisit Leurs Altesses dans sa capitale, le 21 d'août. On chanta le *Te Deum* aux Cordeliers. Le lendemain, on fut au beau parc de Mansfeldt. Ce duché, quoique épuisé de guerres, ne laissa pas de faire à sa souveraine un présent de plusieurs mille pistoles.

Ils entrèrent à Namur, qui étoit la seconde province de leur juridiction, et la seconde des trois qui ont demeuré fidelles au roi, durant les troubles de la Belgique, le 28 août. Le comte Florent de Barlemont, qui en étoit gouverneur, leur fut au devant avec toute la noblesse, en très-bel équipage, et il leur donna trois spectacles agréables. Le premier fut la bourgeoisie et la jeunesse sous les armes, qui charmoient par leurs habits aussi récréatifs que bizars et variez, mais qui charmoient bien plus par leur adresse à manier et à décharger le mousquet. De tout temps immorial, Namur a passé pour une province où naissent les soldats, et ceux qui les ont vus dans cet exercice, donnent dans ce sentiment universellement applaudi. Le deuxième spectacle fut celui de deux compagnies montées sur des échasses d'une hauteur énorme. On m'en a tant dit de ce jeu d'échasses que la curiosité m'a pris d'en être le témoin oculaire. La renomée m'en a moins raconté que je n'en ai vu. Ces échasseurs sont partagez en deux compagnies, celle du dehors de l'ancienne ville se nomme *Havresse*,

celle du dedans se nomme *Melan*. Il règne une animosité héréditaire entre ces deux partis, et c'est surtout au carnaval et aux entrées des princes, que leurs combats, entre ciel et terre, se renouvellent. Il est sûr qu'il est infiniment plus plaisant d'y assister qu'à des batailles rangées, puisqu'il y a du danger aux batailles rangées du côté du spectacle et des spectateurs, au lieu qu'il n'y en a point, ou qu'il y en a fort peu, aux combats des échasses, et que toute la plainte se termine, tout au plus, à un bras cassé ou déboité. Encore s'en donne-t-il une infinité qui n'ont rien de ces accidens. Les Namurois y sont instruits dez leur enfance. Cela fait qu'ils y sont bientôt consommez. Ce furent ces compagnies, qui ne sont ni à cheval, ni à bateau, ni à pied, ni à chariot et même qui ne volent pas, qui vinrent accueillir et qui charmèrent l'archiduc. On vient de me dire qu'un gentilhomme namurois vient de décrire ce jeu d'échasses, en quelques chans[1] qui ont fait honte aux satires de Boileau, et à l'art de prêcher et d'aimer de *De Viliers*[2]. Le troisième spectacle des Namurois fut un combat naval

[1] Ce poëme, en quatre chants, a été publié par GALLIOT, dans son *Histoire générale, ecclésiastique et civile de la ville et province de Namur*, III, 51-69.

[2] Le patriotisme aveugle le seigneur de Montpleinchamp, au moins dans sa comparaison du poëte-gentilhomme avec Boileau. Quant à Pierre de Villiers, ses écrits, en vers ou en prose, sont aujourd'hui tombés dans l'oubli. Né en 1649 ou 1650, à Cognac, il était entré dans l'ordre des Jésuites, qu'il quitta en 1691, pour se faire bénédictin. Son poëme, sur l'*art de prêcher*, a été réimprimé très souvent. En 1728, année même de sa mort, une édition de ses œuvres a été publiée; outre ce travail, elle renferme les poëmes sur l'amitié, sur l'éducation des rois, et des poésies diverses.

qui se donua sur la Sambre, dans un lieu qui règue entre la prodigieuse citadelle de Namur et entre l'abbaïe Bernardine de Salzine[1]. On avoit construit une loge, qui tenoit d'un petit palais sur le rampart, qui règne entre le Joghï[2] et la Tour sur Sambre, et qui est derrière la maison du gouverneur de la province. La nécessité où la France a jeté toutes les villes de la Belgique de se fortifier, a fait démolir cette maison royale, qui méritoit plus d'être conservée que la chaumière de Romule.

Ce fut de là que Leurs Altesses et toute la noblesse contemplèrent le combat naval des jouteurs aquatiques qu'il est impossible de bien décrire, et qui doit être vu pour être bien raconté. Je l'ai vu, et je vous avoue que je n'ai rien vu de plus charmant, en toute ma vie[3]. Laissons tomber en l'eau les jouteurs, souffrons que les acclamations des vainqueurs fassent retentir le rivage de la Sambre, et qu'elles fassent parler tous les échos du rocher admirable, où est située la première citadelle du monde, qui a gémi en 1692[4], et

[1] Galliot, IV, 302-309.

[2] La porte *Joghier*, ou du jeu de quilles. — Galliot, III, 72.

[3] Il ne faut pas oublier que l'auteur est né à Namur. — *Voy.* Galliot, III, 44.

[4] Allusion à la prise de la ville et de la citadelle de Namur, par l'armée française (5 juin et 1er juillet 1692). — Saint-Simon atteste que « les habitants ne pouvoient contenir leurs larmes « et qu'ils ne pouvoient regarder un François, après la prise « de la place. » Il ajoute que le prince de Barbançon (Octave-Ignace de Ligne-d'Arenberg, comte d'Aigremont et de la Roche, vicomte de Dave, chevalier de la Toison d'or, qui avait bravement défendu la place), « fit un assez mauvais compliment à « M. le prince (Condé), et parut au désespoir de la perte de son « gouvernement. » — Duc de Saint-Simon, *Mémoires*, I, 7; *Nob. des Pays-Bas*, III, 236.

suivons Leurs Altesses qui vont entrer dans la troisième province de leur domaine, qui est le Brabant.

Le Brabant a deux capitales, l'une est la capitale du Brabant flamand, et c'est Louvain, l'autre est la capitale du Brabant valon, et c'est Nivelle. Le Brabant fit résolution de rencontrer son prince à Nivelle. Ensuite de cette résolution, on s'assembla au palais du duc d'Arschot, à Brusselle, le 30 août, et voici l'ordre qu'on garda : les trompettes, les pages et la maison du duc marchoient à la tête; suivoient Richard de Putte, consul de Louvain, et Guillaume Guillelmi, pensionnaire de la même ville. Puis Henri Donghelberg[1], consul de Brusselle, et Gilles Martini, pensionnaire de cette ville royale. De là, Blaise de Béjar, chevalier[2], consul d'Anvers, et Henri Schotti, pensionnaire de la même ville. Ce rang étoit fermé de Guillaume Reys, pensionnaire de Boileduc, de Philipe Maes, secrétaire d'État, et de Théodoric Van der Beken, receveur-général[3].

L'église avoit le rang suivant, on y voyoit Mathias Hovius, archevêque de Malines[4] et Guillaume de Bergh, évêque d'Anvers[5]. Le duc d'Arschot mar-

[1] Henri de Dongelberghe, seigneur de Herlaer, bourgmestre de Bruxelles en 1598 et 1599, créé chevalier le 30 novembre 1599. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 106.

[2] Blaise de Bejar, seigneur de Westacker et d'Oosthoven, premier bourgmestre d'Anvers, fut créé chevalier le 22 avril 1598. — *Nob. des Pays-Bas*, I, 111.

[3] Thierry Van der Beken, jadis trésorier des guerres. — *Actes des États-Généraux de* 1600, 130.

[4] Mathias Hovius, né à Malines, abbé d'Affligem, fut nommé archevêque en 1595, et mourut en 1620.

[5] Guillaume de Berghes, fils de Ferry de Glimes, baron de Grimberghe, et d'Anne Sterck, dame de Bucquoy, évêque

choit au milieu. On trouva bon de lui donner ce rang, en vue des frais immenses qu'il faisoit dans cette solennité. Ils étoient suivis de Robert Henrion, abbé de Villers, et de Philipe de Roubergen, abbé de Grimberghe. Suivoient Gerard de Hornes, baron de Bassignies [1], Jaque de Berghe, baron de Grimberghe [2], Lancelot Schetz Grobendonc, baron de Vesemale [3]. Tout étoit fermé de 80 cavaliers. Le comte de Solre ayant donné avis aux Brabançons de l'arrivée de Leurs Altesses, ils traversèrent la ville de Nivelle, et ils leur furent à la rencontre, à la porte de Namur. Le secrétaire Maes prit la parole au nom de tout le Brabant. Les personnes royales passèrent à Halle, où le cardinal André remit entre les mains de l'archiduc les resnes qu'il lui avoit commises provisionnellement. Le duc de Mantoue s'y rendit aussi [4]. La cour arrêta deux jours à Halle [5], et puis elle alla loger à la

d'Anvers en 1597, devint archevéque de Cambray, en 1601 et mourut en 1609. — *Nob. des Pays-Bas*, III, 194.

[1] Gérard, comte de Hornes, baron de Bancignies, et de Boxtel, fils de Jean, baron de Boxtel, seigneur de Bancignies, et de sa première femme, Marie de Sainte-Aldegonde-Noircarmes, fut gouverneur de Malines, puis général de l'artillerie et employé dans diverses négociations diplomatiques. — M. Goethals, *Dictionnaire généalogique*, v° *Hornes-Baucignies*.

[2] Jacques de Berghes, sire et baron de Grimberghe, frère de l'évéque d'Anvers, fut député des nobles de Brabant aux États-Généraux de 1600. — *Actes de ces États*, 100.

[3] Lancelot Schetz de Grobbendonck, baron de Wesemael, député comme les barons de Baucignies et de Grimberghe, des nobles du Brabant, jona un rôle important aux États-Généraux en 1600. — *Actes des États-Généraux*, 19, 100, 144, 145, 265.

[4] Vincent de Gonzague, 1er du nom, duc de Mantoue et de Montferrat.

[5] Les États de Hainaut attendaient les archiducs à Hal. — MM. Henne et Wauters, *Hist. de Bruxelles*, II, 17.

Cambre, belle abbaïe de Bernardines, à deux pas des fauxbourgs de Brusselle.

Le cinquième septembre, un dimanche, à une heure aprez-midi, le magistrat de Brusselle parut à cheval, dans la belle plaine qui s'étend à la porte de Louvain. Il étoit en habit de cérémonie[1]; 2,000 bourgeois étoient sous les armes, dans la même campagne, tous en habits de fête. On y voyoit aussi les cinq compagnies de serment avec les couleurs de l'infante, qui étoient un mélange de roux et de blanc[2]. Vers les trois heures, Leurs Altesses parurent en carosse. Ceux qui étoient en armes, firent trois salves royales, aprez quoi le pensionnaire Gille Martini harangua les souverains, au nom de tout le Brabant[3]. Le président Richardot[4] prit la parole, et il remercia le Brabant au nom de Leurs Altesses. L'aman[5] offrit la baguette

[1] En robes de satin rouge.

[2] L'*Histoire de Bruxelles*, l°. c°. dit, d'après Foppens et de Potter, que ces couleurs étaient rouge, blanc et bleu, et que les serments portaient des vestes blanches, des culottes bleues et des bas rouges.

[3] Gille Martigny fut député des chefs-villes, représentant le tiers État de Brabant aux États-Généraux en 1600. — *Actes des États-Généraux*, 100.

[4] De Guillaume Grusset et de Marguerite Richardot, sœur de François, évêque d'Arras, naquit un fils, nommé Jean, qui prit le nom de son oncle maternel. Jean Richardot, conseiller au grand conseil de Malines, le 19 mars 1568, devint président du conseil d'Artois, puis conseiller d'état, sous le duc de Parme. Le 15 mai 1597, il fut nommé chef-président du conseil privé et jouit de la confiance entière de l'archiduc. Il contribua puissamment à la conclusion du traité de Vervins, du traité de commerce avec l'Angleterre et de la trêve de douze ans. Il mourut à Arras le 3 septembre 1609.

[5] L'amman, officier du souverain, était le chef-justicier dans la ville et le quartier de Bruxelles, dit *Ammanie*. Sire Jean Van

rouge à l'infante, et le consul lui présenta les clefs de la ville.

Il faudroit un gros volume pour raconter simplement l'aparat que cette ville royale fit à ses souverains. Le sixième septembre, les cinq compagnies de serment montèrent en parade à la cour. Quelques jours suivans se passèrent en audiences qu'on donna aux félicitateurs qui étoient venus de tous les cotez, pour faire la bienvenue à Leurs Altesses. On donna quantité de spectacles ausquels le duc de Mantoue donna beaucoup de chaleur.

Le 29 octobre, le comte de Solre, qui avoit accompagné l'archiduc dans son voyage d'Espagne, et qui avoit diverses commissions des États, leur en rendit raison, et les remercia de l'honneur qu'ils lui avoient fait. Le 24 novembre, Leurs Altesses firent leur entrée triomphante dans Louvain, qui ne céda en rien à Brusselle, et qui selon quelques-uns le surpassa. Le docteur Jaque de Bai, neveu de Michel de Bai, fameux par la condamnation du Baianisme [1], les harangua fort éloquemment, à la fin de l'Évangile de la messe, qui se chantoit à Saint-Pierre, par l'abbé du Parc [2], comme chapelain héréditaire des ducs de Brabant. Aprez la messe, Leurs Altesses allèrent prêter leur serment, dans la maison de ville. Aprez quoi, Philipe Maes, secrétaire d'État [3], harangua Leurs Altesses.

der Ee, chevalier, seigneur de Woluwe-Saint-Étienne, Meysse et Hérent, mort le 13 décembre 1607, remplissait alors cette charge, depuis le 21 janvier 1589. — *Hist. de Bruxelles*, II, 507.

[1] Sur Michel et Jacques du Bay et leurs doctrines, voyez le *Dictionnaire de* MORERI, au mot *Baïus*.

[2] Jean de Vlierden, député du clergé aux États-Gén. en 1600.

[3] Philippe Maes, 3e fils de Jacques Maes, conseiller au con-

Le lendemain, le docteur de Frene, qui étoit recteur magnifique, vint les complimenter, au nom de toute l'université. Elles se donnèrent la patience d'entendre la tragédie d'Andromède, que la jeunesse du collège de Faucon représenta. L'aprez-midi elles assistèrent à la dispute du fils du président Richardot[1], qui prenoit le degré de bachelier en théologie, et elles eurent la bonté de recevoir les gants, qu'on a coutume de distribuer dans de pareilles actions publiques. Et pour montrer leur affection envers les belles-lettres, elles firent l'honeur au savant Juste Lipse de venir entendre sa leçon historique. Il expliquoit le troisième chapitre du premier livre de Sénèque, et à la vue de Leurs Altesses, il fit une belle oraison d'improviste, qui se voit dans Bochius, page 159[2]. Ils visitèrent la belle maison d'Heverlé, où le duc d'Arscot les régala magnifiquement. Le 28 novembre, la cour retourna à Brusselle, et Leurs Altesses confirmèrent les privilèges de l'église de Sainte-Gudule, dans le chœur de la même église.

Ils firent leur entrée solennelle le 3 décembre à Malines, qui témoigna son cœur et sa magnificence ; et le 8, à Anvers qui sembla effacer tout ce qu'on avoit fait jusques alors. Sa pompe dura jusqu'au 27 janvier de l'an 1600, auquel jour, Leurs Altesses entrèrent en Termonde et le 28, à Gand, qui leur

seil de Brabant, et d'Aleyde de la Tour-Tassis, était conseiller et greffier des États de Brabant ; il devint, en 1618, président de la chambre des comptes de Lille, et mourut à l'âge de 74 ans, le 15 octobre 1627. — *Nob. des Pays-Bas*, V, 107.

[1] Pierre Richardot, depuis abbé de Saint-Willibrord, à Echternach. *Bibliothèque royale*, M. S. n° 19,463 ; 251.

[2] JOH. BOCHII, *Hist. narratio profectionis Alberti et Isabellæ.*

fit un accueil royal, que Maximilien de VRIENT[1], a très-bien décrit. Elles entrèrent à Courtrai, le 3 février, le 5 à Lille, le 8 à Tournai, le 10 à Douai, le 13 à Arras, le 15 à Cambrai, le 19 à Valenciennes. HENRI D'OULTREMAN en a décrit la pompe[2]; le 25, ils furent à Mons et le 26 à Binche. Je ne marque pas les solemnitez des autres villes de la Belgique et de la Bourgogne[3], parce que les mémoires me manquent; je sais en général que Leurs Altesses furent reçues partout, comme des divinitez descendues du ciel. Il auroit été bien agréable, à de certaines villes, que je fisse la description de leurs magnificences, mais il ne seroit point agréable aux lecteurs curieux que je différasse plus longtems l'histoire de l'archiduc, outre qu'on sait qu'une trop longue table, quelque exquise qu'elle fût, n'est pas moins ennuiante qu'une autre qui n'est pas bien garnie.

Tandis que l'archiduc va et vient, pour aller quérir et pour amener son épouse, voyons ce qui se passe en la Belgique, où il a laissé le cardinal André, son cousin germain et l'amiral d'Aragon, François de Mendoçe, marquis de Guadaleste, capitaine-général de ses armées, et le comte Herman de Bergh, pour son lieutenant-général[4].

[1] *Descriptio pompæ et gratulationis publicæ Alberti et Isabellæ Belgii principum ad inaugurationem à senatu populoque Gandavensi decretam*, etc., par MAXIMILIEN DE VRIENT, greffier de la ville de Gand.

[2] *Triumphus et spectacula serenis. Belgarum principibus Alberto et Isabellæ civitate Valentianâ edita.* HENRI D'OULTREMAN est auteur d'une *Histoire de la ville et du comté de Valenciennes*, publiée par son fils Pierre d'Oultreman, jésuite.

[3] Les archiducs ne sont pas allés en Bourgogne.

[4] Voyez sur la famille de Berg ou S'Heerenberg : — Du

Sur la fin d'août 1598, Mendoza prit devant Venloo un vaisseau holandois, monté par Jean de Raert; six furent faits prisonniers, le reste se sauva à la nage. Au commencement de septembre, il passa la Meuse prez Ruremonde, à la tête de 30,000 hommes. La Berlot passa le Rhin à Kerkraet, entre Cologne et Bonne. L'armée ne fut pas longtems sans l'y suivre. Ils investirent la ville d'Orsoi. Orsoi est au duché de Clèves petite mais importante place. Elle n'est pas minable, à cause que ses rampars sont pratiquez de troncs d'arbres et de terre si bien mêlez, qu'on n'y saurait faire ouverture. La Hollande la prit en 1634, et la France en 1672. Le duc Guillaume[1] avoit commencé à la fermer de ravelins, à la façon de la citadelle d'Anvers, mais il ne put achever l'ouvrage, à cause de sa dépense.

L'amiral Mendoçe demanda d'en avoir l'entrée, pour passer le Rhin. Mais Horst, maréchal et secrétaire du

CORNET, *Histoire des guerres de Savoie*, etc., II, 18; *Nobiliaire des Pays-Bas*, III, 37 et suiv.

De Guillaume, comte de Berg, et de Marie de Nassau, étaient nés six enfants et entre autres : *Herman*, comte de Berg, chevalier de la Toison d'or, gouverneur du duché de Gueldre, en 1558 et mort le 12 août 1611. *Frédéric*, comte de Berg, baron de Boxmer et chevalier de la Toison d'or, gouverneur de l'Artois, et après son frère, du duché de Gueldre, né le 18 août 1559, mort le 3 septembre 1618. *Adolphe*, comte de Berg, seigneur de Hooment, capitaine de cavalerie, mort en 1609. *Henri*, comte de Berg, gouverneur du duché de Gueldre, après son frère Frédéric; conseiller d'État et maître de camp général de l'armée des Pays-Bas espagnols.

Suivant BENTIVOGLIO, c'était *Frédéric* et non *Herman* de Berg qui était maître de camp général de l'armée de l'amiral d'Arragon.

[1] Guillaume, duc de Clèves.

duché de Clèves, la lui refusant, il se mit à se disposer à l'escalade, à la faveur des eschelons des grands chariots de Brabant. La ville intimidée lui ouvrit ses portes. Il somma le château, qui voyant trois capucins et un bourreau, le licou à la main, se rendit sans coup férir. Mendoçe s'y fortifia incessamment, avant le 8 septembre, et par suite avant que l'archiduc ne partit de Brusselle, puis il se rendit maître d'Alpen.

Comme il ne se fera rien d'éclatant de part ni d'autre jusqu'au 16 septembre, passons en Espagne, et contemplons la mort de Philipe II, qui y rend l'esprit le 13 de ce mois.

L'an 1598, Henri IV, roi de France, aprez une infinité de guerres et de fatigues, désiroit ardemment de jouir du repos[1]. Il appréhendoit que dans la continuation de la guerre avec l'Espagne, la fortune ne lui fît un coup pareil à celui d'Amiens, pris par des noix, et qu'il n'éclatât quelque nouvelle faction des grands de France, ou des Hugenots, ou de sa maison même, parce qu'il n'avoit point d'enfans. Il employa Villeroi pour venir à bout de cette négociation, qui lui tenoit si fort au cœur. Ce ministre traita heureusement avec Richardot. Richardot inclina le roi à accorder la paix à la France désolée. Mais ce monarque ne fut pas peu poussé à cet accord, par le désir qu'il avoit de laisser à sa chère fille, Isabelle-Claire-Eugénie, une dotte paisible. Richardot et Villeroi s'abouchèrent sur les frontières de Picardie et d'Artois, et ils convinrent que les deux rois enverroient

[1] Voyez *les Mémoires de* DUPLESSIS-MORNAY. — *Journal de l'Étoile.*

leurs députez à Vervins, où le légat du pape devoit se trouver, en qualité de médiateur. Henri IV, ravi de cette résolution, nomma, pour cet effet, Pompone de Belièvre, conseiller d'État et Nicolas Brulard de Sillery, président au parlement. L'archiduc Albert, autorisé d'Espagne, y envoia le président Jean Richardot, le seigneur de la Tour-Tassis, chevalier de saint Jaque, ancêtre du prince de ce nom[1] et Louis Verreiken, audiencier, premier secrétaire et trésorier du conseil d'État[2].

Comme la France aspiroit aprez la paix, elle hasta ses députez, qui arrivèrent à Vervins dez le 7 février. Ceux de l'archiduc, à qui cette paix étoit indifférente, y arrivèrent plus tard. Les François allèrent les premiers visiter les députez de l'archiduc. Le légat prit le bout et mit son nonce à sa droite; les députez de l'archiduc se mirent au plus honorable, qui étoit au-dessous du nonce et les François se mirent vis-à-vis.

Les deputez convinrent d'abord d'une cessation d'armes à quatre lieues aux environs de Vervins, et

[1] En 1681, la seigneurie de Braine-le-Château, fut érigée en principauté, sous la dénomination de la Tour et Tassis, par le roi d'Espagne Charles II, en faveur d'Eugène Alexandre, comte de la Tour, Valsassine, Tassis, etc., qui fut élevé à la dignité de prince de l'Empire, par l'empereur Léopold, en 1686. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, II, 508; VII, 234.

[2] Louis Verreycken, seigneur de Hamme, Sart-sur-Thyl, Impden, Wolverthem, Rossum, et Ruart, premier secrétaire d'État et audiencier en 1578, reçut le titre de chevalier le 10 juillet 1596. Il fut ensuite nommé conseiller d'État et de guerre; il négocia non seulement la paix de Vervins, mais la trève conclue en 1609 avec les Provinces-Unies. Il mourut le 10 novembre 1611. Il était trésorier, non pas du conseil d'État, mais de l'ordre de la Toison d'or. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, VI, 62; *Actes des États-Généraux de* 1600, 449, 450.

des sauf conduits pour leurs couriers qui iroient à Brusselle et à Paris. Les deputez de l'archiduc, qui trenchoient du maitre, exclurent les Holandois du traité, parcequ'ils prétendoient qu'ils restoient encore sujets du roi, et ils ne voulurent pas comprendre les Anglois, à moins que la religion catholique ne fut rétablie par toute l'Angleterre. Les Anglois pressèrent tant Henri IV, pour pouvoir entrer dans cette paix, qu'il fut obligé de leur accorder 40 jours. Quoique la reine Elisabet demandat encore un mois au delà des 40 jours accordez, Henri IV n'y voulut pas entendre et dez le 12 juin, qui étoit le terme des 40 jours, il pressa les députez de l'archiduc, avec tant d'instance, que la paix fut publiée à Vervins, dez le même jour[1]. Charles de Croï, duc d'Arschot, François Mendoce, amiral d'Aragon, Charle de Ligne, comte d'Aremberg, chevalier de la Toison d'or et Louis de Velasco, grand maître de l'artillerie, servant d'ambassadeurs avec Richardot et Verreiken, apportèrent la ratification à Henri IV, et ils vinrent lui jurer le traité de Vervins, dans Notre-Dame de Paris, le 12 juin [2]. Le maréchal de Biron, Belièvre et Sillery vinrent le jurer à Brusselle, le vingt sixième du même mois. Le roi, qui avoit permis cette paix, en faveur du mariage de sa chère fille Isabelle, n'eut pas le plaisir de le voir, comme

[1] Henri IV ne ménagea à ses alliés aucune chance de pacification; les ambassadeurs de la reine d'Angleterre et des États-Généraux se plaignirent amèrement, et avec raison, de l'abandon de leur prétendu allié. — *Mémoires de* Duplessis-Mornay, VIII, 155 et 230.

[2] Les envoyés avaient mission non de prêter serment, mais de recevoir celui du roi Henri IV, sur l'observation du traité de Vervins.

étant mort deux mois aprez la paix, savoir le 13 septembre, fatal à la maison d'Autriche, tandis que notre Albert destiné pour époux à cette incomparable princesse, étoit encore en chemin.

Le roi avoit fait son testament deux ans avant sa mort, par où il laissoit à sa fille la Belgique et la Franche-Comté, à condition que ces provinces retourneroient à la couronne d'Espagne au defaut d'hoirs mâles ou femelles; que si elles tomboient en fille, elle ne pourroit pas se marier, sans le consentement du roi; que toutes les fois qu'il y auroit mutation, le nouveau successeur prêteroit nouveau serment de conserver la religion catholique, apostolique et romaine et que s'il en départoit, il seroit déchu de tout droit sur ces provinces; qu'elle n'auroit point commerce aux Indes orientales; que le roi se réservoit d'être le chef de l'ordre de la Toison-d'or, et de mettre des gouverneurs et des garnisons, à sa solde, dans les citadelles d'Anvers, de Gand et de Cambrai, qui auroient prêté serment à lui et aux princes de la Belgique [1].

Il y avoit plus de quinze mois qu'une fièvre hectique consumoit ce grand roi, quand les goutes le prirent fort cruellement, la veille de la saint Jean. Les humeurs âcres engendrèrent des abscez qui crevèrent au genou et en diverses parties du corps, d'où il sortoit des fourmillieres de vermines, qu'on ne pouvoit tarir. Il se joignit à cela un satyriasme perpétuel, qui faisoit écouler ses forces et son sang, avec un pus effroyable. La puanteur insuportable qui sortoit de

[1] « Conditions étranges, serviles, iniques et dommageables au pays. » — *Actes des États-Généraux*, 1600, 509, 779.

ses ulcères et ces vilains insectes, qui le mangeoient jusqu'aux os, faisoient faillir le cœur, à ceux qui l'approchoient, mais il ne lui manqua jamais. Il souffrit tous ses maux avec une patience si merveilleuse, et il maintint son esprit dans une assiete si ferme, jusqu'au dernier soupir, que sa cour ne savoit si elle voyoit, en la personne du roi, un plus grand exemple ou de la misère humaine, ou d'une constance héroïque. Un mardi, dernier jour de juin de l'an 1595[1], il passa de Madrid à l'Escurial, contre l'avis de ses médecins. Y étant arrivé, il tomba dans une fièvre tierce, qui lui dura sept jours; aprez quoi, il alla un peu mieux; mais le mercredi 26 juillet, vers minuit, il tomba dans une double tierce. On attribua cette fièvre à un exercice trop violent qu'il prit tant dehors que dans le monastère de saint Laurens, trois jours avant de tenir le lit. Ce fut au septième jour de sa fièvre, qu'il lui vint un abscez mortel au genou. Le trentième jour, à l'occasion d'une médecine assez légère, il eut une disenterie de plus quarante décharges en un jour. L'hydropisie lui fit enfler tout le corps, et la goute l'exténua jusqu'aux os. Durant les 53 jours de sa maladie, il fut impossible de le remuer, supplice insupportable à ce cœur, qui aimoit la propreté et la netteté en tout, jusqu'à la superstition. Ce vrai portrait de Job ne donna jamais aucun signe d'impatience. Deux heures avant mourir, il demanda à Dieu de pouvoir être quitte de ses douleurs, afin de pouvoir se disposer pour aller au devant de l'Époux céleste. Il tomba ensuite dans un ravissement que personne ne prit pour

[1] 1598.

une défaillance, et il en revint avec l'accomplissement de sa requête. Ce fut ensuite qu'il fit mille caresses au crucifix de son père Charlequint et à l'image de Montferrat, qui étoit dans le cierge bénit. Le jour de saint Dominique, il se fit apporter, avec pompe, le bras de saint Vincent, le genou de saint Sébastien et les reliques de saint Aubain, patron de Namur, que le pape Clément VIII lui avoit envoyées, avec indulgence plénière. Il se les fit appliquer et il s'adressa tendrement aux saints qui les avoient animées durant leur vie.

Jamais il ne couchoit sans prendre de l'eau bénite; dans sa maladie il redoubla l'usage de cette pratique salutaire. Sa chère fille Isabelle venoit lui lire de temps en temps les œuvres spirituelles de Louis de Blois, abbé de Liessies, en Hainaut. Son confesseur, Jaque Yepez, et Loaysa, archevêque de Tolede [1] le consoloient par la lecture de l'évangile, où il est fait mention du bon larron, de Madeleine, du paralytique, et des autres chefs-d'œuvres de la grâce. Sa prière familière étoit celle qui est couchée dans le *Cimeliarchium* de Blosius et qui commence : *Heu bone Jesu, omni tempore vitæ meæ, etc.* A l'archevêque de Tolède seul, il donna, à distribuer en œuvres pies, 20,000 ducats; à son confesseur autant, avec mille autres de rente, pour la décoration de Notre-Dame de Guadaloupe. Il fonda un couvent d'Augustins à Huesca, en Aragon. Par les mains du comte de Cinchon[2], il en envoya 10,000 à

[1] Giron Garcias Loaysa, successeur de l'archiduc Albert à l'archevêché de Tolède, était aumônier et maître de la chapelle du roi, depuis 1585.

[2] Don Pedro Fernandez de Cabrera y Bobadilla, comte de Chinchon, étant mort le 19 août 1575, fut remplacé par son fils

Montferrat, il en donna 6000 aux Jacobins de Valence, et 3000 aux Bénédictins de Vailladolid. Il en assigna 6000 pour la canonization de saint Raimond. Je passe une infinité de saintes largesses qu'il fit durant sa maladie.

Avant mourir, il fit la solennelle profession de foi, qui se lit dans le chap. 2, livre 2 de l'*Enchiridion* de Blosius[1]. Il fit une confession générale de toute sa vie, le premier d'août et il enjoignit à son confesseur, par modestie, de n'en rien dire. Il ne l'acheva qu'au bout de trois jours. Il communia quatre fois durant les 53 jours de sa dernière maladie, deux fois après avoir reçu l'extrême-onction, et le jour de la naissance de la Vierge. Le douzième septembre, veille de sa mort, son confesseur dit la messe en sa chambre. Il se plaignit amoureusement de ce qu'il ne lui avoit pas donné la communion et il demanda au moins qu'il lui montrat le saint ciboire. Le 12 août 1598, le roi avoit fait venir en sa chambre Camille Cajetan[2], patriarche

don Diégo de Cabrera y Bobadilla, 3e comte de Chinchon, majordome du roi et membre du conseil d'État. — *Correspondance de Philippe II*, I, LXV, LXXXII.

[1] Blosius, traduction latine de Blois. Il s'agit ici d'un Belge, Louis de Blois, cité plus haut, fils d'Adrien de Blois, seigneur de Juvigny, et de Catherine de Barbançon, né en 1506, au château de Donstienne, près de Beaumont, en Hainaut. Il fut élevé avec l'archiduc Charles, depuis l'empereur Charles-Quint. A l'âge de 14 ans, il prit l'habit religieux, au monastère de Liessies. Il existe plusieurs éditions de ses œuvres; la plus complète fut publiée à Anvers en 1633, par les religieux de Liessies. Il mourut le 7 janvier 1566, dans sa 59e année. — André Duchêne, *Histoire de la maison de Châtillon*; Valère André, *Biblioth. belg.; Acta Sanctorum*, janvier.

[2] Camille Cajetan, était fils de Boniface Cajetan, duc de Sermonetta, seigneur de Cisterna, et de Catherine Pio, des

d'Alexandrie et nonce du pape, qui étoit venu en Espagne, pour le sacre de Garcie Loaysa, archevêque de Tolede, et il lui demanda humblement la bénédiction et les indulgences papales. Il faut remarquer que le nonce en avoit écrit au pape, et que la reponse de sa sainteté vint avant la mort du roi. Il reçut l'extrême-onction 20 jours avant mourir. Il se fit lire de son confesseur, toute la cérémonie de ce dernier sacrement. Il se fit rogner les ongles et il lava les mains, quoique cela dût rengréger les plaies que la goute lui avoit causées. S'étant confessé, il reçut ce sacrement des mains de l'archevêque de Tolède, le premier jour de septembre à neuf heures du soir et il voulut que son fils Philippe III y assistât, à qui il voulut parler tout seul : « J'ai voulu mon fils, « que vous assistassiez à cette cérémonie, afin que « vous vissiez où aboutissent toutes les grandeurs de « la terre. Je vous recommende la religion catho« lique et la justice; et vivez si bien que vous n'ayez « pas de scrupule, quand vous vous trouverez où je « suis. » Il lui donna ensuite par écrit, de sa propre main, quantité de beaux principes pour règner chrétiennement. Il donna de plus à son confesseur, les derniers avis que saint Louis donna à son fils, et il lui ordonna de les lire à Philippe III, dez qu'il auroit fermé les yeux. Deux jours avant sa mort, il avoit dit à son fils qu'il devroit s'adresser à son confesseur, pour avoir la lecture de ce papier; Philippe III n'y manqua point, le propre jour des obsèques de son père. Je trouve bon de mettre tout au long cette der-

comtes Carpi. Son frère Henri avait été créé cardinal par Sixte V.

nière volonté, pour faire honneur au saint fils de la reine Blanche et au roi catholique, rien n'empêchant qu'un même ruisseau ne vienne de deux sources.

A l'imitation de saint Louis, Philippe II recommanda à son fils d'aimer Dieu de toutes les forces de son âme, parceque sans cela nul homme ne doit prétendre au ciel; de craindre plus que tous les maux imaginables de lui déplaire; d'en recevoir les adversitez, comme les ayant bien méritées, et comme des instrumens de son salut, et de sentir dans la prosperité, une humble et profonde reconnoissance, au lieu de s'en élever et d'employer les dons de Dieu, à lui faire la guerre; qu'il assistât aux offices de l'église, et particulièrement au sacrifice du corps de Jesus-Christ, avec le respect qu'il mérite et dans une entière application de cœur et d'esprit : qu'il exposat souvent l'état de sa conscience, mais à des confesseurs choisis, qui sussent lui montrer en toutes choses, et ce qu'il devoit faire et ce qu'il devoit éviter ; et qu'enfin il fût fait de telle sorte, que non seulement ses confesseurs, mais encore ses amis ne hésitassent point à l'avertir, et de ce qu'il feroit mal, et de ce qu'il pourroit faire mieux. Aprez il régloit le choix de ses amis, dont il vouloit que la vertu et le désinteressement fissent le caractère; il en excluoit tout homme capable de corrompre les autres, par son exemple, ou par ses discours; il bannissoit de ses conversations tout ce qui pouvoit blesser le respect dû à Dieu, ou l'honneur du prochain; en un mot il le conjuroit d'aimer tout bien, et de haïr tout mal, en quoi que ce fût. Il lui conseilloit d'avoir le cœur tendre et sensible, pour tous ceux qui souffriroient et de les soulager, en toutes les ma-

nières qu'il le pourroit. Mais quand il s'agiroit de faire justice, il vouloit qu'il y fut inflexible, sans varier en rien, ni pour le riche, ni pour le pauvre; qu'il appuyat pourtant le plus foible, tant que les choses ne seront point éclaircies, et que dans ses affaires propres, il se déclarat contre lui-même jusqu'à ce que la vérité parut ; car il prétend que cette vérité soit l'unique règle de Philipe, qu'il n'oublie rien pour la découvrir en tout ; qu'il la fasse par là aimer à ses officiers, et que quand elle le condamnera, il ne demeure pas un instant sans y satisfaire. Qu'il eut grand soin de procurer le repos aux ecclésiastiques, et de leur conserver ce qu'ils tenoient de ses pères, sans oublier jamais le mot de Philipe, son bisayeul [1], qui pressé de réprimer leurs entreprises, répondit qu'il recevoit assez de bienfaits de Dieu, pour souffrir quelque chose de ses ministres. Qu'il honorat sur tout, parmi les gens de l'église, ceux par qui Dieu seroit le plus honoré, et la foi plus exaltée ; qu'il ne donnât les bénéfices que par le conseil de gens capables, et qu'à ceux qui pourroient les remplir dignement, et qui n'en auroient point encore. Qu'au reste il veillât sans cesse, à la tranquillité de ses sujets, à les faire vivre en frères, à ne les charger de subsides que dans l'extrême besoin, et pour la défense de l'État. Qu'il conservat inviolablement leurs franchises, et leurs priviléges, s'assurant ainsi de leur cœur, et comptant que ce seroit la richesse et la puissance de ses sujets, et sur tout des bonnes villes, qui le mettroient à couvert des entreprises étrangères ou domestiques.

[1] Philippe-le-Beau, souverain des Pays-Bas et roi d'Espagne, était l'ayeul de Philippe II.

Mais pour ôter de grands prétextes à violer ces derniers conseils, il lui recommandoit de retrancher tout excès dans la dépense de sa maison et de n'entreprendre jamais de guerre en pays chrétien, qu'avec une sérieuse délibération et aprez avoir tout tenté pour l'éviter; auquel cas il veut qu'on s'applique à garentir les églises, et ceux qui n'auront de part à la guerre que par leur malheur. Enfin, il l'avertissoit de veiller sur les juges, de bannir de l'Etat toute sorte de scandale, de rendre incessamment grâce à Dieu de ses bienfaits, pour en mériter de nouveaux. Puis le conjurant de ne lui pas refuser le secours, dont les morts ont besoin, il lui donnoit toute la bénédiction qu'un fils peut attendre d'un père; il lui souhaitoit la grâce de ne faire jamais que ce qui seroit agréable à Dieu; et il demandoit qu'ils pussent se retrouver un jour ensemble, pour le louer et pour le bénir à jamais. Voilà le testament de Louis IX et de Philipe II.

Le roi ayant reçu l'extrême-onction, protesta de n'avoir jamais de sa vie été plus consolé. Vendredi onzième septembre, Philipe III et Isabelle-Claire-Eugénie vinrent recevoir la bénédiction de leur père. Nous avons dit ce qu'il recommanda à son fils. Il dit à sa chère Isabelle : « Ma fille, puisque Dieu ne veut « pas me donner la consolation de vous voir mariée, « je vous recommande de toujours vous comporter « comme vous avez fait jusqu'ici, et d'avoir soin de « la foi catholique en la Belgique, puisque c'est pour « cela que je vous la donne en dote. Recommandez « le même, en mon nom, à votre époux l'archiduc « Albert, du moment que vous le verrez. »





Un mois avant sa mort, il envoya deux moines de l'Escurial au tombeau de son père, pour en prendre les mesures, et pour examiner dans quelle situation il étoit. Ensuite il recommanda à Christophe de Moura Castelrodrigo[1], d'avoir soin de sa sépulture, tout seul, sans que personne l'assistat. « Je ne veux pas, dit-il, « qu'on m'ouvre, ou qu'on me découvre, vous me « mettrez une nouvelle camisole; pendez moi un cru- « cifix au cou, et puis vous me couvrirez d'un suaire. « Mettez moi dans un cercueil de plomb bien bouché, « afin que je n'infecte personne. » Quatre jours avant sa mort, il dit au duc d'Alve[2] où il trouveroit son crucifix héréditaire et des cierges de Notre-Dame de Montferrat, et il lui ordonna de les lui présenter en son tems. Il y avoit six ans qu'il avoit préparé ces cierges bénis, pour les tenir en mourant. Il recommanda à son fils de se servir de ce même crucifix, qui venoit de Charles-Quint. Le duc d'Alve lui présenta un des cierges bénis, le jour de sa mort à minuit: « Il n'est pas encore tems, » dit le roi. Il l'accepta à trois, en levant les yeux au ciel et en disant: « Il est présentement tems. » A la dernière heure il protesta qu'il vouloit mourir en fidèle enfant de l'église catholique, et en fils respectueux du saint Siége apostolique et romain. Il se fit lire la passion de Notre Seigneur, écrite par

[1] Christophe de Moura, comte de Castel-Rodrigo, d'origine portugaise, fut attaché à l'infante Jeanne, sœur de Philippe II; après la mort de cette princesse il passa au service du roi et fut l'un de ses ministres favoris. — Bentivoglio, IV, 138; et *Correspondance de Philippe II*, I, LXXX et suiv.

[2] Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'Albe, et gouverneur général des Pays-Bas, était mort le 12 janvier 1582, à l'âge de 74 ans; il était remplacé par son fils Frédéric de Tolède.

saint Jean. Jean Gomez de Sanabria le pria de se reposer, le roi répondit qu'il n'en étoit pas tems. Voici ses dernières paroles : « Je meurs dans la foi catholique et « dans l'obéissance de l'Eglise romaine. » Aprez un soupir ou deux, il expira, comme un enfant, le dimanche 13 septembre 1598, à cinq heures du matin, à la pointe du jour, âgé de 72 ans, dont il en avoit règné 42 et neuf mois, depuis l'abdication de son père Charles-Quint, et Philipe III n'étant âgé que de 20 ans. Il avoit ordonné une infinité de messes de la sainte Croix et de Notre-Dame. Il eut le bonheur de mourir la veille de l'exaltation de la sainte Croix, et dans l'octave de la naissance de la Vierge. Clément VIII dit en plein consistoire que l'Eglise ne pouvoit faire de plus grande perte qu'à la mort de ce prince. Il mourut à la même heure que les enfans du séminaire de l'Escurial chantoient la messe de l'aurore, qu'il avoit fondée, pour obtenir une bonne mort, et bientôt le paradis, aprez sa mort. Le lendemain 14 septembre, on fit ses obsèques, ainsi qu'il l'avoit ordonné. Aprez la messe, Philipe III et la cour conduisirent le corps au tombeau, qui étoit auprez de celui de la reine Anne [1], sa dernière épouse, au pied de l'autel. L'archevêque de Tolède officia, mais avec larmes. Le père Antoine de Leon, prédicateur de saint Laurens de l'Escurial, fit l'oraison funèbre ; le docteur Terrones, prédicateur du roi, fit celle des obsèques magnifiques, que le roi fit faire à Madrid, le mercredi 26 septembre.

Je me félicite d'avoir recouvré les circonstances

[1] Anne d'Autriche était morte le 26 octobre 1586, à l'âge de 31 ans. — PRESCOTT, *Histoire du règne de Philippe II*, V, 205.

inouïes[1], pour la pluspart de la mort de ce grand roi, d'un écrit authentique que l'archevêque de Tolède donna ordre de dresser immédiatement aprez, savoir le 20 septembre, au licencié Cervera de la Tour, chapelain du roi, de l'ordre de Calatrave, qui a été le témoin auriculaire et oculaire de ce qu'il raconte et de ce que j'ai copié de son espagnol.

L'archiduc Albert n'étoit qu'à Nuremberg, quand un courier lui apporta la triste nouvelle de la mort de ce beau père, qu'il aimoit aussi tendrement que son propre père. Tandis qu'il essuye ses larmes, et qu'il continue son voyage, retournons en la Belgique, pour voir ce que les Holandois y font.

Le 16 septembre, c'est-à-dire deux jours aprez la mort du roi, les Holandois essayèrent de rompre un grand convoi, qui venoit de Gueldre à l'armée espagnole, et dans ce dessein, ils avoient déjà passé la rivière de Walhal, pour l'attaquer entre Venlo et Orsoi, mais l'adresse des Espagnols leur fit manquer cette occasion.

Les Espagnols pour donner le change à leur ennemi, lui enlevèrent un navire, le 20 septembre, par le stratagême de quelques matelots de Bommel et de Tiel, qui s'étoient venus rendre à eux. Ces matelots gagnez, laissèrent couler leur barque à val-eau et ils ne laissèrent qu'un homme au gouvernail. Les Holandois prennant cela pour une nonchalance véritable, ne s'en donnèrent pas de garde. La barque espagnole heurta contre la proue de la galère holandoise, qui faisoit la prière, avant le

[1] Restées inconnues.

déjeuné. Les Espagnols qui y étoient cachez, se jettèrent sur leurs ennemis, qui ne s'attendoient à rien moins. Les Holandois furent tous tuez ou blessez, à la réserve du capitaine Simon Janson d'Eedam, qui se sauva, lui onzième, à la faveur de sa chaloupe. Ainsi l'Espagnol demeura le maître de cette galère sur le Rhin, vis-à-vis de la ville de Rées; en ayant déchargé l'équipage, ils la brûlèrent. C'étoit par là que Mendoçe s'initioit à une conquête plus importante. Il vint mettre le siége devant la ville de Rhinberg, et il y avoit grande apparence qu'elle alloit lui couter beaucoup de sang, si le feu qui se prit au magasin, ne lui en eût épargné la peine. Alphonse d'Avalos s'en rendit maitre le 15 octobre, et il fit beaucoup de courtoisie à la garnison holandoise, pour reconnoitre celle qu'il avoit reçue du prince Maurice, en la Betuve [1].

L'amiral [2] conquit quantité d'autres places, [3] mais la Holande se dédommagea par la prise du fort saint André. Le cardinal André d'Autriche lui avoit

[1] Betuwe ou Betau, partie du duché de Gueldre, bornée par le Wahal et le Rhin, depuis le fort de Schenk jusqu'aux environs de Thiel et de Buren.

[2] L'amiral d'Arragon.

[3] Les conquêtes faites par l'amiral d'Arragon au delà du Rhin, dans des pays neutres et sans défense, ont déshonoré à iamais ce général et le gouvernement qui ne l'a pas désavoué. Nons sommes heureux de pouvoir dire que cette campagne honteuse se fit contre l'avis et les représentations des officiers belges. — BENTIVOGLIO, IV, 175, note; VAN METEREN, fº 435, *Actes des États-Généraux de* 1600, XII.

Voyez sur les horribles cruautés, les pillages et les crimes commis par les troupes espagnoles en Westphalie: — FRANÇOIS LE PETIT, *Grande chronique de Hollande*, etc.; VAN METEREN; PALMA CAYET, *Chron. sept*, 192, 193.

donné son nom, parcequ'il l'avoit construit durant son administration, et tandis que notre archiduc étoit dans ses voyages. Il étoit assis dans un lieu avantageux de l'île de Bommel, au village de Rossem. Ce fort fut surnommé la clef et la lunette de la Hollande, parce qu'en effet, par là on entroit dans le cœur des Provinces-Unies, et parce que les Belges fidèles y étoient, comme sur un observatoire, pour découvrir tout ce qui se passoit parmi leurs voisins. Le prince Maurice, qui n'aimoit pas qu'aucun autre que lui eût entre les mains les clefs de la Hollande, et qui regardoit cette lunette d'approche comme une espionne incommode, trouva des traîtres marchands qui lui vendirent le fort saint André au prix de cent et vingt-cinq mille francs[1]. Il prit possession de son emplette le onzième jour de mai de l'an 1600. La pluspart des vendeurs se retirèrent dans Ostende, qui tenoit alors pour les Hollandois et qui étoit un azile assuré pour des gens craintifs à qui un rempart ordinaire ne suffit pas.

Les Hollandois et les François témoignèrent une joie excessive de cette lâche conquête à beaux deniers comptans[2], mais cette joie fut rabatue par une

[1] Les forts de Saint-André et de Crevecœur avaient pour gouverneur Nicolas de Catrice, et une garnison composée de soldats du régiment allemand de *Biglia*, et du régiment wallon de Charles de Lalaing, baron de Hachicourt, qui « ayant esté « longtemps sans recevoir argent, ni payement de leurs gages, « chassans et mettans leurs officiers hors du fort, se vindrent « à mutiner.... » — C. A. DE CROY, *Mémoires guerriers*, 2, 3, 6 et 7.

[2] La garnison du fort Saint-André, malgré sa mutinerie, offrit de se défendre, à condition d'obtenir sa grâce. La réponse

avanture qui mérite d'être à la tête du siècle seizième, surnommé, avec justice, le siècle prodigieux. Ce fut un duel pareil à celui des trois Horace romains contre trois Curiace albanois, qui rendit mémorable le règne de Tullus Hostilius. Il se donna le cinquième février mil six cent, entre la ville du Mont sainte Gertrude [1] et celle de Boisleduc. Gertruydenbergh d'où sortirent les champions françois-holandois, est sur la rive gauche de la rivière de Merwe, à trois lieues de Dort [2] et de Breda. Elle est bâtie en forme de croissant, et elle est fortifiée régulièrement, vers les frontières du Brabant. Elle tire son nom de sainte Gertrude, fille de Pépin, maire du palais de France [3], ou de sainte Gertrude qui vivoit à Delft, au siècle quatorzième. Ce domaine du prince

de l'archidnc ne parvint pas à temps et elle se rendit le 8 mai 1600. — C. A. de Croy, *Mémoires guerriers*, 6 et 7.

« Sadicte Aitèze avecq l'Infante alioient thirer l'oyzeau à « l'arcq-arbalettre, au lieu de penser d'aller secourir le fort de « Saint-André... lequel s'ailoit perdre estant ablocqné de sept « à huyt costez, en leqnel estoient plusieurs pièces d'artiilerie « et de canon, avecq grande quantité de pouidre, bouiletz et « autres munitions et vivres, tellement qu'on estimolt que ia « perte des artiileries, pouldre et bonlletz et autres munitions « portoient blen cent et cinqnante milz florins, sans ies vivres. « N'est doncqnes merveille sy ie tout vat trés mal, ven qne le « Hollandois avoit tonjours le dessus. »

« Au jour précédent, le fort, nommet le fort Monsr Saint- « André, fut rendu à l'ennemi par faulte de secours... » — *Relation de don Gaspard Hanot, abbé de Hautmont; — Actes des États-Généraux de* 1600, 195, 197.

[1] Gertrnydenberg.

[2] Dordrecht.

[3] Eile fut abbesse de Nivelle de 647 jusqu'en 656, et mourut le 17 mars 659. Au XIIe siècle le monastère de Nivelle fut changé en chapitre de chanoinesses nobles.

d'Orange, roi d'Angleterre[1], est renommé par la pesche des saumons, des esturgeons et des aloses. Les Hollandois le surprirent en 1573. Boisleduc, d'où sortirent les champions belges-archiducaux, est une ville du Brabant, avec évêché suffragant de Malines, sur le Domele, qui y reçoit l'Aade et la Diese, et qui, à deux lieues de là, se jette dans la Meuse, dans l'endroit où elle forme l'île de Bommel. Godefroy, duc de Brabant, d'un bois où il se plaisoit à la chasse, en fit une ville, l'an 1184, comme cette chronique le marque : *Godefridus Dux e Silva fecit oppidum* [2]. La cathédrale, avec sa belle horloge, est dédiée à saint Jean. Le comte de Hohenlo, pensant surprendre Boisleduc, en 1585, y fut lui-même honteusement surpris. Frédéric Henri, prince d'Orange, la prit en 1629. Pierre Borri décrit ce siége. Le pape Paul IV y fonda un évêché l'an 1559. François Sonnius [3] en fut le premier prélat. Les Holandois en ayant banni la religion catholique, les évêques se tinrent à Goldorp.

[1] Guillaume III régnait en Angleterre au temps où l'auteur écrivait.

[2] Le *D* ne compte pas dans ce chronogramme, ainsi composé :

GODEFRIDVS DVX DE SILVA FECIT OPPIDVM.

[3] François du Champ, ou Van de Velde, né aux environs de Bois-le-Duc, dans le village de Son, en prit le nom qu'il latinisa et sous lequel il est connu. Il accompagna Robert de Croy, évêque de Cambrai, au concile de Trente. En 1557, il assista au colloque de Worms. Il contribua à la création des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas ; il fut d'abord évêque de Bois-le-Duc, puis d'Anvers et mourut le 26 juin 1576, laissant plusieurs ouvrages sur la religion et la théologie, ainsi qu'une série de lettres adressées à Viglius et publiées par le chanoine DE RAM. — *Bulletins de la commission royale d'histoire*, 1re série, XVI.

Le pape y crée des vicaires généraux, qui administrent cette église. C'est de ce vicariat que monseigneur Basseri, brussellois, est monté dignement sur le trône épiscopal de Bruge; monsieur Styart, docteur de Louvain, lui a succédé, et les fidèles aux papes souhaitent qu'il n'en demeure pas là.

Le champ de bataille qui fut choisi du commun consentement des champions, est une plaine qui règne entre Boisleduc et Mont-sainte-Gertrude. Le sujet de la querelle furent les gasconades et les insultes insolentes que les Hollandois-François[1] faisoient aux Belges fidèles, que le malheur de la guerre retenoit prisonniers au Mont-sainte-Gertrude. Le plus insolent de tous, étoit un capitaine normand, nommé Briauté[2], qui servoit la Hollande et qui étoit de garnison au Mont-sainte-Gertrude, en qualité de capitaine de cavalerie. Bien loin de consoler et d'honorer ses prisonniers, comme font les honnêtes vainqueurs, il leur reprochoit incessamment qu'ils n'étoient que des lâches et que des coquins. La contumelie[3] regardoit sur tout

[1] Les Français au service de la Hollande.

[2] On a beaucoup écrit sur le duel de Vucht, et nous croyons ne pouvoir mieux faire que de renvoyer à Van Meteren, f° 470*b*, 471*a*, à François Le Petit, *Grande chronique de Hollande*, à Palma Cayet, *Chronologie septennaire*, 247, aux *Mémoires de* Sully, III, 527, à l'*Abrégé historique du règne d'Albert et d'Isabelle*, publié par la Société, édit. M. Ad. Campan, 76, 119. Voyez aussi les *Bulletins de l'académie royale de Belgique*, an. 1843, article de M. le baron de Reiffenberg, sur le duel de Bréauté; *Bulletins de la commission royale d'histoire*, 1re série, VI, 301 et suiv.; 2e série, VIII, 140 et suiv.; *Dictionnaire de* Moreri, v° *Bréauté*. Voyez enfin sur la famille de Bréauté les *Mémoires de* Bassompierre; les *Mémoires du duc de* Saint-Simon, édition de Cheruel, IV, 253, VIII, 417.

[3] L'outrage.

le comte de Grobendonc [1] qui étoit gouverneur de Bois le Duc, ancestre du digne évêque de Namur et de Gand[2], et du comte de Grobendonc d'aujourd'hui, qui fait beaucoup d'honneur à ses ayeulx par sa piété, par sa modestie, par sa fidélité, par sa prudence, et par sa bravoure[3]. Cependant comme les grandes âmes méprisent les fanfarons, il se mit fort peu en peine des gasconades de Briauté; son lieutenant y fut plus sensible. C'étoit un de ces martiaux enfans de Boisleduc, qui, à ce qu'on dit, naissent tous soldats[4]. Il se nommoit Gerard Abraham, famille connue à Boisleduc, mais son nom de guerre étoit celui de Friandmorceau ou Lekerbetjen. Il s'étoit signalé, en 1589, pour faire rentrer le Mont-sainte-Gertrude sous la

[1] Antoine Schetz, baron de Grobbendonck et de Wesemale, chevalier de Saint-Jacques, gouverneur de Bois-le-Duc, et plus tard de Louvain. La seigneurie de Grobbendonck fut érigée en baronnie, par lettres patentes d'Albert et d'Isabelle du 4 mars 1602, et depuis en comté, par le roi Philippe IV, le 3 juillet 1637. Antoine Schetz mourut en 1640. *Nob. des Pays-Bas*, I, 136.

[2] Ignace-Augustin Schetz, dit de Grobbendonck, seigneur d'Oosterwyck, naquit à Bois-le Duc en 1625, d'Antoine Schetz, baron de Grobbendonck, et de sa deuxième femme, Marie de Malsen, fille de Hubert, seigneur de Tilbourg, et d'Otteline Hargen, dame d'Oosterwyck. Il fut chanoine et archidiacre du diocèse de Tournai, puis nommé évêque de Namur en 1667, et de Gand en 1670. Il est mort à Gand, le 31 mai 1680. — *Histoire chronologique des évêques de Gand*, 57.

[3] Le comte de Grobbendonck, vivant au temps de l'auteur, était petit-fils d'Antoine de Grobbendonck, gouverneur de Bois-le-Duc, et neveu de l'évêque de Gand. Il mourut, le 11 février 1726, âgé de 74 ans, sans laisser postérité de Marie-Caroline-Madeleine de Berghes. Le comté de Grobbendonck et ses autres seigneuries firent retour à la branche des Schetz, qui prit le nom d'Ursel. — *Nob. des Pays-Bas*, I, 137.

[4] « Marchands-guerriers. »

domination catholique, et il avoit un frère, nommé Antoine, qui ne lui cédoit pas en bravoure. Gerard fit entendre à Briauté qu'il avoit grand tort de traiter les gens du roi de lâches coquins, et qu'il ne tiendroit qu'à lui de peser la pesanteur de leurs bras. Le gentilhomme normand, qui ne manquoit pas de courage, ni de hardiesse, lui fit répondre qu'il admettoit l'éclaircissement. On convint de part et d'autre du champ de bataille et du nombre des champions. Pour faire les choses dans les formes, Briauté alla prier humblement Maurice, prince d'Orange, d'approuver ce combat. Maurice, qui connaissoit la boutade françoise et la valeur des Belges fidelles, n'y voulut point entendre au commencement; mais enfin fléchi par les importunitez de Briauté, qui malgré ses chefs, couroit à son malheur, il y conniva. Je crois qu'il en arriva de même à l'égard du lieutenant du comte de Grobendonc. Quoiqu'il en soit, il fut déterminé qu'on se battroit dix-neuf contre dix-neuf. Briauté fit croire au seigneur de Wingaerde, son gouverneur du Mont Sainte-Gertrude, qu'il avoit le consentement du prince Maurice, et qu'au cas qu'il demeurat au champ de bataille, il lui léguoit ses armes qui étoient dignes d'un roi. Il sortit du Mont Sainte-Gertrude, le 5 février, à la tête de dix-neuf cavaliers presque tous françois, qui portoient le plumet blanc au haut de leur morion, pour faire voir qu'ils alloient soutenir l'honneur de la France. Quoique le mi-chemin entre le Mont Sainte-Gertrude et Boisleduc fut désigné pour être le champ de bataille, l'ardeur martiale néanmoins emporta plus avant Briauté, qui s'avança jusqu'à une demie lieue de Boisleduc. Ce fut là qu'il rencontra le lieutenant



de Grobendonc, à la tête de dix-neuf Belges, qui par leur panache rouge, marquoient qu'ils alloient défendre la gloire espagnole. Aussitôt chacun se rangea en ordonnance de bataille. Dez que les trompettes eurent donné le signal du combat, Briauté courut avec furie sur le lieutenant de Grobendonc, et il le tua d'un coup de pistolet, qu'il lui tira dans la visière. Au même instant, le frère de ce lieutenant, nommé Antoine, qui s'étoit fait de la partie et trois autres Belges, tombèrent roides morts. La chute de ces deux illustres Brabançons déconcerta un peu les Belges fidelles, mais enfin, à la façon des éléphans, que la pourpre rend plus furieux, ils se jetèrent sur les François, avec tant d'impétuosité, qu'ils les défirent entièrement à la réserve de Briauté, d'un autre gentilhomme normand, qui lui étoit parent, et de deux François qu'ils firent prisonniers, et qu'ils conduisirent en triomphe vers Boisleduc.

Le grand cœur de Briauté n'appréhendoit rien tant que de servir de trophée dans une ville et devant une garnison qu'il avoit si insolemment méprisée. On lui épargna cette confusion, et on lui brûla la tête avant qu'il mît le pied dans la ville[1]. Ce fut ainsi que le laurier couronna la tête des Belges fidelles, et que les François aprirent à modérer leurs fanfaronades. La ville de Boisleduc, pour honorer ses vaillans citoyens, fit ériger un monument à Gérard et à Antoine Abraham, au jubé de l'église des Dominicains de Boisleduc.[2]

[1] C'est une étrange manière de justifier la conduite déloyale et odiense du vainqueur envers un ennemi vaincu et prisonnier. Voyez Van Meteren, f° 471.

[2] L'auteur passe sous silence des faits d'une grande impor-

La Belgique triompha quelque tems au sujet de l'avantage de sa nation, mais le prince Maurice détrempa ses allégresses, en se servant, fort à propos, de la mutunerie des soldats belges[1] qui se plaignoient de la paye. Maurice, pour pescher en eau trouble, fit passer devant la ville de Dort[2] deux cens et quatre vingt voiles. Ce beau spectacle recréa les yeux de cette ville, un jour tout entier; mais ce ne fut qu'une ostentation, car ces forces navales se rendirent soudain en Zélande, dans l'île de Valkeren,[3] audessus du château de Rameken,[4] ou Zeeburch,[5] qui leur étoit assigné pour leur rendez-vous général, et où elles devoient attendre un vent favorable. Elles firent voile, le 22 juin 1600, et elles vinrent mouiller à Biervliet, prez du Sas-de-Gand, qui est l'écluse qui mène de Gand à la mer.

Le prince Maurice fit prendre les devans à son cousin, le prince Ernest de Nassau,[6] qui se rendit maître

tance, arrivés à cette époque et qu'il convient de rappeler, au moins sommairement, à savoir : les mutineries des troupes; l'assemblée des États-Généraux à Bruxelles, dans le but de remédier à la déplorable situation du pays, et les tentatives d'accommodement entre toutes les provinces des Pays-Bas et de réconciliation de la reine d'Angleterre, avec le roi d'Espagne Philippe III et les archiducs. — *Archives du royaume, papiers d'État, lettres missives* 1598-1599; *papiers d'État, négociations d'Angleterre*, VAN METEREN; BENTIVOGLIO, IV, 231 et suiv.; M. GACHARD, *Actes des États-Généraux de* 1600, XX—LIII.

[1] Les soldats servant en Belgique; les mutinés étaient Espagnols et Italiens, mais non pas belges; on était parvenu à maintenir les Wallons dans le devoir. — *Actes des États-Généraux de* 1600, 210, 225, 229, 249, 496, 498, 543.

[2] Dordrecht.

[3] Walcheren.

[4] Rammekens.

[5] Seebourg.

[6] Ernest-Casimir, comte de Nassau-Dietz, 5e fils de Jean de

du fort de Philipe. Il en partit le 23, et il prit aussi aisément celui d'Asnede.[1] Le 24, l'armée Holandoise vint loger au bourg d'Ercloo;[2] ils le brûlèrent ensuite ; on dit que ce fut pour venger la mort de quelques soldats holandois, qu'on trouva pendus tout bottez et éperonez. Le même jour, le prince Maurice arriva à Male, fameux par le comte Louis de Flandre, qui en prit le surnom. C'est un village à une lieue de Bruges. Le même jour, les quarante navires, qu'on avait laissez à Rameken, en attendant le vent, l'eurent favorable, et ils se mirent à la voile vers Ostende, qui tenoit encore pour les Holandois; mais les Espagnols étant sortis de l'Écluse, en attrapèrent vingt. La bravoure du capitaine Blankaert est bien mémorable. Il n'avoit que 50 hommes dans son bord, et néamoins il fit des miracles, en ayant perdu 22, et le reste étant blessé, hormis 8, jamais il ne voulut se rendre; quoique son vaisseau fut tout percé, il eut le courage de le ramener à Flessingue, où il mourut de ses blessures, quelques jours aprez. L'Espagne fit par cette prise un très grand butin, car elle eut les bagages du comte Ernest de Nassau, du baron de Sedenischi,[3] sergeant major[4] du prince Maurice, de Robert Cidnei,[5] gouverneur de Flessingue, du capitaine Bernard du Bois,

Nassau, dit le *Viel*, et de sa 1re femme Élisabeth de Leuchtenberg, né le 22 août 1573, maréchal de camp, gouverneur de la Frise et de Groningue, fut tué à l'attaque de Ruremonde, en 1632.

[1] Assenede.

[2] Eecclo.

[3] Pierre Sideniski.

[4] De l'armée.

[5] Sidney.

du docteur Straban, médecin du prince, et de ses deux chirurgiens; et elle s'enrichit d'une infinité de munitions de bouche, que les vivandiers avoient chargées.

Cependant le prince Maurice vint le 26 juin à Jabecque,[1] et il passa à la vue de Bruges, qui le salua de quelques volées de canon, qui ne firent aucun mal. Son armée observa bonne dicipline, mais elle souffrit beaucoup. Ayant vainement sollicité la fidelité des Brugeois et des Gantois, il envoya[2] de ses gens pour s'emparer des forts Albert, Isabelle et Grotendorst, pour rendre libre le passage d'Ostende à Neuport, qu'il avait envie d'assiéger.

Le 28 juin, Duivenvorde, amiral de Holande, étant parti de la rade de Rameken, avec 10 navires de guerre, et avec 150 bateaux communs, brava ceux de l'Écluse, qui étant venus les attaquer, furent relancez avec perte. Un de leurs bâtimens manqua de couler à fond. Je ne puis omettre ce qui arriva à un forçat turc, en ce demêlé. Ce galérien étant à la rame, eut sa cadene[3] emportée d'un coup de canon, de manière qu'il ne lui resta aux jambes que ses jartières et un bout de sa chaine. Comme le boulet ne lui avoit fait aucun mal, il se jetta dans la mer, pour gagner sa liberté à la nage. Les Holandois ne sachant pas qui il fut, lui déchargèrent quelques arquebusades, mais le galérien s'étant fait connoître, on cessa de tirer; il fut reçu dans un navire, et on lui fit un bon traitement

[1] Jabbeke, à dix kilomètres de Bruges.
[2] Après son entrée à Ostende.
[3] Chaîne en fer servant à attacher les forçats, de l'espagnol *Cadena*.

comme étant un objet fort extraordinaire de la divine providence. Le même jour, 28 juin, le prince Maurice passa, avec le gros de son armée, audessous des forts Isabelle et Grotendorst; il gagna un pont qui règne entre ces forts et la ville de Neuport, et il alla camper prez des dunes. Le premier juillet, ayant passé le havre de Neuport, il campa du côté de Dunkerke, tandis que le prince Ernest de Nassau étoit campé du côté d'Ostende.

L'archiduc ne fit pas moins de diligence de son côté, contre toute apparence, et au grand étonnement des Holandois, il calma les esprits des soldats, qui se soulevoient en Flandre, et il se mit aux champs à la tête de douze mille hommes de pied et de mille et cinq cens chevaux. Il tint sa place d'armes près de Gand.

Ce fut un spectacle ravissant que de voir l'infante Isabelle, comme une autre Agripine, tenir compagnie à son cher Germanic, parmi les tambours, les fifres et les fanfares. Cette amazone montée sur une haquenée blanche, toute brillante de pierreries, et encore plus de sa bonne mine, traversoit les bataillons et les escadrons; elle passoit de rang en rang, et leur remontroit éloquemment qu'ils alloient combattre pour la foi, et pour leur patrie. On ne peut pas exprimer l'allegresse et le désir de combatre que cette héroïne inspira aux gens de guerre. L'archiduc, content de ce qu'elle leur avoit laissé son esprit martial, la renvoya à Gand. Il marcha lui-même à la tête de son armée, le premier jour de juillet. Dans l'abord, il força les forteresses d'Oudenbourg, et de Snaeskerke, qui pouvoient lui faire obstacle, pour aborder l'ennemi[1].

[1] Audenbourg et Snaeskerke furent pris par capitulation. Les

Le colonel Prion, qui venoit de rendre Oudenbourg, arrivant à Ostende, surprit bien le prince Maurice quand il lui dit, que l'archiduc étoit en personne, et qu'il lui montra la capitulation signée, « Albert. » Le prince Ernest de Nassau essaya d'arrêter l'archiduc, au pont de Leffingue, qui règne entre les forts d'Isabelle et de Grotendorst, et Neuport; mais il y fut fort mal traité, il laissa prez de mille morts sur le champ de bataille, et deux pièces de canon. Les plus notables qui y demeurèrent furent les capitaines écossois Artus Steuwart, Robert Barclai, André Murrai, Jean Kilparic, Jean Michel, Jean Strachen, et Hugue Niesbet[1]. Du côté des Holandois, périrent les capitaines Turquan, la Grappe, Valdraven, et Ghistel[2]. Le comte Ernest de Nassau et le colonel Emond se sauvèrent au fort d'Albert[3]. On les poursuivit l'épée

compagnies qui les gardaient furent taillées en pièces par les mutinés, au mépris des lettres et de la parole de l'archiduc. — *Actes des États-Généraux de* 1600, 239.

[1] Stuart, Barcley, Kilpatrick, Murray, Nisbeth, Strachem. — VAN METEREN, f° 487.

[2] Turqueau, Walrave et la Grappe furent tués, mais Ghistelle se sauva. — *Ibid.*

[3] Le comte Ernest, le colonel écossais Edmond, et Charles Van der Noot purent se retirer dans Ostende. Ce Van der Noot était fils de Charles Van der Noot, chevalier, seigneur de Risoir, de la Haye et de Massain, gentilhomme de la maison de Charles-Quint, en 1546, et de Philippe II, en 1558. Le seigneur de Risoir avait été lieutenant du comte d'Egmont, capitaine général des chevau-légers et, après son arrestation, il avait tâché de le délivrer, en s'emparant du duc d'Albe dsns la forêt de Soignes. Le conp manqua, le seigneur de Risoir parvint à s'échapper et courut se joindre, dans le pays de Juliers, à Jean de Montigny, seigneur de Villers, et le 25 avril 1568, il fut tué au combat d'Erkelens. Son fils Charles, seigneur de Hoogwoode et d'Aertwoude, en West-Frise, devint capitaine des gardes dn prince

aux reins, jusques dans la palissade, où l'on massacra ce qui étoit resté de la deffaite du pont de Leffingue. Cette bataille donna le temps au prince Maurice de décamper, et de venir du côté de l'archiduc, qui animé de sa victoire, marcha droit à l'ennemi, à la tête de son armée, le long de la mer. Il avoit 8 pièces de campagne, 9 compagnies de lances, 5 cornetes d'arquebusiers à cheval, 5 de cuirassiers, 600 chevaux espagnols et italiens de ceux qui s'étoient mutinez à Diest, faute de paie[1]; 3 régimens d'infanterie espagnole, 2 d'italiens, 5 de valons, 2 de bourguignons, 4 d'alemans, et quelques compagnies du régiment du comte Frédéric de Bergh[2].

d'Orange, colonel d'infanterie, gouverneur d'Ostende, puis de l'Écluse, et lieutenant gouverneur de la Flandre-Hollandaise. Il mourut le 30 août 1614. C'est par erreur que le commentateur des *Mémoires anonymes*, I, 69, donne le prénom de Walter au seigneur de Risoir. — Van Meteren, f° 487; *Correspondance de Philippe II*, II, 25; *Mémoires de Viglius*, 352; *Nob. des Pays-Bas*, VIII, 184, 185 et 186.

[1] Ce fait étrange s'est produit souvent, ainsi en 1576, les mutinés d'Alost se joignirent à Sancho d'Avila, pour piller Anvers. — *Mémoires de Champagney*.

[2] Don Rodrigo Nino y Lasso, sommelier de corps ou grand chambellan, conduisait la cornette des hommes d'armes, ou de lances de l'archiduc et une cornette d'arquebusiers. Les autres cornettes d'hommes d'armes étaient celles de l'amirante d'Arragon, de don Juan de Bracamonte, de don Juan de Sylva, de don Philippe d'Arillano, de don Fernando de Guevarra, de don Guillaume de Verdugo, du comte Giacomo de Belgiojoso, du chevalier Visconti et de Carlo de Sangre. Quatre compagnies de cuirassiers étaient commandées par le comte de Salm-Reifferscheidt, par Foret, écossais, par Antoine Godart et par Simon de Lattre. Les cornettes d'arquebusiers étaient aux ordres de Michel Tellez, Juan de Çapata, Nicolas de Blyer et François Le Roy. Les tercios d'infanterie espagnole avaient pour maîtres de camp Jérôme Monroy, Gaspar Çapana et Louis de Villar. Les deux tercios

Le prince Maurice rangea son armée en cette ordonnance : Louis, frère du comte Ernest de Nassau, eut l'avangarde[1]. Elle renfermoit sa compagnie de cavalerie, les cuirassiers du prince Maurice, commandez par Gend, fils du seigneur d'Oien[2]. La compagnie du comte Henri Frédéric de Nassau, frère du prince Maurice, conduite par le capitaine Bernard, et celle de Godart de Bertenborch, au premier escadron de l'aile droite. A l'aile gauche, le second escadron étoit conduit par les deux frères Bacx, par la Sale, par Pierre Panier. A la tête du premier bataillon[3] étoit la compagnie des gardes du prince Maurice, commandée par Spitdorft[4] et le régiment anglois du

italiens marchaient sous Alonzo d'Avalos. Le comte de Bucquoy et Claude de la Bourlotte étaient à la tête de leurs régiments wallons. Venaient ensuite des compagnies irlandaises, commandées par Robert Bastoch, nommé colonel le 1er avril 1600, à la place de William Stanley; des compagnies détachées des régiments allemands des comtes de Bergh, de Berlaymont, du baron de Barbançon et du régiment bourguignon du marquis de Varembon. — VAN METEREN, 480; DU CORNET, I, 16, 17; II, 87, 224; *Audience*, 1146.

On remarquera que les bandes d'ordonnances n'ont pas pris part à la bataille; les *Mémoires guerriers* de CH. ALEX. DE CROY, nous apprennent qu'elles furent mises sur pied immédiatement après et licenciées au mois d'août. — *Mémoires guerriers*, 16, 17, 18.

[1] Le comte Louis Gunther de Nassau, fils de Jean de Nassau, dit le *Vieil*, commandait la cavalerie de l'avant-garde.

[2] Walrave de Gend.

[3] De l'infanterie d'avant-garde. La formation par bataillon n'était pas en usage à cette époque, et le mot même ne se rencontre dans aucun historien militaire du temps.

[4] La compagnie des gardes de Maurice de Nassau était conduite par Van der Aa; le lieutenant Strythorst commandait la compagnie du comte de Hohenlohe. — VAN METEREN, f° 480 v°.

chevalier Veer[1]; au second bataillon, étoit le colonel Horace Veer, frère du chevalier François Veer, avec son régiment[2], et avec les compagnies de Soutton, de Knoullis, de Pirton, de Cicil, de Morgan, de Meerkerke, de Schor, de Vavasseur, d'Harteviscon, et de Dexberi; au 3e bataillon commandoit Hottinga[3], avec les compagnies de Sidleniski, d'Etissum, de Hage, de Groevestein, d'Osthem, de Vries, de Zageman, de Blauw, d'Eotsart de Groevestein, de Kyf, de Hoving, de Holstein, d'Assueters, de Schay le jeune, d'Arusma, et de Riperda. Ces 3 bataillons d'infanterie se montoient à 4 compagnies[4]. Ils étoient épaulez des deux escadrons de cavalerie, et ils composoient l'avant-garde. Le comte George Éverard de Solms menoit la bataille[5], avec sa compagnie et celles de Frédéric de Solms, de Verick Clout, et de Bacx, qui formoient l'aile droite; l'aile gauche étoit composée des compagnies de Van Balen, du lieutenant de Veer[6], de Marquette, de Du Tour, de Sanci, de Marli, de Marechal, de Lalou, de Nemmeri, de Durant, de Nouvelle, qui étoit

[1] Le régiment anglais du chevalier François Veer se composait de 13 compagnies.

[2] Le colonel Horace Veer commandait à 11 compagnies, à la sienne d'abord, puis à celles des capitaines *Sulton*, *Thomas Knolles*, *Picton*, *Cecil*, *Morgan*, *de Meetkercke*, *Schot*, *Vavisour*, *Hartwirson* et *Durberi*.

[3] Taco Hottinga était à la tête du régiment frison, de 17 compagnies.

[4] Ces trois corps d'infanterie comprenaient non pas quatre, mais 43 compagnies ou enseignes.

[5] Le corps de bataille.

[6] Ces deux compagnies et celle d'Édouard Crol formaient un second corps de cavalerie, ensemble sept cornettes. — VAN METEREN.

transfuge du fort Saint-André[1]. Au deuxième bataillon furent les Suisses de Balichon, d'Undevalden, de Meyer, de du Pin[2]; et les François de la Noue, de Domerville, des deux du Sault, de la Roque, de Marescoti, de Hamelet, de Brusse, de le Fort, de Formentiere, de Verneuil, et de Pontaubert[3]. Ces quatre bataillons portoient 25 compagnies d'infanterie, et 2 escadrons de cavalerie. Au milieu de cette bataille se trouvoit le prince Maurice, avec son frère, Henri Frédéric, âgé de 17 ans[4]. L'arriere-garde fut commandée par Timpel-Corbeke[5], où se trouvoient les capitaines Du Bois, Hamilton, et Conteler; il y avoit pareille-

[1] Daniel de Hertain, sieur de Marqnette, conduisait le régiment d'infanterie du comte Frédéric-Henri de Nassau, dont il était le lieutenant; les capitaines étaient Jean Bow, Antoine de Saney, François Marly, Francois Marechal, Philippe de Lalow, Jean Neumery, Jonas Durant et Gabriel Nouvelle. — Van Meteren.

[2] Avec le régiment de Frédéric-Henri de Nassau marchaient les Suisses de Hans Kriegh, de Ballichon, de Hans Sas, de Unterwalden, de Hans Mayer, de Zurich et de Guillaume du Pins. — *Ibid.*

[3] Les Français formaient deux corps de six compagnies chacun et commandées par le sieur de Dommerville, lieutenant dn sieur de la Noue, par le lientenant de Roques, par Dussanlt, Simendière. Marescot, Hamelet, de Brusse, de Corimères, de Fort, de Formentière, de Verneuil et Pont-Aubert.

[4] Le prince Maurice n'avait pas choisi de poste fixe, il se portait partout où sa présence ponvait être nécessaire. Il était accompagné non seulement de son jeune frère, mais encore du duc Adolphe de Holstein, dn prince Jean-Ernest d'Anhalt, de trois comtes de la maison de Solms, de Henri de Coligny, petit-fils de l'amiral et d'nne foule de jeunes seigneurs anglais, français et allemands.

[5] Olivier de Tympel, seigneur de Corbecke. Voyez sur ce personnage: ***Mémoires anonymes***, III, 99, notice; note 1, et *Passim.*



ment 3 bataillons d'infanterie[1]. Le comte de Hoohenloo étoit demeuré en Gueldre avec 24 compagnies d'infanterie, et avec 6 de cavalerie, pour empêcher que l'Espagne n'agît de ce côté-là, où vers l'île de Bommel.

Les armées étant prêtes à se choquer, le ministre Vitenbogard[2] fit la prière à la gueuse[3], dans la chambre du conseil d'État des Holandois.

Le conseil de l'archiduc étoit qu'il ne falloit pas donner bataille, mais qu'il falloit affamer les holandois entre Neuport et le fort Albert. Mais Albert étoit trop leurré de son premier avantage, au pont de Leffingue, pour écouter ce bon avis de ses conseillers, et il auroit cru faire tort à sa réputation que de ne pas poursuivre sa victoire[4].

Les capitaines Du Mortier et de Frenel raportèrent au prince Maurice que l'armée archiducale étoit sous la portée des 6 pièces de campagne qu'ils avoient avancées. Maurice représenta à ses soldats ou qu'il falloit qu'ils bussent toute l'eau de la mer, qu'ils avoient devant les yeux, ou qu'ils remportassent la victoire. Cette remontrance désespérée fit un grand effet. Aprez cela, Maurice fit sa prière à la huguenotte, et sur les deux

[1] Ces trois corps d'infanterie se composaient de 26 compagnies.

[2] Van den Bogaerde, Utenbogaerde, Uytenbogaerde?

[3] Selon le rite protestant.

[4] Bentivoglio dit que Gaspar Cabena combattit, par d'excellentes raisons, le projet de livrer bataille, mais que la Bourlotte, habitué à affronter les dangers avec une bravoure téméraire, entraîna dans son sentiment les autres membres du conseil et l'archiduc lui-même. On verra plus loin que l'auteur soutient le contraire. — BENTIVOGLIO, IV, 25.

heures après midi, il marcha vers l'ennemi, avec la dernière des résolutions.

L'artillerie archiducale fit un grand éclaircissement dans l'escadron des anglois; mais l'artillerie holandoise n'en fit pas un moindre dans la cavalerie archiducale. Cette artillerie et celle du vice amiral de Holande, qui voltigeoit à la rade, incomodèrent fort l'archiduc, et elles l'obligèrent à gagner les dunes. On s'y batit longtems douteusement, et à peu prez comme l'on fit depuis à la bataille de Senef; la hauteur des dunes dérobant la gloire aux braves qui ne pouvoient avoir ni la vue ni la communication les uns des autres. Cependant la marée reprit ses accroissemens. Quelques Frizons voyant plier la cavalerie holandoise, prirent la fuite, et ils se noyèrent; mais le combat fut rétabli par les chevaliers de Veer, à la tête des Anglois et par le seigneur de Domerville, à la tête des François; et sur tout deux pièces de demis canons, étant adroitement pointées sur les plus hautes des dunes, mirent en désordre l'infanterie archiducale. Les mutins de Diest[1] voulant réparer leur faute, firent des miracles en cette journée. Tant il est vrai qu'une faute passée donne souvent aux grands cœurs une occasion de faire ce qu'ils n'auroient pas fait, s'ils ne fussent pas tombez[2].

[1] On avait permis aux mutinés, au nombre de 3,000 environ, de résider en cette ville, jusqu'au payement de ce qui leur était dû.

[2] Loin de se conduire, comme le dit l'auteur, les mutinés causèrent la défaite de l'archiduc, ce qu'attestent les documents officiels émanés des États-Généraux : « Ayant toute nostre « troppe esté déconfite et mise en route, causée principalement « par les chevaucheurs amutinez,...., Pareillement comme ils



Albert y perdit 3,000 hommes et 700 prisonniers, le principal fut l'amiral d'Aragon, qui fut conduit à Ostende. Les Holandois en perdirent tout autant[1], si l'on compte la défaite du comte Ernest de Nassau. Les principaux des Holandois furent trois capitaines de cavalerie[2], et 20 d'infanterie. Les morts du côté de l'archiduc furent, Saume[3], Montelimar de la Fere[4], Pimereul[5], Ottigni[6], Sapena[7], Torres[8], Loiaza[9],

« avoient (les mutinés), et l'autre cavalerie lâchement com- « battu, eulx retiré par deux fois dedans nostre infanterie qui « par là fut rompue et mise en route, avecq le reste de nostre « camp, ayant laissé S. A. avec le ducq d'Aumale et cinq ou six « autres combattans au milieu de l'ennemy. » — *Relation de Nicolas Dubois, pensionnaire de Tournai; Actes des États-Généraux de* 1600, 235, 319, 239, 317. L'autre cavalerie ne fit pas mieux : « Les Espagnols de sa garde ont pris la fuite « et abandonné Son Altesse, au plus grand besoing. » — *Relation de Gaspard Hanot, abbé de Hautmont; ibid.* 212, 213.

[1] « Lesquelz (les Hollandais) estoient plus insolens que ja- « mais à cause de la victoire, nonobstant qu'ilz avoient plus « perdu d'hommes que nous. » — *Relation de Gaspard Hanot, abbé de Hautmont*, 214. « Si l'ennemy a-t-il perdu plus d'hom- mes que nous. » — *Lettre de Nicolas Dubois*, L°. C°.

[2] Bernard, Conteler et Hamilton.

[3] Le comte de Salm-Reifferscheidt.

[4] Jacques de Colas, comte de la Fère, vice-sénéchal de Montelimart.

[5] Le baron de Pimereul, fils de Benoît Charton, seigneur de Chassey, du conseil des finances et grand bailli d'Alost.

[6] François Richardot, fils de Jean, seigneur de Lombecke, d'Ottignies etc., chef-président du conseil privé, et d'Anne de Baillencourt-Courcol. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 193; *Bibl. royale M, S.*, n° 19,463, 251.

[7] Capena, maître de camp espagnol, mourut à Ostende.

[8] Don Diego de Torres.

[9] Don Gaspar de Loyaza.

Spinola[1], Pardo[2], Toledo[3], Çapata[4], Carcano[5], Faccardo[6], Velasco[7], Dotéloa[8], Verdugo[9], Boutteville[10], Casanova[11], Almès[12]. Les prisonniers furent Mendoçe, Villeneuve, Ricquel, Spinosa, Montenegro, de la Tour-Tassis, Velasco, Lensina[13], Rezi, Gusman, Mortier et Montemajor[14]. Les Holandois prirent

[1] Don Gonzalez de Spinola.

[2] Don Juan de Pardo.

[3] Don Garcia de Toledo.

[4] Don Lopez de Çapata.

[5] Don Alonzo de Carceno.

[6] Don Lonis Faccardo.

[7] Sébastien de Velasco.

[8] Sébastien Doteloa.

[9] Christoval Verdugo, fils de François Verdngo, qui fut gouverneur de la Frise, et de Dorothée de Mansfeld, fille naturelle du comte Pierre-Ernest, gouverneur du duché de Luxembourg.

[10] Mathieu d'Otteuil.

[11] Jeannetin de Casanova.

[12] Le contador Almes. L'auteur omet de citer parmi les officiers supérieurs qni périrent dans le combat, Bastoch, colonel irlandais, et Louis de Villar, maître de camp espagnol.

[13] Outre Francisco Mendoça, marquis de Guadalesta, amirante d'Arragon, Jean Villanova, don Antonio Riquel, don Gonzalez Hernandez de Spinosa, don Pedro de Montenegro, don Philippe de Taxis, don Pedro Velasco et don Pedro de Lensina, furent encore faits prisonniers et conduits en Hollande, avec Antonio de Mendoça et don Francisco de Torrez. — VAN METEREN en cite un plus grand nombre de diverses nations, enfin HENRI HAESTENS, *la Nouvelle Troye*, 23, donne la liste des prisonniers, de tous grades, et de toutes nations, faits à la bataille de Nieuport.

[14] Le comte Carlo Rezi, don Diego de Gusman et Mortier étaient pages de l'archidnc, et don Pedro de Montemayor gentilhomme de la bouche. Une grande partie des gens et de la garde de Son Altesse tomba an pouvoir de l'ennemi.

Si parmi les morts, les blessés et les prisonniers on ne voit pas figurer nn plns grand nombre de noms belges, c'est que la noblesse et les personnages de marque étaient retenus aux États-Généraux. — VAN METEREN, f° 489*b*.

106 drapeaux, et 5 cornettes. Maurice coucha sur le champ de bataille.

J'ai décrit la bataille, aprez les Gueux, pour éviter toute ombre de partialité. Si j'avois voulu la décrire aprez les catholiques, elle auroit eu une toute autre face[1]. Tout ce qu'on peut dire, est que Maurice fut vainqueur sans le savoir, et qu'il fut lui-même en danger de périr. Ce qui fut assez marqué par l'anagramme que lui firent les Holandois, quand ils aprirent qu'il n'étoit pas demeuré dans les dunes: ***Mauritius, Mars vivit***. La foiblesse de sa victoire parut en ce qu'il ne la poursuivit pas, et que bien loin de prendre Neuport, il en leva honteusement le siège, quoiqu'il fût revenu dans ses lignes cinq jours aprez la bataille.

Si l'archiduc perdit l'honneur du champ de bataille, il gagna celui de ses desseins, qui étoient de faire lever le siège à son ennemi. On doit la gloire au colonel la Berlot d'avoir infiniment contribué à rompre les vains efforts des Holandois, en renforçant les défenses de la ville de Neuport; on n'en doit pas moins aux braves défenseurs de la ville, qui le 12 et le 13 du mois de juillet, firent deux sorties qui décontenancèrent les assiégeans.

Ceux qui ne sont pas flateurs doutent si la journée de Neuport fut plus glorieuse à Maurice qu'à Albert, et il est sûr qu'Albert y remplit tous les devoirs d'un grand soldat, et d'un invincible capitaine[2].

[1] Les *Actes des États-Généraux* de 1600, 149, 150, 234, 235, 317, qualifient le fait de « disgrâce advenue à nostre camp en « Flandres. »

[2] La déroute de cet *invincible* capitaine n'est cependant pas contestable !

A la façon de Germanique, il y combatit à visage découvert, sans habiller le casque. Il se mêla tellement parmi les ennemis, qu'il y reçut un coup de pique, qui lui effleuroit le visage et l'oreille. S'il se retira à Bruge, avec le reste de ses troupes, ce ne fut que pour aquiescer aux instances de ses gens, qui l'en conjurèrent unanimement.

Maurice contribua beaucoup du cœur et de la main à sa victoire, mais il dut ses plus beaux lauriers au vent et au soleil, qu'il eut soin d'avoir à dos, et de tourner aux yeux de son ennemi. Enfin la bataille de Neuport ressembla à celle de Cadmée, où les vainqueurs et les victorieux eurent à se plaindre.

La principale perte que l'archiduc fit, fut celle du colonel Claude de la Berlot, qui ayant conduit mille hommes de secours dans Neuport, et en défendant valeureusement le fort Isabelle, mourut au lieu d'honneur, et eut la consolation d'empêcher que les Holandois ne profitassent du prix de leur victoire.

Tandis que Maurice plioit bagage devant le fort Isabelle, la Berlot fut tué d'une mousquetade à la tête, pour être sorti de ses retranchemens[1]. La Berlot qui avoit apporté la bravoure en naissant, La *Berlot,*

[1] « Le brave La Bourlotte susnommé y perdit la vie par une « mousquetade qui luy perça la teste... Catrice fit très bien son « debvoir... que luy fit succéder à avoir le régiment dudit feu « La Bourlotte. » — *Mémoires guerriers*, 14.

On avait pensé à faire remplacer la Bourlotte par son frère; « Le colonel La Bourlotte est tué et dit-on que Son Altèze a « mandé son frère, pour luy donner sa place, afin de continuer « la mémoire et la réputation du trépassé et que le régiment « ait le mesme nom. » — *Acte des Etats-Généraux de* 1600; lettre du 28 juillet, de Laurent Hovyne, député des Etats du Tournésis, 333.

Bellator, devoit sa fortune à sa valeur et à son bonheur qui l'accompagnèrent partout. Sa mort glorieuse arriva le 25e jour du mois de juillet de l'an 1600[1].

Le vice-admiral de l'archiduc sacrifia aux mânes de ses gens, qui avoient glorieusement péris à Neuport, 16 navires holandois, qu'il coula à fond, avec tout l'équipage, à la hauteur de Dunkerke[2]. Mais la vengeance capitale fut la prise d'Ostende, de cette nouvelle Troie, dont nous donnerons une simple idée pour les esprits qui vont vite, pour en dônner une plus ample, à ceux qui ne se contentent pas d'une superficie.

Ostende est un fameux port de mer, en Flandre, éloigné 4 lieues de Bruges, et 3 de Neuport. Ce n'étoit au commencement qu'une retraite de pescheurs. Les Holandois en firent une ville imprénable[3]; c'est ainsi que Venise, avant Attila, n'étoit qu'une île bien étroite. Ostende est environnée de deux canaux profonds, dans lesquels les plus gros vaisseaux entrent par le moyen du flux et reflux de la mer. Il y a 8 boulevarts, un large fossé, et divers bastions. La mer la lave d'un côté, et la marée de l'autre.

[1] Le 24 juillet; VAN METEREN, f° 484*b*; BENTIVOGLIO, IV, 273; PALMA CAYET, *Chronologie septennaire*, 270.

[2] Cette triste vengeance, exercée sur d'inoffensifs pêcheurs de harengs, mal défendus par quelques vaisseaux de guerre, fut l'œuvre d'Antoine de Bourgogne, seigneur de Wacken, vice-amiral de la mer. — PALMA CAYET, 271; *Nob. des Pays-Bas*, IV, 213; VAN METEREN, 487.

[3] Ostende resta soumise aux États-Généraux depuis la pacification de Gand (1576). Elle fut agrandie et entourée de remparts assez respectables, pour empêcher, en 1583, le duc de Parme d'en faire le siége.

Le 5 juillet de l'an 1601, le comte Frédéric de Bergh, et Augustin de Mexia, gouverneur d'Anvers, s'aprochèrent du côté des dunes, à l'Occident, avec 10 compagnies d'infanterie. Le canon les fit bientôt reculer. Charle Vandernoot y commandoit avec une garnison de 21 compagnies. Le 15 du même mois, le chevalier François de Veer y conduisit 4000 de sa nation angloise, ce qui faisoit une garnison de 7000 combattans. Les assiégeans se signalèrent par forcer un ouvrage avancé, et par y massacrer 50 hommes, et le capitaine qui les commandoit. L'archiduc pour fermer le port, y fit flotter une espèce de saucisses, qui avoient 20 piez de longueur; le vieux port étant fermé, les assiégeans donnèrent du côté de la mer. Mais le 15 d'août cette machine fut rendue inutile. Le général Catriz[1] tourna l'ataque au couchant, mais il y fut bientôt tué d'une mousquetade, et il y laissa un bon nombre de ses gens.

Quatre mois se passèrent en prises et reprises, et eu escarmouches, où la fortune favorisoit tantot l'un, tantot l'autre des partis. Ni l'automne ni l'hiver ne débauchèrent[2] l'archiduc, et aprez avoir fait lever le siège de Boisleduc, au prince Maurice, il revint au

[1] Nicolas Catriz ou Catrice, originaire de l'Artois, et d'une naissance obscure, dut sa fortune à une brillante valeur et à de grands talents militaires, appréciés même à l'étranger. Henri IV, en apprenant sa mort glorieuse, à la fin de 1604, dit en effet que « l'archiduc avoit perdu le meilleur capitaine qu'il eust et le « plus vaillant. » Il avait été nommé le 1er août 1600, colonel du régiment de douze enseignes wallonnes, vacant par la mort de Claude de la Bourlotte. — *Journal du règne de Henri IV*, II, 18; *Audience*, 1146.

[2] Découragèrent.

siège d'Ostende, avec plus d'ardeur que jamais. Les fatigues et les maladies avoient emportez plus de 5000 de la garnison. Albert fit attaquer la vieille ville. Le chevalier de Veer, se défiant de la faiblesse des siens, demande une trève comme pour capituler. Il propose des conditions insolentes, et tandis qu'il gagne du tems par ses chicaneries, cinq vaisseaux zélandois, chargez d'hommes et d'argent, entrent secrètement dans le port d'Ostende. De Veer ayant vu ce renfort, dit froidement aux otages de l'archiduc, que la nécessité l'avoit obligé à parlementer, mais que se voyant hors de danger, ils n'avoient qu'à s'en retourner à leur camp. L'archiduc indigné de cette fourberie, fit brèche à la vieille ville, avec 18 pièces de batterie, et le 9 janvier 1602, il fit donner l'assaut, sur le crépuscule du soir, au tems de la marée. Les assiégez tirèrent à cartouches, et ils firent de grands éclaircissemens parmi les assaillans, qui sans se soucier de la mort de leurs compagnons, se firent une échelle de leurs propres corps, gagnèrent la brèche, et s'y logèrent intrépidemment. Le combat y fut fort échauffé, l'espace de deux heures, enfin les eaux le refroidirent, car les assiégez ayant lâché deux de leurs excluses, firent périr ou retirer les assaillans, qui dans cette chaude et froide occasion perdirent 800 des leurs. Le plus grand des malheurs fut un nouveau secours de Zélande, qui entra encore impunément au port d'Ostende.

Tout le monde conseilloit de lever le siège, il n'y eut que la fermeté de l'archiduc qui s'opposa à ce torrent. Il fit bâtir deux môles, de l'un il empêchoit que les secours n'entrassent au port, de l'autre, du côté de

la marée, il batoit la ville qui en étoit extrêmement découverte et infestée. Mais tout cela n'empêcha point qu'il ne vînt de tems en tems de nouveaux secours aux assiégez. L'archiduc n'eut pas seulement à combatre contre un ennemi intérieur, mais encore contre un ennemi extérieur. Le prince Maurice assiégea Grave et Vactendonc, Hoogstraten, et Boisleduc. Ses soldats se mutinèrent, et ils se jettèrent sur le païs de Liége, lieu commun des mécontens. Rien de tout cela n'ébranla l'esprit d'Albert, il continua le siège d'Ostende avec une nouvelle ardeur.

Comme ce n'étoit qu'une allée et qu'une venue des flottes angloises et holandoises, qui entroient impunément au port d'Ostende, et qui rafréchissoient les défenseurs en toutes sortes de manières, Albert voulut efficacement remédier à cet inconvénient, bien persuadé que sa peine seroit inutile, aussi longtems que ce passage ne seroit pas fermé aux assiégez. Dans ce dessein, il mit à la voile sa flotte, sur la fin de mai. Elle consistoit en mille et cinq cens hommes choisis, montez sur huit galères, et elle étoit commandée par Frederic Spinola[1], insigne amiral. Spinola étant sorti de l'Écluse, à la pointe du jour, rencontra cinq vaisseaux holandois, qu'il ataqua avec beaucoup de furie. Le combat fut attaché, et acharné longtems, avec une extrême effusion de sang de part et d'autre. L'amiral Spinola, qui étoit des plus ardens au combat, demeura dans la mêlée, d'un coup d'épée qui lui fut porté aux flancs, et d'un boulet de canon, qui lui emporta le bras droit. Les Italiens qui étoient la plus-

[1] Du Cornet, *Guerre du Palatinat*, II, 8.

part de ces braves, voyant leur amiral mort, et craignant raisonnablement que les Holandois ne reçussent du renfort de la Zélande, se retirèrent au port de l'Écluse, aprez avoir perdu 300 des leurs.

Dieu envoya à l'archiduc un second bras droit dans la personne d'Ambroise Spinola, marquis de Vanafre[1]. Ce général bien pénétré que le point de toute l'affaire consistoit à empêcher les secours étrangers, fit monter et affermir jusqu'à 20 coudées le môle qui avoit été commencé, pour empêcher qu'il n'entrât de tems en tems, du secours dans la ville, non seulement de nuit, mais encore en plein jour. Cependant cette lunette étoit extrêmement incommode aux assiégez, c'est pourquoi ils firent résolution de s'en défaire, à quelque prix que ce fût. Ils l'ataquèrent avec beaucoup de courage, et dans la première ardeur ils en taillèrent en pièces 400, le reste ayant pris la fuite, les Holandois se logèrent dans la hauteur. Mais le marquis Spinola ne les y laissa guère; il ataqua furieusement les Holandois qui, de leur côté, combatirent fort généreusement. La victoire ayant longtems balancé, s'inclina enfin du côté de l'archiduc, et ceux qui s'étoient emparez du môle, et ceux qu'on avoit, de tems en tems, envoyez à leur secours, y demeurèrent tous. Le nombre des morts y fut si effroyable que, sans exagération, il s'en fit un môle nouveau, et que la mer inondée, d'un petit déluge de sang, porta bien avant cette couleur sanglante. Ce fut ce coup de massue qui ralentit la vigueur des Holandois, et qui leur fit perdre toute l'envie de retourner au môle. Le marquis Spinola fit dresser un nouveau môle de la largeur de 60 piez, et

[1] Du Cornet, II, 8.

haut en proportion. De là, il découvroit les habitans jusqu'aux piez, de manière que personne ne paroissoit impunément en public. Les assiégez, obstinez à se défendre, se défendirent en taupes, et ils se creusèrent des antres pour se mettre à couvert de la foudre, qui partoit incessament de cette nouvelle batterie. De plus, ils pratiquèrent une galerie à la faveur de laquelle ils se creusèrent trois doubles de fossez, que l'ennemi devoit franchir, avant que de venir à eux. Ils brulèrent le môle à force de bombes, mais la diligence des assiégeans le rétablit bientôt.

Le prince Maurice crut ralentir le feu des assiégeans par une diversion sur Casanda[1], sur Isendique[2], et même sur l'Écluse, mais il vit qu'il ne faisoit par là que l'attiser. Ce n'étoit pas assez que de détruire les assiégeans qui paroissoient, il falloit enfin s'approcher des rampars, pour les forcer dans leurs cachots, et ces approches étoient impossibles, aussi longtems qu'on ne trouveroit pas le moyen de se mettre à l'abri de la marée. Le marquis Spinola, qui avoit la tête aussi bonne que la main, trouva ce moyen par un pont qu'il fit construire. Les assiégez virent aussitôt que cette machine leur alloit être fatale, c'est pourquoi, ils n'omirent rien pour incommoder les travailleurs. Nonobstant leur mousqueterie continuelle, l'ouvrage fut achevé, et les assiégeans, par ce pont, s'approchèrent impunément des rampars, au tems même de la marée. On creusa des mines, on les fit jouer, l'on fit sauter de

[1] *Cassandria* ou *Cadsant*, île située vis-à-vis du port de l'Écluse.

[2] Ysendyck, place forte de la Flandre zélandaise, était occupée par une garnison italienne, qui dut se rendre le 10 mai 1604.

grands pans de muraille, et l'on monta à la brêche avec une impétuosité et une intrépidité incroyables. Les assiégés s'y défendirent longtems, mais enfin ils durent céder à la force, et chercher leur salut dans leurs retranchemens. Cependant le marquis Spinola fit planter 40 pièces de canon sur la brêche, et ce furent ces bouches de feu qui firent enfin chanter les braves défenseurs d'Ostende.

Spinola se souvenant de la fourberie du chevalier de Veer, fit entendre aux assiégez qu'il n'y avoit rien à parlementer, à moins qu'avant tout ils ne lui livrassent le vieux port pour caution. Le 20 septembre 1604, mois fameux par mille événemens prospères et favorables à la maison d'Autriche, on reçut des ôtages de part et d'autres. Les colonels Guelder et Actonen passèrent au camp de l'archiduc; le mestre-de-camp de Touricourt[1], et le sergeant major Otannez[2], passèrent à la ville. Leur capitulation renferme neuf articles. Le premier donne la liberté aux ecclesiastiques. Le second permet que les gens de guerre sortent avec toutes les marques d'honneur et qu'ils soient transportez à Flessingue. Le troisième leur accorde quatre pièces de canon. Le quatrième donne la liberté aux commissaires. Le cinquième donne l'élargissement aux capitaines holandois Lanscroon et Ghistelle et aux autres prisonniers. Le sixième donne la liberté aux

[1] Antoine de Bruquet, chevalier, seigneur de Thoricourt, maître de camp d'un tercio d'infanterie wallonne et plus tard gouverneur d'Ath. — *Archives de l'audience*, 1127, 1128, 1146, 1147.

[2] Otanez ou Othanes, sergent-major du tercio espagnol de Simon Antunez. — CHRIST. DE BONOURS, *Mémorable siége d'Ostende*, 169; CH. A. DE CROY, *Mémoires guerriers*, 116.

LIVRE TROISIÈME.

Je ne sais si Troye n'est pas une fable, mais je sais qu'Ostende est une vérité. Le siècle seizième est surnommé le prodigieux, les révolutions prodigieuses qui se sont passées l'espace de 93 ans, qu'il a durez, lui maintiendroient ce surnom, quand bien il ne devroit rien se faire de considérable durant les sept ans qu'il a encore à couler[1].

Il étoit bien raisonnable qu'un siècle prodigieux commençât par un prodige, et ce prodige est le siège d'Ostende, qui a presque commencé avec le siècle, et qui n'a fini que le 20 septembre de la quatrième année du même siècle seizième. Avant d'entrer dans ce théâtre où l'on massacre plus de cent-et cinquante mille âmes en trois ans, trois mois, trois semaines, trois jours et trois heures, considérons ce théâtre même, et voyons ce qu'a été et ce qu'est cette nouvelle Troye admirable et véritable.

Ostende est présentement une ville de Flandre, et un célèbre port de mer, situé entre Bruges, qui en est éloigné de quatre lieues, entre Neuport qui l'est de

[1] L'auteur parle de la période que nous nommons le *dix-septième* siècle.

trois et entre Dunkerke, qui l'est de quatre. Sa situation orientale lui a donné son nom. Gobert de Steenlande, fils de Gobert et d'Ertrude, prennant l'habit de saint Benoit, dans l'abbaie de saint Omer, consacrée à saint Bertin, en l'an de notre Seigneur 814, apporta à ce fameux monastère, pour dote, Ostende qui n'étoit alors qu'un petit village, avec 38 autres, dont les principaux sont Groenenberg, Steenlande, Lampernesse, Squerde et Sempie. Ostende devint bourgade en 1072, auquel tems Robert de Frise y fit bâtir une église au chef des apôtres, saint Pierre. Comme il n'étoit considérable que par son port et par sa pêche, on ne nommoit pas autrement les pescheurs et les mariniers de cette côte, que les gens d'Ostende, et c'est de ce terme que se sert la princesse Marguerite, en leur donnant sa protection, et en leur prescrivant certaines lois qui regardent la pêche des herans.

Du tems de Philipe d'Alsace, on y prit un poisson prodigieux de la longueur de 40 piez, ayant une espèce de bec aquilin, et une crête en forme d'épée, triste présage et avant-coureur des inondations qui absorbèrent le village de Terstrepen prez d'Ostende, l'an 1334, et qui causèrent de grands maux à toute la coste de Flandre. Ce petit déluge avoit enveloppé l'église de Notre-Dame, qui fut rétablie par la pieté de Louis, comte de Flandre en 1330[1]. Ostende jouissoit des mêmes privilèges que la ville de Dam. Le

[1] La chronologie de ce passage est obscure et fautive; Philippe d'Alsace régna de 1168 à 1191; les digues de la mer se rompirent en 1214, et l'inondation s'étendit jusqu'aux environs de Bruges; Louis de Crecy, comte de Flandre, rétablit l'église de N.-D. en 1330. L'auteur s'est borné à traduire, *avec la faute*, GRAMAYE, *Antiq. Comit. Fland.* 119.

comte de Flandre y envoyoit tous les ans ses commissaires, pour y renouveller le magistrat. Le comte Robert lui fit l'honneur et l'utilité de la foire. Les Brugeois, un peu aprez l'inondation, la formèrent en république [1]. En 1372, les mariniers et les pescheurs l'entourèrent d'un simple rampart. Les bourgeois y fondèrent un hôpital, à qui le pape donna des indulgences en 1402. Ce fut l'année d'aprez qu'on y fit la merveilleuse pesche de huit baleines. Elles étoient longues de 70 piez. On y montoit par des écheles, et on en coupoit à grans coups de haches. Elles étoient si grasses qu'on tira de chacune plus de 200 pots de graisse.

Quinze ans aprez, c'est à dire l'an 1418, on prit à Ostende un porc de mer, long de cinq aunes. Il fut porté tout vif et vendu dans la ville de Tournai. Philipe le Bon environna Ostende d'une nouvelle muraille, il lui fit construire trois portes et il fit élargir et embellir son port.

Charle le Hardi fut le premier qui prêta le serment aux bourgeois, en 1470. La ville lui fit présent d'un esturgeon d'une grandeur admirable; cette côte est fertile en cette sorte de pêche. Le curé est aussi blamable que ce prince est louable, le curé d'avoir présenté au prince le saint Sacrement à baiser, le prince de l'avoir refusé par modestie, et de s'être contenté de baiser les reliques de saint Blaise. Il faut avouer que la lâche complaisance des ecclésiastiques est souvent scandaleuse. Ostende souffrit un peu durant les troubles qui s'excitèrent sous Maximilien I, mais il fut

[1] Il faut entendre par là qu'on lui donna une administration régulière, comme aux villes fermées de murailles.

rétabli dans la suite, et il gagna infiniment au change. *OstenDe nobIs paCeM*, est la chronique de 1601, auquel le siège commençá; *OstenDaM InItIa paCIs*, est la chronique de 1604, auquel la ville fut prise. Lidéric, forestier de Flandre, a donné son nom à Leffingue, qui est un village prez d'Ostende, et le principal de ceux dont l'ambact[1], ou le territoire de Leffingue, est composé. Une sainte et noble demoiselle, nommée Gela, a fondé vers là une abbaïe de l'ordre de Citeaux, qu'Innocent III a confirmée le 4 août, et à qui il a donné le nom de Terre-Neuve. Mais à cause de l'intempérie de l'air, cette abbaïe est transférée au lieu nommé de Sicele[2]. On y voit aussi la commanderie de Slip[3], qui a passé des templiers aux chevaliers de Malte. Le commandeur templier qui regnoit en 1182, se nommoit Amien de Ans. Dez le commencement de l'entreprise du prince Guillaume de Nassau, les Holandois sentirent l'importance de ce poste[4], ils s'en rendirent les maitres, et ils le mirent en état de soutenir un siège de trois ans. Le duc de Parme l'observa longtems, mais comme il étoit fort prudent, il ne voulut jamais se hazarder d'attaquer une place qu'il jugeoit imprénable, aprez l'avoir lui-même reconnue de bien prez. La France, qui s'est ralliée de la fermeté de l'archiduc, l'approuva et elle se condamna elle-même, quand elle fit jouer tant de ressors pour la surprendre. La plus fameuse machine, et qui mérite une histoire singulière,

[1] Métier, territoire.
[2] Sysseele, village de 1,000 à 1,200 âmes, à 6 kilom. de Bruges.
[3] Slype.
[4] Ostende.

fut celle qu'elle pratiqua sous le cardinal Mazarin, qui fut le jouet de toute l'Europe, par les personages que Spintelet et Ognati jouèrent sur ce théâtre maritime[1].

Ostende est présentement une des plus fortes et des plus régulières fortifications de l'Europe. Fuensaldagne[2] avoit coutume de dire, que pourvu qu'il put y fixer le pied, il pourroit toujours regagner la Belgique toute perdue. Ce fin espagnol avoit raison, car l'Espagne pourroit toujours se servir de ce port pour faire entrer des armées navales, capables de faire cette conquête. La première église est occupée des prêtres de l'oratoire, fondée du cardinal de Bérulle, dévôt de saint Philipe de Néri. Les capucins y ont un couvent; les carmélites de sainte Thérèse, et les religieuses de saint Augustin y ont un cloître. Venons au fameux siège qui fait toute la réputation et toute la gloire d'Ostende.

Tandis que la Flandre pressoit l'archiduc d'assiéger Ostende[3], en automne de l'an 1601, un

[1] Allusion à l'entreprise, étourdiment tentée, en 1658, sur Ostende, par le maréchal d'Aumont, qui fut fait prisonnier, le 4 mai, avec une suite nombreuse. — MONTGLAT, 49; *Mémoires de mademoiselle de Montpensier*, III, 247; ED. CHÉRUEL.

[2] Alonso Perez de Vivero, comte de Fuendsaldagna, servit longtemps aux Pays-Bas comme général, sous Castel-Rodrigo et sous l'archiduc Léopold-Guillaume, gouverneurs généraux. Il a écrit lui-même, sur les campagnes de 1648 à 1653, une relation qui se trouve à la bibliothèque nationale de Madrid. — *Mémoires de mademoiselle de Montpensier*, II, 184; *Bulletins de la commission royale d'histoire*, 1re série, IX, 272.

[3] La garnison d'Ostende levait des contributions et commettait d'affreuses déprédations dans la contrée voisine, aussi la Flandre désirait-elle d'être débarrassée de ce dangereux voisinage. Les instances de cette province et ses subsides contribuérent beaucoup à faire décider le siége. Le clergé et les quatre

caporal françois, nommé la Planche, qui avoit tué son lieutenant, se sauva du fort d'Albert, et parcequ'il étoit catholique, il fut reçu en la compagnie du baron de Balanson[1]. Le même jour, deux anglois, et quatre écossois, étant sortis de la ville d'Ostende, affirmèrent que la mer avoit fort ébreché le boulvart Santhil. Joret, qui étoit l'un de ces écossois, affirmoit que la ville ne pourroit pas durer six mois. Un nommé Havier, natif de Guines, vint à Ypre; il avoit été neuf mois en garnison à Ostende, et un gentilhomme de Courtrai, nommé Hoeule, l'ayant ouï discourir des intelligences qu'il avoit dans la ville, le mena à Bruge, à don Jean de Ribas, que l'archiduc avoit commis pour prendre les mesures du siège, et qui avoit le commandement des troupes archiducales en Flandre[2]. Havier, ayant conféré avec Ribas, alla quérir le plan d'Ostende, et il le porta à l'archiduc. Ribas,

membres de Flandre avaient d'abord voté un subside de 600,000 écus; au mois de juillet 1601, ils votèrent un subside de semblable chiffre, sur le simple bruit que l'archiduc voulait renoncer au siége commencé. — Dans leur séance du 4 juillet 1600, les Etats-Généraux avaient décidé que l'archiduc serait prié « de vouloir passer oultre... au soulagement de la province de « Flandres, tant travaillée, nommément à la reprise d'Ostende. » —*Actes des Etats-Généraux de* 1600, 150; JERÉMIE PERIER, *Histoire remarquable et véritable de ce qui s'est passé par chaque jour au siége de la ville d'Ostende*, 24.

[1] Claude de Rye, baron de Balançon, commandait une compagnie dans le régiment d'infanterie bourguignonne de son frère, le marquis de Varembon.

[2] La Flandre n'avait pas, comme d'autres provinces, un gouverneur réunissant dans ses mains l'autorité civile et militaire; les troupes qui y étaient cantonnées se trouvaient sous les ordres d'un officier supérieur, relevant directement du gouverneur général, telle était la position de don Juan de Ribas ou de Rivas, et telle fut depuis celle du comte de Fontaine.

sous couleur de changement de garnison, fit couler en Flandre, mille cinq cens hommes, qui, avec ce qu'il y avoit déjà de troupes, firent environ 6,000 hommes. Catriz, colonel valon, se montroit fort ardent pour une camisade[1], mais le comte de Frezin[2], commandant des forts de sainte Claire et de Bredené, trouvoit de grands obstacles à la surprise.

Les Holandois ayant eu le vent de ce qui se tramoit, publièrent quantité de peintures ignominieuses, pour se moquer du dessein de l'archiduc[3], et ils inventèrent mille pratiques, pour débaucher les garnisons des forts, qui environnoient Ostende, ce qui leur réussit, car le 10 juin, un dimanche, la garnison du fort sainte Élisabet se mutina, elle tua le lieutenant-colonel Vanderlane[4] et plusieurs braves gentilshommes, qui avoient voulu soutenir l'honneur de leur officier.

[1] Surprise de nuit. — *Mémoires de Fery de Guyon*, 6.

[2] Jean-Charles de Gavre, colonel d'un régiment d'infanterie wallonne, était fils de Charles, comte de Beaurieux, seigneur de Fresin, et d'Ollignies, et de sa première femme, Marguerite de la Marck. La seigneurie de Fresin, érigée en baronnie, en sa faveur, par diplôme de l'empereur Rodolphe II, daté du 20 juin 1592, le fut en comté, par lettres des archiducs, du 20 mars 1602. Il épousa Françoise de Renty, dame de Rixensart et de Griboval. — *Nobil. des Pays-Bas*, I, 139; *Actes des Etats-Généraux*, 10, 65, 107.

[3] CHRIST. DE BONOURS, *Mémorable siége*, 18.

[4] Van der Laen était le lieutenant-colonel du régiment de Fresin dont faisaient partie les soldats mutinés. — CHRIST. DE BONOURS, 21, 29, 30.

CHRISTOPHE DE BONOURS, né à Vesoul, est auteur de l'*Eugeniaritologie* ou *Discours sur la vraie noblesse*, Liége, 1616, in-8°, et du *Mémorable siége d'Ostende*, Bruxelles, 1628, in-4° et 1633, 2 vol. in-4°. Ce dernier ouvrage est estimé. Cependant l'auteur avoue, dans la préface, qu'il s'est plus occupé de l'art militaire que de l'art d'écrire, et il demande grâce pour les façons rus-

Un vilain, que Vanderlane avoit autrefois puni, lui passa l'épée au travers du corps, un quart d'heure aprez sa mort. Ils se rendirent les maîtres du fort, ils pointèrent leur canon contre les autres forts et ils les menacèrent de les ruiner, à moins qu'ils ne suivissent leur exemple. Ces rebelles choisirent pour leur chef Michel Del Sas, fourier de la compagnie de Batelle, du comté de Namur, qui néanmoins n'a pas coutume de produire de pareils monstres. Vilemar, et la Mouche, qui furent depuis pendus, soldats valons, furent les auteurs de cette émotion militaire, qui se surnomma l'escadron [1].

Le prince Maurice, profitant de cette rébellion, alla mettre le siège devant Rhinberg. L'archiduc se trouva obligé de capituler avec les mutins, pour éviter un plus grand mal; il leur donna Berg-Saint-Vinoc pour lieu de sûreté, et pour caution, il leur nomma les barons de Barbanson [2], de Pallant [3] et

tiques de parler et les fautes d'impression qui se trouvent dans son livre. Quoiqne bourguignon, il servit au régiment wallon de la Bourlotte, commandé ensnite par Catriz. Il se distingua au siége d'Ostende et fnt blessé grièvement plnsieurs fois. On le retrouve capitaine au tercio wallon de Gulzin, en 1614; il passa, avec le méme grade, en 1619, an tercio de Henin-Bournonville et prit part anx campagnes de Bohéme, de Moravie et dn Palatinat. — *Biographie universelle; Bibliographie liégeoise* par X. de Theux, 28; Du Cornet, I, 120, 230, 248; II, 106.

[1] Les mutinés avaient l'habitnde de s'intituler « l'escadron des mécontents » ou des *senores soldados*.

[2] Robert de Ligne, baron, puis prince de Barbançon (*Nobil. des Pays-Bas*, III, 235), avait été nommé colonel d'un régiment wallon, par patentes du 1er mai 1591 et du 24 septembre 1592. — *Audience*, 1123, 1124.

[3] Le baron de Pallant, seigneur du Quesnoy, était un gentilhomme du Hainaut, siégeant à l'État noble de cette province. — *Actes des États-Généraux de* 1600, 65.

d'Achicourt[1]; et puis il mit le siége devant Ostende, un lundi 3 juillet 1601[2]. Le soir, la garnison fit trois salves, ou par ostentation, ou pour célébrer l'anniversaire d'une victoire. On pendit quelques espions françois; une liégeoise débauchée, que ces espions entretenoient, les découvrit; le principal se nommoit Vecerolle, c'étoit un mercier provençal.

Avant qu'on ne fasse les approches d'Ostende, j'en donnerai le plan, en petit. Ostende est sur le bord de la mer océane, pas bien loin du grand canal qui règne entre l'Angleterre et la Flandre; sur une même ligne avec la Zélande. La mer lave en toute saison les remparts de la ville, du côté du septentrion. Elle a Bruges à l'orient, L'Écluse entre l'orient et le septentrion, et Neuport à l'occident. Elle est presque d'égale distance de ces trois villes. Elle a Leffingue au midi, et elle en est éloignée de deux lieues. Des forêts, des inondations, des prairies, des châteaux, des déserts sont entre Ostende, Dixmude et Nortdam. Le fort d'Albert est à la portée du canon, sur une forte dune à l'occident, à la garde d'une excluse, qui se vide dans la mer au pied de son rampart. Le fort Isabelle est en la prairie, un peu approchant de la ville, du côté du midi. Le fort Claire est dans une pareille

[1] Charles de Lalaing, baron de Hachicourt, fils cadet d'Antoine, comte de Hoogstraeten, etc., et d'Éléonore de Montmorency; il hérita de son neveu, Antoine de Lalaing, les terres de Hoogstraeten, Rennebourg, Borselen et Leuze. Il était maître de camp d'infanterie wallonne; patente du 28 février 1603; — *Audience*, 1146. Il devint chevalier de la Toison d'or, conseiller d'État d'épée, et gouverneur de l'Artois. Il mourut le 3 octobre 1626. — *Nobil. des Pays-Bas*, III, 105; *Actes des Etats-Généraux*, 569.

[2] CHRIST. DE BONOURS, 42.

distance, non pas sur une même ligne, entre le midi et l'orient. Ceux de saint Michel et de Bredené sont à l'orient. Celui de Snaskerke, est au midi. Celui d'Oubenbourg à l'orient, celui de Blankenbergh est au septentrion. Tous d'une égale distance.

Le circuit d'Ostende est d'une demie heure. On y compta autrefois 3800 pescheurs, qui depuis ont diminué à 600. Elle ne fut régulièrement fortifiée qu'en 1572; auparavant elle n'avoit qu'une simple palissade, et que des portes de bois. Elle est de figure oblongue, tirant au paraléllogramme, hormis la ligne droite du côté méridional. Elle prend sa principale longueur de l'orient au septentrion. Elle est divisée en vieille et en nouvelle ville. Ses principales fortifications sont en la nouvelle ville, et elles sont composées de 8 boulvarts qu'on nomme de Noortoost, de la porte d'Ost ou Pekel, d'Espagne, de Nassau, de l'Église, de Sud, ou de Midi, de West ou d'Occident, de Helmont ou Gueule d'enfer. Son fossé est large et profond, et le canal le renouvelle et le remplit incessamment. Le fond est d'une terre glutineuse qui ne boit pas, qui ne produit aucune herbe, qui n'exhale aucun mauvais air, et qui conserve toujours son eau. Sa contrescarpe est épaisse et flanquée de bons ravelins à l'épreuve des flots. La vieille ville est la partie qui s'étend en front de la neuve, de l'orient au septentrion du côté de la mer; elle est unie à l'autre, et elle a une porte à l'orient. Une grande eau forme une espèce de lac, qui fait le port commun des deux villes. Elle a six boulvarts, qui regardent la mer; savoir Santhil, ou talon de sable, à l'occident, le Menteur, Engelbourg, Vlamenbourg, Table de Moïse, et la petite

plateforme. A l'endroit où la vieille ville s'unit à la neuve, à l'occident, se pousse un ravelin ou un esperon, surnommé Porc-espic. Delà commence une digue contre les marées.

Quand l'archiduc y vint mettre le siège, le colonel Charle Vander Noot y commandoit, pour les Holandois; la garnison n'étoit que de 21 compagnies. La première chose qu'il fit, fut d'embarquer, pour Deventer et pour Zutphen, les mutins valons, surnommez les nouveaux gueux, qui avoient vendu et rendu les forts de Saint André et de Crevecœur, de peur d'avoir un ennemi intérieur dans Ostende, tandis qu'il en auroit un extérieur; ensuite Vander Noot fit toutes les préparations qui contribuèrent infiniment au siège triennal. Le 24 juin, un Anglois de 20 ans, ayant suivi le bagage espagnol, sous un habit de fille, passa en caleçons dans Ostende, et il spécifia à Vander Noot toutes les forces des assiégeans, qu'il avoit observées, l'espace de 10 jours, qu'il s'étoit tenu au camp, sous le titre d'une débauchée. L'Anglois travesti, aprez avoir donné ses instructions, repassa le marais, il alla requérir ses habits de fille, qu'il avoit laissez parmi les roseaux, assez prez du fort Saint Michel et il continua ses perfides pratiques[1].

Le même jour, 4 juin, Vander Noot, qui signoit aussi Gerrit Coorne, envoya Tillet et il écrivit lui-même à la garnison du fort Isabelle, pour la séduire; mais il eut le déplaisir d'aprendre que sa lettre avoit été publiquement brulée[2]. La ville fut investie le 5 juillet. Vander Noot fit saluer les assiégeans de 17 volées

[1] CHRIST. DE BONOURS, 72, 73.
[2] *Ibid.*, 77-80.

de canon, qui firent un fort petit effet, à cause du peu d'adresse des canoniers. Les balles étoient de 35 livres, mais les trois grosses pièces qui jouèrent le lendemain, cinq heures de suite, au cartier du fort Saint Albert, en tuèrent ou en blessèrent une centaine. Quelques espions, qui passèrent au camp, et qui reconnurent la portée du canon de la ville, firent grand mal aux assiégeans, à cause des instructions qu'ils donnèrent aux canoniers d'Ostende. L'on en attrapa, et l'on en pendit trois. L'artillerie holandoise, pointée du côté de Bredené, faisoit beaucoup de dommage aux assiégeans, quoique les boulets ne vinssent que par bonds dans leur camp, qui étoit derrière les dunes. Le comte Frederic de Berg ne leur en causa pas moins de son cartier de Bredené.

Le 13 juillet, les assiégez firent une sortie[1]; Monroi[2] y eut la tête emportée d'un boulet de canon. Simon Antunez[3] fut créé général d'artillerie à sa place, et il

[1] L'auteur met peu d'ordre dans son récit, il revient plus loin sur cette sortie.

[2] Jérôme de Monroy, maître de camp espagnol, avait été fait prisonnier à la bataille de Nieuport et relâché au mois de janvier 1601. — H. Haestens, *la Nouvelle Troye*, 70, 71; Christ. de Bonours, 129, 130.

[3] Simon Antunes, portugais, servait comme capitaine au tercio de Çapana lorsqu'il fut fait prisonnier à la bataille de Nieuport; il fut promu au grade de maître de camp à la place de Monroy et, paraît-il, de général de l'artillerie. — Christ. de Bonours, 130. Il devint chevalier de l'ordre militaire du Christ, commandeur de Santa-Maria de Arias, et membre du conseil de guerre. Il avait épousé Christine Van der Noot, fille de Jean Van der Noot, gruyer de Brabant, et de Christine de la Tour-Tassis. Il mourut, dans un âge très avancé, à Malines, le 30 décembre 1623. — *Nobil. des Pays-Bas*, VII, 215, 216; *Archives de l'audience*, 1128, 1147.

acheva le retranchement que Monroi avoit commencé du côté de Saint Albert, qui fut surnommé de Valdès.

Le 15 juillet, le prince Maurice envoya de son camp de Rhinberg, François de Veer, chevalier anglois, avec 4,000 hommes, pour commander à Ostende. Le lendemain de Veer voulut se signaler par une sortie, mais il fut relancé aprez une perte fort considérable[1]. Le 5 juillet 1601, l'archiduc prit son cartier du côté du fort Albert; accompagné de peu de gens, il s'avança à pié, par les dunes, à la portée du fauconneau, pour voir si le plan étoit conforme à celui qu'on venoit de lui en donner. Quelques arquebusieurs espagnols, qui étoient pour la sûreté de sa personne, s'avancèrent jusqu'à l'ouverture, qui est entre la ville, et la dernière dune, pour découvrir si ces vallons sablonneux ne cachoient pas d'embuscade. Cela fait, l'armée se campa en cet ordre : trois régimens espagnols[2], qui faisoient l'avant-garde, occupèrent les dunes; les régimens bourguignon[3], et valons[4], qui faisoient la bataille, les

[1] Ce n'est pas le 15 juillet, mais le 9 que le chevalier Veer quitta le camp du prince Maurice, pour venir prendre le commandement de la place. Il conduisait 12 enseignes anglaises, et le colonel Uytenbronck était à la tête de sept enseignes des Pays-Bas. Ils purent entrer dans la ville par la Nort-Port, le 15 juillet. Les assiégés firent leur première sortie le 27 et ils eurent l'avantage. —*Journal du siége d'Ostende*, 7, 9; HAESTENS, *La nouvelle Troye*, 104, 105.

[2] Les tercios de Louis de Villar, de don Juan de Ribas et de Jeronimo de Monroy.

[3] Le régiment bourguignon était commandé par le marquis de Varembon.

[4] Les régiments wallons étaient ceux du baron de Hachicourt, du sieur de Gruzon (Enstache d'Ongnies, seigneur d'Anstain et de Gruzon), de Nicolas Catriz et du baron de Fresin.

suivirent. Enfin l'arrière-garde, composée du régiment du comte de Barlemont, et des compagnies libres, tant valones qu'alemandes[1], continuèrent sur une même file[2]. L'artillerie, avec ses dépendances, joignit la queue du dernier rang de l'infanterie. Prez de là étoit la chapelle des jésuites. L'équipage de la marine se rangea sur l'écluse, qui régnoit entre l'artillerie et le fort Albert, où l'archiduc se logea, quoiqu'il fût incommode, pour avoir été brulé l'année d'auparavant. Le cartier de la cavalerie fut le village de Neer, entre Neuport et le fort Albert, à demie lieue de l'infanterie[3].

Les assiégez débutèrent par tirer sur le cartier du marquis de Varanbon, où ils ne firent pas de grands effets. Leurs balles étoient de 35 livres. Le lendemain matin leur artillerie joua avec plus de succez sur les vivandiers du cartier du fort Albert. Un coup de canon porté sur les dunes tua un sergeant, sept soldats, et il en blessa trois du régiment de Louis del Villar. La seule matinée, le canon en fit périr plus de 100, au cartier du fort Albert. Cela fut cause qu'on quita la dune et qu'on fit descendre plus avant, dans la prairie, les régimens de Barlemont, de Fresin, et quelques compagnies particulières. Avant de se mettre à couvert, dans ce nouveau logement, ils essuyèrent

[1] *Freywendeln*,

[2] Christophe de Bonours cite en outre le régiment italien d'Alonzo d'Avalos, et le régiment allemand du comte Frédéric de Berg.

[3] La cavalerie se composait des cornettes de cuirassiers de don Alonzo de Texada, et de René de Chalon, et de la cornette d'arquebusiers de Barthelemi Sanchez, des deux cornettes de la garde de l'archiduc et de la cornette de cuirassiers du chevalier de Raitnau.

la furie de quatre pièces, qui de la courtine occidentale, leur fit beaucoup de dommage, l'espace de trois heures.

En dix heures les archiducaux élèvèrent un épaulement de 18 piez de hauteur, et de 15 d'épaisseur, qui les mit à l'abri du canon. Cela fut cause que le reste du camp en fit de même, et qu'en effet, le lendemain, chaque régiment eut un épaulement qui le défendit des 30 pièces, qui jouoient incessamment de la ville. Le comte de Bergh, qui étoit du côté de Bredené, éléva une batterie sur les dunes, pour ruiner celle qui infestoit fort son cartier; mais avant que cet ouvrage fût achevé, il essuya trois mille cent et quarante trois coups de canon. Une couleuvrine, portant 500 pas au delà du fort Albert, y tua un cavalier, une lavandière, un valet, deux enfans, et elle en blessa plusieurs. Le cartier d'Albert fut renforcé de 800 hommes, de deux cornettes et d'une compagnie de carabins[1]; et celui de Bredené d'environ 1,000 hommes, qui venoient du Hainau, et de l'Artois. Mais d'ailleurs il entra dans Ostende, par la Gueule d'enfer, un renfort de navires zélandois, escortez de sept vaisseaux de guerre. Il consistoit en mille trois cens hommes, en neuf pièces de canon, et en beaucoup de munitions. Tout ce que l'amiral Frederic Spinola put faire, fut de prendre quatre de ces batteaux à leur retour, et deux autres qui faisoient voile à Ostende. Il mit les passagers à la cadene[2]. L'archiduc avoit un dessein du côté du fort Claire, mais il avorta par l'adresse de Vander Noot, qui le pressentant, fit relever sa contrescarpe de ce

[1] Arquebusiers à cheval.

[2] A la chaîne, de l'espagnol *cadena*.

côté. Cependant le marquis de Varanbon remplaça les places vacantes, de manière que l'armée archiducale se montoit encore à 23,000 hommes de pié. L'archiduc commandant en personne, le 10 juillet[1], fit ouvrir la tranchée au mestre-de-camp don Jérome de Monroi, à la première brune, à 300 pas de la contrescarpe, à l'occident, tirant vers la dune de la prairie. Tandis que le baron de Balanson épauloit les travailleurs, Monroi, Mota, Idiaquez Hernandez, Merci et d'Esclaibes[2] avancèrent avec beaucoup d'ardeur. D'ailleurs le colonel Catriz, avec ses 300 Valons, alla découvrir le boulevart Zantil. A dix heures matin du 11 juillet, l'ouvrage parut capable de couvrir un homme à genou; 500 Alemans de Barlemont vinrent soutenir cet ouvrage avancé, et mille autres furent rangez derrière eux, à l'abri d'une montagne de sable. Un gros de cavalerie archiducale se cacha dans une profondeur qui approchoit la ville. Au cartier, on commanda 2,000 hommes prêts à marcher au premier bruit. La ville tira 2,000 coups de canon, en quatre jours sur cette tranchée qui s'avançoit incessamment.

Tandis que Monroi étoit infatiguable de son côté, Catriz ne l'étoit pas moins du sien, et il donnoit droit au Porc-épic. La bonne bière et le vin de Gascogne

[1] Le 10 et le 11 juillet. — *Journal du siége*, 7.

[2] Jacques d'Esclaibes, capitaine au régiment bourguignon du marquis de Varembon, fils puîné de Jean, chevalier, seigneur d'Esclaibes, d'Espinoy, Leval, Mont-Sainte-Aldegonde et Neuville, chambellan et gentilhomme de la chambre de l'empereur Charles-Quint, et de Catherine de Gaussy, se distingua plusieurs fois durant le siége d'Ostende, fut blessé en diverses occasions et périt glorieusement, le 4 mars 1604, à la prise du retranchement dit le *Jeu de peaume*. — Christ. de Bonours, 115, 133, 137, 461, 462.

donnoient beaucoup de courage aux soldats, et ils leur faisoient mépriser les 40 pièces de canon, et la mousqueterie d'Ostende, qui jouoient le jour et la nuit. Les six premiers jours de tranchée coûtèrent à l'archiduc 700 morts et plus de blessez. Sans compter quelques étrangers qui payèrent la peine de leur curiosité; les plus distinguez de ces infortunez curieux furent un seigneur italien de la maison des Ursins, le baron de Crieux [1], et le seigneur de Loval, gentilshommes picards. Les plus distinguez du camp furent Aminval, gentilhomme valon, qui fut emporté d'un coup de canon, Bolfel, gentilhomme alemand, qui en descendant de cheval, eut la tête ecarbouillée [2], Diego Mendez, capitaine espagnol, qui périt du seul vent d'une balle, Adolphe Boren, gentilhomme clêvois, qui en mangeant, fut assommé d'un éclat de bois, et cinq enseignes espagnols, dont l'un se nommoit Christophe Urtena, qui furent tuez de la mousqueterie [3].

Cependant le comte de Bergh avoit achevé sa batterie, et il avoit eu le bonheur de démonter deux pièces ennemies et de tuer quelques canoniers. Comme cette batterie étoit fort élêvée, elle découvroit celles d'Ostende jusqu'aux piez, et elle causoit beaucoup de dégats. Albert reconnut par un espion, qu'il avoit envoyé en Zélande, par Calais, qu'Ostende manquoit de balles, et en effet, on donnoit un teston à qui en apportoit, au magazin d'Ostende, une de celles qu'on tiroit du camp archiducal. Vingt-cinq batteaux [4] parurent en mer pour

[1] Gaudechart de Querrieu, gentilhomme du Beauvoisis.
[2] Écrasée.
[3] DE BONOURS, 119.
[4] Le 11 août. — *Journal du siége*, 11.

ravitailler la ville ; Frederic Spinola les chargea avec ses galères, mais le vent ne lui permit que de se saisir de cinq, le reste entra dans Ostende, par la Gueule-d'enfer. On sentit bientôt au camp que l'ennemi avoit reçu des boulets de canon. On eut pourtant cet avantage, durant quatre jours, que le manque de balles ralentit l'ardeur des assiégez, qu'on réduisit en platte forme, l'ouvrage avancé sur la dune, qui découvroit la ville jusqu'au fond, et qui ne permettoit à qui que ce fût de paroitre impunément. Nid-d'Agace[1] fut le premier nom qu'on donna à cette plate forme, mais celui de Monthullin fut celui qu'elle conserva, jusqu'à la fin du siège. Le mestre-de-camp don Louis de Velasco, essaya de démonter les pièces qui jouoient du côté d'orient et d'occident; mais il ne fit qu'un effet médiocre, à cause de la diligence des assiégez.

Vander Noot, dans la résolution de continuer sa défense, se déchargea des bouches inutiles[2], et de 300 blessez, et par la même voie, il demanda de l'eau à brasser de la bière, celle qui est propre à cet effet, en la vallée des dunes occidentales, étant occupée des archiducaux[3]. Monroi, en deux jours et en deux nuits, éléva une batterie surnommée les douze Apôtres, qui causoit tant de perte aux assiégez, qu'un seul boulet en tua quatorze et en blessa un grand nombre. Catriz avançoit également, et à la faveur de deux pièces de canon adroitement pointées, il net-

[1] Nid de pie, (*patois wallon*).

[2] Suivant le *Journal du siége* d'Ostende, Van der Noot aurait envoyé les femmes et les enfants en Zélande, avant le 6 juillet.

[3] L'auteur suit le récit de Christophe de Bonours et, comme lui, il a le tort extrême de ne citer aucune date. — *Siége mémorable*, 123.

toyoit le boulvart Zantil, et le Porc-épic. Le camp souffroit égallement, on compta un seul soir, neuf chariots de morts, qu'on conduisoit au cimetière des décombres de l'église de Sainte Marie[1]. Monroi et Catriz, ces deux braves, firent bien du mal à l'ennemi, par une nouvelle batterie qu'ils dressèrent sur la digue verte, parcequ'elle donnoit dans le port d'Ostende. Vander Noot, pour s'ôter cette incommodité, fait une sortie de 112 hommes en plein jour. Les capitaines Grenu[2], Trelon[3], la Contiere, et Hautain[4] en eurent la conduite, mais Monroi, Pedraza, Losada, et la Roche, les reçurent vaillamment, et ils en firent tomber un grand nombre. Alonso Ladron de Guerrera, enseigne de Monroi, heurta rudement le capitaine Bruxaut, qui alla voir du côté de Catriz s'il trouveroit moins de résistance. Il y alla plus résolument, en se voyant renforcé de l'enseigne du Frene et de quelques gentilshommes françois, qui servoient la Hollande. Mais le capitaine Rouville, et les enseignes Nardin et Arande l'obligèrent à la retraite. Bruxaut y laissa du Frene, et 50 autres des siens. Comme leur retraite fut confuse, cela fit naître l'envie à Monroi, à des Ardilles, à du Tour, et à de la Maillorque, gentilshommes françois, qui étoient au service de l'archiduc, de pousser leurs compatriotes. Ils en tuèrent 20,

[1] De Bonours, 124, 125. Don Augustin Mexia, pour ne pas décourager les soldats, par la vue de cadavres démembrés ou horriblement mutilés, avait recommandé de cacher les morts au moyen de rameaux, en attendant qu'on pût les enlever le soir, et les conduire au cimetière.

[2] Grenut était originaire du Tournésis.

[3] Fils de Guillaume de Blois dit de Treslon, amiral de Hollande.

[4] *Hauthuin*, selon de Bonours, 126.

et ils en blessèrent plusieurs, sans qu'il en coutât qu'un coup de pique à Maillorque.

Grenu, Trelon et la Contiere avoient plus de succez du côté de Monroi; le cartier alloit être forcé, si Monroi même n'y fût venu en personne, et s'il n'eût relancé l'ennemi qui étoit déjà bien avancé. La plupart de ces braves agresseurs étoient françois. Il y demeura deux gentilshommes Du Perier[1], et la Barde, qui expirèrent entre les mains d'un prêtre espagnol; cinq de la même nation moururent de leurs blessures. Celüi qui, aprez Monroi, contribua le plus à la victoire fut Patigno, lieutenant des gardes-lances de l'archiduc[2]; il fit des miracles avec six gentilshommes françois, dont je n'ai su apprendre les noms. Les conducteurs de la sortie d'Ostende, voyant qu'il y faisoit trop chaud, songèrent à se retirer sous leur affut. Ils y perdirent 150 hommes, sans compter le lieutenant Blocman, Peel et Protema gentilshommes frizons, et la Feuille, gentilhomme françois. Les blessez furent les capitaines Grenu, Trelon, et la Contiere; les enseignes Bartel, et Pekers, deux sergeans, Nogeran, Vesole; Brignac et Nolan[3], gentilshommes françois. Pic, Koc, Hel, Danderzil et Groot, holandois et 60 soldats.

Les archiducaux perdirent Pin, enseigne de Balanson, Gama, Del Losa, et Viertas enseignes espagnols réformez; Velez sergeant espagnol; la Boulée sergeant

[1] Du Perrier, issu d'une famille de robe de la Provence, était gentilhomme de la chambre du roi Henri IV. C'est à lui que s'adressait ce vers de Malherbe, son ami :

« Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle... »

[2] La compagnie des hommes d'armes.

[3] Probablement un *Leconte Nonant*, d'une famille noble de Normandie.

valon, de Pontau, de Mirol, et de Locere, gentilshommes françois; Montirot, gentilhomme bourguignon; Dumain et Collart, gentilshommes valons, et 80 soldats. Les blessez furent Pedraza, capitaine, Morillas et la Penna, enseignes espagnols réformez; Tevenot, sergeant bourguignon; de Montagnes, et de Chemont, gentilshommes françois; Haraucourt, gentilhomme lorain[1], et Halvil, gentilhomme alemand. Il est sûr qu'on doit la première gloire de cette journée à la bravoure de Monroi. Le ciel ne différa pas sa récompense, il se reposoit dans sa tente, aprez midi, au bout méridional de sa tranchée, lorsque la Gueule-d'enfer envoya un boulet de canon, qui ayant frappé le pié de cette tranchée, vint rebondir sur ce brave, il lui écarbouilla la tête, et il faillit d'assommer don Guillaume de Verdugo, qui étoit assis dans la même tente. L'archiduc le regreta beaucoup. Son nom a revécu dans don Jean de Monroi, qui revit dans son épouse de Rantre et dans ses enfans, tous dignes de leur ancêtre. Son terce fut donné à don Simon Antunez, portugais, de service, de valeur et de mérite, qui accordoit son grand âge, avec une humeur gaie, et une vie laborieuse.

Élisabeth, reine d'Angleterre, enviant Ostende à l'archiduc, et craignant que cette forteresse ne lui fût une bride, songea à y envoyer un habile gouverneur, et un renfort capable d'amuser les assiégeans, et même de les débaucher. Dans cette vue, elle y envoya

[1] Une branche de la maison de Haraucourt, l'une des familles dites les *quatre grands chevaux de Lorraine*, était fixée en Franche-Comté, il n'est pas invraisemblable que ce gentilhomme appartint à cette branche bourguignonne.

le chevalier François de Veer, qui avoit toutes les qualitez requises à un si vaste dessein[1]. De Veer entra dans Ostende avec 12 enseignes de sa nation, et il fut bientôt suivi de sept autres. Dez lors Vander Noot, qui assurément avoit du mérite, ne fut considéré que comme lieutenant et de Veer fut reconnu gouverneur. De Veer ne manqua pas d'en exercer les fonctions, et pour signaler son avénement au ministère, il fit une entreprise sur le cartier de Catriz, qui lui paroissoit le plus fâcheux. Rati, lieutenant anglois, conduit ses arquebusiers le long d'un fossé, pour donner lieu à l'artillerie d'Ostende de donner sur les archiducaux, qui oseroient paroitre. Cependant George Picton, baron anglois, habillé comme dans un jour de fête, s'avance avec les capitaines Nerri et Freier et avec 40 gentilshommes, à la tête de 300 mousquetaires. Le jeune de Veer et Foster, capitaines, conduisent une troupe de piquiers. Ils viennent de concert fondre, par le côté de la mer, sur les aproches de Catriz, où les capitaines de Fontaine et de Gesan étoient en garde; Grudlei cependant, capitaine anglois, avec 150 hommes, tient en haleine la baterie des 12 Apôtres. On s'entresalue de part et d'autre avec perte égale. Picton essaye de franchir le retranchement, mais il est renversé sur le sable, sans blessure; secondé de 12 gentilshommes anglois, il fait une tentative sur un autre endroit du retranchement; mais les Valons

[1] L'auteur oublie qu'il a dit, quelques pages plus haut, que François de Veer avait été chargé par Maurice de Nassau de la défense d'Ostende. Mais il est vrai que la reine Élisabeth envoya, dès le 23 juillet, un renfort de 1,500 hommes. — *Journal du siége d'Ostende*, 8; De Bonours, *Mémorable siége*, 130, 131.

l'y reçoivent pour le moins aussi bien, ce qui le débauche et qui lui fait faire une troisième tentative, à l'endroit qui regardoit le Porc-épic. Catriz y vient en personne, avec quelques gentilshommes françois. Ils se présentent sur la hauteur, et quoique découverts à demi-corps, ils présentent la pique aux Anglois, avec un peu de gasconade. Ce fut cette bravade même qui anima les Anglois; Picton et Foster les affrontèrent, et ils ne lachèrent le pié qu'en voyant tomber six de leurs compagnons, et qu'en se sentant blessez au visage et au cou. Comme Grudlei entretenoit l'escarmouche de son côté, les Anglois s'y transportèrent; mais ils n'y reçurent pas de meilleur accueil. Les capitaines Valdez, espagnol, d'Esclaibes, bourguignon, et Baur, alemand[1], s'opposèrent à ces intrépides avec la dernière des bravoures [2].

Un malheur arrivé parmi les archiducaux rehaussa le courage des Anglois. Un mousquet crevant entre les mains d'un soldat bourguignon, en tua sept ou

[1] Sébastien Baur, natif du Luxembourg, était capitaine au régiment allemand du comte de Berlaymont et devint lieutenant-colonel de ce même corps. La *Société archéologique* de Luxembourg possède les lettres d'annoblissement qui lui furent accordées, le 24 juillet 1609, par les archiducs, en considération de ses services. Ses descendants, seigneurs hauts justiciers d'Everlange et d'Useldange, s'allièrent aux de Simon, aux de Gorcy et aux de Groulard. Au début de la guerre de trente ans, on le retrouve colonel d'un régiment Luxembourgeois. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, 1.150. Leroux, *recueil de la noblesse*, 224. — *Publications de la société archéol. de Luxembourg; année* 1862, *XLV*. *Archives de l'audience* 1181. — Du Cornet, II, 95.

[2] « Ils rencontrèrent là dedans le capitaine Valdez avec 150 « Espagnols, d'Esclaibes, avec autant de Bourguignons et « Baür avec deux centz Allemandz, qui les accueillirent peu « gràcieusement. » — Christ. de Bonours, 133.

huit, cela causa du désordre, et ce désordre donna lieu aux Anglois de ranimer l'attaque. Foster occupe le vide avec 40 des siens, et le poste alloit leur demeurer, si d'Esclaibes n'y fût arrivé fort à propos, avec l'enseigne Saint Maurice et 25 piques. Ces braves relancèrent les Anglois, et les obligèrent à descendre avec plus de précipitation qu'ils n'étoient montez.

Un second accident ralentit autant le courage des défenseurs qu'il raluma celui des agresseurs. Le feu se prit à la poudre, qui étoit au milieu de la tranchée, et elle déconcerta les archiducaux. Les agresseurs s'en aperçurent, et à la faveur de cette perturbation, ils firent avancer les 500 hommes de réserve, qui reposoient en la contrescarpe. Le combat y fut des plus opiniatres ; mais enfin les gardes de l'archiduc étant survenus, avec le comte de Bel-Joyeuse[1], et don Ferdinand de Guevarra, donnèrent la chasse aux agresseurs[2], qui ne firent leur retraite qu'aprez une grande perte. Il y avoit dans Ostende[3], douze gentilshommes françois, fort braves, que les archiducaux surnommoient les douze pairs de France ; ces pairs se signalèrent beaucoup en cette journée. Les plus remarquables furent le baron de la Clange, Bois-d'Ile, qui eut un cheval tué sous lui, et qui courut grand risque ; Préalard, blessé d'une mousquetade, Maistrail,

[1] Jean-Jacques de Barbiano, comte de Belgiojoso, et don Fernando de Guevarra conduisaient chacun une cornette de cavalerie. — CHRIST. DE BONOURS, 135.

[2] A la cavalerie archiducale s'étaient joints les *aventuriers*, qui causèrent beaucoup de mal aux assiégés. — *Ibid.*

[3] L'auteur a mal compris CHRISTOPHE DE BONOURS, qui dit positivement que ces *pairs de France* servaient, comme aventuriers ou volontaires, dans l'armée de l'archiduc. — *Ibid.*

Vaugrain, de Hames, et deux autres qui furent blessez. Le combat dura une demie heure, durant laquelle les assiégez tirèrent plus de 300 coups du canon sur la cavalerie, qui en fut incommodée. Un coup de canon tiré de la tranchée en abatit quatre, occupez à rapporter dans la ville un illustre anglois, sur des piques couplées. Ils en perdirent plus de 400, tant de blessez que de tuez. L'honneur de la retraite fut due à Foster, qui quoique blessé au travers du corps, n'omit jamais le devoir de soldat et de capitaine très vaillant.

Corbisser, capitaine anglois, qui avoit amené les 500 hommes de la contrescarpe, y demeura. Il y périt aussi Contlei, et Berri lieutenans ; Baquin enseigne, Erquam, Mund et Hoesman gentilshommes, et Tidel sergeant. Les blessez furent Picton, Grudlei, et Foster capitaines, Dublez lieutenant, Gantai, Organs, Mor, Vallis et Parmezan gentilshommes. Les plus distinguez des archiducaux qui y demeurèrent furent Morton, enseigne espagnol, et des Planques, enseigne valon ; Haltzbandt, lieutenant alemand, la Valée sergeant, Coquigni et des Landes, gentilshommes françois, et la Rochementon, gentilhomme savoïard. Les blessez furent le capitaine d'Esclaibes, Aubry, enseigne valon, qui mourut trois heures aprez ; Arlen de Pinaï, du Terrail, depuis décapité à Genève[1], Mont-

[1] Louis de Comboursier, sieur du Terrail, cornette de la compagnie du dauphin, tua un gentilhomme sous les yeux de Henri IV, et s'enfuit de France. Après avoir servi l'archiduc, il passa en Savoie, où le duc Charles-Emmanuel lui proposa de surprendre Genève ; il accepta, mais dénoncé par un valet, aux magistrats de cette ville et arrêté, dans le pays de Vaud, il eut la tête tranchée au Môlard, le 17 avril 1609.— SPON, *Histoire de Genève*, 467.

Juste et du Mar, gentilshommes françois; Mombre et Vauville, gentilshommes bourguignons; d'Arcenoi, gentilhomme valon, Marbourg, gentilhomme alemand; trois enseignes espagnols, dont l'un se nommoit Francas, furent percez d'une seule mousquetade; le capitaine Bonours y reçut un coup de pique à la jambe droite[1].

Cette sortie fut cause que les assiégeans rehaussèrent leurs tranchées, et que Velasco fit dresser trois batteries pour empêcher qu'aucun secours n'entrât dans le port. Plus de 500 furent les victimes de ces foudres nouvelles. Tandis que les assiégez se couvrent, trois caques de poudre, venant à prendre feu, jettent une grande alarme; mais 1,000 hommes, tirez des prisons d'Angleterre, qui vinrent au même tems les renforcer, leur ôtèrent leur crainte, et leur r'assurèrent le courage. De Veer, enhardi de ce secours, contre l'avis de ses lieutenans, se rendit maître de la Maison rouge, qui n'étoit plus qu'une masure, et il s'y fortifia, parce que delà, il pouvoit découvrir les embuscades que l'archiduc cachoit derrière les dunes. Ceux du fort Isabelle rompirent d'abord son dessein, mais étant venu en plus grand nombre, il l'exécuta. Balanson ne lui eu laissa guère la jouissance. On admira ici l'adresse et l'intrépidité d'un espagnol qui tua l'ingénieur George Henri[2], et qui alla le désarmer et le dépouiller à la vue des assiégez. On trouva sur cet ingénieur, le projet de la Maison rouge. George Henri avoit autrefois servi l'Espagne, et il fut bien

[1] « J'eus à ma part un coup de picque à la jambe droite, mais « qui me donna peu d'incommodité. » — *Mémorable siége*, 137.

[2] Georges *Hendrickx*. — CHRIST. DE BONOURS. 140.

regreté des Holandois. Les batteries de Velasco avoient cependant tout l'effet qu'on en attendoit. Elles coulèrent à fond beaucoup de batteaux dans le port. Un seul coup porté du Monthullin tua 15 personnes, parmi lesquelles étoit Boglei, enseigne du jeune Veer. On compta jusqu'à 21 officiers péris par ces canonades. Le 23 juillet, don Augustin Messia étant allé visiter le cartier de Bredené, le comte de Bergh fit avancer vers le canal de la ville quelques arquebusiers; l'escarmouche y fut rude. Les assiégez perdirent environ 30 hommes, les assiégeans en perdirent plus; mais il n'y eut persone de considéré que Scorto, sergeant italien.

Messia fit dresser une nouvelle batterie surnommée le Faubourg; mais l'adresse des ingénieurs et des canoniers holandois ne la laissèrent pas de long usage. Celle des 12 apôtres souffrit aussi beaucoup, nonobstant l'application et l'industrie du commissaire nommé Canon[1]. Les assiégez furent bien surpris, le 24 matin, de voir la Maison rouge convertie en fort. L'archiduc, aprez avoir solemnisé militairement la fête de saint Jaque, vint au fort Albert, et il fit attaquer la Maison rouge. Quenoi, gentilhomme de l'artillerie, fit dresser une baterie devant sainte Catherine, au milieu de la prairie, pour incommoder les travailleurs de la Maison rouge. Le 26 se passa en canonades, que ces deux nouvelles batteries s'entredonnèrent.

L'archiduc avoit fait cacher 1,000 hommes pour donner à la Maison rouge, au premier signal. L'en-

[1] « Le commis nommé Kanon. » — CHRIST. DE BONOURS, 142.

nemi ne s'en fut pas plutôt aperçu, qu'il quitta son poste et qu'il gagna la ville à toutes jambes; mais ils ne firent pas telle diligence que plusieurs ne fussent coupez. Les Espagnols les taillèrent en pièces, sans vouloir donner aucun quartier, non pas même aux goujats. Le peu qui se sauva dut son salut au canon de la ville, qui favorisa sa retraite[1]. Un coup fut fatal au baron de Balanson, qui paroissoit à la tête de ses 400 bourguignons, pour soutenir les Espagnols, au cas qu'ils fussent poussez. Un boulet lui fracassa la jambe gauche[2], et il blessa le capitaine le Grand, et le sieur Gatel, qui étoit venu servir, en qualité de volontaire. Bonours fut accablé de la terre que cette canonade remua[3]. Balanson en fut quitte pour porter une jambe de bois, qui lui fut encore emportée dans une autre occasion. Comme on lui remontroit qu'il se hazardoit trop, il répondit froidement qu'il avoit encore une jambe de bois de réserve, et d'attente, dans son carrosse. Ce Claude de Rie a été général d'artillerie, et il est mort gouverneur de Namur, avec la réputation d'un saint. J'ai eu le bonheur de le voir, passant par cette ville, étant encore enfant. Il laissa une fille, qui fut la

[1] « Le 26 de juillet les assiegeans firent leur batterie contre « les remparts nouveaux et les assaillirent sur le soir, par « divers endroits et en repoussèrent ceux de la ville et s'en « firent maistres. » — *Journal du siége*, 9.

[2] « Messire Claude de Rye, baron de Balançon, frère du « marquis de Varambon, et lieutenant-conronel du régiment « des Bourguignons en recent le plus grand dommage, car un « coup de canon, estant à la teste de ses soldats, luy coupa une « jambe nette. » — CH. ALEX. DE CROY; *Mémoires guerriers*, 26.

[3] « Ce qui leur étoit proche se veid tout convert de terre, « mellée de sang et étonrdy du coup, *entre lesquelz je fus compris*. » — CHRIST. DE BONOURS, 144.

favorite de l'infante Isabelle, et qui mourut à Brusselle, fort âgée, il y a quelque douze ans. Deux cents Anglois furent sacrifiez à la perte de cette jambe précieuse. Comme ce poste fut gagné le jour sainte Anne, il en prit le nom, et il laissa depuis celui de Maison rouge. Villaverde, espagnol, autrefois gouverneur de Dourlens, en fut fait commandant. On trouva parmi les morts une espèce de géant, on le fit porter et panser au camp. Quoique son corps ne fût qu'une plaie, et qu'il dût plutôt songer à prier qu'à maudire, il se déchaînoit incessamment contre sa nation angloise, et surtout contre le sieur de Veer, de l'avoir abandonné; il n'épargnoit pas même les Espagnols, et il les menaçoit s'il venoit à survivre. On ne laissa pas de lui faire bon traitement. A la façon des gens d'outremer[1], qui savent bien qu'on n'ira pas s'enquérir de leur extraction, il se disoit grand seigneur, et que son nom étoit Leyers. L'infante Isabelle, qui faisoit l'office d'hospitalière à Bruges, fit tant par ses soins, qu'il guérit entièrement. Elle lui donna une bonne somme d'argent, et des lettres de recommandation à son résident à Rome. Mais le grand vilain au lieu de prendre sa route vers Rome, r'entra à Ostende, et bien loin de reconnoître sa bienfaitrice, il n'en fit que des railleries. Mais Dieu punit son ingratitude par lui faire sauter la cervelle d'un boulet de canon, qui fut tiré de la batterie du comte de Bergh, dès le 2e jour de son arrivée. Une âme si ingrate ne méritoit pas de vivre plus longtems.

Le canon d'Ostende incommoda bien le fort Sainte-

[1] Les gens venus de loin.

Anne. Un seul coup tua onze personnes, du nombre desquelles furent les deux frères de Clevanges. Ce fut aussi dans ce fort que périrent du canon, d'Arsonai, gentilhomme lorain, et de Loiset, gentilhomme bourguignon. Don Jean de Bracamonte vint fort à propos au camp, avec un bon renfort qu'il amenoit d'Italie. Une partie passa au secours de Rhinbergh. Bracamonte, avec son régiment espagnol, resta au camp, où l'archiduc lui donna celui de Ribas, qui avoit quelque autre commandement. Les assiégez tiroient avec tant de furie, que l'espace qui règne entre le fort Isabelle et la ville, ressembloit à une terre fraichement labourée, les balles faisant l'office de coutre. Elles y étoient si nombreuses, qu'on en rencontroit à chaque pas, et que la plaine étoit presque impraticable dans les ténèbres. Ceux d'Ostende qui, au commencement, donnoient un teston pour chaque balle, ne prenoient pas la peine de les recevoir de ceux qui les leur aportoient, tant la Zélande leur en fournissoit.

Catriz avançoit plus que personne, jusqu'à donner de la jalousie aux Espagnols, et bien de la crainte à Vander Noot, qui commandoit à l'endroit que Catriz attaquoit. Un Valon, peut-être pour se venger, de ce que la jalousie traversoit les bons desseins de son colonel, sur la fin de juillet, de bon matin, à la faveur de la marée basse, s'avança jusqu'à la Gueule d'enfer, et il arracha une lourde lanterne, qui étoit attachée au bout d'un pilotis. Les assiégez lui tirèrent cent canonades et une infinité de mousquetades; la lanterne étoit fort élevée, et elle étoit d'une extrême pesanteur; il s'en moqua, il chargea cette machine sur ses

épaules, et il l'apporta en triomphe à la tranchée de Catriz. Il crut s'être suffisamment vengé de la jalousie qu'on avoit contre son colonel, puisque pour un tel exploit, il ne demanda autre récompense, sinon qu'on le fit bien boire. Aprez cela, qu'on nie que les Valons soient braves! qu'on nie qu'ils soient bons buveurs!

Antunez, enchérissant sur son prédécesseur de Monroi, fit construire une redoute surnommée de Valdez, à cause que Valdez, capitaine de son régiment, fut le premier qui y commanda et qu'il y tailla bien de la besogne au sieur de Veer. Partout où la tranchée étoit discontinuée, l'on avoit dressé des toiles, à la faveur desquelles les assiégeans passoient d'un cartier à l'autre, sans être aperçus de la ville; mais ces toiles furent bientôt converties en cribles, par la multitude des coups que les assiégez y tirèrent. Pour obvier à cet inconvénient, on fit une espèce de haie, soutenue de fourches entrelassées de branches, au travers desquelles les balles passoient, sans que les feuilles en fussent beaucoup intéressées. On surnomma cette haie blinde, parce qu'elle déroboit les assiégeans à la vue des assiégez.

Valdez cependant se fortifioit de plus en plus dans sa redoute. De Veer, considérant que ce fort le réduisoit à l'étroit, et à une espèce de prison, mit 600 Anglois sous la conduite de son frère Horace Veer, et il lui donna ordre de s'en emparer par derrière. Les capitaines Holcraft et Borgan, à la tête de 300 Anglois, attaquent le fort à la gauche, au même tems que lui-même, secondé des capitaines Vilfort, Gorrei et Staneton, l'attaqua à la droite. Valdez les reçut avec beaucoup de résolution. Pendant la chaleur

du combat, de Faves, capitaine françois, avec 300 de sa nation, attaque brusquement une foible tranchée, du côté d'Antunez. Ce colonel avoit donné ordre de l'abandonner, au cas qu'on vint l'attaquer un peu brusquement, mais ses gens ne surent faire la retraite si à propos qu'il n'y demeurat 30. De Faves, enflé de ce succez, donna furieusement jusqu'à la grande tranchée. Antunez s'y trouva en personne. Quelques uns furent sacrifiez à la première boutade françoise, et le reste alloit prendre la fuite, si Antunez ne les eût arrêtez l'épée menaçante à la main. Les archiducaux reprirent du cœur, et ils repoussèrent vaillamment l'ennemi.

Valdez cependant fait des miracles dans son retranchement, et ses soldats, à son exemple, se défendent en désespérez. Onelton, lieutenant anglois, pensa les forcer par la violence de ses grenades, mais Valdez se mit à couvert de ses feux, par les cuirs de bœufs cruds et trempez, dont il s'étoit précautioné. Faves ne trouvant pas son compté vers Antunez, et se voyant renforcé de 100 hommes, qu'un lieutenant lui avoit amenez, attaque une tranchée qui lui paroissoit négligée, où Sailly, enseigne valon, commandoit 40 hommes. Faves prétendoit, après avoir forcé cette tranchée, d'attaquer Valdez à dos, et d'aller donner la main aux Anglois, qui le pressoient chaudement, mais son dessein fut rompu par les capitaines don Rodrigue, Florès, et la Peire, qui sortant de leur embuscade, firent bientôt tourner tête à Faves.

Quoique les Anglois et les François disputassent autant pour la gloire de leur nation, que pour la conquête du fort de Valdez, les défenseurs les soutinrent

si vigoureusement, qu'ils furent enfin obligez de se retirer. Mais leur retraite n'eut rien de honteux, ils la firent régulièrement, en combattant, et même en morgant[1] les Espagnols, à qui ils montroient les casaques de leurs camarades, qu'ils emportoient à Ostende. Cette attaque coûta aux assiégez 160 hommes, tuez sur la place; les plus notables furent du Har, lieutenant francois, Vari, enseigne anglois, la Loudizière, sergeant françois, de Cordes, la Glandare, et Morrillac, gentilshommes avanturiers françois; Nuicton, Samesfort, Jomès et Gavard notables anglois. Entre les blessez furent les capitaines de Faves et du Mortier, françois; Vilfort et Borgan, anglois; Onelton, lieutenant; et le jeune baron de Dei. Valdez perdit 28 des siens, les plus aparens étoient Ribera, Ortiz, Mireda, Idiaquez[2], Corteza, Ulloa, et Rovillerez; Antunez perdit Louero, et Montenegro, enseignes réformez espagnols; Grignies et Pontaubin, volontaires françois; Loroi, gentilhomme bourguignon, et 30 soldats[3]. La ville tira ensuite sur la redoute de Valdez plus de 6,000 coups de canon, en 20 jours.

De Veer vid bien de là qu'il devoit plus songer à la défensive qu'à l'offensive. Dans cette vue, il acheva ses quatre forts qu'il nommoit polder, qui veut dire carré[4]. Il y fit passer ses Anglois, mais ils y reçurent

[1] *Morguer*, braver par des regards fiers et méprisants.

[2] Don Diego Idiaqnez était fils du secrétaire d'État, don Juan Idiaquez. — *Journal du siége*, 9; *Mémoires guerriers*, 27.

[3] Cette sortie ent lien le 27 juillet. — *Ibid.*

[4] Les polders sont des attérissements formés sur les bords de la mer ou des fleuves et qui, protégés par des digues, deviennent susceptibles d'une culture régnlière. François Veer

un très méchant accueil. Le feu s'étant pris au plus grand de ces carrez, 40 Anglois furent misérablement brulez tout vifs, et plusieurs en furent incommodez toute leur vie. Cette amertume fut adoucie à la nouvelle de la prise de Rhinberg, par les armes du comte Maurice de Nassau[1].

Antunez ayant mis la dernière main à la redoute de Valdez, en désigna une autre, qu'on surnomma de Saint-Augustin, en considération de don Augustin de Messia, qui en étoit le principal auteur, mais qui depuis fut surnommé Farias, du capitaine qui y commanda le premier. Le marquis de Varanbon et le comte de Fresin en construisirent une dans la prairie.

A la mi-août, il vint à Ostende un renfort de 1,000 Anglois, débarquez à Sandvic. Rien de plus insolent que les Anglois dans cette ville; Vander Noot envoya le capitaine de Leur pour se plaindre aux États du peu de discipline que de Veer observoit, et des outrages que les bourgeois souffroient tous les jours de sa nation[2]. Un boulet de canon sembla vouloir lui en épargner la peine; de Veer considérant les approches de Catriz, fut blessé à la tête d'un coup de canon. Mais son courage suppléa à sa foiblesse, et sa blessure n'empêcha point qu'il ne s'aquita des fonctions d'un grand gouverneur. Aprez avoir donné les ordres par-

donna le nom de *Carrés*, non pas aux polders, mais aux forts qu'il établit dans ces polders. — Christ. de Bonours, 169.

[1] Don Louis-Bernard d'Avila, gouverneur de Rhinberg, capitula le 31 juillet 1601, à des conditions honorables. — Bentivoglio, IV, 279; Christ. de Bonours, 169; Ch. Alex. de Croy, *Mémoires guerriers*, 27, 28.

[2] Christ. de Bonours, 173.

tout, il se fit transporter à Flessingue, pour s'y faire panser plus commodément[1].

Vander Noot, pour signaler son gouvernement, devenu absolu par la retraite de de Veer, médita une entreprise qui lui réussit en partie. Du Sart, lieutenant françois, conduit 100 hommes à la faveur des ténêbres, et il les fait mettre sur le ventre, devant la redoute de Valdez. Ils font semblant d'attaquer subitement ce fort, mais dans la vérité, ils donnent vers la redoute de Farias, où les autres entrepreneurs s'étoient rendus. On trouva ce fort négligemment gardé, on passe par le fil de l'épée les premières résistances; ceux qui se sauvent, tombent entre les mains de Mortondel, qui les attend avec ses Anglois, et qui ne leur fait pas de meilleur traittement qu'aux autres. Farias s'étoit retiré au cartier, à cause de la fièvre; ses ennemis en apportent une autre cause. Il se lève en sursaut, il ramasse ce qu'il y a d'Espagnols échapez, il entre dans sa redoute l'épée à la main, il combat en lion, il fait sauter le parapet aux uns, il tue le reste; enfin, aprez en avoir massacré 30, il se rend le maitre de son poste. Brusquin, enseigne du comte de Frezin, n'eut ni sa bravoure ni son bonheur; dès qu'il vit Mortondel entrer dans sa redoute, avec 25 François, il l'abandonna honteusement. Denis Aubrisset, sergeant bourguignon, tint ferme avec 18 de sa nation, et il fut cause que l'ennemi regagna la ville avec le jour. Ce brave Aubrisset eût la tête enfoncée. Albert lui envoya Saint-Jean, l'un de ses chirurgiens, et il lui fit distribuer une bonne somme d'argent; mais la pro-

[1] François Veer fut blessé le 14 août 1601, à 8 heures du matin. — *Journal du siége d'Ostende*, 13.

fondeur de sa plaie, et son grand âge ne lui donnèrent pas lieu de jouir longtems de ces faveurs. Brusquin, nonobstant la remontrance de ses services passez, fut décapité, sort qu'il avoit vu en songe, immédiatement avant que l'ennemi vint le débusquer de son poste. L'archiduc, pour reconnoître la fidélité des Bourguignons, voulut que cette redoute fut gardée par le capitaine Louis de Ville[1], qui n'en sortit qu'étant percé d'une mousquetade. Elle fut nommée tantôt la redoute de Saint-Jaque, tantôt la redoute des Bourguignons.

Ostende reçut un nouveau secours ; cela joint à ce que 58 pièces de baterie du camp n'avoient fait aucune brèche aux rampars, désola bien les assiégeans, qui en 66 jours de siège avoient perdu 14 capitaines, 36 enseignes, 27 sergeans, 45 gentilshommes volontaires de toute nation, 68 engagez au service, 10 gentilshommes d'artillerie, et 4,773 soldats. Un des plus grands malheurs fut la blessure du brave colonel Catriz, qui allant reconnoitre de trop prez la contrescarpe, reçut une mousquetade à la tête. Il fut transféré à Furnes, où le trépan pensa l'envoyer à l'autre monde. Le marquis de Varanbon le releva dans ses entreprises.

Les assiégez ne faisoient pas de moindres pertes, puisqu'on sut alors que les Anglois seuls avoient perdu 40 officiers et 2,000 soldats, sans compter 300 estropiez qu'on prétendoit d'embarquer avec le corps du baron

[1] Louis de Ville, issu d'une famille originaire de la Franche-Comté, mais fixée en Belgique, était alors capitaine au régiment de Varembon ; il devint maître de camp d'un tercio wallon, membre du conseil de guerre et gouverneur de Charlemont. — M. le baron Stein d'Altenstein, *Annuaire de la noblesse belge*, 1859, 268 ; Du Cornet, *Guerre du Palatinat*, II, 50.

de Kenebrot anglois, et avec celui du baron de Streton écossois, qu'on avoit embaumez. Mais ces vides furent remplacez par le secours qui entra dans Ostende, aprez la prise de Rhinbergh. Chatillon[1], genéral des François, qui servoient la Hollande, l'y conduisit au commencement de septembre 1601[2]; il fut reçu comme un petit Dieu descendu du ciel. Chatillon, pour se signaler, machina une entreprise qui sembloit tendre à la désolation entière des assiégeans. Il s'entretenoit au Zantil sur ses conquêtes prochaines, quand un boulet de canon porté de Monthullin fit avorter tous ses vastes desseins. Il discouroit de l'apartement qu'il destinoit à l'archiduc, aprez l'avoir fait prisonnier, assis sur un affut, quand uu coup de canon lui enleva la cervelle, et ses pensées présomptueuses[3]. Les colonels Octenbroc[4] et Broghe, et de Peuplieres, gentilhomme du Languedoc, qui l'environnoient, eurent part à son coup, et ils s'en ressentirent toute leur vie. Cette infortune déconcerta surtout les François, qui se voyant sans chef notable, avoient de la peine à obéir à Vander Noot, qui n'en avoit pas moins à souffrir leurs gasconades.

Une seconde infortune acheva d'alarmer la ville, ce fut le feu qui se prit à la maison d'un boulanger, et qui faillit à réduire en cendre la neuve ville. Les Anglois, au lieu d'y remédier, s'en servirent pour piller les boutiques. Les assiégeans profitèrent de ces

[1] Henri de Châtillon, petit-fils du célèbre amiral de Coligny.

[2] « Le 29 d'aoust arrivèrent en la ville 800 hommes des troupes du sieur de Chastillon. » — *Journal du siége*, 19.

[3] 10 septembre 1601.

[4] Uytenbroeck.

désordres, et leur artillerie tua 130 persones, parmi lesquelles on comptoit un lieutenant frizon, nommé Klot. Vander Noot, pour empêcher les désertions, donna charge à Nauvinc, lieutenant anglois, de visiter soigneusement tous les vaisseaux, et Nauvinc s'en aquita ponctuellement. Les assiégeans, à la faveur de la basse marée, arrêtèrent un vaisseau qui sortoit d'Ostende pour la Holande. Ils y trouvèrent 50 estropiats[1] et 15 morts. Les assiégez vinrent à la rescousse. L'escarmouche y fut fort chaude. Enfin les assiegez aimèrent mieux de voir périr ce vaisseau, que de le voir entre les mains de leurs ennemis, et à force de coups de canon, ils le détruisirent entièrement, et ils achevèrent les misérables estropiats qui n'eurent pas la peine de trainer plus longtems leur vie incommode. Les Valons et les Bourguignons, nations qui se distinguent par leur charité, ne doutèrent pas[2] d'exposer leur vie, pour la sauver à ces infortunez. Ils en retirèrent 20, la pluspart François notables. Le plus considérable se nommoit la Farge, lui et quatre de ses compagnons, guérirent par la charité des archiducaux, et des François, qui étoient au service de l'archiduc. Pour détester la cruauté des Holandois et pour reconnoitre l'honnêteté des archiducaux, ils demeurèrent au camp, et ils servirent fort courageusement jusqu'à la fin du siège.

Cependant voici revenir le général de Veer[3]; il débuta par faire sortir quelques François qui, depuis

[1] Blessés, estropiés.
[2] N'hésitèrent pas.
[3] Le 19 septembre. — *Journal du siége*, 30; Henri Haestens, *la nouvelle Troye*, 123.

la mort de Chatillon, se rendoient de difficile obéissance, sous couleur que la place étoit trop étroite pour une si grosse garnison. Puis il fit une sortie sur don Alfonse d'Avalos, à dessein de brûler la gabionade qui régnoit devant la redoute de Saint-Alexandre. Mais comme cet ouvrage étoit trop vert pour prendre feu, les entrepreneurs furent contraints de retourner, après y avoir laissez 30 des leurs. Les défenseurs eurent deux morts et cinq blessez, du nombre desquels étoient l'enseigne réformé Ramirez et Bonafesta, gentilhomme italien. On dut surtout la conservation de ce poste à un jeune soldat murcien de 18 ans, nommé Gaspar Gilroba. Il étoit en sentinelle, quand les assiégez vinrent l'attaquer; il mit bas d'abord d'une mousquetade le chef de l'entreprise, et puis il courut donner l'alarme au cartier. Il se mêla parmi eux courageusement, et les balles lui manquant, il se saisit d'une pique, il alla desceindre l'épée au chef qu'il avoit tué, et il la rapporta en triomphe. Son mestre-de-camp Bracamonte le produisit à l'archiduc qui, aprez lui avoir donné mille louanges, augmenta sa solde, et lui promit de l'avancement. Mais ce jeune brave n'en jouit pas, étant mort bientôt aprez des blessures que sa bravoure lui avoit attirées.

Il entra au même temps du secours dans la ville. Frédéric Spinola n'en put attraper que trois navires, avec 60 prisonniers. Cet avantage des assiegez fut contrebalancé de la chûte de Vander Noot qui, en visitant un nouvel ouvrage de la vieille ville, fut abattu d'un coup de canon, qui lui vint des dunes orientales. Il en fut si étourdi qu'on le tint pour mort l'espace d'un quart d'heure. Un autre coup tua trois

capitaines, savoir Pomerade, françois, Konia, frizon, Vorning, alemand, et le baron Norri, volontaire anglois très riche.

Le colonel Octenbrouc, étant dans les tranchées des Anglois, hors de la contrescarpe, fut tué d'un coup de mousquet[1]. Un phénomène, en forme de boule de feu, passant par la ville, au commencement d'octobre, acheva de décontenancer les Anglois, nation assez superstitieuse. Elle savoit que depuis le 25 juillet, elle avoit perdu plus de 60 officiers, et des soldats à proportion; cela fut cause qu'elle s'émutina et qu'elle cria tout haut qu'elle n'entendoit pas d'être sacrifiée à l'ambition d'un seul homme; par où, elle dénotoit le chevalier de Veer. Mais Horace de Veer, son frère, qui à cause de sa douceur étoit mieux venu des soldats, appaisa cette émotion. Le secours que le colonel Loon amena, fit plus d'effet qu'aucune autre chose. Cet officier venant succéder à Octenbrouc, amena une bonne somme, cinq pièces de canon, et 25 mineurs liégeois, nation à toute main, pourvu qu'elle gagne, mais qui est devenue plus sage, sous le règne du sage et du prudent prince d'Elderen.

La ville renvoya, au même tems, plusieurs batteaux chargez de malades et de blessez, le canon du camp les ayant rendus presque inutiles, les matelots holandois jettèrent dans la mer ces misérables passagers, dont les corps vinrent floter vers le fort Albert. Une femme de Tournai reconnut le corps de son frère, elle débanda la jambe, qui étoit tronçonnée, et entre les premiers linges, elle trouva quelques pièces d'or et

[1] 22 septembre 1601. — *Journal* 33.

quelque apparence de sortilège. La piété de l'archiduc voulut qu'on peschât ces corps, et qu'on leur donna la sépulture, sur le bord de la mer.

Bracamonte, commandant la tranchée, sans consulter personne, éléva un ouvrage entre les forts Saint-Augustin et Saint-Jaque. Les 200 Espagnols et Italiens qu'il y mit insultèrent tant les François, qui étoient en garde vis-à-vis, qu'il prit envie au capitaine de la Roque de se venger de ces fanfarons. Il obtint du gouverneur la permission de conduire 200 François contre l'ennemi. A la pointe du jour, il attaqua ce nouvel ouvrage, qui témoigna autant de foiblesse à se défendre, qu'il avoit montré de vanité à provoquer. On fit passer par le fil de l'épée ce qui ne put pas s'en sauver. La Roque ne profita point de son avantage, parce qu'au même tems, les Anglois attaquèrent le fort Saint-Jaque, et dans la croyance que cette alarme le regardoit, il songea plus à la retraite qu'à la poursuite, et il se vengea par ériger une espèce de trophée composé du butin, qu'il avoit remporté dans cette occasion. Cet ouvrage de Bracamonte fut jugé inutile, et il fut razé la même nuit.

Les François eurent un second sujet de réjouissance de la nouvelle qu'il leur vint de la naissance d'un dauphin[1]. Ils crurent ne pouvoir mieux témoigner leur alégresse, que par une brusque sortie, qu'ils firent sur le cartier d'Avalos. Ils tuèrent 25 hommes et ils en emmenèrent neuf prisonniers. La cavalerie archiducale fut à la rescousse, mais la mort du lieutenant qui la conduisoit, et qui fut tué d'un coup de pique,

[1] 27 septembre 1601.

avec deux autres soldats, rendit la poursuite inutile. Les neuf prisonniers furent renvoyez deux jours aprez, à la faveur de deux mois de gage, qu'on donna pour leur rançon, au grand déplaisir des Anglois, qui enrageoient qu'on donnât cartier aux catholiques, qu'ils traitoient de disciples de l'antéchrist.

Cet échec n'étoit rien en comparaison du bruit qui se répandit de la proximité du roi de France. Henri IV étoit venu à Calais[1]; l'archiduc lui envoya le comte de Solre, pour apprendre si Sa Majesté venoit rompre la paix et ses desseins. Henri, qui étoit d'humeur gaie, tourna tout en plaisanterie. Il dit qu'il venoit être le spectateur et non pas le perturbateur des desseins de son alteze. Il se mit ensuite à plaisanter sur la bravoure de l'infante Isabelle Claire Eugénie, qu'il traita de Zénobie; et pour convaincre que ses approches étoient pacifiques, il envoya au camp d'Ostende le duc d'Aiguillon, qui admira tout, et qui par la bonne correspondance, ferma la bouche à une infinité de médisans, et sur tout mit de l'eau dans le vin des Holandois et des Anglois, qui espéroient que les aproches de ce roi ne tendoient qu'à une rupture avec l'archiduc[2].

La déclaration favorable du roi de France fut suivie

[1] On croyait que le sort de la république des Provinces-Unies était attaché au résultat du siége d'Ostende; la reine Élisabeth s'était rendue à Douvres et avait demandé une entrevue à Henri IV. Le roi, de son côté, était allé à Calais pour se trouver plus à portée des événements. Il chargea le duc de Biron d'aller complimenter la reine et retourna bientôt à Fontainebleau. Il passa l'hiver de 1601 à 1602, plus occupé d'intrigues galantes, que des affaires publiques. — *Journal de l'Étoile*, III, 315, 323.

[2] Ch. Al. de Croy, *Mémoires guerriers*, 33.

d'une autre nouvelle agréable ; Trivulce, Gambaloita, et le comte de Buquoi[1] conduisirent un grand renfort au camp. Buquoi passa à Bredené, qui depuis lors prit le surnom de Buquoi. Le comte, dez le troisième jour de son arrivée, entreprit de détruire un pont de barques, que les assiégez avoient étendu sur le canal oriental, et un fort qu'ils levoient contre les boulevarts d'Espagne et de Pekel. Il mit Gulsin à la tête de 400 hommes de son régiment, le vaillant ardennois[2] força l'ouvrage, il fit passer 60 des ennemis par le fil de l'épée, il en blessa trente, et il fit fuir le reste, qui se noya pour la pluspart. Le capitaine Gulsin ne

[1] Ces trois colonels et leurs régiments avaient été envoyés au secours de Rhinberg ; ils arrivèrent avec 1,800 Allemands du régiment de Berlaymont, et quelques compagnies libres, devant Ostende, le 14 août. — *Journal du siége*, 16.

[2] Maximilien de Houchin, seigneur de Gulzin, n'était pas ardennais mais artésien. Son père, Charles de Houchin, seigneur de Longastre, mort en 1607, fils d'Isembart de Houchin, pannetier de Marguerite d'Antriche, gouvernante des Pays-Bas, et d'Antoinette de Lens, dame de Jumelle, avait épousé, le 12 octobre 1563, Suzanne de Longueval, chanoinesse de Sainte-Wandru, à Mons, fille de Jean de Longueval, seigneur de Vaulx, et de Jeanne de Rosimbos. Suzanne de Longueval était sœur de Maximilien, premier comte de Bucquoy, et tante de Charles Bonaventure, deuxième comte de Bucquoy, colonel du régiment dans lequel Maximilien de Houchin, seignenr de Gulzin, servait comme capitaine. Celui-ci devint sergent-major du tercio du comte de Hoogstraeten, et le 7 juillet 1614, il fut promn au grade de maître de camp d'nn tercio de quinze compagnies wallonnes. Il obtint, en 1617, une commanderie de Calatrava, sur la recommandation expresse de l'archidnc Albert. En 1620, il fit la campagne dn Palatinat et fut nommé gouverneur d'Oppenheim. — *Audience*, 1132, 1148; *Correspondance de l'archiduc Albert avec Philippe III*, VI, 25; *Nobiliaire des Pays-Bas*, II, 384; IV, 169; VI, 194; VIII, 61; M. Goethals, *Miroir des notabilités*, v° *Longueval;* Du Cornet, II, 12, 90.

perdit que 14 des siens tant tuez que blessez, du canon de la ville, qui fut de grand usage aux assiégez. Le sergeant Ouaille fut un des blessez. Gulsin se retira, en bel ordre, aprez avoir rendu inutile le pont des ennemis.

Les assiégez, connoissant l'importance de ce poste, le rajustèrent incessamment; Buquoi y envoya son capitaine de Coin[1]; mais il n'eut pas le succès que Gulsin venoit d'avoir, puisqu'il revint sans effet, ayant perdu Corceville[2], gentilhomme flamand, du Mont, gentilhomme valon, des Halles et Ducar, bourguignons; les principaux blessez furent, du Perier et d'Aubri, gentilshommes françois, Valigneau, enseigne réformé valon, et des Marles, sergeant.

Les assiégez, qui depuis longtems n'avoient pù rien aprendre de l'état des assiégeans, enlevèrent à la pointe du jour, deux sentinelles valons d'auprez du fort Saint-Augustin, par qui ils prirent langue. Antunez, qui commandoit la tranchée, s'en revengea par commander treize Espagnols et Bourguignons, de rendre le change à l'ennemi. Ces avanturiers se jettèrent dans un fossé, qui règnoit devant un des polders ou carrez, et là ils attendirent leur proie. Elle parut dans un sergeant anglois, nommé Cauvelei, qui alloit changer les sentinelles; l'embuscade en tua trois, et elle en emmena bon nombre au camp, d'où le canon

[1] Claude de Beauffort, chevalier, seigneur de Coin, baron de Graincourt, devint maître de camp de l'un des tercios wallons envoyés en Savoie en 1617. — Du Cornet, I, 17, 24, 25, 27, 31, 37, 46, 61.

[2] « En cest exploit le seigneur de Courteville, capitaine du « régiment dudit comte (de Bucquoy), y a esté tué. » — *Mémoires guerriers*, 37.

tiroit furieusement sur les assiégez, qui dans la crainte d'une camisade, s'atroupoient sur les défenses. Un seul coup de Monthullin en abatit trente. Cauvelei, qui étoit un des prisonniers, déclara que, depuis un mois, la milice étoit diminuée du tiers, qu'il y manquoit de l'eau douce, et qu'Horace de Veer avoit reçu une mousquetade à la poitrine. La même nuit, le feu se prit au cartier de Sainte-Claire, et il n'y eut que la diligence du comte de Bergh qui le sauva d'un entier embrasement. Le comte de Buquoi, pour infester le ponton, qui passoit les gardes d'Ostende à la redoute du bord du canal, surnommé le Nid de Cigne, dressa le fort Philipe, et un autre petit fort, surnommé la Beurrée, ou Boteram. Les assiégez voyant que plus de 200 coups de canon portez des boulevarts d'Espagne, et de Pekel contre cette Beurrée, ne profitoient de rien, subornèrent un Anglois, qui muni d'une mixtion maligne, qu'il avoit aprise d'un ingénieur turingien, se fit enroller parmi les canoniers du camp. Il épioit l'occasion de fourrer son ingrédient dans la coulevrine fatale au ponton des assiégez, à dessein de la faire crever; l'ayant enfin trouvée favorable, ainsi qu'il croyoit, il coula sa mixtion dans le fougon[1]; comme dez son abord on en eut de l'ombrage, on le veilla. Il ne sut faire son coup si adroitement qu'un sergeant ne s'aperçut de la fourberie. On le surprit en flagrant délit, on lui fit avouer sa trahison, et ses complices, qui furent quelques canoniers flamands, qu'il avoit débauchez; ils se tinrent tous compagnie au gibet.

[1] Fougon, cuisine d'une galère ou d'un vaisseau, désigne probablement la chambre de la coulevrine.

Tandis qu'on délibéroit au camp sur la manière des aproches, les assiégez percèrent la digue verte, qui venant à recevoir l'eau, causa un grand détriment aux assiégeans. Les tranchées, qui avoient coûté trois mois de travail, en furent noyées [1], 25 soldats bourguignons et valons gagnèrent une petite hauteur, au milieu des eaux. La ville, les abandonnant à la faim et au naufrage, ne tira pas sur eux. Les François, qui étoient logés vis-à-vis, leur parlèrent familièrement, sans qu'aucun officier les fit taire, ainsi qu'ils avoient coutume de faire. La mer étant retirée, ils se sauvèrent tous. Un de ces soldats, nommé Martin le Grand, étoit de la compagnie de Bonours [2]. A la faveur de cette retraite des eaux, on retira l'artillerie, et ce qu'on put des tranchées submergées; mais il en coûta la vie à 200 hommes, qui furent les victimes du Porc-épic et du Zantil, qui donnoient en droite mire sur ce déluge. Entre les tuez furent la Mine, capitaine valon, Carignuola, enseigne italien, Chatelet, enseigne valon, Beurries, gentilhomme d'artillerie, Grimoir, sergeant bourguignon, et Louvet, sergeant valon. Les blessez furent le capitaine Narbon, l'enseigne Vaugri, des Meules et Prion gentilshommes françois volontaires, et le Prince, sergeant. Les Holandois se nuisirent presque autant qu'aux assiégeans, car cette inondation pensa renverser le Porc-épic, le Zantil et la Gueule-d'enfer. La

[1] C'est vers le 25 septembre que les travaux des assiégeants furent inondés. — HAESTENS, *La nouvelle Troye*, 129-139 et 174; *Journal du siége*, 57.

[2] Christophe de Bonours servait alors au régiment wallon de Catriz. — *Mémorable siége*, 121-123.

vieille et la neuve ville se ressentirent de ce déluge, en sorte, que les habitans furent obligez d'aller neuf à dix jours par les rues, en barquetes. Ce qui désola fort les assiégez, qui appréhendoient qu'ils ne dussent avoir cette incommodité durant tout l'hiver. L'archiduc fit incessamment travailler à la réparation de cette digue percée, pour que les tranchées fussent à sec. La ville tira sans relâche dix grosses pièces sur l'ouvrage, mais les balles, qui se mêloient parmi les facines, ne servoient qu'à l'affermir. Les travailleurs en furent ensuite si cruellement traitez, qu'on ne pouvoit plus trouver personne qui voulût prêter la main, nonobstant le grand salaire qu'on offroit. Un gentilhomme[1] françois, nommé Pinceval, servoit sous Pouille, capitaine du régiment de Catriz; à cause qu'il étoit grand homme de bien et fort retiré, ses camarades le surnommoient l'hermite. Il étoit extrêmement pauvre et à moitié nu. Cette extrémité lui fit faire un coup hardi. Il se présenta, lui seizième, de travailler huit nuits à l'ouvrage dangereux ; on l'accepta et l'on convint du salaire. Le bon Pinceval conduisit ses compagnons à la chapelle des jésuites du camp, où ils se confessèrent et communièrent tous. Il tint sa parole, et il ne perdit que cinq de ses hommes. Les échappez, comme ils étoient convenus entre eux, se firent faire un bel habit, ils s'achetèrent une épée dorée et une écharpe rouge. L'archiduc haussa la solde de Pinceval quatre écus par mois. Cela fût cause que plusieurs s'enhardirent, et que l'ouvrage fut achevé, nonobstant toute la furie du canon ennemi. On donnoit un écu par

[1] CHRISTOPHE DE BONOURS dit « c'étoit un soldat que ses « officiers et supérieurs estimoient gentilhomme. » 129.

jour, sans compter les gages ordinaires. Messia et Velasco contribuèrent beaucoup à la diligence des ouvriers, par leur présence, par leurs promesses, et par leurs libéralitez. L'ouvrage fut trouvé de défense contre l'impétuosité des flots. Les assiégez firent plusieurs tentatives pour le brûler, mais elles furent toutes inutiles. Ils y perdirent le capitaine Freibac alemand, et un espion anglois, qui fut pendu. Cette digue ne mit pas seulement les tranchées des assiégeans à sec, mais de plus, elle empêcha que le secours n'entrât au havre si impunément qu'auparavant, par l'artillerie qui y étoit pointée. Cela fut cause que l'archiduc se consola sur ce qu'elle lui avoit coûté. En effet cette digue lui étoit bien précieuse, puisqu'elle lui avoit coûté quatre cent mille francs d'argent et 500 hommes, parmi lesquels il y avoit 32 officiers. Les principaux furent le mestre-de-camp Bracamonte, le gouverneur Villaverde, Scipion Garibaldi, sept capitaines, dix enseignes, et trois commis d'artillerie[1].

La mésintelligence qui régnoit entre de Veer et Vander Noot fut cause que le prince Maurice rapella Vander Noot, qui accompagné de quelques capitaines ses adhérans, fit voile en Zélande[2]. Ainsi toute la place demeura sous le commandement absolu de

[1] A en croire *La nouvelle Troye* et le *Journal du siége d'Ostende*, écrits à la vérité par des partisans des Provinces-Unies, les Espagnols se montraient fort mécontents, se plaignaient de l'archiduc qu'ils disaient ne rien entendre au fait de la guerre. — *La nouvelle Troye*, 169, 170; *Journal*, 86, 87.

[2] « La nuit (du 12 novembre), le gouvernenr, appellé le sieur « *de la Noth*, accompagné des capitaines Rollé, Grenu et Brin- « chaulx, de la Digue, deux ministres et deux personnes de la « ville, partirent de la ville, avec deux navires d'escorte pour « aller en Zélande. » — HAESTENS, 164; *Journal*, 67.

de Veer. Cet Anglois, pour signaler sa domination absolue, fit sortir de nuit 600 hommes, pour donner sur les tranchées d'occident, qui au rapport des espions, n'étoient pas assez diligemment gardées. En effet, ils surprirent une redoute gardée des Italiens, mais la bravoure du capitaine Maini les fit rebrousser chemin. La Favardière, capitaine françois, à la tête de quelques-uns de sa nation, et de quelques écossois, forcèrent une petite tranchée, où ils passèrent au fil de l'épée un enseigne espagnol et quelque trente soldats. Mais la cavalerie archiducale les relança. Report, capitaine anglois, quita la redoute des Italiens de Maini et alla mourir de ses blessures à Ostende. La Favardière se sauva, avec bien de la peine, ayant sacrifié à sa fuite trente des siens. La cavalerie archiducale blessa Comblans, gentilhomme françois, Canduel, lieutenant écossois, et quinze soldats françois. La cavalerie n'eut de blessé remarquable que Zopirello, sergeant italien, et un gentilhomme de la même nation, nommé Sambuzzi. Mais la tranchée archiducale souffrit davantage; il y eut de blessé le vicomte d'Aussigni, le baron de Briancourt, la Ferténonain, de Sauges et de Bruières, gentilshommes françois; Texede, mestre-de-camp réformé, les lieutenans-colonels de Buquoi et de Catriz[1].

[1] HAESTENS et le *Journal du siége* fixent cette sortie des assiégés au 3 novembre, par conséqnent avant le départ de Van der Noot. (156, 157. — *Journal*, 67.) Vers le même temps, on déconvrit nne trame onrdie dans le but de livrer la place à l'ennemi. Ce fait, joint à de fréqnents actes d'indiscipline, porta François Veer à demander aux États-Généraux nn pouvoir illimité, et ce fut là, suivant DE BONOURS, le motif principal de la retraite de Van der Noot et de ses partisans. — *Mémorable siége*, 132, 133.

Tandis que l'archiduc se rend à Neuport pour visiter l'infante, qui étoit venue, le feu consume le fort Albert, par la négligence de la femme d'un hallebardier de son altesse[1]. Albert néanmoins ne laissoit pas de revenir au camp de deux en deux jours, et en attendant que son cartier fut rétabli, il se rendoit à la cabane du comte de Solre, le froid ôtant l'usage des tentes. Tandis qu'il séjournoit à Neuport, il aprit que le comte Maurice avoit mis le siège devant Boisleduc. Nonobstant la saison tempestueuse, il se mit en chemin, et comme un soleil, il dissipa les brouillards qui menaçoient cette belle mairie[2].

La marée ayant fait une brèche capable de recevoir dix hommes au boulevart du Zantil, la pointille[3], qui régna parmi les espagnols au sujet de la préséance, donna du loisir à de Veer de la réparer et d'éluder les desseins de ses ennemis. Mais l'adresse et la vigilance du comte de Buquoi répara bientôt le dommage que cette ambition avoit causé; par le moyen des bateries de la digue verte, il empêcha l'entrée d'un secours venu de Zélande, et ayant remarqué qu'entre le canal et la Table-de-Moïse, il régnoit une ouverture considérable, il crut que l'ennemi étoit insultable par cet endroit, et ayant reçu les ordres de l'archiduc, il s'y prit de cette manière: mille hommes se trouvèrent à trois

[1] 13 novembre. — HAESTENS, 165.

[2] Bois-le-Duc et son territoire formaient l'une des mairies ou chefs-villes du duché de Brabant, ayant le droit d'envoyer deux députés aux États.

[3] *Pointillerie*, contestation, dispute pour un motif futile; les Espagnols prétendaient avoir la *pointe* dans les attaques, à l'exclusion des autres nations.

heures du matin sur la grève septentrionale[1], le capitaine le Coin en envoya cent, et il fit marcher à leur tête un François, nommé de la Planche, qui étoit le premier qui s'étoit venu rendre au commencement du siège, et qui depuis lors étoit entretenu dans la compagnie de Balanson. De Coin ne pouvoit faire de meilleur choix, parce qu'il savoit le terrein, et parce qu'il étoit bien déterminé et hazardeux. Tandis que la Planche va découvrir avec six hommes, de Coin et Kessel, enseigne brabanson, passent le canal. Comme chacun vouloit être du nombre des dix aventuriers, il fallut que de Coin en décidât; il nomma donc Hersel[2], Miraumont[3], et Volmal[4], gentilshommes valons, Menilporrot, gentilhomme françois volontaire, Carrel, enseigne réformé bourguignon, le capitaine Goi[5], vieux lorrain, qui avoit commandé en Hongrie, la Troussière, sergeant françois, Belin[6] et Bonours, capitaines valons.

Ces aventuriers passèrent le canal, ayant de l'eau

[1] 21 décembre 1601. — Haestens, 184-185.

[2] Philippe de Herzelles, seigneur de Fontaine-l'Évêque. — *Audience*, 1181.

[3] Claude de Miraumont passa an tercio wallon de la Motterie (1610) et fut promu an grade de sergent-major an tercio de Gulzin, le 9 juillet 1614. An début de la guerre de 30 ans, il fut envoyé en Bohême, comme sergent-major du tercio de son parent, le comte de Bucquoy. Il périt glorieusement dans un combat livré près de Hoorn, au mois de mars 1620. — Du Cornet, I, 106, 130, 139, 145, 276.

[4] Probablement Wesemal.

[5] En 1625, Maximilien Goy est capitaine d'une compagnie d'Élus de la Châtellenie de Courtrai. — Du Cornet, II, 290.

[6] « Le sieur de Belin et moi, qui étions de même chambrée, « avec La Planche. » — Christophe de Bonours, *Mémorable siége d'Ostende*, 160.

jusqu'aux aiselles. Ils trouvèrent l'ouverture en question assez négligemment bouchée, et une sentinelle holandoise, qui chantoit pour bercer ses ennuis. La Planche l'ayant percé de sa pique, au travers du corps, le gros s'avança vers un lieutenant holandois, qui étoit en garde avec quarante hommes. Comme il fut d'abord accablé, il laissa prendre sa pertuisane, dont il fut percé deux fois au travers du corps; on fit main basse sur le reste, sans épargner même le tambour, à cause qu'il vouloit battre la caisse pour donner l'alarme. Au même tems, de Coin et Kessel s'avancent, et en se joignant aux dix premiers, ils défont 60 Holandois accourus en confusion. Au même tems, don François Martinez, enseigne espagnol, à la tête de 50 de sa nation, sort des tranchées occidentales, et il va mettre le feu aux fassines, qui étoient aux piés du boulevart Zantil. De Coin dépêcha Troublet, pour donner avis au comte de Buquoi de leurs avances, mais on ne sait ce que Troublet est devenu. De Coin tint le passage, et il ordonna à la Planche de reconnoître, avec ses dix hommes, la courtine tirant du septentrion à l'occident. Les autres poursuivirent vingt[1], qui paraissoient être des Suisses, et dans l'espérance que les mille commandez viendroient les secourir, ils avancèrent bien audelà de l'ouverture, qui néanmoins étoit le terme de leur entreprise. Une troupe d'Anglois se présenta, mais les agresseurs les enfoncèrent à coups de piques, sans avoir que trois blessez des leurs, et encore assez légèrement. Bien en prit à de Coin de garder l'ouverture, car sans cela les aventu-

[1] Hommes.

riers étoient perdus, puisque les Holandois s'étant aperçus de cette garde, n'osèrent rien hazarder. Un timide gâta tout, en criant que la Planche étoit traître ; la Planche, ayant déchargé un coup d'estramason[1] sur ce calomniateur, se présenta au capitaine. La marée revenant, on fut obligé de regagner le camp. L'eau étoit déjà si haute, que les moindres statures en avoient jusqu'aux dens. Il s'en noya trois, et ce fut tout ce que coûta cette entreprise, qui la donna bien chaude aux assiégez. Le canon du camp, durant cette alarme, tua Malton lieutenant écossois, Stolpa enseigne frizon, et Brucman, commis d'artillerie; mais par malheur un coup, qui venoit de Monthullin, et qui passa audessus de la ville, donna sur les archiducaux, qui régnoient sur la plage orientale, et il emporta la tête à Antoine Guillaume[2], gentilhomme bourguignon, enseigne de la compagnie de Mercy.

Le général de Veer manqua d'être pris, car la Planche le vit de loin, précédé d'une lanterne, accompagné de trois hommes seulement; il ne s'en approcha pas, parcequ'il ne le reconnut pas, tant il est vrai, si l'ennemi savoit ce que l'ennemi fait, bientôt auroit l'ennemi son ennemi défait[3]. Cette camisade fut donnée le 21 décembre 1601, jour saint Thomas, et le sixième mois du siège. Les prisonniers que la Planche ramena, découvrirent que la garnison étoit fort débauchée[4].

[1] Épée droite, longue et à deux tranchants. — *Mémorable siége*, 161, 162.

[2] Anatole Bombec, selon CHRISTOPHE DE BONOURS, 162.

[3] « Si l'ennemi savoit ce que l'ennemi fait,
« Tot auroit l'ennemi, son ennemi défait. »

[4] Découragée. — HAESTENS, *La nouvelle Troye*, 184.

Anselme David, capitaine bourguignon, empêcha[1] les effets de l'artillerie holandoise, par un grand chemin qu'il avoit creusé à la profondeur d'un cavalier, depuis Saint Albert jusqu'à Monthullin. Le cartier de Buquoi n'avoit pas cet avantage, mais il ne laissa pas de poursuivre vigoureusement sa pointe.

L'archiduc choisit l'avant-veille de Noël pour livrer un rude assaut à la ville, qui n'étoit pas encore bien remise de son alarme, et qui souffroit beaucoup dedans et dehors. Son Altèze parut à cheval vers les quatre heures sur la place d'armes, pour donner lui-même le signal. Il tint conseil de guerre dans la hutte d'Antunez, et il distribua les ordres. Pendant cette assemblée, une bombe tombant à quelques pas de là, tua 15 personnes, elle fit un grand fracas parmi les loges des vivandiers, et elle n'épargna qu'un enfant au berceau, qui fut trouvé sain entre tant de morts et d'estropiez. Le signal étoit deux volées de canon de Monthullin[2].

De Veer savoit ce qui se brassoit, et connoissant la foiblesse de sa place, il fit battre la chamade au Porc-épic. Un sergeant espagnol, sorti de sa tranchée, demanda ce qu'on vouloit, mais il lui fut dit de se retirer, et qu'on demandoit un pourparler de la part de l'archiduc. Son Altèze y envoya aussitôt le mestre-de-camp Ribas et le capitaine don Diego de Moralvas.

[1] « Par invention du capitaine Anselme David, sergent-major de Flandre, qui estoit bourguignon. » — *Mémorable siége*, 164.

[2] Christ. de Bonours, 165, désigne les différents corps destinés à prendre part à l'assaut projeté et il fait connaître les dispositions prises par l'archiduc.

Le capitaine la Contière, françois, sergent-major d'Ostende, s'élevant jusqu'à la ceinture, cria que si l'archiduc envoyoit un sauf-conduit, le général Veer feroit des propositions agréables à Son Altèze. Toute hostilité cessant de part et d'autre, Focheron, gentilhomme françois, qui savoit l'espagnol, fut introduit vers Son Altèze. Il lui fit une profonde révérence, et il demanda de quelle langue on désiroit qu'il parlât; il lui fut répondu qu'il parlât sa langue naturelle, mais succintement, et qu'il lui seroit répondu en espagnol. Il demanda courtoisement une cessation d'armes, pour quelques heures. L'archiduc, sans répondre, le fit reconduire, d'où il étoit venu. De Veer battit la deuxième fois la chamade; Focheron revint, avec un officier anglois, et comme il parla de composition, l'archiduc promit d'envoyer et de recevoir des ôtages. De Veer envoya Forfax[1] et Oglei, capitaines anglois, et l'archiduc Mathieu Serrano, lieutenant d'artillerie, et Otanez sergeant-major d'Antunez. L'archiduc reçut fidèllement les Anglois, et il les fit loger chez don Messia. Mais de Veer en usa en très mal-honnête homme, avec les archiducaux. Il fit luimême donner l'alarme, vers la vieille ville, et puis se plaignant de l'infidélité des assiégeans, il commanda qu'on eût à reconduire les ôtages. Le retour de la marée les en empêchant, il leur accorda, comme une faveur, qu'ils marchassent parmi la boue jusqu'au boulevard d'Espagne. Ce fut là que Houtem et Carpentier, capitaines holandois, contre le droit des gens, qui respecte les ôtages, leur présentèrent la

[1] Fairfax.

pipe à fumer et un pot de biere d'Angleterre, ce qu'ils refusèrent avec indignation. Il survint un capitaine françois, nommé Saint Hilaire, qui excusant la *bétise des Holandois,* conduisit les ôtages à la demie lune d'orient, pour être mis sur le sable, et pour être consignez aux sentinelles du fort de Bredené. Saint Hilaire leur offrit la collation à la demie lune, mais ils l'en remercièrent honêtement; sur quoi ils furent consignez au comte de Buquoi. L'archiduc les renvoya le lendemain; de Veer les fit introduire par la Contière; de Veer les reçut, et il les traita, mais d'une manière indigne d'un chevalier et d'un chrétien. La table se passa en railleries, contre les assiégeans et contre le pape; de Veer fut même si infâme que de les railler au sujet du jeûne qu'ils observoient, à l'honneur de la naissance de leur commun sauveur, dont ils étoient à la veille. Tout ce qu'il leur fit d'honnêteté fut de les conduire à leur hôtel, et de mettre des gardes à leur porte, sans parler de composition.

L'inhumain ne prétendoit que de gagner du tems; en effet le jour de Noël, le secours de Zélande parut à la rade d'Ostende. L'archiduc renouvella le commandement de l'assaut; mais il ne voulut jamais rien faire contre sa parole, et il traita les ôtages anglois avec beaucoup d'honneur. De Veer fit faire des excuses, et il essaya de tirer en longueur, jusqu'à ce que tout son secours fut arrivé, car il n'avoit encore reçu que 150 personnes de marine. C'étoit un plaisir que de voir les assiégez et les assiégeans s'entrecaresser, durant la cessation d'armes. Les François s'y prirent à leur ordinaire, avec beaucoup d'honnêteté; les offi-

ciers de part et d'autre apportoient leurs plats et leurs flaccons, et ils s'entrefestinoient en bons amis. Il n'y eut que les Holandois qui manquèrent à la bienséance, qui n'est pas trop grande; on ne peut pas leur faire ce reproche à l'heure qu'il est. Un nommé Coenle, se déchaînant avec trop d'impudence contre la religion catholique et contre l'archiduc, pensa s'attirer une brusquerie; le capitaine la Rochelle, bourguignon, eut la main levée pour lui couvrir la joue, et il n'y eut que le droit d'hospitalité et la présence des autres plus civils que ce brutal Coenle, qui la lui fit suspendre. L'archiduc, quoique bien avisé du mauvais traitement qu'on avoit fait à ses ôtages, ne souffrit jamais qu'on fît le moindre outrage à ceux de de Veer. Il savoit trop bien que l'honneur réside dans celui qui le rend, et non pas dans celui qui le reçoit. Bien loin, il les fit traiter somptueusement, et joyeusement. Il les invita au jeu, Oglei y ayant perdu quelques nobles-à-la-rose, et n'en ayant plus, on lui en présenta 200, pour continuer le jeu.

La trève n'étant que par terre, et nullement par eau, Velasco pointa de grand matin ses bateries, pour accueillir le secours de Zélande. De Veer amusa le tapis aussi longtems qu'il sut que le secours n'étoit pas entré; mais dez qu'il aprit qu'il étoit entré, il congédia les ôtages, en leur avouant franchement que tout ce qu'il avoit fait, n'avoit été que pour gagner du temps, et qu'il croyoit que ce stratagême ne lui étoit pas défendu. Serrano fut renvoyé et Otanez retenu, pour assurance des ôtages anglois, qui étoient encore au camp et qui furent tous reconduits respectueusement. Les Holandois, à leur coutume, chargèrent les

assiégeans de brocards, sans grâce et sans sel. Mais Buquoi les éclaircit bientôt de son canon. La première volée emporta le capitaine Jostei et onze soldats.

Le lendemain, jour saint Étienne, sur les huit heures matin, les assiégez se revengèrent, par tirer au beau milieu du cartier d'Antunez. Ils tuèrent don Diego Mendez de Ribera, espagnol reformé, qui disoit bien dévotement son chapelet, et une vieille, qui allumoit le feu. Tout ce qu'il y a de gens d'honneur condamnèrent la supercherie machiaveliste de de Veer, et louèrent le procédé de l'archiduc, et sur tout sa modération, au milieu d'une infinité de gens qui se déchaînoient contre cette fourberie. Focheron, gentilhomme françois, qui avoit été employé à la ruse, en fit ses excuses à l'archiduc; il protesta de son ignorance, et il querella depuis de Veer de l'avoir ainsi sacrifié à sa malhonnêteté[1].

Les mauvais tems et les dangers extrêmes avoient débandez quelques archiducaux du côté de Lille et de Courtrai, et ils étoient sur le point de s'emparer de quelque place, pour se mettre à couvert de la justice, mais la prudence du comte de Solre, que l'archiduc y envoya, les remit dans leur devoir[2].

Buquoi connaissant bien qu'on assiégeroit vainement la ville aussi longtems que le passage seroit ouvert au secours, bâtit un fort pour en défendre

[1] Les relations favorables aux assiégés, comme *La nouvelle Troye* et le *Journal du siége* ne cherchent pas à justifier la conduite déloyale et la ruse de François Veer.

[2] *Mémorable siége*, 176.

l'entrée, nonobstant la jalousie de quelques espagnols, qui crioient à l'assaut général, et qui prétendoient que pour venger leur nation, on pendît Veer au plus haut du rampart. Cet ouvrage coûta la vie à 100 personnes, avant d'être mis en sa perfection. Comme c'étoit l'invention de l'esprit du comte Charle de Buquoi, et le fruit de ses veilles, il lui donna son nom de Charle. Le premier exploit de ce fort furent 12 batteaux qu'il coula à fond, ou qu'il rendit inutiles. De Veer fit entendre en Holande, que si la mer ne démolissoit ce fort, Ostende alloit se perdre, et il ne se trompa point dans son présage.

Nous voici en l'an 1602. Cette année éclata par des vents aussi nuisibles aux assiégez qu'aux assiégeans. Étant portez de l'occident, ils remplirent la ville d'eau, et les tranchées des archiducaux. Le boulevard de Zantil[1] fut le plus ébrêché. Les assiégeans en prîrent beaucoup de courage, et l'archiduc, aprez les avoir animez avec éloquence, désigna le septième janvier pour l'assaut général. De Veer, qui s'y attendoit, n'en fit pas moins de son côté. Les trente volées de canon étant finies au camp, les archiducaux marchèrent avec une extrême résolution vers l'ennemi. Nonobstant les ténèbres de la nuit, qui régnoient et qui ont coutume d'inspirer de la frayeur, le comte de Fresin donna l'alarme aux quarrez ou polders, avec Durango, Valterra, Navarro, Limon, et Villalobos, qui commandoient sous ses ordres[2]. De Veer fit allumer tant de fallots sur les ramparts, que la nuit

[1] Sandthil.

[2] Ces quatre derniers étaient sous les ordres du maître de camp espagnol Durango. — CHRIST. DE BONOURS, 190.

sembloit être convertie en plein jour, ce qui rendit l'artillerie des assiégez fort fatale aux agresseurs.

Les capitaines Pelousei et de Haions[1], avec leurs 300 Bourguignons et Valons trouvent l'ouverture, où ils doivent donner de force, bouchée d'une demielune, et à la défense, les capitaines de Roulle et Otenhoven[2], qui abatent trente de leurs meilleurs hommes. Durango donna furieusement sur le Zantil, mais il y trouva une forte résistance du chevalier de Veer, qui y étoit posté avec 12 compagnies. Le chevalier Gambaloita[3] attaque la vieille ville, mais il trouve sous les armes le colonel Loon, avec les capitaines Hafton et Pitan. Brusadoro tira sur la gauche, mais il n'y trouva pas moins d'obstacle. On se battit à outrance dans chaque endroit, mais le plus grand feu fut au Zantil. Ce qui troubla le plus l'entreprise, fut que les capitaines Gesan, Coin et Prelle[4] ne purent passer le canal, à cause de la profondeur des eaux.

Le plus heureux et le plus brave fut le chevalier Gambaloita, qui avec ses Italiens, passa au travers des piques ennemies, et qui gagna le haut du boulevard Scotembourg. Il alloit entrer, par là, dans la ville, quand de Roque, voyant que Gesan et les autres ne pouvoient pas passer le canal, et par suite que sa présence n'étoit pas nécessaire à la Table de Moïse, qui en étoit défendue, accourut avec ses François à Scotembourg. Gambaloita y fut tué de plusieurs coups; les capitaines Pelousei et Haions et l'enseigne

[1] Pelouzey et des Hayons.
[2] Uytenhoven.
[3] Maître de camp d'un tercio italien.
[4] Jean de Havrech, seigneur de Presles.

Nardin, qui escaladoient déjà la courtine, furent renversez par les nouveaux venus. Haions eut le bras cassé d'une mousquetade.

Pendant qu'on se battoit au Zantil, et à la vieille ville, Buquoi, qui couroit partout à cheval, envoya le capitaine Gantoie pour donner sur le Nid-de-Cigne. Gantoie en côtoyant le canal, pour attaquer le fort, perdit un sergeant, et quelque douze de ses 150 Bourguignons et Walons. A 200 pas du fort, un Irlandois vint se rendre; mais comme il avoit bu, on ne put rien aprendre de positif de lui. Gantoie monta le fort, mais il fut renversé à grands coups de piques. Parmi ces piquiers se trouvoit un François, nommé l'Étang. Il étoit un de ceux que les Holandois avoient mieux aimé de faire eux-mêmes périr de leur canon, que de les voir entre les mains des archiducaux. Pour reconnoître le bon traitement que les Bourguignons et les Valons lui avoient fait, il s'écria: « par la porte, messieurs, par la porte ». Fournai et Chalay, gentilshommes françois, les capitaines Belin et Bonours, le sergeant Martin et cinq Valons acceptèrent l'offre que l'Etang leur faisoit. Il les conduisit à une petite porte joignant le canal, qui coule vers Bredené; un coup d'épaule en fit la raison; huit soldats y accoururent, mais ils prirent aussitôt la fuite. Un soldat mettant le feu à une vieille pièce, qui défendoit cette porte, tua trois Valons, brisa la jambe à l'Étang, et blessa mortellement le sergeant Martin. Bonours eut sa pique tronçonnée rez du poing, et la garde de son épée toute froissée; ce coup déconcerta le reste. Bonours et Belin trainant l'Etang, faillirent d'être pris. Gantoie n'étant pas plus heureux de son côté, à cause des

acroches des pallissades et de la profondeur du fossé, fut pareillement obligé à la retraite. A peine remenât-il vingt hommes à Saint Charle, où le comte de Buquoi leur ordonna de se rendre.

Cependant le combat s'échaufoit au Zantil; la présence du général Veer contribua beaucoup à la résistance des siens. Il n'y eut que le commandement de l'archiduc qui arracha les siens du carnage, et qui leur fit repasser le canal. Les plus remarquables d'entre les Espagnols qui demeurèrent en cette attaque furent Gamarra, Navarro Villalobos, los Covios, André de Moralta, Frion et Ximenez, fraîchement venus d'Espagne. Quinze enseignes réformez, Pẽna, Vera, Luna, Quiñones, Martinez, Moria, Losada, Ornoquez, un autre Moria, Fernandez, etc. Sous Durango, périrent ou furent blessez du Saut, de Mar, de Pental, d'Ayonville, de Mauréol, de Peautac, de Fouverge, de Abrignes, de Polignon de Neuville, et de Verdales, gentilshommes françois; Prouvain, Mérode, Belœil, Fontaine, Longin, Beillart de Witz, gentilshommes belges volontaires y furent pareillement ou blessez ou tuez. Peinberg baron alemand y fut tué. De la cavalerie furent blessez, Verdugo[1], Coradino, la Volaine, Remond, et Antoine[2], capitaines qui se mêlèrent parmi les gens de pied. Les blessez d'entre les Espagnols furent Durango, Zavallos, Cardenez, Fonseca, Ruiz, Aguila, Veléz, Salazar,

[1] Guillaume Verdugo.

[2] Godart, dit communément le capitaine Antoine, conduisait une compagnie de cuirassiers à la bataille de Nieuport. Au mois de juillet 1602, il commandait une compagnie de chevau-légers. — *Mémoires guerriers*, 48.

Zapata, Villareal, Mendez, Urtenas, Mendoça, Albornos, Peralta, Benacasar, Diez et Alvarez; des Italiens moururent Gambaloita, Pepoli dont l'ennemi refusa de rendre le corps, Cusano, Franconelli, Malatesta, Pulcini, Miniati, Lavagni, Schala, tous gentilshommes. Les blessez de la même nation furent, le comte de Saint Ange, Morelli, Salviati, Ursino, Scipion, Corali, Lavagiera, Bonorsi, Alani, Capani, Crivelli, Sangro, Simoneti, Gran, Gigara, et Vercellino. Du régiment de Varanbon furent tuez Nardin, Saint Audrin, de Joume, et de Gerimont[1] gentilhomme ardenois de Monpleinchamp, prez de Neufchâteau. Les blessez furent Malazan, Saint Mauriz, du Four, de Lavei, du Pont, de Liambois et Aubichet. Des valons furent tuez sur la place, le capitaine Mougard, les enseignes Petit et Mandieu, les sergeans la Gourme et Petitval. De diverses nations moururent Saint Martin, Genoie, Pipemont, Villers, Aubincourt, Handoie, Courieres d'Aflize, Popelin, Marillaine, du Breu, Apelghem, Avesbain, Nonainville, Marliez, Totincourt, tous gentilshommes. Les blessez furent Hayons, Bourville, Glaicour, Courteau, Assenay, du Har, Pierrepoix, Salmier[2], Hautebroie, d'Aval, Mol, Liranci, Salemal, Goursei et Putrainci.

Les assiégez perdirent leur général d'artillerie, les capitaines Kol et Hafton; les lieutenans Hafton, et Motmans; Spelt enseigne; Pima et Grivet commis

[1] *De Crimont*, selon DE BONOURS, 198.

[2] Charles de Salmir, seigneur de Hontaine, fit les guerres de Savoie, du Palatinat et des Pays-Bas. — DU CORNET, I, 23, 32, 36, 41, 62; II, 103, 105, 117, 120.

d'artillerie; Laval, Petitpont et Belghem sergeans; Peraut, Rercourt, et Brueil gentilshommes françois bien estimez. Mortingam, Beldel, Grei et Barquam notables anglois; Grita gentilhomme frizon. Enfin ils eurent 230 tuez et 300 blessez, selon le rapport d'un soldat qui le lendemain vint se rendre au camp. Ce rendu découvrit aussi qu'un homme du camp, par son intelligence, avoit été cause qu'on n'avoit su passer le canal, car ils avoient retenu la marée, et puis ils l'avoient lâchée, au tems que les gens de Buquoi furent sur le point de passer, ce qui en moins d'un quart d'heure, avoit extrêmement grossi le canal, et l'avoit rendu ingayable. L'archiduc fit chanter un magnifique service à Neuport pour les morts, et il ordonna des remèdes pour les blessez, avec la dernière charité. Les Holandois firent fort valoir cet avantage, mais leurs mensonges et leurs insolences les décréditèrent auprez de la postérité, qui en rabatit plus d'un tiers.

De Veer animé du passé pour l'avenir, profita de la désolation du camp ennemi, et connoissant trop que la digue verte empêchant l'entrée au secours, lui seroit enfin désastreuse, il n'omit rien pour la détruire. Il trouva un François, nommé Guerin de Boisse, favorable à son dessein. Guerin convint, pour une lieutenance, s'il échapoit et pour une récompense à la jeune femme qu'il venoit d'épouser, s'il y demeuroit. A dix heures d'une nuit obscure, il descend avec deux barquetes; l'une étoit remplie de feux d'artifice propres à brûler la digue, l'autre n'avoit que deux rames, et quelques crochets, propres à ses intentions. Il avoit une épée courte en écharpe, une dague aux

reins, et deux pistolets de poche; il n'étoit accompagné que de deux bateliers adroits. A la faveur de la haute marée, et d'un bon vent, il arrive à la digue; les sentinelles se reposant sur la hauteur de la marée, se promenoient à pas redoublez pour s'échauffer. Étant à deux piques du lieu qu'il avoit desseiné, il demeure dans une des barquetes et il fait avancer celle où étoient les matelots, au bout des grands pilotis. Abandonnant sa barque aux vens, il arrive selon ses souhaits. Le premier sentinelle s'amusoit à chanter, quand ce chanteur négligeant et promenant lui eut tourné le dos, il acrocha sa barquette artificislle à la digue. Le sentinelle sentit le bruit, il s'abaissa pour en voir la cause, et au même tems de Boisse lui brûla la tête, d'un de ses pistolets de poche. Tandis que l'alarme se donne aux cartiers, de Boisse met le feu à son bateau artificiel, et malgré cent mousquetades, il regagne à la nage, la barquete des bateliers qui l'attendoit; il passe à Ostende, et il contemple, à loisir, le feu qu'il vient d'exciter; mais il n'eut pas toute la joie qu'il en esperoit. Le mestre-de-camp Suarez, qui commandoit la tranchée, accourut au danger, il essaya de détacher la barquete incendiaire, de la digue; mais il en périt tant, dans cet effort, que personne n'osoit s'y hazarder. Néanmoins un Jean Vanden Bergh entreprit de faire ce détachement difficile et dangereux. Il se dépouilla, il se jetta dans l'eau, et en se moquant de cent canonades, et de mille mousquetades, il arracha l'ancre assez légère, qui affermissoit la barquete, et qui la tenoit attachée à la digue. Des gens apostez, à force de chaînes, traînèrent la barquete sur la grève.

On retrancha à coups de haches ce qui étoit déjà embrasé, et par ce moyen, l'on empêcha les progrez de l'embrasement. La barque étant à bord joua, mais inutilement. Cependant comme il en sortoit un petit enfer, on conclut le bonheur qu'on avoit de l'avoir arrachée à la digue, qui infailliblement auroit été réduite en cendres, par la multitude, et par la malignité de ces feux infernaux. Nous avons vu l'image de cet enfer flottant dans la machine que la France employa pour brûler le pont de Philisbourg, assiégée de Charle duc de Loraine, cinquième de nom, et qu'elle eut le déplaisir de voir inutilement s'évaporer au bord du Rhin[1]. Félicitons cependant ceux qui ont l'honneur de porter le nom de Vanden Bergh, à Brusselle.

Le feu avoit déjà tellement gagné, qu'on fut trois jours sans pouvoir l'éteindre; cette action coûta aux archiducaux 80 morts et 136 blessez, dont les plus notables furent, les Espagnols Sarron[2], Olivera, Urquetas et Valdemar[3]; Pusterla et Papi, gentilshommes italiens[4], manquèrent d'être suffoquez de la fumée.

Si cette entreprise ne donna pas tout le plaisir espéré aux assiégez, ils eurent de quoi se consoler du secours que le colonel de Marquette leur conduisit[5]. On crut que de Marquette étoit envoyé pour contrebalancer l'arrogance de Veer. Ce Marquette au reste

[1] En 1676.

[2] Sarron était un sergent espagnol. — *Mémorable siége*, 206.

[3] Olivera, Urquetas et Valdemar étaient des enseignes réformés. — *Ibid.*

[4] Pusterla était milanais, et Papi toscan. *Ibid.*

[5] Le 14 janvier 1602, Marquette amena un secours de 14 enseignes. — Haestens, *La nouvelle Troye*, 204.

est fameux, parceque c'est lui qui a rendu la ville d'Ostende à l'archiduc. Il ne perdit que trente hommes, en entrant, parmi lesquels on comptoit le lieutenant Bertol, et l'enseigne le Roi, à qui un coup de canon arracha le drapeau des mains. De Veer, enflé de ce renfort, fit passer sa garnison en revue et elle se trouva forte de 5,825 soldats effectifs. Il fit sortir trois bateaux de bouches inutiles, qui étant tombez dans la puissance du comte de Buquoi, en expérimentèrent la courtoisie. Ce fut ce qui acheva de lui gagner tous les cœurs.

A la mi-février, deux François, sortis d'Ostende, se rendirent au capitaine de Mortagne, et pour se venger d'un lieutenant anglois, qui les avoit maltraitez, ils s'offrirent de l'accabler. Mortagne, aprez avoir pris ses assurances, de l'aveu de don Messia, leur donna 50 Bourguignons, sous l'enseigne la Pierre. Vertier, l'un de ces transfuges, avec cinq Bourguignons, entre au quatrième carré ou polder; le reste le suit; on fait main basse sur tout, à la réserve d'un sergeant, qu'on garda pour en prendre des instructions; mais il mourut de ses blessures en chemin, et les archiducaux revinrent de leur expédition, sans avoir perdu un seul homme.

De Veer, conspirant avec les tempêtes, pensa détruire le fort Saint-Charle, qui lui étoit le plus incommode de tous. Tandis que Buquoi racomode ce fort, le colonel Emond conduit un puissant secours à Ostende; et il fut bientôt aprez suivi du colonel Dorp, qui y entra sur la fin du mois de février[1].

[1] Le colonel Edmondt introduisit quinze enseignes dans la

Le comte de Buquoi, pour aprendre à fond l'état des assiégez, suborna son trompette. Ce Normand, sous couleur de prendre les échos le long du canal, attiroit de ses compatriotes; il en vint le lendemain jusqu'à 60. Buquoi, pour ôter aux assiégez toute sorte d'ombrage, fit passer le canal à quelque cavalerie, qui tua et qui dissipa ces bons amis. Cependant le trompette observa la profondeur et le bord du canal, pour favoriser le dessein de son maître; ce dessein étoit suggeré d'un galerien turc. Il consistoit à imiter ceux de Malte, et à attacher à l'ancre de grands cables, enfilez de tonneaux vides, qui venant à floter, avec la marée, empêcheroient le passage des batteaux. Mais les vents et les flots de cette mer, bien différens de ceux de la Méditerranée, emportèrent cette machine, qui servit de risée et de triomphe aux assiégez. Ils n'avoient pas cependant tout le sujet du monde de s'en glorifier, puisque si ces tonneaux n'empêchèrent pas entièrement l'entrée du secours, au moins en rendirent-ils l'accez fort difficile; et jamais secours ne fut plus mal-mené que celui qui se hazarda le premier. De quinze batteaux, il n'en entra que trois, le reste fut ou coulé à fond, ou pris, ou rendu inutile. Ce malheur leur arriva au commencement de mars; et comme les maux sont ènchainez, il fut suivi d'un second, car un transfuge, ayant donné avis à Buquoi, que de Veer faisoit travailler auprez du Flamenbourg, il y fit pointer son canon, qui tua le lieutenant Korb, l'ingénieur Colin, et deux charpentiers, que Veer auroit voulu racheter pour 2,000 écus, tant ils

place le 15 février, et le colonel *Dorth* amena de nouveaux renforts le 28 du même mois. — HAESTENS, 215, 221.

lui étoient nécessaires. Ces disgrâces furent adoucies d'un puissant secours, que les assiégeans ne purent arrêter. Il vint, au même tems, un ordre à de Veer, de la part du comte Maurice, qu'il eût à partir incessamment[1]. Le gouvernement fut donné au colonel Dorp, qui fut réjoui de deux bons secours, qui lui firent la bienvenue, avant que le mois de mars ne fût écoulé. Le comte Maurice fit relever Colin, par l'ingénieur Vautier Brulé, gentilhomme très-habile. Snuit, Jarniz et quelques autres Anglois, faisant les doubles traîtres, manquèrent de faire donner les assiégeants dans le panneau, mais la prudence de l'archiduc éluda leurs impostures, et le bonheur voulut qu'une lettre interceptée de Calais, découvrit et dissipât toutes leurs perfidies.

Albert, sachant que le comte Maurice tenoit la campagne[2], laissa la conduite du siège d'Ostende au mestre-de-camp Ribas, et il se tint à Gand, pour veiller aux opérations. La garnison d'Ostende se montoit à 7,086 hommes. Albert bien loin de fortifier son camp, fut obligé d'en faire un détachement, et

[1] 7 mars 1602; les officiers supérieurs de la garnison étaient alors les colonels Frédéric Dorp, Dorth, Marquette et Edmondt. — HAESTENS, *La nouvelle Troye*, 226.

[2] Maurice de Nassau, auquel on ne donnait plus que le titre de *comte*, depuis le retour dans les Pays-Bas espagnols de son frère aîné, Philippe-Guillaume, prince d'Orange, avait réuni près de Nimègue, une nombreuse armée, bien fournie de munitions de toute espèce, et on lui supposait le projet de secourir Ostende. Il s'avança jusque près de Tirlemont, mais trouvant le corps détaché du siége d'Ostende, plus fort qu'il ne l'avait supposé, il se retira, et après avoir menacé plusieurs places, il investit Grave, en juillet 1602. — *Mémoires guerriers*, 56, 57.

d'en faire un camp-volant dans le Brabant[1], sous la

[1] Ce corps d'armée se composait de deux régiments italiens, commandés par Ambroise Spinola, des tercios espagnols de Simon Antunez et de don Alvaro Suarez, et du tercio italien du comte Trivulcio; de cornettes d'arquebusiers à cheval, et enfin des quinze bandes d'ordonnance, appelées sous les armes au mois d'avril 1602. Cette cavalerie nationale, célèbre par sa bravoure et sa fermeté, avait été créée par les ducs de Bourgogne; une ordonnance de Charles-Quint du 12 octobre 1547, augmenta leur nombre, le porta à quinze et fixa l'effectif complet à 3,000 cavaliers. Le commandement de ces bandes, destinées spécialement « à veiller à la sûreté et défense des frontières des Pays de par deçà », était une sorte de dignité, conférée aux principaux seigneurs du pays. Depuis le gouvernement du duc d'Albe, elles n'avaient plus été mises, toutes à la fois, sur le pied de guerre. En cette occasion, elles furent levées dans le Hainaut, l'Artois, le Tournésis, la gouvernance de Lille, Douai et Orchies, les duchés de Brabant, de Luxembourg et de Limbourg. Une patente du 30 avril 1602, donna le commandement général à Charles-Alexandre de Croy, comte de Fontenoy. Il n'était âgé que de 22 ans, aussi désignait-on pour son lieutenant, Jean de Havrech, seigneur de Presle, vieux soldat expérimenté, qui, en 1591, avait déjà rempli la même charge, sous le prince de Chimay, dans l'armée conduite au secours de Rouen, par le duc de Parme. Qu'il nous soit permis de rappeler ici les noms des officiers de ces bandes, d'après les *Mémoires guerriers*, de leur chef et général : « *Charles-Alexandre, sire et duc de* Croï, marquis d'Havré, prince et « marechal héréditaire du saint empire, comte de Fontenoy, « chevalier de la Toison d'or. »

L'état-major du corps, comme nous dirions aujourd'hui, se composait, outre le chef et général, du lieutenant-général, du quartier-maître général, le seigneur de Noyelles de Saint-Ghin, de l'auditeur-général, le licencié Jean Snavals et du prévôt-général, Pierre d'Avison;

Bande du duc d'Aerschot :

Lieutenant, le seigneur de Noyelles-sur-Bellonne.
Enseigne, le sieur de Basseconrt, artésien.
Guidon, Jean-François de Costrel, baron de Saint-Martin, hainnyer.

conduite de Mendoçe, amiral d'Arragon, qui ayant été

BANDE DU PRINCE COMTE DE MANSFELD :

Lieutenant, René de Châlon, son petit-fils.
Enseigne, de Lanchet, luxembourgeois.
Guidon, le seigneur d'Arville.

BANDE DU PRINCE D'ORANGE :

Lieutenant, Antoine d'Ongnies, chevalier, seigneur de Perenchies, grand bailli des bois de Hainant, fils d'Adrien, sieur de Willerval, Perenchies, etc., gouverneur de Tournai.
Enseigne, Lohier, flamand.

BANDE DU PRINCE COMTE D'ARENBERG :

Lieutenant, de Wademont.
Enseigne, de Hoven.
Guidon, de Belart, tous du Limbourg.

BANDE DU COMTE DU RŒULX :

Lieutenant, d'Erin, fils aîné du sieur de Wroland.
Enseigne, d'Ullie.
Guidon, d'Etrival, tous trois de l'Artois.
Ces cinq bandes se composaient chacune de cinquante maîtres ou hommes d'armes.

BANDE DU MARQUIS D'HAVRÉ :

Lieutenant, Guilbert de Gavre-Liedekercke, seigneur de Heulle.
Enseigne, De Bellin, ces deux hainuyers.
Guidon, T'Serraetz, namurois.

BANDE DU PRINCE DE LIGNE :

Lieutenant, de Westoutre, du comté de Flandre.
Enseigne, de Warluzel.
Guidon, de Montsorret, tous deux artésiens.

BANDE DU COMTE DE SOLRE (marquis de Renty).

Lieutenant, Louis de Beauffort, seigneur de Boisleux, mort récemment, il n'avait pas été remplacé. En 1600, il avait rempli l'office de lieutenant-général des bandes placées sous les ordres du comte de Solre.
Enseigne, de Saint-Genois, sieur de la Berlière; il suppléa le sieur de Boisleux; il était du Hainaut.
Guidon, de Tramecourt, artésien.

pris à la bataille de Neuport, ne venoit que d'être

BANDE DU COMTE DE BERLAYMONT :

Lieutenant, le sieur d'Escarmaing.
Enseigne, d'Audierbois, prévôt de Valenoiennes.
Guidon, de Poyvre, hainuyer.

BANDE DU COMTE D'ISENGHIEN :

Lieutenant, de Waha, seigneur de Grandchamp.
Enseigne, de Waha, seignenr de Vecqmont.
Guidon, d'Herville, tous namurois.
Ces cinq bandes étaient de 40 hommes d'armes.

BANDE DU COMTE FRÉDÉRIC DE BERG :

Lieutenant, baron du Val.
Enseigne, de Monchy.
Guidon, Monin; il fut anobli pour sa bravoure. Tous trois artésiens.

BANDE DU BARON DE BARBANÇON (Robert de Ligne) :

Lieutenant, Gnillanme de Lannoy, sieur de Wasnes.
Enseigne, de Villers, tous deux de la Flandre.
Guidon, d'Eich, artésien.

BANDE DU COMTE DE BUCQUOY :

Lieutenant, d'Ivions.
Enseigne, de Cohan.
Guidon, de Vese, artésiens.

BANDE DE CH. DE GAVRE, COMTE DE BEAURIEUX.

Lieutenant, Adrien de Gavre, seigneur d'Ayseaux, fils du comte de Beaurieux, et de Honorine de L'Esclatière.
Enseigne, Robert d'Esclaibes, seigneur d'Inchy, en Cambrésis.
Guidon, de la Fresnoy, lillois.

BANDE DU COMTE DE FONTENOY :

Le 15 octobre 1599, Charles-Alexandre de Croy, comte de Fontenoy, avait été nommé capitaine de la bande de Florent de Montmorency, baron de Montigny « laquelle, depnis la « mort de ce seigneur, n'avoit esté en pied, ny aussy soubs « aucun chef, ny capitaine. »
Lieutenant, le baron de Fosseux, du Cambrésis, gouverneur d'Enghien.

élargi[1]. Ribas n'eut qu'onze mille hommes pour continuer le siège. Trois cens hommes de recrues, qui vinrent aux Valons, et un régiment de Liégeois, que le brave comte de Tilly y conduisit, releva le cœur des assiégeans[2].

Les déserteurs archiducaux alloient désoler la Flandre, mais la prudence du comte d'Isenghien, majordome de l'archiduc, les remit dans le devoir. Cet Isenghien est l'ancêtre du prince de Mamine et de Gand d'aujourd'hui[3].

Enseigne, le sieur de Rinsart, hainuyer.
Guidon, le sieur d'Arville, namurois.

Ces cinq dernières bandes étaient de 30 hommes d'armes. Le maître ou homme d'armes avait 3 chevaux, le premier pour lui, le deuxième pour un archer, armé comme le maître, et le troisième pour un page, portant la salade, les brassarts et la lance du maître. Le nombre des archers était double de celui des hommes d'armes, de sorte que la bande de 50 hommes d'armes comportait 250 chevaux, celle de 40, 200 et celle de 30, 150, ensemble 3,000. — Général GUILLAUME, *Histoire de l'organisation militaire sous les ducs de Bourgogne*; M. HENNE, *Hist. du règne de Charles-Quint*, III, 75-107; C.-A. DE CROY, *Mémoires guerriers*, 16, 18, 49-53.

[1] La rançon de l'amiral d'Arragon, fixée d'abord à 600,000 florins, fut enfin réduite à 98,000. Il obtint sa liberté le 29 mai 1602. — HAESTENS, 71, 72.

[2] Jacques T'Serclaes, seigneur de Tilly, avait été nommé colonel de dix enseignes d'infanterie liégeoise, par patente du 1er mars 1602. — *Audience*, 1146. Il était frère aîné de Jean T'Serclaes de Tilly, général de la ligue catholique. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, V, 26.

[3] Jacques-Philippe de Gand, dit *Vilain*, comte d'Isenghien, baron de Rassenghien, et capitaine d'une bande d'ordonnance, maître d'hôtel et conseiller d'État des archiducs, mort le 5 janvier 1628. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, IV, 41-44. La terre de Masmines fut érigée en principauté, par lettres-patentes du roi Philippe IV, le 1er août 1652, en faveur de son petit-fils, Bal-

Un ingénieur nommé Prévost, qui jusques alors ne s'étoit pas aquis bien de la réputation au camp, se rendit fameux par l'invention de certains rouleaux qui servirent à couvrir les travailleurs, et à former des ouvrages. Il fit charpenter comme des jantes de roue de moulin, qui par le moyen des mortaises, faisoient un cercle de 15 piez de diamètre. Trois de ces cercles séparez, six piez l'un de l'autre, étoient remplis de saucisses, longues de 23 piez; ces saucisses étoient coignées de bons plançons[1] de jeunes chênes, de manière que tout n'étoit qu'une masse. Les ouvriers rouloient ces machines, qui tenoient du tonneau, sans peine, et ils travailloient derrière, en toute sécurité, sans que le canon leur nuisit. Renaudville, ingénieur françois, animé du succez de Prévost, offrit l'invention de certaines balles qui étant dans des ramparts de terre, feroient de prodigieux effets. On en fit l'épreuve, mais on vit que ces balles, pour la plupart, crêvoient avant que d'arriver au terme. Cela n'empêcha point que l'archiduc, qui se trouvoit indisposé à Gand, ne fit compter 300 écus à l'inventeur.

Le 25 juin il entra dans Ostende un puissant secours. Cette méchante nouvelle pour les assiégeans, fut suivie d'une autre, qui n'étoit guère moins fâcheuse, savoir celle du siège de Grave. Le gouverneur Dorp se servit de deux grands fripons, pour surprendre les ouvrages les plus avancez des

tazar-Philippe de Gand, dit Vilain, comte d'Isenghien, etc., fils de Philippe Lamoral et de Marguerite-Isabelle de Mérode, comtesse de Middelbourg.

[1] Pieux ou perches.

assiégeans ; l'un se nommoit Jean Landouille[1], né à Lille, et l'autre étoit un Irlandois, nommé Cublin. Ribas se servit de leur double trahison pour jetter les assiégez dans le piège. La précaution que les assiégez eurent d'envoyer reconnoître et de sacrifier le lieutenant le Quene, avec 30 hommes, empêcha un grand massacre. Outre une infinité d'instrumens de surprise, les assiégez y perdirent 200 hommes, sans compter un grand nombre de blessez. L'expédition manquée et finie, Ribas fit pendre à une grande et double potence les deux fripons, le Lillois et l'Irlandois. Dorp, qui s'étoit déjà vanté aux États de Hollande, de son entreprise, comme d'une chose faite, en fut si indigné, qu'il demeura deux jours sans manger. Et pour s'en revancher, il fit pendre trois innocens soldats du régiment du comte de Fresin, que ses sauteurs avoient pris depuis peu. Il passa le reste de son chagrin, par un secours de 40 vaisseaux, qui lui vinrent le 26 août. Le colonel Brienen, conducteur de ce secours, eut le malheur d'avoir la tête emportée d'un coup de canon, qui lui fut tiré du fort Saint-Charle.

Le colonel Catriz, guéri de sa blessure, revint au camp, et il commença d'abord à faire sentir sa présence par suborner un de ses soldats, lorain de nation, nommé Fourbier. Cet adroit trouva moyen d'examiner le fort et le foible de la ville d'Ostende, et il eut le bonheur de faire son rapport à Catriz. Il seroit sans doute venu à bout des carrez, ou des polders, qui étoient négligemment gardez, et dont Fourbier avoit

[1] « Il étoit ainsi nommé par dérision, étant diffamé par ses « débauches et scandaleux pour les salletez de sa vie. » — CHRIST. DE BONOURS, 234-240.

examiné les avenues, si quelques Espagnols jaloux [1], qui traitoient Catriz de second la Berlot, n'eûssent traversé son entreprise. Si les particuliers sont blâmables le chef mérite une gloire éternelle ; Ribas pourvut si bien au camp, que nonobstant la peste portée d'Ostende, nonobstant l'hiver, et toutes les fatigues d'un siège aussi rude que celui-là, il avoit plutôt la forme d'une foire de Francfort ou de Saint-Germain que d'un camp [2].

La digue orientale de Buquoi n'ayant pu s'achever, avant le mois de novembre, facilita le passage à de nouveaux secours, qui abordèrent à Ostende. Quelques soldats ennuiez du siège et apréhendant l'aspreté de l'hiver, se mutinèrent et firent des courses entre Aix et Duren [3]. La prudence de Ribas mit

[1] « Les Espagnols vouloient réduire tous les colonelz allemands et walons sous leur mastro del campo ou général, et ne vouloient pas qu'ils eussent quelques chefs de leurs régimens, de quoy ilz étoient fort offensez. » — VAN METEREN, f° 513.

[2] L'auteur, qui suit servilement le récit de CHRIST. DE BONOURS, ne se préoccupe pas des événements arrivés en dehors du siége d'Ostende, ainsi il passe sous silence divers combats sur mer, désavantageux aux Espagnols; les excursions des mutinés dans le pays et la prise de Grave, par Maurice de Nassau, le 22 septembre 1602. L'amiral d'Arragon s'était montré faible et incapable, en ne poursuivant pas l'ennemi, lorsqu'il se retira devant Tirlemont et ne secourant pas efficacement Grave assiégé; aussi, l'archiduc lui retira-t-il son commandement, qu'il donna à Frédéric de Berg. L'amiral quitta aussitôt le pays, à la grande satisfaction de l'armée, qui le nommait *el gran capitan del Rosario*, à cause de sa bigoterie. A une déplorable incapacité, il joignait nn orgueil, une fierté insupportables et une impitoyable cruauté. — *Mémoires guerriers*, 75, 76; HAESTENS, 73, 74; VAN METEREN, 515*bis*.

[3] Cette mutinerie eut un caractère d'extrême gravité ; les mutinés s'emparèrent de Hoogstraeten et de Grobbendonck,

obstacle aux désertions, et aux mutineries[1]. Ce fut en même tems, qu'on pendit au camp trois francs espions, qui avoient fort contribué au soulèvement des soldats rebelles; l'un fut Martin Faland, artézien, le second fut Fremin le Moine, de Mons en Hainau, et le troisième fut Eloi de Montfort, d'un village prez de Douai. On découvrit d'autres trahisons plus importantes, qui ne tendoient à rien moins qu'à la ruine totale du camp; ces découvertes convainquirent qu'un œil extraordinaire veilloit et favorisoit les entreprises de l'archiduc[2]. Les assiégez, nonobstant leurs secours, étoient extrêmement réduits par la peste. En trois mois, elle emporta 160 officiers, entre lesquels on comptoit 27 capitaines. Dorp[3] ne cessoit

puis offrirent leurs services aux Provinces-Unies; sans les accepter, elles prirent ces soldats sous leur protection; ils se livrerent à d'affreux pillages dans le Brabant, et même dans les comtés de Hainaut et de Namur. Ils ne consentirent à rentrer dans l'ordre que le 5 mai 1604. — VAN METEREN, 515, 516, 520, 533, 543, 544.

[1] CHRIST. DE BONOURS, 272-278.

[2] CHRIST. DE BONOURS raconte plusieurs mystifications infligées par des déserteurs, soit aux assiégés, soit aux assiégeants; il en est une, entre autres, assez comique et dont un Anglais, nommé Adam Gerry, était le héros. Après s'être fait passer pour un riche gentilhomme catholique, et avoir été traité généreusement, comme tel, par les maîtres de camp espagnols, il fut reconnu par un soldat français, déserté d'Ostende; celui-ci se mit à lui parler familièrement. L'Anglais, qui se faisait appeler de Hil, dénonça le Français comme espion, puis disparut du camp. Le Français, interrogé sur le lieu et l'époque de sa connaissance avec l'Anglais, répondit, en riant: « Lorsqu il étoit barbier du général Veer et alors on le nommoit Adam. »

[3] Frédéric Van Dorp, fils de Philippe et de Dorothée Nelling, issu d'une ancienne famille de la province de Hollande. En 1596 il se distingua au siége de La Fère, à la tête d'un régiment d'infanterie hollandaise, au service de France. Henri IV le créa

pas de se servir de la ruse ; à cet effet, il employa un Anglois nommé Fevans, qui manqua de perdre Ribas; et ce fut alors qu'on reconnut combien les défiances de Catriz étoient bien fondées. L'intention de ce double traître étoit d'attirer une bonne partie du camp vers les carrez, et de l'y faire périr; et il n'y eut que le sergeant de Catriz, qui s'avança, sans en avoir aucun ordre, et même contre la volonté de Ribas, qui éventa tout, et qui empêcha que mille hommes ne fussent égorgez. On reconnut dez le lendemain, que ce Fevans étoit un chartreux apostat, faux-monoieur, et hapelourde[1] s'il en fut jamais, qui avoit dupé plus de 20 personnes au camp, à qui il faisoit passer des morceaux de verre, pour des pierreries. Qui croiroit qu'on put apprendre toutes ces filouteries dans une sainte chartreuse ? Ribas, qui avoit lieu de se défier de tout, aprez tant de perfidies, hazarda sur un Ardenois, nommé Gerard Hubert, qui s'étant enrôlé dans la ville, pratiqua la désertion de quantité de soldats. Ce Gerard lui tint parole jusqu'à la mort[2], mais un espion alla découvrir son projet,

chevalier et le gratifia d'une chaîne d'or. Il contribua vaillamment à la défense d'Ostende, dont il fut gouverneur du 7 mars 1602 au 13 juillet 1603. Il devint général de l'artillerie des Provinces-Unies et gouverneur de Ter-Tolen. Il mourut en 1612, à l'âge de 65 ans. — Haestens, *nouvelle Troye*, 226, 248; *Nob. des Pays-Bas*, III, 43.

[1] Happelourde, pierre fausse, ayant l'éclat trompeur d'une pierre précieuse :

« Tout devient happelourde entre les mains d'un sot. »
La Fontaine.

[2] La compagnie dont Gérard Hubert faisait partie fut envoyée en Hollande pour se refaire; le vaisseau qu'elle montait échoua à la côte. L'équipage fut très maltraité, et Hubert mourut de ses blessures. — Ch. de Bonours, 279-281.

au gouverneur d'Ostende, et il fut cause que l'entreprise très-bien concertée ne sortit pas son effet. Les héritiers de Gerard furent libéralement récompensez.

Dorp, pour avoir des nouvelles du camp, suborna trois grands fripons, un Lillois, un Flamand et un Anglois. Ils avertissoient la ville de tout ce qui se passoit au camp, mais un vieux sergeant valon, nommé le Hurleux, les surprit, et Ribas les fit pendre avec leur recéleur, qui était un vivandier tournizien. Gilson eut le même malheur; il avoit été de ces mutins qui avoient rendu le fort Saint-André; il exerçoit l'office de sergeant-major général dans Ostende; comme il essaya de passer en Zélande, pour se marier, il épousa la corde, car un soldat, qui avoit été autrefois son sergeant, et qui en avoit été maltraité, le reconnut, il le découvrit, et il le fit pendre; sa charge fut donnée à Selidos[1].

On laissa passer l'hiver sans rien faire de bien considérable de part et d'autre[2]; mais le dimanche

[1] Ch. de Bonours, 290 et suiv.

[2] Du 3 novembre au 2 décembre 1602, le comte Ludovic de Nassau pénétra dans le Luxembourg, à la tête de 1,000 cavaliers et avec deux pièces d'artillerie. Il prit Saint-Vith, canonna inutilement Bastogne, défendu par ses bourgeois et par 300 francs-hommes du pays. Enfin il se jeta sur les terres de l'abbaye de Saint-Hubert, qu'il pilla, et il emmena l'abbé prisonnier en Hollande, d'où il ne revint qu'après avoir payé une rançon de 60,000 florins. — *Mémoires guerriers*, 86 89; don Romuald Hancar, *Histoire M. S. de l'abbaye de Saint-Hubert*, 483; *Cantatorium ou Chronique de Saint-Hubert* (Bruxelles, 1847), 187.

C'est pendant la seconde partie de l'année que, suivant les *Mémoires guerriers*, 89, 90, et Christophe de Bonours, 226, l'archiduc *reçut l'ordre de Sa Majesté* de réduire les couronnels wallons en maistres de camp, et de changer les régiments

aprez pâque, 13 avril 1603, Ribas fit résolution de donner un assaut général. Comme l'on regardoit cette guerre ainsi qu'une guerre de religion, le pape avoit envoyé au camp des indulgences, qui furent révérées et embrassées des archiducaux, autant qu'elles furent jouées dans Ostende, surtout par un ministre nommé Daler, qui étant venu de Pomeranie avec deux jeunes barons, y tranchoit bien du patriarche: voici l'ordre de l'attaque[1].

wallons et bourguignons en *tercios*. — *Archives de l'audience*, 1146; patentes du 1er mars et du 24 juillet 1602; Du Cornet, I, xliv, xlv.

Au commencement de 1603, des changements furent apportés dans les grades élevés de l'armée archiducale : don Louis de Velasco, général de l'artillerie, remplaça l'amiral d'Arragon, dans la charge de général de la cavalerie légère; le comte de Bucquoy céda son tercio d'infanterie wallonne au sieur de Torres ou Thorres et fut promu au grade de général de l'artillerie; le comte Théodore de Trivulcio, maître de camp italien, remplaça, comme lieutenant général de la cavalerie légère, Nicolas Basta, forcé de se retirer par son âge et ses infirmités. Le chevalier de Melzi, capitaine de chevau-légers, auteur des *Règles militaires touchant la cavalerie*, in-f°, Anvers 1615, obtint le tercio italien que don Alonzo d'Avalos abandonna, par mécontentement. Le capitaine de Vos remplaça, comme sergent-major, le sieur de Torres. On ordonna enfin de nouvelles levées de troupes, et par exemple d'un régiment de 15 compagnies liégeoises, sous Jacomo Franceschi; *Patente du* 24 *mars* 1603 d'un corps de 1,000 cuirassi rs lorrains, commandé par Charles de Lorraine, duc d'Aumale; *Patente du* 16 *décembre* 1602; enfin une levée d'*Élus* fut opérée dans le Luxembourg, *Patente du* 10 *mars* 1603. — *Audience*, 11.6.

[1] L'auteur néglige de faire connaître ce plan d'attaque, le voici, résumé d'après Christ. de Bonours : 3 compagnies espagnoles, guidées par un sergent wallon du tercio de Catriz, devaient s'emparer de la demi-lune, dite par les assiégeants le *Fort aux vaches*, et par les assiégés le *Pointu*. Deux capitaines, l'un bourguignon, l'autre liégeois, à la tête chacun de 150 hommes, devaient attaquer le chemin couvert, puis se porter

Le baron de Balanson, étant à Saint-André, fit avancer le capitaine Erard Gendron et son enseigne colonel[1] de Motonne, au-delà de la gabionade, pour avoir l'honeur de voir les premiers l'ennemi. La Malaise[2], lieutenant-colonel du comte de Tilli, donna le même ordre au capitaine de Brand avec ses Liégeois. Ces troupes, marchèrent séparées l'une de l'autre, environ 200 pas. Gendron étoit précédé de Gibome, de Clevanges, et de du Val, gentilshommes lorains ; de Morand, de Tallai, de du Château, de Horel et de Bretonier, gentilshommes françois; de Belin et de Bonours, gentilshommes bourguignons[3]. Ces dix aventuriers armez de piques, avoient ordre de surprendre les sentinelles du fort surnommé le Fer-à-cheval, qu'on alloit attaquer. Mais une lueur, qui sortit du Porc-épic découvrant les aggresseurs, les sentinelles prirent la fuite, et donnèrent l'alarme. Trois sentinelles se jettèrent au canal; Morand, Belin

sur le fort du *Fer à cheval* ou *West-Fort.* Une compagnie bourguignonne et deux compagnies walonnes de Catriz étaient destinées à assaillir le polder-carré ou *Boetram.* Le colonel Catriz dirigeait en personne cette attaque, guidé par le déserteur français Plessiz. Enfin 200 hommes du tercio de Fresin et 50 hommes de Catriz, conduits par son enseigne colonnelle et guidés par deux compagnons de Plessiz, étaient chargés d'attaquer le *Grand-carré.* Le signal de l'attaque était un coup de canon tiré du fort de Monthulin, et des feux allumés au pied du *Santhil* et du *Porc-épic.* — *Mémorable siége*, 325-388.

[1] Enseigne de la 1re compagnie du tercio et dont le colonel ou maître de camp était capitaine nominal.

[2] De la Malaise descendait de Jean de la Malaise, seigneur de Dongeiberg, et de Marie de Broesberghe. — M. GOETHALS, *Miroir*, I, 915; CHRISTYN, *Jurisp. héroïc*, 327.

[3] « Et de Bourguignons le sieur de Belin et moi. » — CHRIST. DE BONOURS, *Mémorable siége*, 332.

et Bonours les poursuivirent à coups de piques, mais ils ne purent empêcher leur passage, une palissade basse et ferée acrochant leurs habits. Morand y reçut une mousquetade à l'épaule. Gendron résolut d'ataquer le Fer-à-cheval, qui étoit défendu par des Suisses, par des Anglois et par des François. Tandis que Gendron range ses mousquetaires le long de la contrescarpe, pour faire feu sur ce qui paroissoit au-dessus du parapet, l'enseigne Motonne, avec ses piquiers, cherche passage au pié du rampart. Les dix avancoureurs se coulèrent le long d'une palissade, plantée sur une petite digue, qui conservoit l'eau du fossé. Les François essayèrent de la rompre ou de l'aracher; les Bourguignons passèrent au-dessus, avec l'assistance de quelques soldats. Cependant le capitaine Brand donnoit avec ses Liégeois courageusement sur la droite. Une pluie le favorisoit, parce qu'elle empêchoit que les mousquets ennemis ne prissent feu et il n'avoit que des piques à essuier. Gendron et Motone, avec le gros des mousquetaires et des piquiers, essayèrent de joindre les braves qui avoient franchi la palissade, mais il ne le put, à cause de ses armes fortes, et que deux de ses soldats, qui le soulevoient, furent tuez à ses côtez. De bonheur, Tibau Boulet, son sergeant, trouva une porte dérobée, qui leur donna l'entrée. La banquete étant large de dix piez, Gendron avec ses gens, se mit en devoir de monter dans le fort, où il lui déplaisoit que les Liégeois l'eussent précédé. Brand et Vatelet, surnommé Nette-bouche, gagnèrent une petite levée de terre attachée au rampart, et là, secourus de quelques braves gentilshommes, ils

tinrent ferme contre toute la fureur des Suisses. Les gentilshommes à qui l'on dut la conservation de ce poste, et la conquête du fort étoient pour la pluspart des Belges, savoir Glyme[1], Berlo[2], Farison[3], Cupis, autrement Camargo[4], Hautem, Salmir, Bonnes, Villart, Bologne, Harties, Nouville, Pileghem et Roudes. Il s'y trouva trois François volontaires nouvellement arrivez au siège, nommez Franqueret, Clairmont[5], et Mortignac, et trois vieux soldats

[1] Jacques de Glymes, capitaine, puis sergent-major d'infanterie. — *Audience*, 1125.

[2] Jean Renaud de Berlo, seigneur de Fontenoy, gouverneur de Dinant.

[3] De Fanson, *voir* ci-après, 305, était d'une famille liégeoise, qui a donné un abbé à l'abbaye de Saint-Hubert.

[4] Louis Cupis, aliàs Camargo, fils de Pierre Cupis et de Jeanne-Margnerite Favelli, servait comme enseigne au régiment de Tilly; il fut tué d'un conp de mousqnet devant l'Éclnse, le 3 août 1604. — M. le baron STEIN D'ALTENSTEIN, *Annuaire de la noblesse belge*, an. 1849, 305.

[5] L'auteur et DE BONOURS ont pris pour un volontaire François, Robert d'Esclaibes, né le 28 février 1576, au château de Clairmont, en Cambrésis, et qni était alors enseigne de la bande d'ordonnance de Charles de Gavre, comte de Beaurieux. Il passa ensuite comme lieutenant dans la bande du comte de Fürstenberg, et assista an siége de Breda en 1624. Nous devons signaler ici une autre erreur commise au sujet de ce personnage, à la note 7, p. 224 du 2e volume des *Mémoires du sieur du Cornet*, où il est dit qne le lieutenant du comte de Fürstenberg était Guillaume Scheiffaert de Mérode, seigneur de Clermont. Or, Robert d'Esclaibes a laissé des Mémoires publiés par LEGLAY, dans les *Archives du nord de la France et du midi de la Belgique*, nouvelle série V, 402, et il en résulte, ainsi que d'antres docnments dignes de foi, que déjà en 1613, Robert d'Esclaibes était lieutenant de la compagnie d'hommes d'armes du comte de Fürstenberg. Entré jeune au service de S. M. C., dès 1595, il assistait, comme volontaire, sous les ordres de Louis de Beanffort, sieur de Boisleux, au siége de Cambray; l'année suivante, il se

vallons fort braves, de Fabert[1], Valentiz et Morogne.

Ils[2] avoient en tête trois sergeans, Timotée Saïl, suisse, Isaac Leri, anglois, La Landre, françois. Les autres officiers faisoient bonne chère à Ostende. Gendron s'impatientoit de son côté, parce que le lieu étoit inaccessible. Enfin deux escheles lui ayant été passées, au travers du fossé, il en prit une, et Bonours prit l'autre. La Landre vint avec 12 de ses François,

trouvait à la défaite de Varembon, près de Saint-Pol, et au combat de Doulens. Il commandait deux cents chevaux, en 1597, au secours d'Amiens et, en 1601, il était enseigne de la bande d'ordonnance du comte de Beaurieux. La liste des officiers de ces bandes donnée par CH. DE CROY, dans les *Mémoires guerriers*, et citée plus haut, 300, le désigne ainsi : *le sieur d'Aincy, cambrésien*. En 1602, il fut envoyé avec sa bande au secours de Grave; n'étant pas sur le pied de guerre, au printemps de 1603, il alla, comme tant d'autres, prendre part aux opérations du siége d'Ostende, en qualité de simple volontaire. Il se distingua dans les campagnes contre la France, ainsi que le constate un diplôme de Philippe IV, de l'année 1646. — Les *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai*, an. 1869, reproduisent son épitaphe, qui se voyait autrefois dans l'église d'Inchy, elle est conçue en ces termes : « Cy-devant, en un sépulchre, gisent « les corps de noble et illustre seigneur messire Robert d'Esclaibes, chevalier, seigneur de Clairmont, Inchy, Coyeghem, « Perulz, Avesnes lez-Aubert, Rollencourt et Boussière, pair « des ville et chatellenie de Courtray et de la principauté d'Es- « pinoy, décédé le 10 octobre 1664, âgé de 88 ans, après avoir « rendu de grands et fidèles services aux roys ses maîtres, et à « sa patrie, en plusieurs charges militaires et emplois honora- « bles; — Et de noble et illustre dame Marie Van der Gracht, « dame de Clairmont, héritière de Malstède et de Vlierden, sa « chère éponse, décédée le 12 août 1652. » — *Mémoires guerriers* de CH.-A. DE CROY, 51, 64, 83; LEGLAY, *Archives du nord de la France et du midi de la Belgique*, V; *Notice sur Robert d'Esclaibes, seigneur de Clermont, d'Inchy, etc.*

[1] Fauberg.

[2] Les assiégés.

pour empêcher l'escalade, et Leri avec quelques Anglois. La Landre, distingué d'un pourpoint blanc, s'attira bien des coups, pendant la nuit, sans abandonner le haut. Le bonheur des assaillans fut que lés armes à feu des défenseurs ne leur firent presque pas de mal, à cause qu'étant obligez de tirer en bas, et ne prenant ou n'ayant pas le temps de bourrer, les balles descendoient du canon. Par une raison toute contraire, les attaquans qui montoient, tiroient à coups sûrs. Timotée, avec ses Suisses, tenoit tête valeureusement de son côté; Brand commençoit à souhaiter le secours des Bourguignons, quand un plaisant Liégeois dit un mot qui déconcerta autant les aggressez qu'il encouragea les agresseurs. Gendron n'étoit pas encore en terme de passer, néanmoins le Liégeois, comme s'il l'eût vu, se prit à crier, « courage, messieurs, les Bourguignons ont forcé l'autre côté et ils viennent à nous. » A ce mot, Brand fait de nouveaux efforts, et la crainte du renfort amollit les Suisses. Un Bourguignon fit à peu prez le même effet du côté de Gendron; car ce Bourguignon ayant dit à Gendron que les Liégeois alloient être vainqueurs, Gendron s'élança sur le parapet, et il s'y tint à genoux. Au même tems, deux coups de piques le renversèrent de haut en bas. Motonne prit sa place, et il donna le tems aux braves de gagner la hauteur. Bonours montoit sur la 2e échelle, quoique blessé au bras, au cou, à la joue et à la tête, d'un coup de marteau, mais son échelle fut renversée[1]. La bravoure

[1] « L'échelle sur laquelle j'étois, à l'égal de la sommité du « parapet fut renversée avec moy, jà blessé à un bras, au col et « à la jouë droite, de coups de pique et extrêmement étourdi,

de La Landre fut admirable; ses gens étoient presque tous tuez, et néanmoins il persistoit à se défendre en lion, et il n'y eut que le mousquet de Gradion, Bourguignon, qui mit fin à sa valeur, en lui brizant la cervelle de deux balles. Sa mort découragea le reste. Cependant Boulet, sergeant de Gendron, à la tête de 12 braves, attaqua Leri, sergeant anglois, qui combatoit à la droite, et il le renversa de trois coups. Cette chûte fit tomber le courage aux autres Anglois. Cela fait, Motonne, Bonours et 15 autres allèrent donner la main aux Liégeois, qui avoient toute la force des Suisses sur les bras. Mais comme on ne se connoissoit pas, cela fut cause qu'on se donna quelques coups de part et d'autre. Il n'y eut que le mot du combat qui étoit Philippe, et l'accent liégeois et bourguignon, qui les discernèrent, et qui firent cesser les coups aveugles. On ne prit aucun drapeau, parce que les plus habiles, ayant passé le pont du canal, s'étoient sauvez dans la contrescarpe d'Ostende. Les trois braves sergeans y laissèrent la vie, avec deux gentilshommes anglois, nommez Goband et Trei, et avec cent soldats. Les archiducaux perdirent Lessan, gentilhomme bourguignon, Mouchier, sergeant, et l'apointé Avisé. Les blessez furent du Château, deux Belletombe, gentilshommes savoiards, Morel, Glun et Oreillard, qui servoient dans Balanson. Les Liégeois perdirent Harties, Bologne et Velbart. Il y périt Roart, gentilhomme flamand et La Foret, lorain, volontaire; les blessez liégeois furent, de Brand[1], et

« à la teste, d'un coup de ces maillets, avec quoy l'ennemy s'ai-
« doit à défendre son rampar. » — *Mémorable siége*, 335, 336.

[1] Capitaine.

Vatelet[1]. Les blessez belges furent, de Glyme, Villart, Fanson, Hautem, Vilette, Camargo, Le Queux, Bellegarde[2], et trois François volontaires.

Ce fort, en tout, ne coûta à l'archiduc que 30 hommes noyez ou tuez. Pendant que les Bourguignons et les Liégeois de Tilly se rendoient les maîtres du Fer-à-cheval, le capitaine de Ville, avec ses Bourguignons[3], le capitaine Rouville et le baron de Liette[4], beau-frère du colonel Catriz, avec leurs Valons, alloient attaquer le Polder-carré. Aprez avoir erré quelque tems, ils virent enfin venir à eux le Plessiz, entrepreneur françois[5], qui l'épée blanche à la main, les conduisit, le long d'une petite digue, entre les fossez, à la porte du côté de la ville. La compagnie de Pascal le Duc, surnommée les nouveaux gueux, y étoit en garde. Pascal faisoit bonne chère en ville, et il y avoit laissé Prichet, son lieutenant. Ce Prichet fut tué avec dix soldats, dez qu'on entra dans le fort. L'enseigne sauta de haut en bas avec son drapeau; mais Renaud Hollet, gascon, qui servoit dans le baron de Liette[6], le poursuivit, le perça d'une estocade, et rapporta son drapeau. On en tua à la chaude 60, et l'on en blessa 18, qui furent faits prisonniers. L'archiduc y perdit Beaujeu et Montaubry, gentilshommes fran-

[1] Enseigne.

[2] Ces deux derniers « soldats notables, entre les moindres. » — De Bonours, 337.

[3] François de Maisières, qui était enseigne de Louis de Ville, se distingua, et plus tard parvint à un grade élevé.

[4] Lyetre et Rouville servaient au régiment de Catriz.

[5] Plessiz, déserteur français, guidait le détachement du tercio de Catriz; celui-ci ne le voyant pas d'abord crut à une nouvelle trahison de sa part. — De Bonours, 327, 328, 337, 338.

[6] Servant dans la compagnie de...

çois volontaires; Blaigneau, Coras et Louville, gentilshommes valons et 20 soldats. Les blessez furent le sergeant la Mine, du Roc et la Poterie, gentilshommes françois, Bonain et Mortaiblaincourt[1].

Tandis que les Valons et les Bourguignons se rendent les maîtres du Polder-carré, ceux du régiment de Frezin ataquent le Grand-carré, gardé par Cobbé et par Borgh, capitaines anglois. Les capitaines Neron et Batelle, et Tarsiz[2], enseigne de Catriz, en taillèrent en pièces environ 200, dans l'abord. De ce nombre étoit le capitaine Borgh et Jorel, lieutenant de Cobbé, Fraiman[3] et Stalberi enseignes; Preton, Mès et Jounai sergeants; Gribel et Teiton gentilshommes. Dorp fut extrêmement surpris d'aprendre la perte de ces trois carrez importans, et la ville en fut si alarmée, que 2,000 soldats, bien conduits et bien résolus, l'auroient emportée d'assaut. En effet, un sergeant liégeois, nommé Poncelet Leron, l'un de ceux qui avoient pris le Fer-à-cheval, en étant sorti lui onzième, à la poursuite de ceux qui se sauvoient avec les drapeaux, entra bien avant dans la contrescarpe de la ville, sans y trouver de la résistance, et il y entra si avant qu'il se trouva bien embarrassé de son retour.

Dorp, un peu revenu de sa surprise, envoie le capitaine Rosdorf avec 200 hommes, pour regagner le Fer-à-cheval; mais Rosdorf n'y[4] revint pas, et ses

[1] Mortray, autrement Blaincourt.

[2] Adrien Taffin, que l'on retrouve plus tard capitaine au tercio de la Motterie, avait failli se noyer à l'attaque du Polder-Carré. De Bonours, 338; *Archives de l'audience*, 1148.

[3] Freyman.

[4] N'en?

gens ne retournèrent qu'en confusion. Cette attaque coûta la vie au sergeant Bonte, et à sept soldats; vingt furent blessez. Après Rosdorf, deux troupes françoises du régiment de Betune[1] vinrent renouveller l'attaque. Il y avoit si peu qu'on s'étoit rendu les maîtres de ce fort, que les deux echelles, par où l'on y étoit entré, étoient encore dressées. Le capitaine du Bois, qui conduisit la première troupe françoise s'en servit, et le lieutenant Locheres, qui conduisoit l'autre, y entra par l'ouverture des palissades. Vatelet, quoique blessé, fit tête à Locheres et Bonours, avec trente autres, résista à du Bois. Ce fut alors qu'ils se servirent à propos des marteaux à longs manches, qu'ils y trouvèrent, et dont les Hollandois s'étoient servis à la première ataque. Le capitaine de Maisau du régiment de Balanson, et le capitaine de Ville de celui de Tilli[2], vinrent au secours bien à tems, car Locheres renforcé de vingt hommes, que le sergeant Louffin lui avoit conduits, étoit déjà dans le fort; mais la vue des deux capitaines l'en délogea. Au même tems, le sergeant Nicaisse, qui avoit servi d'espion, vint à toutes jambes de la ville, et il se sauva dans le Fer-à-cheval. Les principaux blessez dans cette seconde attaque, furent Saint-Bar volontaire françois[3], la Mer, apointé françois, et la Maille Flouin, lorain.

[1] De la maison de *Melun*, selon VAN METEREN.

[2] Probablement un Lardenois de Ville.

[3] Les trois forts attaqués par les Wallons, les Liégeois et les Bourguignons étaient emportés; qu'avaient fait, de leur côté, les capitaines espagnols, qui avaient ordre d'attaquer le *Pointu?*
« Soit, dit DE BONOURS, qu'ils rencontrassent trop de difficulté
« à le prendre, soit qu'ils le jugeassent mal tenable étant pris,

Le colonel John[1], pour réparer sa faute, demanda l'attaque du Fer-à-cheval, que Dorp lui accorda, comme une grâce. Gouvarnet[2], baron françois, et quelques Anglois demandèrent de le joindre, pour vanger l'honneur de Delandre et de Leri, que John avoit blamez, quoiqu'ils se fussent comportez fort valeureusement, et qu'ils y eussent sacrifié leur vie. Dorp espérant quelque chose de bon de cette émulation, le leur accorda. Le coup de canon, qui étoit le signal de l'attaque, ayant été tiré, les entrepreneurs sortirent de la contrescarpe en plein midi; et au même tems, les assiégeans de la platte-forme, qui découvroient tout, donnèrent l'alarme, afin que chacun fût sur ses gardes.

Le capitaine de Roque, à la tête de 100 François, qui servoient dans Ostende, passe le canal, il se rend au pié du fort du Fer-à-cheval, sur la droite, et il occupe toute la banquete. Les Suisses du capitaine Eliab Hornstain[3] en font de même, à la gauche. Le colonel John, fut bien surpris, quand il trouva le

« n'y firent aucun effort; le conducteur, à savoir le sergent « Daniel Sery, qui étoit un très bon et expérimenté soldat, « payant la folle enchere du marché pour tous, y laissa la vie, « et demeura son corps en pouvoir de l'ennemi. » — *Mémorable siége*, 339. Le fait est que les officiers espagnols, jaloux de ce que cette entreprise eût été conçue et organisée par Catriz, colonel wallon, refusèrent de lui prêter leur concours. — *Ibid.*, 325 et 327.

[1] Selon De Bonours, « le gouverneur d'Ostende s'en prenoit « à Christian John, que l'on qualifioit de colonel des Suisses et « auquel les Polders perdus avoient été commis, » 346.

[2] Ce nom semble altéré; De Bonours l'écrit *Gouarnet* ou *Govarnet;* est-ce peut-être Gournay ou *Gouvernet?*

[3] Homstein?

pont rompu ; et plus encore, quand il se sentit salué d'une grêle de mousquetades, qui abatit bien de ses gens. Gouvarnet passa à la nage avec ses François; John honteux de s'en voir surpassé, en fait de même. Les François et les Anglois s'entretuèrent pour avoir la préséance du passage. De Roque, à la tête de trente hommes, attaqua le capitaine Pocobel, et il étoit en passe de le forcer, si le capitaine de Ville n'y fût venu, avec 40 piquiers liégeois qui poussèrent de Roque du haut en bas du rampart, cette chute pensa le faire crever, à cause qu'il portoit des armes fortes.

John et Gouvarnet attaquèrent le capitaine Masiau dans son bas retranchement; mais Masiau, secondé du capitaine de Ville, et des Bourguignons mêlez parmi les Liégeois, leur fit tête généreusement. Gouvarnet fut renversé de haut en bas, le poid de ses armes, et six hommes qui tombèrent sur lui l'accablèrent. John, en blasphêmant, se jetta en désespéré au milieu du péril. Liberet, soldat savoyard[1], le blessa à la gorge d'un coup de pique; John reçut, au même tems, deux mousquetades, qui le firent tomber roide mort, au pié du retranchement. Gouvarnet, animé de la mort de son rival, retourne à l'assaut avec ses François; mais il reçoit un coup de mousquet au défaut du corselet, et un coup de pique au visage. Deux gentilshommes, ses domestiques[2], se mettant en devoir de le retirer, il le leur défend, en disant qu'il ne veut pas manquer de parole au colonel suisse John, à qui il avoit promis d'entrer au fort, vif ou mort; et puisque sa plaie étoit mortelle, il les

[1] « Servant entre les Liégeois. » — *Mémorable siége*, 363.
[2] Attachés à sa maison, de *domus*.

prioit de jetter au fort son corps vif ou mort. Tandis qu'on le désarme, un second coup de mousquet lui ôte la vie. La gloire et la vangeance peuvent-elles monter plus haut? Le capitaine Hornstain, ayant pareillement été repoussé, le reste songea à la retraite. Mais la boucherie fut grande au passage du canal, tant de la mousqueterie du Fer-à-cheval, que de l'artillerie des forts voisins, qui étoient occupez des archiducaux. Il en demeura 160 et 20 furent faits prisonniers. Outre John et Gouvarnet, on tua Guichet, lieutenant françois, le Vereux, sergeant françois, du Harlai, des Portes et Tovard, gentilshommes françois. Les Anglois perdirent Hocanau lieutenant; Joffei, gentilhomme très-riche, et Lordei sergeant écossois. Les Suisses perdirent leur colonel John, Isaac Corbs, sergeant, Paul Muller, Jaque Costniz et Daniel Maan Les blessez furent le capitaine de Roque, la Planche, Vilon, son sergeant, Dupré et Boismignon, gentilshommes françois volontaires; des Marés, la Louvière, Pousselin et Dutour, françois notables. Les Anglois blessez furent Amel, Frohin, Gherner gentilshommes volontaires; Homans et Tomas officiers apointez. Les Suisses blessez furent le capitaine Eliab, Pintz et Brennen libres apointez.

L'archiduc perdit Saint-Maurice[1], gentilhomme bourguignon, Lurois, ou petit Pierre, sergeant bourguignon, et neuf de la même nation. Les Liégeois perdirent Rivet enseigne, Lessard gentilhomme volontaire, un flamand nommé Baffelghem[2] et cinq soldats. Les blessez furent le capitaine commandant

[1] Saint-Mauriz... *Mémorable siége*, 366.
[2] Wasselghem. *Ibid.* Walsingham?

de Maiseau, le sergeant Boulet, des Sorbes et Lavei gentilshommes françois et bourguignons; la Lorme, vieux apointé; La Huraie, gentilhomme liégeois, et Varlotin, sergeant liégeois, qui mourut deux heures aprez, de ses blessures.

Dorp, au désespoir, demanda une cessation de trois heures, pour retirer ses morts, ce qui lui fut accordé; l'on employa soigneusement ce tems à réparer le Fer-à-cheval. On rendit le corps du colonel John[1], non pas l'équipage; le savoyard qui le tua, lui prit son épée, qui étoit très-riche et travaillée à la suisse, et une écharpe verte, d'où pendoit une petite montre d'or. Ribas le récompensa, et lui promit de l'avancement. Pendant la trêve, le capitaine Louis de Ville se désarma, il prit la halebarde de sergeant, et faisant semblant de chercher et de retirer des morts, il découvrit les endroits favorables aux aproches que Catriz méditoit.

L'archiduc, pour donner chaleur à ses gens, nonobstant toutes les remontrances, voulut voir le Fer-à-cheval en persone; sur sa route, il fut arrêté d'un soldat bourguignon, nommé Pierre le Gros et surnommé le Pape, qui lui présenta une fascine, en disant, qu'il la devoit porter au fort, cela étant ainsi établi des officiers. Don Gaston Spinola[2] premier

[1] Les relations favorables aux Hollandais disent que cet officier était le lieutenant du colonel des Suisses; quelques-unes le nomment P. *Frist;* elles ajoutent que son corps dut être racheté pour cent thalers. — *La nouvelle Troye*, 241; Jérémie Perier, 106; *Journal du siége*, 166.

[2] Gaston Spinola, né en Sicile, mais originaire de Gênes, entra jeune au service du roi d'Espagne. Il fut gouverneur du Limbourg et on a de lui : *Descriptio ducatûs Limburgensis.* —

écuyer de son altesse, gronda ce soldat et il lui fit signe que c'étoit l'archiduc. Mais le soldat ne voulut rien démordre, et tenant la mêche au serpentin, il ajouta intrépidement, que son caporal, en le postant, n'avoit excepté persone de cette petite corvée, fût-il empereur ou roi ; et puis il ajouta en riant, et en alludant à son nom de guerre, que le pape commandoit à tout[1]. Le bon prince troussa la fascine sur son épaule, et il blâma Spinola d'avoir trouvé à dire que le sentinelle s'aquitat de son devoir. Tous les grands seigneurs, qui étoient de sa suite, en firent de même. Ils allèrent tous mettre leur fascine au fort, où l'on dressoit une nouvelle baterie. On mêla confusément celle des seigneurs, mais celle de l'archiduc fut mise à part, et elle servit de monument éternel à la postérité, qui la nomma *la fascine de Son Altesse*. Le prince complaisant donna quelques bonnes pièces au sentinelle ; et il prit un singulier plaisir au bon mot de pape, dont ce bon bourguignon s'étoit servi si à propos.

L'archiduc visita le fort, et comme don Roderigo Lasso, son sommelier-de-corps, lui eut voulu mettre pot-en-tête, il le refusa ; il voulut que Balanson y commandat, et pour le respect de son épouse royale, y changea le nom de Fer-à-cheval en celui d'Eugénie. Aprez avoir fait ses largesses aux soldats, il passa au Polder Carré, qu'il nomma de Saint-Jean, il nomma le Grand Carré, le fort Saint-Philipe et il y laissa le

MIRÆUS, *Chronic. belg.*, 455 ; MORERI, *Dict.* ; DU CORNET, II, 181, 189. *Actes des Estats-généraux de* 1600, 7, 112.

[1] On voit que la consigne était observée aussi rigoureusement à cette époque qu'au temps de l'empereur Napoléon, qu'un simple conscrit empêcha de passer, dit-on, malgré son titre.

comte de Frezin pour commandant. Les soldats se ressentirent égallement de ses liberalitez. Il s'enquit singulièrement de ceux qui s'y étoient distinguez et de ceux qui y avoient été blessez. Son altesse voyant le capitaine Bonours le bras en écharpe, et la tête bandée, lui donna des témoignages de sa tendresse et de sa magnificence[1].

Le 25 mai 1603, Frédéric Spinola étant sorti de l'Écluse, et croisant sur la mer, pour empêcher que le secours n'entrât dans Ostende, attaqua la flotte holandoise, qui étoit le double plus forte que la sienne. Aprez un rude combat de deux heures, il eut le bras droit et l'épée nue emportés d'un boulet de canon. Son confesseur lui ayant demandé s'il n'avoit rien à lui recommander, il dit : « Je recommande, à mon frère, mes affaires et celles de mon roi, et mon âme à Jésus-Christ, pour la querelle de qui je meurs. » Aprez avoir été administré, il mourut au port de l'Écluse. L'archiduc perdit 300 braves, dans ce combat naval. Christophe de Valenzuola fut fait amiral à sa place. Le marquis Ambroise Spinola[2], ayant appris la mort de ce cher frère, eut besoin de toute sa force, pour se soutenir contre la douleur; mais il se consola de ce que Dieu l'avoit enlevé du milieu de la victoire, et de

[1] « Lui ayant été présenté, ainsi que d'autres, par le sieur « de Arande, sergent-major du régiment du baron de Balançon, où je servoy alors, avec quelque recommandation du « devoir par moy rendu en la prise du Fer à cheval, me voyant « teste et face bandées et bras en écharpe, il pleut à S. A. de me « faire largement participer à tous les effectz de sa royale bénignité, en cette occasion. » — *Mémorable siége*, 367, 368.

[2] Ambroise Spinola, marquis de Cesto et de los Balbaces. — Du Cornet, II, 8, *et passim*.

la gloire, comblé de toutes les vertus chrétienes et militaires, et que le ciel lui laissoit ses deux bras pour vanger sa mort, et pour exécuter ses dernières volontez[1].

Dorp, le 5 juin 1603, commanda 2,000 hommes[2] de la garnison dans la contrescarpe d'orient, et à deux heures du matin, il les fit marcher contre la grande digue, qui étoit de tous les ouvrages celui qui l'incommodoit le plus, parceque le secours devoit passer à la merci du canon de cette batterie, qui n'y laissoit entrer quoique ce fût impunément. Le mot du guet étoit Flessingue, et la marque pour se reconoitre étoit une blancheur au chapeau. Le colonel Huseman[3], qui étoit comme le chef, passa le canal du havre, il défit 150 Valons et Alemans, en moins de rien, et il tourna le canon de la digue vers le cartier qui sembloit plus le menacer. Aussitôt Coin, Schore et Icarde capitaines du régiment de Torres, qui étoient au fort Saint-Charle, se mirent en bonne défence, et ils repoussèrent vigoureusement Codtuits, capitaine anglois, et la Marche, capitaine françois, qui, à la tête de 200 hommes, étoient venus les attaquer assez brusquement. Le comte de Buquoi s'opposa vaillamment à ceux qui mettoient déjà le feu à la digue[4], et ayant d'abord couché sur le carreau trois

[1] CHRIST. DE BONOURS, *Mémorable siége*, 377. JÉRÉMIE PERIER fixe au 27 mai 1603 la date de ce combat naval; *Histoire remarquable, etc.*, 108, v°, 109, 110, *Journal du siége d'Ostende*, 171.

[2] Les relations hollandaises portent à 1,000 seulement le nombre des assiégés qui opérèrent cette sortie. — JÉRÉMIE PERIER, III; HAESTENS, *Nouvelle Troye*, 145.

[3] Haussmann était lieutenant colonel du régiment du comte Guillaume de Nassau. — *Journal du siége*, 175.

[4] D'autres troupes des assiégeants prirent part à ce combat,

gentilshommes françois volontaires, qui paroissoient les plus résolus, savoir Sanci[1], Prat et Verdin, il fit perdre l'envie aux autres de cette nation de passer plus outre, et même de s'arrêter sur la digue. Un Anglois criant trahison! fut cause que la retraite de ceux d'Ostende, qui se faisoit assez en bon ordre au commencement, ne se fit ensuite qu'en grande confusion. La cavalerie archiducale qui y survint en tua beaucoup, sans qu'ils songeassent à tourner une seule fois tête, tant la fanfare les avoit épouvantez. Il y en avoit qui se rendoient prisoniers, sans savoir à qui; quelques-uns même se noyèrent dans des endroits où il n'y avoit que 3 ou 4 piez d'eau, à force de chercher azile. Mais le pont qui rompit acheva de mettre ces misérables dans le dernier désordre. Dorp perdit en cette occasion 230 des siens, sans compter les prisonniers, et les blessez, qui étoient en grand nombre, et bien qualifiez. Les gentilshommes Masures, Petima, Kraei et Bret furent les principaux[2] de ceux dont on retrouva les corps, car les assiégez eurent soin, pour

savoir : 4 compagnies espagnoles, sous le sergent-major Olmedo; 4 compagnies italiennes; 4 du régiment wallon de Torres, commandées par les capitaines de *Presle*, *d'Inget*, de *Mol* et de *Crocquet*, et 3 du régiment de Gruzon, celles des capitaines *Dubois*, *d'Eve* et *Anseau*, commandés par leur sergent-major, Claude de Lannoy, seignenr de la Motterie. — Ch. de Bonours, *Mémorable siége*, 386; Du Cornet, II, 17.

[1] Nicolas de Harlay, baron de Maule et de Sancy, capitaine au régiment d'infanterie de Coligny, était fils de Nicolas de Harlay, baron de Maule, seigneur de Sancy et de Grosbois, surintendant des finances, premier maître d'hôtel du roi, colonel général des Suisses; celui-ci jouit longtemps de la faveur de Henri IV. — *Journal de l'Étoile*, II; *Confession catholique du sieur de Sancy; Aventures du baron Fœneste.*

[2] Christ. de Bonours, 386, 387.

cacher leur infamie[1], d'en retirer quantité qui ne tombèrent pas entre les mains des archiducaux.

Buquoi, dans la poursuite, ne perdit que 30 hommes, dont les plus notables étoient Moti, enseigne valon, et Norbant gentilhomme françois volontaire. Le meilleur de tout fut que le feu de la digue fut éteint, et que son artillerie fut remise en premier état. Dorp ayant demandé cessation d'armes, Buquoi la lui accorda. Cet honête comte leur envoya 18 chariots d'artillerie, dont il étoit général en la place de Velasco, pour conduire leurs morts jusqu'au canal. A son ordinaire, il traita courtoisement les prisonniers et il les renvoya bientot aprez, ensuite de leur rançon.

Dorp croyant d'avoir été trahi, ensuite de l'alarme de l'Anglois qui avoit crié trahison, trahison ! par l'espion flamand, et par le sergeant valon transfuge, qui lui avoient inspiré cette entreprise, les fit pendre, à la vue des assiégeans, qui en furent vangez sans qu'il leur en coutât la corde. Dorp, pour se revancher de l'affront qu'il venoit de recevoir, dez le 13 du même mois de juin, vers le minuit, envoya 25 mousquetaires, sous un sergeant, comme pour enlever les sentinelles du fort Saint-Jean. Dez que l'alarme y fut, six soldats françois, qui servoient dans Ostende, passant le canal, d'une extrême vitesse, jettèrent des barrils artificiels au fort Sainte-Eugénie. Ce feu d'enfer ne tarda guère à éclater ; les assiégez cependant tirèrent effroyablement, à la faveur de cet horrible luminaire, qu'aucune industrie ne pouvoit

[1] Honte.

éteindre, et en moins de rien, on vit tomber plus de 50 hommes de ce fort. Balanson, quoiqu'à jambe de bois, monta sur le parapet, et il rendit mille devoirs pour étoufer ce nouveau Gibel[1]; parmi la grêle ennemie, il marchoit l'épée blanche à la main et il animoit les siens à bien faire. Le feu étoit si malin, que tout le monde crioit à l'abandon; mais le courage de Balanson tint ferme, au milieu de ce petit enfer, dont on n'avoit pas encore vu d'exemple.

La machine diabolique étant de l'invention françoise, les François volontaires, qui se trouvoient au fort, jugèrent qu'il y avoit de leur honneur de s'appliquer extraordinairement à l'étouffer. Ceux qui s'y signalèrent le plus furent de Burieux, d'Arville, du Moutier, de Franges et d'Omerol. Les deux derniers y furent dangereusement blessez. Ourfé[2], enseigne liégeois, le sergeant de la Quille[3], de Mars et de Fours, gentilshommes, qui servoient parmi les Bourguignons, y furent tuez. Deux cens Espagnols se présentèrent au secours, mais Balanson les remercia, et il ne voulut avoir à la conservation de ce fort, que ceux qui avoient contribué à sa conquête, savoir les Valons, les Bourguignons et les Liégeois. Cependant Balanson, qui étoit exposé au plus visible danger, reçut une mousquetade à l'épaule droite. Malaise commanda en sa place; la maison de Malaise a sujet de se glorifier de la bravoure de son ayeul. Un enseigne liégeois, nommé Everard, arrêta ce nouveau Vésuve,

[1] Gibel, mont-Gibel, nom que les habitants du pays donnent à l'Etna.

[2] *L'Ourfé.* — De Bonours, 391.

[3] Un sergent dit la Quille. — *Ibid.*

par des canaux qu'il fit creuser et remplir d'eau. Le feu rencontrant cette eau, s'y mortifioit petit à petit. Ribas y envoya des goutières, par où l'on faisoit couler l'eau impunément. Dorp, qui s'attendoit à un plus long embrasement, et à moins d'ordre au secours qui y fut conduit, se disposoit à profiter de l'occasion, mais son feu s'éteignit avec celui du fort et il se retira en bel ordre. Cet enfer portatif coûta 370 hommes à l'archiduc, sans compter une infinité de blessez[1]. Les principaux des morts furent de Gaugi, Calard et Monmarain, françois; de Mijoux, lorain; van Elpen, flamand[2]; l'enseigne Belet, les sergeants Verget et Hubertin[3]; de Lavei, Desprez, de l'Orme, le Carni, de Moulins, et Lecar, bourguignons et françois[4]. Les principaux Liégeois qui y demeurèrent furent de Ville, Limberton, Marquin et Aven[5].

[1] CHRIST. DE BONOURS en cite un grand nombre, et il ajoute : « Un seul frère que j'ay, âgé lors de dix-sept ans tant seulement, receut près de moy, une arquebuzade au visage. » 392, 393.

[2] « De Gaugy, de Calard et de Montmorin, françois, de Mijoux, lorrain, et Van Elpen, flamand. » — *Ibid.* 396.

[3] Du tercio de Balançon. — *Ibid.*

[4] De Lavey, des Prez, de Lorme, le Carny, des Moullins, de Louans et de l'Escars. — *Ibid.* 396.

[5] Les blessés principaux du tercio de Balançon furent : le sieur de Gosan, promu nouvellement au grade de sergent-major, les capitaines de Vers, d'Osme et Mercie, les enseignes Marquisat et de Fresne; des gentilhommes ou des personnes distinguées : de Marlières, de Beaupré d'Avenes, de Montaigu, de la Verne, la Foret, la Quille, d'Orseroy, de Cambaron, du Verger, de Mandre, d'Ornans, de Gibomé, du Haillier, le Blanc, de Mortaize, de Goy, la Vigne, de l'Orderaye et Haubruyant, de diverses nations. — Les blessés liégeois furent le sieur de la Malaise, le capitaine de Noirmont; l'enseigne de Duras, les sieurs de Bellemine, des Marches, de Masy, Le Prevot, de

Dorp ayant si bien réussi en feux, en fit tirer sur le fort Saint-Philipe, mais s'il avoit trouvé un Balanson à Sainte-Eugénie, il trouva un Frezin à Saint-Philipe. Ce comte remédia industrieusement et infatiguablement à ces diables-volans, et il ne perdit que l'enseigne Mori, les sergeans Pallai et Ivongnes ; de Sarnes et Leval, gentilshommes. Les blessez furent, Neron, Bernart, la Pie et Boulenci, officiers ; la Cote, Dupui, Lorderes, le Petitsars et Marennes, gentilshommes. Le fort de Saint-Jean eut aussi son tour ; mais Catriz y étoit, et c'est tout dire. Le soir suivant, de la Haie, capitaine françois, dans Ostende, s'avança vers le fort Saint-Jean, avec des barrils infernaux, semblables à ceux de Sainte-Eugénie, mais ayant trouvé en chemin de bons obstacles, il se rabatit sur une tranchée, pour aller à couvert vers Saint-Philipe ; un vent porta ce feu bien avant. Catriz, craignant qu'il ne vint à lui, alla en personne pour l'éteindre, et ce fut là qu'il perdit 100 des siens, dont les principaux furent, de Brin aide-major[1], la Faille sergeant, de Vrai, Copin, et des Agneaux, gentilshommes[2].

Dorp, nonobstant qu'on traitât très humainement ses prisonniers, pour assouvir sa rage, fit pendre à sangfroid, un vaillant soldat valon, nommé Garrin, qui avoit été pris en bonne guerre. Le comte de Buquoi, qui aimoit ce soldat, à cause de sa bravoure et de sa vertu, fit pendre à la vue de la ville, huit

Mérode, de Berlo, Longin, Tailly, Huroye et quelques autres encore. — *Ibid.* 396.

[1] Un aide ou adjudant du sergent-major.

[2] « De Vray, de Coppin et des Agneaux. Catriz y fut légère- « ment blessé et avec luy le capitaine L'Ecuyer. » — CHRIST. DE BONOURS, 399.

mariniers holandois, qui venoient d'être pris en mer. Il fit faire le même traitement à quantité de Holandois qu'on prit en moins de 15 jours. Ce qui fit perdre l'envie à Dorp de continuer sa barbarie.

Le comte Maurice mécontent de Dorp, je dis d'un homme qui savoit si peu les belles loix de la guerre, le fit revenir au commencement de juillet[1], et il y renvoya Vander Noot, qui pour signaler son retour, dez le 31 juillet, fit tirer de nouveaux feux d'artifice de la façon d'un ingénieur, que les Espagnols n'avoient pas voulu recevoir, parcequ'il étoit d'une nation qu'ils n'aiment point[2]. Comme le temps étoit bien sec, et que la matière étoit combustible, le feu se prit opiniâtrement à la platte-forme composée de fascines sèches[3].

Antunez[4], qui y commandoit, y accourut aussitôt

[1] « Le 13 juillet, de bon matin, le colonnel Dorp, qui avoit « esté gouverneur, sortit d'Ostende, et à la même heure revint « en sa place le sieur *de la Nort*... (sic). » — JÉRÉMIE PERIER, 113; HAESTENS, 248.

[2] On verra plus loin que cet ingénieur était français.

[3] HAESTENS, 250. — JÉRÉM. PERIER, 114.

[4] A en croire CHRIST. DE BONOURS, à cette époque (juillet et août 1603), le tercio de Simon Antunez avait été détaché du siége, pour réprimer les incursions et les violences des mutinés de Hoogstraeten; il semble que c'est une erreur démontrée non seulement par le texte de MONPLEINCHAMP, mais aussi par les *Mémoires guerriers* de CH.-A. DE CROY. On lit dans ceux-ci : « S. A. sur la « fin de ce mois (juillet 1603), ordonna au conte Frédéricq de « Bergh, d'amasser un corps d'armée pour aller assiéger Hoog- « strate, et s'efforcer de les desnicher de là. Ayant l'archiduc « commandé à Domp Loys de Velasco de se joindre, avec sa « cavallerie légère, avec luy, et faict le mesme commandement « au duc d'Aumalle, chef de mil cuirasses lorraines et bour- « guignonnes et consécutivement à tous couronnels, dont les « comtes de Berlaymont et de la Laing, gouverneur général de





avec quelques chefs, mais il passa plus de tems à consulter sur les remèdes, qu'à en y apporter. Un soldat espagnol nommé Casanova, indigné de cette lenteur, s'écrie: « Quoi? les Valons, les Bourguignons, et les « Liégeois éteindront leurs feux, et les Espagnols « regarderont les leurs avec les bras croisez? il n'en « sera pas ainsi! » Là-dessus, avec une hardiesse incroyable, il monte à l'endroit où la balle artificielle faisoit plus d'opération, il l'arrache avec sa dague, quoiqu'avec un travail inexprimable. Il essuya impunément toute la canonade et toute la mousquetade de la ville; enfin étant percé de cinq coups, il descendit, mais comme il n'avoit pas la force de gouverner son corps, il s'assoma de sa propre chute, au grand regret des deux armées, qui avoient été les admiratrices d'un coup si hardi, et qui souhaitoient qu'un cœur aussi courageux que celui-là, vécut plus longtems. Plusieurs essayèrent de l'imiter, mais ils furent tuez avant de rien faire. Don Alvar[1] coula des cables du haut de la platte-forme, qui servirent à soutenir ceux qui se hazardoient à arracher les balles infernales.

« l'Artois..... nostre armée estoit assez foible d'infanterie, la « principale estante occnpée devant Ostende. » CHRIST. DE BONOURS, 408, 414; *Mémoires guerriers*, 100. Quant à la cavalerie, elle comptait, ontre les corps de don Louis de Velasco et du duc d'Aumalle, neuf bandes d'ordonnances, les seules qui furent mises en campagne cette année. Elles avaient tenu garnison, pendant l'hiver précédent, à Louvain et à Namur, sous la charge du seigneur de Noyelles-sur-Bellonne, lieutenant du duc de Croy et d'Aerschot. — *Mémoires guerriers*, 502.

[1] Don Alvaro Snarez, maître de camp, commandait cette semaine-là les tranchées espagnoles. C'est par erreur qne l'auteur attribue ce commandement au maître de camp Antunez. — CHRIST. DE BONOURS, 403.

La ville tira, en sept heures, 87 de ces balles, qui furent toutes arrachées au grand étonnement de ceux qui en connoissoient la malignité. Mais le 20 août[1], l'ingénieur françois, ayant redoublé la mixtion, et ayant pris le tems d'un vent contraire aux assiégeans, pensa réduire en cendres cette admirable machine,qui paroissoit un Etna. On sauva l'artillerie, mais parmi[2] 860 canonades et 3,000 livres de poudre, qu'on consumma en mousquetade. Les Espagnols y perdirent 400 hommes et ils eurent un grand nombre de blessez. Le feu dura 12 jours. Le 13 septembre[3], un vent et une grosse pluie secondèrent les assiduitez d'Alvar Suarez, à qui l'on dut la conservation de cette platteforme, que les Holaudois nommoient le *Chat*, parceque personne d'Ostende ne pouvoit non plus tenir devant elle, que la souris devant le chat. Le feu du Chat étant éteint, on trouva que le dégât n'étoit pas si grand qu'on se l'étoit imaginé. Vingart, lieutenant d'artillerie[4], fit mettre incessamment à l'œuvre ses gens, et en peu de jours, le Chat fut en état de chasser aux souris, puisqu'il fut monté d'autant de canons qu'il en avoit portez avant son embrasement.

Vander Noot, s'étant si bien trouvé de ses melons artificiels au Chat, en fit tirer à la digue orientale, qui l'incommodoit extrêmement. Le comte de Buquoi

[1] Haestens, 250.

[2] Mais au moyen de...

[3] Ce fait n'est pas mentionné dans les relations hollandaises.

[4] Thomas de Wingarde, lieutenant de l'artillerie, fut nommé membre du conseil de guerre, gouverneur de Léau, et par patente du 30 avril 1621, maître de camp d'un tercio de dix enseignes wallonnes; il prit part à la guerre du Palatinat. — Du Cornet, II, 102.

n'omit rien pour la conserver, mais ce fut en vain; 400 hommes y furent tuez et un grand nombre y fut blessé, durant les 25 jours que ce feu d'enfer brûla. Le comte de Buquoi, qui connoissoit l'importance de cette digue, rompit mille obstacles, et il essuya mille contradictions pour la faire rétablir. Tous les élémens traversèrent son dessein, mais son invincible courage surmonta tout; et quand on vit la ville prise, par le moyen de cette digue, on reconnut que son pressentiment n'avoit pas été flateur[1]. La mort de l'ingénieur infernal donna de la relâche aux assiégeans. Il fut tué d'un canon qui creva, et par bonheur pour les assiégeans, il n'avoit confié son secret à personne.

Ce fut en ce tems qu'une pauvre femme, qui gagnoit sa vie à blanchir le linge des soldats du camp, devant Ostende, accoucha d'une fille qui avoit deux têtes, quatre bras et quatre jambes. Son époux, homme simple, en étoit inconsolable, surtout quand des goguenards, au lieu de lui remettre l'esprit, le lui déconcertèrent par lui dire que cette double enfant avoit deux pères. Il fallut l'industrie et la charité des jésuites du camp, pour lui ôter cette folle imagination.

Ce fut au même tems qu'on vid, et qu'on entendit des armées fanatiques en l'air, du côté de l'Angleterre, et sur la terre, entre les dunes où la bataille de Neuport s'étoit donnée. Le nombre et la qualité des personnes qui ont vu et qui ont ouï ces spectres, sont tels qu'il y auroit de l'efronterie à leur refuser créance, et à les prendre pour des visionaires[2].

[1] Flatteur pour trompeur.

[2] CHRIST. DE BONOURS parle de ces prétendues visions, mais

Pompée Targon, ingénieur romain, proposa quantité de machines pour reduire Ostende; la pluspart les prirent pour des spéculations; mais le comte de Buquoi, qui profitoit de tout, mit utilement en usage celle qui faisoit floter une espèce de château, pour fortifier et pour agrandir la digue orientale.

Mais on avançoit bien peu. Dieu avoit réservé cette grande œuvre au marquis Ambroise Spinola, qui en entreprit la réduction à ses fraiz moyennant le remboursement, en son tems[1]. On remerçia de ses bons offices le mestre-de-camp Ribas. Le marquis accompagna l'archiduc jusqu'à Ruremonde, où il alloit observer les Holandois, et il arriva au camp d'Ostende, le 8 octobre 1603[2]. Il commença ses exploits par la digue de Buquoi, qui lui paroissoit la plus plausible à la réduction de la ville, et il en donna la commission à Pompée Justinien[3], sergeant-major d'un régiment qu'il avoit levé à ses fraiz, en Italie, et qu'il avoit emmené en Belgique.

Justinien, trop entesté de ne se servir ici que de

sans y croire; il dit avoir traversé deux fois, de nuit, les lieux où devaient s'entendre ces bruits étranges « sans avoir veu, « ny oy autres choses qu'ordinaires et communes aux autres « temps. » 422.

[1] Les deux tercios italiens que Spinola conduisit au secours de Grave, pendant l'été de 1602, « estoient soubs sa charge et « conduicte de toutes façons, mesme les payant et leur donnant « le pain de munition, ayant, à cet effect, son veador et con-« tador, toute sa justice à part. » — *Mémoires guerriers*, 55; Bentivoglio, IV, 341.

[2] *Mémoires guerriers*, 122; Bentivoglio, IV, 344.

[3] Pompée Justiniano prit le commandement du 1er tercio italien dont Spinola était maître de camp, et le 2e tercio qu'il avait aussi amené d'Italie, fut donné à Louis Dentici. — Bentivoglio, IV, 345.

ses Italiens, pensa renverser l'ouvrage. En étant revenu, il donna dix écus par heure à quelques Valons, et à quelques Alemans, qui sont grands contempteurs de la vie, surtout quand ils ont la récompense devant les yeux. Par ce moyen, Pompée vint à bout de tout, malgré la foudre de l'artillerie des assiégez. Cela ne se fit pas sans grande effusion de sang; entre les 130, qui y furent sacrifiez, se distinguoient Fabriani, enseigne, Pinello, sergeant, et trois gentilshommes nommez Marabuzzi, Stafino et Melli. Il n'y en eut que soixante, Valons et Alemans, qui furent tuez, de ceux qui arachèrent les bales flambantes, qu'on tiroit de la ville contre la digue. Le comte de Buquoi, pour donner le change à l'ennemi, se servit de Gratier, ingénieur françois; il tira des boulets flambans au boulevard de la vieille ville, et il manqua de le réduire en cendres. La batterie de Bredené tua plus de 200 gens de marine, que Vander Noot employa à l'extinction de cet embrasement.

Balanson, avec ses Bourguignons, Malaise avec ses Liégeois et Catriz avec ses Valons étoient, de tous les assiégeans, ceux qui faisoient le plus de progrez. Catriz n'étoit qu'à quarante pas de la redoute, surnommée la Folie, mais il manqua d'être étouffé, car, comme il étoit appuyé contre un tertre, un boulet vint donner contre cet amas de terre, et quoiqu'il ne perçât point, il le poussa avec tant de roideur, qu'on le rapporta pour mort sur des piques au cartier. Rouville[1], faisant sa fonction, y fut tué; et ce second fut relevé du baron de Lietre. Catriz en fut quitte pour

[1] Rouville, capitaine au tercio de Catriz.

une grande abondance de sang qui lui coula du nez et de la bouche. Les Valons animèrent les Espagnols qui, sous Alvar Suarez, avancèrent courageusement jusqu'au boulevard Zantil, le 24 décembre, veille de Noël.

L'année 1604 commença par une grande tuerie que Vander Noot[1] fit avec une batterie, si secrètement pratiquée, qu'on ne la vid que quand on la sentit, le 3 janvier. Mais le marquis Spinola y remédia incessamment. Le 13 janvier, il y fit jouer l'espace de deux heures, 40 pièces de canon, qui incommodèrent infiniment les assiégez. Vander Noot ayant été redemandé, les Holandois y envoyèrent à sa place le seigneur de Ghistelles[2], nom très illustre, qui n'avoit de la haine contre son prince que parce qu'il en avoit contre sa religion.

Tandis que Ghistelles prend conoissance de son gouvernement, et qu'il prend ses mesures pour faire tête aux assiégeans, respirons deux momens par une Liloise, que je mets sur le theâtre, pour vous servir de tragi-comédie[3]. Quelque régulier que fût toujours le camp d'Ostende, on ne put pas empêcher qu'il ne s'y

[1] Le 18 décembre 1603, le colonel Ghistelle arriva à Ostende comme gouverneur; Van der Noot quitta la ville le 23, et ne put commander cette « grande tuerie. » HAESTENS dit à ce sujet : « Le premier janvier, suyvant la coustume de la guerre, ils « s'étrenèrent a coups de canon et de mousquet, en sorte que « plusieurs en eurent pour toute leur vie. » — *La nouvelle Troye*, 258, 260; CHRIST. DE BONOURS, 450; JÉRÉMIE PERIER, 119.

[2] Voir sur les de Ghistelles PONTHUS PAYEN, I, 201, note 21; 215, note 92; 312, 361, note 81; *Correspondance de Marguerite d'Autriche; Correspondance de Philippe II*, I, 401, 437.

[3] CHRIST. DE BONOURS, 451 et suiv.

glissât quelque malice. Une femme nommée Marie, née à Lille, en la Flandre belgique, avoit quitté son époux, pour des raisons qui ne sont pas venues à ma connoissance. Elle vint au camp d'Ostende et elle se logea au cartier de Saint-Albert, parce qu'étant le cartier de la cour, il paroissoit le plus lucratif. Elle y fit trafique extérieur d'eau-de-vie, de pains d'épice et de pareilles friandises, mais au même tems, elle en fit un intérieur de son corps. Elle étoit connue sous le nom de Marion la liloise, et de la belle Marion. Comme elle étoit entestée de sa beauté, elle préféroit le second titre au premier, et ceux qui la traitoient de belle Marion étoient les mieux venus. Entre les galans, elle en eut un qui lui fut extraordinairement assidu ou plutôt importun. Il se nommoit André, de Douai; il se piquoit de galanterie, mais il n'en avoit aucun air. Marion, au contraire, qui étoit bien spirituelle et faite au badinage délicat, rebutoit ce rustre, à cause de ses manières niaises. Le fou douizien, nonobstant ses façons mausades, prétendoit la primatie au cœur de la belle, mais il en étoit bien éloigné. Cette place étoit occupée d'un agréable italien surnommé le Vicentin, homme vagabond, sans parti, et qui s'entretenoit de cartes et de dez. André, s'en voyant suplanté, machina sa perte; il en eut bientôt l'occasion. La belle Marion, sous couleur d'aller à la marchandise, mais dans l'effet, pour se donner entièrement à son Vicentin, fit un voyage à Neuport, en sa compagnie, à piez. André le sut, il prit les devans, et il alla se cacher parmi les ronces qui régnoient dans les dunes. Ayant les amans en belle mire, il les tua tous deux d'un coup d'arque-

buse[1]. Joignant la brutalité à la cruauté, il prit ses infâmes plaisirs sur le corps mort de la misérable, et parce qu'il ne pouvoit pas aisément aracher un anneau qu'elle portoit, il lui coupa le doigt avec un couteau, qui tenoit plus de la scie que du couteau. Il les dépouilla, il les traîna dans un écart, et puis il gagna un cabaret surnommé la *Maison du Lombard*.

Un jeune homme, qui servoit un capitaine de cavalerie, et qui alors chassoit aux lapins, avoit été témoin de ces horreurs, d'un lieu élevé et épineux, d'où il avoit tout découvert. Il suivit le malheureux à la piste et l'ayant vu entrer au cabaret, il raconta tout, à quatre soldats valons qu'il rencontra. Ces Valons vinrent à l'auberge, et ils y trouvèrent l'infâme assis au feu, sur les hardes de ses victimes, qui étoit déjà pris de boisson. Il se trouva que ces quatre soldats étoient des amis du meurtrier, ainsi ils se contentèrent de le tirer à part et de lui représenter l'énormité de son crime. André colora si bien son fait et il fit boire si bien ses camarades, qu'ils aprouvèrent son action et qu'ils retournèrent ensemble au camp.

En chemin, les Valons lui demandèrent ce qu'il avoit trouvé d'argent, sur les corps qu'il avoit dépouillez. André leur avouant franchement qu'il leur avoit trouvé 126 écus et qu'il étoit prêt à les partager entre eux, on se mit à le faire; mais il s'y trouva tant de contestations, qu'ils en vinrent aux mains, un des quatre Valons fut tué, et les trois autres furent blessez. André ne trouvant pas de sûreté dans le camp, alla

[1] Il avait emprunté une arquebuse à rouet, qu'il chargea de plusieurs balles. Cette arquebuse était alors une arme perfectionnée. — CHRIST. DE BONOURS, 452.

se rendre à Ostende ; tant il est vrai que les impies vont de précipice en précipice. Ghistelles fut content de s'en servir, mais de crainte qu'il ne fût double traître, il le fit observer d'un de ses domestiques, qui eut l'adresse de lui faire découvrir tous ses crimes. Ghistelles l'ayant su, fut sur le point de l'envoyer au camp, bien lié, pour en faire bonne justice ; mais le désir qu'il eut de se signaler dans le commencement de son administration, prévalut à ce bon sentiment, qui fut, bien longtems combattu, car il ne voyoit qu'avec chagrin un détestable, qui changeoit aussi aisément de religion que de linge, qui, au milieu de l'abondance, ne faisoit que regreter la bonne bière d'Anvers et de Saint-Omer, et qui se présentoit à sacrifier ses bienfacteurs.

Cet abominable douizien, tout abominable qu'il étoit, ne laissa pas de servir Ghistelle, et sans une providence particulière, qui a toujours eu un œil benin sur les Archiducaux, il auroit excité un terrible esclandre. Par la conduite de ce meurtrier, les assiégez enlevèrent Dudoni, sergeant italien, et cinq sentinelles du camp archiducal. Le lendemain, il manqua d'enlever le seigneur d'Assignies [1], qui avoit été autrefois son capitaine. Le méchant André manqua d'Assignies, mais il enleva Pressi, gentilhomme lorrain et le sergeant la Fourbe ; continuant dans ses malices, il prit toutes les mesures possibles pour en-

[1] Louis d'Assignies, issu d'une ancienne et noble famille, fixée en Artois et dans la Flandre gallicane, comptait alors dix-sept ans de services, dont dix comme capitaine. Il fit plus tard la guerre de Bohême, dans les tercios de Bournonville et de Bucquoy. — *Audience*, 1168 ; Du Cornet, I, 135, 185, 214, 215, 230.

lever le colonel Catriz qui, guéri de ses blessures, exerçoit ses fonctions, à l'ordinaire, mais Dieu les éluda.

Catriz étoit d'ordinaire accompagné d'un petit chien blanc, qui couroit bien souvent dans la contrescarpe d'Ostende, sans qu'on lui fît aucun mal. Les Holandois, qui ne savoient pas de qui il étoit, le nommoient d'ordinaire Papau. André, de Douai, qui savoit que c'étoit la suite ordinaire du colonel Catriz, carressa ce petit animal, et il le prit pour s'en servir contre son maître. Ce misérable Douizien se vantoit qu'il vouloit recompenser Catriz par le faire pendre, parce qu'il l'avoit une fois délivré de la corde. Heureux s'il eût été alors pendu! Ce perfide sort de nuit, à la tête de 100 hommes, partagez en trois bandes, ayant entre ses bras le petit Papau, mais le baillon à la gueule. Catriz, ainsi que le traître l'avoit prévu, ne manqua pas de paroître aux dehors. Il s'avança tellement, que son petit chien le sentit; ce fut d'abord de trépigner et de vouloir courir à toute force; si le baillon ne l'en eût empêché, il auroit incessamment jappé. Le traître André, par le moyen de certaines cordeles qu'il avoit fait correspondre aux embuscades, avertit les entrepreneurs. Catriz eut le bonheur de les sentir et, à toutes jambes, il regagna ses gens. Des herbes embarassantes avoient été cause que Catriz n'avoit pu pousser plus outre, et ce fut ce même obstacle qui arrêta l'embuscade, et qui empêcha qu'elle ne pût poursuivre sa proie.

Cependant Catriz fut sur le point d'être pris. Dans cette conjoncture, les siens surviennent et Catriz, de défenseur devenu agresseur, fait tête aux ennemis.

Les plus avancez furent tuez, et cinq blessez aux jambes, furent faits prisonniers. Les assiégeans, venant aux secours, tuèrent trente des agresseurs; ils en blessèrent plusieurs et ils en firent onze prisonniers. Les assiégeans perdirent neuf hommes, tant de tuez que de blessez.

La ville en fut toute alarmée, et Ghistelles, qui n'avoit guère compté sur le traître André, crut certainement en être la dupe. Sa croyance fut augmentée, quand il entendit, au même tems, que le feu s'étoit pris à cinq barrils de poudre, en la courtine orientale. Cependant, comme il n'avoit nulle conviction de sa fourberie, il se contenta de le donner au capitaine le Prince[1], et de recommander à cet officier de veiller André, de Douai, comme un homme douteux. Catriz sut que cette menée avoit été conduite par André, de Douai. Pour battre l'ennemi de ses armes, il fit induire ce même André à rendre un bon service aux Archiducaux. André, indigné de ce que Ghistelles l'avoit privé de quoi satisfaire ses friponeries, donna dans l'offre, qui lui étoit faite par un nommé Annibal; il gagna six complices tous semblables à lui, et il se prit à exécuter ses trahisons. Le dessein du double traître André fut de boucher le fougon[2] des canons, de brûler le magazin, et d'enlever Ghistelles. On tira à la courte paille qui commenceroit. Le sort tomba sur un Valencienois, qui alla tout découvrir à

[1] « Luy assigna service en la compagnie wallonne du capi« taine Le Prince, recommandant à cet officier d'avoir l'œil « sur lui et retirant peu à peu ses liberalitez. » — CHRIST. DE BONOURS, 457.

[2] Boucher le fougon des canons signifie les enclouer.

Ghistelles. Ce Valencienois étoit un grand coquin lui-même, qui avoit pris parti parmi les Holandois, parce qu'il avoit volé, à son capitaine Parmenteau [1], une bourse et une chaîne d'or. Les complices surent qu'ils étoient découverts, un se noya par précipitation, deux furent tuez en se sauvant, et un se sauva à grand' peine. André, de Douai, eut le bonheur d'avoir la cuisse emportée d'un boulet de canon tiré de la batterie des Italiens. N'étoit-ce pas la vangeance de l'italien Vicentin qu'il avoit tué? Son abominable corps fut trouvé acroché et suspendu par le cou, à la pointe d'une palissade. On dit qu'il mourut en blasphêmant. Telle vie telle mort. C'étoit un suplice trop doux pour un aussi grand scélérat qu'il l'étoit. Le funeste reste de ce détestable fut attaché au gibet, de la main du boureau, à la vue du camp et de la ville. C'est assez respirer.

Venons au nouveau gouverneur Ghistelles qui, malheureux dans ses commencemens, va essayer de se dédommager dans la suite. Le plus grand exploit de Ghistelle, fut un cercueil rempli de feu d'artifices, que ses gens firent enterrer, comme si c'eût été d'une personne distinguée. Les Archiducaux y vinrent et le cercueil, jouant en même temps, en tua huit. Le faux mort fit de vrais morts. Les assiégeans cependant gagnoient toujours du terrein [2]. On doit la gloire au

[1] Jacques Laurent, dit Preumonteaux, capitaine au tercio de Gruzon. — *Audience*, 1127.

[2] A la fin de février et au commencement de mars, les assiégeants avaient reçu des renforts considérables. Le maître de camp Antunez était revenu avec son tercio du Brabant, où il avait été employé contre les mutinés. Le comte de Biglia avait amené un régiment haut-allemand de 4,000 hommes environ;

baron de Balanson d'avoir été le premier, qui en plein jour, osa planter une gabionade à 25 pas de l'ennemi, par la bravoure de Vacheret, soldat bourguignon.

Les Valons n'en firent pas moins; Catriz s'aprochant de plus en plus de la Folie[1], eut avis que les assiégez alloient l'ataquer; au même tems, il s'y transporta avec un grand nombre de gentilshommes volontaires. A peine y fut-il, que les capitaines Bracton, écossois, et Lintart, holandois, à la tête de 300 hommes, vinrent l'attaquer brusquement. Catriz y soutint un rude combat[2]. Les agresseurs furent extrêmement mal-menez du comte de Suan, qui, accompagné de dix gentilhommes françois, aussi brillans de leur équipage que de leur courage, (ils servoient l'archiduc), firent de grands éclaircissemens dans l'ennemi. On s'y colleta, et l'on s'y batit bras à bras, avec une opiniâtreté inouïe. Un accident ralentit les Holandois, le feu se prit à leur poudre, d'où deux soldats, un capitaine et un lieutenant furent fort incommodez. Bracton trouva bon de se retirer, en laissant soixante de ses soldats sur le carreau, sans compter le baron Krery, écossois; Lucard, Tussy et Davey, gentilshommes anglois; Martinges et Flonpart, gentilshommes françois, et Kepelshaüs, gentilhomme alemand. Les Archiducaux perdirent trente hommes, les principaux furent d'Orgemont, de Baucoral et

quelques compagnies suisses et d'autres tirées des garnisons du pays, étaient arrivées au camp et l'on attendait de nombreuses recrues pour les divers régiments. — DE BONOURS, 475, 476.

[1] 3, 4, 5 mars 1604.

[2] Ce poste était commandé par le capitaine d'Assignies, qui le défendit vaillamment. — DE BONOURS, 480.

Meuz, gentilshommes françois; Mirolo, gentilhomme piémontois; Dracts, gentilhomme alemand, et Curambon, Jumelet, et Diou, gentilshommes valons. Les blessez furent le comte de Suan, le vicomte d'Argepont, de Lorres, de Maillery, d'Ossemont, de Breuil et des Halles, gentilshommes françois; Lureau, enseigne valon; Provin et le Maire, sergeans. Les assiégez tirant aveuglement, tuèrent quantité des leurs à la retraite.

La mer fit un grand intérêt aux assiégez, sur la fin de mars[1]. Balanson et Catriz en profitèrent, par gagner un retranchement[2] nommé la Forte barière, où le capitaine de Lest commandoit. Ghistelles l'y renvoya, et Lest s'aquita si bien de son devoir, qu'il tua, dez l'abord, dix-huit soldats assiégeans. Mais le capitaine d'Osme, bourguignon[3] et le capitaine Hache, valon, secondez des braves volontaires, repoussèrent Lest vigoureusement, et ils se rendirent encore les maîtres de ce poste, aprez en avoir tué cinquante. Belleorme et Mouterel, avanturiers françois, sautant avec précipitation sur un bout de retranchement miné, sautèrent eux-mêmes en l'air. Et ce fut tout ce que l'archiduc perdit en cette occasion.

Ghistelles, ayant été renforcé de quinze compagnies, fit une sortie vigoureuse de 300 hommes; mais aprez en avoir perdu 15, il se retira; Fochanes, Vrieux, Formageon, Maigrins, Verderonne, Vardes, Flabe-

[1] Selon HAESTENS, JÉRÉMIE PÉRIER et le *Journal du siége*, la tempête régna pendant les deux premiers jours du mois de mars.

[2] 6 *mars*. — JÉRÉMIE PÉRIER, 123; HAESTENS, 264.

[3] Cet officier était enseigne au commencement du siége.

nas, Tuibeloin, Souhai, Craudiere, Helicour, Delandre et Pui-Boisseau[1], furent ceux qui s'y signalèrent le plus[2].

Sur ces entrefaites, à la pointe du jour, la désertion de six alemans du régiment de Biglia, qui sautant de haut en bas du fort Saint-André, allèrent se rendre à la contrescarpe de la ville[3], qui leur étoit opposée, causa une grande alarme, de part et d'autre, chacun croyant qu'on lui en vouloit. L'ingénieur David d'Orléans, machinant au même tems quelque nouvelle invention fatale aux assiégeans, fut tué d'un coup de canon[4]. Ghistelle le regreta beaucoup, parce qu'il étoit habile et de grand usage. La digue orientale de Buquoi étoit tellement avancée, que personne n'entroit plus impunément dans le havre. On avoit quantité de matelots prisonniers, au cartier de Bredené. Les holandois craignoient ce risque, parce qu'on les envoyoit de là à la chiorme de l'Écluse.

[1] « Le vicomte de Fochannes, le baron de Saint-Vrienx, les « sieurs de Formageon, de Maigrins, de Verderonne, de Vardes, « de Flabenas, de Thny-Belloin, dn Souhay, de Crandière, de « Helicourt, de Landres et du Puyboisseau. » — DE BONOURS, 490.

[2] L'anteur omet de citer les officiers à la snite desqnels marchèrent ces volontaires : « Ilz (les assiégés) rencontrèrent en « teste les capitaines sieurs de Maisières et de l'Aubespin, tons « deux bonrguignons, mais dont celny-cy estoit capitaine de « Liégeois, avec environ 140 hommes de ces deux nations, et « quelques volontaires françois. Auxqnelz vint sondain en se- « conrs, le capitaine Damand, wallon, avec 60 hommes du ré- « giment de Catriz. » — DE BONOURS, 490; DU CORNET, II, 112, 122.

[3] 14 mars. — HAESTENS.

[4] David d'Orléans fut blessé le 23 mars, tandis que de Ghistelles avait été tué le 21. — HAESTENS, 264, 265; JÉRÉMIE PÉRIER, 124.

Une jeune beauté y avoit son époux ; l'amour la métamorphosa. Elle se travestit en jeune homme et elle passa au camp archiducal, dans l'espérance au moins d'y voir son époux. Sa modestie et son incomparable beauté, qui recevoit une nouvelle grâce de l'habit viril, firent que tout le monde jetta les yeux sur elle. On la soupçonna d'abord et sous ce pié, on la conduisit au prévost d'un régiment, qui la tint étroitement. Son malheur voulut que sa prison fût différente de celle de son époux, et ce fut là sa plus grande affliction. Elle n'y fut pas longtems, sans aprendre que le lendemain, on devoit pendre sept prisonniers, en représailles de sept que les assiégez avoient fait pendre, et que le reste des 22, devoit aller aux galères. Elle craignit que le sort ne tombât sur son époux. Son amour alluma sa prière. Tandis qu'elle la faisoit, un jésuite entra en la prison, pour y visiter et pour y consoler les prisonniers, selon sa louable coutume. Elle se nommoit Catherine Herman, et comme elle étoit bonne catholique, elle se confessa au père, à qui, au même tems, elle découvrit son mystère. Le jésuite obtint du comte de Buquoi qu'on changeât sa prison, afin qu'elle fût auprez de son époux. L'entrevue la fit tomber en une longue syncope ; en étant revenue, elle lui protesta qu'elle venoit dans la résolution de le suivre à la galère, pour ramer à son tour, et pour mourir avec lui, s'il étoit des sept condamnez, et si la somme qu'elle avoit recueillie de la vente de tous ses effets, ne pouvoit suffire à sa rançon. Le comte de Buquoi, la plus belle âme qui fût jamais, informé de cette charitable Nort-Holandoise, leur donna la liberté à tous deux, et il

leur fit de grandes largesses. Ils furent fort redevables à la charité du jésuite, qui avoit recommandé l'affaire au comte de Buquoi, et qui avoit fortement travaillé à leur élargissement. L'époux, jugeant qu'une religion, où l'on trouvoit cette charité, ne pouvoit être que la bonne, pria le père de l'instruire, et il abjura l'hérésie, où jusques alors il avoit été extrêmement opiniâtre. J'espère que le théâtre qui s'amuse tant à des sujets frivoles, se souviendra de cette héroïne holandoise, qui fait honte à toutes celles que l'antiquité nous a tant vantées.

Revenons à Ghistelle. Le gouverneur, étant sorti l'aprez-midi de son logis, alla au Franc-jardin, pour voir les ouvriers, qui se défendoient contre les aproches assidues de l'infatigable Catriz. S'étant fait voir, assez à découvert, il fut reconnu d'un soldat valon, nommé Gille, de Bouchain, qui avoit autrefois servi sous lui, quand Ghistelle servoit l'Espagne. Il le prit en si bonne mire, qu'il lui tira une balle au milieu du cœur[1]. Son corps fut envoyé à Utrecht, Loon eut le gouvernement par interim.

Si la ville perdit en Ghistelle, le camp n'en fit pas moins en Catriz, qui déseignant un nouvel ouvrage, reçut une mousquetade au travers de l'épaule, dont il mourut[2], par la faute du chirurgien. Chalon lui suc-

[1] « Le 21 (mars), aprés-midy, nostre gouverneur, le sieur « colonel de Ghistell fut tué d'un coup de mousquet. » — Jérémie Périer, 124; Haestens, 264; Ch. de Bonours, 497, 498.

[2] Catriz mourut dans la nuit du dimanche qui précéda le 2 avril 1604 : « Sur la fin de ce mois (de mars) arrivérent les « nouvelles de la mort du capitaine *Catrice* qui avoit le régi- « ment de la Bourlotte, devant Ostende, où il avoit esté tué d'un « coup d'arquebuze. Il estoit homme de grand conseil et d'af-

céda[1]. Sauve la volonté de Dieu, Catriz, cet invincible valon, méritoit d'entrer dans une ville à l'ouverture de laquelle il avoit aporté tant d'application. Mais le ciel jugea qu'il n'y avoit pas assez de beaux lauriers sur la terre, pour cette âme héroïque, et il voulut lui en donner de sa façon.

La mort du vaillant Catriz fut vangée de celle de Loon[2], qui mourut deux jours aprez, d'un coup de bale de canon, qu'il avoit reçu à la jambe, en donnant des ordres au Porc-épic, contre les aproches des Espagnols; deux lieutenans furent tuez du même coup. Les officiers ne s'étant pu accorder, pour le choix d'un nouveau gouverneur, donnèrent toute l'administration aux quatre principales nations, qui servoient en la ville. Ensuite de quoi, l'on choisit Montesquieu de Roque, françois, Beuri, zélandois, Drak, anglois et Vander Borct, alemand[3].

« faires; grand guerrier et aussi vaillant qne son espée... » — *Journal de l'*Étoile, III, 18; Christ. de Bonours, 500; Jérémie Périer, 125, 126; *Lettre du 2 avril* 1604.

[1] René de Nassau, fils de Henri et de Clande de Châlon, avait été institué héritier de son oncle Philibert de Châlon, prince d'Orange, à condition de porter son nom et ses armes; il mourut d'une blessnre, reçue au siége de Saint-Dizier, le 15 juillet 1544, sans autre descendant qn'un fils naturel, nommé Palamède; celui-ci enleva, en 1566, puis éponsa Polixène, fille du comte Pierre-Ernest de Mansfeld, gonverneur du Lnxembourg, et de Marguerite de Brédérode. De ce mariage est né René de Châlon, qui reçut, le 31 mars 1604, nne patente de maître de camp d'un tercio « de douze enseignes de gens de pied wallons, lnxem- « bourgeois. » Il avait été lieutenant de la bande d'ordonnance du comte de Mansfeld, son ayenl.— *Audience*, 1127; *Correspondance de Philippe II*, I, 430; Groen van Prinsterer, *Archives de la maison d'Orange-Nassau*, II, 109, 126 et 215.

[2] Haestens, *la Nouvelle Troye*, 268; De Bonours, 501.

[3] Christ. de Bonours, 501, 502. Drack fut tué, le jour même de son élection et remplacé par Bingom.

Cependant les aproches valonnes, bourguignonnes et liégeoises de Tilli étoient réduites en une, et elles alloient attaquer le Ravelin vert. Balanson étoit déjà si prez, que ses gens et les Holandois s'arrachoient bien souvent les armes des mains, les uns aux autres, et quoiqu'il en tombât toujours quelques uns de part et d'autre, on ne laissoit pas de plaisanter et de se divertir de paroles. Lodai, capitaine valon, et Emericour[1], capitaine liégeois, furent blessez à mort; Belleforet, Dissorne, Champlou et Premartin, gentilshommes françois, y furent tuez[2]. Crazia, florentin, chevalier de Saint-Estienne, qui ne faisoit que d'arriver, fut assommé, en mettant la tête au-dessus de la trenchée, par curiosité. Ce fut par une semblable curiosité que le fils du maréchal d'Humiere, périt au dernier siège de Luxembourg[3].

Enfin le premier avril 1604, fut destiné pour l'assaut. Balanson ayant fait sauter deux pans du ravelin, par des fournaux, donna furieusement avec ses Bourguignons et avec ses Valons[4]; en un instant, il

[1] Probablement De Hemericourt. — Baron DE STEIN D'ALTENSTEIN, *Annuaire de la noblesse belge*, 159, an. 1852; DE BONOURS, 504.

[2] De Belleforêt, d'Issoine, de Champlou et de Prémartin. — DE BONOURS, 504.

[3] Henri-Louis de Crevan, marquis d'Humières, fils de Louis de Crevan, duc d'Humières, pair et maréchal de France, et de Louise-Antoinette-Thérèse de la Châtre, fnt tué an siège de Luxembourg, en 1684. — BERTHOLLET, *Histoire du duché de Luxembourg*, etc., VIII, 148.

[4] « Il fit tenir pretz les hommes pour l'assaut : à sçavoir de « son régiment cent hommes, soub le capitaine Serrnrot, dit « autrement la Rançonnière ; cent Walons, soub le capitaine « l'Ecuyer; et cent Liégeois, sonb le sieur de l'Aubépin... » — CHRIST. DE BONOURS, 505. Hugues de Cerrurot de Rançonnière

défit 120 des ennemis. On trouva entre les morts, le lieutenant Aspleton, qui avoit sur lui une lettre datée du dernier de mars. Cette lettre contenoit une relation des morts, depuis le premier jour du siège. Elle se montoit à cinquante-trois mille six cens trente-deux personnes, sans compter les femmes, ni les enfans, ni les gens de bagage. Les assiégez n'omirent rien pour r'avoir ce ravelin, et ce fut à cette occasion qu'ils tirèrent de leurs magasins des feux d'artifice, dont on n'avoit encore rien ressenti de pareil. Je me contente de dire qu'une bombe y tombant, la troisième nuit aprez la prise du ravelin, en tua dix-sept, et en blessa six, dont les principaux furent Moreau[1], Riblet et le Mar, gentilshommes valons. Balanson, Chalon, Touricour[2], Torrès et Malaise, nonobstant la fureur du canon et de la mousqueterie, passèrent au bord du fossé principal d'Ostende. Beuri, l'un des quatre gouverneurs, y fut hors de combat. Les trois autres pressoient le comte Maurice d'être déchargez, et ils alléguoient qu'en quinze jours, ils avoient perdu plus de 115 soldats, sans compter les ravages que la

se retrouve, comme capitaine, au tercio de Balançon envoyé, en 1620, dans le Palatinat. Claude Mouchet, dit de Batefort, sieur de l'Aubépin, servait aussi dans ce tercio et avec le même grade, en 1621. — Du Cornet, II, 97 et 111.

[1] Moreau, enseigne, de Riblet et Le Mar, gentilshommes, ou plutôt soldats avantagés. De Bonours fut encore blessé en cette circonstance : « Je creu, quant à moy, en estre échappé favora- « blement, d'avoir esté renversé, comme mort, d'une enfonceure « faite en mon corselet, qui me fit cracher du sang par l'espace « de six jours. » — De Bonours, 506, 507.

[2] Antoine de Bruquet, seigneur de Thoricourt « avoit depuis « peu succédé au comte de Fresin, pourvu par le prince d'autre « charge. » — De Bonours, 509.

peste et les autres maladies faisoient tous les jours.

Le chevalier Melzo, officier archiducal, avec ses Italiens, étoit parvenu jusqu'au bord du canal, qui passe devant la contrescarpe. Les assiégez sortirent de nuit, avec 200 hommes, mais ils furent relancez, aprez avoir perdu le capitaine la Haie, dix-huit de ses François et son lieutenant, Grandchamp, qui y fut blessé à mort. Les Anglois rentrèrent avec tant de confusion, qu'ils faillirent d'étoufer leur propre capitaine Practon. On trouva sept pots artificiels, dont ils vouloient se servir pour brûler l'ouvrage avancé de Melzo.

Les Holandois, dans l'espérance de traîner le siège, envoyèrent trente compagnies, qui essuyèrent quatre cens soixante et six coups de canon. Ce fut à cette entrée, qu'un jeune soldat, de ceux qui défendoient Ostende, poussé de la violence d'une balle, portée de la digue orientale, vint tomber auprez du canal. Chacun crut qu'il étoit mort, l'amour qui a cent yeux, le découvrit à sa jeune épouse, qui, sans se soucier de tout le feu des assiégeans, passa le canal à la nage, alla trouver son époux et lui sauva la vie. Il me fâche que mes mémoires m'ayent caché le nom de cette amazone, qui mérite l'immortalité.

Il courut un bruit en Holande, que plus de la moitié de la dernière flote étoit périe; et en effet, elle fut extrêmement malheureuse, par divers accidens qui l'affligèrent, aprez même qu'elle fût entrée au port. Cette nouvelle refroidit tellement les esprits, que personne ne vouloit plus risquer; ce qui fit que quatre biberons, se trouvant dans un cabaret, formèrent une espèce de confraternité : ils s'engageoient,

par serment, à courir toutes sortes de danger, pour secourir Ostende. Cette confraternité fut tellement en vogue, que qui ne vouloit pas s'y faire enrôler, passoit pour malhonête ; les femmes même se firent un honneur de s'inscrire. Quand on y étoit reçu, l'on prennoit à la main une chopine d'eau-de-vie, et aprez l'avoir bue, l'on prononçoit cette formule : « Je suis content d'être reputé Espagnol, et même de passer pour enfant du duc d'Alve, et de crêver de la boisson que je viens de prendre, si je manque d'accomplir un seul point de toutes les loix de la confraternité, jusqu'à la mort. » Quelle haine ! quelle erreur ! quel changement à l'heure qu'il est ! [1]

Le colonel Berendrect, qui avoit conduit le dernier secours, y fut reçu pour gouverneur, et il s'appliqua d'abord à reculer les aproches des assiégeans. Le chevalier Melzo étoit déjà à la sappe du Cancre marin, et même il y avoit déjà creusé un fourneau, capable de contenir neuf quintaux de poudre. Le 18 du mois, jour de Pâque, Melzo donna l'assaut, avec tant d'impétuosité, que dez l'abord, il en abatit 100. De toute la contrescarpe occidentale il ne restoit plus que le Porc-épic à prendre ; mais Antunez et Suarez y trouvoient tant de difficultez, qu'ils furent plus d'une fois sur le point d'en abandonner l'ataque ; l'esprit de l'ingénieur Targon, ayant trouvé un nouveau remède aux obstacles, ils poursuivirent leur pointe. [2]

[1] A l'époque où l'auteur écrivait (1693), le prince d'Orange, roi d'Angleterre, sous le nom de Guillaume III, devenu l'allié de l'Espagne, défendait les Pays-Bas, contre le maréchal de Luxembourg.

[2] Spinola avait renforcé les assiégeants du tercio espagnol de don Juan de Meneses et de quelques compagnies des tercios

Berendrect cependant faisoit incessamment travailler aux coupures des boulevards et du Porc-épic. Comme les assiégez attendoient du secours, et que pour en aprendre des nouvelles, ils avoient envoyez des sauteurs, on en prit un entre les autres, qui ayant été reconnu transfuge, fut condamné à être pendu. Avant d'être secoué, il se vanta du calvinisme, d'avoir tué son propre père, parcequ'il s'étoit remarié, et d'avoir fait avorter sa belle-mère d'un coup de pié. Voilà comme Dieu retrouve les crimes les plus cachez. Enfin il parut quarante-deux voiles à la rade, mais les assiégeans les reçurent si vertement, que les assiégez en profitèrent fort peu. On remarqua que, nonobstant l'horrible feu qui donnoit sur cette flotte, il n'y eut pas un seul marinier qui se retira du cours ordinaire du canal, quoique le vent le permît. Un père qui conduisoit un de ces bateaux, ayant sû que son fils s'étoit caché au fond, pour éviter cette épouvantable grêle de fer et de plomb, vint tout en colère et il lui coupa le poing, parcequ'il jugeoit que sa crainte le rendoit indigne de conduire jamais aucun bateau. C'étoit là le bel effet de la confraternité de la chopine; aprez quoi, ne peut-on pas dire que le siège d'Ostende est un théâtre fecond en tragédies?

Le marquis Spinola qui aprez l'archiduc étoit l'âme de toutes les entreprises[1], où il se trouvoit en per-

italiens de Justiniano et de Dentici. Quatre tercios espagnols, ceux de Suarez, d'Antunez, de Borgia et de Meneses étaient alors devant Ostende. — DE BONOURS, 515.

[1] C'était bien plus tôt Spinola qui était l'âme et le chef de toutes les entreprises; aussi DE BONOURS dit-il que « l'archiduc « estant à Gand (au mois de mai 1604), manda au marquis qu'il « deut prendre à sa charge les affaires de pardeçà. » 526.

sonne le jour et la nuit, se trouva en grande perplexité, d'aprendre que la garnison d'Ostende étoit encore de 109 drapeaux, et le comte Maurice étoit au champ, pour l'obliger à lever le siège. Maurice avoit déjà forcé Aurele Spinola [1], et il avoit pris poste dans l'île de Melpen [2], d'où il lui étoit aisé de passer vers Ostende. Mais le marquis Spinola avoit envoyé Justinien, sur les avenues, pour lui faire tête [3].

[1] Auréle Spinola commandait une flottille dans le canal de l'Écluse. — De Bonours, 521.

[2] « La flotte passant tout joignant Welpen, et Casant, par « le noir pertuis, l'exercite hollandois avoit pris pied en cette « ile. » — *Ibid.* — « Le 24 avril... la flotte passa vers Flessingue « et Ramekins, allant vers la coste de Walpen, qui est à l'em- « bouchure de l'Escluse, et ayant le vent sud-est, se mirent « entre Wulpen (aenwas van Wulpen) en Cadsandt, au Tron « noir, où ils prirent terre. » — Jérémie Périer, 127.

[3] Justiniano quitta le camp, à la tête de 1,000 fantassins et de 400 chevaux, commandés par Nicolas de Boetberghen, et opéra très heureusement. On ignorait le plan de campagne du prince Maurice, mais il importait de défendre le sol belge et de couvrir le siége d'Ostende; on ne se borna donc pas à charger Justiniano de garder le littoral jusqu'au fort Sainte-Anne, on mit sur pied les bandes d'ordonnances. On leur assigna, pour quartiers, Leffinghe et les villages voisins, où se réunirent bientôt les bandes du duc d'Arschot, du prince d'Orange, du comte d'Egmont, du marquis d'Havré, du prince de Ligne, du comte d'Arenberg, du comte de Solre, du comte du Rœulx, du comte de Berlaymont, du comte de Fontenoy (Charles-Alexandre de Croy), du comte de Bucquoy et du baron de Barbançon (Robert de Ligne). Les trois autres ne tardèrent pas à les rejoindre. Les recrues des régiments wallons, bourguignons, liégeois et allemands reçurent l'ordre de s'acheminer, sans retard, vers Ostende, et on pressa l'arrivée des deux régiments hauts allemands de Lutzelburg et de Witzleben, du régiment wallon que Jacques de Franceschi levait dans le pays de Liége et le comté de Namur et des cinq compagnies « de gens de pied wallons luxembourgeois » formées par Ernest de Mansfeld, fils naturel de Pierre-

Les Valons et les Espagnols mouroient d'ardeur de monter à l'assaut, mais le marquis Spinola les arrêtoit, parcequ'il ne découvroit point assez le dessein du comte Maurice, et parcequ'il ne vouloit pas laisser la préséance aux autres nations à l'exclusion de l'Espagnole; outre que le Porc-épic, où se faisoit l'aproche espagnole, n'étant pas pris, les Valons seroient trop découverts et exposez aux assiégez. Le comte Maurice de Nassau, ayant pris quantité de forts, venoit de batre Velasco, général de la cavalerie légère, qui lui avoit voulu disputer le passage d'un pont[1]. On demeura cependant dix jours sans travailler aux aproches; mais on reprit sa vigueur ordinaire, dez qu'on aprit que le comte Maurice avoit pris la route de l'Écluse[2].

Le 27 mai, un samedi, à cinq heures aprez-midi, Torrez attaqua le boulevard surnommé le Grosbec; étant arrivé au pié, on travailla ardamment à la sappe, et l'on s'y logea, mais aprez un combat qui dura toute la nuit[3]. Antunez et Suarez cependant, après

Ernest, comte de Mansfeld. — De Bonours, 519, 520; *Archives de l'audience*, 402, 1,127.

[1] Le 6 mai 1604, Velasco ayant pris position en avant de Dam, à mi-chemin de Bruges à l'Écluse, jeta un pont sur le canal et le fortifia d'une redoute; mais attaqué par des forces supérieures, il dut céder le passage, après un combat sanglant, et se retira à Dam. — Bentivoglio, IV, 354; De Bonours, 525, 526; Jérémie Périer, 130, 131.

[2] Pendant *dix-huit jours*, il resta à peine assez de monde au camp, pour garder les tranchées. Mais une fois le siége de l'Écluse commencé, les troupes y revinrent et Hilaire de Blyleven, sergent-major du baron de Hachicourt, y amena quelques compagnies de son tercio. — De Bonours, 528; Du Cornet, I, 40.

[3] L'auteur glisse légérement sur cette attaque, l'un des plus

avoir rompu mille obstacles, passèrent le canal, et ils vinrent se loger sur le gravier. Ils arrivèrent aux terrasses extérieures du Porc-épic, où il y avoit quantité de retranchemens, qu'il falloit sapper, avant de pouvoir se servir de la pique. Le capitaine Jean Gonzalez en facilita l'aproche, par faire sauter un grand pan de ce retranchement. Bracton s'opposa aux assaillans avec 150 hommes, mais Suarez l'ayant tué de sa propre main, donna la chasse au reste.

Tandis que les Espagnols travailloient à la sappe, pour ouvrir le chemin aux aproches, trois soldats de cette nation firent quelques traits remarquables. Moreno s'attacha au parapet à deux mains, et nonobstant la mousqueterie des assiégez, il ne lâcha prise qu'aprez avoir emporté ce qu'il empoignoit. Formado, ensuite d'une gageure, alla arracher un des maillets qui étoient fichez au haut du parapet, mais ayant reçu un coup mortel, il ne jouit qu'une heure de la gloire de sa gageure. Riberos promit de découvrir ce

beaux faits d'armes du siége. Il s'agissait de traverser le fossé sous le feu des assiégés, puis de commencer la sape du rempart de la place. Pas un soldat ne se présenta, pour remplir cette dangereuse mission, à prix d'argent, selon l'usage, et même à raison de 30 écus par heure. Cinq soldats gentilshommes ou avantagés, dont nous sommes heureux de citer les noms, s'offrirent volontairement, ce furent : de Rambey, bourguignon, Claude de Miraulmont, wallon, de Vallaye et de Mussey, français, et La Corne, lorrain ; ils choisirent de Bonours pour leur chef. Le maître de camp Torres voulut « autoriser et honorer « de sa présence ceste action d'éclat; il vestit ses armes « fortes » et, accompagné du capitaine de Coin, il précéda ces six braves jusqu'au pied du rempart, non sans avoir reçu deux coups sur ses armes fortes, ayant été « accueilliz d'une drue « escopeterie du rempart. » Il était cinq heures après-midi! — De Bonours, 528, 529, 530, 531, 532.

que les assiégez faisoient dans le ravelin; en effet, il monta le haut du rampart, et il vint raporter qu'on eut à être sur ses gardes, puisqu'il venoit de voir que l'ennemi se disposoit à une sortie; ce qui fut vérifié à l'instant. C'est ainsi que toutes les nations choisissent cet amphithéatre maritime pour y donner des marques de leur valeur[1].

Enfin, l'on permit aux Valons et aux Bourguignons de monter à l'assaut. Le capitaine de Coin les conduisit et, à la faveur d'une mine, qui avoit eu son effet, les assiégeans se trouvèrent sur la pointe du boulevard de West[2]. Ils furent accompagnez de quantité de volontaires et d'avanturiers, dont les principaux furent le comte Vladislas de Furstemberg[3], alemand fidelle à la maison d'Autriche; les barons de Morbin et de Crimail, et onze gentilshommes françois. Suarez, profitant de cet avantage, fit attaquer le Porcépic, qui fit fort peu de résistance. Ce fut dans cette attaque que le seigneur de Bievres eut la main percée d'une mousquetade. Ce jeune seigneur quitta la milice espagnole, pour en suivre une plus glorieuse, sous l'étendart d'Ignace. Il se fit jésuite, et il fut

[1] « Ilz venoient devant Ostende, comme on faisoit anciennement à ces tournois dont font mention certains romans du temps passé. » — De Bonours, 511.

[2] 5 juin. Le capitaine de Coin, à la tête d'un détachement de cent hommes, bourguignons, wallons, liégeois et volontaires, fut en un instant au haut du boulevart. — De Bonours, 547, etc. — Jérémie Périer, 131, 132.

[3] Vratislas, comte de Fürstenberg, Werdenberg et Heiligenberg, landgrave de Bar, seigneur de Hansen, devint capitaine d'une bande d'ordonnance et chevalier de la Toison d'or. — Du Cornet, II, 223.

connu sous le nom de père de Renesse[1]. Fernonville-Bassompiere eut une jambe cassée, dont il mourut[2]. Hamel, Pilliers, gentilshommes; Saint-Sauveur et Marquigni, volontaires lorains, y furent fort blessez. Balanson[3] et Malaise, de leur côté, pressèrent tellement les travailleurs que leurs aproches se nommèrent déjà, le boulevard des Bourguignons. Les Valons auroient donné l'attaque à la ville, dez le 4 juin, un samedi[4], si le marquis Spinola, pour éviter la jalousie et pour occuper l'ennemi dans plus d'un endroit, n'eût arrêté leur ardeur. Les assiégez, ayant enlevé subtilement deux sentinelles valons, entreprirent de surprendre cette tranchée, avec 300 soldats commandez par la Garde et par Reusner. Mais de Witz[5], enseigne colonel de Chalon,

[1] Jean de Renesse était fils de Guillaume de Renesse, vicomte de Montenaken, seigneur de Warfuzée, de Rêves, etc., et d'Anne de Rubempré.

[2] Jean de Bassompierre, seigneur de Ramonville, fils de Christophe, baron de Bassompierre, était frère du célèbre maréchal de ce nom, auteur de curieux *Mémoires*, dans lesquels il raconte ainsi la mort de son frère : « Et le jour d'après, on « rapporta (à Haroüel) le corps de feu mon frère de Ramonville, « qui avoit esté blessé d'une mousquetade au genou, à la prise « du Porc-épic, au siége d'Ostende, duquel coup il luy fallut « couper la jambe, dont il mourut cinq jours après, qui me fut « un sensible déplaisir et une signalée perte; car c'estoit un « homme de grand cœur et de bon jugement, et qui, avec appa- « rence, estoit pour faire une grande fortune. » — *Mémoires du mareschal de Bassompierre*, I, 123, 124.

[3] Le baron de Balançon était maître de camp du tercio bourguignon, à la place de son frère le marquis de Varembon. — Du Cornet, I, XLV.

[4] Le 4 juin était un samedi, veille de la Pentecôte. — Jérémie Perier, 131; *Journal du siége*, 232.

[5] Fils ou proche parent du baron de Wiltz, gouverneur de Thionville.

et quelques volontaires, les firent échouer, aprez une perte considérable. Meurlai[1] et Tannelet, gentils-hommes valons s'y comportèrent vaillamment. Torres et Touricour firent sauter la mine du boulevard de West, mais elle fut plus avantageuse aux assiégez qu'aux assiégeans, parce qu'elle les découvrit[2]. Cela n'empêcha pas qu'une infinité de braves ne montassent à l'assaut, comme si le fourneau leur eût été avantageux[3]. En fort peu de temps les assiégeans en furent tellement chassez, qu'on ne vid plus au haut du boulevard, que Glimes, enseigne dans le régiment de Tilli. Glimes étant blessé de deux coups de pique, fut obligé de céder à la force. L'archiduc y perdit cent et quinze braves. Les plus spécifiez furent de Bruai[4], de Maude, Doïen-Brugge de Duras issu des rois de Naples, parent du baron de Roost, grand mayeur de Liége, et époux de la nièce du prince d'Elderen, évêque de Liége[5]. L'ennemi fit une perte considérable, mais il conserva le poste.

1 *Nieurlet*, suivant De Bonours, 550. Adrien de Bonnières, sieur de Nieurlet, fils de Charles de Bonnières, seigneur de Souastre, du Maisnil et de Nieurlet, et d'Isabeau de Bussy, entra jeune au service; fit la campagne de Bohême, comme capitaine de cuirassiers et mourut de maladie. — Du Cornet, I, 130, 135, 11, 282; *Nobiliaire des Pays-Bas*, VII, 123.

2 16 juin. — Jérémie Périer (2e partie), 6.

3 François Dormael, dit *Machuré*, qui périt glorieusement à la bataille de Prague (8 novembre 1620), alors capitaine au régiment liégeois de Tilly, conduisait les hommes chargés des fascines et des instruments propres à se retrancher sur la brèche. — De Bonours, 553; Du Cornet, I, 140, 151, 176 et 231.

4 De Bruey, du régiment liégeois, selon De Bonours, 553.

5 Deux capitaines liégeois, de Poitiers et d'Oyenbrugge, périrent en cette occasion. L'auteur passe le premier sous silence,

Berendrect essaya d'en faire autant aux Italiens de Melzo, qui ayant passé le fossé, étoient attachez au boulevard de la Porte. Ils sortirent, à une heure de nuit; Melzo auroit été pris, si l'enseigne Marni ne l'eut dégagé avec 40 hommes, qui relancèrent rudement l'ennemi ; les Italiens, demeurez maître du poste, firent sauter un pan du boulevard [1].

Les Espagnols, d'autre part, passèrent du Porc-épic au boulevard de la Gueule-d'enfer, à la faveur d'une galerie. Leur premier dessein avoit été de pénétrer en la vieille-ville, par le boulevard Zantil, mais parce qu'ils auroient trop eu la Gueule d'enfer en flanc, ils trouvèrent plus à propos de l'attaquer. Un Valon, des vieux mutinez, pour moyenner sa grâce, mit un billet entre deux briques, qui servit de beaucoup aux as-

et parle en termes obscurs et inexacts du second. Le *Nobiliaire des Pays-Bas* donne une généalogie de la famille d'Oyenbrugge et ne lui attribne nullement nne origine napolitaine,qne son nom snffit pour rendre invraisemblable. Il ne fait pas connaître le nom de l'officier qui fut tné devant Ostende; en tont cas, il devait être le parent éloigné du baron de Roost cité par l'autenr, puisqu'nn demi siècle les sépare. En effet, Gérard d'Oyenbrngge de Duras, seigneur de Roost, Fontoy, Seillet, était né le 1er mai 1639, on obtint pour lui l'érection, en baronnie, de sa terre de Roost, par diplôme de Philippe IV, du 30 août 1651. Il fnt snccessivement grand drossard de Mnnsterbilsen, bonrgmestre de la cité de Liége, lientenant des fiefs et chef de l'état noble dn pays de Liége et comté de Looz; gentilhomme de la chambre et grand maréchal de la conr du prince-évêque de Liége; enfin, il représenta ce prince, auprès des Provinces-Unies, comme envoyé extraordinaire, en 1693.— Il avait épousé, le 2 février 1668, Marie-Florence d'Elderen, chanoinesse de Mnnsterbilsen, nièce de Jean-Louis, évêque et prince de Liége, et fille de Guillaume-Edmond, baron d'Elderen, seigneur de Rechoven, et de Florence Van Lynasten. — De Bonours, 554; *Nobiliaire des Pays-Bas*, VI, 165.

[1] De Bonours, 555.

siégeans. Balanson, un matin, à la fin du mois d'aoust[1], fit sauter la mine qu'il avoit pratiquée à son boulevard, mais comme elle joua contre son attente, et que la terre tomba de son côté, il changea son attaque, et il ne permit qu'à Moreau, enseigne du régiment de Tilli, d'aller reconnoître la brèche. Le marquis Spinola, qui étoit venu à la tranchée, voyant l'ardeur des volontaires, pour suivre Moreau, leur envoya dire, par le colonel Franceschi, qu'ils n'eussent pas à le faire. On loua sa prévoyance, quand on vit Moreau blessé à mort d'une mousquetade, et huit de ses quarante, tuez sur la place.

L'enseigne Evrard releva Moreau, avec trente hommes, et ensuite des lumières qu'il rapporta, on fit résolution de se fortifier, le plus avant qu'on pourroit. Bartelemins, enseigne de Chalon, chassa les assiégez d'une longueur de vingt pas du boulevard, où ils s'étoient retranchez, mais il lui en coûta la vie et à quelques braves qui furent van Dorp, Ouest, Nitie, Belin, Courieres, Bol, Duras, Daré, Carraie, de Mor, de Margues, du Val, de Pample[2] et 130 sol-

[1] Ce texte est évidemment erronné; De Bonours dit : « un matin de la fin du mois » c'est à dire du mois de juin, date de la mort des gouverneurs d'Ostende Berendrecht et Van der Borcht. — De Bonours, 561; Haestens, 270; Jérémie Périer, 6, 2e p.

[2] « ... Le capitaine Barthelemins, le capitaine Van Dorp, du « régiment de Torres, le capitaine Ouest, nommé communé- « ment capitaine Jacques, du régiment de Tonricourt; Nithye, « aide à sergent-major bourguignon, l'enseigne Belin; un aide « à sergent-major de Torres, nommé Courrières; l'enseigne de « Prol; deux enseignes liégeois Moreau et Duras, et plusieurs « gentilshommes, entre lesquels de Daré, de Carraye, de Mor, « des Margues, du Val, de Pample... » — De Bonours, 562.

dats. Les blessez furent Gesan, Coin, Gulsin, d'Icarde, Gosuin et d'Arque[1]. Les assiégez y perdirent deux de leurs gouverneurs, Berendrect et Vander Borct, et plus de trente officiers. Utenhoven fut mis à la place de Berendrect[2].

Quelques Bourguignons, Valons et Liégeois pris de boisson, sans aucun aveu[3], montèrent les tranchées ennemies, qui leur étoient opposées, l'épée blanche à la main, et ils se prirent à crier, à pleine tête : « Tue, tue, suivez compagnons, les canailles « sont à nous! » Les assiégez sortirent en bel ordre, et ayant repoussé ces ivrognes, ils alloient donner jusqu'aux tranchées des assiégeans, si de Torres n'y fût accouru à tems. Ce fut là qu'il se donna un des plus furieux combats; les assiégez furent obligez à la retraite, aprez avoir laissez morts sur la place, sept officiers et 150 soldats, sans compter un grand nombre de blessez. Les assiégeans perdirent Ranci[4], Tol, Chaînet[5], des Amures, Sarlies, du Fort, la Haie, Pimpey[6] et cinquante soldats. Les blessez furent Vers, Villart[7], Noailles, Petitval, Thouin, Frenel, Grandpas[8]. Les

[1] « Des blessez furent le sergent-major de Gesan (bourgui- « gnon), les capitaines de Coin, de Gulsin, d'Icarde, Gosuin et « d'Arque. » — DE BONOURS, 562.

[2] « Les assiégez... perdirent deux de leurs gouverneurs, les « colonelz de Berendrecht et Van der Borcht... auxquelz estoit « succédé le colonel Utenhoven... » — *Ibid.*

[3] Sans ordre.

[4] Capitaine.

[5] Enseignes.

[6] Ces deux derniers wallons.

[7] De Vers et de Villart, capitaines.

[8] Noailles, le Petitval, de Thouin et de Frene, volontaires; Grandpas, enseigne réformé.

assiégez eurent leur revanche, par une mine qui accabla un sergeant hutois[1], et trente soldats liégeois.

Cependant, les assiégeans avançoient beaucoup; les Italiens étoient bien avant dans le boulevard de la Gueule d'enfer. Mais le monde que l'archiduc prit du camp, pour faire tête au comte Maurice, fut cause que les aproches se ralentirent[2]. Les assiégez au contraire reprirent du cœur, par dix compagnies de renfort qui leur vinrent. Ils mirent le feu aux aproches des Italiens, et ils leur tuèrent deux enseignes, quatre gentilshommes et cinquante soldats. Le mestre-de-camp Justinien, qui y avoit bien payé de sa personne, y fut blessé au pié, et c'est à sa bravoure que les Italiens sont obligez d'avoir été les seconds qui soient entrez dans Ostende, car les Valons y étoient déjà, et ils poussoient vigoureusement les derniers retranchemens des assiégez. Les capitaines Caraffa et Diano, sous la conduite de Brancaccio[3], qui commandoit la tranchée, montèrent sur le boulevard de la porte et, aprez un rude combat, ils y arborèrent l'étendart de la croix, pour faire

[1] « Un sergent liégeois nommé de Huy. » — De Bonours, 563.

[2] Au commencement du mois d'août, l'archiduc obligea Spinola à secourir l'Écluse; il ne resta devant Ostende que les troupes strictement nécessaires à la garde des travaux. — Jérémie Périer, 33 (2e partie).

[3] Lælius Brancacio, marquis de Monte-Silvano, né à Naples, entra de bonne heure dans l'ordre de Malte et se destina à la profession des armes. Il jouit d'une grande faveur auprès de l'archiduc Albert, se distingua au siége d'Ostende, puis en Lombardie, dans les guerres contre les Savoyards et les Français. Il fut appelé à Madrid, où il mourut conseiller d'État. Il est auteur d'un livre intitulé : *De re ac disciplinâ militari.*

entendre que c'étoit un siège de religion[1]. Ils y perdirent dix officiers, mais peu de soldats. Les assiégez, avant de se retirer à la coupure, y avoient fait une perte plus considérable. Comme il ne restoit de ce boulevard de la Porte qu'une pointe, où les assiégez étoient encore logez, les Italiens les firent sauter tous, hormis cinq, qu'ils retirèrent eux-mêmes des décombres. Dix Anglois, sans aveu[2], vinrent présenter la pique, autant d'assiégeans parurent sur la brèche; insensiblement, il s'y attacha une rude escarmouche, de plus de 1000 combatans. Le jeu finit par la perte totale du reste du boulevard, par la mort du gouverneur Utenhoven[3], par celle de deux lieutenans et par la perte de 160 soldats, sans compter les blessez. Les assiégeans y perdirent 80 soldats et cinq officiers. Le mestre-de-camp Brancaccio y fut légèrement blessé.

Les assiégeans, se voyant attachez au corps de la place, minoient d'un côté et les assiégez contre-minoient de l'autre. Il est arrivé souvent que se rencontrant sous terre, ils s'y soient battus avec tant d'opiniâtreté que personne n'en soit revenu de part et d'autre, pour rapporter des nouvelles du combat. Justinien, dans ces combats souterrains, reçut un nouveau coup de mousquet, qui lui fit perdre entièrement le bras gauche[4].

[1] « Pour faire dépit aux hérétiques, ennemis conjurez de « toutes les marques et enseignes de notre rédemption. » — De Bonours, 566. Pour ces zélés catholiques, les réformés ne sont pas chrétiens!

[2] Sans ordre ou sans commandement.

[3] Juin (jour de la fête Dieu) 1604. — Jérémie Périer, 2e partie, 29.

[4] Justiniani n'était pas guéri de sa blessure au pied, lorsqu'il

Un soldat assiégé, de ces mutins qui avoient pris parti dans Ostende, pour avoir sa grâce, donna avis aux assiégeans qu'ils se gardassent d'une mine entre la courtine du boulevard de la Porte et de la Gueule d'enfer. On le négligea, et cette négligence coûta la vie à trente hommes qui en furent accablez. On retira, avec bien de la peine, un prêtre valon [1], qui s'y étoit généreusement avancé pour confesser les soldats.

Les Espagnols pénétrant à la Gueule d'enfer alloient presque de pair avec les autres nations, et il restoit bien peu du rempart à gagner, depuis les Valons jusqu'au canal, qui sépare la vieille ville de la neuve. Les assiégez, quoique privez de leur gouverneur Utenhoven, s'opiniâtroient incroyablement à la défense et ils s'attachoient aussi résolument à la moindre masse de terre, qu'à un boulevard entier. Le plus animé étoit de Roques, françois, qui étoit l'un des gouverneurs, charge dont il pressoit d'être délivré, de peur d'avoir l'infamie [2] de rendre la place. Le comte Maurice, pour acquiescer à sa demande, y envoya le colonel de Marquette [3]; et ce fut ce dernier gouverneur qui eut l'honneur de capituler et de rendre Ostende à l'archiduc Albert.

Comme les Valons étoient ceux qui incommodoient le plus Marquette, par la batterie de huit pièces qu'ils

reçut un coup de mousquet, qui rendit nécessaire l'amputation du bras gauche à la hauteur de l'épaule. — DE BONOURS, 365, 567.

[1] « Un chapelain de compagnie. » — DE BONOURS, 568.

[2] Déshonneur, honte.

[3] « Le 26 juin, le colonnel Marquet (Marquette) arriva en la « ville pour succéder à Utenhoven... » — JÉRÉMIE PÉRIER, 2e partie, 29.

avoient dressées sur le rempart d'Ostende, ce gouverneur fit sur eux une furieuse sortie de 500 hommes[1]. Les capitaines du Buisson, Falloy[2] et Gribeval sortirent de trois cotez; ils renversèrent d'abord vingt valons, ils donnèrent la chasse à un corps de garde entier et ils se prirent à monter par les embrasures. Mais les capitaines du Croquet et de Villart, et Maisières[3], enseigne de Balanson, y étant accourus, les relancèrent vigoureusement. Château-Rouillaud[4], enseigne, en ramena quinze prisonniers. Balanson et Malaise, qui se trouvèrent en personne à cette chaude attaque, ne contribuèrent pas peu à dissiper la confusion que les ténèbres de la nuit avoient causée dans cette escarmouche[5]. Les assiégez y perdirent sept officiers et cinquante soldats. Les assiégeans y perdirent Fraizelon, gentilhomme françois et 25 soldats.

Ce fut alors que les assiégeans découvrirent pleinement la neuve Ostende, avec son fossé rempli d'eau, sa contrescarpe et ses demies-lunes, enfin une place régulièrement fortifiée et aussi bonne que la première, si vous en ôtez les canaux et les marais, qui la rendoient inaccessible. Cette vue étoit capable de débaucher un tout autre courage que celui de l'archiduc; mais elle ne fit qu'animer ce grand cœur, qui se renouvella dans l'espérance d'une nouvelle conquête. Une mine

1 « Le 15 juillet, le sieur de Marquette... fit faire une sortie « pour enclouer le canon de l'ennemy... » — HAESTENS, 270.

2 Falley. — DE BONOURS, 563.

3 François de Maisières. — DU CORNET, II, 112.

4 De la famille francomtoise des Monchet, seigneur de Château-Rouillaud. — GOLLUT, *Répub. séquanoise*, 225, 676, 739, 1439, 1760.

5 La sortie se fit entre 8 et 9 heures du soir. — HAESTENS, 270.

ayant joué prez des Espagnols, fit une ouverture qui découvrit quantité d'assiégez [1]. On y accourut des deux cotez, et l'escarmouche y fut si sanglante qu'en moins d'un quart d'heure, il y mourut plus de 100 hommes. Les assiégeans eurent l'avantage, mais ils en furent obligez à 10 volontaires qui, n'ayant que l'épée à la main, firent des merveilles, en attendant le secours. Ces dix généreux sont Sipion Popoli et Jérôme Gambari, italiens; le baron de Grossieux et de Marlièrs, françois; Demonpleinchamp, gentilhomme ardenois; du Pont et Vorges, qui furent tuez; Bonfort et de Mai, gentilshommes belges y furent blessez, et Balsem y fut tué [2].

Un mutiné de dedans Ostende avertit les Italiens d'une mine qui fut éventée, par la vigilance du chevalier Melzo; mais une autre, qui joua à la droite, fit sauter Beaufort, enseigne valon, et trente soldats de la même nation. Mais ils reprirent leur revanche une heure après, par faire sauter quarante des assiégez, ensuite d'une fausse alarme. Un soldat du camp, s'étant allé rendre à Ostende, donna lieu au gouverneur Marquette d'attaquer les Espagnols d'un corps de gardes; mais il n'y eut que de la confusion et que

[1] « Au soir du mesme jour, qui estoit le 28 juin, les assiégez « firent sauter deux mines au boulevart du Poldre... » — JÉRÉMIE PÉRIER.

[2] Voici les noms de ces braves, tels que les donne CHRISTOPHE DE BONOURS : « Scipion Pepoli, Jérôme Gambari; cinq Fran« çois, le baron de Grassieux, les sieurs de *Champlain*, de « Marlières, du Pont et Vorges et los trois de ces pays, de Bon« fort, de May et Balsem. » Il semble que l'auteur a commis une erreur, ou peut-être une supercherie, au profit de sa famille, en changeant le nom de *Champlain*, françois, en *Demonpleinchamp, ardenois.* — DE BONOURS, 570.

la perte de son capitaine Froimau[1]. Il n'en eut guère mieux, en attaquant de petits retranchemens qu'il avoit abandonnez et que les Bourguignons avoient occupez. Il est vrai que le sergent Perchet y perdit quelques uns de ses trente hommes et qu'il y laissa lui-même la vie, mais il repoussa son ennemi, et il en fit périr pour le moins autant qu'il en avoit perdus, avant d'être immolé.

Les Valons étoient prêts à donner et ils n'attendoient plus sinon que les Espagnols le fussent; ces braves le furent la veille de saint Jaque, leur tutélaire[2]. Cinquante-trois pièces de canon saluèrent les nouvelles fortifications des assiégez. Mais ce feu se morfondit[3] par la retraite de douze de ces cinquante-trois pièces et par la séparation de mille cinq cens hommes que l'archiduc tira du camp, pour s'opposer aux entreprises du comte Maurice à l'Écluse[4].

[1] Freyman? (Voir ci-dessus 316.)

[2] Patron.

[3] Se refroidit.

[4] Le corps de troupes confié à Spinola, à la fin de juillet, pour secourir l'Écluse était bien plus nombreux : il se composait des tercios de don Alvaro Suarez, de Brancacio, de Dentici et de Balançon ; du régiment liégeois de Tilly, commandé par la Malaise ; de quelques compagnies du tercio de Hachicourt, puis des régiments allemands de Biglia, de Lutzelburg et de Witzleben. La cavalerie seule comptait 1,500 chevaux, tant hommes d'armes, que chevaux légers et arquebusiers à cheval ; enfin douze pièces d'artillerie, avec tout leur attirail, furent retirées du siége. Spinola, qui ne quittait son camp qu'à regret, obtint de l'archiduc d'être accompagné du comte de Bucquoy, général de l'artillerie, des maîtres de camp Ribas, Giron et Texada, afin de couvrir sa responsabilité. Il est à observer que, si la direction du siége avait été retirée à Ribas, on lui avait laissé le commandement de son tercio. — Ch. de Bonours, 572, 573 ; Bentivoglio, IV, 357.

Antunez, nonobstant ce détachement, s'approcha d'une demie-lune au pied du vieux rempart, mais comme il s'avançoit vers une hauteur, il sauta lui trente-unième et l'on eut bien de la peine à le sauver avec trois soldats[1]. Un soldat mutiné de dedans Ostende ayant envoyé un billet, fut cause que les Italiens n'eurent pas un pareil échec.

Torres, Chalon, Touricourt et Mansfeld[2] allèrent à la sappe d'une demie-lune, qui s'opposoit à leur passage; ils s'en emparèrent, mais avec la perte des capitaines Gobreville[3], Mei et la Vallée, du major Gourci[4], de l'enseigne Trinquet et du sergent la

[1] Antunez avait perdu, peu avant cet incident, un capitaine nommé don Francisco de Brizuela, proche parent du confesseur de l'archiduc; l'enseigne Navado, un gentilhomme d'origine espagnole, né en Belgique, nommé del Rio, et La Fenouillère, lorrain. — DE BONOURS, 573. Voyez sur la famille del Rio, *Nob. des Pays-Bas*, V, 46.

[2] Ernest de Mansfeld n'était pourvu du grade ni de colonel, ni de maître de camp, il avait seulement « la charge d'estre « chief de mil soldatz luxembourgeois rédigez sonbs cinq com- « paignies. » Aussi CH. DE BONOURS dit-il : « Les maistres de « camp Torres, Chalon et Tauricourt, ayans pour assistant le « sieur Erneste de Mansfeld, avec les compaignies qui estoient « à sa charge. » — *Mémorable siége*, 574; *Audience*, 402; *Lettre de l'archiduc du* 5 *mars* 1604, 1127; *Patentes du* 18 *mars* 1604, *pour le prévot et capitaine de compagne des cinq compagnies wallonnes, sous la charge d'Ernest de Mansfeld.*

[3] Christophe de Cobreville était l'un des capitaines d'Ernest de Mansfeld, les autres se nommaient Gabriel de Fisse, Paul du Chastel, Edouard de Bethencourt et Nicolas de Gourcy. — *Audience*, 402; DU CORNET, I, 174; II, 94, 96, 229; *Audience*, 1181.

[4] « Une mine évaporée par l'ennemy en ces mêmes endroiz, « suffocqua avec environ 30 personnes, celuy qui faisoit office « de sergent-major en la troupe de Mansfeld, nommé de Gourcy. » — CHRIST. DE BONOURS, 574.

Savière. Les Italiens, par émulation, s'emparèrent de deux autres. Mais la Bonde, françois, sortant avec 60 hommes, les en chassa. Ce coup enhardit Marquette, qui fit sortir sur le même quartier, 600 hommes, qui se rendirent les maîtres du canon des Italiens assiégeans. Mais ils n'en eurent qu'un quart d'heure la jouissance, car Melzo même y venant en personne, relança rudement les assiégez. Mais cet intrépide, en s'y fortifiant, reçut une mousquetade à la jambe; Pompée Justinien prit sa place, quoiqu'il portât encore le bras en écharpe. Nonobstant tout cela, les assiégez ne rabattoient rien de leur fierté, par les nouveaux renforts qu'ils recevoient incessamment et ils élevoient de nouvelles demies-lunes à la barbe des assiégeans.

Les Espagnols en étant indignez méprisèrent le grand nombre de gens qu'ils perdoient et ils s'avancèrent courageusement. Le 20 août, les assiégez reçurent sur le soir, trois bateaux de secours, qui leur inspirèrent autant d'insolence, qu'ils donnèrent de courage aux Espagnols. Ce secours apporta la nouvelle de la prise de l'Ecluse; quoique les assiégeans s'attendissent qu'ensuite le comte Maurice viendroit pour les obliger à lever le siege, ils ne perdirent rien de leur constance[1]. L'infatigabilité de l'archiduc et du marquis Spinola suppléoit à tout. Les assiégeans

[1] Acteur et témoin oculaire des événements, De Bonours dit le contraire : « Les plus asseurez perdant, à ce coup, espoir, « estimant que le comte Maurice ne manqueroit de venir à drapeaux déployez, secourir Ostende, avec forces telles que celles « de l'archiduc lui seroient fort inégales, et craignoit-on que « ce fut avant que le marquis y sceut remédier. » — *Siége mémoràble*, 376.

ne s'ébranlèrent pas de trente-deux capitaines, qu'ils perdirent en neuf jours, sachant qu'il en avoit coûté le double aux assiégez. L'archiduc ordonna au marquis Spinola, pour ôter enfin l'entrée au secours, de faire attaquer le Zantil, pour pénétrer par-là, dans la vieille ville, et pour boucher le port[1]. Spinola en donna la commission à Lutzelburg et à Biglia. Ces braves pressèrent Marquette de si prez, qu'il envoya au comte Maurice, Brogghe et Geldre, pour exposer l'extrémité où il étoit réduit. Le même jour, les Espagnols ouvrirent la Gueule d'enfer, par une mine et les Italiens ouvrirent le boulevard de West. Le 13 septembre, tout étant prêt pour donner l'assaut au Zantil, les Vallons y montèrent intrépidément. Enfin, ils en vinrent à bout, après une perte de 200 hommes, dont les plus distinguez étoient des Mottes, Valange, du Verger, officiers valons et quelques officiers alemands. Ainsi, les Valons et les Italiens tenoient deux demies-lunes de la nouvelle Ostende, et les Espagnols en tenoient une, mais de très-grande importance.

Les assiégez[2] perdirent 113 hommes en cinq jours;

[1] Spinola avait tenté inutilement, le 6 août, de forcer le quartier de Guillaume de Nassau, pour ravitailler l'Écluse; un nouvel échec qu'il essuya le 17 août, l'obligea de se retirer et d'abandonner l'Écluse à elle-même. Mais, afin d'assurer la marche du siége d'Ostende, où il s'empressa de retourner, il établit auprès de Dam un fort retranché, il y plaça de l'infanterie et quelques bandes d'ordonnances, sous les ordres du comte de Bucquoy. Il fortifia Blankenberg, il y envoya le comte Trivulcio, avec de l'infanterie et une partie de la cavalerie légère; il résolut, en cas d'attaque du comte Maurice, de livrer bataille, sans pour cela abandonner le siége. — DE BONOURS, 577; VAN METEREN, 543.

[2] Lisez : « assiégeants. » — DE BONOURS, 587, 588.

Arancy, sergent valon, se trouva plus de cinquante pas de son poste, aprez avoir longtemps voltigé en l'air, par l'effet d'une mine. Les assiégez traitèrent humainement quelques assiégeans qui, par la force des fourneaux, furent transportez dans leurs retranchemens. Les assiégeans étant venus à bout de la seconde Ostende, en trouvèrent une troisième, qu'ils nommèrent la petite Troye : elle étoit régulièrement fortifiée.

Les Alemans de Lutzelburg, entendant que Maurice, après la prise de l'Écluse, s'approchoit d'Ostende, sans consulter personne, attaquèrent le boulevard de Scotembourg, et malgré la fière résistance de Roques, françois, ils l'emportèrent l'épée à la main, et ils se rendirent maîtres de la vieille ville. Nonobstant cela, 16 bateaux de secours entrèrent en la ville; Maurice fit dire aux assiégez que s'ils pouvoient tenir jusqu'au huitième octobre, il ne manqueroit pas de venir les délivrer.

Marquette étoit extrêmement pressé des Alemans de Biglia, des gens d'Antunez et des Italiens de Meneses[1]. La postérité doit honorer la belle action d'un capitaine françois, nommé de la Case qui, étant sur le point de faire jouer une mine, qui n'auroit pas manqué de faire sauter Antunez, en fit suspendre l'exécution sur cet unique pied, qu'il ne falloit pas faire périr un si brave officier, d'une manière si peu glorieuse. Les Espagnols alors étoient les plus avancez de toutes les nations. Le dernier effort de Mar-

[1] Meneses était maître de camp d'un tercio espagnol et non italien, aussi dirigeait-il avec Antunez, les approches espagnoles. — CHRIST. DE BONOURS, 589.

quette fut une grosse sortie, qu'il fit sur les Alemans. Ils renversèrent les premiers, mais Biglia rétablit le combat et il relança l'ennemi. L'épouvante y étant répandue, un lieutenant de Lutzelburg, nommé Kernitz, entra jusqu'au dernier retranchement des ennemis, avec 30 hommes et il y causa une telle frayeur partout, que les assiégez crurent être pris d'assaut. Marquette se tenoit si peu assuré des Valons, qu'on nommoit les mutinez des forts de Saint-André et de Crevecœur, qu'il les fit embarquer de nuit. La même nuit, un gentilhomme alemand, nommé Omelseuil[1], sans en avoir aucun commandement, entra, lui dixième, dans le dernier retranchement des assiégez et il fit main basse sur tout ce qu'il rencontra.

Enfin, Marquette se trouvant aux extrémitez, le 20 septembre 1604, fit battre la chamade, par un tambour. Antunez, qui commandoit la tranchée, accorda une suspension d'armes et il en écrivit incessamment à l'archiduc et au marquis Spinola[2]. Les colonels Gelder et Actonen[3] vinrent au camp, comme ôtages d'Ostende et le mestre-de-camp Touricourt et le major Otannez, vinrent à Ostende, comme ôtages du camp.

On ne parlementa pas beaucoup à la capitulation, parcequ'Albert donna aux braves défenseurs presque tout ce qu'ils demandèrent[4], et que la ville restant

[1] *Ome Suil?* DE BONOURS, 591.

[2] Spinola était à Bruges.

[3] « Les capitaines Achthove et Gueldre. » — HAESTENS, 274; VAN METEREN, 544.

[4] L'auteur est en désaccord avec CHRIST. DE BONOURS : « Les « assiégez demandoient, dit celui-ci, comme est la coutume de « l'Hollandois, des choses bien éloingnées de la raison et de

sans habitans, il n'y avoit pas de conditions à leur donner. Ils sortirent avec toutes les marques d'honneur, qu'on a coutume de donner aux gens de guerre qui ont fait une si valeureuse et une aussi longue défense, qu'ils avoient fait. Les spectateurs de la garnison qui sortoit, et de l'armée assiégeante qui lui faisoit place, rangée en haie, laissoit[1] en doute à qui appartenoit la première gloire, les défenseurs n'en ayant pas eu moins en soutenant Ostende, l'espace de plus de trois ans, que les vainqueurs n'en avoient en forçant trois villes de Troie, beaucoup plus difficiles à prendre que n'avoit été la fabuleuse d'Homère et de Virgile. La capitulation étant signée de part et d'autre[2], l'archiduc prit possession d'Ostende le 20 septembre 1604[3].

Ostende fut assiégé le 5 juillet 1601, Charles Vander Noot y avoit alors une garnison de 21 drapeaux[4], François de Veer y vint de Bergh-op-Zoom,

« l'apparence d'être obtenues; ces ostages usoient de paroles « arrogantes et superbes, comme s'ilz enssent den effrayer noz « gens..... Après maintes altercations, le même leur fut offert « qu'avoient accepté ceux de l'Écluse, ou le dernier accord de « Rhinsberg. Ils rejetoient, au commencement, l'un et l'autre « bien loin. Tontefois, ravallans à mesnre qu'on leur tenoit « conp, la capitnlation fut résolue. » — *Mémorable siége*, 593.

[1] Pour que cette phrase ait un sens, il faut lire, semble-t-il : « Les spectateurs... *étoient* en donte... »

[2] Les articles de cette capitulation sont reproduits par HAESTENS, 274 et suiv., et par CHRIST. DE BONOURS, 593 et suiv.

[3] La capitulation accordait jusqu'au 22 septembre « pour » vider la place, « ce qui fnt exécuté. Les habitants snivirent la garnison et allérent pour la plupart s'établir à l'Écluse « et » en Ostende ne demeura personne, sinon quelque pen de vieilles » gens. » — HAESTENS, 277.

[4] Enseignes ou compagnies d'infanterie.

avec 12 compagnies d'Anglois, et Huctenbroec avec 7 drapeaux. A la mi-automne, les assiégeans avoient tiré 35,000 coups de canon. Le 23 août, la Zélande y fit entrer 20 drapeaux, montez sur 30 navires. Huctenbroec visitant le quartier des Anglois, fut tué d'une mousquetade, le 28 septembre. Van der Noot lui succéda ; Ostende ayant demeuré 14 semaines sans convoi, reçut la flotte de secours, le onzième septembre. Le 13, le feu se prit au quartier de Saint-Albert, où l'archiduc fit une perte de 15,000 francs. Le 3 décembre, les assiégeans firent une attaque malheureuse. De Veer faisant mine de capituler, leva le masque, en voyant arriver, le jour de Noël, 300 hommes de secours. Le 30 décembre, les assiégeans livrèrent un cruel assaut. Le canon avoit emporté les deux jambes à un apoticaire, il en mourut; comme on le portoit en terre, le canon lui emporta la tête, sans blesser les porteurs, ainsi finit l'an 1601.

Le 7 de l'an 1602, les assiégez[1] donnèrent une nouvelle attaque; ils tirèrent 2,000 coups de canon. Parmi les corps morts des Espagnols, au boulevard de Zantil, on trouva celui d'une femme, habillée en homme ; on trouva auprès d'elle un riche collier. A la mi-janvier, Lantscroon, Hartain de Marquette introduisirent du secours à Ostende[2]. De Veer en la revue, trouva que sa garnison comptoit 81 drapeaux. Le 15 février, il entra 15 drapeaux, sous la conduite d'Émont[3]. Le 15 février, la mer fit de grands dégâts

[1] Lisez : « assiégeants. » — HAESTENS, 195 et suiv.

[2] Ce secours fut introduit les 11, 12, 13, 14 et 15 janvier. — *Ibid.* 204.

[3] Le colonel Edmondt. — *Ibid.* 215.

dehors et dans Ostende. Le 1er mars, les Espagnols se servirent de tonneaux, mais inutilement, pour boucher le port. Le 7 mars, de Veer sortit d'Ostende et il laissa le gouvernement à Frédéric Dorp. Sur la fin de mars, il entra 36 vaisseaux de secours. L'usage de l'horloge fut ôté dans Ostende.

Nous voici en l'année 1603; jusqu'ici les assiégeans ont tiré 25,000 coups de canon et les assiégez, 100,000. Le 13 avril, les Archiducaux font une furieuse attaque. Le 14, les assiégez font une grosse sortie. Le 15[1], Dorp remet le gouvernement entre les mains de Van der Noot. Le 22[2], les assiégez mettent le feu au Lintbosch. Le 26, les assiégez tirèrent 150 boulets artificiels; le feu dura trois jours. Le 29 septembre, Dorp repassa en Zélande[3]. Le 7 octobre, les assiégez envoyèrent des boulets flambans au camp, de l'invention de maître George, qui fut tué d'un canon crevé. Son valet fut poussé au port, sans être blessé[4]. Le 30 novembre, les assiégeans envoyent à Ostende des boulets flambans. Le 13 décembre, Ghistelles vint commander à Ostende, Van der Noot en partit le 23[5].

[1] Suivant HAESTENS, 248, Frédéric Van Dorp quitta Ostende le 13 juillet et fut remplacé par Van der Noot, qui amena quatre compagnies de Zélandais.

[2] Juillet.

[3] Le colonel *Dorth*. — HAESTENS, 252.

[4] « Le 7 octobre... ceux de la ville tirèrent sur le Luysbos...
« Un maistre de feux artificiels y fut tué, nommé maistre Jonian;
« et son serviteur, nommé Guillaume François, fils d'un coute-
« lier, demeurant à la Haye, fut jeté hors de la cave par dessus
« la ville; il avoit esté blecé grièvement *bien treize fois*, mais il
« fut guery de toutes ses playes. ». — HAESTENS, 252, 253.

[5] Le sieur de Ghistelles entra à Ostende le 19 décembre. — *Ibid.* 258.

L'an 1604, le marquis Spinola succéda à Ribas, gouverneur de l'Écluse[1]. Ghistelles, Jean Loon, Jaque Berendrect et Utenhove étant morts, Daniel Hartain, seigneur de Marquette arriva en qualité de gouverneur, le 10 juin[2], et il le fut jusqu'à la prise de la ville. Spinola fit sauter le Zantil au mois d'août. Ce marquis emporta le Polder-west et le Porc-épic, après de sanglans combats. Les Alemans de Barlemont[3] et de Biglia prennent le Santil. Le 22 août, une grosse tempête pensa noyer les assiégeans et les assiégez. Ostende se rend le 10 septembre 1604[4].

[1] Par cette phrase obscure et inexacte l'auteur a voulu dire que la direction du siége, confiée d'abord à Ribas, commandant des troupes cantonnées en Flandre, lui fut retirée et remise à Spinola. C'est le 8 octobre 1603, que celui-ci prit possession de son commandement ; à cette époque, Mathieu Serrano était gouverneur de l'Écluse. — De Bonours, 433, 434, 435; Bentivoglio, IV, 297, 340, 344, 345, 372; *Mémoires guerriers*, 154.

[2] Haestens, 268.

[3] Les compagnies de Berlaymont ne figuraient plus alors dans les rangs des assiégeants ; on a vu plus haut que ces positions avaient été enlevées par les Allemands de Biglia et de Lutzelburg. L'auteur a suivi les relations hollandaises, ou Haestens, 271; et Van Meteren, 544.

[4] Des faits importants et dignes de fixer l'attention de l'historien, se sont passés pendant le siége d'Ostende: les mutineries étaient, depuis plusieurs années, un danger et un fléau pour le pays, car les mutinés ne se bornaient pas à le piller, à le ravager impunément, mais ils se montraient prêts, à chaque instant, à passer à l'ennemi. Ce fut seulement au mois de mai 1604, que l'on parvint à conclure avec eux un arrangement; on leur assigna Ruremonde pour résidence et on leur donna, pour ôtages, Charles Alexandre de Croy, comte de Fontenoy, auteur des *Mémoires guerriers;* Augustin Guerera, châtelain de Gand, et don Alonzo d'Avalos. —Van Meteren, 543, 544. La descente du comte Maurice de Nassau en Flandre, la prise de plusieurs villes et forts, mais surtout de l'Écluse, position plus avantageuse

LIVRE QUATRIÈME.

Dez que la ville d'Ostende fut rendue, l'archiduchesse Isabelle, qui avec l'admiration de Henri IV, roi de France, avoit voulu participer aux dangers de son époux guerrier, s'avança vers une conquête à laquelle elle avoit contribué de plus d'une manière[1]. Bien loin de se féliciter sur ce trophée, elle versa des larmes sur le grand nombre de squelettes qu'elle rencontroit à chaque pas. Leurs altesses firent beaucoup d'honneur à la garnison, qui sortoit en triomphe d'une place qu'elle avoit défendue si longtems et si courageusement[2]. Le marquis Spinola ensuite reçut sous ses tentes, et traita magnifiquement l'archiduc et l'archiduchesse avec toute leur cour et avec les généraux. La table fut suivie d'un spectacle qui ne les réjouit pas moins. On mit toute l'armée en ordonnance de bataille, et puis on fit renouveller toutes les

[1] « Le 24e du mois, l'archiduc vint de Bruges, pour visiter la « place, et le *troisième d'octobre* amena, par le canal, la séré- « nissime Infante, en frégate... » — DE BONOURS, 597.

[2] La garnison était sortie le 22 septembre, et c'est par Spinola et ses officiers qu'elle fut traitée fort courtoisement. — *Ibid.* 596.

ataques, comme si l'ennemi eût encore esté dans la place[1]. Ce combat divertissant fut terminé de trois salves royales de toute l'artillerie. La joie fut diminuée de la mort d'un canonier fort adroit, qui avoit extrêmement bien servi durant tout le siége sans être blessé, qui trouva sa triste fin, dans cette fin joyeuse de la guerre triennalle. Le marquis Spinola, cette grande âme, qui ne regardoit jamais ses intérêts, conduisit leurs altesses d'escadrons en escadrons, de bataillons en bataillons, et il leur spécifia les belles actions de ceux qui s'étoient valeureusement comportez durant le siège, Cette recommandation leur valut de grandes récompenses[2]. Le gouvernement d'Ostende fut donné au sieur de Gruson, brave colonel valon, qui avoit beaucoup contribué à la réduction de la ville; mais ce ne fut que par intérim, car les choses étant un peu rétablies, il fut donné à Eustache d'Ognies, pareillement colonel valon, qui avoit mérité cette récompense, par les brillantes actions qu'il avoit faites durant le siège[3]. Le comte de Buc-

[1] Les archiducs logèrent à Nieuport, le 3 octobre, et revinrent le 4 à Ostende. Spinola leur offrit un splendide banquet et le spectacle, non pas de *toutes les attaques*, mais de mines, d'assauts, d'escarmouches et autres mouvements militaires. — De Bonours, 598.

[2] « L'archiduc et l'infante, saluans les uns et les autres d'une « manière gravement affable, *promirent* de se souvenir d'eux « favorablement et de les pourvoir de bons logis et garnisons « pour l'hyver. » — De Bonours, 598.

[3] Eustache d'Ongnies et le seigneur de Gruzon ne sont qu'une seule personne. Issu de l'ancienne et illustre maison d'Ongnies, connue en Artois dès le XIIIe siècle, Eustache d'Ongnies, était le 3e fils de Claude, seigneur d'Estrées, de Gruzon et d'Anstain, et de Jacqueline Mallet, dame de Berlettes et de Coupigny. Il épousa Hélène Le Bauduin de Mauville, dont il eut Charles

quoi fut récompensé de celui de Bruges. Toute la garnison et toute la bourgeoisie d'Ostende, étoient si attachées à la Hollande, qu'on n'y trouva qu'un homme et une veuve, qui n'auroient pas manqué de suivre le reste, s'ils n'eussent pas aprehendé d'être traitez en justice, en Zélande, où leur nom n'étoit pas en bonne odeur. Mais ce fut cela même qui fit le bonheur d'Ostende, à la façon des villes que l'empereur Léopold prend sur les Turcs; car trouvant les places vides, il y a moins à craindre que ces nouveaux conquis ne cabalent, et la religion qu'on y veut établir triomphe et s'affermit sans obstacle. Aussi voyons-nous que nonobstant les tentations de divers ennemis, Ostende a toujours demeuré fidelle à son souverain. Ceux qui sentent l'importance de cette place, ne regrettent pas les sept millions que l'archiduc sacrifia à cette conquête, et je doute fort, si la France n'en employeroit pas volontiers à la faire, autant que les Hollandois en employèrent à la conserver, quoique la somme se montât à l'infini[1].

Le comte de Bossu dans la famille duquel la principauté de Chimai s'est venue fondre, eut le régiment du colonel Gruson, en récompense des exploits qui l'avoient rendu remarquable pendant le siège[2].

d'Ongnies, seigneur d'Anstain, capitaine au tercio de Coin mort en 1617, et deux filles. Il fut gouverneur d'Ostende, puis de Hesdin. — Du Cornet, I, 38, 62; II, 282; *Nobiliatre des Pays-Bas*, V, 60.

[1] On croit généralement que la possession d'Ostende ne valait pas les sacrifices d'hommes, de temps et d'argent qu'elle a coûté.

[2] Maximilien II, de Henin-Liétard, comte de Boussu, etc., était fils de Jacques de Henin-Liétard, baron de Haussy ou

Mais faisons nous-même, à notre façon, de glorieuses rétributions aux héros du siège d'Ostende.

d'Auxy, marqnis de la Vere et de Flessingue, grand bailli d'Alost, puis de Gand, et de Marie Hannaert, dame de Liedekercke, vicomtesse de Bruxelles et de Lombeke, fille de Charles Hanuaert, dit d'Yedeghem, et de Marie Schyfve, sœur du chancelier de Brabant. Maximilien II de Henin-Liétard devint comte de Boussu, comme héritier de son cousin, Pierre de Henin-Liétard, mort le 21 août 1598, sans enfants de son mariage avec Marguerite de Croy. — MM. Kervyn et Diegerick, *Documents inédits*, I, 301; Wattier, *Hist. de la commune de Boussu*, 53; M. A. Wauters, *Hist. des environs de Bruxelles*, III, 324; *Nob. des Pays-Bas*, III, 152. L'auteur, entraîné par sa digression généalogique, a oublié de dire comment la principauté de Chimay est échue aux Henin-Liétard, comtes de Boussu. Jean de Croy, 3e fils de Jean, sire de Croy, acheta la terre de Chimay de Thiband de Soissons, seigneur de Moreuil; au mois de janvier 1473, le duc Charles le Hardi l'érigea en comté; elle fut décorée du titre de principauté, au mois d'avril 1486, en faveur de son petit-fils, Charles de Croy. La fille aînée de celui-ci, Anne de Croy, la porta dans la branche aînée de la maison de Croy, par son mariage avec Philippe, premier duc d'Aerschot. Une autre Anne de Croy, en dota la maison d'Arenberg, par son mariage avec Charles de Ligne, prince d'Arenberg. Leur 3e fils Alexandre, fut apanagé de Chimay; mais leur petit-fils, Ernest-Alexandre-Dominique de Croy-Chimay-Arenberg, célèbre par la défense de Luxembourg contre le maréchal de Crequy, mourut sans enfant, le 3 juin 1686, et tous ses biens passèrent à son cousin, Philippe-Louis de Henin-Liétard, comte de Boussu, fils d'Anne Charlotte de Croy-Chimay-Arenberg, sa tante, et d'Eugène de Henin-Liétard, comte de Boussu, chevalier de la Toison d'or, mort à Bruxelles, le 18 décembre 1656. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, III, 28, 164, 165-168; 148, 152, 233 et suiv.; M. Gachard, *Notice sur les archives de M. le duc de Caraman.*

La patente de maître de camp du tercio de douze enseignes d'infanterie wallonne, donnée à Maximilien, comte de Boussu, en remplacement de Claude d'Ongnies, seigneur de Gruzon, est datée du 4 janvier 1605. *Audience*, 1127. Il fut en outre maître d'hôtel des archiducs, capitaine d'une bande d'ordonnance et chevalier de la Toison d'or. Il mourut le 8 octobre 1625. — *Nob. des Pays-Bas*, I, 52.



La maison de Croï-Reux-Ligne-Aremberg-Arschot-Solre-Havré-Chimaï-Barbanson a tant de part dans l'histoire de l'archiduc, et surtout au siège d'Ostende, que c'est à juste titre que je la mets à la teste de ceux que je prétens de récompenser par la reconnoissance que la plume d'un écrivain peut donner.

Marc, fils du roi de Hongrie et neveu de sainte Élisabet de Turinge[1], s'allia avec Catherine, héritière de Croï, autrefois ville prez d'Amiens. Sa postérité retint le nom de Croï et elle joignit les armes de Hongrie, qui sont une croix, aux armes de Croï qui sont de gueules à 3 quintefeuilles percées d'or, 2, 1[2]. Henri IV érigea Croï en duché, en faveur de Charle de Croï, duc d'Arschot en 1598[3]. Jaque premier vivoit au treizième siècle[4]; Jaque second, époux de

[1] Cette prétendue descendance de la maison de Croy des rois de Hongrie n'est nullement justifiée, pas même par les termes des diplômes de l'empereur Maximilien de 1486 et de 1510. Ces documents ne peuvent être considérés que comme exprimant les allégations ou les prétentions de ceux qui les ont obtenus. Au reste l'ancienneté et l'illustration de la maison de Croy la dispensent de recourir à la fable ou à la légende. — M. GACHARD, *Notice sur les archives de M. le duc de Caraman*, 13.

[2] L'auteur prend les armes de la famille d'Arenberg pour celles des Croy, qui sont « d'argent à trois fasces de gueules. » Ils ont écartelé de Renty « d'argent, à trois doloires de gueules, « les deux du chef adossés. »

[3] Charles de Croy, duc d'Aerschot, prince de Chimay, etc., avait fait partie de l'ambassade chargée de recevoir le serment de Henri IV, pour l'observation du traité de Vervins. Il sollicita et obtint de ce monarque l'érection de sa terre de Croy en duché. — ROGER, *Noblesse et chevalerie du comté de Flandre, d'Artois et de Picardie*, 239.

[4] Jacques Ier, sire de Croy et d'Araines, dit l'*ancien*, épousa Marguerite de Moreuil.

Marie de Pequigni[1], fut père de Guillaume, époux d'Isabelle, dame de Renti, héritière d'André et de Marie de Brimeu[2]. Il en eut Jean, chambellan de Jean-sans-Peur et de Philippe-le-Bon, ducs de Bourgogne[3]. Il fut tué à la bataille d'Azincourt, en 1415. De son épouse, Marie de Craon, il eut Archambaud, tué à Azincourt, auprez de son père. Ce Jean, premier du nom, a fait les branches des princes de Chimai, des comtes de Solre, des ducs d'Havré[4]. Antoine, qui aprez la mort de son frère Archembaud, étoit devenu l'aîné, fut seigneur de Croï et de Renti, comte de Porcien et de Guines et chevalier de la Toison d'or[5],

[1] Jacques IIe, sire de Croy et d'Araines, gouverneur de Picardie, épousa, en 1313, Marie de Pecquigny.

[2] Guillaume, sire de Croy, épousa, en 1354, Isabelle, fille et héritière d'André, sire de Renty et de Seneghem. Il servit les rois de France Philippe de Valois et son fils Jean.

[3] Jean, seigneur de Croy et de Renty, chevalier, conseiller et chambellan du duc Philippe-le-Hardi, recevait 500 livres de pension. — *Comptes de Jean d'Epoulettes de* 1398, fol. 57, *et de Jean Chousat*, 1401, fol. 80. Il fut conseiller, chambellan du duc Jean-sans-Peur, et gouverneur de l'Artois. En 1405, il leva 120 hommes d'armes, « lors de l'assemblée de gens d'armes que fit « le duc à l'encontre du feu duc d'Orléans, ès mois de septembre « et octobre audit an, pour le bien du roi et de son royaume. » — *Compte de Jean de Pressy*, 1406, fol. 213; *Mémoires pour servir à l'histoire de France et de Bourgogne*, 39, 97.

[4] Jean de Croy, seigneur de Tour-sur Marne, auteur des seigneurs de Chimay, était le 3e fils de Jean Ier, et de Marguerite de Craon. Son petit-fils Antoine de Croy, fils puîné de Philippe, comte de Chimay et de Walburge de Menrs, fut la souche des comtes de Solre. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, III, 166, 167, 168. De Charles-Philippe de Croy, né le 1er septembre 1549, fils posthume du second mariage de Philippe de Croy, 1er duc d'Aerschot, avec Anne de Lorraine, sortit la branche des marquis d'Havré. — *Ibid.* 148, 150, 152.

[5] Il fut le 15e des vingt-quatre chevaliers décorés de la Toison

il mourut, fort âgé, l'an 1475. Il avoit épousé Jeanne de Roubais, fille de Jean, seigneur d'Herzelle, ancêtre du chancelier de Brabant d'aujourd'hui [1], et d'Agnez de Lannoi. Il eut de ce mariage, Marguerite, vicomtesse de Montfort en Holande [2]. Antoine avoit pris une seconde alliance, avec Marguerite de Lorraine, dame d'Arschot et de Burbeck, fille puinée [3] d'Antoine, comte de Vaudémont et de Marie de Harcourt [4], dont il eut Philippe; Jean [5] a fait la branche des comtes de Reux et des sieurs de Cresques; Charle mort jeune; Jeanne, épouse de Louis de Bavière-des-deux-Ponts [6]; Marie, femme de Guillaume-Louis de Los,

d'or, lors de la création de l'ordre, à Bruges, au mois de janvier 1430. Son frère Jean, seigneur de Tour-sur-Marne, fut le 22e. — Loys Gollut, 1087, 1088; baron de Reiffenberg, *Histoire de l'ordre de la Toison d'or*, 3.

[1] Il n'y avait rien de commun entre Jean de Roubaix, seigneur de Herzelles, 1er chambellan du duc Philippe-le-Bon, 3e chevalier de la Toison d'or, qui portait d'*hermines au chef de gueules*, et dont la descendance s'est éteinte, au commencement du XVIe siècle, dans les maisons de Werchin et de Melun, et Guillaume-Philippe, baron de Herzelles, créé marquis, le 6 octobre 1689, avec faculté d'appliquer ce titre et le nom de Herzelles sur quelqu'une des terres qu'il possédait en Brabant. Les Herzelles portaient de *gueules au chevron d'or*. — *Nob. des Pays-Bas*, II, 559.

[2] Marie ou Marguerite de Croy épousa Henri de Montfort-sur-Yssel.

[3] Aînée. — *Nob. des Pays-Bas*, III, 140.

[4] Marie d'Harcourt était héritière des seigneuries d'Aumale, d'Elbeuf, de Mayenne, d'*Aerschot* et de *Bierbeke*. — *Ibid.*

[5] Parmi les hommes distingués sortis de la branche des Croy, seigneurs du Rœulx, figure, au premier rang, Adrien de Croy, négociateur habile et grand capitaine, l'un des principaux lieutenants de Charles-Quint. — M. A. Henne, *Règne de Charles-Quint en Belgique*.

[6] Louis de Bavière, dit *le Noir*, comte palatin de Deux-Ponts et de Veldentz, petit-fils de l'empereur Robert-le-Petit, et septième aïeul de Charles XII, roi de Suède.

comte de Blankenheim; Isabelle, mariée à Guyon d'Estouteville-Moyon[1]; Jaqueline, qui épousa Jean de Ligne[2]; Jeane, religieuse de Moncel, qui fut abbesse des cordelières du faubourg Saint-Marcel, à Paris, où elle mourut l'an 1512. Philippe, fils aîné d'Antoine, épousa Jaqueline, fille du comte de Saint-Paul et de Jeanne de Bar[3]; il en eut Henri; Antoine, évêque de Terouane, mort en l'Isle de Chypre en revenant de la Terre-Sainte[4]; Guillaume, gouverneur de Charle-Quint, mort en 1521 sans avoir eu postérité de Marie-Madelene de Hamal Trazegnies[5]. Philippe mourut en 1511. Son aîné, Henri, épousa Charlote de Chateaubriant, dont il eut Philippe second; Charle, comte de Porcien, qui de Françoise d'Amboise eut Guillaume, cardinal archevêque de Tolède, qui étant allé à la chasse, le 6 janvier, tomba de cheval,

[1] Guyon d'Estouteville, seigneur de Gascé, Moyon, etc.

[2] Jean, baron de Ligne, seigneur de Belœil, d'Ollignies, de Roubaix, chevalier de la Toison d'or, maréchal héréditaire de Hainaut, conseiller et chambellan de l'empereur Maximilien.

[3] Jaqueline de Luxembourg, dame de Bar-sur-Aube, fille de Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, Brienne, Roussy, Conversan et Ligny, seigneur d'Enghien, châtelain de Lille, etc., et de sa première femme, Jeanne de Bar, comtesse de Marle, de Soissons, etc.

[4] Le 21 septembre 1495.

[5] Guillaume de Croy, connu sons le nom de *seigneur de Chièvres*, né en 1458, fut l'un des personnages les plus importants de son temps. Il jouit de la faveur de l'empereur Maximilien, de Philippe-le-Beau et enfin de son élève, l'empereur Charles-Quint. Ce monarque le combla d'honneurs et de biens; il érigea en sa faveur, la seigneurie de Beaumont en comté et celle d'Aerschot en marquisat. Il mourut à Worms, le 28 mai 1521, à l'âge de 63 ans. — *Nob. des Pays-Bas*, 111-143 et suiv.; M. A. Henne, *Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique*, I, 30, 38, 82, 135, 218; II, 85, 325, 342 et suiv.

dont il mourut, âgé de 23 ans, l'an 1521, pendant la diète de Vorme[1]; Robert, évêque de Cambrai; Charle, évêque de Tournai; Jaqueline, marquise de Berg sur l'Escaut[2]; Charlotte, abesse de Gilenghien; Hélène, mariée à Jaque de Luxembourg, sieur de Fiennes, comte de Grave, chevalier de la Toison d'or[3].

Philippe II, fils aîné de Henri, fut créé duc d'Arschot par Charle-Quint[4]; d'Anne de Croï, prin-

[1] Guillaume de Croy, cardinal et archevêque de Tolède, était le 2e fils de Henri de Croy, et *frère aîné* de Charles, comte de Château-Portien. Celui-ci n'eut qu'un fils, nommé Antoine, né de son mariage avec Françoise d'Amboise, fille de Jacques d'Amboise, seigneur de Bussy, et d'Antoinette d'Amboise. En 1561, le comté de Château-Portien fut érigé en principauté, en faveur d'Antoine de Croy; celui-ci mourut en 1567, sans laisser postérité de sa femme, Catherine de Clèves, remariée en 1570 avec Henri de Lorraine, duc de Guise, assassiné aux États de Blois, le 23 décembre 1588.

[2] Jacqueline de Croy, mariée à Antoine, marquis de Berghes, comte de Walhain, chevalier de la Toison d'or, gouverneur du duché de Luxembourg, chambellan et conseiller de Charles-Quint.

[3] Jacques III, de Luxembourg, comte de Gavre, seigneur de Fiennes, Sotteghem, Armentières, La Hamaïde, etc., n'eut pas d'enfants d'Hélène de Croy; ses biens passèrent à sa sœur, Françoise de Luxembourg, femme de Jean IV, comte d'Egmont, capitaine général de la cavalerie légère, mort à l'âge de 29 ans, à Milan, le 29 avril 1528. Elle obtint, le 12 octobre 1540, l'érection du comté de Gavre en principauté. Elle fut mère : 1° de Charles, comte d'Egmont, mort à Carthagène, en 1541, au retour de l'expédition d'Alger; 2° de l'infortuné Lamoral, comte d'Egmont, et 3° de Marguerite, mariée à Nicolas de Lorraine, comte de Vaudemont, qui la rendit mère de Louise de Lorraine, femme du roi de France Henri III, morte à Moulins, en 1601.

[4] Philippe II, sire de Croy, fut héritier de son oncle, le seigneur de Chièvres. Par lettres datées de Gênes, en avril 1533, Charles-Quint érigea, pour lui, Renty en marquisat et Aerschot en duché. Après avoir été grand bailli du Hainaut, chef des finances, capitaine général de l'armée des Pays-Bas, en 1543, et

cesse de Chimaï[1], il eut : Charle, mort en 1551[2]; Philippe III, Antoine et Louis, morts en enfance; Guillaume, marquis de Renti[3], qui d'Anne de Renesse, sa femme, eut Anne, femme d'Emmanuel de Lalain-Montigni, chevalier de la Toison d'or[4].

doyen des chevaliers de la Toison d'or, il mourut au mois d'avril 1549. — M. A. Henne, *Règne de Charles-Quint*, I, 29; II, 346; V, 117, 170; VIII, 68, 360.

[1] Anne de Croy, fille aînée et principale héritière de Charles de Croy, 1er prince de Chimay, et de Louise d'Albret, dame d'Avesnes, de Landrecies, de Saint-Venant et de Lilers.

[2] Charles de Croy, duc d'Aerschot, prince de Chimay, etc., qui mourut, sans enfants, le 24 juin 1551, avait été marié deux fois : 1° le 20 février 1541, à Louise de Lorraine, née le 10 janvier 1520, et morte le 18 octobre 1542; elle était fille de Claude de Lorraine, duc de Guise, comte d'Aumale, marquis de Mayenne et d'Elbeuf, etc., et d'Antoinette de Bourbon-Vendôme; 2° à Antoinette de Bourgogne, fille d'Adolphe de Bourgogne, seigneur de Beveren, la Vere, etc., et d'Anne de Berghes, fille de Jean, seigneur de Berghes, Walhain, etc., et d'Adrienne de Brimeu. Il reçut en 1550, dans son château de Beaumont, l'empereur Charles-Quint et son fils Philippe II. — *Nob. des Pays-Bas*, III, 149, 271; M. A. Henne, *Règne de Charles-Quint*, VIII, 379.

[3] Guillaume de Croy, marquis de Renty, vicomte de Bourbourg, seigneur de Chièvres, etc., capitaine d'une bande des ordonnances, mourut à l'âge de 38 ans, le 1er août 1565, dans son château de Renty. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, III, 149; M. A. Henne, *Règne de Charles-Quint*, IX, 219.

[4] Anne de Croy, marquise de Renty, épousa : 1° Emmanuel-Philippe de Lalaing, baron de Montigny, seigneur de Condé et de Leuze, grand bailli de Hainaut, chevalier de la Toison d'or et chef du parti des *Mal contents*, mort le 27 décembre 1590, à l'âge de 33 ans. De cette alliance est née Jeanne de Lalaing, qui, le 12 juillet 1608, épousa Jean de Croy, comte de Solre, mort en 1640. Elle aurait eu, paraît-il, un frère qui n'est mentionné dans les généalogies ni des Croy ni des Lalaing, cependant Van Meteren, à propos de l'échec éprouvé par Spinola, devant l'Écluse, au mois d'août 1604, dit, en parlant des morts : « Le « marquis de Renty, venu nouvellement d'Italie, fils de la

Philippe II prit une seconde alliance avec Anne de Loraine, veuve de René de Nassau-Chalon, prince d'Orange[1], et fille d'Antoine, duc de Loraine. De ce mariage vint Charle-Philippe, chevalier de la Toison d'or, qui laissa postérité[2]. Philippe III, fils aîné de Philippe II, de Jeanne d'Halluin-Comines[3], eut

« femme du comte de Solre, de la maison de Lalaing et de ce « renommé sieur de Montigny. » F° 543. 2° Anne de Croy fut la seconde femme de Philippe de Croy, seignenr de Molembais, Solre-le-Château, Turcoing, etc., en faveur dnqnel le roi Philippe II érigea, le 3 novembre 1590, la terre de Solre en comté. Il fut gouverneur de Tournai et du Tournésis, capitaine des archers, grand écuyer des archidncs et chevalier de la Toison d'or. Il mourut le 4 février 1612. Son fils, né de son premier mariage, avec Anne de Beauffort, épousa Jeanne de Lalaing, marquise de Renty dont il est parlé plus haut. — CH. A. DE CROY, *Mémoires guerriers*, 150, 153.

[1] René de Nassau, prince d'Orange, tué à l'âge de 32 ans, le 21 jnillet 1544, au siége de Saint-Dizier, avait éponsé, en 1540, Anne de Lorraine, née le 25 juillet 1522, fille d'Antoine, dnc de Lorraine et de Bar, comte de Vaudemont, et de Renée de Bonrbon, dame de Mercœur. Il ne laissa pas d'enfants de cette alliance, et sa riche succession passa à Guillaume de Nassau, dit *le Taciturne*. Voir ci-dessns, p. 348.

Nous devons faire observer que l'auteur omet de mentionner Lonise de Croy, fille de Philippe et d'Anne de Croy, mariée : 1° à Maximilien de Bourgogne, marquis de la Vere, et 2° à Jean de Bonrgogne, seigneur de Froimont et de Ham-snr-Sambre, gouvernenr de Namnr et chef des finances.

[2] Charles-Philippe de Croy est la souche des marquis d'Havré.

[3] Philippe de Croy, III° du nom, devenn dnc d'Aerschot, prince de Chimay, de Châtean-Portien, etc., par la mort de son frère aîné, obtint sa bande d'ordonnance et le commandement d'un régiment bas-allemand. Il prit part aux événements militaires de la fin du règne de Charles-Quint, ainsi, en octobre 1552, il investit Hesdin et contribua à la prise de la ville et du château; l'année suivante il fut fait prisonnier au combat de Talmas, (18 août 1559); enfin, il joua un rôle considérable pendant les troubles. Il mourut, à Venise, le 11 décembre 1595.—M. A. HENNE,

Charle[1], Marguerite, comtesse de Bossu, et Anne,

Règne de Charles-Quint, IX, 341; X, 58; M. GACHARD, *Notice sur les archives de Beaumont*, 22-31. Le duc d'Aerschot avait épousé, le 24 janvier 1559, Jeanne de Halewin, héritière de Halewin et Commines, vicomtesse de Nieuport, fille de Jean de Halewin et de Jossine de Lannoy, morte le 6 décembre 1581. Il contracta une seconde alliance avec Jeanne de Blois, fille de Louis de Blois, seigneur de Trelon, et de Charlotte de Humières, dont il n'eut pas d'enfants.

[1] Charles de Croy, né à Beaumont, le 1er juillet 1560, se mêla très jeune aux événements si graves et si agités de son temps. Il épousa le 3 septembre 1580, Marie de Brimeu, comtesse de Meghen. Elle lui apportait de grands biens, mais elle avait dix ans plus que lui et un caractère difficile. Elle l'entraîna à embrasser la réforme, et à passer en Hollande, où il fut très bien accueilli par le parti révolutionnaire. Il se trouvait à Anvers, quand le duc d'Anjou tenta de s'en emparer; il s'opposa, de toutes ses forces, à cette entreprise. Peu après, le Franc de Bruges lui offrit le gouvernement de cette partie de la Flandre, qu'il accepta. Ne partageant ni les sentiments, ni les projets du prince d'Orange et de ses partisans, il ne tarda pas à négocier la réconciliation du Franc ; il l'obtint, et au printemps de 1584, le traité fut signé. Le roi et le prince de Parme lui témoignèrent une grande satisfaction de sa conduite. Sa femme l'ayant quitté, pour retourner en Hollande, il s'empressa de rentrer dans le giron de l'église catholique. Il assista au combat de Couwestein; entra dans Anvers, à la suite d'Alexandre Farnèse et fit, avec lui, les campagnes de 1586 et 1587. L'année suivante, il secourut l'électeur de Cologne et prit Bonn. Il commanda les bandes d'ordonnances qui contribuèrent, en 1590, à faire lever le siége de Paris, et il accompagna le duc de Parme, en 1591, au secours de Rouen. Le roi le nomma, en 1593, grand bailli de Hainaut et de Valenciennes, et colonel d'un régiment de vingt enseignes wallonnes. Il accompagna le comte de Fuentes, gouverneur général des Pays-Bas, dans son expédition en France, et qui eut pour résultat la prise du Catelet, de Doulens et de Cambray (1595). La mort de son père, arrivée à la fin de cette année, le mit en possession de ses biens et de ses titres, sauf celui de prince de Chimay, qu'il portait depuis son mariage. En 1596, il remplaça le marquis de Varembon, dans le gouvernement d'Artois. Il alla recevoir le serment de Henri IV sur l'exécution du

l'aînée, qui porta ce riche héritage à Charle de Ligne, son époux[1].

traité de Vervins et il assista à l'assemblée des États-Généraux de 1598. Le collier de la Toison d'or, le renouvellement des commissions de grand bailli de Hainaut, de capitaine de cinquante hommes d'armes et la nomination de conseiller d'État, tels furent les actes favorables au duc d'Aerschot, qui signalèrent le commencement du règne des archiducs, ou plutôt de Philippe III. Il présida souvent les États-Généraux assemblés en 1600. Il prit part à l'expédition de l'archiduc, au secours de Bois-le-Duc en 1603, enfin, le 18 avril 1605 « il a pleu à ce bon Dieu, de par « la mort de dame Marie de Brimeu... le délivrer de la captivité, « des peines et des travaux qu'il avoit endurés avec icelle. » (*Mémoires autographes.*) Il résolut aussitôt de contracter une autre alliance, dans l'espoir de transmettre à sa descendance, ses biens et ses titres. Le 18 décembre de cette même année, il épousa, avec une pompe extraordinaire, sa cousine Dorothée de Croy, fille de Charles-Philippe de Croy, premier marquis d'Havré, élevé à la dignité de prince du Saint-Empire, le 6 août 1594, et de Diane de Dammartin, fille de Louis de Dammartin, baron de Fontenoy-le-Château et de Fenestrange, et de Philippine de la Marck, dame de Jametz et de Saulcy. Son espoir ne se réalisa pas; il mourut le 13 janvier 1612, sans postérité légitime. Il avait disposé de la majeure partie de ses biens, en faveur des enfants de sa sœur aînée, mariée à Charles de Ligne, premier prince d'Arenberg et de la branche de Croy-Havré. Il nous a laissé des Mémoires autographes, très curieux, publiés, en 1845, par le baron De Reiffenberg, sous le titre d'*Une existence de grand seigneur au seizième siècle.*

[1] Marguerite de Croy épousa : 1° le 2 septembre 1584, Pierre de Henin-Liétard, comte de Boussu, fils de Maximilien Ier de Henin-Liétard, comte de Boussu, et de Caroline de Werchin, mort sans postérité le 21 avril 1598; 2° Wratislas, comte de Fürstenberg. Son frère lui légua ses terres et seigneuries situées en Artois, telles que Lillers, Malanoy, Saint-Venant, Quernes, Buesnes, etc. — *Mémoires autographes du duc de Croy*, 259.

Anne de Croy épousa, le 4 janvier 1587, Charles de Ligne, premier prince d'Arenberg. Leurs enfants héritèrent de la plus grande partie des biens et des titres de leur oncle, le duc de Croy et d'Aerschot, prince de Chimay. — M. Gachard, *Notice*

Charle de Trazegnies s'est distingué au siège d'Ostende[1] et dans toutes les expéditions que l'archiduc Albert a faites en la Belgique, comme il conste par l'érection qu'il a faite de sa baronie de Trazegnies, en marquisat, le 8 février 1614. Charle avoit épousé Adriene de Gavre, fille aînée du comte de Baurieux. Le cadet légitime d'un souverain de la Bourgogne eut pour appanage la franche ville et terre de Trazegnies, qui confine aux provinces de Brabant, de Hainau, de Namur et de Liège, où ils ont toujours exercé le droit de souveraineté, et, où les ducs de Brabant et[2] de Hainau se sont quelques fois trouvés aux tournois que les seigneurs dudit lieu ont donnez. La tige de cette maison est Gillion, premièrement époux de Marie, comtesse d'Ostervant, proche parente du comte de Hainau et puis de Gratiane, sultane de Babilone. Ses descendans vendirent la terre d'Ath au comte de Hainau, pour s'aller signaler en la Terre-Sainte. Ils furent aussi connetables de Flandre. Cette branche compta jusques à sept générations; la dernière se termina en Agnès, héritière de Trazegnies, qui épousa Eustache V, seigneur du Rœux, cadet du comte d'Hainau, qui prit le nom et les armes de Trazegnies, et qui les transmit à Otton, baron de Trazegnies et de Silly, pair de Hainau, qui continua aussi sa postérité jusques à sept générations, qui se termina à

sur les archives de Beaumont, 51 et suiv.; *Mémoires autographes*, 258, 260, 261 et suiv.

[1] Cependant il n'est cité dans aucune circonstance, soit par CHRIST. DE BONOURS, soit par MONPLEINCHAMP lui-même; il est du reste certain qu'il n'exerça aucun commandement de quelque importance à ce siége.

[2] Les comtes de...

Anne, héritière de Trazegnies, qui se maria, le dernier de juillet 1414, à Arnou de Looz-de-Chini, dit de Hamal[1].

Arnou, suivant l'exemple d'Eustache de Hainau, quitta le nom et les armes de Looz-Chini-Hamal, pour prendre celles de Trazegnies. Il transmit néamoins celles de Hamal à son cadet[2]. Un de ses fils épousa Jeanne, fille de Richard, baron de Mérode[3], duquel il y eut une fille nommée Marie de Hamal, qui épousa Guilleaume de Croy, marquis de Chèvre, gouverneur et favori de Charles-Quint, surnommé la

[1] Comme presque toutes les familles anciennes, celle de Trazegnies a sa légende, assez mal reproduite par l'auteur, qui a cependant écrit : « *L'histoire véritable de Gillion de Trazegnies.* » Bruxelles, chez Jean de Smedt, 1703, in-12. Il est hors de doute que diverses familles ont successivement possédé la seigneurie de Trazegnies, dont elles ont pris le nom. Au commencement du xv[e] siècle, elle appartenait à Anne, héritière et dame de Trazegnies, de Silly, des Francs-fiefs de Rognons, d'Autreppe, de Heppignies, etc., fille d'Anseau ou Anselme de Trazegnies et de Mathilde de Lalaing. Le 30 juillet 1414, elle épousa Arnould, baron de Hamal, seigneur d'Elderen, qui se rattachait, disait-on, à la maison de Looz. Cette parenté semble justifiée par les termes du diplôme impérial du 20 octobre 1601, qui conférait le titre de comte du Saint-Empire à Guillaume de Hamal, seigneur de Gomignies, et par les lettres-patentes des archiducs, du 8 février 1614, portant érection de la seigneurie de Gomignies en comté, en faveur du même personnage.

[2] C'est précisément le contraire qui arriva : Arnould ne quitta ni le nom ni les armes de Hamal et il les transmit à son fils aîné Guillaume, qui continua la lignée. Mais, suivant un usage très fréquent à cette époque, son second fils, Anseau ou Anselme, fut institué principal héritier des biens de sa mère et prit le nom et les armes de Trazegnies.

[3] Guillaume de Hamal, seigneur d'Elderen, cité à la note précédente, épousa Marguerite de Mérode, dame de Rummen, fille de Richard, baron de Mérode et de Frentz, seigneur d'Oolen et de Westerloo, et de Béatrix, dame de Petersheim.

gloire de la maison de Croy, ils sont enterrez aux Célestins de Heverle, prez de Louvain, qu'ils ont fondez[1]. Un autre de ses fils épousa l'héritière d'Armuyde qui est un vicomté, et un port de la Zélande[2]. Son fils Jean[3], qui épousa Michelle de Ligne fut grand chambellan, conseillier d'État et amiral de Philippe le Beau, roi d'Espagne et archiduc d'Autriche. Son fils Jean épousa Isabelle de Werchin[4]. Il fut grand chambellan de l'empereur Charle-Quint, chevalier, et doyen de la Toison-d'Or, général de ses armées dans les provinces de Luxembourg, de Hainau, de Namur et de Liége; il épousa, au nom de l'empereur Charle-Quint, Isabelle de Portugal[5]. Son

[1] Marie-Madeleine de Hamal, dame d'Elderen, etc., épousa, en premières noces, en 1478, Adolphe, comte de la Marck, sire et burgrave d'Arenberg; elle était veuve, en 1480, et elle se remaria avec Guillaume de Croy, seigneur de Chièvres.

[2] Anseau de Hamal, baron de Trazegnies et de Silly, épousa, le 12 février 1435, Marie d'Arnemuyden, fille aînée de Gille, seigneur d'Arnemuyden, d'Inchy, d'Ugies, etc., et de Marie Chabot, dame de Sémeries; d'autres disent Anne Van Borsselen.

[3] Jean de Trazegnies, fils aîné d'Anseau et de Marie d'Arnemuyden, conseiller et chambellan de l'empereur Maximilien et de Philippe-le-Beau, son fils, épousa le 3 août 1463, Sibille de Ligne, fille de Michel de Ligne, baron de Barbançon, seigneur de la Bussière et de Bonne-d'Abbeville. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, III, 203; IV, 223.

[4] Jean II, baron de Trazegnies et de Silly, épousa Isabeau de Werchin, dame de Merlemont et de Liettres, fille de Nicolas de Werchin, sénéchal héréditaire de Hainaut et de Yolende de Luxembourg, dame de Roubaix et de Richebourg; il fut élu chevalier de la Toison d'or dans le chapitre tenu en 1516. — Christyn, *Jurisp. héroïca*, quartiers de Gillion de Trazegnies.

[5] C'est Charles Poupet, seigneur de la Chaux, ambassadeur de Charles-Quint à Lisbonne, qui épousa le 1er novembre 1525, l'infante Isabelle, par procuration. Le mariage fut célébré à

fils Charle épousa Marie de Palant de Culembourg[1]. Il eut la mercede de la Toison-d'Or, mais il n'en prit pas possession, ayant été prévenu de la mort[2]. Charle, son fils, qui est celui qui s'est trouvé dans le siège d'Ostende[3], d'Adrienne de Gavre, eut Gillion Otton, marquis de Trazegnies, qui épousa Jaqueline de Lalain, veuve du comte de Middelbourg[4], fille aînée du comte d'Hooghstraten, chevalier de la Toison-d'Or et gouverneur de la province d'Artois[5]; il fut gouverneur de Philippeville, et après gouverneur et capitaine général de la province d'Artois. Par une confiance et par un honneur particulier, il eut conjointement, pendant plusieurs années de guerre, le gouvernement de deux provinces, savoir celui de Tournai et d'Artois. Il laissa une postérité digne de ses ancêtres. Deux de ses fils épousèrent deux héritières; Eugène, l'aîné, épousa Charlotte de Mérode, comtesse de Villemont, dame de Clermont et de plusieurs autres terres[6]; Octave-Joseph, son quatrième

Séville, le 16 mars 1526. — M. A. Henne, *Histoire du règne de Charles-Quint*, IV, 91, 103.

[1] Marie de Pallant était fille aînée d'Everard, baron de Pallant, seigneur de Culembourg et de Witthem, et d'Anne de Lalaing.

[2] Nous croyons que c'est une erreur, le nom de Charles de Trazegnies ne figure pas sur la liste des chevaliers de la Toison d'or, mais il fut créé chevalier, par lettres du roi Philippe II, du 17 avril 1598. — *Nob. des Pays-Bas*, IV, 224.

[3] La baronnie de Trazegnies fut érigée en marquisat, en sa faveur, le 8 février 1616.

[4] Philippe, baron de Mérode et du Saint-Empire, comte de Middelbourg.

[5] Charles de Lalaing, comte de Hoogstraeten et de Rennebourg, avait épousé Alexandrine de Langlée, dite de Wavrin.

[6] Eugène-François-Charles, marquis de Trazegnies, épousa

fils, épousa l'héritière de Wissocq de Bomy[1]; son cinquième fils Procope, épousa Marie-Louise d'Arragon, nièce du duc de Terra-nova[2]; ses deux autres fils, Albert, vicomte de Bilstein, est prévost du très-illustre chapitre de Nivelle et somelier de la Courtine de la chapelle royale, et l'autre, nommé Ferdinand, est mort prévost de Louvain. Sa fille aînée a été mariée à Charle de la Baume, marquis de Saint Martin[3], et la seconde à Ferdinand, comte de Hamal, baron de Vierve[4]. Les petites filles[5] sont madame la comtesse d'Aubigny et madame la chancelière, marquise d'Herzelle d'aujourd'hui[6].

Catherine-Charlotte de Mérode, dame de Villemont, Clermont et Ermesbach, fille unique d'Arnould Scheyffaerdt de Mérode, seigneur de Clermont et d'Ermesbach, et de Bonne de Barbançon, dame de Villemont.

[1] Octave-Joseph de Trazegnies, vicomte d'Armuyden, éponsa Marie-Anne-Françoise de Wissocq, dame de Bomy, chanoinesse de Nivelle, fille de Gabriel, seigneur de Bomy, et d'Élisabeth de Hennin-Fosseux, unique héritière de sa maison.

[2] Procope de Trazegnies ne figure pas dans la généalogie de sa famille donnée par le *Nobiliaire*, IV, 225. Voir Stein d'Altenstein, II, 198.

[3] Anne-Françoise-Thérèse de Trazegnies, chanoinesse ds Sainte-Waudru, à Mons, épousa en 1663, Charles de la Baume, baron de Pesmes, maître de camp d'un tercio bourguignon, veuf de sa cousine Albertine-Marie de la Banme, marqnise de Saint-Martin.

[4] Brigitte-Marguerite-Isabelle de Trazegnies, chanoinesse de Maubeuge, épousa, le 23 février 1675, Ferdinand-Joseph, comte de Hamal, baron de Vierves, seigneur d'Oignies, du Mesnil, ds Treigne et des deux Matagne. Elle fut sa première femme.

[5] Les petites-filles de Gillion-Othon de Trazegnies et de Jaqueline de Lalaing; qnant aux petits-fils, Gillion-Othon Procope, marié à Philippine de Croy-Rœulx et Gérard, ils moururent sans postérité.

[6] Jaqueline-Thérèse de Trazegnies, chanoinesse de Nivelles, morte en 1735, épousa : 1° Ignace de Rubempré, dit le comte

Un prince d'Arembergh[1] fut envoyé au secours de Charle IX, roi de France, avec son armée belgique et puis il contribua à la victoire que Henri III remporta sur le prince de Condé, chef des Huguenots, prez de Basac, l'an 1568. Aremberg, chargé de lauriers françois, revint en son gouvernement de Frise et il sacrifia sa vie au service du roi Philippe II devant Heyligherlée[2]. Sa veuve, comtesse de la Mark, fut gouvernante d'Elisabet, fille de l'empereur Maximilien, épouse de Charle IX, roi de France, qui donna à la conductrice de son épouse, un bijoux de 10,000 francs, dans la ville de Maizière[3]. Aprez

d'Aubigny, et 2° en 1699, Charles Philippe-Brigitte-Dominique de Guines, dit de Bonnières, comte de Nieurlet. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, IV, 227.

Brigitte-Thérèse de Trazegnies, chanoinesse de Maubeuge, morte en 1705, fut la seconde femme de Guillaume-Philippe, marquis de Herzelles, chancelier de Brabant, mort en 1698. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, II, 559 et 561.

[1] Jean de Ligne, *comte* d'Arenberg, souche de la maison actuelle d'Arenberg. — Du Cornet, II, 134.

[2] Ce passage est fautif sous le double rapport des faits et de la chronologie; le comte d'Arenberg partit de Cambrai, « le jour de la Saint-Martin » (11 novembre 1567), pour entrer en France, à la tête des bandes d'ordonnances du duc d'Aerschot, du comte du Rœulx, du comte de Boussu, du baron de Montigny, et de quatre compagnies de chevaux-légers bourguignons. Voyez les *Mémoires de* Fery de Guyon, qui était maréchal des logis de ce corps, 156, 157; M. Gachard, *Correspondance de Philippe II*, I, 591, 597 et 602.

La bataille de Bassac ou de Jarnac, fut livrée le 13 mars 1569, par Henri de Valois, duc d'Anjou, qui ne prit le nom de Henri III qu'après la mort de son frère Charles IX, arrivée le 30 mai 1574. Le comte d'Arenberg ne put assister à cette bataille, par le motif qu'il périt glorieusement à Heiligerlée, le 24 mai 1568. — *Bulletins de la commission royale d'histoire*, 1re série, XVI, 311 et suiv.

[3] Marguerite de la Marck, comtesse souveraine d'Arenberg,

ses saints voyages, elle se retira à Nancy, prez de la duchesse de Loraine, nièce de Charle-Quint, qui l'aimoit comme sa propre mère[1]. Ce fut là qu'elle tint sur les fonds le duc de Vaudémont[2]. L'aîné[3] de cette dame, qui se nommoit Charle, fut toujours fidelle au roi, et il en reçut de grandes faveurs. Il présida au traité de paix que l'Espagne fit avec l'Angleterre ; il fut chef des finances, colonel des Alemans, amiral et ôtage pour la paix de Vervins[4]. Il se retira à Enghien,

fille de Robert II de la Marck, seigneur d'Arenberg et de Walburge d'Egmont-Buren, fut gouvernante, puis dame d'atours de l'archiduchesse Élisabeth, seconde fille de l'empereur Maximilien II et de Marie d'Autriche, fille de Charles-Qnint. Élisabeth fnt mariée, à Mézières, le 26 novembre 1570, à Charles IX, roi de France. — Sismondi, *Hist. des Français*, XIII, 227.

[1] Christine, fille de Christiern II, roi de Danemarck, et d'Isabelle d'Autriche, sœur de Charles-Qnint, née en 1523, éponsa : 1° François Sforce, duc de Milan, mort sans enfants, le 24 octobre 1535; 2° François, duc de Lorraine et de Bar, mort le 12 juin 1545, à l'âge de 28 ans. Il était fils d'Antoine, duc de Lorraine, et de Renée de Bourbon.

[2] François de Lorraine, comte de Vaudemont, né le 27 février 1572, troisième fils de Charles, dnc de Lorraine et de Bar, et de Claude de France, fille de Henri II, et de Catherine de Médicis, était petit-fils de François, duc de Lorraine, et de Christine de Danemarck.

[3] Le fils aîné de Marguerite de La Mark, comtesse d'Arenberg.

[4] Charles, prince-comte d'Arenberg, chevalier de la Toison d'or, capitaine d'une bande d'ordonnance, colonel d'un régiment de piétons bas-allemands, amiral et capitaine général de la mer, conseiller d'État d'épée, chef du conseil des finances et gouverneur du duché de Gueldre, fut envoyé à Paris après la paix de Vervins, avec l'amirante d'Aragon, le président Richardot, le dnc d'Aerschot, le maître-de-camp don Louis Velasco et l'audiencier Verreycken, afin de recevoir le serment de Henri IV sur l'observation dn traité. Il avait été désigné, en 1587, pour prendre le gouvernement provisoire des Pays-Bas, en cas de

que notre archiduc lui permit d'acheter[1], il y bâtit les

mort du comte de Mansfeld. Le traité entre l'Espagne et l'Angleterre fut signé le 29 août 1604, il avait été négocié, de la part de l'Espagne, par don Fernand de Velasco, connétable de Castille. Le prince d'Arenberg avait été envoyé par l'archiduc Albert au roi Jacqnes Ier, avec le président Richardot et l'audiencier Verreycken. — *Mémoires guerriers*, 156.

[1] Enghien, l'une des baronnies-pairies du Hainant, était en la possession, dès le XIe siècle, d'une noble et puissante famille qui en prit le nom. En 1381, Louis d'Enghieu hérita de son neven Gauthier, VIe du nom, et devint, à la fois, seigneur d'Enghien, comte de Conversan et de Brienne. Il eut deux filles de sa femme, Jeanne de San-Severino; l'aînée Marguerite, dame d'Enghien, épousa Jean de Luxembourg, seigneur de Richebourg et de Beaurevoir, fils de Gny, comte de Ligny. Elle lui apporta Enghien et les comtés de Brienne et de Conversan. Leur fils aîné, Pierre de Lnxembourg, mort le 31 août 1433, fut pére de Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, connétable de France, décapité à Paris, le 19 décembre 1475. Le 2e fils du connétable et de Jeanne de Bar, Pierre de Luxembourg, 2e du nom, comte de Saint-Pol, de Marle, de Soissons, vicomte de Meaux, mourut au château d'Enghien, le 25 octobre 1482, laissant de Marguerite de Savoie, deux filles, Françoise et Marie. La première épousa Philippe de Cléves, seignenr de Ravestein, elle n'en eut pas d'enfants et transmit à sa sœur la seignenrie d'Enghien. Marie de Luxembourg, comtesse de Conversan, de Marle et dame d'Enghien, épousa, en secondes noces, le 8 septembre 1487, François de Bourbon, comte de Vendôme, qni, sons le nom de comte d'Enghien, gagna, en 1544, la bataille de Cérisolles. Cette alliance fit passer les biens de la maison de Luxembourg dans celle de Bourbon. Marie de Luxembourg fut mère de Charles de Bourbon, premier duc de Vendôme, seigneur d'Enghien. De son mariage avec Françoise d'Alençon, fille de René, duc d'Alençon, comte du Perche, et de Margnerite de Lorraine, Charles de Bonrbon ent Antoine, duc de Vendôme et à titre de sa femme, Jeanne d'Albret, roi de Navarre et prince de Béarn; d'eux est né Henri de Bourbon, roi de France, sous le nom de Henri IV, qu'un acte du 25 mai 1586, qualifie de : « Roi de Navarre, premier prince du sang, pair de France, duc « de Béarn et du Vendômois, sieur souverain de Hautbourdin « et Amerin et *seigneur* d'Enghien. » Il vendit, en 1606, cette

capucins, et il y fut enterré, le 18 janvier 1616[1]. Anne de Croy, sa veuve, y a doté le cloître de Nazaret[2]. Son aîné[3] a marché sur les traces de ses ancêtres, son puiné Alexandre, prince de Chimay et comte de Beaumont mourut jeune[4], le troisième est le père Désiré, qui a suivi son frère dans l'ordre séraphique[5].

Cette maison d'Arembergh subsiste dans le fils de la duchesse d'Arschot Arembergh-Grana. Cet enfant de bénédiction est le fils et le neveu des deux héroïques Arembergh les victimes de la bataille de Neu-

seigneurie au prince-comte Charles d'Arenberg, dont les descendants possèdent encore de nos jours ce riche domaine. Mademoiselle de Montpensier, qui ignorait sans doute que son grand-père l'avait vendu, le visita en 1671, et dit dans ses Mémoires : « Le château est grand, mais vieux. Pour le jardin, c'est la plus « belle chose du monde et la plus extraordinaire, mais il fau- « droit un temps infini pour en faire la description. » — IV, 282, *édit. de Chéruel*, 1859.

Le nom d'Enghien, donné d'abord à Nogent-le-Rotrou, en Perche, puis à Isoudun, en Berry, et enfin au duché-pairie de Montmorency, devint le titre des aînés de la maison de Condé. — MIRÆUS, *Chron. belg.*

[1] Il mourut le 18 juin 1616, au château d'Enghien, à l'âge de 64 ans. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, III, 220.

[2] Les enfants d'Anne de Croy héritèrent de son frère Charles, duc de Croy et d'Aerschot, prince de Chimay, dont il est parlé plus haut.

[3] Le fils aîné d'Anne de Croy, Philippe, prince d'Arenberg, duc d'Aerschot et de Croy, et gouverneur du comté de Namur, né le 18 octobre 1587, et mort à Madrid, le 25 septembre 1640.

[4] Alexandre de Ligne-Croy-Arenberg, 3e fils de Charles, prince d'Arenberg, et d'Anne de Croy, fut tué le 16 août 1629, à la surprise de Wesel. Il avait épousé Madeleine d'Egmont, dont il eut trois enfants.

[5] Charles, prince d'Arenberg, et Anne de Croy eurent onze enfants; deux se firent capucins : Antoine, en religion père Charles, et Eugène, en religion père Didier.

heusel et de Salankemen contre les Ottomans[1]. Je donnerai plus de jour à mon histoire, en vous donnant la maison de la Mark et d'Arenberg. Mark est la ville capitale du comté de la Mark dans la Vesphalie[2]. Le marquis de Brandebourg l'a eue de l'héritage de la maison de Juliers[3]. Elle est sur la Lippe au midi; elle a la Vesphalie au levant, Munster au septentrion, au midi et au couchant le duché de

[1] Léopold-Philippe-Charles-Joseph, duc d'Arenberg, d'Aerschot et de Croy, prince du Saint-Empire, né le 14 octobre 1690, était fils aîné de Philippe-Charles-François, duc d'Arenberg, d'Aerschot, etc., et de Marie-Henriette de Caretto Savona y Grana, fille d'Othon-Henri, marquis de Caretto Savona y Grana, comte de Millesimo, gouverneur général des Pays-Bas, et de Marie-Thérèse de Herberstein. Le duc Philippe d'Arenberg mourut le 25 août 1691, à Peterwaradin, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Salankemen contre les Turcs. Son frère puîné, Alexandre-Joseph, dit le prince d'Arenberg, avait été tué, le 7 juillet 1683, dans un combat contre les Turcs. Quant à Léopold-Philippe, fils et neveu de ces deux seigneurs, il apprit le métier des armes sous le prince Eugène de Savoie, et devint un capitaine distingué. Il se signala dans les campagnes de 1708 et 1709, contre la France; en 1717 contre les Turcs, et dans la guerre de la succession d'Autriche. Il mourut le 4 mars 1754. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, III, 225, 226 et suiv.

[2] Le château de la Marck était le chef-lieu du comté de ce nom.

[3] Jean-Guillaume, duc de Clèves, de Juliers et de Berg, comte de la Marck et de Ravensberg et seigneur de Ravenstein, etc., mourut sans enfants, le 25 mars 1609. De nombreux prétendants se disputèrent sa succession et l'intervention de l'empereur, des rois de France et d'Espagne et des Provinces-Unies donnèrent à cette compétition une grande importance. Mais l'électeur de Brandebourg et le duc de Neubourg se mirent en possession, à la suite d'un traité provisionnel, signé le 12 novembre 1614. L'électeur eut le duché de Clèves et les comtés de la Marck et de Ravensberg; le duc de Neubourg obtint les duchés de Berg et de Juliers, moins la ville de ce nom, qui lui fut remise en vertu du traité des Pyrénées (1659).

Berg. C'est de là que la maison de Marck tire son nom[1]. Engelbert mourut en prison l'an 1277; de Cunegonde de Schasswembourg il eut Everard et Agnez, épouse de Henri de Mont, seigneur de Vindeck[2]. Everard combatit à la bataille de Voring, prez de Cologne, pour Jean, duc de Brabant en 1288[3]. Il mourut en 1308, laissant d'Ermengarde de Mont[4], Engelbert second, qui de Matilde dame d'Aremberg, fille unique de Jean d'Aremberg[5], eut Everard second, qui épousa Marie de Los, dame de Lumain et de Neuchateau en Ardenne[6], prez de Monpleinchamp, dont

[1] Arnould de la Marck conclut, en 1203, un traité avec les Brabançons et les habitants de Cologne; Adolphe de la Marck fut témoin d'un diplôme du roi des Romains Henri VII, donné en 1222; son fils Englebert, de son mariage avec Cunegonde de Schauwenbourg eut Everard et Agnès. — MIRÆUS, *Chron. belg.*, 362. C'est lui qui prit le premier le nom de la seigneurie de la Marck, et il la fit ériger en comté.

[2] Henri de Berg, seigneur de Windeck, et son frère Adolphe, comte de Berg, assistèrent tous deux à la bataille de Woeringen, comme alliés du duc de Brabant.— M. A. HENNE, *Jean Ier, dit le Victorieux*, *Trésor national*, 1843, IV, 185.

[3] Le samedi 5 juin 1288. — *Ibid.* 181.

[4] Everard de la Marck avait épousé en 1293, Ermengarde, fille d'Adolphe, comte de Berg. — MIRÆUS, l°. c°.

[5] Englebert de la Marck, 2e du nom, fut marié deux fois : 1° A N... de Wesemael, dont il eut trois enfants : *a.* Adolphe, qui épousa, en 1332, Marguerite, fille et héritière de Thierry, comte de Clèves, et qui devint la souche des ducs de Clèves et de Nevers. *b.* Englebert, évêque de Liége. *c.* Adeleyde. 2° A Mathilde, fille unique et héritière de Jean, comte d'Arenberg, burgrave de Cologne; de cette alliance sont sortis les la Marck-Arenberg.

[6] Everard, 2e du nom, comte d'Arenberg, épousa Marie de Looz, fille unique de Louis de Looz, seigneur de Lummen et de Neufchâteau (en Ardenne), et de N... dame de Lummen. Il mourut en 1387.

il eut Everard troisième, qui épousa Marie de Braquemont-Sedan-Florenville[1]. Il en eut Jean premier, qui en 1443 d'Agnez de Vernembourg[2], eut Everard, qui a fait la branche d'Aremberg, que Maximilien II a érigée en principauté, en faveur de la maison d'Arschot[3]. Albert d'Aremberg, fils de Robert et de Claudine, comtesse du Rhin, épousa Marie, fille et héritière d'Everard, prince de Barbanson[4], de la-

[1] Everard, 3e du nom, épousa : Io en 1410, Marie de Bracquemont, fille de Guillaume, seigneur de Sedan et de Florenville; 2o en 1422, Agnès de Rochefort, unique héritière de Jean, seigneur de Rochefort (en Famene), et d'Isabelle, dame d'Agimont.

[2] Jean, 1er de la Marck, seigneur d'Arenberg et de Sedan, eut plusieurs enfants d'Agnès, fille de Robert, comte de Vernenbourg. Everard IV continua la branche des la Marck-d'Arenberg; Robert forma la branche des seigneurs de Sedan, ducs de Bouillon, et Guillaume, dit le *Sanglier des Ardennes*, fut la souche des seigneurs de Lummen, Sleiden, Seraing; elle conserva le titre de comtes de la Marck.

Everard IV de la Marck, seigneur d'Arenberg, et de Mirwart, dont il fit relief en 1471, fut père de Robert de la Marck, seigneur d'Arenberg, qui épousa Walburge d'Egmont, fille de Florent d'Egmont, comte de Buren et de Leerdam, seigneur d'Ysselstein, et de Marguerite de Berghes. De cette alliance vinrent Robert de la Marck, premier comte d'Arenberg et Marguerite; celle-ci fut héritière de son frère et porta le comté d'Arenberg dans la maison de Ligne par son mariage, conclu en 1547, avec Jean de Ligne, cité plus haut, 397, notes 1 et 2, fils aîné de Louis, baron de Barbançon, pair du Hainaut, seigneur de la Bussière et de Gouy, et de Marie de Berghes. — Miræus, 402; — Louvrex, IV, 224, 225; *Nob. des Pays-Bas*, III, 217.

[3] Le titre de *duc d'Aerschot* n'est entré dans la maison de Ligne-Arenberg qu'après 1612, tandis que l'érection du comté d'Arenberg en principauté est bien antérieure. — Du Cornet, II, 134.

[4] Le 8 février 1614 la baronnie de Barbançon fut érigée en principauté, en faveur de Robert de Ligne, fils puîné de Jean

quelle il eut Octave et Isabelle d'Aremberg. Albert, prince de Barbanson étoit petit-fils de Jean de Ligne, qui prit le nom d'Aremberg, en épousant Marguerite de la Marck, héritière du comté d'Aremberg.

Le duc[1] Octave, prince de Barbanson, qui a défendu Namur en 1692, est frère de la princesse Isabelle[2]; il a deux filles de son épouse de la maison de Manriquez de Lara[3]. Isabelle, d'Albert-François de Lalain, eut Marie-Gabriele la Ringrave douairière; et d'Ulric de Virtemberg, elle eut, en 1653, la princesse Marianne[4]. Nous avons vu deux frères d'Aremberg, gouverneurs de Hainau, immédiatement avant

de Ligne, et de Marguerite de la Marck, comtesse d'Arenberg. Il avait éponsé Claudine, fille unique de Jean-Philippe Wild et Rheingraf de Daun et de Kirbourg, comte de Salm et de Diane de Dammartin. Leur fils, Albert, épousa Marie de Barbançon, vicomtesse de Dave et dame de Soye, fille aînée et principale héritière d'Everard de Barbançon, vicomte de Dave, seigneur de Villemont et Montjardin, et de Louise d'Oost-Frise. C'est évidemment par erreur que l'auteur donne à Everard de Barbançon, le titre de prince, il confond le nom patronymique avec celui de la seigneurie.

[1] Octave-Ignace de Ligne-Arenberg, prince de Barbançon, gouverneur du comté de Namur et tué à la bataille de Nerwinde, le 29 juillet 1693, n'avait aucun droit au titre de *duc* que lui concède bénévolement l'auteur.

[2] Isabelle-Marie-Madeleine de Ligne-Arenberg, épousa : 1º Albert-François de Lalaing, comte de Hoogstraeten, et 2º en 1651, Ulric, duc de Wurtemberg.

[3] Octave, prince de Barbançon, avait épousé le 7 janvier 1672, Marie-Thérése Manrique de Lara. — *Nob. des Pays-Bas*, III, 236 et suiv.

[4] Marie-Gabrielle de Lalaing, héritière de son frère, François Paul, épousa Charles-Florentin Wild et Rheingraf de Daun et de Kirbourg, comte de Salm, baron de Tonrnebu. Quant à la princesse Marianne-Ignace de Wurtemberg, fille du 2e mariage d'Isabelle de Ligne-Arenberg, elle mourut, en 1693, chez les Ursulines de Lyon. — *Ibid.* 106, 236.



le prince de Rache[1]; l'un est mort sans postérité, et il a laissé Madelene de Borgia, qui se félicite, avec sujet, d'être la petite-fille de saint Borgia, troisième général des Jésuites[2]; le second des Aremberg qui a succédé à son frère au gouvernement de Hainau, avoit épousé la princesse de Cusance, qui se tient à Louvain ou à Heverlé, où sont les tombeaux magnifiques des Croï-Aremberg[3]. Ses deux fils ne trouvant pas la Belgique assez vaste pour leur grand cœur, ont été chercher la belle gloire de leurs ancêtres, en combatant contre les infidelles, où ils sont morts au lit d'honneur, en donnant toutes les marques d'une

[1] Eugène-Louis de Berghes-Saint-Winnoc, créé prince de Rache, le 31 décembre 1681, fut nommé grand bailli du Hainaut, le 10 mai 1682, reçut le collier de la Toison d'or, le 9 octobre, 1687, et mourut, à Mons, le 14 avril 1688.—*Nob. des Pays-Bas*, VII, 67 et 249.

[2] Philippe-François, duc d'Arenberg, d'Aerschot et de Croy, et gouverneur de la Franche-Comté, en 1668, puis grand bailli du Hainaut, avait été créé duc d'Arenberg, en 1644. Il avait épousé Marie-Madeleine de Borgia, fille de François de Borgia et de Centellas, duc de Gandia, comte d'Oliva, marquis de Lombay et d'Artémise Doria. — *Ibid.* III, 224. Si cette dame avait la gloire de citer saint François Borgia dans son ascendance, elle devait éprouver le regret de voir figurer dans sa famille les noms de César et de Lucrèce Borgia!!! Le duc d'Arenberg et d'Aerschot et sa femme sont cités dans les *Mémoires de mademoiselle de Montpensier*, IV, 292, 293, 295, 296, 297.

[3] Charles-Eugène d'Arenberg, d'abord chanoine de Cologne et de Strasbourg, quitta l'église pour épouser Henriette de Cusance, fille de Claude-François de Cusance, baron de Beauvoir, et d'Ernestine de Witthem, dame de Sebourg et de Boesinghe, et veuve de Ferdinand-François-Juste de Rye, marquis de Varembon. Il fut fait grand bailli du Hainaut le 12 juillet 1675, chevalier de la Toison d'or en 1678 et mourut le 26 juin 1681. — *Ibid.* III, 225.

valeur héroïque. L'aîné qui est demeuré à la bataille de Salankemen, en 1691, avoit épousé la fille du marquis de Grana, mort gouverneur de la Belgique, à Marimont[1]. La sœur du duc et du prince d'Aremberg, qui ont signé leur foi et leur courage de leur sang, en Hongrie, est l'épouse du comte d'Egmond, général de la cavalerie du roi[2].

Quoique le comte de Buquoi ait relevé Velasco général d'artillerie, la Belgique, et singulièrement la ville d'Ostende, ne laisse pas d'avoir de grandes obligations à ce nom immortel de Velasco, dont les comtes de Salazar étoient les decendans.

Claude de Laberlot ou Labourlotte, comme on le nomme communément, mérite d'avoir ici un rang distingué. Sa naissance tient de celles des grands hommes, qui sont souvent douteuses; la Loraine se l'attribue, la Bourgogne la lui dispute[3]. Le nom de Claude favorise les Bourguignons; d'où qu'il soit, il est certain qu'il nous est venu de bon lieu. Le grand nombre d'ennemis qu'il a eus, sont des convictions de son mérite extraordinaire : la foudre de l'envie passe les buissons, et elle s'attache aux hauteurs. Ils disent qu'il étoit de basse extraction et qu'il avoit manié le rasoir et la lancette avant de manier l'épée et la pique; mais ceux qui sont exempts de passion, en

[1] *Nobiliaire des Pays-Bas*, III, 226, 227.

[2] Marie-Thérèse d'Arenberg, épousa : 1° le 15 mai 1683, Othon-Henri, marquis de Caretto de Savona y Grana, comte de Millesimo, gouverneur général des Pays-Bas, dont elle fut la 2e femme; 2° le 10 février 1687, Louis-Ernest, comte d'Egmont, prince de Gavre, marquis de Renty, général de la cavalerie, et mort à Bruxelles, le 17 septembre 1693. — *Ibid.* 226.

[3] Voir ci-dessus, 84 note 2.

parlent autrement. Ils disent qu'en effet, il savoit de bons remèdes pour les blessures, mais que c'étoit une étude que la curiosité et la charité et non pas la nécessité lui avoient inspirée, et qu'il y a autant d'injustice de le faire passer pour barbier ou pour chirurgien, qu'il y en auroit de faire passer madame Fouquet, vicomtesse de Melun[1] pour une charlatane, à cause qu'elle donnoit des remèdes aux pauvres; remèdes que l'on a imprimez, et qui ont de l'approbation. Ce fut la même bévue qui fit passer pour fils de médecin le seigneur Robert de Cotereau, le libérateur de Charle-le-Hardi à la bataille de Montleheri, parce que le père de ce cavalier étoit un gentilhomme qui, par inclination particulière, s'étoit apliqué à l'étude de la médecine. Ce qui ne dérogeoit en rien à son ancienne noblesse[2]. Labourlotte étoit un homme à tout entre-

[1] S'agit-il de Marie-Madeleine de Castille, seconde femme de Nicolas Fouquet, vicomte de Melun et de Vaulx, marquis de Belle-Ile, surintendant des finances, enfermé par ordre de Louis XIV, au château de Pignerol, où il mourut, à l'âge de 65 ans, le 23 mars 1680; ou bien, de sa mère, Marie de Maupéou, qui lui survécut, passa sa vie au service des pauvres et mourut avec la réputation d'une sainte? — CHÉRUEL, *Mémoires sur la vie publique et privée de Fouquet.*

[2] Il est difficile d'admettre l'explication du sieur DE MONTPLEINCHAMP, en présence des témoignages contemporains : Olivier de la Marche dit : « Et avint que le comte (de Charolois) fut rencontré d'aucuns François et fort occupé de sa personne, « jusques à lui dire, qu'il se rendist; mais courageusement « sontint l'assaut de ses ennemis. Et avint que le fils de son « médecin, nommé Robert Cotereau, monté sur un fort cheval, « voyant son maistre en ce danger, se vint fourrer au milieu « de ce débat, l'espée au poing; dont le François qui tenoit le « comte moult de près, s'esloingna de ceste place et fut le comte « garanti pour celle fois. Et prestement le comte fit chevalier « le dict messire Robert Cotereau, et le pourveut de l'office

prendre; nul danger ne l'épouvantoit; il entroit au combat comme s'il eut été assuré de la victoire. C'étoit à lui qu'on confioit les coups de main. Ceux qui n'aimoient pas qu'on les hazardast tant, ou qui se voyoient éclipsez de ses succez, le traitoient de téméraire heureux; si ces injustes ne le regretèrent pas, les soupirs que l'archiduc jetta, à sa mort, compensent la dûreté de ces insensibles jaloux. Il est enterré à Lopogne, dans une tombe relevée sous cette épitaphe : « Ici git noble et illustre seigneur, messire Claude « de la Bourlotte, chevalier, et du conseil de guerre « du roi, colonel de douze compagnies luxembour- « geoises, seigneur de Berstein, de Boncour, de la « Vallée, de Lopogne et de Basi. » Il fut tué au fort Isabelle, prez d'Ostende, le 24 juillet de l'an 1600[1].

On dit qu'il gagna les bonnes grâces de Mansfeld par le délivrer de sa femme incommode, mais je n'en crois rien; il étoit trop honnête homme pour faire un coup si vilain[2]. La Bourlotte conseilla à l'archiduc de

« d'estre lieutenant des fiefs en Brabant, qui est nn bel estat « profitable. » — *Mémoires*, 514; *édit. du Panthéon.* Philippe de Commines attribue ce fait au « fils d'un *médecin* de Paris, « nommé maistre Jean Cadet, qui estoit à luy, gros, lourd et « fort, monté sur un cheval de ceste propre taille, donna au « travers et les départit. » — *Mémoires*, 12; *édit. du Panthéon.* Enfin on voit dans les comptes des aides de Brabant, aux années 1440 et 1457, plusieurs payements faits, par ordre du duc Philippe le Bon, à maître Jean Cotereau, *son physicien.*

[1] Cette épitaphe n'est pas conforme à celle reproduite plus haut, d'après le *Nobiliaire des Pays-Bas.*

[2] Charles, prince de Mansfeld, fut marié d'abord à Diane de Cossé-Brissac, fille de Charles de Cossé, comte de Brissac, maréchal de France, et de Charlotte d'Esquetot, et ensuite à Marie-Christine d'Egmont, fille de Lamoral, comte d'Egmont, prince de Gavre, et de Sabine de Bavière, qui lui survécut



se contenter de sa victoire du pont de Lefingue[1], sans aller pousser les Holandois au désespoir devant Neuport. Mais il préféra le conseil d'un Sicilien qui dit qu'Albert devoit être plus sage qu'Annibal et qu'il ne devoit pas s'arrêter à sa victoire de Cannes. Aprez qu'Albert eut été battu, la Bourlotte s'en vangea par le mot trop militaire qui est assez connu[2].

Il laissa un fils et une fille. Son fils François, s'est fait de l'ordre de saint Dominique, et il a laissé le bel héritage à sa sœur Anne, épouse de Robert, baron de Celles et de Foi, au païs de Liège, prez de Dinant, célèbre par les miracles que Dieu a opérez et qu'il opère devant la statue de terre pierreuse, qui fut trouvée au cœur d'un chêne[3].

François Mendoze servit de sa main et de son esprit au siège d'Ostende, où il assista étant amiral d'Aragon. Il étoit fils d'Ignace ou d'Inigo, marquis de Montejar. Il fut fait commandeur de Valde-Penas de l'ordre de Calatrave. Il étoit excellent pour les négociations et pour les ambassades. Il a donné au public celles qu'il fit vers l'empereur, vers notre archiduc et vers le roi de Pologne.

Il se trouva à la bataille de Neuport, mais il eut le

longtemps. Qnant à la première, l'ayant snrprise en adnltère, avec le comte de Maure, il les fit tner tons les denx. Il n'est donc pas invraisemblable qne la Bourlotte l'ait aidé dans cette sanglante exécution.

[1] Leffinge.

[2] Bentivoglio dit, au contraire, que c'est la Bourlotte qui entraîna le conseil de guerre à émettre l'avis de continuer le combat. — IV, 255.

[3] *Foy-Notre-Dame*, commnne à une demi-lieue de Dinant, où une image de la Vierge attire chaque année nn grand concours de pélerins.

malheur d'y être fait prisonnier. Il ne faisoit que de sortir de son arrest, quand il vint au siège d'Ostende. Les Holandois l'avoient conduit en Zélande, et ils l'y avoient retenu deux ans entiers. Aprez la prise d'Ostende, il retourna en Espagne, et il s'y maria avec Marie Ruiz Colon de Cardonne, duchesse de Veraguas; étant resté veuf, il se fit prêtre, et il mourut le premier de mars de l'an 1623, dans le temps que le roi l'avoit nommé à l'évêché de Siguença. Ses ambassades furent imprimées à Brusselle, l'an 1579[1].

Jaque de Gand, comte d'Isenghien, premier majordome de son altesse, rendit de signalez services au siège d'Ostende, en qualité de conseiller d'État et de chef des bandes d'ordonnance[2]; son fils Philippe Lamoral, marchant sur les vestiges de son père, reçut de grands honneurs, comme fut celui de gouverneur de Lille, de Douai et d'Orchies[3]. Enfin le roi Philipe IV, le premier jour d'août de l'an 1652, mit le couronnement à la maison de Gand, en érigeant Masmines, terre de Flandre, en principauté, en faveur de Philippe Baltazar, comte d'Isenghien, baron de Rassienghien et de Busbeque, gouverneur du duché de Gueldre, et chevalier de la Toison d'or, à cause des grands services qu'il avoit rendus à la couronne, en

[1] Voir ci-dessus, p. 139, notes 2, 3, 198, 217, 299, 304, note 2.

[2] Jacques-Philippe de Gand, dit Vilain, comte d'Isenghien, baron de Rassenghien, franc seigneur de Saint-Jean-Steen, capitaine d'une bande de 40 hommes d'armes et maître d'hôtel des archiducs, mort le 5 janvier 1628. Nous ne croyons pas qu'il ait commandé en chef les bandes d'ordonnances, d'autant plus que la sienne ne se trouvait même pas en Flandre, au commencement de 1604.

[3] Du Cornet, II, 85.

Alemagne, en Catalogne et en la Belgique, et en vue de sa grande noblesse. Sa majesté ensuite reconnoît[1] qu'il est descendu des anciens comtes de Gand, qui sont de la maison de Saxe, par le comte de Billing-de-Saxe, dont l'aîné fut vicman ou comte du château de Gand, bâti par l'empereur Oton premier, et dont le second fils, Herman Billing, duc de Saxe, est la tige de la maison ducale et électorale de Saxe[2]; que cette maison de Gand a eu des princes d'Alost[3], des seigneurs de Dermonde[4], des barons de Folquingham, des comtes de Licolne, de Guines, de Soissons et de Belfort, et des seigneurs de Couci; enfin qu'elle a fait des alliances avec les plus augustes maisons de l'Europe. Le prince de Masmines, en qualité de doyen de l'Ordre, donna la Toison d'or au duc de Villa-Hermosa et au duc d'Arschot-Aremberg, gouverneur d'Hainaut, oncle des deux héros, morts en Hongrie, ces années passées, avec une pompe tout à fait royale. Ce prince mourut chargé de mérites et d'années, à Brusselle, le 27 février 1681. De Louise de Sarmiento[5], première dame d'honneur de la reine Isabelle de Bourbon, première épouse du roi Phi-

[1] Cela signifie que le préambule du diplôme expose les prétentions de la famille intéressée, sans qu'elles soient approuvées et admises par le souverain.

[2] Inutile de dire que la maison de Gand-Vilain n'aurait pu établir la preuve de cette antique origine.

[3] Ce titre n'a jamais existé, l'auteur veut dire sans doute « haut et souverain bailli du pays et comté d'Alost. »

[4] Deudermonde, — ou Termonde.

[5] Dona Louise Henriquez Sarmiento, fille de don Diego Sarmiento de Sotomayor, premier comte de Salvatierra, seigneur de Sobroso, et de dona Léonore de Luna, mourut à Venloo, le 17 septembre 1675.

lippe IV, il eut quatre fils et quatre filles; ces filles sont la marquise de Risbourg, la comtesse de Mastaing, la marquise de Villanova et la marquise de Valpareyso qui est morte[1].

L'aîné du prince de Mamine, à qui le roi fit donner son nom de Philippe, mourut à Madrit, âgé de quatre ans; le puisné épousa Marie de Crevant[2]. Le roi Louis XIV érigea son comté d'Isenghien, terre de Flandre, en principauté[3], et il lui donna les honneurs du Louvre. La princesse, veuve d'Isenghien, est la fille de Louis de Crevant, duc d'Humières, créé maréchal en 1668, gouverneur du païs conquis, chevalier des ordres du roi, grand-maître d'artillerie, célèbre par la prise de Saint-Guilain, d'Aire, de Lieuwe, etc. Le maréchal d'Humières a épousé Louise-Antoinette-Thérèse de la Chastre, fille d'Edme de la Chastre, comte de Nancey, et de Françoise de Cugnac, et de Dampierre. De ce mariage vint aussi

[1] *Marie-Thérèse* de Gand, dite Vilain, éponsa : 1° en 1665, Francois-Philippe de Melun, marquis de Richebourg, comte de Beaussart, grand bailli de Hainant; 2° Jean-Dominique, comte de Maldeghem, baron de Leyschot.

Éléonore de Gand s'allia avec Charles-Joseph de Jauche, comte de Mastaing, baron de Herimez, gouverneur de Courtrai, et par intérim, grand bailli de Hainaut.

Isabelle de Gand, fut mariée à don Ferdinand de Toledo, marquis de Valparaiso.

Louise de Gand fut femme de don Alonso de Solis Osorio, duc de Montellano, comte de Salduena, grand d'Espagne.

[2] Jean-Alphonse de Gand, prince de Masmines, né le 13 juillet 1655, à Brnxelles, épousa le 10 février 1677, Marie-Thérèse de Crevant, fille de Louis de Crevant, dnc d'Humières, pair et maréchal de France, et de Louise-Antoinette-Thérèse de la Châtre de Nançay. Il mourut à Versailles, le 6 juillet 1687.

[3] En 1678.

Henri-Louis, marquis d'Humières, qui a été tué au dernier siège de Luxembourg[1].

Le troisième des fils du prince de Mamine, est Charle, comte de Gand, qui mourut capitaine de cavalerie en Catalogne, au regret de toute la cour, qui le regardoit comme un sujet capable de tout ce qu'on peut se figurer de grand. Le cadet enfin est François-Albert, tenu sur les saints fonds, par son oncle, François de Gand, évêque de Tournai, successeur de Maximilien de Gand pareillement évêque de cette ancienne église[2]. Il naquit à Ruremonde et il fut trois ans à la cour de Madrit, où le roi lui donna un régiment, et où il le confirma dans les prérogatives de prince de Mamine. La gloire de la maison d'Isenghien est que le comte de cette principauté, sauva le guidon archiducal à la bataille de Nieuport.

J'ai douté, si je ne devois pas mettre le comte de Bucquoi à la tête des vainqueurs d'Ostende, puisque ce fut à la faveur d'un ouvrage qu'il construisit contre vent et marée, que la ville succomba. Son père nommé Maximilien, baron de Vaux avoit mérité la Toison d'or, et c'est tout ce qu'on peut dire d'un homme, les statuts de l'ordre, portant qu'on ne puisse la donner qu'aux illustres naissances, et aux mérites fort

[1] En 1684.

[2] Maximilien de Gand, évêque de Tournai, mort le 26 novembre 1644, était fils de Maximilien, baron de Rassenghien, gouverneur de Lille, Douai et Orchies, mort en 1583, et de Philippote de Jauche, dite de Mastaing. Son neveu, Françols de Gand, fils de Jacques-Philippe de Gand, comte d'Isenghien, et de sa première femme, Odille de Claerhout, lui succéda en 1644, et mourut en 1666. Celui-ci était grand-oncle de François-Albert. — *Nob. des Pays-Bas*, IV, 41, 42.

extraordinaires. Alexandre de Parme, mandant au roi la mort glorieuse de ce brave, au siège de Tournai, l'avertit que le collier qu'il avoit destiné au père, devoit se réserver pour le fils, Charle-Bonaventure de Longueval, comte de Buquoi[1], qui tout jeune qu'il étoit, faisoit espérer des merveilles. Alexandre ne se mécompta[2] point. Le comte de Buquoi fut un des plus signalez héros que plusieurs siècles aient admirez, si l'on considére sa piété, son jugement, son adresse, son bonheur, son intrépidité, son infatigabilité. Il se trouva dans toutes les chaudes occasions de son tems, et il en revint toujours chargé de lauriers. Son chef-d'œuvre fut la réduction de Prague, et la couronne de Bohême qu'il remit sur la tête de l'empereur Ferdinand second. Aprez avoir rempli l'univers de la grandeur de ses victoires, il fut accablé des Transylvains de Betlen Gabor, non pas prez de Neuheusel, mais prez de Neuheusol, en soutenant ses fourrageurs en 1621. La maison d'Autriche s'est fait comme un plaisir d'enrichir et de glorifier sa postérité. Les empereurs leur ont donné de grans biens en Alemagne. Le comte de Rosenberg de Buquoi[3] en jouissoit, quand il fut accablé, comme son ancêtre, des Turcs immédiatement avant la bataille de Salankemen, où le prince Louis de Bade éclipsa le croissant, en l'an 1691. Le

[1] Du Cornet, I, 101, note 4.
[2] Ne se trompa point.
[3] Landelin de Longueval, dit comte de Bucquoy, qui fut tué en 1691 à la bataille de Salankemen, était le 3e fils de Charles Albert, comte de Bucquoy, fils du héros de Prague. Ce n'est pas lui, mais son frère aîné, Ferdinand Charles, mort en 1684, qui avait hérité des terres de Gratzen, Rosenberg et Schumberg, données à son illustre aïeul.

fils du héros de Neuheusol fut récompensé du gouvernement de la province de Hainaut[1]. Dominique de Jésus Marie, carme, guidon spirituel de la bataille de Prague, pour garder sa promesse, résuscita et donna sa main à baiser à ce comte, qui étoit encore jeune, à la vue d'une infinité de monde. Les filles de ce gouverneur de Hainaut, sont les marquises du Quenoi et d'Argenteau, et la comtesse T'Serclaes de Tilli, qui a laissé veuf le général des Liégeois d'aujourd'hui[2].

Le Tilli, dont le régiment liégeois fit des miracles au siége d'Ostende[3], étoit l'ancêtre de ce comte Albert

[1] Charles Albert de Longueval, comte de Bucquoy, baron de Vaulx, seigneur de Gratzen, de Rosenberg et de Schumberg, en Bohême, et seigneur de Farciennes, au pays de Liége, érigea en fidéi-commis, par son testament, les biens donnés à son père par l'empereur. Il fut désigné, avant sa majorité, pour le gouvernement du Hainaut, et mourut, à Mons, le 29 mars 1663. — M. GOETHALS, *Miroir des notabilités*, II, 810 et suiv.

[2] Charles Albert de Longueval, comte de Bucquoy, avait épousé, le 5 février 1634, Marie-Guillemette de Croy, fille de Jean, comte de Solre, et de Jeanne de Lalaing, dame de Renty; il en eut huit enfants dont quatre filles : 1° *Marie-Célestine*, mariée, le 25 novembre 1661, avec Ferdinand de Mérode, marquis de Deynse, seigneur de Ham-sur-Heure. 2° *Isabelle-Marguerite* qui épousa, le 4 juillet 1668, Guillaume de Mailly, marquis du Quesnoy, vicomte d'Eps. 3° *Marie-Eugénie Brigitte*, alliée, le 4 avril 1672, à Guillaume François, comte d'Argenteau, seigneur d'Ochain. 4° *Marie-Madeleine Waudru* se maria, le 25 février 1675, avec Albert Octave, prince de T'Serclaes et de Tilly, vice-roi de Navarre, etc. — *Ibid.* 811, 812; — *Nobiliaire des Pays-Bas*, VIII, 64.

[3] Jacques T'Serclaes, chevalier, seigneur de Tilly, frère aîné du célèbre Jean, comte de Tilly, avait épousé Dorothée d'Oostfise. Il mourut, le 11 octobre 1624, laissant deux fils, dont Werner, le puîné, fut la souche des comtes Tilly-Breiteneck. Quant à l'aîné, Jean, comte de T'Serclaes, baron de Marbais, etc., il épousa Marie Françoise de Montmorency, fille de Jean, prince

de T'Serclaes, qui s'est fait admirer dans plusieurs occasions éclatantes, mais sur tout au bombardement de Liège de l'an 1690[1]. Il maintint la ville dans son devoir en courant par tout, nonobstant les bombes et les carcasses[2] qui tomboient comme de la grêle à ses cotez, il relança le marquis de Bouflers, qui étoit descendu de la Chartreuse ; il lui fit passer l'envie de rester plus longtems à Robermont, et il lui fit voir que ceux qui lui avoient promis les clefs de Liège, s'étoient[3] oubliés qu'il y eût un prince d'Elderen et un comte T'Serclaes, à la défense de cette fille bien aimée de l'Église romaine.

Le duc d'Aumale, mérite une place honorable dans cette histoire. Aumale, sur la Bresle, est une petite ville de Normandie[4]. Henri II, roi de France, en 1547, érigea Aumale en duché[5] en faveur du duc de Guise, qui le céda à son frère Claude de Lorraine, né le pre-

de Robecque, comte d'Estaires, etc., et de Madeleine de Lens, dame d'Aix, dont il eut entre autres enfants, *Albert Octave*, créé prince de T'Serclaes, par lettres de Charles II, du 22 décembre 1693, seigneur de Montigny, Nenville, Presle, etc., sergent général de bataille des armées du roi d'Espagne aux Pays-Bas. et *général des troupes du prince-évêque de Liège.*

[1] Le marquis de Boufflers, détaché de l'armée de Villars, avec 1,500 hommes, s'avança vers Liége, dont il commença le bombardement, le 4 juin 1691 (et non pas 1690). Il détruisit d'immenses richesses, mais ne put se rendre maître de la ville. — SISMONDI, *Hist. des Franç.*, XVIII, 155.

[2] Machine remplie de grenades et autres artifices qu'on lançait comme les bombes.

[3] Avoient.

[4] Aumale, qui avait d'abord le titre de comté, passa successivement dans les maisons de Champagne, de Ponthieu et d'Harcourt. En 1417, l'héritière, Marie d'Harcourt le porta en mariage à Antoine de Lorraine, comte de Vaudemont.

[5] François de Lorraine, duc de Guise.

mier août 1526. Claude, en 1547, épousa Louise de Brezé[1], de laquelle il eut Charle de Lorraine, duc d'Aumale, dont je parle. Charle naquit le 25 janvier 1555; il fut gouverneur de Picardie. Ce fut ensuite l'un des principaux appuis de la Ligue[2], jamais il ne sut oublier le tort qu'il croyoit avoir été fait à sa maison, à Blois, par le massacre du duc de Guise[3] et du cardinal de Lorraine. Et la Ligue ayant cessé par la paix, il se retira en la Belgique, sous les auspices de notre archiduc, qui l'honora selon sa qualité, et de qui il reçut de signalez services[4]. Ce duc avoit épousé, le 10 novembre 1576, Marie de Lorraine, fille de René, marquis d'Elbeuf[5], et il en eut Charle, Henri et Madeleine[6], morts sans alliance, et Anne, mariée, le 14 d'avril 1618, avec Henri de Savoie, premier du nom, duc de Nemours, mort l'an 1632. De ce mariage vint[7] François Paul, mort en enfance; Louis, duc de Nemours, mort l'an 1641[8]; Charle-Amédée de Savoie,

[1] Louise de Brezé, dame d'Anet, était fille de Louis de Brezé, comte de Maulevrier, et de Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois.

[2] Le duc d'Aumale et son cousin, le duc de Mercœur, refusèrent toujours de profiter du traité de Folembray. Décembre 1595. — SISMONDI, XV, 85, 86, 87.

[3] Henri de Lorraine, duc de Guise, tué à Blois, le 23 décembre 1588.

[4] Une patente du 3 décembre 1602, signée par l'archiduc Albert, charge le duc d'Aumale de lever 1,000 cuirassiers lorrains. — *Audience*, 1146; *Patentes des* 24 *mai et* 2 *juin* 1603, *relatives à l'organisation de ce corps.* — *Ibid.*

[5] Et de Louise de Rieux.

[6] Marguerite.

[7] Vinrent.

[8] Louis, duc de Nemours, mourut célibataire, le 16 septembre 1641.

et Henri de Savoie, second du nom. Charle-Amédée fut tué en duel, à Paris, en 1652[1]. Une sainte âme a eu révélation que Dieu lui avoit accordé un acte de contrition avant que de mourir[2]. Ce brave, et ce pauvre prince laissa d'Élisabet de Vendôme[3], Marie-Jeanne-Batiste, duchesse de Savoie[4], et Marie-Françoise-Élisabet, reine de Portugal, épouse, premièrement du roi Alphonse de Bragance, et puis du roi Pierre, son frère, qui règne glorieusement aujourd'hui[5]. Pour que cette maison royale de Nemours ne pérît pas, le cadet nommé Henri, qui étoit déjà archevêque de Reims[6],

[1] L'adversaire du dnc de Nemours était son beau-frére, François de Vendôme, dnc de Beanfort. Mademoiselle de Montpensier raconte les détails de ce duel et attribue les torts au dnc de Nemours. — *Mémoires*, 11, 130-135.

[2] Les médecins ont déclaré qu'il avait cessé de vivre sur-le-champ. — *Ibid.* 134.

[3] Élisabeth de Bourbon-Vendôme, fille de César Bourbon-Vendôme et de Françoise de Lorraine, dnchesse de Mercœur, épousa le dnc de Nemours le 11 juin 1643, et mourut le 8 septembre 1649.

[4] Marie-Jeanne-Baptiste, née le 11 avril 1644, épousa le duc Charles-Emmanuel de Savoie, le 11 mai 1665, fut régente après sa mort et décéda elle-même, le 15 mars 1724. — *Mémoires de mademoiselle* DE MONTPENSIER, IV, 35, 477, 479.

[5] Marie de Savoie, née le 21 juillet 1646, à Paris, fut mariée, en 1666 à Alphonse VI, roi de Portugal, mais elle s'en sépara, dés le 21 novembre 1667, et se retira dans un couvent, à cause des infirmités de corps et d'esprit de son époux. Le chapitre de Lisbonne la déclara libre, et elle épousa le roi don Pedro. Elle n'en eut qu'une fille, qui mourut célibataire en 1690; elle l'avait précédé dans la tombe, le 27 décembre 1683.

[6] Henri de Savoie, né en 1625, était désigné sous le nom de M. de Reims. A la mort de son frére, il prit le titre de duc de Nemonrs. Sa femme, Marie d'Orléans, fille de Henri, duc de Longueville, qu'il avait éponsée, le 22 mai 1657, mourut le 16 jnin 1707.

avec dispense du pape, épousa Marie d'Orléans-Longueville, en 1657; mais étant mort sans enfans, en 1659, il ensevelit la maison de Nemours, qui avoit subsisté, en France, l'espace de 150 ans, depuis Philippe, duc de Genevois et de Nemours, fils puisné de Philippe, duc de Savoie, et de Claudine de Brosse-Bretagne, son épouse[1]. Notre duc Charle d'Aumale, tige de tant de héros, mourut en la Belgique, l'an mil six cent vingt.

Aprez l'archiduc d'Albert, on doit la réduction d'Ostende à Ambroise Spinola, marquis de Venafre, chevalier de la Toison d'or et général d'armée en la Belgique. Spinola est un marquisat dans le voisinage de Montferrat, du Milanois et du pays de Gênes. Comme j'ai envie de faire une histoire particulière d'Ambroise Spinola, je me contente de dire ici que tout le monde, même durant sa vie, le préconisoit le Fabius Maximus et le Scipion l'Africain de la Belgique[2].

Ce seroit faire un injuste partage que de donner de la louange à ceux qui ont travaillé pour le temporel et que de négliger ceux qui ont travaillé pour le spirituel. Pour ne pas commettre cette espéce d'injustice, je dis en général, que la mission castrale[3]

[1] Philippe de Savoie, né en 1490, était fils de Philippe et de sa seconde femme, Claudine, fille de Jean de Brosse, dit de Bretagne, et de Nicole de Blois; il fut investi du duché de Nemours en 1528, par le roi François Ier, son neveu. Il épousa, le 5 septembre de la même année, Charlotte d'Orléans, fille de Louis, duc de Longueville, et de Jeanne de Hochberg.

[2] L'auteur n'a pas mis ce projet à exécution, du moins nous n'avons pu découvrir son histoire particulière d'Ambroise Spinola.

[3] De *Castrum*, camp, mission militaire.

des jésuites, n'omit rien pour sanctifier ce plus fameux des sièges. Cette mission commença et s'acheva sous Alexandre Farnèse, duc de Parme. Thomas Saili[1], brussellois qui fuyoit la cour autant qu'elle le cherchoit, ne se contentoit pas du titre de confesseur de son altesse de Parme, mais ayant servi la cour, il se donnoit entièrement au service des pauvres soldats, parmi lesquels il contracta la peste, dont il fut guéri miraculeusement ensuite d'un vœu qu'il adressa à la mère de Dieu. Le médecin du duc, qui s'en étoit aproché, avoit gagné la peste, et il en étoit mort. Le zèle de Sailli fit songer à la mission castrale que le roi fonda depuis, à perpétuité, en faveur des jésuites. Ils se sont de tout tems rendus dignes de cette distinction royale. Ce fut en confessant les blessez que Nicolas Montanus fut tué à Saint-Quentin, que Pierre Buzelin, supérieur de la mission, Laurent Éverardi et Oton Campensis, confesseur de l'archiduc Ernest, le furent par les calvinistes, à la bataille de Nieuport.

Le sieur Nicolas de Monpleinchamp, mort à Namur

[1] Thomas Sailly ou Saillius, chanoine de Furnes, puis d'Arras, entra dans la société des Jésuites en 1580. Il accompagna un nonce du pape en Moscovie; à son retour il devint confesseur d'Alexandre Farnèse, puis recteur du collége des Jésuites de Bruxelles. Il est auteur de plusieurs ouvrages en latin, en français et en flamand, nous citerons entre autres : *Narratio expeditionis sereniss. Alberti, archiducis ad Ambianum ; Legatio Francisci de Mendoza, amirantii Aragoniæ ; De morte Alexandri Farnesii; Instruction et pratique du soldat chrétien.* — Valère André, *Bibliot. belgica*, 839, 840; — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces*, IV, 315-322; — *Histoire d'Alexandre Farnèze*, par de Monpleinchamp, 255, 260.

et enterré dans l'église de Saint-Loup[1], m'a raconté de s'être confessé à Pierre Eulart[2] à la bataille de Fleuru de l'an 1622[3], où il se trouva, en qualité de cornette, et de l'avoir vu, parmi les bataillons, tout chargé de sang d'un coup de mousquet qu'il avoit reçu à la tête. Herman Hugo, auteur du siège de Breda, fut aussi une victime de la mission castrale, en 1629[4].

La trève de douze ans avec la Hollande, expira le 29 avril 1621. Il sembla que l'archiduc Albert, voulut emporter au tombeau le nom de pacifique, puisqu'il sortit de ce monde peu aprez. Les Holandois crurent que le bonheur et la bravoure entreroient dans son tombeau, et ils crurent avoir bon marché de l'administration d'une princesse, mais ils ne tardèrent guère sans sentir qu'ils avoient en elle une Debbora, une Jahel, une Judith. Elle fit assiéger et prendre la forte ville de Juliers[5] et l'an 1622, elle fit assiéger Berg-op-Zoom, sur les confins du Brabant;

[1] On trouve dans les registres de la paroisse de Saint-Loup, à Namur, cette simple mention : « 1655, Nicolaus Brûlé, obiit « die primâ augusti. » Ce sont les prénom et nom du père de l'auteur.

[2] Pierre Eulard, né à Aire, en Artois en 1564, se fit jésnite en 1586, et pendant 24 ans remplit l'office de chapelain militaire. Il mourut à Hal, en octobre 1636. Il est auteur de : *Exercitium christianæ pietatis* ; — *Bibliorum sacrorum concordantiæ* ; et de : *Theatrum exemplorum*. M. S. — Paquot, VII, 109 ; — Valère André, 737.

[3] Du Cornet, II, 62-75.

[4] *Ibid.* II, 221.

[5] Juliers fut investi le 5 septembre 1621, par le comte Henri de Berg, et la place se rendit le 3 février 1622. — Du Cornet, II, 198.

une terreur panique qui se jetta au camp, fit avorter ce dessein[1]; mais elle ne put pas éteindre la splendeur des belles actions que le jésuite Guillaume Buvet y fit éclater. Les assiégeans occupoient et fortifioient un poste, Buvet y fut envoyé pour donner chaleur aux travailleurs, et pour donner les derniers secours de l'Église à ceux qui seroient blessez. Les Hollandois minèrent cet ouvrage, et au même tems que le fourneau joua, ils y donnèrent une furieuse ataque. La mine fut si favorable aux Hollandois qu'elle découvrit les Archiducaux, qui s'y étoient logez et qui s'y défendoient en lions. On y fut longtemps aux mains; enfin les Archiducaux furent contraints de céder à la multitude et d'abandonner leur poste. Comme ils se retiroient, Buvet qui ne faisoit que de sortir des ruines de terre qui l'avoient accablé, et où il avoit perdu son chapeau, arrêta les Archiducaux, et il leur reprocha leur lâcheté. Au même tems, il leur montra ce qu'ils avoient à faire, en se chargeant de la hotte et en réparant la brèche. Les soldats, honteux de voir qu'un prêtre leur apprît leur métier, rentrèrent dans le poste, ils s'y retranchèrent, et ils s'y maintinrent nonobstant toutes les attaques de l'ennemi. Cependant un bruit se répandit parmi le camp, que Buvet, étoit enseveli sous la mine. Quelques-uns même disoient qu'il étoit mort d'un coup de pique. On commençoit déjà à le déplorer, lorsqu'il se fit voir,

[1] Le marquis Spinola avait des intelligences dans la place et espérait s'en emparer par surprise; trompé dans son attente, il dut entreprendre un siége dans les règles, mais il n'y était pas préparé et telle fut la cause de l'échec qu'il essuya. — Du Cornet, *Mémoires*, II, 198, 199.

aussi brillant de gloire, que chargé de terre. On fut longtems qu'on ne parloit à l'armée que de l'intrépidité et de l'infatigabilité de Buvet. On la manda au roi en Espagne, et cela augmenta l'amour qu'il avoit pour ces missionaires, qui retenoient tant de l'esprit martial de leur père, qui s'étoit fait casser les deux jambes, en défendant Pampelune, contre les François. Buvet mourut quelques tems après au lit d'honneur, au grand regret de toute l'armée, et sur tout des pauvres soldats, dont il étoit le consolateur et le nouricier. Le cardinal infant Ferdinand, qui s'en servoit souvent pour ses confessions, déclara souvent au public, que l'armée avoit fait une très grande perte, dans la personne de Buvet.

Tandis que Buvet se bat courageusement à Berg-op-Zoom, je me resouviens de ce que d'autres de sa robe firent, le 9 septembre de l'an 1590[1], à Paris, derrière leur maison, autrefois de Clermont, et présentement de Louis le Grand, qui en ce tems étoit contigue aux anciens remparts. Alexandre Farnèse, duc de Parme, ayant fait lever le siège de Paris, à Henri IV, roi de France et de Navarre qui n'étoit point converti, ce roi vraiment grand, essaya d'avoir sa revanche, en escaladant cette grande ville. Pour cet effet la nuit du samedi au dimanche, il fit couler 4,000 soldats choisis, avec une bonne troupe de cavalerie, dans les fauboùrgs de Saint-Jaque et de Saint-Marcel, sous la conduite du comte de Chatillon, pour donner l'escalade entre ces deux portes, aprez minuit, tandis que tout le monde dormiroit : car

[1] Le 7 septembre 1590. — P. Cayet, *Chronique novenaire*, 268; — Davila, *Liv. XI*, 687.

Henri IV ne croyoit pas que les Parisiens, qui savoient que l'armée avoit été tout le samedi en bataille, dans la plaine de Bondy, dussent se tenir sur leurs gardes de ce costé. Mais comme on avoit eu quelque avis de ce dessein, et que d'ailleurs les troupes ne purent entrer dans ces fauxbourgs, sans faire bien du bruit, on en prit aussitôt l'alarme. On sonna le tocsin partout, et les bourgeois accoururent en foule sur les remparts, principalement en cet endroit. Mais enfin comme aprez avoir attendu longtems, rien ne parut et qu'on n'entendoit plus aucun bruit, parceque les ennemis couverts des fauxbourgs, gardoient un profond silence, sans remuer, on prit cela pour une fausse alarme. On cessa de sonner, et chacun se retira dans sa maison, excepté dix jésuites, qui plus vigilans que les autres, demeurèrent fermes, tout le reste de la nuit, dans ce poste, qui n'est pas loin de leur collège vers l'Estrapade.

Cependant, les soldats de Chatillon s'étant fort doucement coulez dans le fossé, commencèrent, sur les quatre heures du matin, à planter leurs échelles, à la faveur d'un grand brouillard, qui les couvroit. La partie étoit bien faite, car on n'avoit besoin que de dix ou douze soldats, qui s'étant jettez dans Paris, eussent ouvert la porte de Saint-Marcel, à leurs troupes, par l'intelligence qu'on avoit avec un capitaine de ce quartier. Après quoi, l'on se fût aisément rendu maître de l'Université; ensuite la ville et la cité eussent mieux aimé s'accorder avec Henri IV, que de voir Paris devenu la proie de deux grandes armées, en recevant, pour être secourues, celle du duc de Parme, par la porte de Saint-Martin.

Mais la vigilance des dix jésuites rompit de si justes mesures, car ayant ouï le bruit que faisoient dans le fossé ceux qui appuyoient leurs échelles contre la muraille, ils se mirent à crier aux armes de toutes leurs forces. Les soldats néanmoins ne laissèrent pas de monter, et le premier qui se fit voir, tout prêt à se jetter sur le rempart, parut justement à l'endroit où étoit le père Comelin, qui lui donna un grand coup d'une vieille hallebarde qu'il tenoit, étant là en sentinelle et en aprennant son sermon. Il la lui rompit en deux sur la tête, et il le renversa du haut de l'échelle dans le fossé. Les compagnons de ce vaillant jésuite en firent autant à deux autres, et un quatrième, qui étoit déjà monté et qui tenoit d'une main son échelle pour descendre dans la ville, et de l'autre un grand coutelas, pour fendre la tête au premier qu'il rencontreroit, fut arrêté par deux de ces jésuites, qui avec chacun une pertuisane, le poussèrent si vigoureusement, que malgré tous les coups qu'il leur portoit inutilement de trop loin de peur d'être enfermé de ces pertuisanes, ils le contraignirent enfin de quitter son échelle, et l'ayant blessé à la gorge, ils le firent tomber, aprez ses compagnons, dans le fossé.

Les deux premiers bourgeois qui accoururent au secours furent l'avocat Guillaume Balden, et le fameux libraire Nicolas Nivelle. Ces bourgeois trouvant un jésuite aux prises avec un soldat, qui montoit malgré tous les foibles efforts que ce père faisoit pour l'empêcher, se joignirent à lui, et ils lui aidèrent à le tuer. L'avocat Balden se tournant vers un autre, qu'il aperçut déjà monté, lui déchargea d'un revers de son coutelas, un si grand coup sur la main droite,

qu'il la lui coupa tout net, et qu'il lui fit sauter la muraille. Cependant comme l'alarme avoit recommencé fort chaudement, on courut de tous les quartiers en cet endroit de la muraille, et l'on obligea les gens de Henri IV à se retirer promptement. Ce fut ainsi que Paris dut sa conservation aux jésuites. Le siège d'Ostende qui nous a donné occasion d'immortaliser ces héros, a sacrifié un grand nombre de missionnaires que les travaux, les maladies et surtout les canons et les mousquets ont ensevelis vraiment au lit d'honneur. Le plus distingué fut Spikerman, surnommé l'apôtre des Alemans; une bale lui apporta la couronne dûe à ses conquêtes vraiment apostoliques, qui furent plus de 80 hauts officiers convertis à la foi catholique. Voici la vie que ces pères menoient au camp : ils procurèrent que le saint-Viatique fût porté aux malades en grande pompe, et avec une infinité de flambeaux; on convoquoit l'armée à la messe au son de la cloche; on donnoit trois fois le jour, au son des trompettes, le signal de l'Angelus. Il y avoit une lampe immortelle devant la statue de la Vierge, dans la tente des missionnaires, où il y avoit peu de sentinelles de nuit qui ne se tournassent pour prier la mère de Dieu.

Je suis né sujet de la maison d'Autriche, mais je ne renonce pas à la qualité d'historien équitable. C'est sur ce pied que je renouvelle la gloire que Van der Noot s'aquit durant le siège. Il étoit d'une des sept illustres familles de Brusselle [1]. Le malheur des guerres et des tems l'avoient engagé dans le parti

[1] Les familles patriciennes ou lignages : les Van der Noot se rattachaient, paraît-il, au lignage de *Steenweghe*.

hollandois; mais ceux qui ont depuis porté ce nom glorieux, et qui le portent encore aujourd'hui, comme sont le baron de Carlo[1], et le vicaire-général de Maline, ont compensé par leurs fidelles services, ce que le gouverneur d'Ostende avoit pu diminuer.

Mais personne ne mérita plus de louange que le prince Maurice de Nassau qui n'omit rien pour faire lever le siège d'Ostende, et qui essaya de contrebalancer cette perte, par de glorieuses conquêtes. Ce prince d'Orange étoit fils de Guillaume, le fondateur de la république de Hollande et de sa seconde femme, Anne de Saxe. C'étoit un grand capitaine, qui fut fait gouverneur des Hollandois, aprez la mort de son père, tué à Delft, en 1584, par un détestable bourguignon. Durant l'absence du grand Alexandre Farnèse, il fit divers exploits, en 1590 et en 1592. Il gagna la bataille de Nieuport, en 1600, mais il fut obligé de lever le siège d'Ostende, qui étoit le but de l'archiduc Albert. Il prit Grave, sur la Meuse, en 1602, et l'Écluse en 1604, lorsqu'Ostende parloit de se rendre au marquis Spinola. Maurice mourut à la Haie, le 23 avril 1625, de déplaisir de n'avoir pu faire lever le siège de Breda, qui fut pris aprez neuf mois, en la même année 1625.

[1] Roger Wauthier Van der Noot, né le 27 février 1644, fut créé baron de Carloo, le 12 septembre 1678, et admis, la même année, à l'État noble du duché de Brabant. Il mourut le 29 décembre 1710. Son frère aîné, Philippe Erard Van der Noot, né le 6 février 1638, chanoine et vicaire général de Malines, vicaire apostolique de l'armée des Pays-Bas, fut élevé au siége épiscopal de Gand, le 27 décembre 1694, et mourut, le 3 février 1730. Ils appartenaient à une branche différente de celle de Charles Van der Noot, gouverneur d'Ostende. — *Nob. des Pays-Bas*, VII, 185, 193, 194 et suiv.

Maurice ne laissa pas d'enfans légitimes, et son frère Frédéric-Henri lui succéda. Le nom de Maurice lui fut donné de celui de Maurice de Saxe, frère d'Anne de Saxe, sa mère. Ce Saxon étoit électeur et il mourut de la blessure d'un coup de pistolet, en faisant la guerre au marquis de Brandebourg, le 9 juin 1553, au trente deuxième de son âge. Les curieux qui voudront voir avec plaisir les belles actions du prince Maurice, n'ont qu'à voir les harangues latines de Daniel Heinsius, gantois qui font honte à celles de Cicéron[1].

La Belgique, occupée de ses guerres intestines et étrangères, ne songea point à dresser aucun trophée au vainqueur d'Ostende, je supplée à ce manque, en conduisant l'archiduc par les arcs de triomphe que la ville d'Anvers lui érigea, en le recevant pour la première fois.

Je commence par les députez d'Anvers, qui vinrent rendre hommage à son altesse, à son avènement à la couronne Belgique. Les députez de l'État ecclésiastique furent Guillaume de Berghes, évêque d'Anvers et alors abbé de Saint-Bernard, au bord de l'Escaut et Denis Feiten, abbé de Saint-Michel. Les deputez de la ville d'Anvers furent Blaise de Bejar, chevalier, seigneur de Westacker et bourgmaitre d'Anvers, ancêtre de la baronne d'Hannyvelle et de Freney;

[1] Daniel Heinsius, né à Gand, en 1580, fut transporté très jeune en Hollande, où il devint professeur d'histoire et de politique, à l'université de Leyde. Il a laissé beaucoup d'écrits estimés, et entre autres : *Laudatio funebris Mauritio principi auriaco dicta.* Quel que fut son talent, il ne justifie pas la comparaison avec Cicéron.

le chevalier Edouard Van der Dilft, seigneur de Leverghem, magistrat, Gille Gerardi, magistrat, frère d'André, bourgmaitre d'Anvers, ancêtre des Valkenisse, des Goubau et des Beveren; et Henri Schot, conseiller et pensionnaire d'Anvers. Cette assemblée des États-Généraux se tint à Bruxelles, le 15 aout de l'an 1592[1]. Je descends à la réception tout à fait royale qu'Anvers fit à l'archiduc, quand il vint prendre possession de cette reine des villes.

Le 5 décembre, Albert et Isabelle vinrent à Anvers par un yact richement et agréablement équipé. En attendant que tout fut disposé à les recevoir, ils descendirent dans la citadelle, par un pont que le magistrat leur ávoit fait construire expressément. Le jour de leur entrée triomphante fut fixé au huitième décembre, jour de l'immaculée conception de la mère de Dieu. Le magistrat superbement monté, sortit par la porte impériale, et laissant les remparts de la ville à leur droite, ils donnèrent à la porte de la cidatelle, qu'on nomme de secours. Ils étoient précédez de leurs six messagers, qui le bâton rouge et blanc à la main, rangeoient la foule, et empêchoient le desordre. On voyoit ensuite deux doyens des 24 métiers, en habits de soie et en bottines de cuir blanc. Puis on voyoit pareillement à cheval et en riche équipage, deux des treize quartiers de la ville, qu'on nomme quartiers-maitres, avec deux hooft-

[1] Les États-Généraux furent assemblés, à Bruxelles, non en 1592, mais au mois d'août 1598, pour ratifier la donation des Pays-Bas, faite par Philippe II, à l'infante Isabelle, sa fille. — Bentivoglio IV, 150; *Actes des États-Généraux de* 1600; *Introduction.*

mans. Aprez eux suivoit l'ancien magistrat, qui pour se distinguer du nouveau, avoit les bras fourrez dans les manches, au lieu que le magistrat en pied portoit ses manches pendantes. Voici leurs noms :

Jacques de Berchem, chevalier, son fils a été bourgmaitre et son petit fils vit en lustre à Bruxelles.

Jacques de Sainte-Croix, chevalier; ses descendans sont les seigneurs de Meerbecke.

Jean Bacx.

Gille Gerardi, dont le nom est illustre dans le collège des cardinaux.

Adrien de Marselaer, ancêtre des barons de Parc d'aujourd'hui.

Nicolas de Meyere.

Daniel de Ranst; les Ranst viennent des seigneurs de Malines.

Manard Van der Cruyce, ancêtre du bourgmaitre Van der Cruyce.

Arnou Schoyt; ancienne et noble famille, dont il ne reste qu'une jeune demoiselle.

Nicolas Van Mechelen, chevalier, de l'illustre maison de Bertaut[1], seigneur de Malines.

Jean de Pape, ancienne noblesse de Flandre. Ses trois filles sont alliées aux nobles familles de Van de Werwe, de Happart, et de Hoens.

Michel Cnobbaert, dont la postérité a embelli les bibliotèques.

Jacque Dassa, dont sortent les familles de Pastrana, de Bervèlt-Borsbeke.

André Bruseghem, dont les descendans sont alliez aux illustres de la Faille.

[1] Berthout.

Baltasar de Robiano, depuis trésorier général des États de Brabant.

Melchior de Villegas, noblesse d'Espagne d'où viennent les barons de Hoevart.

Jean Happart, dont descendent les bourgmaitres d'Anvers.

Aprez ce magistrat suivoit la cour de la baguette courte, qui avoit ses quatre appariteurs à sa tête. On voyoit ensuite la baguette longue avec les quatre secrétaires savoir :

Henri de Moi, licentié.

George Kieffel, licentié [1], ses descendans sont les seigneurs de Crhinhem[2].

Denis Van der Neesen, licentié, ses descendans continuent dans l'honneur prez d'Anvers;

Et Jean Boghe qui m'a fourni ses mémoires.

Aprez venoient les greffiers, savoir :

Adrien Van Dyck,

Jean Jacobeus, licentié,

Jean-Batiste Vander Kieboom, licentié,

Et Jean Brandt, licentié.

Puis les deux conseillers pensionnaires d'Anvers : Henri Schotti, licentié, depuis commis des finances, dont descendent les seigneurs de Bauroel, et Josse de Weerdt, licentié, dont descend le sieur de Weerdt, secrétaire d'Anvers, seigneur de Vordestin.

[1] Georges Kieffel avait été auditeur général du corps d'armée commandé, en 1578, par le comte de Lalaing. Il remplit une mission importante auprès de Philippe II. — M. GACHARD, *Correspondance de Philippe II*, II, 233; *Lettres écrites par les souverains des Pays-Bas aux États des provinces*, 56.

[2] Crainhem?

Enfin le trésorier Henri Van Etten conduisoit le nouveau magistrat, que voici :

Blaise de Béjar, seigneur de Westacker, bourgmaitre, qui à cause de sa maladie ne put tenir son rang; il se fit porter en litière devant Leurs Altesses, qui lui donnèrent plusieurs marques d'estime et d'honneur.

Henri Halmale, chevalier, bourgmaitre et magistrat. C'est l'aïeul de l'official d'Anvers, que les connoisseurs desintéressez espèrent de voir sur un rang conforme à ses hauts mérites, et du bourgmaitre de ce nom, qui fait encore aujourd'hui l'honneur et les délices de la ville d'Anvers.

Édouard Vander Dilft, chevalier, seigneur de Leverghem, depuis envoyé dans une cour souveraine. Il repose aux Cordeliers d'Anvers.

Antoine de Berghem[1], chevalier.

Jean de Brecht, sa famille est entrée dans celle de Schoete.

Lancelot T'Seraerts, chevalier, dont descendent les seigneurs de la Cour, de Lyre, etc.

Robert Tucher, dont l'illustre nom a été rival de Jansenius à Louvain, et qui revit glorieusement dans sa postérité ; leurs ancêtres viennent d'Allemagne.

Nicolas Rockox, chevalier, dont descend le seigneur de Hestfeldt.

Jean de Vischere, dont descendent les barons de Celles, seigneurs de Schiplacken, à Brusselle[2].

[1] L'auteur écrit un peu plus loin Berchem, ce qui est plus exact.

[2] La seigneurie de Celles fut érigée en baronnie, le 1er septembre 1686, en faveur de Jean Balthasar de Visscher, écuyer,

Jean de Stemborg, chevalier, dont les illustres descendans sont à Louvain; une Stemborg a épousé Tulden, conseiller d'État à Madrit.

Antoine Perez, dont descendent les marquis de Melin, et de Floraines [1].

Louis Vanden Werve, chevalier, de la plus ancienne noblesse d'Anvers.

Paul van Lyere, chevalier, nom célèbre par les persécutions qu'il souffrit, à cause de sa fidelité, sous le duc de Parme, mais nom qui fut glorieux par les premières dignitez où on l'éleva.

Luc Despomeraulx, dont les descendans sont les barons de Hove, seigneurs d'Altena.

Gaspar de Rovelasca, noblesse de Milan.

François de Schot.

Gille de Meere, depuis chevalier.

Corneille de Wyse.

Nicolas de Herde, dont les descendans ont fait d'illustres alliances.

seigneur de Celles et bourgmestre de Bruxelles. Cette famille s'est éteinte, dans la descendance mâle, en la personne de Philippe Fiacre Ghislain. baron de Celles, préfet sons l'Empire, ambassadeur du roi des Pays-Bas à Rome, et membre du Congrès National. — *Nob. des Pays-Bas*, II, 541. *Annuaire de la noblesse belge*, 1847.

[1] La seignenrie de Melin, dans le Brabant-wallon, a été érigée en marqnisat, par lettres du 23 août 1655, en faveur de don Philibert de Sotomayor Manuel-Benavides-y-Gnevarra; sa parente, Louise Adrienne Perez-Baron, fille de Marc-Antoine Perez, échevin d'Anvers, en 1599, l'institna son héritier, par testament du 7 jnin 1674. Clande-François Lamoral de Glymes, premier marquis de Florennes, avait pour bis-aïenle Lonise Perez de Villanova, mariée à Charles de Billehé, seigneur de Vierset. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, IV, 171; M. Goethals, *Dictionnaire généalogique*. V° *Glymes-Florennes*.

Le nouveau magistrat étoit fermé par Henri de Varich, prêteur d'Anvers, marquis de Rhien[1], dont le père avoit eu la même dignité, et Jean Damant, amman d'Anvers[2], tous deux chevaliers. Toute cette cavalcade étoit richement et proprement ornée. Aprez qu'elle fut arrivée auprez de la citadelle, elle retourna vers la ville, dans le même ordre qu'elle étoit venue. Vers le midi Leurs Altesses étant en carrosse, qui étoit posé sur une éminence, reçurent les complimens du marquisat d'Anvers, qui ayant mis pied à terre, s'approcha humblement du carrosse; Halmale portoit la baguette, qui est l'armoirie du marquisat d'Anvers, à cause que Bejar ne pouvoit pas s'aquiter de cette fonction, pour sa maladie. Henri Schotti, comme premier pensionnaire de la ville, harangua Leurs Altesses, d'une manière noble, savante et respectueuse. L'infante Isabelle, qui étoit à la droite de l'archiduc, prit la parole et elle fit entendre *en espagnol*, que l'affection des Anversois lui étoit agréable, et qu'elle ne manqueroit pas de conserver leurs privilèges. L'archiduc ajouta à cela, que les ayant aimez singulièrement, n'étant que gouverneur de la Belgique, il augmenteroit ses affections, en étant souverain.

La garnison de la plaine de la citadelle et la bourgeoisie des ramparts étoient si nombreuse, que Leurs

[1] L'Écoutète (Schoutet) d'Anvers, représentait le souverain dans tout le marquisat, et il prenait le titre de marcgrave du pays de Ryen.

[2] L'amman connaissait des causes civiles. Jean Damant était frère de Nicolas, chancelier de Brabant, puis garde des sceaux de Philippe II et de François Damant, grand bailli de Courtrai et premier roi d'armes, dit *Toison d'or*.— *Nob. des Pays-Bas*, I, 77 et 78.

Altesses crurent y voir une armée entière. Le plus beau spectacle étoient les six sermens rangez en ordonnance de bataille, devant la porte impériale, prez d'une chapelle. Quoiqu'on eût reçu le serment des anciens marquis d'Anvers dans une ladrerie des fauxbourgs, on trouva bon d'innover cette coutume, et l'on fit bâtir une chapelle d'improviste pour cette cérémonie. Le clergé y attendoit Leurs Altesses. Il étoit conduit de l'évêque de Berghes [1], de Feiten, abbé de Saint-Michel, en habits pontificaux, de Charle Maes, doyen de la cathédrale, de Jean Del Rio, archidiâcre, et de Silvestre Pardo, tous éclatans en noblesse et en mérites extraordinaires.

Lorsque Leurs Altesses vinrent à la chapelle, l'évêque leur donna la croix à baiser, ce qu'elles firent à genoux, au grand attendrissement de tout le peuple. Le chancelier de Brabant les avertit du serment que les marquis d'Anvers avoient coutume de prêter, à leur avènement à la couronne ; et elles, ayant fait entendre qu'elles y consentoient, l'audiencier lut ce serment d'un livre que le magistrat d'Anvers avoit fait aporter, tandis que l'évêque et le chancelier étoient à genoux aux cotez du lecteur. La lecture faite, l'archiduchesse se mit à genoux, et elle toucha les évangiles, pour marquer qu'elle ratifioit le serment. L'archiduc en fit de même. Ce fut alors que l'artillerie, la mousqueterie, les fanfares, et les acclamations se firent entendre d'une manière à faire avouer, à Leurs

[1] Gnillaume de Berghes, fils de Ferry de Glymes, sire et baron de Grimberghe, et d'Anne Sterck, dame de Bucquoy. Il fut élu doyen de la cathédrale de Liége, en 1584, nommé évêque d'Anvers en 1597, et archevêque duc de Cambrai, en 1601. Il mourut, le 25 avril 1609.

Altesses qu'elles n'avoient encore rien ouï de pareil.

Durant tous ces bruits et tous ces cris de joie, l'on conduisoit le marquis et la marquise en triomphe dans la ville. Le clergé prit les devans, puis les marchans, les négotians étrangers, etc., chacun selon son rang. Le comte de Solre, portoit l'épée devant Leurs Altesses, qui à cheval, se mirent sous un daiz d'or, porté par les très nobles Antoine de Berchem, Louis Vander Werve, dont le père Théodoric, avoit fait la même fonction, quarante ans auparavant, au roi Philippe II[1]; Jean Brecht, que l'archiduc créa chevalier le lendemain, Lancelot Tseraerts, Jean de Stemborg, dont les descendans font l'ornement de Louvain, et Jean de Meere, depuis bourgmaitre d'Anvers. On voyoit marcher devant le daiz, le flambeau à la main, 60 doyens des sermens pompeusement revêtus.

Ce ne furent qu'arcs de triomphe, sur toute leur route. Boche ou *Bochius* les a fait graver à Anvers[2]. Rome triomphante en seroit jalouse. Une jeune beauté représentant Anvers, offrit un cœur d'or à Leurs Altesses. Les Espagnols dressèrent leur obélisque en la rue de l'Hôpital. Il avoit 65 piez de haut, 44 de large, et 33 de profond. De là on rencontroit l'obélisque de la Vénus victorieuse, qui avoit 60 piez de haut, 30 de large et 12 de profond. La machine des Portugais étoit en la rue des tanneurs; elle avoit 78 piez de haut, 58 de large, et 25 de profond. Anvers avoit fait dresser sur la mer[3], un théâtre tournant qui avoit

[1] Le prince Philippe fut inauguré, comme futur marquis d'Anvers, en septembre 1549. — Loys Gollut, 1668.

[2] Joh. Bochii; *Hist. narratio profectionis et inaugurationis seren. Belgii princip. Alb. et Isab.*

[3] Sur la place de Meir.

40 piez de diamètre, et 60 de hauteur. Les Génois avoient posé leur arc tout le long de la rue des Clairisses, à cent piez de longueur. Au sortir de cette rue de sainte Claire, vers l'église de saint Jacques, on voyoit un portique consacré à saint Eugène, évêque de Tolède, à sainte Élisabeth et à sainte Claire. Dans la suite paroissoit l'arc des Milanois; la statue qui représentoit la Lombardie, étoit au sommet de l'ouvrage haute de dix piez. Puis vers la bourse, la ville avoit fait construire un arc consacré aux Heroïnes victorieuses. Les marchans en avoient bâti un superbe dédié à la déesse Hermatene [1], qui marquoit leur commerce. Le magistrat avoit édifié le théâtre de l'Hercule gaulois [2], au marché de lait; il avoit 40 piez de haut, 24 de large et 16 de profond. Il y avoit devant l'hôtel de ville une orgueilleuse architecture large de 60 piez, et longue de 20.

Les Fugger passent en proverbe par toute l'Europe, où, pour marquer des richesses immenses, on a coutume de dire, *aussi riche qu'un Fugger d'Anvers.* Ces frères, originaires d'Ausbourg, temoignèrent leur magnificence dans les rejouissances publiques à leurs propres fraiz; ils dressèrent, au marché des lins, un arc de triomphe, à la hauteur de 48 piez, à la largeur de 30, et à la profondeur de 18. Le pont saint Jean avoit un arc triomphal haut de 50 piez, large de 32, et profond de 13. On voyoit au marché

[1] Hermathène représentait les attributs de Mercure et de Minerve.

[2] Ce nom était commun à plusieurs héros de l'antiquité, célèbres par leur force ou leur valeur. L'hercule gaulois ou Domie, était représenté chanve, ridé et basané. Il présidait à l'éloquence.

du Rivage, celui de Neptune, large de 28 piez. En allant vers saint Michel, on en voyoit un autre haut de 100 piez, large de 44, et profond de 20. Devant l'abbaie de saint Michel, il y en avoit de 60 piez de haut et de 35 de large. Toutes ces machines, que je n'ai qu'ébauchées, étoient sur la route, par où Leurs Altesses se rendoient à leur palais. Ce furent ces spectacles qui ravirent leurs yeux. Le lendemain elles visitèrent les fortifications, et l'admirable maison des Alemans [1]. Le 12 décembre, qui étoit un dimanche, et qui étoit destiné au sacre solennel, la cavalcade, dans le même ordre que le jour d'auparavant, fut prendre Leurs Altesses dans leur palais, et elle les conduisit à l'église cathédrale de Notre-Dame. Le magistrat se tint dans les siéges des chanoines. L'évêque ayant achevé l'office, on alla à pié, à la maison de ville. Le chemin étoit couvert de planches et de sable. Le magistrat monta sur l'échafaut, qui y étoit dressé, et il se mit à la gauche de l'archiduchesse qui y étoit un peu plus élevée. Le chancelier de Brabant fit silence, et il avertit l'assemblée que Leurs Altesses alloient prêter leur serment. L'audiencier le récita en flamand et puis en latin; quand il fut arrivé à ces paroles, *ainsi Dieu, et tous ses Saints m'aident*, l'infante se mit à genoux, elle prêta le serment, et puis l'archiduc fit le même, entre les mains du bourgmaitre Halmale. Ensuite l'audiencier, au nom de la ville, prêta le serment de fidélité, en levant les doigts au ciel.

Voici ce qui étoit au bas des sermens : « Fait en « notre ville d'Anvers, le 12 décembre 1599, en

[1] Maison hanséatique.

« présence de l'illustrissime et révérendissime père « en Jésus-Christ l'évêque de Tricarice, nonce apos- « tolique, de don Balthazar de Zuniga, ambassadeur « du roi d'Espagne, du duc d'Aumale, du comte de « Mansfeld, libre baron de Heldringen, chevalier de « notre ordre, conseiller d'État, général d'armée et « gouverneur de notre duché du Luxembourg, et de « notre comté de Chini, du duc de Croï et d'Ar- « schot, du prince d'Orange, du marquis d'Havré, « conseiller d'État et chef des finances, du comte « d'Aremberg, chevalier de notre ordre et amiral, du « comte de Berg, marquis de Berg-op-Zoom, gouver- « neur de Gueldre et de Zutphen, de Jean Richardot, « chevalier, seigneur de Berly, et président de notre « conseil privé, de Christophe d'Assonville, cheva- « lier, seigneur d'Albeville et conseiller d'État, de « Nicolas Damant, chevalier, chancellier de Bra- « bant. » Il y avoit ce paraphe : N. D. Vt. il étoit signé A. (Albert) et I. (Isabel) ; et puis, « Par les « ordres de Leurs Altesses, Verreycken. »

Aprez cette action solennelle, Leurs Altesses firent venir Robert Tucher et Nicolas Rockox, magistrats, Jean Van Brecht et Jaque Dassa, patriciens, qui se mirent à genoux devant l'archiduc, le comte de Solre présenta l'épée à ce prince, qui les créa chevaliers, en leur touchant légèrement l'épaule droite. Voici les termes de la création : « Je vous fais che- « valier, au nom de Dieu et de saint George, pour « conserver fidèlement la foi, l'église, la justice, les « veuves et les orphelins. »

La cavalcade reconduisit Leurs Altesses, dans leur hôtel. Les feux de joie y furent très grands, et ils

l'auroient encore été davantage, si Leurs Altesses ne les eussent pas fait anticiper de quelques heures. Elles eurent la condescendance d'honorer la fête de leur auguste présence. Le lendemain les jésuites représentèrent la vie de sainte Élisabeth, où Leurs Altesses assistèrent avec beaucoup de satisfaction. Le 15 décembre, les gouverneurs de la citadelle d'Anvers, des villes de Lire et de Grave, vinrent leur prêter le serment de fidélité. Aprez midi, elles visitèrent la bourse et la verrerie, où elles firent faire des expériences de cristal. Elles passèrent deux jours à visiter l'église de Notre-Dame, les boutiques de tapisserie et de l'imprimerie de Plantin. Jean Moretus, gendre de Plantin, qui a augmenté la gloire de son beau-père, et dont la postérité en fait de même, fit imprimer en la présence de Leurs Altesses, cet éloge en latin :

« Princes sérénissimes et tres puissans, nous souhaitons que vous entriez dans toutes les places de « votre jurisdiction, avec autant d'applaudissement « que vous êtes entrez dans cette principale ville de « votre Belgique ; que vous y fassiez longtems « régner la justice et la paix; que vous cultiviez, « que vous consoliez, que vous conserviez la Belgique, et que vous faciez passer bien tard votre « souveraineté à vos enfans semblables à vous. Ce « sont les vœux de toute la Belgique, et singulièrement de cette imprimerie plantinienne, qui vous « sera aussi attachée qu'elle a été au roi catholique « de mémoire immortelle : elle a imprimé ces souhaits en votre présence. »

Cette industrie [1] fut renouvellée dans la même im-

[1] *Industria*, dextérité, ce tour d'adresse.

primerie, l'an 1666, en la présence de Ferdinand de Furstenberg, évêque de Paderborne. L'incomparable Hesius fit un bel impromptu, qui fut imprimé en caractères rouges. Les six sermens leur firent présent, de sept pièces de tapisserie où l'or et l'artifice n'étoient point épargnez. Ils représentoient agréablement et doctement les victoires de l'archiduc Albert.

Enfin le 18 décembre, Leurs Altesses retournèrent à Brusselle, sur le yact qui les avoit amenées, pour ensuite aller recevoir les hommages de leurs sujets.

La ville d'Anvers ne se contente pas d'avoir honoré ses princes dans la persone de ses prédécesseurs, elle renouvelle ses hommages deux fois l'année, en assistant aux obsèques anniversaires de l'archiduc, le 13 juillet, et à celles de l'archiduchesse, le 28 novembre, en la cathédrale. Je compte cette mémoire pour un tombeau immortel, qui supplée à celui qui manque à Sainte-Gudule, et qui nous oblige ici de soupirer avec Pline, dans la lettre sixième de son livre douzième : « j'ai été curieux de voir le tombeau « de Virginius, et je me suis repenti de l'avoir vu, « car il est encore imparfait. Ce n'est pas la faute de « l'ouvrier, mais c'est celle de celui qui a la charge « de le bâtir. J'en suis indigné, et je regrette qu'un « homme fameux, par tout le monde, soit sans tombeau, même dix ans aprez sa mort. Tant rares sont « les vrais amis! Sitot on oublie les morts! Nous « sommes réduits à nous construire nous-mêmes nos « tombeaux, sans en charger nos héritiers. L'exemple « de Virginius, est d'autant plus indigne, que son « mérite est éclatant jusques ici. Pline. »

Voilà la distribution des prix faite. Ce n'est qu'un

échantillon de la récompense dont jouissent présentement les ames desinteressées, qui dans toutes leurs entreprises n'eurent en vue que le bien de la vraie église.

Le comte Maurice mérite un éloge plus ample, mais comme beaucoup de choses ne viennent pas à mon sujet, je me contenterai d'alléguer ce qui regarde mon histoire; outre que les diversions qu'il fit pour embarasser le siège d'Ostende, font une bonne partie de son panégirique, quoiqu'il n'ait pas été heureux en toutes. Débutons par son entreprise sur Boisleduc.

En 1585, le comte de Hohenlo y entra avec 200 soldats, mais la porte ayant été fermée aux autres qui le suivoient, ils furent la victime des bourgeois. Pierre Borri a décrit le siège de 1629, par où Henri, prince de Nassau, se rendit maître d'une ville, où Maurice avoit échoué plus d'une fois. En 1559, le pape Paul IV fonda l'évêché qui fut pour la première fois rempli de François Sonnius [1]. La mairie de Boisleduc comprend plus de 100 vilages. Notre-Dame de Boisleduc, qui réside présentement à l'abbaie royale du Froidmont [2], à la cour de Brusselle, a été poliment et fidellement décrite par le jesuite Oton Zilius [3]. Le prince Maurice de Nassau pour obliger l'archiduc Albert à lever le siège d'Ostende, vint mettre le siège

[1] Voir ci-dessus 201, note 3.

[2] Caudenberg.

[3] Othon Van Zyll a laissé plusieurs ouvrages et entre autres: *Historia miraculorum B. Mariæ Sylvaducensis, jam ad D. Gaugerici Bruxellam translatæ. Antv. Balth. Moretus*, 1632, in-4°.

devant Boisleduc, le premier jour de novembre 1601, à la tête de 8000 fantassins, et de 1500 chevaux.

Toute la garnison consistoit en deux compagnies tirées des bourgeois mêmes, qui sont naturellement soldats, en un régiment de cavalerie du comte Adolphe de Berg [1], et en 50 chevaux de Grobendonc. Mais Antoine, baron de Grobendonc [2], qui étoit gouverneur de la ville, lui valoit une garnison de plusieurs mille hommes. Il fit fortifier la porte de Vucht, qui étoit l'endroit le plus insultable. Cet ouvrage dut sa perfection et sa défense à l'industrie, au travail, et à la bravoure des bourgeois, qui nonobstant les décharges continuelles des assiégeans, l'achevèrent et le maintinrent jusqu'à la fin du siège. Le magistrat règla les choses, pour empêcher les embrasemens, et il défendit de hausser le prix d'aucune denrée. La bourgeoisie se porta avec tant d'ardeur à fortifier sa ville, qu'on compte qu'elle fit, en un seul jour, plus que n'auroient pu faire des maneuvres mercenaires louez à 10,000 francs.

Le gouverneur fit dresser une demie-lune à la porte de Vucht, pour se retrancher en cas d'opression. Le

[1] Adolphe de Berg, seigneur de Hoomoet et Heel, était fils de Guillaume de Berg, seigneur de Boxmer, et de Marie de Nassau; frère de Herman, Frédéric, et Henri de Berg. Il est mort sans alliance, en 1609.

[2] Antoine Schetz, 2e fils de Gaspard Schetz, seigneur de Grobbendonck, et de sa 2e femme, Catherine d'Ursel, entra jeune au service; il devint capitaine de 200 chevaux cuirassiers, maître de camp d'un tercio d'infanterie wallonne et gouverneur de Bois-le-Duc, puis de Louvain. Il mourut en 1640. La seigneurie de Grobbendonck fut érigée, pour lui, en baronie par lettres des archiducs du 4 mars 1602, et en comté, le 3 juillet 1637 par Philippe IV.

courage des assiégez s'augmenta, à la vue de 200 braves qui leur vinrent de Grave, le 7 novembre, de grand matin; et le lendemain, à la vue des lettres de l'archiduc même,qui les assuroit d'un prompt secours, par le comte Frédéric de Bergh.

Maurice fit jetter dans la ville une infinité de bombes le 12 de novembre, mais par la vigilance des bourgeois, elles n'excitèrent aucun désordre. Le 15, les capitaines Hilaire de Bliven [1] et Vander Sterre percèrent au travers des marais, et ils introduisirent 800 fantassins, qui avoient marché sur le ventre à 50 assiégeans, qu'ils avoient rencontrez dans leur passage.

Maurice alla à la sappe du côté de la porte de Hintam. Les mineurs des assiégez contreminèrent aussitôt la mine ennemie; mais pour ne s'y être pas pris assez prudemment, douze d'entr'eux furent misérablement accablez. Un autre accident pensa faire perdre le courage aux assiégez; le gouverneur, accompagné du magistrat Bardouil, visitoit les cartiers des ramparts, un soldat maladroit, qui étoit en sentinelle, ayant reconnu le gouverneur, baissa son mousquet par respect; sa mèche n'ayant pas bien été gouvernée, y mit le feu,. et elle le fit cruellement décharger. Le gouverneur reçut un coup de balle à la cuisse, et le magistrat en reçut deux au travers du

[1] Hilaire de Blyleven, capitaine, puis sergent-major au tercio de Hachicourt et membre du conseil de guerre, fut fait prisonnier, le 1er septembre 1603, dans une sortie de Bois-le-Duc assiégé; il mourut à Gueldre, le 23 septembre 1606. — *Audience; Nob. des Pays-Bas*, III, 160; *Mémoires du seigneur* du Cornet, I, 41; Van Meteren, 534*b*; C. A. de Croy, *Mémoires guerriers*, 38, 39.

corps. Cette infortune déconcerta les assiégez, mais le cœur leur fut remis aussitôt, par l'agréable nouvelle du comte Frédéric de Bergh, qui étant venu de Diest, avec de petites troupes, étoit passé par les bruyères au secours de la ville. Le froid ne combatoit pas moins pour les assiégez que leur propre ardeur. La saison étoit si aspre, qu'un sentinelle holandois fut trouvé mort de froid, en faction, dans le camp ennemi. D'ailleurs les rivières étant gelées, serroient le passage, et elles commençoient à mettre les assiégeans sur les dens. Maurice se sentant trop foible pour s'opposer à tant d'ennemis, leva le siège le 27 de novembre.

On n'a pas sitôt fait avec l'ennemi extérieur, qu'un intérieur vient sur les bras; Philippe III, irrité de la mutinerie des soldats, en 1602, avoit signifié à l'archiduc qu'il n'eût à faire aucun accommodement avec ces rebelles, mais qu'il en prît raison à quelque prix que ce fût. L'archiduc, pour seconder les volontez de son beau-frère, donna une commission à Charles de Loraine, duc d'Aumale, pour lever 1000 chevaux[1], et une autre au colonel Vizlier[2] pour lever 3000 Alemans. Le 23 juillet 1603, le comte Frédéric de Berg marcha à la tête de 7000 fantassins et de 3000 chevaux pour dompter les rebelles. Eux ayant laissé leur infanterie dans Hooghstraten, mirent aux champs leur cavalerie, et ils promirent aux Holandois de leur être fidelles, s'ils vouloient les soutenir contre leurs propres maîtres. Les Holandois, qui n'aimoient rien

[1] Voyez ci-dessus 307, note 2; 330, note 4.

[2] Witzleben et Lutzelburg avaient reçu mission de lever deux régiments hauts allemands. Voir ci-dessus 368, note 4.

mieux que de les détacher du parti austrien, leur promirent du secours, aussi longtems qu'ils tiendroient la campagne. En effet, le 8 août, le prince Maurice marcha vers Hooghstraten, pour prêter la main aux mutins. Le comte Frédéric de Bergh se trouvant inégal, et d'ailleurs voyant qu'on ne lui envoyoit pas les régimens de Borgia et de Brancaccio, qu'on lui avoit promis, abandonna l'entreprise d'Hooghstraten, et il se retira vers Herenthal, le 10 août. Les mutins d'Hooghstraten, enflez de cette retraite, sortirent brusquement, et ils donnèrent sur l'arrière-garde, où le sieur de Ronei, fils du général, qui avoit été tué au siège de Hulst, qui commandoit les cuirassiers archiducaux, demeura en combattant vaillamment [1].

Maurice, sans perdre de tems, prit bon nombre de mutins d'Hooghstraten avec lui [2], et il mit le siège devant Boisleduc, le 19 août, pour réparer la faute, ou la perte qu'il avoit faite l'année passée. Le comte de Berg, qui étoit renforcé des régimens de Borgia et de Brancaccio, suivit Maurice à la piste, et il vint se camper assez prez de lui, dans deux places, qui tenoient pour la Holande, savoir Dungen et Hintam [3].

[1] Nicolas de Savigny, fils du baron de Rosne, commandait une compagnie des cuirassiers lorrains du duc d'Aumale. — C. A. DE CROY, *Mémoires guerriers*, 103; VAN METEREN, 516, 533, 534.

[2] « Les mutinés ont fait sortir de Hochstrate leur cavallerie « et la plus grande part de leur infanterie, avec leurs *estendarts* « *verds*, de mesme que leurs écharpes, pour se diversifier de « nostre armée, qui les portoit, à leur ordinaire, *rouges*, *comme* « *est la croix de Saint-André.* » — *Mémoires guerriers*, 100, 101.

[3] Dongen, Gester, Schindel, Eckendonck et Hintem. — VAN METEREN, 534.

Maurice ne perdit pas courage pour cela, et il tint ferme, dans l'espérance ou que Boisleduc ne recevroit pas garnison, ou si elle la recevoit, que cette garnison, mal payée, n'y apporteroit que de la confusion. Le comte de Berg éleva un fort, qui causa bien du mal au camp du comte Ernest de Nassau, ce fort fut surnommé de l'Étoile, et ce fut une comète pour la Holande. Boisleduc craignant que les soldats ne vinssent à se mutiner faute de paie, et qu'au lieu de l'aider, ils ne se jettassent sur les maisons des bourgeois, ne voulut pas recevoir garnison, et il assura le gouverneur que ses seules forces seroient capables de faire tête à Maurice. L'archiduc, sans quitter le dessein de continuer son siège d'Ostende, se rendit en grand hâte devant Boisleduc. Le marquis della Bella [1], colonel italien remarquant que l'unique moyen de faire déloger le prince Maurice, étoit de lui couper les vivres, conduisit 2000 braves à l'autre côté de la rivière de Diese, et il érigea, avec une diligence incroyable, un fort entre Boisleduc et Crevecœur, surnommé la bride des Holandois. Maurice, sentant que cette machine alloit lui couper la gorge, y mena 4000 de ses plus braves, et au minuit, il attaqua della Bella, avec beaucoup de résolution. Les Archiducaux soutinrent son effort, l'espace de deux heures, mais comme le fort n'étoit pas encore assez élevé pour les couvrir, et que les ennemis étoient en trop grand nombre, ils succombèrent sous la multitude. Ce combat se donna entre le deuzième et le troisième du mois de septembre. Della

[1] Le marquis della Bella, était un Caraccioli, frère du duc d'Avellino. — Van Meteren, 534.

Bella combatit en désespéré, et il ne voulut pas avoir cartier; 200 de ses gens périrent avec lui[1]; mais aprez avoir fait périr plus de 300 Holandois. Si le secours fût venu à tems, della Bella auroit taillé de grandes affaires à Maurice, qui se voyant maître de ce fort, y fit monter dix pièces d'artillerie, qui foudroyèrent la ville. Cela fut cause que l'archiduc ayant laissé le siège d'Ostende, sous la conduite du marquis Spinola, vint au secours de Boisleduc, en personne. Il arriva le 1er octobre à Ruremonde, d'où il envoya son conseiller de guerre, Alexandre Malaspina[2] vers le comte de Bergh, avec 40 chevaux. Malaspina eut le malheur d'être pris des mutins d'Hooghstraten, qui s'étoient mis à la suite des Holandois. Malaspina fut conduit au prince Maurice, et puis par vanité ou par honêteté, il fut conduit par le camp des Holandois, par Olivier de Temple, seigneur de Coorbeck, colonel holandois[3]. Pendant qu'ils considèrent les quartiers, voici un boulet de canon, envoyé de la ville, qui emporte de Temple, et qui emporte les jambes à Malaspina, le 3 octobre[4]. Le lendemain l'archiduc arriva devant la ville; abandonnant les bourgeois à leur propre bravoure, il

[1] Le prince Manrice renvoya le corps du marquis della Bella, dans une couvertnre de cheval, aux Archiducaux, pour leur témoigner son mécontentement de ce qn'ils avaient mal reçu le trompette chargé de leur remettre les restes dn jeune de Rosne. — VAN METEREN, 534*b*.

[2] VAN METEREN lui donne le titre de marquis... L°. c°.

[3] Olivier Van den Tympel; voyez sur ce personnage très connu : *Mémoires anonymes*, I, 223, 239; III, 99, 210, 298; V. 62, 80, 92, 102, 113 et suiv.;—MM. HENNE et WAUTERS, *Hist. de Bruxelles*, I, 446.

[4] VAN METEREN, 534.

songea à rompre un cartier du prince Maurice. Il avoit amené avec soi, du siége d'Ostende, le comte de Buquoi ; ce général de l'artillerie, sous les ordres de l'archiduc, conduit dix pièces de canon, pour détruire un fort dressé entre Flimen et Vucht, qui facilitoit les convois de l'armée holandoise. Mais la chose n'ayant pas réussi, l'archiduc jugea qu'il falloit user d'un stratagème. Le 17 octobre il fait semblant d'en vouloir au même fort, mais au même tems, il fait couler dans la ville 5000 fantassins. La ville en est surprise dans l'abord, mais elle y consent, et dans la suite, elle s'en aplaudit, car ce secours jetta le prince Maurice dans le désespoir; il lui fit abandonner ses forts, et ses munitions, et lever le siége honteusement, le 5 du mois de novembre [1].

Le marquis Spinola étant honoré de la Toison-d'or le 24 avril de l'an 1605, essaya de s'en rendre digne[2]. Il ne manqua point d'occasion d'exercer sa force militaire. Le prince Maurice de Nassau, qui minutoit toujours quelque chose contre l'archiduc, forma une entreprise sur Anvers. Le 16 mai 1605 il sortit de Bergopsoom à la tête de 2500 chevaux, de 7000 fantassins et de 9 pièces de canon, tandis que le prince Ernest de Nassau conduisoit une flotte de 500 voiles,

[1] Maurice de Nassau abandonna ses positions, le 5 novembre 1603, en fort bon ordre, et il passa la nuit suivante en pleine campagne et à une petite distance, pour s'assurer s'il était suivi par l'archiduc. Mais celui-ci avait rompu son camp, la même nuit, et s'était retiré sur Helmont et Kempen.— Van Meteren, l°. c°.

[2] Philippe III ne donna pas seulement le collier de la Toison d'or à Spinola, il le nomma maître de camp général et commandant en chef de *toutes ses armées* aux Pays-Bas, et lui attribua des pouvoirs très étendus en matière de finances. — Bentivoglio, IV, 369.

montée de 8000 soldats. Ernest, aprez avoir été sur le fer [1] à Lilloo, démara à deux heures de nuit, il vint devant Anvers, et il passa devant le fort de Sainte-Croix, d'où le gouverneur [2] ayant tiré quelques volées de canon, donna avis à Borgia des approches de l'ennemi [3]. Cet Espagnol fit attaquer la flotte entre les forts de Saint Philipe et de la Perle. César [4] prit les devans avec 500 chevaux, et 200 Bourguignons de Balanson; il les cacha au fort de Blockersdic; puis il retourna vers Borgia, qu'il trouva bien prez de là, avec 300 fantassins, ayant laissé de Luna pour commandant à Callo, et ayant ordonné que son régiment suivît avec deux pièces de campagne. Huit cens Holandois ayant mis pied à terre, vers la Tête-de-Flandre, qui est vis-à-vis du havre d'Anvers, les armes et la pele à la main, pour s'y fortifier, furent accueillis de Borgia, qui en fit périr 400 par l'épée ou par l'eau, ou en les faisant prisonniers [5]. Ce coup arrêta ceux qui alloient faire descente à Borght. Borgia, qui n'avoit pas pu conduire ses deux pièces de canon, à cause de l'impraticabilité des chemins, se servit fort à propos de celle qu'il avoit, pour battre la flotte ennemie. Maurice, voyant les Archiducaux si bien sous leurs gardes, quitta le dessein d'attaquer

[1] A l'ancre.

[2] Le sieur de Rolleghem. — VAN METEREN, 569.

[3] Voyez à l'appendice : *Relation des choses advenues en l'année* 1605 ; extraite du M. S., nº 21,964 de la Bibliothèque royale.

[4] Sous le nom de César, l'auteur désigne probablement Charles Aquaviva d'Arragon, prince de *Caserte*, capitaine de cavalerie, fils de Jules-Antoine et de Victoire de Lannoy. — MORERI.

[5] ... « Lui tua 500 hommes, sans faire un seul prisonnier. » — *Relation* précitée.

Anvers, et il alla se rabatre sur le château de Wau[1], à deux lieues de Bergopsoom; il le prit le 22 de mai. Le marquis Spinola fit mourir la pluspart de la garnison, qui consistoit en 85 hommes, pour s'être rendus trop tôt, sur tout parcequ'il avoit déjà dressé son pont devant Anvers, pour pouvoir secourir de toutes parts les places que l'ennemi attaqueroit au-deçà ou au-delà de l'Escaut[2]. Maurice fit une nouvelle entreprise sur Isendic[3], en Flandre le 27 juin; mais Spinola lui en fit perdre l'envie, en y envoyant Velasco.

L'archiduc, pour donner le change à Maurice, voulut mettre en exécution l'attaque de Linghe[4], qu'il minutoit depuis longtems. Dans cette vue, il envoya Torres, Berlaimont et Sanchez[5] à Tirlemont, où ils trouvèrent le comte de Buquoi, qui fortifié de ces troupes, prit sa marche vers Cologne, au commencement de juillet. Il donna la chasse aux vaisseaux Holandois, qui occupoient le Rhin, il passa cette rivière, et il se campa devant Keiserswert. Maurice crut que ce n'étoit qu'une feinte; dans cette croyance, il envoya le comte Ernest de Nassau à Rhinbergh, avec 6000 hommes, pendant quoi, Spinola alla passer le Rhin le 22 juillet, et il vint se camper devant Keiserswert[6].

[1] Woude ou Wouwe. — VAN METEREN, l°. c°.

[2] VAN METEREN, l°. c°.

[3] Isendyck.

[4] Lingen.

[5] Barthelemi Sanchez, commissaire général de la cavalerie. — *Relation.*

[6] Le plan de Spinola était de porter la guerre au delà du Rhin et au cœur du pays ennemi.

Quoique Maurice sût que 7000 Archiducaux avoient passé le Rhin, il persista à s'imaginer que ce n'étoit qu'un stratagême, et il tint toujours ses gens en haleine. Enfin au commencement d'août, Spinola ouvrit son dessein sur Linghe ; la discipline sévère qu'il observa sur sa route, fut cause que son armée eut tout ce qui lui fallut, pour un mois entier. Le 10 août, il prit, en passant, Oldenzeel, qui auroit pu l'arrêter, si elle avoit eu un gouverneur plus vaillant; il sortit de sa place avec 450 fantassins et avec 80 chevaux. Enfin Spinola arriva devant Linghe, qui est une très-forte ville de Wesphalie, et la capitale du comté qui porte son nom. Dez le 13 août, il fit battre la ville, et trois jours aprez les Italiens et les Vallons gagnèrent les fossez. Linghe, sous l'espérance du secours que Maurice prometoit de lui envoyer, le 20 août, se défendoit généreusement; mais les assiégeans la serrèrent de si prez, qu'elle fut obligée de se rendre aux conditions de ceux d'Oldenzeel, le 19 août, auquel jour 500 fantássins sortirent de la ville. Ils y laissèrent 50 blessez, et onze pièces de canon. Cette importante place coûta à l'archiduc 200 hommes, tant tuez que blessez.

Pour ne pas donner de relâche à l'ennemi, l'archiduc fit apliquer deux pétards à Bergopsoom, qui incomodoit fort Anvers, le 21 août. L'un ayant eu son effet, mais l'autre ne l'ayant pas eu, à cause que la porte étoit trop humide, les entrepreneurs furent obligez de se retirer, avec la perte du capitaine Lechier, et de 30 soldats, sans compter 40 blessez [1].

[1] Van Meteren, 574*b*.

Mais on eut bientôt sa revanche par la prise de Vactendonc [1] et de Cracou.

Tandis que Buquoi assiégea Vactendonc, le 8 octobre, Spinola vint aux mains avec Maurice, le 9 du même mois, prez de Mullem et de Ruroort [2]. On s'y battit avec beaucoup d'ardeur, l'espace de 4 heures. Spinola y eut un cheval tué sous lui, et le colonel Trivulce y demeura, avec 400, tant de tuez que de blessez. Les Holandois perdirent plus de 500 des leurs [3].

Tandis qu'on se bat à Mullem, le comte de Buquoi presse Vactendonc, qui est une ville du duché de Gueldre, et enfin il l'oblige à capituler. Le 27 octobre, une garnison de 900 sains et de 150 blessez sortit de la ville; cette place coûta 500 hommes tant tuez que blessez. Buquoi eut meilleur marché de la forteresse de Cracou [4], dans le duché [5] de Meurs. Le colonel Justinien, qui avoit la principale ataque, refusoit de leur donner quartier; mais le general [6] Buquoi voulut user de clémence. Le 8 novembre, il fit venir toute la garnison dans l'église, il les désarma tous, à la réserve des capitaines, à qui il laissa l'épée, et puis il les laissa aller. Il présenta leurs quatre étandarts au marquis Spinola, qui repassa en Espagne la veille de

[1] Wachtendonck. — Van Meteren, 576, fixe la prise de cette ville au 28 octobre 1605.

[2] Mülheim et Roëroort. — Van Meteren, 575; Bentivoglio, IV, 387.

[3] Les Hollandais eurent le désavantage.

[4] Crakou fut pris, le 8 novembre.— Van Meteren, 576*b*; Bentivoglio, IV, 389.

[5] Comté de Meurs.

[6] Général de l'artillerie.

Noël de cette année 1605[1]. Je ne dois pas omettre que le prince Maurice essaya de rompre le siège de Vactendonc, par la surprise de la ville capitale de Gueldre, mais cette entreprise ne lui réussit pas mieux que celle de Bergopsoom n'avoit réussi à la Terraille[2]. Plessis-Mornai, fils du fameux ministre de ce nom, se retira avec honte, aprez y avoir laissé ses deux pétards, et quelques-uns des siens[3].

L'entreprise par où l'archiduc commença les opérations de l'an 1606, lui réussit plus heureusement. Elle fut faite sur la ville de Breford sur le Rhin[4].

La Terraille qui étoit un des débris de la Ligue de France, le 14 mars vint devant Brefort, deux heures avant le jour, à la tête de 1200 hommes de pied, et de 500 chevaux, qu'il avoit pris secretement de Linghen, il appliqua le pétard[5]. La sentinelle ayant demandé au pétardier, « qui va là ? » il répondit qu'il étoit de la garnison de Grolle, qui tenoit alors pour les Holandois. La sentinelle se payant de cette défaite, le pétard joua à deux portes ; 30 soldats vinrent aux brêches, mais ils furent aussitôt massacrez. La Terraille passa la rivière, et il pétarda la porte qui étoit à la tête du pont ; 40 Holandois, qui y survinrent, furent relancez dans le château. Les entrepreneurs les y assiégèrent, et animez par Verdugo[6], ils

[1] BENTIVOGLIO, IV, 391 ; VAN METEREN, 582*b*.

[2] Louis de Comboursier, sieur du Terrail, dont il est parlé plus haut, 253, note 1.

[3] Le fils de Du Plessis-Mornay, gouverneur de Saumur, mourut au retour de la tentative sur Gueldre. — VAN MET., 577.

[4] Breevoorde.

[5] Appendice : *Relation des choses advenues en l'année* 1606.

[6] Don Guillaume Verdugo. — VAN METEREN, 585.

y arrêtèrent huit jours, mais la poudre leur manquant, ils furent obligez à la retraite le 22 mars.

L'entreprise sur l'Écluse ne fut pas plus heureuse. La Terraille, pour essuyer sa honte de Bergopsoom et de Brefort, en voulut à cette ville, au tems que le marquis Spinola fut de retour d'Espagne, qui fut au commencement de juin de cette année 1606. Le 12 juin fut destiné à l'attaque; La Terraille y conduisit heureusement de Bruges 1200 Vallons et Hibernois[1], qui s'en aprochèrent à la retraite de la marée. Comme ils s'aprochoient d'une porte, qui pour être couverte de la mer, n'avoit pas de corps-de-garde, un cheval qui passoit en la prairie se prit à hannir, ce hanissement donna lieu au sentinelle d'observer ce qui se passoit à son voisinage, mais n'ayant rien remarqué, il se retira dans sa guérite; vingt entrepreneurs ayant passé le fossé à la nage, et ayant gagné le pont-levis, à la faveur de quelques crochets, qu'ils avoient aportez avec eux, ils pétardèrent ce pont, et puis ils en firent autant à la première porte. Ils firent à la seconde porte un trou capable d'admettre deux soldats de front; Froment et deux autres capitaines y entrèrent avec leurs gens, qu'ils conduisirent heureusement jusqu'au corps-de-garde. Ce fut là que Froment et Ghelinger furent tuez, par la défense qui y fut faite. Les autres, épouvantez de ce coup, prirent honteusement la fuite; les plus coupables le payèrent de leurs têtes, à Brusselle le 19 juin[2].

[1] Irlandais.

[2] VAN METEREN, 588, cite les officiers qui furent condamnés et exécutés; cette sentence parut rigoureuse et même injuste. René de Châlon, petit-fils du comte de Mansfeld, fut privé de son grade de maître de camp.

Le 21 juillet, l'archiduc envoya Borgia pour se rendre maître de Lochem, petite place, mais fort commode. Le comte d'Embden [1] alla à l'autre coté de l'Issel pour tenir tête au prince Maurice. Lochem, aprez avoir reçu 40 coups de canon, se rendit le 23 juillet [2]. Ils y laissèrent 5 pièces de canon, et ils en sortirent au nombre de 300. Lochem coûta à l'archiduc 50 hommes tant blessez que tuez. L'archiduc donna ensuite ordre au comte de Buquoi de passer la rivière de Vahal, et de faire des courses dans la Betuve. Buquoi envoya Justinien avec 144 combatans, pour passer le Vahal, entre le fort de Schenck et Nimègue, à un village nommé Spaerdorp, trois heures de Moock. Quoique les Holandois bordassent le rivage, Justinien essaya de passer la rivière, avec beaucoup de résolution; mais comme le coulant étoit trop rapide, ses battaux furent emportez beaucoup au-dessous du lieu de la descente. Justinien les fit remonter; mais ce délai donna aux Holandois le loisir de se renforcer, ce qui fut cause qu'on ne put aborder, et qu'on fut obligé de se retirer, aprez la perte de 30 hommes. La perte des Holandois fut presque égale, si l'on excepte les quatre navires, qui étant venus du fort Schenck, furent fort mal-traitez de l'artillerie archiducale, et qui eurent bien de la peine à regagner Nimègue [3].

[1] *Mémoires du seigneur* Du Cornet, II, 205.

[2] Suivant Van Meteren, 593, Lockem se rendit à Spinola.

[3] Cette tentative de passer le Wahal pour entrer dans la Betuwe était dirigée par Bucquoy, qui avait sous ses ordres les Espagnols de don Inigo de Borgia, et les Italiens de Pompée Justiniano, des Wallons et des Allemands formant un corps de 7,000 piétons et de 1,200 cavaliers. — Van Meteren, 593*b*.

Cependant Spinola essayoit de passer la rivière d'Issel, d'un autre coté. Le comte de Solre sous ses ordres, passa dans l'île de Mastenbrouc, pour de là passer l'Issel, et pour aller investir Zuol[1]. Spinola, pour lui en donner le loisir, fit semblant de passer l'Issel à Zutphen, le 31 juillet. Ce fut à la barbe de cette ville, qu'il passa la rivière de Berkel, pour tenir Deventer en eschec. Le 3 août, il campa à Dort, où il soufrit une grande disette de vivres; mais il fut réjoui d'aprendre, au même tems, que le comte de Solre avoit passé les rivières de Regge et de Vect, et qu'il étoit campé dans l'île de Mastenbrouc. Le comte de Solre ne put aller plus outre, parce que Maurice envoya deux navires pour boucher le passage, et que les boulets de canon du comte de Solre ne se trouvèrent pas de calibre, pour enfoncer ces obstacles. Cela détermina le marquis Spinola au siège de Grolle, où il envoya Velasco, le 4 août, pour prendre les postes. Les assiégez firent une vigoureuse sortie, mais ils furent relancez, aprez avoir laissé morts 40 des leurs. La blessure de Vingard[2], qui étoit un des généraux d'artillerie et une grosse pluie retardèrent la batterie. Enfin, par la valeur de Torres et des deux comtes d'Embden, ceux de Grolle furent obligez à se rendre. Onze cens fantassins en sortirent, le 14 août. Ils en avoient perdu 150 durant le siège, et les assiégeans environ 550, tant tuez que blessez[3].

Spinola voyant qu'il n'étoit pas moyen de passer

[1] Zwol.

[2] Thomas de Wingaerde, lieutenant de l'artillerie. — *Relations des choses advenues en* 1605 et 1606.

[3] VAN METEREN, 594.

dans la Betuve, et que les pluies continuelles empêchoient les convois, prit résolution d'assiéger Rhinberg. Le 21 août, il campa d'un coté du Rhin, tandis que Buquoi campa de l'autre. La garnison de Rinberg étoit forte de 2500 combattans, et cependant le prince Maurice, à la faveur des ténèbres, trouva le moyen d'y driver encore 2000 fantassins et 200 chevaux, avant que la ville ne fût entièrement investie. Il se fit quantité d'escarmouches, mais comme la sortie, surnommée la grande, les efface toutes, j'en donnerai le détail.

Le colonel Justinien s'étoit posté sur une hauteur entre deux marais, à chaque tête desquels il avoit bâti un fort. Les assiégez, pressentant que cela alloit les perdre, firent une sortie de toute leur cavalerie, divisée en quatre escadrons, et de 800 fantassins, divisez en deux bataillons. César et Brancaccio leur tinrent tête avec beaucoup de force, et ils les relancèrent l'épée aux reins, jusqu'à leur palissade. Mais ils perdirent Rengin, capitaine des fusiliers, et 15 cavaliers. Justinien eut deux de ses capitaines blessez.

Spinola n'avançoit pas moins de l'autre coté du Rhin. Sa batterie de dix pièces avoit déjà fait une juste brêche, et tout étoit disposé à l'assaut, quand les Holandois prirent la fuite, et abandonèrent leur place. La mort d'Edmond Scot ne contribua pas peu à leur lâcheté ; ce brave colonel haussant trop la tête audessus du parapet, reçut une mousquetade qui le renversa roide mort, le 3 septembre. Les fuyards de Rhinberg essayèrent de gagner l'île, mais les assiégeans les serrèrent de prez, et ils en firent périr un très grand nombre. Ceux qui gagnèrent l'île, eurent

le courage de tourner le canon vers les Archiducaux, ils en tuèrent 12, et ils en blessèrent deux capitaines. Spinola ne leur laissa pas longtems ce loisir.

Cependant Maurice ne savoit assez s'étonner qu'une place aussi forte que Rhinberg, eût pu être réduite en quatre jours[1], surtout lui étant au voisinage, c'est-à-dire à Vezel, prêt à la secourir avec 1600 hommes. De l'étonnement il en vint à l'indignation, à la résolution, à l'exécution. Il partagea son armée en six petits bataillons et en quatre grans, il mit la cavalerie sur les ailes, et en cette posture, il marcha de nuit, vers les campagnes d'Alpen. Il fit prendre les devans à 1500 fantassins, par Meurs[2], pour passer la forêt de Buric, et pour surprendre la grand'garde du marquis Spinola, dont le camp devoit être attaqué au même tems, par la garnison qui feroit une sortie

Spinola ayant apris les aproches de Maurice, mit son armée en ordonnance de bataille, et il la tint sous les armes, jusqu'à la pointe du jour; alors ayant ouï que l'ennemi se tenoit à Alpen, il y envoya Velasco, qui ne l'y trouva plus. La ville fut pressée plus vigoureusement que jamais. Enfin le premier jour d'octobre de l'an 1606 elle capitula. Le lendemain, il en sortit 3300 soldats, sous 30 enseignes, 900 blessez, 150 cavaliers, et autant de gens de marine. Ils emportèrent deux pièces de campagne, mais ils laissèrent dans la ville 14 grosses pièces, deux navires à la rade, et un grand aparat, pour construire des ponts. Ils avoient perdu plus de 400 combatans durant le siège;

[1] On va voir que Rhinberg ne fut pris que le 1er octobre, après la tentative de secours, opérée par Maurice de Nassau.

[2] Meurs ou Moers.

les assiégeans y avoient perdu 500 des leurs, sans compter 700 blessez. Le même jour que Rhinberg se rendit, Maurice essaya d'essuyer sa honte, par une entreprise sur Venlo, mais il ne fit que l'augmenter, par son malheureux succez [1].

Il ne fut pas plus fortuné par celle qu'il pratiqua sur Grolle. Le comte Henri de Berg en étoit gouverneur; sa garnison étoit tellement affoiblie, par les désertions et par la peste, qu'il ne lui restoit plus que 600 hommes, et sa compagnie de cavalerie. Spinola marcha au secours de Grolle, le 3 novembre. Le gouverneur, nonobstant la foiblesse de ses gens, faisoit une des plus belles défenses, animé du coup de canon que Spinola tiroit toutes les nuits, pour l'avertir du secours qu'il lui amenoit. Spinola avoit envie de tenter le secours par le chemin de Besleit, comme étant le plus court, mais ayant apris de ses espions, que les Holandois y étoient extrèmement forts, il fit résolution de prendre celui de Vreden, quoique plus long; ayant ensuite apris que l'ennemi n'y étoit pas moins fortifié, il prit celui des collines, et parceque l'ennemi n'y avoit qu'un simple retranchement, et parce qu'il avoit à dos Oldenzeel, dont le gouverneur, qui étoit le comte de Solre, pourroit venir à son secours. En effet, ce gouverneur parut dans la forêt de Rhekem, qui n'est distante qu'une lieue de Grolle, avec 1000 fantassins, avec 200 chevaux, et avec quelques munitions.

Spinola ménagea si secrètement sa marche, que Maurice n'en sut rien, qu'aprez que ce marquis fut à

[1] Van Meteren, 594, 595; Bentivoglio, IV, 403-413.

la portée du canon. Cette vue imprévue le déconcerta tellement, qu'il leva promptement le siège, et qu'il passa le même jour, 8 novembre, la rivière de Barkel. Spinola, aprez avoir aplani les lignes et rafraichi Grolle, reprit sa route vers Rinberg, chargé de lauriers.

Il ne se passa rien de mémorable le reste de cette année, que la mort de Just Lipse, qui mérite quelques traits de plume, lui qui a si bien mérité des belles-lettres. C'est une dépendance de l'histoire de l'archiduc, puisque ce bon prince, accompagné de son épouse royale, voulut bien aller prendre la leçon publique de ce grand maître à Louvain. Just Lipse, que la vertu reçut à la naissance, que la science cultiva, que la modestie éleva au dernier période de la gloire, naquit à Isque, bourgade du Brabant, à trois lieues de Bruxelles et de Louvain, où le prince de Horne a un beau château [1].

Il naquit à minuit, le 18 octobre fête de Saint-Luc, l'an 1547; son père se nomoit Gille et sa mère Isabelle Petirivie [2], laquelle, la veille de ses couches, songea

[1] Par diplôme du 19 octobre 1677, Charles II, roi d'Espagne, créa prince Eugène-Maximilien, comte de Hornes-Beaucignies, baron de Boxtel et de Lesdaing, et il érigea sa seigneurie d'Yssche en principauté. Le prince de Hornes avait épousé Marie-Jeanne de Croy, fille de Philippe-Emmanuel-Antoine, comte de Solre, chevalier de la Toison d'or, et d'Isabelle Claire de Gand d'Isenghien, dont il eut un fils et enfant unique. Il mourut le 10 mars 1709, et fut inhumé auprès de sa femme, dans le caveau de famille, à Yssche. Son petit-fils, Antoine, comte de Hornes, eut une fin malheureuse, racontée par le duc de Saint-Simon dans ses *Mémoires*.

[2] Le nom véritable de Juste Lipse était Josse Lips, et celui de sa mère Élisabeth Durieu, dont Petirivie ou plutôt *Petirivia* est la traduction en latin.

de voir promener dans sa chambre deux jumaux blancs, que tout le monde prit pour la modestie et pour la science, qui firent le caractère distinctif de cet enfant de bénédiction. Ses parens étoient honêtes et aisez. J'ai vu plus d'une fois sa maison, et je m'en suis fait un honeur. Son ayeul, Nicolas, s'apliqua aux belles-lettres; son oncle paternel, fut religieux de Saint-Martin, à Louvain. Nicolas Lipse fut estimé d'Erasme, à cause de son érudition, et il mourut quand notre Juste n'avoit que huit ans. Marguerite Eichout, épouse de Nicolas Lipse, étoit demoiselle [1] et ses parens avoient brillé dans la cour des ducs de Brabant. On lui donna le nom de Just, en vue de son bisaïeul, qui avoit épousé une très noble demoiselle, nommée Anne Linquebeque [2]. C'étoit de sa dote que la maison de Lipse possédoit ses grands biens à Isque.

Il est à remarquer que Just naquit la même année que Charles-Quint remporta la fameuse victoire de l'Elbe, où il fit prisoniers le duc de Saxe et le lantgrave de Hesse, qui se rendit volontairement pour éviter un plus grand malheur. Il fut élevé quelques tems à Isque, dans ce séjour innocent que le pai-

[1] Marguerite Van den Eeckhout; la forme de ce nom a pu faire croire à la qualité nobiliaire de celle qui le portait, mais elle ne nous paraît pas prouvée.

[2] La propriété du tiers d'un fief, tenu du duc de Brabant, et dit *Hof-ten-Rode*, avait été apportée à Nicolas Lipse, par son aïeule Jeanne de Rode. Une famille de Linckenbeke, a fourni plusieurs échevins à la ville de Bruxelles, ce qui prouverait que, si elle n'était pas noble, elle était au moins patricienne. — M. A. Wauters, *Histoire des environs de Bruxelles*, III, 476, 687.

sible dieu Lucrius [1] préfère au tumulte des villes. A six ans, il fut conduit à Brusselle, et il reçut les premières instructions dans l'école paroissiale de la Chapelle, prez de la Steenporte, qui se glorifiera toujours de cet élève admirable. Son maître avoit coutume de le prendre sur ses genoux, et de l'exposer pour modele aux autres enfans. Il y eut pour condisciple Denis Villers, depuis chanoine et chancellier de Tournai. Il étudia la grammaire de Despauters [2], ce fameux maître d'école de Ninove et de Boisleduc. Il aprit le françois de lui-même; il l'écrivoit bien, mais il ne le parloit pas juste. Il évita quantité de dangers, auxquels cet âge est sujet, et il avoit coutume d'attribuer ce bonheur à une singulière protection de son Dieu.

A douze ans, il fut envoyé au collège d'Athe, fameux par les Briard, par les Lensai, par les Baï, et par le Boch, qui y ont étudié. On l'y fit perdre bien du tems dans la grammaire de Brectanus. Just même se plaint, dans sa lettre 94, parmi les Mêlées [3], d'avoir changé trois fois de grammaire, et d'avoir apris jusqu'à 13 ans inutilement, ce qu'il savoit déjà à huit. Aprez avoir été deux ans à Athe, il composa un [4] vers, aprez quoi il fut envoyé au collège des Jésuites de Cologne. Il eut pour maîtres, dans le grec, Jean Kempen, dans la rhétorique Jean Oran, et dans la philosophie Arnou Havens, qui a été Chartreux. François Coster, cette

[1] Lucrius présidait au gain, au bénéfice, de *lucrum*.

[2] Jean Van Pauteren, dit Despautere, né à Ninove, enseigna la grammaire à Bois-le-Duc, à Louvain et ailleurs.

[3] *Epistolarum miscellanearum centuriæ quinque.*

[4] En vers ?

gloire de Maline, étoit alors recteur du collège de Cologne. Lipse fut toujours le premier de son école. Dez l'âge de douze ans, il composa des harangues latines capables de donner de l'admiration. La philosophie, je dis la belle philosophie, qui s'arrête sur tout à la politique et à la morale, fut sa passion dominante. Il s'y portoit avec tant d'ardeur, qu'on étoit obligé de lui arracher les livres, et les cahiers d'entre les mains. Dans la lettre 87 des Mêlées, il avoue d'avoir eu la volonté de se faire Jésuite; mais que ses parens en ayant eu le vent, le rappellèrent incessamment, et qu'ils l'occupèrent à Louvain. Son cœur fut toujours parmi ces pères [1].

L'an 1565, il étudia la physique au collège du Lis, qui se glorifie plus de lui que d'Erasme. Corneille Valer, et Pierre Hannius enseignoient la rhétorique au collège des trois Langues. Tandis que Lipse étudioit à Louvain, son père, qui étoit bourgmaitre de Brusselle [2], vint à mourir. Sa mère, qui étoit une dame très honête, se transporta exprez à Louvain, avec sa fille, pour avoir l'œil sur Just; mais elle y mourut bientôt aprez d'hydropizie. Just avoit alors dix huit ans; à 19 ans, il fit son livre des Leçons diverses [3] qu'il dédia au cardinal de Granvelle, et qu'il avoit coutume de nommer son aprentissage. Il pouvoit le nommer le premier degré de sa gloire, puisque

[1] Ce qui n'empêcha pas Juste Lipse de pratiquer les doctrines de Luther en Allemagne, et de Calvin, en Hollande.

[2] Gille Lips, maire d'Yssche, fut nommé non pas bourgmestre, mais lieutenant amman de Bruxelles. Il encourut le reproche de ne pas déployer assez d'énergie contre les hérétiques dans ces fonctions. Il mourut vers 1564 ou 1565.

[3] *Variarum lectionum libri tres.*

ce fut par là qu'il se fit connoître, et qu'il s'insinua dans la maison de ce cardinal tout-puissant. Il lui servit de secrétaire à Rome, l'espace de deux ans. Ce fut là qu'il profita des leçons de Marc-Antoine Muret, et de la douce et savante conversation de Bencius, qu'il aimoit comme son frère, je dis de ce Bencius, qui se faisant Jésuite, quitta son ancien nom de Plaute, pour prendre celui de François.

Il ne revint pas de Rome aussi bon qu'il y étoit allé, ainsi qu'il l'avouoit lui-même. Il passa la vie gaie un an à Louvain. Comme il avoit le fond excellent, il en revint bientôt, et les anciennes images s'effacèrent dans son voyage de France et d'Alemagne. Mais il acheva d'être ce qu'il fut depuis, en demeurant chez Charles Lange, chanoine de Saint-Lambert à Liége, à qui, en reconnaissance, il dédia ses livres d'or de la Constance [1].

Il passa à Dôle, où Philippe-le-Bon a fondé l'université, et il fit publiquement l'éloge de Victor Giselin, quand il y prit le degré de docteur en médecine. Comme il s'étoit mis à table immédiatement aprez cette harangue, il en contracta une fièvre, qui pensa l'emporter. Il visita la cour de Maximilien II, et du duc de Saxe, où il arrêta un an, en qualité de professeur [2].

La Belgique, commençant à s'apaiser, il la raprocha. Il vint à Cologne, où il épousa une demoiselle de Louvain veuve, nommée Anne de Calestre [3], plus

[1] *De Constantiâ.*

[2] Il occupa de 1572 à 1574, la chaire d'éloquence et d'histoire à l'université protestante d'Iena, c'est alors qu'il embrassa la confession d'Augsbourg.

[3] Anne de Calster appartenait à l'un des lignages patriciens de Louvain.

par inclination que par conseil. Ils vécurent paisiblement, mais ils n'eurent pas d'enfans. Il arrêta neuf mois à Cologne, pendant lesquels il acheva ses admirables commentaires sur Tacite [1]. Il retourna à Isque, dans le dessein d'y finir ses jours. Ce fut là qu'il écrivit cette lettre d'or à son cousin Guillaume Breugel, conseiller du roi, où il fait l'éloge de la vie champêtre; c'est la huitième entre les Mêlées [2]. Mais la guerre le fit changer d'opinion, et elle le reconduisit à Louvain, où il prit le degré de docteur en droit, en 1576. Son penchant victorieux le fit toujours retourner aux belles-lettres, dont nous avons plusieurs monumens et sur tout ses commentaires sur Tite-Live [3]. La guerre chassa les muses de Louvain. Don Jean d'Autriche, ce digne fils de Charle-Quint, ayant battu les Holandois [4] à Gembloux prez de Namur, Louvain fut remis sous la puissance du roi; Lipse fut obligé de se retirer à Anvers [5]. Ses écrits, qu'il nommoit sa vie, auroient péris, sans la main que lui donna son

[1] *Commentarii in Tacitum.*

[2] *Epistolarum miscellanearum...*

[3] On ne voit pas figurer au nombre des ouvrages de Juste Lipse des commentaires sur Tite-Live, mais *In Valerium Maximum; in Velleium Paterculum notæ*, et : *In Senecam commentarii.*

[4] L'auteur semble croire que la république des Provinces-Unies existait déjà en 1576, et il confond l'armée levée alors par les États-Généraux, pour résister aux Espagnols et à don Juan, avec les troupes organisées plus tard par ces Provinces. — M. Gachard, *Actes des États-Généraux des Pays-Bas*, 1576-1580.

[5] Les idées religieuses de Juste Lipse rendaient dangereux, pour lui, le séjour d'une ville retombée au pouvoir des catholiques zélés.

ancien ami, Delrio, auditeur dans le camp royal[1]. La ville de Leyde le demanda, et elle l'obtint à sa grande gloire. Il y fut treize ans, et ce fut en ce séjour qu'il nous donna ses plus riches productions. Théodore Conrard, hérétique demi-savant, le querela sur deux paroles qu'il avoit écrites, et il le fit passer dans l'esprit des États de Holande, pour un homme cruel, qui conseilla d'employer le fer et le feu contre les hérétiques[2]. Cette frasque et celles qu'il devoit incessamment essuyer, au sujet de sa religion, lui firent abandonner Leyde. Il prit prétexte de prendre les eaux de Spa contre son mal de rate; il se rendit à Liége, où ses amis lui firent mille accueils, surtout Guillaume de Berg, qui n'étoit alors que doyen de Saint-Lambert, et qui fut depuis archevêque de Cambrai[3].

Personne ne fit plus de bien à Lipse que son ennemi Conrard. Il renversa la muraille, par ses calomnies, mais en même tems il fit qu'on en découvrit la

[1] Martin-Antoine del Rio, fils d'Antoine et d'Éléonore Lopez de Villanova, né à Anvers, 1551, et mort en 1608, licencié en droit, jonit de la faveur de don Juan; fut nommé, le 19 février 1578, conseiller extraordinaire au conseil de Brabant, dont le siége avait été transféré temporairement à Louvain; il remplit ensuite les offices d'auditeur de camp et de receveur général des impôts. Il se fit Jésuite en 1580. Il est l'auteur des *Disquisitiones magicæ* et des *Mémoires sur les troubles des Pays-Bas*, traduits par M. le chanoine Delvigne, et publiés par la Société d'histoire de Belgique. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, 847.

[2] Devenu calviniste et intolérant, comme tous les nouveaux adeptes d'une croyance, il soutint qu'il ne fallait permettre qu'un culte et proposa une violente répression contre tous les dissidents; voyez *De unâ religione liber*.

[3] Guillaume de Berghes, doyen de la cathédrale de Saint-Lambert, à Liége, devint évêque d'Anvers, puis archevêque de Cambrai.

hauteur, qui n'étoit pas si perceptible, tandis qu'elle étoit debout. Du moment que le bruit de la retraite de Lipse se répandit, il se fit un concours des plus grands princes du monde, à qui auroit ce trésor animé. Guillaume, duc de Bavière, Ernest, prince de Liége, Volgang Teodoric, évêque de Saltzbourg, Jules, évêque de Wurtzbourg, Chrétien, duc de Saxe, le pape Clément VIII, Henri IV, roi de France, Ferdinand, duc de Toscane, les républiques de Venise, de Padoue et de Boulogne [1], l'invitèrent dans leur ville, ils lui firent tous des offres très avantageuses. Benoit Arias Montanus, de Séville, qui connoissoit le prix de Lipse, cet Arias si célèbre par la Bible dont il a fait l'édition, sous les ordres de Philippe II, l'invita en Espagne; il lui offrit sa maison, et il promit de le faire son héritier [2]. Mais son roi lui fut au-dessus de tout; il revint à Louvain [3]. Notre patrie a un je ne sais quoi de charmant, dont nous ne pouvons nous défendre.

Notre archiduc honora ses leçons de sa présence, le 24 novembre 1599, à l'imitation de Pompée, qui retournant de la guerre, où il avoit subjugué Mithridate, et qui passant par Rhode, assista à la dispute que Possidoine avoit contre Hermagore, et à l'exemple de l'empereur Claude, qui venoit bien souvent surprendre les régens publics, pendant leurs leçons. Mille grands esprits se vantent d'avoir eu Just Lipse

[1] Bologne.

[2] *Vie de Benoît Arias Montano*, par Chapel Gorris. — *Trésor national*, 1re série, III, 167-189.

[3] Il accepta, en 1592, la chaire de professeur de belles-lettres.

pour maître, mais Just Lipse peut se vanter d'avoir eu pour disciples, à Louvain, le fils de l'empereur Maximilien II, et la fille du roi Philippe II, princes souverains de la Belgique.

Toutes les œuvres de Lipse méritent l'immortalité, mais ce qu'il a fait de saint, la mérite infiniment[1]. Il dédia son Sénècque au pape Paul V, qui reçut agréablement son présent. Aubert le Mire et François Coster, Jésuite, lui fournirent des mémoires. Revenu miraculeusement d'une maladie, il apendit une plume d'argent, en mémoire, à l'autel de la vierge en la ville de Halle. Il fit paroître son affection, envers la Mère de Dieu, en s'enrollant dans ses congrégations, et en les fréquentant constamment. La congrégation latine de Liége peut se glorifier d'avoir vu Lipse, et de l'avoir ouï haranguer en latin, au jour d'une fête virginale. La congrégation de Louvain se vante d'avoir eu le même honeur.

Lipse, aprez avoir fourni la carrière la plus belle qu'un homme d'honeur et de probité puisse fournir, le 17 d'avril de l'an 1606, tomba malade d'une toux, et d'un catarre. D'abord il ouvrit sa conscience au père Léonard Lessius. Il communia le 20, qui étoit le

[1] Il y a beaucoup à rabattre de cette admiration enthousiaste pour les œuvres de Juste Lipse, que personne ne lit plus aujourd'hui. Son style a été justement critiqué, et ce qui est plus grave, il a été accusé de plagiat, par ses contemporains, et non sans fondement. Voyez *Année littéraire* an. 1775; — Le baron DE REIFFENBERG, *Cinquième mémoire sur les deux premiers siècles de l'université de Louvain* (Mémoires de l'Académie de Bruxelles, IX); De J. LIPSII *Vitâ et scriptis*, (Mémoires couronnés de l'Académie, III); VAUCHER, *Dictionnaire de la conversation*, XV, 492; M. A. WAUTERS, *Histoire des environs de Bruxelles*, III, 476-480.

jour des Rameaux, et il reçut l'Extrême-Onction. Un des assistans, lui rappelant en la mémoire cette force stoïciene qu'il avoit tant de fois fait paroître dans ses écrits, il le renvoya bien loin, et en prenant le crucifix à la main : « Voilà, dit-il, l'école de la vraie « patience. » Un religieux lui disant que la Vierge Mère l'attendoit à bras ouverts, comme son cher client, il élèva les yeux, la voix et les mains, et il dit ces paroles : « Oh! Mère de Dieu, secourez votre ser- « viteur qui combat avec toute l'éternité, ne m'aban- « donnez pas à cette heure, de laquelle dépend le « salut éternel de mon âme. »

Lipse se félicitoit de mourir dans une saison où le sang de Jésus-Christ est le plus bouillant dans l'église. Comme un Jésuite lui eut présenté la messe, « Plut à « Dieu, dit-il, que ce sang précieux qui a été versé « pour moi, en la Passion, m'arrose abondamment! » Il voulut que son épouse donnât à l'autel de Notre-Dame de Saint-Pierre, à Louvain, sa robe doctorale. Gérard Corsel l'a rachetée, et il la conserve comme saint Antoine conservoit la robe de saint Paul, premier hermite. Just Lipse étant âgé de 58 ans et de 5 mois, mourut à minuit, le 23 avril 1606 [1], en embrassant le crucifix, et en prononçant les sacrez noms de Jésus et de Marie. Trois Jésuites et un Cordelier assistèrent à sa mort. Nicolas Oudart, chanoine et official de Malines, lui ferma les yeux. Il fut enterré aux Cordeliers, devant l'autel de Notre-Dame, où il avoit coutume de prier chaque jour, la veille de Paque, 25 avril. Toute l'académie honora ses obsè-

[1] 23 mars. — *Histoire des environs de Bruxelles*, III, 478; Moreri, *Dict.*

ques, et elle put dire, aprez Cecilius Metellus, qu'elle ne verroit jamais sa chaire remplie d'un homme plus digne. Il avoit lui-même fait son épitaphe en onze vers, où il parle de lui comme d'un néant, NIHIL [1]. Son épouse lui fit dresser un tombeau que le sénat d'Anvers rendit plus magnifique [2]. Le 30 avril on fit ses funérailles à Saint-Pierre à Louvain. Son oraison funèbre fut prononcée par Gérard Corsel. Il donna sa bibliothèque à son neveu, Guillaume Grevius, brusselois, le fils de sa sœur, âgé de 13 ans. Il donna ses grecs et ses manuscrits aux Jésuites de Louvain. Ses exécuteurs testamentaires furent Nicolas Oudart, Jaque Wover et Guillaume Varner, chanoine de Saint-Pierre à Louvain. Il prononça anathême contre ceux qui seroient si hardis que d'imprimer quoi que ce fût de ses manuscrits, à la réserve de deux cents de ses lettres choisies.

Jamais on n'a pu bien le peindre. Il avoit le front large, les yeux vifs, la stature majestueuse; il étoit d'une complexion sêche; ses études et son mal de ratte, qui le travailla prez de 20 ans, ne contribuèrent pas peu à cette sécheresse. Il avoit l'esprit vif, vaste, docile, et capable de tous les arts, hormis de la musique; il avoit le jugement droit, et la mémoire admirable.

Les Etats de Brabant lui donnoient une pension de 600 francs, et le collège des trois langues une de

[1] VAN METEREN, 586-587. Le texte de cette épitaphe se trouve dans le dictionnaire de MORERI, v° Lipse.

[2] Les habitants d'Yssche ont élevé à sa mémoire un buste en bronze, qui fut inauguré le 28 juin 1853. — *Hist. des environs de Bruxelles*, III, 476.

deux cens. Le comte de Fuentès, ce digne Mécène, l'augmenta. L'archiduc Albert fit conseiller Just Lipse, et il lui offrit le repos, en tirant ses gages[1]. Sa devise étoit celle d'Ennius, « à la vieille mode, » MORIBUS ANTIQUIS. Elle est encore au dessus de sa maison à Louvain. Aprez l'étude, les fleurs et les chiens faisoient son divertissement. Il en avoit de trois sortes ; Safir, holandois, Mopsul, anversois, et Mopse, écossois. Mopse l'accompagnoit aux écoles publiques. Il a laissé la postérité en doute s'il étoit plus homme d'honneur et de piété, que d'étude. On peut dire, sans le flatter, que ces trois qualitez étoient en lui ensemble vaincues et victorieuses[2].

Deux jours aprez sa mort, il s'éléva des vens dont l'histoire n'avoit encore rien senti de pareil, et l'on ne croit pas que la postérité en sente jamais de semblables. Charle Malapert, Jésuite de Mons, en a fait un poëme, capable d'être admiré de Virgile. Voici la chronique de ces vens qui renversoient tout : oMnIa CaDVnt. Nous avons bien voulu adoucir la cruauté de ce siècle de fer et de feu, par le récit de la vie tranquille de cet homme pacifique, qui conversoit doucement avec ses muses, tandis que les trompettes et les tambours retentissoient partout.

En reprenant ce qui s'est passé dans la Belgique, pour traverser le siége d'Ostende, nous avons fait justice de part et d'autre à quantité de braves, qui n'avoient pas eu leur place dans la distribution de la

[1] *Otium cum dignitate.*

[2] On peut dire aussi, sans injustice, qu'il fut versatile puisqu'on le voit tour à tour catholique, protestant, calviniste et enfin catholique.

gloire que j'ai donnée à ceux qui se sont signalez dans ce siège si célèbre. Mais nous avons omis la principale pièce, qui fait néamoins directement suite à l'histoire de l'archiduc Albert, je dis de son épouse Isabelle Claire Eugénie, qui selon le témoignage de Henri IV, roi de France, surnommé le Grand, fut à la Belgique, et singulièrement au siège d'Ostende, ce que Zénobie fut aux Palmipéniens, dont elle étoit reine.

Isabelle étoit fille de Philippe II, roi d'Espagne, cet Archimède qui remuoit l'univers, sans sortir de son cabinet, et d'Isabelle de France. Si j'étois poëte, je dirois qu'elle étoit la Pallas de ce Jupiter, qui la fit entrer dans le conseil, dèz l'âge de douze ans, en voyant son esprit meur, avant que d'avoir fleuri. Il fut épouvanté d'entendre le raisonnement de cette jeune conseillere, et il suivit toujours ses avis, durant les 35 ans qu'elle véquit auprez de lui. Le cabinet n'empêcha point sa sainteté. Elle aporta pour dote la principauté de la Belgique; mais elle en usoit avec tant de respect, pour son époux, l'archiduc Albert, qu'elle lui renvoyoit toutes les affaires, et qu'elle vouloit que toutes les grâces dépendissent de lui. L'archiduc en usoit de même, et il n'y avoit jamais d'autre dispute entre eux, qu'à qui ne seroit point le souverain. L'archiduc étant mort, elle voulut entrer dans un monastère, mais de peur d'abandonner ses États à l'hérésie [1], elle sacrifia ses inclinations au

[1] Il n'était pas à craindre de voir les provinces belges adopter la réforme, mais un parti nombreux aspirait à les soustraire au joug abrutissant de l'Espagne, comme l'a prouvé la conspiration des nobles, en 1632.

salut de ses peuples. Ne pouvant être religieuse de profession, elle en voulut porter l'habit et elle en fit tous les exercices en secret[1]. Elle parloit peu, mais ce peu étoit si sensé qu'un Lacédemonien n'y eût rien trouvé à retrencher, et qu'un Athénien en eut été satisfait. Elle ne sortoit presque de son palais qu'aux occasions des processions ou des confraternitez, ou pour accompagner le saint Sacrement qu'on portoit aux malades. Elle montoit dans les greniers, et elle ne se rebutoit point de la puanteur des lieux les plus infects, où elle laissoit toujours des marques de sa charité. Elle savoit néanmoins s'humaniser en son tems; elle abatit plusieurs fois l'oiseau à l'arquebuse et à l'arbalète. Elle bâtit aux Sermens de magnifiques maisons, où elle buvoit à leur santé. Quand elle étoit obligée de refuser, elle le faisoit avec des paroles qui valoient presque la grâce qu'on lui demandoit. Elle avoit partagé le jour en quatre parties; elle employoit six heures à la dévotion, elle en prenoit six pour le repos et pour le divertissement, qui étoit de travailler avec ses filles-d'honneur, à des ouvrages de tapisserie pour les églises, ou à des chemises pour les pauvres. Six autres étoient destinées pour son sommeil, mais elle avoit donné ordre qu'on l'éveillat toutes les fois qu'il arriveroit un courrier pressé. Elle employoit les six dernières au conseil, avec ses ministres, aux dépêches et aux audiences. Elle les donnoit régulièrement tous les jours, si elle n'étoit malade. Elle recevoit tous les mémoriaux qu'on lui présentoit des plus pauvres comme des plus riches, avec une douceur qui ravis-

[1] *Histoire de Bruxelles*, II, 39.

soit. Avant de se coucher, elle lisoit toutes les requêtes, et elle les apostilloit de sa main [1]. Elle ne faisoit point d'impositions par son autorité absolue, elle obtenoit tout ce qu'elle vouloit parcequ'elle déroboit le cœur de tout le monde [2]. Un faux bruit aporta que l'archiduc étoit demeuré à la bataille de Nieuport, un si pesant coup n'abatit pas ce grand cœur. Elle sentit ce que pouvoit sentir une épouse extrèmement aimante, mais persone ne découvrit la tendresse de ses sentimens. Quand elle vit revenir l'archiduc blessé, elle le reçut, sans lui témoigner ni tristesse ni étonnement, mais elle en eut un soin qui fit bien voir que son cœur en disoit plus que sa bouche. La perte de Mastric et de Boisleduc l'auroit vue insensible, si l'intérêt de sa religion n'y eût point été mêlé [3].

Les Hollandois ayant pris une barque dans le port de Dunkerque où elle étoit, jettèrent en mer à la vue des remparts, tous les mariniers qui s'y trouvèrent. On la pressa de faire le même traitement aux Hollandois, mais cette amazone répondit froidement, « Nous « les avons vu ; » et ce fut un arrêt de grâce pour les Hollandois. La reine de France, et le duc d'Orléans se jettèrent dans l'asile de ses bras [4], elle les

[1] On voit en effet aux archives du royaume nn nombre considérable de pièces apostillées de la main de l'infante.

[2] L'auteur oublie qn'un des priviléges de nos provinces subordonnait les impôts an consentement des États. — Neny, 384.

[3] C'est là nne abnégation chrétienne dont le pays devait savoir pen de gré à sa souveraine!

[4] Marie de Médicis arriva le 30 juillet 1631, à Avesnes, d'où elle se rendit à Bruxelles. Son fils Gaston, dnc d'Orléans, vint l'y rejoindre plns tard. Il y avait environ *vingt et un ans* que

reçut avec tendresse et avec pompe. Elle leur conseilla de se racommoder avec le roi Louis XIII, et elle leur offrit sa médiation. Elle pourvut magnifiquement à leur substance; elle leur fit des présens et des festins, où la galanterie éclatoit d'une manière qui surprit ces illustres réfugiez. Elle prescha le duc si efficacement, qu'elle en fit un prince de grand exemple [1].

Elle ne soufroit pas l'ombre seulement des amourettes. Un clin d'œil tenoit ses filles dans une modestie gaie et religieuse. Toutes celles qui étoient de sa façon se sont distinguées admirablement dans l'état qu'elles ont embrassé, et c'étoit un préjugé de sainteté et d'innocence que d'avoir eu le bonheur d'être à l'infante. Dans sa maison, elle ne soufroit point d'officiers qui fussent soupçonnez de débauche. Elle leur parloit quelquefois pour les reprendre, et c'étoit toujours avec une douceur qui donnoit une agréable confusion, et qui ne manquoit jamais à les corriger. Durant tout le cours de sa vie, elle n'a éloigné que quatre ou cinq personnes. Mais ç'a été sans les déshonorer, et sans même leur ôter leurs gages. Elle avoit l'oreille fermée aux faux raports. Elle ne soufroit point les fourberies et les artifices; jamais elle n'a eu ni favori ni favorite. Elle recommandoit sans cesse à ses ministres de traiter avec douceur ceux qui avoient des affaires à négotier avec eux, et son mot ordinaire étoit

l'infante et son époux avaient accueilli et protégé le prince et la princesse de Condé, fuyant les entreprises galantes du roi Henri IV. — *Publication de la Société d'histoire de Belgique; Henri IV et la princesse de Condé*, 1609-1610, par M.-P. Henrard.

[1] Jean-Baptiste-Gaston d'Orléans fut sous tous les rapports un prince de bien triste exemple!

con blanduras[1]. La mort ne put suspendre l'inclination qu'elle avoit à bien faire, et le dernier soufle de sa vie fut un esprit de grâce. Elle avoit reçu l'Extrême-Onction et elle n'atendoit plus que le moment de partir, lorsqu'il lui souvint qu'il étoit demeuré dans sa cassette, quantité de requêtes qui restoient à expédier; elle commanda qu'elles lui fussent aportées, et se faisant apuyer la tête et soutenir la main, elle employa ce qui lui restoit de vue et de mouvement à les signer, le mieux qu'elle put. C'est ainsi que le soleil éclaire encore la terre et qu'il lui fait du bien, lors même qu'il s'éclipse. Par là elle soutint des maisons entières qui alloient tomber, elle en releva qui étoient déjà tombées, et ce dernier tremblement de la main, apuya des communautez, et il opéra le salut de plusieurs familles. Voyant un de ses anciens officiers inconsolable, « Voyez cet homme, dit-elle en « riant, qui ne veut pas que je meure. » Cette princesse digne de l'immortalité, alla recevoir la couronne dûe à ses mérites infinis, le premier jour de décembre de l'an 1633, âgée de 67 ans, trois mois et dix-neuf jours.

Je me suis contenté de vous faire voir cette héroïne en petit, parcequ'avec l'aide du ciel, j'ai envie de vous l'exposer bientôt en grand, dans une histoire qui lui sera toute particulière[2].

[1] Avec douceur.
[2] L'auteur n'a pas mis ce projet à exécution.

qu'on y doit contempler un prince catholique qui s'aquite de tous les devoirs de sa religion; mais nous qui, grâce à Dieu, n'avons nulles de ces complaisances, et qui, ne choquant persone, aimons bien aussi, qu'on ne nous choque pas des maximes de notre foi, nous en couronerons notre histoire. Ce seroit rendre ridicule l'archiduc Albert que de ne vouloir le contempler que l'épée à la main, et que de lui ôter les ornemens dont il faisoit le plus de gloire, et qui lui en ont le plus acquis auprez de Dieu et auprez des hommes. Nous ne traitons pas ici la controverse; nous laissons chacun dans ses opinions, et nous dépeignons seulement l'archiduc tel qu'il s'est dépeint lui-même, et tel qu'il voudroit qu'on le dépeignît, s'il étoit encore à règler son portrait. Nous lisons pacifiquement la vie de Gaspar de Coligny, sans nous déchaîner contre lui, qui a donné la matière de cette histoire, ni contre ceux qui ont mis en œuvre ces matières; nous prions qu'on ait la même honéteté pour nous, et qu'on ne traite pas de *moineries,* des pratiques très saintes, dont l'archiduc faisoit son capital, et sur lesquelles la postérité l'a mesuré, en lui donnant l'éloge d'Albert-le-Pieux. Nous serions bien fâchez de priver les princes de sa maison des exemples de sa piété, qu'ils admirent et qu'ils imitent de toutes leurs forces. Ceux à qui des fondations saintes déplaisent, n'ont qu'à gémir de ce qu'ils n'ont pas les mêmes pensées, et qu'à se confondre de voir que notre siècle n'ait point dégénéré de la sainte antiquité, qui a commencé en Salomon, et qui a continué dans tant de monarques, qui n'ont rien eu de plus à cœur que de laisser aprez eux des langues,

qui continuassent à faire sur la terre, ce qu'ils alloient comencer au ciel.

L'au 1596, le 8 avril, l'archiduc fit dessein d'attaquer Calais; Henri IV, roi de France, qui assiégeoit La Fere, vit, d'un coté, qu'il lui seroit honteux de lever le siège de cette place, et de l'autre, que selon les apparences, s'il entreprenoit cette délivrance, il y viendroit trop tard. Pour marcher au milieu de ces deux écueils, il gagna un des principaux ministres de l'archiduc, qui fut si infâme que de conseiller à son maître de ne pas songer à Calais, mais bien au ravitaillement de La Fère. Le bon ange du prince voulut qu'il méprisât le conseil de ce traitre et qu'il continuât dans son dessein de Calais, qui lui réussit parfaitement. Pendant le siège de La Fère, Henri IV eut un autre malheur; c'est que Saint-Géran, gouverneur de Bourbon [1], venant avec trop de confiance au camp du roi de France, fut pris et emmené à Brusselle, par les Ligueux, qui voltigeoient vers La Fère, pour en incommoder le siège. Saint-Géran avoit beaucoup de liberté à Brusselle, et il voyoit ce qu'il y avoit de rare, les Belges n'étant rien moins qu'ombrageux, même à l'égard de leurs ennemis, surtout quand ils sont chez eux. Quand Saint-Géran fut élargi, il loua fort au roi, son maître, les belles armes que l'archiduc se faisoit faire à Brusselle. Ce royal guérrier eut envie d'en avoir du même maître, c'est pourquoi il dépêcha un trompete à Sancerre, agent d'Isabelle, reine douairière de France, à Brusselle, avec un pourpoint de toile d'argent, qui contenoit la mesure des armes

[1] Du Bourbonnais?

qu'il devoit faire travailler pour Sa Majesté très-chrétienne. Sancerre, qui se souvenoit qu'il étoit dans une terre étrangère, et qui n'aimoit pas de donner aucun ombrage à des gens qui en usoient avec lui fort civilement, déclara ouvertement à l'archiduc le désir du roi, son maître. Albert, le plus humain des hommes, répondit à Sancerre qu'il en étoit très-content, et puis, sous main, il fit avertir l'ouvrier de les travailler extraordinairement bien et qu'on lui répondoit de son salaire. Les armes étant faites, Sancerre voulut les payer, mais il trouva que l'urbanité de l'archiduc l'avoit prévenu, et qu'au même tems, il avoit ordre de se rendre à la cour de Brusselle. L'archiduc le voyant en sa présence, lui dit de lui[1] faire ce petit présent de sa part; qu'au reste il aimeroit mieux lui envoyer le signal de la paix que celui de la guerre; ce fut ce qui causa la paix[2].

Sancerre, ravi de cette commission, vint trouver le roi Henri IV à Monceaux[3], et lui offrit les armes de l'archiduc, qui le charmèrent; il ne fut pas moins joyeux du bon mot de paix, qui accompagnoit ces instrumens de guerre. Sancerre vint remercier l'archiduc, et il lui demanda, au même tems, un lieu de congrez. L'archiduc, du conseil de son président Richardot, envoya en France le général des Cordeliers, pour traiter de la paix, au nom du roi Philippe II et

[1] Au roi.

[2] De petites causes peuvent sans doute produire de grands effets, mais la paix fut moins le résultat des cadeaux de l'archiduc que du besoin extrême qu'en éprouvaient Philippe II et Henri IV.

[3] Mousseaux, terre donnée par Henri IV à Gabrielle d'Estrées.

de l'archiduc. Le Cordelier dit au roi Henri IV que le pape lui avoit ordonné de passer en Espagne [1], pour l'induire [2] à la paix et que ce bon roi avoit laissé cette affaire à l'arbitrage de l'archiduc, son neveu. Mais la surprise d'Amiens, faite le 11 mars 1597, rompit tout. Le général des Cordeliers fut renvoyé sans être écouté; les Amienois furent privez de leurs priviléges et ils durent construire une citadelle, à la porte par où les noix fatales avoient passé. Henri IV outre cela, déchargea sa colère sur deux avocats de Paris, à cette occasion. Le duc de Mercœur, dont l'histoire paroit depuis quelques années [3], alors gouverneur de Bretagne, entretenoit un pensionnaire à Paris, nommé l'avocat Carpentier; l'avocat, ayant eu nouvelle de la prise d'Amiens, dépêcha son beau frère pour en féliciter le duc de Mercœur; cet envoyé passant la Loire à Saumur, répondit aux gardes qu'il venoit de Paris à Angers. Comme on lui eut demandé s'il ne portoit pas de lettre, il dit en bégayant, que non. Les gardes s'en aperçurent, et ils en firent leur raport à Duplessis, gouverneur de Saumur [4], qui prit

[1] Jean-Bonaventure Calatagirone, général des Cordeliers ou Franciscains, avait été d'abord envoyé en Espagne, avec mission de sonder les intentions de Philippe, par le cardinal Alexandre de Médicis, archevêque de Florence, et légat du pape, en France.

[2] Le roi Philippe II.

[3] L'auteur a écrit « l'*Histoire de Filipe Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur* »; Cologne, in-12, 1689, 16-97. Ce prince fut gouverneur de la Bretagne et l'un des chefs de la Ligue; il fit sa paix en 1598 avec Henri IV; en 1601, il commanda l'armée impériale contre les Turcs, se distingua, et mourut l'année suivante à Nuremberg.

[4] Duplessis-Mornay commandait la garnison de Saumur,

de là sujet de le faire fouiller. L'on trouva la lettre félicitante, et sur ce sujet très-maigre, on roua les deux frères, en grève, à Paris. L'avocat Carpentier endura ce supplice sans soupirer, son beau-frère donna des marques d'une grande sensibilité. Comme on portoit ces corps vivans quoique rompus, au Montfaucon, Carpentier interrompit ses dévotions pour prier le prévost qu'il leur donnât le coup de grâce, en leur ôtant la vie, ce qu'il fit.

Le général des Cordeliers cependant revint de Rome, et il obtint le cardinal de Médécis, depuis le pape Léon XI, pour médiateur entre les deux couronnes. Philippe II qui souhaitoit de mourir en paix, et d'y laisser sa fille Isabelle, passa le traité de Vervins en l'an 1598 [1]. L'archiduc envoya pour ôtages de la paix [2] ces seigneurs, dans l'ordre que je les nomme : le duc d'Arschot, l'amiral d'Arragon, le prince d'Aremberg, Louis de Velasco, depuis comte de Salazar, le président Richardot, et l'audiencier Verreicken. Le comte de Saint-Paul vint les prendre à une rivière qui sépare l'Artois de la Picardie, et il les conduisit à Saint-Denis prez de Paris; ils arrivèrent à Paris, le 18 juin 1598. Le roi Henri IV, qui ne savoit quelle fête faire à ces ôtages, s'habilla à l'espa-

ville remise aux huguenots, comme place de sûreté, par déclaration royale du 6 décembre 1597.

[1] Relation de ce qui s'est passé à la conférence de paix à Vervins, en 1598, et instructions aux ambassadeurs. — *Bulletins de la commission royale d'histoire*, 3e série, XI, 84.

[2] Ces seigneurs n'étaient pas des ôtages ; ils furent envoyés à Paris « où en leur présence Sa Majesté très chrestienne jura, dans « l'église Notre-Dame, sur la croix et les saintes évangiles, de « garder inviolablement ceste paix. » — PALMA CAYET, *Chronique septenaire*, 172, id. du Panthéon.

gnole, d'un bonnet de velour noir, relevé en forme de chapeau à petit bord, avec un cordon de pierreries. Ses chausses, à bandes brodées de diverses sortes, avoient de longs bas qui du pied touchoient le haut-des-chausses. Le pourpoint étoit couvert d'un collet de senteur. Le manteau noir avoit une chape large par derrière où brilloit une infinité de diamans. Il n'avoit qu'un crêpe à son bonnet et un diamant au bout du crêpe. Son collet de senteur étoit passementé de noir. Les ducs d'Épernon et de Montpensier, pareillement habillez à l'espagnole, avoient plus de pierreries que le roi même.

Le roi Henri arrêta seul, au Louvre, à cheval, jusqu'à ce que la pompe fut passée. Les autres y entroient à pied, et puis ils montoient à cheval hors du Louvre, pour marcher devant le roi Henri; étant arrivé dans l'église Notre-Dame, il monta sur un échafaut, au côté droit du chœur, prez de l'autel. Aprez la messe, il se mit dans son siège, sous un dais; le légat étoit vis-à-vis, et il tournoit le dos à l'autel; Huraut, chancelier, et Neuville, secrétaire d'État, se présentèrent à côté du roi Henri; les articles de la paix furent lus, le roi Henri en jura l'observation, il signa l'acte du serment, il embrassa les ambassadeurs, et il souhaita une longue vie à son frère, le roi Philippe II. Tout le monde cria, « vive le roi! » Sa Majesté traita l'assemblée à l'évêché. Le duc de Montpensier[1] y servit de grand-maître; l'archevêque de

[1] Henri de Bourbon, duc de Montpensier, né en 1563, mort en 1608, laissa de Henriette de Joyeuse, Marie de Bourbon, femme de Gaston d'Orléans, et mère de mademoiselle DE MONTPENSIER, auteur des *Mémoires*.

Bourge bénit la table. Huit trompettes sonnoient à chaque service. Le roi Henri IV, durant la musique, but deux fois à la santé du roi; le bal se donna ensuite au Louvre.

Durant ces allegresses, Antoine Perez marchoit à piez par Paris, suivi d'un hallebardier suisse; je dis ce Perez, à qui don Jean d'Autriche, mort à Namur, donnoit le titre de magnifique seigneur[1]. L'amiral d'Arragon, qui voyoit Perez avec mépris, ne songeoit pas qu'il ne lui en ariveroit guère moins, fort peu aprez[2]. Le duc de Lermes le fit tomber en disgrâce, pour se vanger d'une satyre que l'amiral avoit publiée contre lui. Ce duc fut lui-même disgrâcié, jusqu'à ce point qu'il demanda de pouvoir dire la messe aux Jacobins, où il s'étoit refugié. Le pape Grégoire XV lui envoya le chapeau de cardinal[3].

Le feu de saint Jean qui s'allume sur la place de Grêve, pour marquer la joie de la paix, fut cette an-

[1] Voyez *Antonio Perez et Philippe II*, par M. Mignet, § VII, 147-181.

[2] On a vu plus haut que l'amiral d'Arragon fut disgrâcié et renvoyé des Pays-Bas pour avoir conduit mollement le secours destiné à la ville de Grave, assiégée par Maurice de Nassau. — Voir ci-dessus, 304.

[3] Il semblerait, d'après le texte, que le pape aurait envoyé le chapeau de cardinal au duc de Lermes, après sa disgrâce, or, c'est Paul V et non Grégoire XV, qui le lui a conféré en 1618, et cette faveur fut précisément la cause de sa chute. Il avait joui de la confiance entière du roi, depuis le commencement de son règne, lorsque, devenu veuf, il s'avisa de solliciter la pourpre romaine, dans l'espoir de se mettre, en l'obtenant, à l'abri des coups de la fortune. Philippe III, gêné par cette dignité nouvelle de son favori et poussé par son confesseur, le renvoya brusquement. Il fut exilé à l'avénement de Philippe IV (1621). — Simonde de Sismondi, *Hist. des Français*, XV, 421, 422, 458.

née entouré d'une chaîne d'olives en forme de feston, où étoient entrelacez toutes sortes d'instrumens de guerre, qui se termina en feu d'artifice, que le roi Henri alluma lui-même, par honneur. Il renvoya ensuite les ôtages archiducaux, et il envoya les siens à Bruxelles, où ils firent leur entrée en cette ordre : le maréchal de Biron, qui bien peu aprez eut la tête tranchée, étoit à la droite du comte de Mansfelt, Bellièvre étoit à celle du duc d'Aumale, qui étoit au service de l'archiduc, et qui mourut en son gouvernement de Binche, et le président Brulard de Sillery étoit à celle du prince d'Orange. Trois gentilshommes archiducaux conduisoient à leur droite autant de gentilshommes françois. Le contraire s'étoit pratiqué à Paris. Bellièvre et Brulard passèrent à Louvain pour y voir le grand Just Lipse. Pendant que les ambassadeurs françois étoient à Brusselle, il arriva à la cour de Henri IV, quelques particularitez que je ne dois pas omettre. Pierre de Colins, chevalier et seigneur de Heetfelde, ancêtre des seigneurs de Tarsienne, de Roche-Fontaine, ancien colonel, des deux conseillers de ce nom et de plusieurs autres, qui ont l'honneur de porter ce nom très-noble et qui vivent encore aujourd'hui fidelles au roi, fit présent au roi Henri du portrait du conétable de Luxembourg, décapité en Grêve. Henri le reçut agréablement, et il dit au conétable de Montmorency : « Voyez mon compère, « voilà le conétable, mon parent, du tems du roi « Louis XI. » Colins lui fit encore présent du portrait de notre archiduc, d'aprez nature, en habit de cardinal. Henri se mesura à la hauteur de cette toile, en disant : « Voyez, on nous dépeint l'archiduc si petit

« et il est plus grand que moi. » Il se trouva pourtant que Henri passoit Albert de toute la tête[1].

Mais qu'eut la France de la paix de Vervins, qui lui causa tant de joie? Elle n'avoit que Calais, Ardres, Dourlens, et quelques petites places de peu de considération, que le roi lui avoit enlevées, et la Belgique demeura en son entier, sans que la France y prétendît quoique ce fût. Les peuples, qui aiment la paix et le repos, eussent bien voulu qu'on eût, au même tems, fait la paix avec la Hollande, mais la chose n'étoit point encore meure, et la trève de douze ans avec cette République, ne se fit qu'en l'an 1609. Cette trève qu'on nomme d'ordinaire de douze ans, se conclut à Anvers[2]. Les ambassadeurs hollandois y arrivèrent le 25 mars 1609. Le marquis Spinola, le secrétaire Mancicidor, et l'audiencier Verreyken, accompagnez de plusieurs seigneurs belges, les y reçurent magnifiquement. Le comte Louis de Nassau, et

[1] Pierre Colins, seigneur d'Heetvelde, avait fait la guerre sous le duc de Parme, et s'était trouvé aux siéges de Tournai, d'Audenaerde, de Menin et de Ninove. Il fut bailli des bois d'Enghien, seigneurie qui appartenait au roi Henri IV. (Voir plus haut, 399.) Il a écrit une histoire de la maison d'Enghien depuis 1130 jusqu'au XVII[e] siècle. Il fut créé chevalier, par le roi Philippe IV, le 31 juillet 1630, et mourut à l'âge de 86 ans, le 3 décembre 1646. Sa tombe se voyait dans l'église d'Enghien. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, V, 191, 192, 195, 196, 197, 204, 209, 212, 215.

[2] L'auteur ne dit pas que la trêve de douze ans fut le résultat de longues et pénibles négociations, racontées dans de nombreux écrits; ceux du président Jeannin, l'un des ambassadeurs de France, sont surtout intéressants. Voyez à la Bibliothèque royale les n[os] 26, 728, 26,737, 26,739, 26,740, 26,741 de la collection Van Hulthem. On trouve le texte de la trêve dans VAN METEREN.

le seigneur de Brederode y arrivèrent peu de jours aprez, au bruit du canon de la ville, de la citadelle et des vaisseaux. Ils furent logez au palais des Fugger, célèbres par leurs richesses, en la rue des Tailleurs-de-Pierre. Ils avoient leurs ministres avec eux, et pour n'en pas faire moins que le marquis Spinola, n'en avoit fait à La Haye, où il avoit fait prescher son prédicateur catholique, ils firent prêcher, dans leur hôtel, Jean Uuytenbogaert, leur ministre. La plupart des conférences se tinrent à l'hostel-de-ville. La trève de douze ans fut enfin conclue le 5 avril. L'archiduc la signa et la ratifia, à Brusselle, et les Holandois en firent de même, à Bergopsoom. Elle fut publiée à Anvers, le 14 avril de la même année 1609. Le sieur de Moy, secrétaire d'Anvers, la publia sur un échafaut dressé devant l'hôtel-de-ville, au bruit des trompettes et des hautbois, et de tout le canon de la ville, de la citadelle et du hâvre. Durant la publication de la trève, on voyoit aux fenêtres de la grande chambre de l'hôtel-de-ville, Pierre Jannin, chevalier baron de Chagny et de Montieu [1], ambassadeur de France, et Élie de la Place, chevalier, seigneur de Russi, ambassadeur de la même couronne [2]; Richard Spencer [3],

[1] Pierre Jeannin, chevalier, baron de Chagny et de Montheux, conseiller d'État, etc.

[2] Élie de la Place, chevalier, seigneur de Rnssy, vicomte de Machault, conseiller d'État, gentilhomme de la chambre du roi, bailli et capitaine de Vitry-le-Français, ambassadeur ordinaire du roi auprès des États-Généranx.

[3] Richard Spencer, chevalier, gentilhomme ordinaire de la chambre privée du roi de Grande-Bretagne, ambassadeur extraordinaire près des États susdits.

chevalier, et Rodolphe Winwoodt [1], chevalier, tous deux ambassadeurs d'Angleterre; Ambroise Spinola, marquis de Venafre, chevalier de la Toison-d'or, Jean Richardot, chevalier, seigneur de Boixsi, président du conseil privé, Jean de Mancicidor, chevalier, du conseil de guerre et secrétaire du roi, Jean Neyen, commissaire général des Cordeliers [2], Louis Verreyken, chevalier, audiencier et premier secrétaire du roi; ces cinq derniers nommez étoient les ambassadeurs de l'archiduc [3].

De la part des Hollandois, étoient Louis, comte de Nassau, gouverneur de Frise, Valerand de Brederode, chevalier, Corneille de Gent, chevalier, seigneur de Loerren et de Meynloyck, vicomte de Leiden [4], Jean Olden-Barnevelt, chevalier, seigneur de Tempel, avocat d'Hollande [5]. Ce fameux Barnevelt qui ayant dégagé les places de Briele, de Flessingue, et de

[1] Rodolphe Windwood, chevalier, conseiller dudit roi et son ambassadeur ordinaire près de ces mêmes États.

[2] Bentivoglio, IV, 438. On sait que c'est par Jean Neyen que les négociations avaient été commencées, dès 1606.

[3] Les noms, surnoms, titres et qualités de ces envoyés étaient : Ambroise Spinola, duc de San Severino, prince de Saravalle, marquis de Benaffro, chevalier de la Toison d'or, conseiller du roi d'Espagne, général de ses armées; Jean Grusset, dit Richardot, sieur de Barly, conseiller d'État et chef-président du conseil privé des archiducs; Jean de Mancicidor, secrétaire de guerre du roi; Jean Neyen, commissaire général de l'ordre de saint François, ès-Pays-Bas, et Louis Verreyken, chevalier, audiencier et premier secrétaire d'État des archiducs. — Van Meteren, 624*b*.

[4] Corneille de Gendt, sieur de Loenen et Meynerswyck, vicomte et juge de Nimègue. — Van Meteren, 658*b*.

[5] Jean d'Olden Barnevelt, chevalier, sieur de Tempel, Rodenrys, avocat et garde du grand sceau des chartes et registres de Hollande et West-Frise.

Rammekens des mains des Anglois, qui ayant été l'instrument principal de cette trève de douze ans, qui ayant empêché que les Hollandois ne s'engageassent dans la guerre de Bohême, sous Ferdinand II, perdit la tête sur un échafaut, à La Haie, le 13 mai 1619, âgé de 72 ans. On l'accusa d'avoir voulu remettre la Hollande entre les mains des Espagnols, mais on dit qu'on n'en trouva pas de preuve dans ses papiers. On prit prétexte de ce qu'il avoit pris le parti d'Arminius et qu'il se fit chef des remontrans contre Gomer, dont les sectateurs se nomèrent les contre-remontrans. Leur différend principal regardoit la prédestination. Maurice, prince d'Orange, qui avoit un ancien chagrin contre Barnevelt, de ce qu'il s'étoit opposé à son humeur martiale, en moyennant la trève de douze ans, et qui tenoit le parti des Goméristes, ne fut pas fâché qu'on mît hors du monde, celui qui contre-pointoit ses inclinations, ensuite de la condemnation des Arminiens, qui fut conclue au synode de Dort, les années 1618 et 1619. Le jeune Barnevelt essaya de venger la mort de son père, en attentant sur la vie du prince Maurice, mais il fut justement condamné de tout le monde.

Barnevelt, à la fenêtre de l'hôtel-de-ville d'Anvers, étoit suivi de Jean de Maldere, chevalier, seigneur de Reyst, premier conseiller de Zélande [1]; de Gerard de Renesse, chevalier, seigneur d'Aa, et de Streeskeraken [2]; de Jean de Salick, chevalier, drossart de

[1] Jacques de Malderé, chevalier, seigneur des Heyes, premier président et représentant les nobles aux États et au conseil du comté de Zélande. — VAN METEREN, l°. c°.

[2] Streefkercke, Nieuleckerlandt, etc. *Ibid.*

Woltenhoven [1]; de Gille Hillema, conseiller ordinaire de Frise; enfin d'Adam Goeuders van Helpem, seigneur de Tam et de Bantes [2]. Les bourgmaitres d'Anvers en ce tems, étoient Guillaume Draeke, et Arnould de Beukelaer, écuyer.

Aprez avoir parlé de la paix et de la trève, parlons des fruits de ces tems fortunez. Dez que Henri IV, roi de France, fut en paix avec l'archiduc, par le traité de Vervins, il n'eut rien de plus à cœur, que la bonne correspondance avec ce prince. Ce fut pour la fomenter qu'il prit le dessein de lui envoyer une solennelle ambassade. Il se déclara en public sur ce dessein, et il ajouta qu'il lui falloit un intrépide, capable de tenir contre la gravité allemande-espagnole-belgique de l'archiduc, qui étoit capable de démonter une hardiesse ordinaire. Un seigneur, d'une grande maison que je ne nomme point, par respect, mais qui n'a rien moins que la gasconade, et qui au contraire a la modestie pour caractère distinctif, fit fort le brave, et il dit hautement que si Sa Majesté vouloit bien l'honnorer de cet emploi, il s'en aquiteroit à sa gloire, et que tout le sérieux archiducal ne seroit point capable de le décontenancer. Henri IV le prit au mot, mais il lui ajouta par bonté, qu'il ne se fiât pas trop sur son intrépidité, et qu'on en avoit encore vu d'aussi résolus que lui, s'ébranler en la présence de ce grand prince. La remontrance fut cause que le François fit le fanfaron, plus que jamais; on l'accepte, tout se dispose pour l'ambassade; mon-

[1] Jean Sloeth, sieur de Sallick, sénéchal du pays de Vollenhove, et châtelain de la seigneurie de Cuinder. — Van Meteren, l°. c°.

[2] Abel Coenders de Helpen, sieur de Faen et Cantes. — *Ibid.*

sieur l'ambassadeur, fait surtout bonne provision de hardiesse, et il se flatte qu'il laisse son front à Paris. Mais ses provisions ne lui durèrent pas longtems, et son front vint bientôt le retrouver à Brusselle. Henri IV qui aimoit à rire, écrivit secrètement à l'archiduc qu'il alloit lui envoyer un ambassadeur, qui se vantoit d'être à l'épreuve de sa gravité, et qu'il lui feroit plaisir de lui mander le succez de ce résolu. Albert entendit le jeu, et il se disposa à bien recevoir ce vanteur. Quoiqu'il fût assez bien pourvu de gravité, il emprunta une majesté extraordinaire, et il fit savoir à sa cour, sans lui rien dire du secret, qu'il aimoit bien un profond sérieux à la réception des ambassadeurs, et surtout de ceux de France. Comme sa cour y étoit déjà accoutumée, elle ne dut pas bien se contraindre dans la première action qui se présenta, mais comme elle savoit les volontez du prince, elle se fit aussi un devoir extraordinaire d'ajouter à sa gravité qui d'elle-même étoit assez grande.

Voici venu le jour de l'introduction de l'ambassadeur de France. La cour fait rejaillir de toutes parts de ses peintures, de ses vermeilles dorez, de ses glaces, de ses tapisseries, enfin de tous ses ameublemens, un éclat, qui tout muet qu'il étoit, disoit infiniment, et qui surtout parloit fort arrogamment aux étrangers inaccoutumez à ces irradiations. Les trois compagnies de gardes étoient à cheval sur les avenues, les compagnies des archers et des hallebardiers, avec leurs hoquetons jaunes et leurs portes impériales du PLUS OUTRE au dos [1], avec leurs armes extraordinai-

[1] Les compagnies dites de *Charles-Quint*, commandées par

rement luisantes, vont rencontrer monsieur l'ambassadeur. La cour, qui étoit extrèmement nombreuse, parut toute en or; tout marchoit à pas mesuré, les yeux baissez, dans un profond silence. Ces avances déconcertèrent mon ambassadeur, mais il fut entièrement défait, effacé et interdit, lorsqu'il vit l'archiduc qui l'atendoit majestueusement, le dos contre une table, sous un daiz d'or. Ce fut alors qu'il maudit intérieurement sa vanité, et qu'il se répentit de son marché; la raillerie qu'il se représentoit aussi bien de la cour de Paris que de celle de Brusselle, s'il se brouilloit, acheva sa crainte; sa crainte augmenta son trouble, et son trouble lui arracha la parole, et ne lui laissa que du tremblement aux genoux, de la palpitation au cœur, du nuage aux yeux, du claquement aux dens, et de la stupéfaction à la langue. Il fit sa révérence d'une manière bizarre et qui marquoit le trouble de son esprit, il présenta son gand au lieu de ses lettres, et tout ce qu'il put se commander à soi-même, fut d'ouvrir la bouche, pour laisser sortir quelques paroles barbouillées, qui lui firent plus de tort que ne lui en auroit fait un silence absolu. L'archiduc Albert, le plus humain des princes, voyant que la comédie étoit jouée, que l'ambassadeur étoit suffisamment châtié, et que le roi Henri alloit avoir le divertissement qu'il s'étoit promis; d'ailleurs voyant que la honte de sa propre cour, augmentoit la confusion de l'ambassadeur, prit doucement la parole, et il fit au pauvre interdit le plus grand plaisir et le plus grand déplaisir du monde : plaisir parce qu'il

de grands seigneurs, faisaient partie de la garde et portaient la devise du grand empereur : *Plus oultre.*

donnoit passage à ses paroles par son urbanité, déplaisir, parcequ'il enrageoit de ce qu'au lieu qu'un ambassadeur doit porter la parole au prince, le prince se voyoit obligé de la lui porter lui-même.

Je laisse à vos imaginations les douces guerres que le roi Henri fit à son ambassadeur fanfaron, pour vous dire que l'archiduc adoucit le mieux qu'il put la mortification de ce pauvre envoyé par les divertissemens qu'il lui donna, et par les grands présens qu'il lui fit.

Albert ayant dompté un entesté, en lui présentant sa personne, en dompta un autre par ses lieutenans. L'archiduc n'étoit pas quéreleux, mais il étoit magnanime, quand il ne pouvoit éviter le combat, sans laisser ses soldats dans l'infâmie. Ayant su que le capitaine Briauté, normand de nation, traittoit de haut en bas les Belges et sur tous les Flamans, il consulta son conseil de confiance, qui lui répondit que la saine théologie permettoit le combat comme singulier, pour mettre une nation entière à couvert de quelque ignominie. Ce fut ensuite qu'il permit au lieutenant du comte de Grobbendonck, gouverneur de Boisleduc, de se battre contre Briauté, qui, comme un Philistin étranger, insultoit le peuple de Dieu. Je vous ai décris ce combat [1], mais j'ajoute présentement quelques nouvelles circonstances.

Les religieux de saint Dominique, qui avoient à Boisleduc un beau couvent, dont les Hollandois se sont emparez, en faisant sortir la religion catholique, bien persuadez que les duels où il s'agit de l'honneur

[1] Ci-dessus, 200-205.

de toute une nation, sont permis, et surtout sachant que l'archiduc y donnoit son consentement, animèrent à bien faire, ceux qui, du coté de Boisleduc, furent choisis pour ce combat d'honneur, et ils leur inspirèrent de se confesser et de communier, pour se munir de la viande héroïque des forts. Ces braves, qui avoient plus en vue l'honneur de la religion orthodoxe, que la réputation des armes belgiques, suivant l'exhortation des frères Prescheurs et leur propre inclination, ne manquèrent pas à ces deux devoirs chrétiens.

Le champ de bataille fut un lieu presque à la vue de Boisleduc, que la nature sembloit avoir destiné, quoiqu'il eût été choisi ailleurs. L'ardeur martiale de Briauté, qui s'avança plus qu'il ne devoit, fut cause qu'on se tint à ce champ de bataille d'improviste. C'étoit une bruyère qui avoit deux collines à ses cotez. Les trompetes s'y placèrent pour donner chaleur au combat. Les trompetes françois-holandois occupèrent la hauteur qui étoit à la gauche, en allant vers Boisleduc, sous un gibet à trois colonnes, ce qu'on prit en mauvais présage pour eux; les trompettes belges, qui se nommoient George Van Buck, et Lacherie Lanckhaen, occupèrent la hauteur qui étoit à droite. Ils avoient les couleurs de Grobendonck. Ils étoient sous une tour; ce qu'on prit pour un augure fortuné. On étoit convenu de se battre dix-neuf contre dix-neuf; mais les François-Hollandois rompirent la convention, et ils entrèrent au champ de bataïlle au nombre de vingt. Le lieutenant de Grobendonck, étant en présence avec ses dix-huit champions, se plaignit de cette supercherie; Briauté s'en excusa

sur ce qu'il ne lui avoit pas été possible de défendre les armes à ce vingtième; qu'au reste il n'avoit qu'à en prendre aussi un de son coté. Le lieutenant le fit, il se souvenoit que Jean L'Épine, qui renfermoit un courage héroïque, sous son air de paysan, s'étoit fort affligé, et qu'il avoit même versé quelques larmes, quand il s'étoit vu exclu du nombre des combattans, et il lui fit dire que si la volonté lui continuoit, il n'avoit qu'à monter à cheval. Ce fut une nouvelle nuptiale que celle-là pour L'Épine; il y courut et il fit plus que tous les autres, puisqu'il prit Briauté. J'ai vu cent fois cette bataille d'aprez nature, le nom étant marqué sur chaque guerrier belge. Voici les noms de ces vingt magnanimes :

Gerard Abraham, lieutenant de Grobendonck.
Antoine Abraham frère de Gerard.
Jaque de Lise.
Charle Vanden Bergh.
Pierre Pichart.
Henri de Mastrik.
Gerard d'Amersfort.
Léonard Van Muers.
Gerard Vander Graef.
Artus Van Os.
Jean L'Épine, seul wallon, du païs d'Artois.
Adrien Roest.
Jean de Ridder, de Boisleduc.
Le petit Herman, de Dort.
Jean de Louvain.
Corneille Passequi.
Pierre Vander Graef.
Frédéric Brequint.

Henri Van Hulp.

Gerard Van Wert.

Les François-Hollandois avoient tous la main au pistolet, et les Belges n'avoient que la main à l'épée. Les Belges eurent la précaution de faire attacher de petites chaînes derrière les brides de leurs chevaux, de peur que leurs ennemis, venant à les leur couper, ils ne fussent plus capables de gouverner leurs chevaux. Les François-Hollandois n'eurent pas cette prévoyance, et ce fut ce qui contribua beaucoup à leur défaite. Briauté y reçut plusieurs coups d'épée, mais qui ne lui firent rien, parcequ'il étoit charmé. Ce fut la raison pourquoi on l'assomma sur le pont-levis de la porte de Boisleduc à grans coups de fust de pistolet [1].

Les cinq braves qui demeurèrent au combat, du coté des Belges, furent Gerard et Antoine Abraham, frères, qui avoient pour leurs armes un arbre surmonté d'un heaume. Le troisième fut Henri Van Hulp, le quatrième fut Gerard d'Amersfort et [2] Gerard Vander Graef. Chose assez étonnante, que de quatre Gerard, dont le nombre des 20 champions étoit composé, il en demeurat trois : car des quatre il n'y eut que Gerard Van Wert qui survécut.

Les Dominicains de Boisleduc, pour faire honneur à la vaillance, ont immortalisé ces cinq illustres morts, en les faisant peindre au naturel, dans un grand tableau, dont l'original se voit dans leur couvent de Malines, et la copie dans celui d'Anvers. Ils sont tous cinq à genoux les mains jointes, devant un

[1] Étrange procédé pour rompre le prétendu charme!

[2] Le cinquième.

crucifix, armez, mais la tête nue. Le premier est Gerard Abraham, homme de bonne mine à la grande barbe, comme on portoit alors, à la fleur de son âge. Son frère, qui le suit, paroit fort peu d'années plus jeune; il a l'air de son ainé[1] et il porte, comme lui, la longue barbe, à la capucine. Le troisième, qui est Gerard d'Amersfort, n'a que la moustache; le quatrième porte la barbe longue, et Van Hulp, qui est le cinquième, ne la porte pas.

Il y a deux écritaux au-dessus de cette espèce d'épitaphe en haut et en bas; celui d'en haut marque que ces braves se sont mis sous la protection de la Vierge, que la sainte Église préconise comme une armée rangée en ordonnance de bataille : « *Terribilis* « *ut castrorun acies ordinata.* » L'écriteau d'en bas déclare que les frères Jacobins ont animé ces guerriers à bien faire leur devoir, pour soutenir l'honneur de la nation, qu'ils se sont tous confessez à ces religieux, et qu'ils ont reçu le saint Sacrement de l'autel de leurs mains.

Voici le sujet de ce combat singulier : la garnison de Boisleduc fit quatre François prisonniers; Briauté, qui étoit leur capitaine, négligea de leur envoyer leur rançon, c'est pourquoi on donna la liberté à un, afin de moyenner celle des autres. Briauté bien loin de la donner, traita rudement ce soldat, de ce qu'il s'étoit laissé prendre des Belges, qui n'étoient que de lourds ivrognes et pour trois desquels il ne falloit qu'un François. Le trompette de Briauté vint dire aux Belges, à Boisleduc, que son maître les attendoit

[1] Il ressemblait à son frère.

lui vingt-unième. Grobendonck commanda à un alfer reformé, nommé L'Épine, qu'il prît un cheval dans son écurie, et qu'il se joignit à vingt autres qui étoient prêts à monter à cheval. La terre étoit couverte de neige. On étoit convenu de ne donner quartier à personne. C'est pourquoi tous les François furent tuez, à la réserve de trois fuyards, qu'on pendit en Hollande. Briauté fut deux fois démonté, en se rendant, il dit à celui qui le faisoit prisonnier : « De « quelle nation êtes-vous gens si valeureux? » Jean L'Épine lui répondit : « Nous sommes tous flamands, « excepté moi seul, qui suis Artizien. » Il comprenoit les Brabançons sous le nom de flamand. Le fils de Briauté voulut venger la mort de son père, au camp devant Bréda ; mais il fut plus malheureux que lui, puisque le vieux Briauté avoit eu la satisfaction de voir le vieux lieutenant de Grobendonck tomber à ses piez, à la première décharge, au lieu que le jeune Briauté fut tué du nouveau lieutenant de Grobendonck qu'il avoit provoqué en duel [1].

Puisque nous sommes sur le chapitre des duels, nous ne pouvons en omettre deux sans défrauder l'histoire de l'archiduc. Je vous ai marqué l'invincible courage de Gouvernet au siège d'Ostende [2]. Voici le sujet pourquoi, il quita la France [3]. La Di-

[1] *Mémoires du seigneur* DU CORNET, II, 238 et suiv.

[2] Ce personnage, dont le nom avait été altéré plus haut, était fils de René de la Tour-du-Pin, seigneur de Gouvernet, et d'Isabelle de Montauban, dame de Charce.

[3] Il est possible que ce gentilhomme avait dû quitter la France à la suite d'un duel ; toutefois le récit de l'auteur, qui offre d'ailleurs diverses erreurs, ne s'applique pas à lui, mais à son père. « M. Des Diguières, dit Brantôme, s'associa M. Gouvernet,

guiere [1] étoit gouverneur du Dauphiné et Alphonse Corse étoit commis au même gouvernement, par patente de Henri IV, roi de France. Poret étoit lieutenant de La Diguiere, et Gouvernet l'étoit d'Alphonse de Corse. Ils se querélèrent sur la bravoure de leurs maîtres, et leur différend alla si avant qu'il fallut en décider par un duel. Ces désesperez se trouvèrent au champ désigné, à cheval, en chemise, tête nue, l'épée à la main ; Poret courut de toute sa force, sur Gouvernet, mais Gouvernet eut, au même tems, l'adresse de faire faire la courbette à son cheval, ce qui fut cause que Poret, au lieu de percer son ennemi, enfonça son épée dans la tête et aux flancs du cheval jusqu'aux gardes; tandis qu'il fait ses efforts pour la dégager, Gouvernet fait son coup, il lui fourre deux fois son épée au travers du corps, et il l'étend roide mort sur la place. Le samedi suivant, Alphonse Corse parut sur le mar-

« un très brave et très vaillant capitaine, son lieutenant, qui l'a « bien assisté et servy en tous ses combats et conquestes ; car « il est très bon homme de main, ainsi que je l'ay fort cognu. » Une notice sur la famille de la Tour-du-Pin, justifiée par un grand nombre d'autorités respectables, dit que René de la Tour-du-Pin, connu sous le nom de Gouvernet, tua en duel le seigneur du Poët, l'un de ses amis, et, voulant réparer ce malheur, qu'il déplora toute sa vie, il servit de tuteur au jeune du Poët, et le maria à sa propre fille. Il était calviniste et zélé partisan du roi de Navarre, puis de Louis XIII, qui le récompensa par une forte pension et érigea, en sa faveur, la terre de Charce en marquisat. Il mourut en 1619. MONTPLEINCHAMP peut bien avoir changé *Charce* en *Corse*, et du *Poët* en *Poret*. — BOREL D'HAUTRIVE, *Annuaire de la noblesse française*, année 1848, 295.

[1] François de Bonne de Lesdiguières, duc, pair et connétable de France, était lieutenant-général et non pas gouverneur du Dauphiné, où cependant, comme chef du parti huguenot, il exerçait un pouvoir presque souverain. — SISMONDI, *Hist. des Français*, XV, 29, 142, 268.



ché aux chevaux de Paris avec son lieutenant Gouvernet aussi fier que s'il eût fait une belle action; mais comme l'action étoit criante, il fut saisi et conduit à la Conciergerie, où Corse l'alla consoler, et lui donna bonne espérance de pardon. Il l'obtint en effet, nonobstant que madame Poret, veuve du défunt se fut jettée aux piez du roi Henri IV, qui lui donna de belles paroles, et qui fit dire secrètement à Gouvernet qu'il n'avoit qu'à aller servir hors du royaume, ce qu'il fit, en s'enrôllant sous les étendards des Hollandois qui défendoient Ostende.

L'autre duel est plus agréable, parcequ'il ne s'y répand point de sang. Il regarde directement l'histoire de l'archiduc Albert, puisqu'il s'est fait durant son gouvernement de la Belgique, quoiqu'il fût en voyage, quand l'action arriva, et qu'elle se soit faite durant que l'archiduc Ernest étoit son lieutenant, en la Belgique. Le champ de bataille est Anvers. Ernest n'étoit qu'au deuxième mois de son administration, par interim, lorsqu'un gentilhomme écossois, nommé le comte Batuel, vint à Anvers. Les ramparts de cette ville, qui sont les plus rians qu'il y ait peut-être en Europe, l'invitèrent à la promenade. Il y rencontra deux amans qui étoient tous deux basannez; le galant de son teint naturel, la belle du masque dont elle se servoit, ou pour conserver sa beauté, ou pour sauver son honneur. Batuel, qui venoit de Paris, où ce n'est pas la coutume qu'on salue les masquées, passa outre, sans ôter le chapeau. L'amant n'étoit pas si attaché à ses amours, qu'il ne fît réflexion au point d'honneur. Il blâma Batuel de lui manquer de respect, et comme l'Écossois ne le payoit point assez, il

lui déchargea un vilain soufflet sur la joue. Batuel sentit d'abord sa main sur la garde de son épée, mais se sentant étranger, contre une infinité d'Anversois, qui n'auroient pas manqué de défendre ou leur citoyen, ou leur négotiant, il cala voile, et prennant un froid, qui n'est point ordinaire aux Écossois, il dit modestement à l'affronteur : » Je vous remercie, Monsieur. » Et puis il se retira, pour la lui garder belle. Batuel passa aisément d'une modération subite à une modération méditée. Au lieu de se faire justice lui-même, il alla remontrer au cardinal Ernest, l'affront sanglant qu'il avoit reçu, sur les ramparts d'Anvers, et ce bon prince qui n'appréhendoit non plus qu'on ne les appréhendoit en France, ces combats singuliers, lui permit de se faire justice à soi-même. L'amant soufleteur parut sur le champ, mais si bien accompagné, que Batuel n'en put tirer raison. C'est pourquoi il présenta une seconde requête à Son Altesse-Éminence, qui selon ses désirs, lui donna des juges et des gardes, pour son assurance au lieu du combat. Les champions parurent, et ils mirent aussitôt le pourpoint bas. Batuel voyant que son épée s'acrochoit à sa chemise, la mit bas, et parut en athlète. Il fit ensuite un cercle, avec la pointe de son épée, il dit aux assistans : « Messieurs, si je sors de « ce cercle, je vous prie de me tuer. » Cette résolution de l'Écossois fit changer de couleur à l'amant, qui fit bientôt voir qu'il y a bien de la différence entre Mars et Vénus. Ce glacé ficha la pointe de son épée en terre, il avoua sa faute, et il lui demanda pardon. Batuel fut si bon que de le lui donner. Mais il voulut en prendre acte, qui fut formé sur le champ.

Le lâche en fut quitte pour recevoir un soufflet sur la joue, et deux coups de plat d'épée sur les épaules.

Quittons ce duel quoiqu'insanglant, et venons au bel endroit de l'histoire de l'archiduc, qui sont les douze ans de trève qu'il eut avec les Hollandois.

Dez que la guerre fit respirer l'archiduc, il tourna tous ses soins vers la piété, qui a fait son caractère distinctif [1]. La mère de Dieu lui avoit tenu tendrement au cœur, depuis son enfance; il avoit donné des marques de ses respects, selon les diverses rencontres. Il n'avoit voulu recevoir l'épée qu'à l'autel de Notre-Dame de Halle. Il avoit fait mettre l'image de cette divine princesse, sur toutes ses bannières, avec cette inscription latine : « Sainte Mère de Dieu, nous « avons recours à votre assistance. » Mais il en donna une marque éclatante à Notre-Dame de Montaigu, où

[1] Les pasteurs des peuples ont d'autres devoirs à remplir que de se livrer aux pratiques d'une étroite dévotion; ce que l'auteur va raconter pourrait faire honneur à un pieux cénobite, mais non à un prince chargé de veiller aux destinées d'une nation. Si la trêve de 12 ans avait mis fin aux hostilités avec les Provinces-Unies, elle n'avait pas délivré l'archiduc Albert de graves difficultés : dès 1608, se préparait, en Allemagne, la lutte entre les protestants et les catholiques; la succession aux duchés de Clèves, de Juliers et de Berg, s'ouvrant en 1609, avait failli causer une guerre générale; presque en même temps, la folle passion de Henri IV pour la princesse de Condé, inspira la crainte sérieuse d'une invasion de nos provinces et motiva des armements considérables; l'archiduc se laissa entraîner, en 1617, dans la guerre entre l'Espagne et le duc de Savoie; l'année suivante éclata, en Bohême, cette guerre terrible qui, excitée par les intérêts religieux, prit bientôt un caractère d'extrême violence, s'étendit hors du territoire où elle avait pris naissance, et engagea la coopération de toutes les branches de la maison d'Autriche. La piété seule ne suffit pas pour tenir tête à de tels événements!

la toute-puissance de Dieu s'est manifestée, par une infinité de miracles, que Just Lipse et Erice Putean [1] ont merveilleusement bien descrits.

Montaigu est à une lieue de Diest, en Brabant. Matias Hovius, archevêque de Malines [2], y avoit consacré une chapelle, dez l'an 1604. L'archiduc y fit construire une église très riche et très magnifique, qui lui coûta plus de trois mille pistoles, et il lui fit des présens augustes. Ce lieu, qui n'étoit auparavant qu'un désert, est présentement une petite ville, que la piété des pélérins fait vivre; il y a un oratoire de saint Philippe de Néri.

Aprez avoir satisfait sa piété au dehors, il y satisfit au dedans. Il fit venir d'Espagne Anne de Jésus, la compagne de sainte Thérèse, et le père Thomas de Jésus, pour établir le Carmel reformé, dans ses États, et avant tout à Brusselle. Il bâtit royallement les Carmélites tout tenant son propre palais, dans un lieu qui aboutit à la porte de Namur, et c'est de cette ruche que sont sortis tant d'essaims, qui ont porté le miel du Carmel reformé par tous les royaumes.

Aprez avoir convoqué dans ses États des saintetez vivantes, il y fit venir des saintetez mortes, je veux dire des reliques des saints. Il essayoit de copier son

[1] Henri Van de Putte, [Erycius Puteanus], né à Venloo le 4 novembre 1574, auteur de nombreux écrits aujourd'hui oubliés, fut l'éléve de Juste Lipse et son successeur à la chaire de belles-lettres à l'université de Louvain. L'archiduc Albert le nomma son historiographe. — PAQUOT, *Mémoires*, etc., XIII, 373.

[2] Mathias Van Hove, né à Malines, fut nommé archevêque, en 1595, puis conseiller d'État. Il mourut en 1620, à l'âge de 78 ans. — GRAMAYE, *De urbe Mechlin;* VALERE ANDRÉ, *Bib. belgic.*, 660. M. GOETHALS, *Lectures*, etc., I, 120.

cher modèle, Philipe II, et comme il savoit que ce prince pieux avoit fait venir de la Belgique, et de France le corps de saint Eugène, et qu'il s'étoit censé honoré de soumettre ses épaules royales à son transport, dans Tolède, il fit venir de Reims en Champagne, le corps de saint Albert, évêque de Liège, son aimable tutélaire, et son cher cousin, car saint Albert étoit fils de Godefroi III, duc de Brabant et de Loraine [1], et de Marguerite de Limbourg [2]. Ce saint prélat avoit sacrifié sa vie pour la liberté ecclésiastique à Reims, en 1192 [3]; comme saint Thomas Bequez l'avoit fait à Cantorbéri. Melchior Demarouai, évêque de Brioce, par l'ordre de Louis de Loraine, archevêque de Reims, avoit relevé ce corps saint, avec beaucoup de pompe, le 2 novembre 1612; l'archiduc se fit un honeur de le transporter lui même au couvent de ses Carmélites de Brusselle, accompagné de Hovius, archevêque de Malines, de Gui Bentivoglio, alors internonce, et puis

[1] De Basse-Lotharingie.

[2] L'autenr néglige de faire connaître les liens de parenté qui rattachalent ce saint personnage à l'archiduc Albert !

[3] Albert, dit de Louvain, fut élu évêque de Liége en 1191; son élection fut confirmée par le pape Célestin III, malgré l'opposition de Baudouin, comte de Hainant, et de l'emperenr Henri VI, de Souabe, dit le Sévère. Celui-ci nomma à l'évêché de Liége, Lothaire, prévôt de l'église de Bonn. Albert, afin d'apaiser l'emperenr et ses partisans, se retira à Reims, où il fut assassiné, en 1193, par trois Allemands, envoyés à cet effet par Lothaire. Le pape Paul V, (Camille Borghèse, élu le 16 mai 1605, et mort le 28 janvier 1621), le canonisa, comme martyr des libertés de l'Église et, en 1612, l'archiduc et l'infante obtinrent de Louis XIII l'antorisation d'enlever son corps de la cathédrale de Reims et de le transporter, en grande pompe, à Bruxelles. — CHAPEAUVILLE, *De Pontif. Leod. Tung.*; BAILLET, *Vie des saints.*

cardinal[1]; de Jean Richardot, archevêque de Cambrai[2], d'Alphonse Requesens, évêque de Rosoneri, en Dalmatie, et de plusieurs prélats.

Mais comme saint Albert étoit mort avant que l'église instituât la solennité des canonisations, et lorsqu'elle se contentoit de la voix des peuples, pour donner le droit de la Jérusalem céleste, aux saintes âmes, l'archiduc procura que saint Albert reçut des honeurs du saint-siège même. Voici comme le pape Paul V s'explique pour la mémoire perpétuelle de la chose :

« Faisant sur la terre, quoique sans mérite, l'office « du roi éternel, qui couronne au ciel du diadème

[1] Gui Bentivoglio, issu d'une illustre famille, fut nommé nonce (et non pas *internonce*), auprès des archiducs, par le pape Paul V, au commencement de l'année 1607. Il résida huit ans dans les Pays-Bas et passa ensuite à la nonciature de France. Il reçut le chapeau de cardinal en 1621. Les dernières années de son existence furent malheureuses, il mourut le 7 septembre 1644. Il est auteur non seulement de l'*Histoire des guerres de Flandre*, mais encore d'autres écrits estimés, ce sont des relations : 1° sur l'établissement et le régime de la république des Provinces-Unies ; 2° sur l'état de la cour et du gouvernement des archiducs, et sur la situation de la religion catholique en Angleterre ; 3° sur la situation du roi et du royaume de Danemarck, au commencement du 17e siècle ; 4° sur les vues et les projets des huguenots en France ; 5° sur la trêve de 1609 ; 6° sur l'agitation armée, causée par la succession du duc de Clèves et de Juliers, et 7° sur la fuite du prince de Condé à Bruxelles. Il a laissé enfin des mémoires qui semblent le commencement d'une histoire universelle. — *Bulletins de la commission royale d'histoire*, 1re série, III, 134 ; IX, 238.

[2] Jean Richardot, fils du chef-président du conseil privé, envoyé à Rome par les archiducs, puis abbé de Lure, en Franche-Comté, fut le successeur de Jean Sarrasin à l'archevêché de Cambrai. — *Bulletins de la commission royale d'histoire*, 2e série, VIII, 149.

« immarcescible[1] de la gloire éternelle ses serviteurs, « dont la constance a été à l'épreuve des tentations, « nous sommes obligez, selon notre charge, de pro- « curer que l'honeur et que la vénération dûs à ces « fidelles serviteurs, s'augmente tous les jours de « plus en plus sur la terre; dans cette vue nous se- « condons volontiers les vœux des fidelles, et surtout « des princes catholiques qui regardent le culte par- « ticulier de ces saints, autant que nous le jugeons « expédient en notre seigneur. On nous a, depuis « peu, représenté, au nom de notre très cher fils, noble « homme Albert, archiduc d'Austriche et prince de « la Belgique, que, pour la dévotion particulière qu'il « porte à saint Albert, martyr, évêque de Liège et « cardinal, il a fait transporter pompeusement et « canoniquement son corps, qui a reposé quatre cens « ans dans l'église de Reims, au monastère des re- « ligieuses Carmélites qu'il a bâti et fondé à Brus- « selle; et que pour augmenter la dévotion des peu- « ples envers ce saint, il souhaite ardemment qu'on « puisse en faire l'office, et la messe à Brusselle, et à « Reims, il nous a fait humblement supplier de vou- « loir lui accorder sa demande; nous qui louons « grandement le louable désir de ce prince et qui « voulons lui faire des grâces extraordinaires, après « l'avoir absous de toute excommunication et cen- « sure qu'il pourroit avoir encourues, de l'avis de la « congrégation des rites, nous permettons que désor- « mais l'on fasse le 20 novembre, l'office et la messe « de saint Albert à Brusselle et à Reims; et au jour

[1] *Immarcescible*, du latin *marcere*, se flétrir, se gâter.

« de la translation, uniquement à l'égard des Car-
« mélites de Brusselle. A Rome, à Sainte-Marie-Ma-
« jeure, sous l'anneau du pescheur, 9 août 1613,
« l'année neuvième de notre pontificat. »

Les Carmélites sont à l'orée[1] du bois de Soigne, quoique le tems semble en avoir fait une séparatiou. Ayant considéré les monumens de la piété de l'archiduc, à l'entrée de cette forêt, considérons-la au milieu; j'y trouve la maison royale de Tervure; elle est à mi-chemin de Brusselle à Louvain[2]. C'est l'ancienne retraite des ducs de Brabant, quand ils respiroient de la chasse. Il conste que c'étoit le patrimoine de saint Hubert, apôtre d'Ardenne, que c'étoit son lieu de plaisir, avant qu'il se mît dans les ordres sacrez, et qu'il est mort, le 3 novembre l'an 746 [3], au lieu où est présentement l'autel de la chapelle royale, qui lui est dédié. De plus, il conste que Henri Ier, Jean II, Antoine Ier, Jean IV, Philipe Ier, et plusieurs autres ducs de Brabant y ont vécu et quelques-uns y sont morts. Cette maison étoit bien déchue, par l'injure des tems, mais l'archiduc Albert l'a rétablie de fond en comble, il l'a ornée d'excellentes peintures; il eut soin sur tout d'y bâtir une riche chapelle, et de la faire bénir, en sa présence, par l'archevêque Hovius.

Antoine, Jean et Philipe, ducs de Brabant y sont enterrez. Antoine, est ce brave qui fut acablé de coups mortels à la bataille d'Azincourt, en 1415. Jean IV,

[1] *Orée*, *orière* ou *oraille*, lisière d'une forêt.

[2] M. Wauters, *Histoire des environs de Bruxelles*, v° *Tervueren*.

[3] La *Gallia Christiana*, III, 829, fixe cet événement à l'année 728.

son fils, est le fondateur de l'université de Louvain, en 1425. Philipe Ier, pareillement son fils, mourut au château de César, à Louvain, en 1430. Le tombeau de ce grand prince y étoit sans honeur, Albert l'a relevé, il l'a décoré, il l'a enrichi d'une éloquente épitaphe.

Baudry comte de Bracbat, vieux titre des ducs de Brabant [1], a bâti Sainte-Gudule de Brusselle, en 1054, et à l'instance de son épouse Ode, il a fondé les chanoines de cette église [2]. Albert, pour honorer la mémoire d'un de ses ancêtres, qui avoit fondé une église qu'il choisissoit pour la maison de son éternité, lui fit faire un illustre mausolée. Au chœur de la même église, il a fait ériger une tombe de marbre, à la mémoire de Jean II, duc de Brabant. Son zèle s'est étendu jusqu'à Luxembourg; c'est là qu'il a fait construire un mausolée auguste, à Jean l'Aveugle, roi de Bohême, de l'impériale et de la royale maison de Luxembourg, dans l'abbaye des Bénédictins à Munster, qui est dans l'enceinte de Luxembourg [3]. C'est de cette maison que vient Pierre de Luxembourg, évêque

[1] Vieille dénomination du *Pagus Brachbatensis*, beaucoup plus étendu, au midi, que le Brabant. — M. Duvivier, *Recherches sur le Hainaut ancien.*

[2] Dès le Xe siècle, la chapelle principale de la bourgade de Bruxelles existait sur le mont Saint-Michel. Le comte Lambert II, nommé aussi Baldéric ou Baudry, éleva un nouveau temple au même lieu et dédié à l'archange. Le 16 novembre 1047, il y fit transférer le corps de sainte Gudule, conservé jusques alors dans l'église de saint Géry. — MM. Henne et Wauters, *Hist. de Bruxelles*, I, 10, 11, 17 et 19.

[3] Bertholet, *Histoire du duché de Luxembourg*, VI, 176 et suiv. Les restes mortels de Jean l'Aveugle, après de nombreuses pérégrinations, reposent à Castel, sur les bords de la Saar. *Annales de la Société archéolog. de Namur*, II, 83 et suiv.

de Cambrai, et puis cardinal, béatifié par Clément VII de la maison de Médecis. Ce bienheureux Pierre de Luxembourg repose aux Célestins d'Avignon, dont il est le tutélaire.

Raprochons de Brusselle; Binche est une petite, mais agréable ville du Hainau, à trois heures de Mons, qui en est la capitale. Le chapitre de Binche possède huit corps saints, qui y furent miraculeusement transportez de l'abbaye de Lobbe, l'an 1409[1]. Ursmer, Ermin, Theodulphe, Ulgise et Amoluin, ont été évêques et abbez de Lobbe, depuis prez de 200 ans; Abel fut évêque de Reims, et Hildulphe fut prince de Lobbe en 698[2]. Amelberge, qui est une sainte, et le huitième de ces saints corps, est la mère de sainte Gudule. Leur célébrité[3] se fait au commencement de juillet. L'archiduc fit transporter leurs os sacrez dans des fiertes[4] dignes de sa magnificence, avec beaucoup de majesté; et il ne manquoit pas de quiter, tous les ans, son délicieux séjour de Marimont, pour se trouver à la procession de ces saints.

Avançons du côté de Namur, et nous y aurons un

[1] A la suite des ravages causés dans le pays de Liége, par le duc de Bourgogne, par les comtes de Hainaut et de Namur, en 1408, le chapitre de Lobbes, composé de seize chanoines et d'un doyen, fut transféré à Binche, ce qui explique la translation peu miraculeuse des corps saints, dans cette dernière localité. — M. Duvivier, *Recherches sur le Hainaut ancien*, 238.

[2] L'abbaye de Lobbes a été fondée vers 653, mais ni ses abbés, ni les seigneurs du lieu n'ont porté le titre de prince, qui n'était du reste pas en usage en 698.

[3] Fête solennelle.

[4] Du latin *feretrum;* ce mot signifie une châsse renfermant des reliques; dans certaines localités il s'applique à un brancard destiné à porter la châsse aux reliques.

précieux monument de la piété de l'archiduc. La forêt de Marlagne est à Namur, ce que la forêt de Soigne est à Brusselle. Elle règne entre la Sambre et la Meuse. Le 31 de juillet de l'an 1619, l'archiduc Albert y bâtit le miraculeux hermitage des Carmes déchaussez, qui nous donne une idée de l'ancienne Tébaïde et de la règle des Carmes, religieux de saint Élie. Sainte Thérèse étant en contemplation, au monastère d'Avila, la veille de la Pentecôte, dans l'hermitage de Nazaret, en l'an 1579, eut ordre de notre seigneur, de commander aux Carmes déchaussez, d'avoir peu de religieux, dans chaque couvent, d'avoir peu de communication avec les séculiers, et d'enseigner plus par leurs actions que par leurs paroles. La sainte ajoute que l'état de l'ordre dépend de l'observance de ces points. Ils les ont à cœur, comme nous le voyons tous les jours, car ils paroissent peu en public; ils ne se mêlent pas de prêcher beaucoup, et ils conversent peu avec le monde. L'archiduc, pour se conformer à l'esprit de sainte Thérèse, a fondé l'hermitage de Marlagne, qui peut passer pour un des miracles de la Belgique. Je l'ai visité, je l'ai admiré et surtout un Christ mourant, qui est au chœur caché. Le roi de France, Louis XIV y prit son quartier, pendant le siège de Namur de l'an 1692[1]. Albert a mis la première pierre de l'église de cet hermitage.

[1] « Ses tentes et celles de toute la cour furent dressées dans « un beau pré, à cinq cents pas du monastère de Marlaigne. » *Mémoires* de SAINT-SIMON, I, 5. Cependant GALLIOT, *Histoire de Namur*, V, 96, dit que le roi prit son quartier au château de Flawine.

A l'occasion du Carmel qu'Albert fonda en la Belgique, je ne puis m'empêcher de vous donner une idée de celui dont il se servit pour cette œuvre pie, d'autant plus que notre bon prince eut la consolation de rendre le dernier soupir entre les bras de ce Carme prodigieux, s'il en fut jamais. C'est Dominique, surnommé de Jésus-Marie; ce saint aragonois nasquit à Calatrave, qui est la Bilbilis de Martial, le prince des épigrammatistes. Il prit naissance, le 26 mai 1559; il fut le quatrième des onze enfans de Michel Ruzzola, ou Orzola et de Jéronime Lopez, surnommée la belle. Jéronime, durant sa grossesse, vit souvent les anges et elle entendit leurs concerts. Elle ne ressentit aucune douleur en le mettant au monde. Dominique apporta toutes ses dents au monde et il n'en perdit que étant fort âgé. Il fut honoré de la familiarité de son ange gardien, dès sa tendre jeunesse, et d'un grand don de miracles. Il eut révélation que sa mère étoit sauvée. Son oncle l'ayant retiré dans les Carmes chaussez, il en prit la vocation, à l'âge de douze ans, et puis il passa aux Carmes déschaussez à Pastrane. Il étudie à Alcala, et il contribue à la vocation du bienheureux François de l'Enfant Jésus. Il se présente pour servir les pestiferez à Barcelone. Le Sauveur, la Vierge, saint Barthélemi, saint Bernard et les anges lui apparoissent. La sainte Vierge lui révèle la conjuration de deux hérétiques déterminez à assassiner le roi. Il va à Tarragone, et il convertit ces deux désespérez. Sainte Thérèse le guérit de la peste, et elle lui prédit qu'il avancera sa canonisation. Par sa prière, il obtient une glorieuse postérité à la reine d'Espagne, et il délivre du purgatoire le roi Philippe II.



A Rome, il est communié de saint André l'apôtre, il y fait revivre des poissons morts; son ange gardien vient le communier durant sa maladie, une colombe repose sur sa tête; pendant la messe, les anges lui découvrent une conjuration contre la reine de France. Étant élu général, il fait de grands miracles à Viterbe, à Florence, où il prévoit tout ce qui arrivera à la maison de Médicis; à Gênes, à Milan, où il guérit le duc Sforça; à la Mirande, où il guérit la princesse, à Bologne et à Faïence [1]. Étant de retour à Rome, il y guérit de la pierre le duc de Tursi. La réduction de Prague et le rétablissement de Ferdinand II sur le trône de Bohême doit beaucoup à l'archiduc, parce qu'il y envoya ses Spinola, ses Tilli, ses Buquoi, et une infinité d'autres braves, qui firent des merveilles dans cette grande occasion, mais l'empereur n'en eut pas moins d'obligation au père Dominique [2].

Le duc Maximilien, aïeul du sérénissime électeur de Bavière d'aujourd'hui, avoit déjà invité plusieurs fois en Bavière le père Dominique, enfin au mois de novembre de l'an 1615, par un courier exprez, il le remercie de ce que par ses prières, il lui a sauvé la vue, et il le conjure de le venir voir. Il redoubla ses instances et néanmoins il ne l'obtint que l'année 1620. Le pape lui conféra le pouvoir, les indulgences et les bénédictions de saint Charle, à toutes les médailles qu'il distribueroit de sa main, tant en chemin, que dans l'armée impériale, d'absoudre de l'hérésie, de

[1] Faïenza.
[2] *Mémoires du seigneur* du Cornet, I, 175. — Spinola ne fit pas la campagne de Bohême et ne contribua nullement à la réduction de Prague, mais il conquit le Palatinat.

donner la bénédiction apostolique à tous les catholiques qui perdroient la vie, dans l'armée impériale. Dominique partit de Rome, le 17 juin 1620; à Inspruck, il trouva Laurent Petrancoli, envoyé du duc de Bavière, qui le reçut, de sa part, avec toutes sortes de respects, pour le conduire en Bavière. Il alla trouver le duc à Scharding, le 20 juillet, jour de saint Élie, fondateur des Carmes, où ils conférèrent sur les affaires de la guerre. Ils allèrent à Riet, donner l'adieu à la duchesse Élisabet de Lorraine, à qui Dominique révèla qu'elle reverroit son époux en santé et victorieux. Ensuite le duc et le père se rendirent, le 18 juillet, à l'armée, qui étoit campée à Greskhirch; le père y bénit l'étandart général, qui portoit sur son endroit les noms de Jésus et de Marie, et sur l'envers l'image de la sainte Vierge, sous cette exergue : « Terrible « comme une armée, rangée en ordonnance de ba- « taille. » Les noms sacrez écrits sur l'étandart avoient cette inscription : « Donnez-moi de la force « contre vos ennemis. » Le duc Maximilien reçut cet étandart des mains du père Dominique et il le fit toujours porter devant soi, par un de ses pages, qui lui servoit de guidon. Dieu avoit donné au père Dominique plusieurs descriptions de la victoire de Prague, longtems avant qu'elle arrivât. Il en avoit eu révélation étant à Rome et il s'en étoit expliqué à plusieurs personnes; il venoit d'en estre esclairci à la bénédiction de l'étandart général; mais la connoissance la plus distincte qu'il en eut, fut le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, dans une extase qu'il eut, aprez avoir célébré cette fête, avec une ferveur extraordinaire. Et dez lors il ne cessa pas de

presser le duc de Bavière d'aller trouver l'ennemi, quoique le comte de Buquoi, le comte de Dampierre et la plupart des capitaines catholiques fussent d'un avis contraire. Sa Majesté Impériale avoit écrit au père Dominique pour l'inviter de venir à Vienne. Le père sachant que le comte de Dampierre y étoit député, pour informer l'empereur de l'état des affaires, le pria de lui dire qu'on étoit occupé aux affaires de Dieu et de l'empereur, et à faire déposer le faux et le sacrilège (ce sont ses mots) roi de Bohême, et qu'aprez la victoire, il iroit rendre ses respects à Sa Majesté.

L'armée confédérée [1] s'arrêta quinze jours à Lintz; pendant ce délai le père Dominique distribua une infinité de scapulaires de la façon et de la libéralité de la duchesse de Bavière. Le duc Maximilien fut le premier qui le reçut; toute son armée le prit à son imitation. L'armée se mit ensuite en marche, et elle avança jusques à Oberdorp sur les frontières de la Bohême. La veille de la nativité de Notre-Dame, le feu s'étant pris au camp, il conjura l'embrasement le crucifix à la main, et le feu, nonobstant le vent impétueux qui le portoit, s'arrêta tout court, comme s'il eût rencontré un torrent.

Deux jours aprez, savoir le 9 septembre, il atteignit l'armée particulière de l'empereur, qui étoit commandée par le comte de Buquoi. La piété de Ferdinand second avoit eu soin de lui donner un étandart singulier, d'étoffe très riche et très bien travaillé. L'endroit représentoit un crucifix, avec cette exergue: « Levez-vous Seigneur, et jugez vous-même votre

[1] C'est-à-dire l'armée de la Ligue catholique.

« cause. » L'envers représentoit l'image de la sainte Vierge, avec cette âme : « Montrez que vous êtes « notre-Mère. » Les deux armées étant unies sous de si glorieux auspices, le père Dominique fit une prédication, toute de feu, pour l'animer à aller trouver l'ennemi, au travers d'une infinité d'obstacles, qu'il falloit surmonter. Le général de l'artillerie[1] désespérant de prendre la ville de Piska[2], qu'il falloit nécessairement réduire pour faciliter la victoire de Prague, le père Dominique l'assura qu'il en seroit le maître, avant le midi, et contre toute espérance humaine, la vérité confirma la prédiction. Ce fut à Piska que le père prédit au comte de Marcossan[3], abandonné des médecins, qu'il ne mourroit pas, mais que s'il ne changeoit de vie, il ne la feroit pas longue, par un autre accident. Marcossan recouvra la santé, mais six mois aprez il fut tué en duel. Ce fut au même tems, que de son seul crucifix il rendit la santé à Dominique Pozzo, cavalier d'Asti, en Piémont. L'armée catholique s'étant emparée du château de Piltsen[4],

[1] Maximilien de Lichtenstein. — Du Cornet, I, 171.

[2] Pisca ou Piseck est à 100 kilomètres de Prague, et personne ne savait alors où les armées ennemies en viendraient aux mains; la prise de Piseck n'avait d'autre but que de déloger la garnison bohême, afin de ne pas la laisser sur les derrières de l'armée impériale. Cette ville fut surprise après deux jours de siége. — *Mémoires du seigneur* Du Cornet, I, 156, 157.

[3] Marcossay commandait à la bataille de Prague 3,000 fantassins et 500 chevaux de la Ligue catholique.

[4] Pilzen était occupé par Ernest de Mansfeld, qui « rusoit « d'une feintise si apparente qu'on lui prestoit l'oreille; si est-« ce que ne se voyant aucune issue, de toutes ces menées, le « duc de Bavière et son Excellence (Bucquoy), furent d'advis de « s'advancer vers Raconits, où estoient toutes les forces des

le père Dominique, le 10 octobre le visita, et il y trouva une image de la nativité du fils de Dieu profanée. Les hérétiques avoient arraché les yeux à la Vierge, à saint Joseph et aux bergers avec la pointe de leur poignard, comme le père l'apprit par révélation. Il pria Dieu de venger l'affront que l'on avoit fait à sa mère et à son père nourricier, et au même tems, il eut une confirmation de la victoire de Prague, sous les auspices de cette image, qu'il porta comme un bouclier terrible à l'ennemi. C'est cette image que les peintres et les graveurs lui ont fait pendre au cou, dans les portraits qu'ils en ont faits. Le septième novembre, veille de la bataille, il eut une description de la victoire de Prague, beaucoup plus spécifique qu'il n'avoit eue jusque lors. Il vit au ciel une espèce de chemin de lait[1], par où descendoit une infinité d'anges armez, qui alloient se mettre à la tête de l'armée catholique. Ensuite de cette vision, il alla trouver le duc de Bavière et il lui donna la dernière assurance de la bataille et de la victoire. Le huitième novembre 1620, le duc donna commencement à la bataille par envoyer le général Tilli, pour reconnoître les ennemis. Dez qu'ils le virent, ils se retirè-

« Bohêmois là fortifiez... ce que ayant faict... » — *Mémoires du seigneur* Du Cornet, I, 160, 161.

L'armée catholique n'avait pas mis le pied dans Pilzen, avant la bataille de Prague, le père Dominique n'a donc pas pu conquérir l'image miraculeuse dont parle l'auteur. Le seigneur Du Cornet dit en effet (I, 171) : « Davantage que le bastard de Mansfelt « estoit demeuré à dessein à Pilsen, avec 6,000 hommes de pied « et 2,000 chevaux, comme estant le vray chemin de la re- « traicte. »

[1] Voie lactée.

rent[1]; alors le duc de Bavière commanda à l'armée de s'avancer jusqu'à la plaine et de présenter la bataille.

Le comte de la Tour et le prince d'Anhalt, généraux de l'armée rebelle y attendoient les catholiques de pied ferme. L'armée catholique mouroit de faim, jusques-là que le général Tilli arracha une pomme des mains du père Dominique, en lui disant qu'il mouroit de faim, et neanmoins il falloit aller affronter une armée très-puissante, retrenchée jusqu'aux dens sur une montagne escarpée, et qui n'étoit un peu insultable que par un petit front. Tout cela décontenança l'armée catholique, jusques-là que le conseil de guerre alloit conclure à la retraite[2]. Dez que le père Dominique le sentit, il s'arma du zèle de son fondateur Elie, ayant le crucifix lié au haut de son bâton, et l'image de Piltsen pendue au cou, il porta ces paroles de feu aux généraux qui composoient ce conseil de guerre : « Enfans de l'Église, est-ce ici le « tems de tant soit peu balancer? Ne vengerez-vous « pas l'affront que les profanateurs ont fait aux yeux « de la mère de Dieu, dans ce portrait que je porte? « Combatez seulement, et vous vaincrez : Dieu a mis « ses ennemis entre vos mains. »

[1] « Monsieur de Tilly... ayant toutesfois trouvé de la défence « trop grande, il luy fut de nécessité de se retirer et de quitter « ceste entreprise jusqu'au combat général. » — Du Cornet, I, 168, 169.

[2] « Estant donc ce conseil tenu, ilz furent *tous d'avis de donner « bataille*, pour la croyance qu'ilz avoient conceu de la gai- « gner. » — Du Cornet, I, 172. Bucquoy, à peu près seul, s'opposait à engager le combat ce jour-là, et ce ne sont pas les discours dn P. Dominique qui l'ont fait changer d'avis.

Il prononça ces paroles avec tant de feu que tout le conseil se changea en un moment, et que tout le monde conclut à la bataille. Le duc de Bavière vint baiser le crucifix et l'image du père, et il fut suivi de tous les lieutenant-généraux; *sainte Marie* fut le mot du guet[1] de la bataille, qui commença par la décharge de douze pièces de canon surnommés les douze Apôtres[2].

Tandis que le père Dominique fait la fonction de Moïse, les armées s'ébranlent et les superbes Amalécites crient victoire, au sujet d'un petit avantage des Hongrois, dont Betlem Gabor avoit grossi l'armée rebelle. Le duc de Bavière en vint donner avis au père, qui lui releva le courage et qui le suivit à cheval, par tous les escadrons de l'armée catholique, en criant: « Seigneur, où sont vos anciennes miséricordes? « Levez-vous Seigneur, jugez votre propre cause « et celle de votre sainte Mère. » Les soldats catholiques reprennent du cœur à cette vue, et à ces paroles. Tilli, avec son lieutenant de Gratz [3], attaque et défait cinq escadrons rebelles, et il met le reste en fuite. Les Hongrois qui venoient de chanter victoire, suivent les fuyards à leur tour. Le prince d'Anhalt est blessé, et il est fait prisonnier par Guillaume de Verdugo[4]. Charle Spinelli se rend

[1] Le mot d'ordre ou de ralliement.

[2] Il n'y en eut que onze mises en batterie. — DU CORNET, 174 et *plan*.

[3] Cratz, colonel d'un régiment de cavalerie de la Ligue catholique.

[4] Le fils du prince d'Anhalt fut pris par le chevalier du Dreulle, qui le remit à son colonel Guillaume Verdugo. — DU CORNET, I, 182.

maître d'une redoute, et de deux pièces de canon qui étant pointées contre les rebelles, y firent d'horribles éclaircissemens. Ayant assuré ce poste, il pousse plus avant, il va dégager Preiner[1] que le prince d'Anhalt avoit déjà fait prisonnier, et il va reprendre trois drapeaux, que les rebelles avoient enlevez. Le combat dura trois heures[2]. Dans la première demie heure l'on combatit avec assez d'égalité; dans la seconde, les catholiques eurent du désavantage, et la victoire fut fort en balance. Mais enfin le change tourna du côté du bon parti; aprez Dieu et sa sainte Mère, on attribua cette victoire aux prières et au zèle du père Dominique[3]. L'empereur lui en témoigna sa reconnoissance, en lui donnant tous les drapeaux qui furent pris sur l'ennemi. Le duc de Bavière envoya la bataille représentée en quatre tableaux au couvent des Carmes à Rome. Le pape fit célébrer cette journée, sous le nom du triomphe de Notre-Dame de la Victoire. On vit rejaillir du père Dominique quantité de rayons, tandis qu'étant à cheval, il exhortoit les catholiques à bien combattre. Avant la bataille, les rebelles qui étoient à Prague, disoient que le pape avoit envoyé un magicien nommé Dominique, et aprez, ils publièrent que leur déroute étoit un effet des artifices de cet enchanteur. Ce fut sur cette per-

[1] Breuner, colonel de l'armée impériale. — Du Cornet, I, 189.

[2] La lutte ne dura pas plus d'une heure.

[3] La victoire fut attribuée par les contemporains, à la brillante valeur des Wallons et à l'habileté du comte de Bucquoy. — Levassor, *Histoire de Louis XIII*, II, 248; Malingre, 685; *Mercure françois*, VI, 1620, 423-425; Du Cornet, I, 180, 181.





suasion que Chrétien, l'ancien prince d'Anhalt[1], vint dire au prince Palatin, au château de Prague : « Fuyons, sire, notre armée est défaite, le magicien « nous a enchantez. » Il resta 7,000 rébelles sur le champ de bataille, et 2,000 furent faits prisonniers. De ce nombre étoit le duc Chrétien de Saxe-Weimar, le jeune prince d'Anhalt, et le rhingrave Schlick. L'on prit dix gros canons et plusieurs autres de moindre calibre.

Le prince Palatin travesti s'enfuit en Silésie, avec toute sa famille, par le conseil du prince d'Anhalt. Il fut contraint de passer bien vite sur un pont, où lui et sa femme avoient juré de n'y passer point, tandis qu'il subsisteroit un grand crucifix, qu'ils nommoient, par dérision, le baigneur, à cause de sa nudité. L'armée vouloit conduire le duc de Bavière en triomphe dans Prague, mais ce prince modeste refusa cet honneur, et il alla, avec sa suite ordinaire, faire chanter le *Te Deum* aux Capucins, aprez quoi le père Dominique fit un beau sermon, où il prit fort à propos pour texte : « Rendez à César ce qui est à César. » C'étoit justement l'évangile de ce dimanche ; l'on chanta un peu aprez un *Te Deum* au château[2]. Jean Sohel, archevêque de Prague rentra dans sa cathédrale avec le clergé. L'on bâtit une chapelle au lieu du champ de bataille, et l'on institua une procession générale et annuelle, pour renouveller cette victoire. Le duc de Bavière, ayant mis le prince de Liectenstein[3] pour

[1] Christian Ier d'Anhalt-Bernbourg, l'un des promoteurs de l'Union protestante. — KEVENHÜLLER, IX, 1090-1097.

[2] L'armée victorieuse n'entra à Prague que le 9 novembre, lendemain de la bataille. — DU CORNET, I, 184.

[3] Charles de Lichtenstein. — *Ibid.* I, 171.

gouverneur général de la Bohême, et y ayant laissé Tilli pour général, retourna en ses États, avec le père Dominique, qui avoit perdu un œil à la bataille de Prague. Ce prince enrichit l'image miraculeuse du père Dominique, qui rendit miraculeusement la santé à son confesseur.

Le pape lui ordonna d'aller à Vienne ; l'empereur Ferdinand II lui fit des honneurs extraordinaires ; il conféra lontems avec lui, il honora l'image miraculeuse, il prit le scapulaire et il fonda des couvens de Carmes. Il rendit la visite à l'archiduc Léopold, l'œil de la Belgique [1], et il apaisa les différends qui règnoient dans la cour de Lorraine. Il passa par la Belgique, où un abbé de Benedictins, qui croyoit de l'ensevelir, mourut lui-même. Il assiste à la mort de l'archiduc Albert. Il contribue à la fondation royale des Carmélistes de Brusselle. Il donne à l'infante Isabelle la croix de son crucifix miraculeux. Le marquis Spinola admire ses lumières divines. Il va voir, à Anvers, la vénérable mère Anne de Saint-Bartelemi. En allant en France, il fait plusieurs merveilles à Douai. Il guérit la duchesse de Nemours, à Charenton. Étant de retour à Rome, il arrête le débordement du Tibre. Il obtient la canonization de sainte Thérèse et de saint Isidore, de saint Ignace, de saint Xavier et de saint Philippe. Il obtient la santé au Pape et à son neveu, aux dépens de la sienne. Il procure que son image miraculeuse de Prague soit portée en triomphe. Il compose un livre, par l'ordre du pape. Il travaille pour faire remettre l'electorat

[1] Du Cornet, I, 153.

dans la maison de Bavière. A Gênes il rend la parole à une muette de sept ans. Il a cinq suffrages pour le pontificat, à la création du pape Urbain VII. Il aprend, par révélation, la guerre et la paix entre l'Espagne et la France. Il obtient, par ses prières, un fils au frère du cardinal Rivarola. Enfin il meurt saintement à Vienne, en la présence de l'empereur Ferdinand second, le 16 février 1630, un samedi, deux heures avant minuit, âgé de 71 ans. Il se fit voir à plusieurs persones après sa mort, et il les assura de la gloire qu'il possédoit. L'empereur se fit un honneur de prendre le bâton, dont Dominique s'étoit servi dans ses voyages. Tous les princes, et toutes les princesses catholiques demandèrent, avec empressement, de ses reliques. Tandis que ce saint corps étoit pompeusement exposé dans la chapelle impériale, Charle de Longueval[1], fils du comte de Buquoi, de ce héros de la bataille de Prague, fendit la presse pour s'en aprocher. Le défunt sépara l'une de ses mains, qui étoient jointes sur sa poitrine, il l'élêva visiblement bien haut, à la vue de tout le monde, et il la donna à baiser à ce jeune comte. Buquoi l'ayant baisée respectueusement, le mort la retira, et la rejoignit, comme elle avoit été auparavant. Charles de Saint-Joseph, provincial des Carmes en la Belgique, a apris ce miracle de la propre bouche du comte de Buquoi, à Mons, capi-

[1] Charles-Albert de Longueval, comte de Bucquoy, baron de Vaulx et seigneur de Farciennes, grand bailli du Hainaut, chevalier de la Toison d'or, épousa, le 5 février 1634, Marie Guillemette de Croy, fille de Jean de Croy, comte de Solre, et de Jeanne de Lalaing, dame de Renty; il est mort à Mons, le 29 mars 1663.

tale du Hainaut, où ce seigneur étoit gouverneur. Ce fut ainsi que Dominique accomplit miraculeusement la promesse qu'il avoit faite à ce jeune seigneur, car en partant, il lui avoit prédit, qu'il le retrouveroit encore en vie. Le corps fut conduit, comme en triomphe, aux Carmes deschaussez, où la cour impériale se rendit. Le cardinal Klesel, évêque de Vienne, disoit que la pompe funèbre de Dominique avoit égalé celle de l'empereur Mathias, qu'on sçait avoir été l'une des plus magnifiques. Un Jésuite fit l'oraison funèbre. Dominique avoit prédit au prince d'Eggenberg[1] que son corps reposeroit en Allemagne. Il y repose en effet aux Carmes de Vienne, au côté droit de la chapelle de Notre-Dame. L'empereur le fit mettre dans une caisse, et il voulut que le prieur du couvent en eût la clef. Il est aujourd'hui en son entier. Je vous conseille de lire toute l'histoire si universellement reçue de ce cher directeur de mon archiduc, composée par le général des Carmes, et de ne point oublier de vous arrêter sur l'histoire tragique d'un gentilhomme espagnol, qui fit triompher l'enfer, et qui s'attira une fin malheureuse, en retenant une peinture infâme dans son cabinet.

Revenons à notre archiduc. Rien ne se faisoit dans l'église de considérable, pour la gloire de Dieu, où l'archiduc n'eut part. En 1612, Antoine Albergatti, alors nonce à Cologne, et depuis cardinal, Itele Frédéric, comte de Solre, et François Lavallin, noble hibernois, fondèrent, à Cologne, une société nommée de la Sainte-Croix, qui a pour fin le soulagement des

[1] V. MORERI, Dict., v° *Eggenberg*, Jean Ulric, duc de Krumau.

nouveaux convertis. Le pape Paul V l'approuva en 1613. Cette confraternité choisit tous les ans un chef; l'archiduc fut prié d'accepter cette intendance; bien loin de la refuser, il remercia très civilement ceux de Cologne, de lui avoir fait l'honeur de le choisir. Il envoya une grosse somme pour le dessein de la confraternité, et il en procura de grandes du roi.

Puisque l'amour qu'on a pour son prochain a le même motif que celui qu'on a pour Dieu, je raporte à la piété de l'archiduc, ce qu'il a fait pour les pauvres et pour ses parens. Sauve Julien, jurisconsulte de Milan, par le commandement d'Elie Adrien, forma un édit perpétuel des édits annuels des préteurs. Cet édit fut le modèle des pandectes du droit. L'empereur Justinien commanda à Tribonien et à ses collègues, de réduire en un corps tout le droit romain, recueilli des livres des Sages. Albert qui n'avoit jamais que de grands originaux devant les yeux, en 1611, fit publier un nouvel édit perpétuel, formé de la main de ses jurisconsultes. Par cet édit, il vuida les anciens différends, et il établit un droit nouveau. Et par une admirable prudence, il ordonna que les privilèges et les coutumes qui, dans la Belgique, sont presque aussi fréquens que les villes, pour ne pas dire les villages, fussent rapportez au grand conseil, pour en être examinez et pour recevoir son aprobation[1]. Et pour faire voir qu'il vouloit autant sou-

[1] Par l'Édit perpétuel du 12 juillet 1611, que M. de Fâcqz déclare « le monument le plus remarquable de notre ancienne « législation édictale, » les archiducs ont continué l'œuvre de Charles-Quint, dont l'édit du 4 octobre 1540, avait formulé

lager le public de la bourse que de la bouche, non-seulement il régla de grosses sommes pour être distribuées chaque jour par son aumônier, mais de plus il donna quantité d'argent à des particuliers, qui avoient connoissance des pauvres honteux, pour soulager la misère inconnue, et pour être lui-même inconnu à la vanité. Il n'y a pas de maison de charité qui ne se ressentit de ses libéralitez royales.

Dez qu'il prit possession de la Belgique, il remit les Lombards dans le devoir, et il acheva d'extirper l'usure par l'établissement des Mons-de-piété. Venceslas Couberghen en fit le plan ; les archevêques de Malines et de Cambrai, les évêques et les plus savans aprouvèrent et louèrent son dessein, qui fut exécuté en 1619. Les curieux pourront en aprendre davantage du savant ouvrage de Léonard Lessius, Jésuite au chapitre 20 du 2e livre du Droit et de la Justice, que cet incomparable a mis en lumière[1]. L'archiduc avoit coutume d'avoir ce livre sur sa table et de dire que ce livre et son épée étoient les défenseurs de la justice.

On ne doit pas douter qu'un prince si zélé pour le bien public, n'ait des égards pour ses parens. Le 20 mars 1619, l'empereur Mathias mourut, à Vienne, sans laisser d'enfant. Il fit héritier de l'Autriche, et des provinces qui lui sont annexées son frère notre

les dispositions générales du droit civil. — *Ancien droit belgique*, 125.

[1] Léonard Lessius, né à Brecht, près Anvers, le 1er octobre 1554, mort le 15 janvier 1623, Jésuite, professeur à Louvain; auteur de nombreux écrits et entre autres de : *De justitiâ et jure, libri quatuor.*



archiduc Albert. Il en prit possession par l'archiduc Léopold-Guillaume. Étant encore plein de vie et de santé, il transporta cette hérédité impériale[1] à son cousin germain l'empereur Ferdinand II, qui de son patrimoine n'avoit que la Styrie, la Carinthie et la Carniole. Ce fut ainsi qu'il ne se contenta point de céder l'empire à Ferdinand, mais qu'il lui procura les moyens de fournir dignement cette majesté. J'ai dit un grand mot, quand j'ai dit qu'Albert céda l'empire à Ferdinand, mais je dois dire davantage, savoir qu'il eut l'honneur de mériter deux fois cette première dignité du monde, et de la refuser autant de fois. Cette modestie est si rare que le ciel voulut en envoyer des pronostics et des aprobateurs. Au moment que l'empereur Rodolphe mourut, un aigle impérial vint se jeter au jardin du prevost de Saint-Servais à Mastric. Le prevost le porta à l'archiduc, qui pour la rareté, le fit nourir dans sa ménagerie. Il ne fit pas le même accueil au modèle qu'à la copie, car les électeurs lui étant venu présenter la couronne impériale, il la refusa constamment, et il se fit une joie singulière de la transférer sur la tête de son frère Mathias. L'empereur Mathias étant mort, huit ans aprez, les électeurs vinrent de nouveau soliciter sa modestie, mais ils la trouvèrent aussi inflexible la seconde que la première fois, et Jean Suichard, archevêque de Mayence[2] qui lui vint présentêr cette couronne au nom du collége électoral, retourna plein

[1] On a déjà fait observer que ces possessions héréditaires de la maison d'Autriche ne constituaient pas l'empire, ni la dignité impériale, alors élective.

[2] Jean Schweickardt.

d'étonnement de voir qu'un prince très-digne refusât deux fois, ce que tant d'autres brûlent d'avoir une fois, et souvent pour fort peu de tems[1].

Je reporte encore à la piété de l'archiduc, le sacrifice qu'il fit de ses plus grans capitaines pour soutenir la religion catholique, en Alemagne, contre le luteranisme, qui se servoit des armes pour s'y établir[2]. Il envoye Charle de Longueval, comte de Buquoi, avec 8,000[3], en Bohême; il envoye en Italie, Guillaume Verdugo, avec ses Valons surnommez les Lions[4]; il envoye le marquis Ambroise Spinola, avec une puissante armée belgique, pour faire tomber le luteranisme du trône de Bohême, avec le roi de trois mois Frédéric prince Palatin[5]; et les lauriers qui se cueillirent en la victoire de Prague l'an 1620, tinrent lieu de ciprez au sépulcre de l'archiduc, qui emporta dans son tombeau la gloire d'avoir gouverné cette grande machine, et d'avoir détrôné l'hérésie.

Mais voyons de plus prez la piété de notre prince, et aprez l'avoir contemplé à l'extérieur, considérons-la dans sa propre personne. Tout accablé qu'il étoit, il donnoit chaque jour deux heures de prière à Dieu, l'une le matin et l'autre le soir. Chaque jour il récitoit l'office

[1] Les allégations de l'auteur, dénuées de preuves, sont formellement contredites par les faits.

[2] Le protestantisme était parfaitement établi en Allemagne, il visait à des libertés et à des garanties qu'il obtint à la paix de Westphalie.

[3] « Hommes » (en 1619).

[4] En 1617. — Du Cornet, *Guerre de Savoie.*

[5] L'auteur semble dire que Spinola conduisit l'armée des Pays-Bas en Bohême et qu'il contribua à la victoire de Prague; on a déjà fait observer que ce général se borna à envahir le Palatinat, à la fin de l'année 1620. — Du Cornet, II, 8, 9 et suiv.

de Notre-Dame, qu'il avoit exprez fait imprimer, chez Plantin, en grands caractères, les sept Pseaumes de la pénitence et les Litanies; il se plaisoit aux Pseaumes de David et dans ce goût, il les avoit fait enrichir d'un court commentaire, par un excellent théologien. Un peu avant sa mort, il récitoit les Litanies des saints de chaque mois, et il les fit imprimer. Jamais, au camp même, il ne manqua la sainte messe, il se confessoit et il communioit aux grandes fêtes de l'année, les jours de Notre-Seigneur, de Notre-Dame et des Apôtres. Il avoit un priez-Dieu dévotement pratiqué et curieusement orné des images sacrées de Quentin Mets[1] et des autres excellens peintres. Il faisoit par coutume, ce que son ancêtre Rodolphe n'avoit fait qu'une fois, jamais il ne rencontroit le Saint-Sacrement qu'il ne l'accompagnât à piez; c'est de sa piété que la Belgique tient l'usage des pavillons qui couvrent, sur les rues, le Saint-Sacrement, et la foule des gens qui marchent devant, le flambeau ardent à la main, ou qui le suivent pieusement. Il donna au Saint-Sacrement de Miracle de Brusselle, une triple couronne de plusieurs mille pistoles. Jamais, pour empeché qu'il fût, il ne manqua de se trouver à la procession de ce mystère miraculeux. Le miracle fait à Faverniac[2] en Bourgogne, l'an 1608, raporté par Ferdinand de Rie, archevêque de Besançon, montre que sa piété agréoit extraordinairement à Dieu. Les gouverneurs de la Belgique gardent inviolablement cette sainte coutume, et la

[1] Quentin Metzys.
[2] Faverney, abbaye d'hommes et de femmes, en Franche-Comté.

34

levée du siège de Valencienne, arrivée en 1656, marquée par ce chronique, GaLLI DepLVMés, *François deplumez*, est un témoignage que l'hommage que don Jean venoit de rendre à cet auguste mystère, lui étoit agréable.

Il a établi et enrichi plus de 300 églises, détruites ou dépouillées de l'hérésie ; il a posé la première pierre aux riches églises des Jésuites, des Augustins, des Carmes deschaux, des Minimes, des Annonciates et des Carmelites de Brusselle, sans parler de quantité de lieux où il a fait éclater la même piété. Les Jésuites, outre cela, lui sont redevables de leur collége de Maline. Il a cru que le palais de Charle-Quint ne pourroit être plus glorieusement employé qu'à renfermer les jeunes victimes qui quittent le monde, pour assurer l'empire du ciel à une infinité d'âmes.

Il a donné aux chanoines d'Anvers les grandes prairies que la mer lave, cinq heures de Gand ; à ceux de Sainte-Gudule, à Brusselle, cent journaux de terre vers Valenciennes, et à ceux de Saint-Pierre, à Louvain, plus de dix mille francs d'ornemens sacrez. C'est sa prudence qui a séparé les Jésuites et les Capucins flamans d'avec les valons. Les Jésuites ne pouvant suffire à la nombreuse jeunesse, il leur a donné, pour secours, les hermites de Saint-Augustin, les Jacobins, les Prémontrez et les Croiziers, en divers lieux. C'est lui qui a ouvert les écoles de philosophie et de théologie aux Bénédictins de Douai.

Chaque année il alloit faire une neuvaine à Notre-Dame de Montaigu en juin ou en mai, et il n'en sortoit jamais qu'aprez y avoir laissé un riche présent. Il faisoit le même à Halle, et la lampe d'argent, qui y

est éternellement allumée, est un gage de sa dévotion immortelle. L'an 1609, il envoya à Notre-Dame de Lorette une robe, par Jean de Sylva ; le pape Paul V l'ayant fait estimer, trouva qu'elle coûtoit trente quatre mille florins[1].

Il eut des respects singuliers pour les pièces de la sainte Croix qu'on avoit recouvrées des Anglois et des Hollandois. Il enrichit d'or et de diamans la main de saint Sébastien, martyr, dont l'archevêque de Trêves lui avoit fait présent. Il en fit de même du bras de saint Siméon, ce fortuné vieillard, qui embrassa son Sauveur, le 2e jour de février; de cet heureux cigne qui chanta sa mort, aprez avoir touché ou baizé la vie. Ce don lui étoit venu du monastère bénédictin de Lisborne, au diocèse de Paderborne.

Il avoit un admirable respect pour le souverain pontife et pour tout ce qui regardoit le saint-siège. Il détestoit les différends qui régnoient entre les puissances ecclésiastiques et séculières, et comme on lui reprochoit ce trop grand penchant pour le sacerdoce, il répondoit, avec Philipe Auguste, roi de France[2], les paroles que saint Louis estimoit tant dans son aïeul; les voici : « J'avoue que je suis porté pour le sacer-
« doce, mais quand je considère les faveurs que Dieu
« m'a faites, par l'entremise de ceux qui servent ses
« autels ; quand je considère les prières qu'ils adres-

[1] On eût employé cet argent plus utilement à soulager la pauvre Belgique, pillée et ravagée par les soldats de Sa Majesté catholique !

[2] Disciple soumis des prêtres, persécuteur des Juifs, exterminateur des Albigeois, le prince le plus fanatique de son temps, Philippe-Auguste, ne pouvait manquer d'avoir les sympathies du sieur DE MONTPLEINCHAMP.

« sent incessamment au ciel pour mon bien et pour « celui de mon royaume, j'aime mieux souffrir cela « pour Dieu que d'exciter un scandale entre moi et « l'église ; j'aime mieux m'attirer la bienveillance de « ceux dont les prières m'ont été avantageuses, que « de les irriter contre moi. »

Le saint siège reconnut ses respects, en lui donnant le privilège de choisir et de présenter les évêques de ses États, Clément VIII imitant en cela Adrien VI et Léon X, qui accordèrent ce privilège à Charle-Quint et à François I. Jamais il ne faisoit ses élections qu'aprez s'être confessé et communié.

Il aima la lecture jusqu'à la fin de ses jours. Il vouloit qu'on lui donnât chaque année la liste de ceux[1] qu'on débitoit à la foire de Francfort, et il marquoit à la marge, ceux qui étoient de son goût et qu'il vouloit qu'on lui achetât. Il avoit incessamment devant les yeux les manuscrits, depuis Maximilien I[2] et Philipe I, qu'on garde encore précieusement à Brusselle. Les mathématiques et surtout la géométrie faisoient les douceurs de son esprit. Son architecte Venceslas Couberghen et le célèbre mathématicien Michel Coignet avoient coutume d'admirer les connoissances de ce prince très entendu. Il s'entendoit

[1] Des *livres*.

[2] La bibliothèque dite de *Bourgogne*, commencée par les comtes de Flandre et les ducs de Brabant, fut surtout augmentée et enrichie par Philippe le Bon et par Charles le Téméraire, qui lui laissèrent le nom de leur maison. Quant à Maximilien d'Autriche, loin d'en acheter, il engagea une partie des précieux manuscrits à des Lombards ; heureusement que sa fille, Marguerite et sa petite-fille, Marie de Hongrie réparèrent, autant qu'elles le purent, le tort causé par ce prince extravagant. — *Histoire de Bruxelles*, III, 369.

en peinture, et il aimoit les peintres. Pierre Paul Rubbens, Oton Veno[1] et Jean Breugel faisoient ses délices. Il acheta, à grand prix, de l'abbé de Grandmont, une pièce de Jean de Maubeuge, qu'on voit encore dans la chapelle de la cour à Brusselle[2]. Tervure seul comptoit jusqu'à 200 pièces très rares, qu'il s'étoit acquises chèrement, sans parler de celles dont il para la cour de Brusselle et le palais de Marimont.

Ciceron, sans avoir lu l'évangile, dit que le sage reçoit la mort d'un bon visage, et qu'il n'y a que les faux qui la reçoivent autrement. Inigo Brizuela, Jacobin et puis évêque de Ségovie, qui confessa l'archiduc 25 ans, lui étant venu annoncer sa dernière heure, il n'en fut nullement déconcerté. Au contraire, il en témoigna de l'alegresse, et il voulut aussitôt recevoir les sacremens de l'église. Le P. Dominique, ce fameux Carme de la bataille de Prague, assista à sa mort. Il rendit saintement son âme à Dieu, le 13 juillet 1621, à l'âge de 61 ans, 8 mois, un jour, aprez avoir régné 25 ans. Selon qu'il l'avoit ordonné, son corps fut revêtu de l'habit de saint François; on l'exposa quatre jours, dans un lit de parade. Au mois de mars de l'an 1622, il fut transporté à sa fosse de Sainte-Gudule, à Brusselle, avec une pompe dont l'on n'a pas encore vu de pareille, et l'on ne croit pas d'en voir jamais.

Ce convoi prodigieux a été finement gravé et il fait un juste volume, digne d'être examiné de tous les curieux. Le plus distingué des objets étoit le char

[1] Othon Van Ven.

[2] Ce tableau, payé 2,000 florins, représentait l'*Adoration des mages*. — *Hist. de Bruxelles*, III, 324.

de triomphe de la libéralité; le haut étoit occupé d'une nymphe qui représentoit la Liberalité, et qui avoit à son côté, la couronne imperiale, et plusieurs autres, avec cette devise : « Il est mort aprez les avoir méprisées. » Ce char étoit entouré de 27 étendarts, représentant les 27 provinces que ce généreux prince avoit cédées à l'empereur Ferdinand II, pour soutenir la majesté de l'empire. Sa harangue funèbre[1] fut prononcée par Bernard de Montgaillard, abbé d'Orval, surnommé le petit Feuillant, durant la Ligue de France, où il se rendit fameux, par ses prédications[2]. Son corps repose, sans ornement, devant l'autel du Saint-Sacrement de Miracles, à Sainte-Gudule de Brusselle.

L'archiduc Albert étoit assez petit de stature, mais il avoit une très juste proportion de corps. Il se tenoit droit sans fierté, mais avec beaucoup de majesté. Il étoit d'un blond doré, mais selon la coutume du tems,

[1] Elle est imprimée sous le titre de : *Le soleil éclipsé.*

[2] Bernard de Percin ou Percy de Montgaillard sortait, dit-on, d'une famille anglaise, établie, dès le XIIIe siècle, en Guyenne. Il était fils de Bertrand de Percin, seigneur de Montgaillard, et d'Antoinette du Vallet. Né en 1563, il entra, fort jeune, dans l'ordre des Feuillants, et se fit une grande réputation comme prédicateur. Il se jeta, avec ardeur, dans le parti de la Ligue; après l'apaisement des partis, il se rendit à Rome, Clément VIII l'accueillit bien, le fit passer dans l'ordre de Citeaux et l'envoya aux Pays-Bas. Les archiducs se l'attachèrent en qualité de prédicateur ordinaire, et en 1606, il fut pourvu de l'abbaye d'Orval. Il s'efforça d'y rétablir la discipline et entreprit la reconstruction de ses édifices. Il mourut, le 8 juin 1628, dans ce monastère, qui, en 1637, fut incendié et détruit par les soldats de S. M. très chrétienne Louis XIII. — *Dict. de* MORERI; PALMA CAYET, *Chronique nov.*; *Annales de l'Institut archéologique de la province de Luxembourg*, V, 195 et suiv.



il portoit les cheveux bien courts et la barbe non pas longue, mais assez épaisse et en pointe. Son front étoit haut, large et uni. Son œil avoit de la bénignité, qui rabatoit de son grand sérieux. Son teint étoit fleuri. Le nez étoit d'une juste longueur, la lèvre d'enbas lui étoit originaire[1], mais elle ne diminuoit rien de la beauté de sa bouche. Il avoit tout ce qu'on a admiré dans Philippe II, qu'il avoit eu le loisir de copier, durant son long séjour à la cour de Madrit. Il étoit si majestueux que les ambassadeurs les plus intrépides se trouvoient interdits en sa présence. Il parloit fort peu, et toujours de bon sens. Il admiroit fort peu de chose, lui qui faisoit l'admiration de l'Europe. Il possédoit toutes les vertus, dans un dégré si souverain, qu'on a eu de la peine à décider de celle qui tenoit le haut bout, enfin la piété l'a emporté. Sa cour étoit très magnifique, mais elle étoit si réguliere, que sans cet aparat royal, on l'auroit prise pour un *monastère réformé*. Comme tous les vices étoient bannis du prince, ses courtisans se faisoient un devoir de s'en éloigner, aussi n'y auroient-ils pas été soufferts sur un autre pied. Nulle adversité, nul incident étrange ne le trouvoit au dépourvu. Il étoit grand justicier, mais à l'exemple de son Dieu, il faisoit surnager la clémence sur toutes ses actions. A l'imitation du soleil, il parut aussi grand et aussi vertueux, en son jeune qu'en son grand âge. Jamais il ne lui échappa aucune parole libertine, ni inconsidérée. Sa vue simple étoit une leçon perpétuelle de toutes les vertus. Ses divertissemens étoient honêtes,

[1] La lèvre inférieure épaisse et dite *autrichienne*.

et il paroissoit visiblement qu'il les prenoit pour se détendre l'esprit, et pour le rendre plus propre aux grandes fonctions. Jamais persone ne fut plus maître de sa colère que ce prince. Il étoit bien loin de négliger son autorité; hors de là, il payoit les messéances d'urbanité, mais d'un air si beau, qu'on voyoit bien qu'il suivoit les inclinations de son âme, et qu'il n'avoit pas d'autre motif que la volonté de Dieu, la rectitude de la raison, l'amour de la vertu et le plaisir d'être sage. Aprez Dieu et les choses saintes, son épouse Isabelle et son peuple, faisoient ses délices. Aussi jamais prince ne fut plus aimé ni plus regretté. Quand vous en parlez à ceux qui ont eu le bonheur de le voir, vous les voyez aussitôt dans une espèce d'extase à la mémoire de ses perfections, et, puis dans un abatement au souvenir de sa mort et de la stérilité de son mariage.

L'archiduc Albert étant mort, le quart aprez midi, du 13 juillet 1621, toutes les cloches de Brusselle sonnèrent trois heures à trois diverses reprises. Cette sonnerie continua l'espace de six semaines. Le corps fut mis en la grande chapelle de la cour, habillé en Cordelier, selon qu'il l'avoit lui-même ordonné, sous un daix de drap d'or, l'espace de quatre jours. Aprez quoi on l'enferma dans un cercueil de plomb, et on le transporta dans la petite chapelle, sous la sacristie, où il reposa, jusqu'à l'onzième de mars 1622; auquel jour, il fut remis en la grande chapelle de la cour. A trois heures aprez midi, l'on chanta les vigiles, auxquelles assistèrent tous les États. La chapelle étoit tendue de deuil. Le luiseau[1] couvert d'un drap d'or,

[1] Cercueil.

étoit posé sur un piedestal oval, distingué de six montées[1] et orné de six grands chandeliers d'argent. Le 12 mars, la pompe funèbre marcha vers Sainte-Gudule, en cet ordre; deux officiers de la cour montroient le chemin du deuil; on voyoit les cinq sermens de la ville; le serment de saint Michel avoit Olimart pour doyen, et Govaerts pour roi; le serment de saint Christophe avoit Gheerts pour doyen, et Crabbe pour roi; le serment de saint Georges avoit Kerkhove pour doyen, et Godtsvrucht pour roi; le serment de saint Sébastien et de saint Antoine avoit Ingels pour doyen et Donkere pour roi. Le grand serment dont l'infante Isabelle étoit reine perpétuelle, avoit Bastogne pour doyen. Le maitre des cérémonies de Sainte-Gudule conduisoit 400 pauvres, revêtus de drap noir, par la libéralité de l'infante. Les provinciaux religieux conduisoient leurs sujets, Demontherot conduisoit 41 Minimes, Dermonde, 56 Capucins, Antoine 57 Bogards, Aughem 130 Augustins, Des Loix 106 Dominicains, Menni 117 Carmes, Paludanus 80 Cordeliers. Ces mendians[2] étoient suivis des pasteurs de Brusselle, De Verhagen, pasteur de Sainte Catherine, et d'Estrix, pasteur de Saint Nicolas, Vander Meulen marcha à la place de Henrici, pasteur de Saint Gery, enfin Van Manden, pasteur de la Chapelle, terminoit les pasteurs. La messe solennelle fut chantée par Jaque Boonen, archevêque de Malines; Drusius, abbé de Park y fut diacre, et Beharel, abbé de Saint Aubert, à Cambrai, fut sous-diacre. Les évêques de Namur, d'Anvers, de Ruremonde et d'Ypre

[1] Marches ou degrés.
[2] Ces ordres ou religieux *mendiants*.

dirent les prières accoutumées, aux quatre coins de la chapelle ardente. Les seigneurs de la chambre archiducale, qui avoient porté le corps, le placèrent au milieu de la chapelle du Saint-Sacrement de Miracles, dans l'église de Sainte-Gudule. Puis ils le descendirent dans le monument pratiqué de pierres blanches, devant l'autel. Le convoi dura un jour entier, il commença à huit heures du matin, et il ne finit qu'à sept heures du soir. Montgaillard, abbé d'Orval, fit l'oraison funèbre. Le ciel suspendit la pluie, et ne la laissa tomber qu'à la fin de la cérémonie funèbre. Les seigneurs de la chambre archiducale, qui portoient le corps, furent secondez de Coloma, gouverneur de Cambrai, du comte d'Argueil[1], écossois, d'O-neil, prince d'Ultonie, du comte de Tiron, irlandois[2], de Velasco, marquis de Belveder, de Melum, vicomte de Gand, de Grimaldi, de Merode-Trelon, de Berg-Stabroeck, de Montmorenci-Neuville, de Silva, de

[1] Argyll.

[2] Ces noms s'appliquent à une seule personne, Bryan O'Neill de Tyrone, comte de Tyrone. Il descendait d'une des quatre familles royales d'Irlande, qni, pendant une longue série de siècles, a conservé la possession de cinq comtés de la province d'Ulster ou Ultonie. Hugh O'Neill de Tyrone, père de Bryan, après avoir été le favori de la reine Elisabeth, fit à la tête de ses compatriotes, une gnerre acharnée à l'Angleterre; valncu par des forces supérieures, proscrit, et dépouillé de tous ses biens, il passa, avec sa famille, sur le continent et mourut à Rome, le 20 juillet 1616. Son 3e fils, Bryan, entra la même année au service de l'Espagne et devint colonel, ce qui explique sa présence à Bruxelles, en 1622. Il fut tué à Saint-Feliu, en Catalogne, le 27 janvier 1641. — Des branches de oette famille existent encore en France et à la Martinique. — Borel d'Hautrive, *Annuaire de la noblesse de France*, année 1859, 243-250.

Gusman, de Rochefort[1], de Nassau, et de Colon Varaguas[2]. Le magistrat de Brusselle portoit le daix. Moulaert, lieutenant des archers, et le baron de Sommogy, lieutenant des hallebardiers, marchoient aux côtez du corps. Immédiatement aprez le corps, marchoient le nonce du pape, et l'ambassadeur d'Espagne, tête couverte, comme représentant le roi. L'église de Sainte-Gudule avoit 12 enfans de chœur, et 12 chantres, 10 petits chanoines et 18 chapelains, qui étoient suivis des chanoines réguliers de l'église de Cauberg. L'église de Cauberg étoit suivie de l'église de Sainte-Gudule, qui consistoit en onze chanoines, en un pleban et en un écolastre. De Mol étoit chantre, Brant étoit trésorier et Clément étoit doyen. On voyoit ensuite la chapelle de la cour, les enfans de chœur précédoient et Sotelo, intendant de la chapelle, marchoit à la tête de 40 musiciens et de 15 chapelains.

L'oratoire précédoit les prédicateurs de Leurs Altesses, dont voici les noms : François Vivero jacobin, Pierre Vivero jésuite, Soto cordelier, confesseur de l'infante Isabelle, et Claude du Vivier, minime. Comme l'église de Saint-Jaque de Cauberg n'avoit pas encore d'abbé, le prévost Meulemans précédoit les abbés Prémontrez qui suivent : David, abbé de Ninoven, van Heke, abbé de Dileghem, Valentins, abbé d'Everboden, Stalpart, abbé de Tongerlo, Druijve, abbé de Furne, Charlon, abbé de Saint-Folien, Outers, abbé de Grimberge, Fraiteur, abbé

[1] Jean Thierry de Loevenstein-Wertheim-Rochefort. — Du Cornet, II, 187.

[2] Don Christophe Colomb. — *Ibid.* 183.

d'Helisem, Jersel, abbé de Saint-Michel, à Anvers, Chamart, abbé de Bonne-Esperance, et Robert, abbé de Floreffe. Aprez les Prémontrez suivoient les abbez de Cisteaux : Fouquard, abbé de Loz, Vander Heyden, abbé de Villers, Mouchet, abbé de Cerscamp, Mongaillard, abbé d'Orval, Farinart, abbé de Cambron, Cancelier, abbé de Duynen. Voici la liste des abbez Bénédictins : Busignies, de Saint-Denis prez de Mons; Lemmens, de Vlierbeke; Loyer, de Saint-Martin à Tournai; Roberti, de Munster, à Luxembourg; la Croix, de Maroilles; Le Maire, d'Anchin; L'Alemant, de Blangy; de Montmorenci, de Saint-André au Cambresis[1]; Bossu, de Saint-Guislain; Jonquoi, de Marchiennes, prez de Douai; Caverel, de Saint-Vaast, à Arras; Scaik, de Saint-Pierre, à Gand. Les évêques belges étoient; Triest[2], de Gand, Boudot, de Saint-Omer; d'Auvin, de Namur[3]; Gand, Vilain[4], de Tournai; Malder, d'Anvers; Hennin, d'Ipre; Otenbergh, d'Arras; A Castro, de Ruremonde.

[1] Antoine de Montmorençy, 2e fils de Louis de Montmorency, seigneur de Beuvry, et de Jeanne de Saint-Omer, fille de Jean, seigneur de Morbecque, vicomte d'Aire, bailli et gouverneur d'Aire, et de Jacqueline d'Yves, dame de Robecque. Il était abbé de Saint-André de Cateau-Cambresis et de Saint-Étienne de Fremy.

[2] Antoine Triest, VIIe évêque de Gand, nommé en 1616. — *Histoire chronol. des évêques de Gand*, 38.

[3] Jean d'Auvin, gentilhomme namurois, nommé par les archiducs en 1615, mort en 1629. — Galliot, *Hist. de Namur*, III, 175.

[4] Maximilien de Gand, dit Vilain, 5e fils de Maximilien de Gand, dit Vilain, comte d'Isenghien, baron de Rassenghien, et de Philipote de Jauche, dite de Mastaing; mort le 29 novembre 1644, à l'âge de 74 ans. — *Nob. des Pays-Bas*, IV, 41.

L'archevêque de Cambrai Vander Burcht[1] et Boonen, archevêque de Maline, environnez des abbez du Park et de Saint-Aubert, suivoient les évêques.

On voyoit ensuite la maison de son Altesse, qui commençoit par les jardiniers, par les officiers de main de l'écurie, par les valets de cuisine, par les porteurs d'eau, et par les valets-de-pié. On voyoit suivre les valets d'office, qui étoient du garde-manger, de l'état des pages et des aides de la chambre, des gentilshommes de la chambre, de l'état des dames, de la cave, de la panneterie, de la tapisserie, de la retraite[2], de la pharmacie, des gardes-joyaux, et des porteurs de cuisine. Ces valets étoient suivis des aides d'office, savoir de la cuisine; suivoient le pelletier, le cordonier, les maîtres d'exercices des pages, les brodeurs, le tresseurs de cordons, le chaussetier, les couturiers, et les peintres. Puis les aides du maître de l'écurie des mulets, du dépensier, du garde manger, de l'état des dames, de l'état de ceux de la chambre, de la cave, de la panneterie, de la tapisserie, du fourier, de la pharmacie, du trésorier. Les aides d'offices étoient encore les portiers des dames et de la salette[3]; les maîtres d'hôtel de l'état des aides de la chambre et des pages, des aposentadores[4], et l'aide du barbier. Les aides des gardes-robes étoient Scorsa, Mendoça, Vanloners, Couwenhoven, Benero; Parts étoit lieutenant du maitre des pages. Voici les chefs d'offices, Del Campo et Tragallo,

[1] François-Henri Van der Burch, fils de Jean, chef-président du conseil privé, et de Marguerite de Diaceto.

[2] Retrait, *latrinum*.

[3] *Saleta*, petite salle, salette.

[4] Fourriers, chargés de marquer les logements.

piqueurs; Herq, palfrenier; Esquerecocha, garde-manger; Hernandez, premier acheteur; Marcelo, maitre de sales des dames; Cortez et Vega, huissiers de viande; Moralet premier cerier[1]; Riga, premier saucier; Gomez, premier sommelier de la panneterie; Rama, premier sommelier de la cave; Vermeren, premier tapissier; Nûnez, premier apoticaire; Juvenonis, chirurgien; Merlin, barbier de la chambre; Verlano et Hullegarde, médecins de la maison; Van Elen, premier dépensier; Enriquez, maître de l'écurie des mulets; reposteros de camas[2], Oñate, Diaz, Walscart, Cortes, Leenen et Ornedo. Olivarès, écrivain de la chambre, marchoit à la tête des douze aides de chambre. Les gardes des dames étoient Lysaguirre et Carate, et les gardes-joyaux Silva et Lainez. Les valets-servans étoient Benessa, Rodriguez, et Olarte. Les gentilshommes de la maison, étoient Gottignies[3], Romrée[4], Pouts, Hannedouche[5], Granvelle, Bulteel[6], Waha-Baillonville[7], Maes[8], Ho-

[1] Cellerier, ou cirier?

[2] Officiers d'écurie (écuyers).

[3] Augustin de Gottignies, seigneur de Borghesteyn, secrétaire du conseil privé, créé chevalier le 17 septembre 1623.

[4] Jean de Romrée, seigneur de Fraypont, de Vichenet et gentilhomme de la chambre, le 16 octobre 1618, créé chevalier le 30 novembre 1622.

[5] Sébastien Hannedouche, seigneur de Hunctun, de Faye et de Bonduës; lieutenant général de la gouvernance de Lille, Donay et Orchies; créé chevalier le 24 février 1617.

[6] Jean-Baptiste Bulteel, seigneur de Renghelst, gentilhomme de la chambre, en 1621, créé chevalier, le 2 novembre 1622.

[7] Georges de Waha de Baillonville, seigneur de Gemeppe et de Chavanne, capitaine et prévôt de la Roche, créé chevalier le 20 juillet 1618, et gentilhomme de la chambre ou de la clé d'or, M. Goethals, *Dict. général*, v° *Laittres*.

[8] Nicolas Maes, seigneur d'Ophem, gentilhomme de la maison

lona, Vander Beken[1], Landas-de-Chin[2], Cortewille[3], Triest[4], Du Bosch[5], Bosso, Radiche; Ariçano, aposentador major[6]; Mendoça, greffier; Rovelasca, trésorier et maitre de chambre; Hertoghe, contrôleur de la maison, conseiller et commis des finances[7]. De Paz, et Avendeña, écuyers de son Altesse. Trevisius, De Paz et Masteleyn médecins de son Altesse.

Voici les gentilshommes de la bouche : d'Ursel[8], Boulers[9], Lidekercke[10], Toledo, Fernelmont[11], Merode-

des archiducs, en 1621, conseiller-maître à la chambre des comptes de Lille. — *Nob. des Pays-Bas*, I, 217.

1 Jean Van der Beken, seigneur de Neufrue, fils de Thierry Van der Beken, receveur général des États de Brabant et trésorier des guerres, qui mourut le 15 décembre 1602; gentilhomme de la maison de l'archiduc, en 1621; conseiller des finances en 1624; créé chevalier le 27 septembre 1623. — *Nob. des Pays-Bas*, I, 192.

2 Lamoral de Landas, chevalier, vicomte de Fleurival, seigneur de Chin, Louvignies, etc.

3 Jean-Chrysost. de Cortewyle, écuyer, seigneur de la Wagrie.

4 Nicolas Triest. — Du Cornet, II, 195.

5 Philippe du Bosch, seigneur de Maesdam, gentilhomme de la maison de l'archiduc, créé chevalier, le 23 septembre 1618. — *Nob. des Pays-Bas*, I, 174.

6 Fourrier-major.

7 Marc de Hertoghe, seigneur de Houtwalle, était président du conseil de Flandre; Josse de Hertoghe, son fils, était membre du conseil de Brabant.

8 Charles d'Ursel, vicomte de Vyve-Saint-Éloi, seigneur de Hingene. — Du Cornet, II, 82, note 1.

9 François-Bernardin de Cassina, gentilhomme de la bouche, avait acheté la baronnie de Boulers, il en prit le titre, en vertu de lettres des archiducs, données à Mariemont, le 19 mai 1617. — *Nob. des Pays-Bas*, I, 170.

10 Charles-Philippe de Gavre, dit de Liedekercke, vicomte de Bailleul, baron d'Acre, seigneur de Nieuwerkercke, mort le 27 mars 1626. — *Recueil des épitaphes du chanoine* Hellin, III, 1re part., 45.

11 Jean-François de Barnis, seigneur de Donley, de Barlet et de *Fernelmont*, par achat du 15 décembre 1618. Il fit relief de

Harchies [1], Samaniego, d'Andelot [2], Sarmiento, Vander Gracht [3], Acuña, Huyn-Gelain [4]. Piança, maître d'hôtel de l'état des gentilshommes de la chambre; La Cruz, Tassis [5], Liques [6], Melo, Spanghen [7], Ghistelle [8], Brizuela [9], Rubempré [10], Bourgogne-Bredam [11], de Bazen. Ensuite marchoient deux timbaliers et douze trompettes. Tserclaes de Horenschen [12] portoit la cornette des couleurs, et Metzenhausen portoit le guidon des couleurs [13], Perenci-d'Ognies [14] portoit le heaume

la seigneurie de Fernelmont et des fiefs de Dompire, Coreau et Géronsart, le 6 avril 1619. — *Archives de Namur ; Reliefs et transports du souverain bailliage de* 1612-1625, fol. 133, v°.

[1] Jean, baron de Mérode-Harchies. — Du Cornet, I, 184.

[2] Ferdinand d'Andelot, seigneur d'Olans, gouverneur de Grey. — Du Cornet, II, 182, 190, 283.

[3] Wautier Van der Gracht, seigneur de Malstéde.

[4] Arnould Huyn d'Emstenraedt, seigneur de Gheleyn.

[5] Lamoral, comte de la Tour et Tassis, général des postes de l'empire et des Pays-Bas. — *Nob. des Pays-Bas*, VII, 232.

[6] Philippe de Recourt de Lens et de Licqnes, seigneur d'Audenthem, etc., capitaine du château de Rupelmonde et grand bailli du pays de Waes. — *Nob. des Pays-Bas*, I, 241.

[7] Philippe-Philibert de Spangen, seigneur d'Ottignies, etc. — Du Cornet, II, 101.

[8] César d'Affaytadi, baron de Ghistelles, seigneur de Hilst.

[9] Don Inigo de Brizuela, capitaine de cavalerie et proche parent du confesseur de l'archiduc. — *Audience*, 1181.

[10] Philippe de Rnbempré, comte de Vertaing. — Du Cornet, II, 189.

[11] Antoine de Bourgogne-Bredam, seigneur de Fromont. — *Nob. des Pays-Bas*, IV, 221.

[12] Antoine T'Serclaes, seigneur de Horissens. — Du Cornet, II, 94, 192, 193.

[13] Bernard de Metzenhausen, seigneur de Listeren et Waldeck, fut témoin le 27 novembre 1614, à la vente de la ferme domaniale d'Elvingen, de dimes, etc. — *Publications de l'Institut historique de Luxembourg*, an. 1861, XXIV, et 1862, XXXVII-XLVI, 37-49.

[14] Antoine d'Oignies, seigneur de Perency.

de jouste, et Mastaing de Jausse portoit la targette[1]. Le cheval de jouste étoit conduit par Pipenpoi et par Omallun de Clean[2]. Gavre d'Inchi portoit l'étendart des couleurs[3]. Groesbeke et Schellart conduisoient le cheval de bataille[4], et Lictervelde en portoit la banniere[5]. Baronaige et Insart conduisoient le cheval de la province d'Overyssel[6], Dion en portoit la banière[7]. Gorcei et Drack conduisoient le cheval d'Utrecht[8] et le jeune Baronaige en portoit la baniere[9]. Prant et Heetwelde conduisoient le cheval de Malines[10], et van der Gracht en portoit la banière[11], Calone et du Tartre conduisoient le cheval de Salins[12], et Poligni en portoit la baniere[13]. Merwik et Vlas-

[1] Philippe de Jauche, seigneur de Mastaing. — Du Cornet, II, 191.

[2] Magnus de Pipenpoy et Dermicio ô Mallun, lord baron de Glean ô Mallun et de Guerchy, pair d'Irlande, écuyer de l'infante Isabelle.

[3] Pierre-Ernest de Gavre, baron d'Inchy.

[4] Jean de Groesbeck, seigneur de Hoemen, et Waleran Schellaert d'Oppendorp, seigneur de Schingen. — Du Cornet, II, 197.

[5] Jean de Lichtervelde, seigneur de Vollenaere. — *Nob. des Pays-Bas*, VI, 381.

[6] Guillaume de Baronaige, seigneur de Parck, et Jean de Spies-d'Erenstein, seigneur d'Insart et d'Eynrode.

[7] Jean de Dyon, seigneur de Burgault.

[8] Nicolas de Garcey et Robert de Draeck, seigneur de Theuven.

[9] René de Baronaige, seigneur de Mauwe.

[10] Côme de Prant, bourgmestre de Malines, et Adolphe Van den Hetvelde.

[11] Jean Van der Gracht de Battenbroeck.

[12] Louis de Calonne, seigneur de Bois-de-Rieux, et Guillaume du Tarte.

[13] François de Poligny, seigneur de Châtillon.

raten conduisoient le cheval de Frise[1], Wittenhorst en portoit la baniere[2]. Vander Dilft et Vande Werve conduisoient le cheval du marquisat d'Anvers [3], et Berchem en portoit la baniere [4]. Du Pin et Bernard conduisoient le cheval de Charolois[5], Marmier en portoit la banière[6]. Aveskerke et Voestyne conduisoient le cheval de Zutphen[7], Vander Gracht en portoit la baniere. Noielle et Brandenbourg conduisoient le cheval de Namur[8], Davre[9] en portoit la baniere. Triest et Blondel conduisoient le cheval de Zelande[10], Gomicourt en portoit la baniere[11]. Lannoi

[1] Gaspard de Merwyck, seigneur de Kessel, et Englebert Brempt-Vlasraten.

[2] Jean de Wittenhorst, seigneur de Horst. — Du Cornet, I, 41-66; II, 192.

[3] Henri Van der Dilft et Simon Van de Werve. — *Nob. des Pays-Bas*, I, 104-111, 106. — Du Cornet, II, 196.

[4] Henri de Berchem, seigneur de Tongelaer et de Berchem. — *Nob. des Pays-Bas*, I, 108.

[5] Claude du Pin, seignenr de la Chenne, et Maximilien Bernard, seigneur d'Esquelmes. — *Ibid.* IV, 190.

[6] Alexandre de Marmier, baron de Longvy.

[7] François de la Woestyne, seigneur de Becelaer, et Jean de Haveskercke, seigneur de Wingene et de Sedelghem.

[8] Floris de Noyelles et Gille, baron de Brandenbourg, vicomte d'Eclaye et seigneur de Bioulx. — Du Cornet, II, 195.

[9] Warnier de Davre, seigneur de Mielmont, représentant de l'une des plus anciennes familles du comté de Namur et dont l'unique héritière s'allia à François Lamoral, comte de Sainte-Aldegonde, baron de Noircarmes. — Galliot, *Histoire de Namur*, IV, 90; *Nob. des Pays-Bas*, IV, 159. On lit encore la devise des Davre « désir n'a repos », sur les murs du vieux château de Mielmont, près de Spy.

[10] Nicolas Triest, seigneur d'Auweghem, et Louis Blondel, seigneur de Verquigneul et de Ghilenghien. — *Nob. des Pays-Bas*, I, 166; V, 144.

[11] Philippe-Henri de Gomiecourt.— *Ibid.* I, 250.

et Hennin conduisoient le cheval de Hollande[1], Mailly en portoit la baniere[2]. Dandelot et Hennin-Lietart conduisoient le cheval d'Hainau[3], Roysin en portoit la baniere[4]. Dourain et Berghtrips conduisoient le cheval de Tirol[5], et Conrard de la Roche en portoit la baniere[6]. Gierge et Laitre conduisoient le cheval du comté de Bourgogne[7], Pontalier en portoit la banière[8]. Bernemicourt et Ostrel conduisoient le cheval d'Artois[9], Rache-Bergh Saint Vinox en portoit la baniere[10]. La Vieuville et Vander Graech conduisoient le cheval de Flandre[11], Ideghem en portoit la baniere[12]. Hovardiere et la Hamaide conduisoient le

[1] Guillaume de Lannoy, seigneur de Wasnes, et François de Haynin, seigneur de Haynin, de Wamberchies et de Hamelincourt.

[2] Philippe de Mailly, vicomte d'Eps.

[3] Charles d'Andelot, seigneur de l'Esclatière, et Louis de Henin-Liétard, seigneur de Cuviliers et de Blicquy.

[4] Michel de Roisin, seigneur de Rongy, gouverneur d'Audenaerde.

[5] Jean Douvrain, seigneur de Tavigny, et Jean de Berg-Trips, seigneur de Neerlinter.

[6] Herman Conrad de la Roche.

[7] Nicolas Louis de Girsch, seigneur de Chenefure, et Claude de Laittres, chevalier, seigneur de Saint-Mard. — Du Cornet, II, 192, 193.

[8] François de Pontailler, baron de Vaugrenans. — *Ibid.* II, 100.

[9] Charles de Bernimicourt, vicomte de la Thieuloye, et Gille d'Ostrel, seigneur de Lierre, gouverneur de Lens. — *Nobiliaire des Pays-Bas*, I, 224.

[10] Philippe de Berghes-Saint-Winnoch, seigneur de Rache, Boulers, etc. — *Ibid.* VII, 248; Du Cornet, I, 112; note 1, II, 191.

[11] Eustache Pantaléon de la Viefville, seigneur de Steenvoorde, et Wautier Van der Gracht, seigneur de Malstéde.

[12] Charles d'Ydeghem, baron de Boesbecke, seigneur de Wiese et de Watou.

cheval de Habsburg[1]; Bruquet-Touricourt en portoit la baniere[2]. Archies-Sarts et Berlo-petit-Leez conduisoient le cheval de Wirtembergh[3]; Tserclaes-Tilli en portoit la baniere[4]. Huyn et Schenck conduisoient le cheval de Gueldre[5]; Hoensbroek en portoit la baniere[6]. Custine et Griboval conduisoient le cheval de Luxembourg[7]; Stramborch en portoit la baniere[8]. Emstenraet, et Eynatten conduisoient le cheval de Limbourg[9]; Scheiffaert de Merode en portoit la baniere[10]. Vignacour et Visoc conduisoient le cheval de Carniole[11]; Huchin en portoit la baniere[12]. Hoensbroec et Saint Genois[13] conduisoient le cheval

[1] Robert du Châtel de la Hovarderie, seigneur d'Englenguin, et Charles de la Hamayde, seigneur de Cherent, prévôt de Binche.

[2] Antoine de Bruquet, chevalier, seigneur de Thoriconrt, gonverneur d'Ath.

[3] Charles de Harchies, seigneur de Sart, et Paul de Berlo, seigneur de Petit-Lez.

[4] Jean T'Serclaes, seigneur de Tilly, fils de Jacqnes et de Dorothée d'Oost-Frise, et neveu du célèbre comte de Tilly.

[5] Arnonld Huyn-d'Emstenraet, seigneur de Gheleyn, et Christophe Schenck de Niedeken, seigneur de Bleyenbeck.

[6] Adrien Hoen de Hoensbroeck.

[7] Louis de Custine, seigneur de Villers-le-Rond, gouverneur de Vianden, et Floris de Griboval, chevalier, seigneur de Sweveghem et de Jumelles.

[8] Samson de Stamborch, seigneur de Faust.

[9] Wynand d'Emstenraet, seigneur de Mheer, et Wynand d'Eynatten, seigneur d'Opsinich.

[10] Guillaume Scheiffart de Mérode, seignenr de Clermont.

[11] Maximilien, seigneur de Wignacourt et d'Ourton, et Louis de Wissocq, seigneur d'Esclimeux. — Du Cornet, II, 193, 194.

[12] Philippe de Houchin, seigneur de Longastre, de Mory et d'Armezin.

[13] Conrad Ulrich de Hoen de Hoensbroeck, seigneur de Geul et de Bunde, et Arnould de Saint-Genois, seigneur de la Berlière.

de Carinthie ; Loqueghem en portoit la baniere[1]; Lannoi et de Mol conduisoient le cheval de Stirie[2]; Namur-Dui en portoit la baniere[3]; Doienbrugge de Duras de Meldert, et Cottereau conduisoient le cheval de Brabant[4]; Merode-Leesfdale et Duffle en portoit la baniere[5]. De Pra et d'Argenteau conduisoient le cheval de Bourgogne[6]; Grammont Fallon en portoit la baniere[7]. Barlemont Chapelle et Argenteau-Ligni conduisoient le cheval d'Autriche[8]; Swartzenborch en portoit la baniere[9].

Ici marchoit le char triomphal de la libéralité. Ognies[10]

[1] Guillaume de Locquenghien, baron de Pamele, petit-fils de Jean de Locquenghien, auteur du canal de Bruxelles à Willebrouck.

[2] Louis de Lannoy, seigneur de Hautpont, et René de Mol, seigneur d'Escaubecke.

[3] Claude de Namur, seigneur de Dhuy, de Bayart, d'Elzée, etc., descendait des anciens comtes souverains de Namur, il était fils de Philippe, seigneur de Dhuy, qui périt pendant les troubles, et de Jeanne de Crehen.

[4] Guillaume d'Oyenbrugge, 3e du nom, seigneur de Meldert et de Roost, et Henri Cottereau, seigneur de Westmale.

[5] Floris de Mérode, baron de Leefdael et de Duffel. — Du Cornet, II, 190.

[6] Aimé de Pra, seigneur de Bailayseaux, et Jean d'Argenteau, seigneur d'Esseneux.

[7] Antoine de Grammont, seigneur de Fallon.

[8] Henri de Berlaymont, seigneur de la Chapelle, etc., et Philippe d'Argenteau, seigneur de Ligny. — Du Cornet, II, 193.

[9] Le 27 novembre 1614, Gérard, baron de Schwarzenberg, seigneur de Sivry, Humain et *Fischbach*, est présent à la vente de la ferme domaniale d'Elvingen et de dîmes. Le seigneur Du Cornet désigne sous le nom de *Fiesbach*, ce gentilhomme luxembourgeois, II, 191. — *Publications de l'institut historique de Luxembourg*, année 1861, XXIV.

[10] Maximilien d'Ongnies, seigneur d'Espierres et de Sombreffe. La seigneurie de Beaurepaire fut érigée pour lui en comté. — *Nob. des Pays-Bas*, I, 184.

portoit le penon des armes ; Noielle portoit le guidon des armes[1]. Les comtes de Gomignies et de Bailloeul conduisoient le cheval de bataille[2]. Bourgogne-Falais portoit l'étendart aux armes-pleines[3]. Robles-Anappe, et Ognies Vilerval conduisoient le cheval d'honeur[4]. Le comte de Brouai, Albert Gaston Spinola, portoit la baniere[5], et Albert de Longueval, comte de Buquoi portoit le heaume de parure[6]. Merode-d'Oelen portoit l'estoc-d'armes[7] ; Hornes-Hautekerke portoit la cotte d'armes[8]. Thiry Mandercheyt, et Croï Meghem, qui étoit encore tout jeune, conduisoient le cheval de dueil[9] ; Charle marquis de Trazignies portoit la Toison-d'or[10] ; Albert, prince de Barbanson et d'Aremberg portoit le sceptre[11], et le prince de Chimai portoit l'épée de souveraineté[12]. Le comte Gamalerio Visconte[13]

[1] Hugues, comte de Noyelles, baron de Torsy.

[2] Guillaume de Hamal, comte de Gomignies et Maximilien, comte de Bailleul, baron de Lesdain et de Saint-Martin.

[3] Herman de Bourgogne, comte de Falais.

[4] Alexandre de Robles, comte d'Anappes et Charles-Philippe d'Ongnies, comte de Willerval.

[5] Gaston Spinola, comte de Bruay.

[6] Charles-Albert de Longueval, comte de Bucquoy.

[7] Philippe de Mérode, comte d'Oelen, baron de Petersheim.

[8] François de Hornes, comte de Houtekercke, grand veneur de l'empire.

[9] Le comte Philippe Thierry de Manderscheidt-Kyll et Albert de Croy, comte de Meghen. — *Nob. des Pays-Bas*, III, 159; Du Cornet, II, 181; *Actes des États-Généraux* de 1600, 48, 102.

[10] Charles, premier marquis de Trazegnies.

[11] Albert de Ligne, 2e prince de Barbançon.

[12] Alexandre de Ligne-Croy-Arenberg, prince de Chimay, pair du Hainaut.

[13] Octavio Visconti, comte de Gamalerio, gouverneur de Côme.

portoit la couronne archiducale, que Barlemont, page de Son Altesse, soutenoit[1]. Clocman, abbé de Gembloux, portoit l'épée du pape. L'on voyoit suivre les maistres d'hotel de Leurs Altesses, les comtes de Noielle, d'Etaire[2], de Midelbourg[3], de Rœulx[4], de Sainte-Aldegonde[5], Dandelot gouverneur de Grey, et Ambroise Spinola, marquis de Los Balbaçes, grand-maitre d'hôtel. Noielle eut sa place, mais il ne marcha point, parce qu'il devoit donner les ordres dans l'église. Voici les noms des pages : Merode-Gouchencourt, Glime-Judogne, Roble-Fretin, Bette-Peronne, Argenteau-Ochain, Robles-Anappe, du Tartre, Bernemicourt-la-Tieuloie, Mendoça, Liques, Vivaldo. Suivoit Adrien de Riebeke conseiller et premier roi d'armes.

Les seigneurs qui portèrent le corps de l'archiduc furent Rubempré-Vertaing[6], Henin-Bournonville[7], Ibarra[8], Noielle-Marle[9], Isenghien[10], Cronberg[11], Zennegem[12], et Isembourg[13]. Les coins du poisle

[1] Philippe de Berlaymont, page de l'archiduc.

[2] Jean de Montmorency, comte d'Estaines.

[3] Philippe de Mérode, comte de Middelbourg, grand bailli de Bruges.

[4] Claude de Croy, comte du Rœulx.

[5] Maximilien, comte de Sainte-Aldegonde, baron de Noircarmes et de Maingoval.

[6] Philippe de Rubempré, comte de Vertaing.

[7] Alexandre de Bournonville, comte de Hennin.

[8] Don Francisco Ibarra.

[9] Florent de Noyelles, comte de Marles, grand bailli du Hainaut.

[10] Philippe Lamoral de Gand-Vilain, comte d'Isenghien.

[11] Adam-Philippe, baron de Cronenbourg.— *Publications de l'institut luxembourgeois*, XXIV, 3, année 1869.

[12] Eugène d'Arenberg, comte de Senneghem.

[13] Ernest, comte d'Isenbourg.

étoient soutenus par Charle de Loraine, duc d'Aumale, par Guillaume, marquis de Baden, par le comte d'Egmond[1], et par le marquis de Marnai-Gorvoux[2]. Ceux qui soutinrent le daiz furent les seigneurs Vander Ee, Vander Noot, Taie, Baronaige, Schotte, Doien-Brugge, Baert et Ghindertalen[3]. Le nonce apostolique, qui suivoit immediatement le corps, étoit Jean François, comte de Guidibagne, archevêque de Patras[4]; il étoit accompagné du marquis de Bedmar, ambassadeur d'Espagne, de Rie grand-aumônier[5], et de Gand-Vilain, sommelier de courtine[6]. Les chevaliers de la Toison étoient en cet ordre : Barlemont, Ligne, Solre, Arschot, Havré, Emden, Hooghestraten, Salazar, Epinoi[7].

[1] Louis, comte d'Egmont, prince de Gavre.

[2] Charles-Emmanuel de Gorrevod, marquis de Marnay. — Du Cornet, II, 186.

[3] Ces personnages faisaient partie du magistrat de Bruxelles. — *Ibid.* 182.

[4] Giovanni Francesco des comtes de Guidi del Bagno, archevêque de Patras, avait été nommé nonce du saint-siége pres des archiducs, en remplacement de Lucio de San Severino, archevêque de Salerne. Il reçut, le 1er mai 1621, une instruction détaillée sur le but de sa mission, qui dura jusqu'en 1627. Les dépêches écrites pendant son séjour en Belgique, sont conservées à la bibliothèque Barberini, à Rome; il s'en trouve aussi à la bibliothèque Marucelliana, à Florence. — *Bulletins de la commission royale d'histoire*, 3e série, IX, 266, 289; X, 96; XI, 87 et 185.

[5] Ferdinand de Rye, archevêque de Besançon.

[6] Philippe Lamoral de Gand, dit Vilain. — *Nob. des Pays-Bas*, IV, 43.

[7] Florent, comte de Berlaymont; Lamoral, prince de Ligne; Jean de Croy, comte de Solre; Philippe, prince d'Arenberg, duc d'Aerschot; Charles-Alexandre, duc de Croy, marquis d'Havré; Christophe, comte d'Emden; Charles de Lalaing,



Pollein et Steenwinkele, huissiers, précédoient le conseil privé, dont voici le rang : Maes chef-président, Grisperre, Boischot, Grivel, Steenhuys, Acchelen, Bailli, Corselius, prêtre, della Faille secrétaire d'État, Le Comte, de Groote, Gottignies, Berti, Prats, Robiano[1]. Ceux des finances étoient Ognies-Coupigny, chef, Kinschot, trésorier, Maes, Vanden Wouwere, Kesseler, Croonendale, Van Oncle, receveur, de Bie greffier[2]. Voici la chancelerie de Brabant : Pierre Peckius, chancelier, Bourgeois[3], Vanden Brande, Berti, Fourneau, de Weert, Van Pede, Gottignies-Neerische, Roose, avocat fiscal, Pontanus[4], Vander Voot, Viron, Hertoge, Crasbeke, Asseliers, Malineus, Vivens[5], Foxius, procureur général, Van Hove, substitut; Wytfliet et Vande Perre, greffiers. Voici les noms des secrétaires de la chancellerie de Brabant : Boudewyns, Vanden Wouwre, de Witte, Fourdin, Cools, Steenhuyse, Mastelyn, du Frêne; De Backer étoit receveur des exploits.

On voyoit ensuite Volfart, drossart de Brabant[6]; le comte Dorville[7]. Vanden Berghe, président de la

comte d'Hoogstraeten ; don Louis Velasco, comte de Salazar, et Guillaume de Melun, prince d'Épinoy. Le comte de Berlaymont ne suivit pas le cortége à cause d'indisposition. Il prit place le premier, au banc de l'ordre, comme le plus ancien chevalier.

1 Du Cornet, II, 184.

2 *Ibid.*

3 Charles, seigneur de Baugeois. — *Ibid.*

4 Charles Pintamer.

5 Uwens.

6 Sire Jean Wolffaert, M. Wauters, *Environs de Bruxelles*, II, 251.

7 Le sieur d'Orville était lieutenant du grand veneur. — *Ibid.* III, 659.

chambre des comptes, Madoets, Vander Steghen, Roberti, Boxhorn, conseillers de la chambre des comptes; les maîtres ordinaires étoient Le Roi, Van Oss, Godin, qui ne marcha point à cause de son indisposition, et Bouvet. Les auditeurs de la chambre des comptes étoient Fierlans, de Zoette, Ghuysel, et Scrapere; Vander Smissen en étoit greffier. Le magistrat de la ville de Brusselle étoit alors composé de Marselaer, de Dongelbergh, de Vanden Cruyce, de Laurette, de Raveschot, de Fourneau, de du Quenoi, de Vander Eycken, de Schotte, pensionaire, de Hujoel, lieutenant de l'Amman, de Zennick, bourgmaistre des nations; de Simon de Sailli, de Meester Jans, et de Cuyermans, tous trois receveurs. Ces huit premiers magistrats aidèrent à soutenir le daix, au dessus du corps de l'archiduc. On voyoit aprez Stroobant receveur, Raes et Van Dormale, tous deux receveurs du rivage. Van Hamme, de Coninck, Sadeleer, Vanden Bempde, et Van Ghindertalen étoient tous du conseil. Van Vossum, Van Heymbeke, Van Asbroecke, Vander Reest, Van Bemmel et Condé étoient secrétaires de la ville. Brocman étoit greffier des trésoriers, et Vander Borcht étoit adjoint[1].

L'archiduc fut un soleil si bienfaisant, qu'il n'y a aucun endroit de la Belgique qui ne se soit ressenti de ses favorables influences; mais entre les réguliers, les Jésuites peuvent se glorifier, d'en avoir été les plus favorisez. Il leur donna une preuve invincible de son amitié, en empêchant la condamnation de Louis de Molina, par la lettre qu'il écrivit au pape. Il

[1] Voyez *Histoire de Bruxelles*, par MM. Henne et Wauters, II, 545.

a continué dans cette amitié toute sa vie, et quoiqu'il n'eût pas de confesseur jésuite, Inigo Brizuela, dominicain, occupant cette dignité, il estima toujours leur conduite, et il donna plusieurs marques de cette estime. Il contribua à l'érection de leurs collèges de Berg-Saint-Winoch, de Maline, de Cassel, d'Audenarde, de Hal et de plusieurs autres.

Le grand cœur de l'archiduc n'a point rétreci son zèle dans cette illustre compagnie, ce soleil universel l'a étendu par tous ses domaines; comme il étoit persuadé que tout dépend d'une bonne éducation, il fit en sorte qu'aucun lieu de sa jurisdiction ne manqua de bons maistres; ce fut en cette vue qu'à la sollicitation de Charle d'Itegem[1], chevalier, seigneur de Wiese, il érigea en baronie la terre de Busbeke, en faveur d'Auger Guislain de Busbeke, son gouverneur, et qu'il donna l'évêché de Trieste, en Istrie, à Nicolas Coret, l'un de ses précepteurs. Ce fut en cette vue qu'il procura aux Augustins des écoles à Brusselles, à Louvain, à Tirlemont, à Anvers, à Herentals, à Gand, à Lille et à Bouvine, vis à vis de Dinant; ce fut en cette vue, qu'il procura les mêmes emplois aux Dominicains à Lire, à Ipre, à Braine-le-Comte, et aux Norbertins à Furnes. Pour marquer qu'il vouloit être le soutien des églises et des ecclésiastiques, il mit la première pierre aux églises des Jésuites de Brusselle et de Gand, des Augustins à Anvers, aux Carmélites et aux Récolets irlandois, à Louvain; aux Minimes à Brusselle; aux Annonciades et aux Carmélites espagnoles d'Anvers. Il aimoit les beaux

[1] Ydeghem.

arts; il aprenoit les mathématiques sous Venceslas de Coebergen, et sous Michel Coignet. Les peintres anciens et modernes étoient ses inclinations; il plaça en la chapelle de son palais une pièce de Jean de Maubeuge, dont le prélat de saint Adrien, à Grammont, lui avoit fait présent. Il estimoit les ouvrages de Quentin Metsys, ce Vulcain que Vénus métamorphosa en Apelle; ceux de Jérôme Bosch, d'Albert Duren[1], de Luc de Leide, d'Holbeen, et de François Floris. Entre les peintres de son temps, il chérissoit tendrement Oton Veno[2], Pierre Paul Rubbens, et Pierre Breugel.

Les pauvres écoliers étrangers faisoient son tendre; ce fut pour les entretenir qu'il institua les collèges des Anglois, des Écossois, des Almans, des François, et des Irlandois, à Douai, à Louvain, et à Saint-Omer. Sa dévotion dominante étoit la mère de Dieu. Pour la satisfaire, il envoya à l'image de Notre-Dame de Lorette un manteau de trente mille ducats. Les monts de piété qu'il érigea, en 1619, furent des arrhes de sa piété et de sa charité. Il avoit coutume de dire qu'il aimoit mieux tout perdre que de fausser sa parole, même à l'égard de ceux qui manquoient à leur foi. Il donnoit les dignitez ecclésiastiques au mérite; pour ce qui est des politiques, il se conformoit au sentiment de l'empereur Sévère, qui disoit que le prince n'avoit pas le droit de punir un officier qui vendoit ce qu'il avoit acheté.

Je me suis plaint que le tombeau de ce prince ne soit point encore dressé, mais je me console que Brus-

[1] Albert Durer.

[2] Otto Van Ven, ou aussi Otto Venius.

selle y a supléé par les obsèques magnifiques qu'elle lui a faites, le 12 mars. Elle tendit de noir toutes les rues, depuis la cour jusqu'à Sainte-Gudule. Il y avoit un pont dressé pour mener les chevaux à l'église, ce qui étoit une espèce d'hommage qu'on ne rend qu'au duc de Brabant. Le frontispice portoit les armes archiducales, avec la devise de ce prince, qui portoit que c'étoit une belle chose que de briller par la vertu et par les armes. *Pulchrum clarescere utroque.* On voyoit cette épitaphe latine, au côté septentrional : « Arretez ! On vous montre le chemin mortel, à quoi « bon s'amuser aux choses mortelles? Albert marche « devant, nous le suivrons. Vous pouvez vivre ; mais « vous devez mourir. Pourquoi vous attachez-vous « à l'incertain ? Choisissez le certain, comme étant le « plus seur. Quel sceptre a-t-on vu éternel? Ce mo- « ment que vous employez à lire cette inscription, « fait une grande partie de votre vie. Voulez-vous « vivre éternellement ? Vivez comme si vous alliez « mourir, ou comme si vous ne faisiez que de com- « mencer à vivre. Ce fut la maxime de notre Albert. « C'est pourquoi aussi le dernier moment de sa vie « mortelle fut le premier de son immortelle. Si vous « aimez à mourir comme lui, vivez comme il a fait, « et imitez ses travaux, si vous voulez jouir de sa « récompense. »

On lisoit cette autre inscription, au côté méridional : « Quittez le deuil : cet apparat mortuaire n'a « que l'apparence. Albert vit, et il seroit mort, s'il « ne fut pas mort. Il vit par sa mort même, et il com- « mande à celle qui l'a vaincu, par l'ordre du ciel. « Ce phénix renait de ses cendres. Arrêtez vos

« larmes. On pleure les morts, ainsi vous ne devez « pas pleurer Albert qui vit au ciel, où ses vertus « et les vœux de toute la terre l'ont porté. Imitez ses « mœurs, ce seront ces ailes, qui vous élèveront au « ciel, avec votre prince et votre père. Vous avez « lieu de vous féliciter que vous devez désormais « plus attendre de secours de lui, que lorsqu'il vivoit « sur la terre, puisqu'il va vous servir d'avocat au « ciel. »

On montoit à sa chapelle ardente, qui étoit dressée au milieu de l'église de Sainte-Gudule, par neuf marches. C'étoit le monument de l'amour conjugal de l'infante Isabelle, qui étoit exprimé dans cette inscription. « A Albert d'Autriche septième, Isabelle « d'Autriche, l'épouse très-affligée d'un époux très-« bon, qui fut le descendant de douze empereurs. « Elle ensévelit son cœur dans le sien, jusqu'à ce « qu'elle le rejoigne au ciel. Priez que, puisque nous « sommes privez d'Albert, nous puissions éternelle-« ment posséder Isabelle ». Cette inscription regardoit la porte de l'église. Voici celle qui regardoit le chœur. « La Belgique affligée rend les derniers « devoirs à Albert archiduc, comte, duc, marquis, « son très-bon souverain, son prince, et son père. « Elle ne renferme pas son illustre dépost dans le « marbre, ni dans l'airain, mais dans son cœur im-« mortel. C'est ainsi que ces enfans ne veulent vivre « que de leur esprit et de celui de leur bon père. »

La statue de la justice étoit posée sur la chapelle ardente, avec cette inscription : « A Albert le Juste. Il « étoit égal à tous. Il ne suivoit que l'équité, sans « avoir égard ni aux personnes, ni aux richesses, ni

« aux honneurs, ni à la noblesse ». La statue de la paix, qui étoit aussi posée sur cette chapelle ardente, avoit cette inscription : « A Albert le Pa- « cifique. On peut justement le surnommer le prince « de paix, puisqu'il ne faisoit la guerre qu'y étant « contraint, et que pour parvenir à une bonne paix ». La clémence qui bordoit aussi un des coins de la chapelle ardente, portoit cette inscription : « A Albert « Clément. Il faisoit bon accueil à tout le monde, et « il ne rebutoit personne. Il étoit plus enclin à la « douceur, qu'à la rigueur. On ne vit, en toute sa vie, « aucune action de cruauté, mais on en vit une infi- « nité de clémence. » La noblesse portoit cette devise : « A Albert Noble. C'est un admirable trait de modé- « ration que ce descendant de douze empereurs, « ayant pu être César, par tous les suffrages des élec- « teurs, il n'ait pas voulu l'être. Et cette approba- « tion universelle est une marque de son grand mé- « rite. » La force portoit cette inscription : « A Albert « Magnanime. L'adversité ne put le terrasser, ni la « prospérité l'élever. En guerre et en paix, c'étoit « toujours le même visage, la même bouche, les « mêmes yeux, et le même front. »

La tempérance avoit à ses piez les mots suivans : « A Albert Tempérant. Sa table étoit sans luxe. Jamais « il ne viola la foi conjugale, ce qui lui aquit avec « justice le surnom d'Albert le Chaste. »

La libéralité portoit cet écriteau : « A Albert « Libéral. Il donnoit tous les ans cent mille francs « d'aumônes. Cette vertu seule le rendra immortel. » La guerre tenoit cette devise : « A Albert Sage. Il ne « recevoit conseil de personne, et il le donnoit aux

« princes, aux rois, et aux empereurs. » La prudence avoit ces paroles : « A l'honneur d'Albert le Prudent. « Jamais on ne put le blâmer d'avoir fait aucune « action téméraire, elles étoient toutes prudentes, « meures, seures, et pesées longtemps ». La victoire avoit ces mots sur son piédestal : « A l'honneur d'Al- « bert le Victorieux. Il nétoya la mer et les côtes de « Portugal de pirates. Il prit Calais, Ardres, Hulst, « Ostende, et il chassa l'ennemi de Boisleduc. » On lisoit ces mots sous la magnanimité : « A l'honneur « d'Albert le Magnanime. Les menaces de très-puis- « sans rois ne l'ont point ébranlé. Il a défié lui seul « la fortune, et il l'a vaincue. » Voici l'inscription de la piété : « A l'honneur d'Albert le Pieux. Il a « été pieux au delà que les princes et les rois ne le « sont d'ordinaire, et il a pu aller de pair avec les « religieux ; si la Belgique a beaucoup d'Alberts, elle « en aura beaucoup de pieux. »

Nous allons lire les inscriptions que portoient les vertus placées du côté méridional de la chapelle ardente : « A l'honneur d'Albert d'Autriche septième. Les « Albert d'Autriche ont eu leur caractère distinctif ; « le premier Albert fut surnommé le Triomphateur ; « le second fut surnommé le Sage ; le troisième fut « surnommé le Père de la patrie. Le quatrième fut « surnommé le Patient ; le cinquième fut surnommé « l'Honorable ; le sixième fut surnommé le Débon- « naire ; notre septième renferma toutes ces qua- « litez. »

On lisoit au côté septentrional, cette explication de la devise d'Albert : « *Il est beau de briller de deux « cotez.* Soit qu'il prît les armes, ou qu'il fit la paix ;

« soit que l'adversité l'abaissat, ou que la prospérité « le relevat, soit qu'il fùt sain ou qu'il fut malade; « soit que les rois le caressassent, ou qu'ils le mena- « çassent, il étoit toujours le même, tellement qu'ou « ne peut pas décider en quel état il a été le plus « éclatant. Tout ce que nous pouvons dire de plus « certain, est que si son esprit nous a quitté, c'est « pour voler au ciel, où nous le croyons pieusement, « et où nous le suivrons, si nous vivons comme lui. « Arrêtons nos pleurs, l'âme d'Albert reste dans Isa- « belle, ce sera par elle qu'il continuera à régner « heureusement. »

Les victoires d'Albert étoient exprimées sur les piédestaux des colonnes qui environnoient la chapelle ardente. On voyoit ces mots sous Lisbonne : « L'an « 1589, Albert a maintenu le Portugal contre les « armées de François Drak et du bâtard Antoine. » On lisoit sous Calais et Ardres ces paroles : « Albert, « en 1596, a pris le port de Calais, et la forteresse « d'Ardres. » Sous Hulst : « En 1596 il a pris Hulst « et il s'est rendu maître de tous les forts d'alentour. » Sous Amieus : « En 1597, il surprit Amiens, par stra- « tagème. » Une statue représentoit la paix, avec cet éloge : « En 1598 et en 1603, il a donné la paix aux « Espagnols, aux François, aux Anglois, aux Belges « et aux Savoyards. » La statue de l'Alliance avoit cet écriteau : « L'an 1599, il prit possession de la « Belgique et de la Bourgogne, que son épouse Isa- « belle Claire Eugénie lui aporta pour dote ». On lisoit ces paroles, sous la ville de Boisleduc : « En « 1601 et 1603, il délivra la ville de Boisleduc, sur- « nommée l'épouse du duc de Brabant, qui étoit

« étroitement assiégée. » Ostende portoit cette devise : « En 1604 il se rendit maître d'Ostende, où il périt « plus de cent mille âmes de part et d'autre. On lisoit ces mots sous la ville d'Oldenzeel : « Durant « l'été de l'an 1605, il prit Oldenzeel, Lingue, Wac- « tendonc et Cracow ». Sous Grolle on lisoit : « En « 1608[1], il prit Grolle et il chassa l'ennemi deux fois « de Rhinberg. » Aix avoit cet éloge : « En 1614, il « a ramené Aix-la-Chapelle sous l'obéissance de « l'empereur, il a rétabli le duc de Neubourg ; il a « protégé Wezel et la province de Juliers. Il a rompu « diverses mesures de ses ennemis, et il a maintenu « la paix. »

On voyoit écrit ce qui suit sur un piédestal séparé : « Albert a remporté plus de victoires que « nous n'en avons marquées ici. Il a fait pendant « la paix des miracles de piété, de sainteté, de pru- « dence, de majesté, et de force. Il a été le restaura- « teur et le défenseur de l'église, de la religion, de la « justice, de la police, et de la milice. Il s'est aquis « le nom de très-grand prince, et il a mérité l'immor- « talité. Enfin chargé de soins et de gloire, il est mort « le jour de saint Eugène, comme il avoit pris nais- « sance, la fête d'un autre saint Eugène, le 13 de « juillet 1621. »

La chapelle ardente avoit trois galeries, les deux inférieures avoient quatre tours, et la suprême portoit jusqu'à la voûte de l'église. Voilà en quel état étoit la ville de Brusselle, au samedi douzième de mars. Il sembloit que le ciel et la terre concourrussent à l'hon-

[1] En 1606, voir l'Appendice § 2.

neur de cet impérial mort, car outre que ce fut en ce jour que Rome célébra la canonization triomphante d'Ignace, de Xavier, d'Isidore et de Thérèse, tous quatre Espagnols, et de Philippe de Néri, florentin, le ciel fit cesser ses pluies, presque continuelles et il fit régner une agréable sérénité, pour décorer cette pompe funèbre, qui tenoit du triomphe. On tient que l'archiduchesse, qui étoit de si bonne intelligence avec le ciel, prévit ce beau jour, par une connoissance extraordinaire, et voici le fondement de cette créance : comme on avoit cru faire la solennité dez le 10e jour de mars, et que les pluies l'avoient empêché, le marquis Spinola fut trouver l'archiduchesse, et il lui représenta le onzième jour, que bien loin d'avoir lieu d'espérer du beau tems, on avoit sujet d'en appréhender encore un plus fâcheux, puisqu'outre les pluies, il régnoit un vent orageux, qui en effet dura jusqu'à onze heures du soir ; que tout se gâtoit, et qu'il seroit plus à propos de différer la pompe, jusqu'à une saison plus agréable. L'infante écouta paisiblement, à son ordinaire, la remontrance du marquis, qui étoit accompagné de plusieurs grands princes, et puis elle dit résolument qu'on ne devoit pas différer la cérémonie funèbre, et qu'elle espéroit que Dieu auroit la bonté d'envoyer un beau jour, pour les derniers devoirs d'un prince qui lui avoit été si fidelle. L'archiduchesse ne se trompa point ; le lendemain fut un des plus rians jours de toute l'année. Le ciel suspendit les vens et les pluies, et pour montrer que c'étoit en faveur de son serviteur, dez que la pompe fut achevée, et que chacun fut retiré chez lui, les cataractes du ciel s'ouvrirent et il

plut à verse plus qu'auparavant. C'étoient deux récompenses, dont Dieu vouloit bien reconnaître la vertu d'Albert; la sérénité récompensa le calme de cette belle âme qu'on ne vit jamais hors de son assiette, et l'abondance des pluies servit de larmes pour regretter un prince qui ne sauroit jamais être assez regretté.

Le marquis Spinola, voyant la résolution de l'archiduchesse, qui paroissoit parler d'inspiration, comme maistre d'hotel major se mit en devoir, dez l'onzième sur le midi, de faire transférer le corps pour recevoir les honeurs le lendemain, (il avoit été jusques lors dans la petite chapelle du palais), par les gentilshommes de la chambre, qui étoient le duc d'Arschot, le duc de Croï, le prince d'Epinoy, et les comtes d'Embden, de Hennin, de Zwegem, etc. Il fut posé sur un throne; il étoit couvert de drap de velours noir, sur lequel étoit une croix de drap d'or. On voyoit, aux quatre quartiers de cette croix, les armes plaines de Son Altesse richement brodées. La couronne archiducale, la cotte-d'armes, le sceptre, l'épée-de-justice, l'épée et le chapeau, dont le souverain pontife l'avoit honoré, furent rangez d'une manière convenable. Tout ainsi ordonné, on chanta les Vigiles à la royalle, en la présence de tout ce que la Belgique avoit d'illustres au clergé, en l'épée et en la robe. Le 12 enfin, 4000 Bruxellois, en dueil, le cierge ou la hallebarde à la main étoient en haye, pour honorer le convoi et pour empêcher le tumulte. Voilà ce que la piété belgique a fait aux funérailles de son bon prince. Je ne regrette plus que son tombeau ne soit pas dressé, puisqu'il a autant de tombeaux, qu'il

a, et qu'il aura de sujets, qui conserveront éternellement, dans leurs cœurs, sa mémoire précieuse.

Jaque Brancquart[1] a fait graver au naturel cette pompe funèbre, qui compose un volume entier, et il l'a dédiée à l'infante Isabelle. Ceux qui regarderont les choses simplement, blâmeront cette pompe de dépense excessive, mais ceux qui pèseront les mérites de l'archiduc, et les regrets immortels de ses tristes sujets, loueront les expressions de leur amour qui durera aussi longtemps que la mémoire de l'archiduc Albert vivra au temple de la gloire.

[1] L'auteur est JACQUES FRANQUART, et son ouvrage porte ce titre : « *Pompe funèbre du très pieux et très puissant prince* « *Albert, archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne, de Brabant,* « *etc., représentée au naturel en tailles douces, dessinées par* « *Jacques Franquart et gravées par Corneille Galle, avec une* « *dissertation historique et morale d'Eryce Puteanus, conseil-* « *ler et historiographe du roi.* » *Bruxelle*, f°, 1729.

FIN

APPENDICE

I

Le récit que donne MONTPLEINCHAMP des derniers moments de Philippe II est conforme à celui de don M. LA FUENTE, sauf cette phrase qui ne se trouve point dans le texte de l'écrivain espagnol[1] : « Il lui donna (à son fils Philippe III) ensuite par écrit, de sa propre main, quantité de beaux principes pour régner chrétiennement. »

Serait-ce là la fameuse *instruction* qui a été publiée en Hollande, peu de temps après la mort de Philippe II, et dont on a contesté l'authenticité?

Deux documents ont été présentés au public comme les instructions de Philippe II à son fils. C'est d'abord une petite brochure hollandaise imprimée sans date, mais un ou deux ans, au plus, après la mort du roi d'Espagne et en second lieu le long discours de rhéteur, publié

« El 11 de setiembre, dos dias antes de morir, hizo llamar al principe y a la infanta, sus hijos, despidiose tiernamente de ellos, y con voz ya casi exanime los exhortó a perseverar en la fe y a conducirse con prudencia en el gobierno de los estados que los dejaba : y ademas entregó a sn confesor la instruccion de san Luis, rey di Francia, habia dado a su heredero a la hora de su muerte, para que la leyera a sus hijos; y dandoles a bosar sn descarnada y ulcerada mano, les echo su bendicion y los despidió con iagrimas. » — D. M. LA FUENTE, *Historia general de Espana*, XIV, 478, Madrid, 1854.

en 1699, par le sieur ANTOINE TEISSIER, conseiller et historiographe de sa sérénité électorale de Brandebourg, à la suite des *Instructions de l'empereur Charles-Quint à son fils Philippe II, roi d'Espagne.*

La première ayant paru dans un pays ennemi de l'Espagne, on a été porté naturellement à en contester l'authenticité; VAN METEREN qui la reproduit dans la première édition flamande de son histoire des Pays-Bas, imprimée en 1612, n'avait pas pour la rejeter les mêmes motifs que les écrivains catholiques. Son traducteur, qui en donne une version française, s'adressait aussi à un public protestant[1].

TESSIER, éditeur de l'autre document, était aussi un protestant, chassé de France par la révocation de l'édit de Nantes. Il est cependant de bonne foi. M. ARENDT, dans ses recherches sur les commentaires de Charles-Quint, rend hommage à la probité littéraire de l'historiographe de l'électeur. Dans son épître dédicatoire adressée à ce prince, Teissier indique par quelle voie les documents qu'il met au jour sont parvenus entre ses mains et s'exprime en ces termes :

« Comme l'empereur Charles-Quint et Philippe II ont « été les plus grands et les plus habiles princes de la « maison d'Autriche, leurs descendants ont conservé « avec beaucoup de soin ces instructions qui sont, sans « contredit, des ouvrages de leur façon. Il en ont gardé, « dans leurs archives et leurs bibliothèques, diverses

[1] « Après la mort du roy, on trouva une secrète instruction « pour le jeune roy, contenant comment il pourroit le mieux « gouverner après la mort de son père. Celuy qui la trouva « estoit domestique du sieur Christophe de Mora, garde-trésor « du roy, nommé Rodrigo D. A., de laquelle le contenu estoit « tel que s'ensuit. » Vient ensuite l'instruction entièrement conforme à la brochure publiée vers 1599, en Hollande, et que l'on considère comme apocryphe. — VAN METEREN, *Histoire des Pays-Bas*, liv. XX[e], 443. (Édition française de 1618.)

« copies, l'une desquelles tomba entre les mains de la « reine Christine, avec un grand nombre d'autres manus« crits très rares et très curieux. »

« Quelque temps après, M*** ayant eu l'occasion de « les acheter, il jugea que, quelque chers qu'ils fussent, « il ne devoit rien épargner pour les acquérir; et ne vou« lant pas enfouir ce trésor, il l'a communiqué à un tra« ducteur qui l'a tourné de l'italien en françois, parceque « Son Altesse Sérénissime entend mieux cette dernière « langue, que la première, qui est d'ailleurs moins en « usage dans le pays du Nord que le françois. »

Le bon TEISSIER a pu se laisser tromper par un habile faussaire. Les preuves qu'il donne de l'authenticité des documents qu'il publie, fussent-elles beaucoup plus acceptables qu'elles ne le sont, on aurait de la peine à reconnaître Philippe II dans l'éloquence ultra-classique des prétendues instructions qu'il attribue à cette plume royale.

Au contraire, la pièce reproduite par VAN METEREN est écrite avec simplicité et ne contient aucun des lieux communs qui grossissent inutilement l'autre. C'est bien le style d'un testament, de notes écrites *in extremis*, avec la franchise d'un homme qui n'a plus rien à dissimuler. On a dit que c'était une invention des ennemis du roi; je n'y vois rien qui réponde à l'idée qu'on se fait d'un pamphlet; il ne s'y trouve rien de compromettant pour la mémoire de Philippe II. Certaines de ses recommandations peuvent aujourd'hui paraître étranges, dans la bouche d'un monarque qui a donné tant de gages de soumission au chef de l'église catholique; mais cette défiance de la politique romaine s'est rencontrée chez d'autres souverains dont l'orthodoxie n'a jamais été contestée. Non plus que son père, Philippe II n'a pas toujours été d'accord avec le pape pour le réglement des affaires temporelles.

Une version française de l'*instruction* que nous a con-

servée Van Meteren, version qui, par le style, paraît contemporaine de l'avènement de Philippe III, a été rencontrée, en compagnie d'autres pièces qui ont un caractère incontestable d'authenticité, dans un manuscrit récemment acquis par la bibliothèque royale de Belgique. C'est un recueil dont la majeure partie intéresse l'administration des archiducs Albert et Isabelle, ce qui suffit pour nous autoriser à en faire mention dans cet *Appendice*. Il a déjà fait l'objet d'une communication à l'Académie royale de Belgique sous le titre d'*Iconographie princière*[1].

Quant à l'instruction de Philippe II, quel que soit l'avis auquel on se range, qu'on l'estime authentique, ou qu'on la croie apocryphe, c'est toujours un document intéressant, devenu rare, et la version que nous reproduisons est inédite. Bien que conforme, pour le fond, à la traduction qu'on rencontre dans l'édition française de Van Meteren, elle en diffère absolument quant au style :

INSTRUCTION POLITIQUE DE PHILIPPE II, ROY D'ESPAGNE A SON FILS

Mon fils, j'ay esté souventesfois en peine et soucy pour vous laisser vos estats en repos : mais le long temps, que j'ay vescu, ny l'opportunité des princes, qui m'ont esté addonnés ne m'y ont sceu ayder. Je confesse avoir frayé plus de cinq cent nonante et quattre millions de ducats en moins de trente-trois ans, qui ne m'ont causé autre chose qu'enuye et fascherie : bien est vray que j'ay conquis Portugal, mais aussy légèrement que la France m'est eschappée, aussy bien m'en pourroit autant advenir de cestuy-cy. Pleust à Dieu, que

[1] *Iconographie princière des Pays-Bas*, par M. Alvin, membre de l'Académie royale de Belgique. — *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 2e série, t. XXV, no 4, 1868, 389.

j'eusse suivy le conseil de feu mon père, de très haulte mémoire, ou du moins que voulussiez suivre le mien; j'en porterois mes maux plus légèrement et en mourois tant plus à repos, vous laissant en ceste vallée de misères. Voicy donc que je vous laisse pour un testament à jamais, pardessus tant de royaumes et seigneuries, pour comme en un miroir vous représenter en quelle façon, après ma mort, vous aurez à vous gouverner, prenant tousjours bien garde aux changemens des autres royaumes, pour selon les occasions en faire votre proffit. Aiant toutesfois néantmoins l'œil sur ceux qui vous sont les plus familiers au conseil, vous avez deux moyens pour entretenir vos royaumes d'Espaigne: l'un est le gouvernement et régime qui y est, l'autre la navigation des Indes. Quant au gouvernement, il faut que vous vous appuyés ou sur les ecclésiastiques ou sur la noblesse. Vous appuyés-vous du membre ecclésiastique? retenés l'autre en bride, comme j'ay faict. Mais si vous vous fortifiés de la noblesse, racourcissés les revenus du clergé, aussi avant que vous pourrés. Si vous les voulés entretenir égallement en amitié, ils vous espuiseront avec ce que vous mettés vos royaumes mal en repos, sans jamais venir à une résolution. La balance s'en fera tantost de l'autre, si vous voulés vous servir de la noblesse. Mon advis est que vous teniés les Pays-Bas en amitié, par ce que sont amis des François, Anglois et d'aucuns princes d'Allemagne; ny l'Ytalie, ny Pologne, ny Suède, ny d'Annemarche, ny Escosse ne vous y pourront servir. Le roy d'Escosse est pauvre, d'Annemarche tire ses domaines d'ailleurs, à sçavoir des nations estrangères; Suède est tousjours partialisé et avec cela mal situé. Les Polonois sont tousjours maistres de leurs roys. Encore que l'Ytalie soit riche, elle en est trop loing et pardessus ce, tous ses princes sont de diverses humeurs. Au contraire les Pays-Bas sont riches d'hommes et de navires; constans au travail, diligens en

recherches, hardys à entreprendre et commencer, et volontiers à patir. Il est bien vray que je les ay donné à vostre sœur, mais qu'en est-il? Vous avés cent eschappatoires, dont en temps vous vous en podrés servir ; les principalles sont, que vous vous mainteniés tousjours tuteur advoué de ses enfans et que ne puissent rien changer au faict de la religion, car ces deux poincts ostés, vous ests asseurement quicte absolument desdits Pays, et se présenteront bientost quelques autres roys pour, par quelque moyen se les tenir obligés, par où vous podrés vous perdre. Si contre ce, vous pensés vous armer des ecclésiastiques, vous vous susciterés des ennemys, je l'ay expérimenté. Mais tenés bonne correspondance avec les papes, donnés leur beaucoup, soiés leurs débonnaire, et entretenés leurs plus familiers cardinaux; faictes que vous aiés voix en leur conclave; entretenés les evesques d'Allemaigne en amitié, mais ne faictes plus la distribution de leurs pensions par les mains de l'empereur ; faictes qu'ils vous cognoissent, ils vous en serviront tant plus volontiers, et recepvront vos présens avec plus de contentement. N'approchés pas de vous ceux qui sont de basse condition, pour entretenir la noblesse et commun d'un mesme œil, car en vérité, puis qu'il faut que je dye, leur orgueil est grande ; ils sont puissans en bien, il faut que ce qui désirent soit faict, ils vous seront en charge, et finalement se feroient vos maistres; servés vous donc des nobles des principales maisons et les advencés à des bénéfices de grand revenus; la commune ne vous est pas si requise, par ce qu'il vous pourront susciter mille enuies, qui vous consuiveront, n'en croiés donc nul, s'il ne sont de qualité. Faictes vous quicte des espies anglois, déchargés vous des pensions françoises, laissés vous hardiment servir des seigneurs des Pays-Bas, que vous les ayés tousjours vos obligés en fiance. Quant à la navigation tant occidentalle qu'orientale, en icelle consiste

la puissance des royaumes d'Espaigne, et la bride des Ytaliens, dont vous ne pourrés exclure la France, ny l'Angleterre, parce que leur puissance est grande ; leurs mariniers et matelots en trop grand nombre, la mer trop large, leurs marchands trop riches, leurs subjects trop affamés d'argent, et leurs serviteurs trop fidèles ; je vous en ay exclus les Pays-Bas, mais je craind que le temps et les hommes ne changent; la raison de quoy il vous faudra faire deux choses : changer souvent les officiers aux Indes occidentalles, ceux que vous rappelés de là emploiés-les aux offices des Indes de par-deçà, par ainsy, à mon advis, ne pourrés estre jamais trompé, que l'un ou l'autre ne vous manifeste le profit, et cerche le plus d'honneur. Voiés que l'Anglois tasche à vous oster ces proficts-là, comme il est puissant, en mer, d'hommes et de navires ; quant aux François je ne m'en donne pas de peine ; renforcés vous quand et quand de ceux du Pays-Bas, encore qu'ils fussent en partie héreticques, et qu'ils voulussent demeurer tels, à condition qu'ils pourront librement vendre leurs marchandises en Espaigne et en Ytalie, paians les gabelles roialles et autres droits, et en obtenant passeport pour pouvoir naviger vers les Indes tant orientalles qu'occidentalles, fournissant icy de caution et faisant serment que retournant de là, ils viendront descharger en Espaigne, sur peine, estant trouvé faisant autrement, d'être punis. Je pense qu'ils ne vous refuseront de l'observer, et, par ce moyen, seront communes les richesses des Indes et d'Espaigne et demeureront conjoints au traficque du Pays-Bas, et lors il faudra que France et Angleterre s'en passent. Mon fils, je vous présenterois plus grandes choses devant les yeulx à conquester d'aultres royaumes, mais vous trouverés en mon cabinet, les advertissemens et discours qui m'ont esté baillé. Faictes vous en donner incontinent la clef par Christophe de Mora ; que tels secrets ne tombent en main de personne. J'ay, le 7 de septembre, faict

brusler une partie des brouillarts et minutes de ces mémoires; je craind qu'il n'y en aient aucun non supprimés; aiés l'aureille attentifve à vous en enquerre. J'ay ce jourd'huy adjousté : si vous vous sçavés accommoder avec Antonio Perez advisés de l'attirer en Ytalie, ou du moins qu'il vous promette de vous servir en d'autres royaumes, mais ne le laissés jamais venir en Espaigne, ny au Pays-Bas. Touchant votre mariage, les pièces sont ès mains du secrétaire La Loo. Vous lirés souvent ce billet que j'ay cacheté, auquel personne n'a mis la main que moy.

Aiés tousjours l'oeil sur vos conseilliers plus privés. Accoutumés vous aux ciffres; n'irrités jamais vos secrétaires, donné leur tousjours de la besogne soit d'importance ou non ; esprouvés les plus tost par vos ennemis que par vos amis. Si vous descouvrés vos secrets à quelque amy familier, retenés tousjours la moelle dans votre sein, etc.



II

Relation des choses avenues en l'année 1605, *concernant l'armée qui s'est mise en campagne et la répartition qui s'en fit depuis le* 7 *mai jusqu'au* 20 *novembre de ladite année, qu'elle quitta ses quartiers de Ruhrort, proche le Rhin, en Frise, pour aller prendre ses cantonnements* [1].

Le 7 mai, partit de Malines le tercio du maître-de-camp don Inigo de Borgia[2], sans enseignes ni bagages.

Le 9 dito, partit de Namur le tercio du maître-de-camp don Alonso de Luna y Carcamo, avec enseignes et bagages.

Dans le même temps, eut lieu le départ de tous les

[1] Tradnit de l'espagnol du M. S., nº 21,964, de la Bibliothéque royale, acquis à la vente Van Alstein, XVII.

[2] Don Inigo de Borgia, châtelain d'Anvers et maître-de-camp d'un tercio espagnol, était venu, au mois d'octobre 1607, loger à Bruxelles, chez son parent, don Louis de Velasco y Aragon, comte de Salazar, général de la cavalerie aux Pays-Bas, marié à Anne de Henin de Boussu, fille de Jacques de Henin, comte de Boussu, marquis de la Vere, baron d'Auxy, etc., et de Marie Hannaert, dite de Redeghem, baronne de Liedekerke, vicomtesse de Bruxelles et de Lembecke. Dans l'hôtel de don Louis de Velasco logeait aussi sa belle-sœur, Hélène de Hennin de Boussu; don Inigo se permit envers elle certaines privautés qui déplurent à don Louis de Velasco; ils en vinrent anx mains et se blessérent, ainsi qu'une jeune femme de chambre. Afin de prévenir d'autres violences, on les arrêta; Velasco fut envoyé au château d'Anvers, et Borgia au château de Gand. L'affaire s'arrangea par le mariage d'Hélène de Henin de Bonssu avec Inigo de Borgia. Celui-ci devint général de l'artillerie et acquit le château de Wilst, dans la seigneurie de Berchem-Sainte-Agathe, que sa femme, devenue veuve, vendit à François, comte d'Ursel, baron de Hoboken. — Van Meteren, 612*b*; *Nob. des Pays-Bas*, I, 64; M. Goethals, *Dict. généal.*, vº *Gavre; Mémoires du seigneur* Du Cornet, II, 198.

contingents étrangers qui furent dirigés sous la conduite de don Inigo de Borgia, sur le pays de Waes, où ils étaient mandés, pour la garde et la défense du pays.

Le 16 du même mois, l'ennemi s'approcha de la digue d'Anvers pour la rompre, dans l'intention de s'emparer d'autres postes et d'assiéger cette ville. Don Inigo de Borgia alla le recevoir avec 3 compagnies de son tercio, le délogea de sa position et lui tua 500 hommes, sans faire un seul prisonnier. On regarda comme un grand bonheur qu'il eût ainsi déjoué les desseins de l'ennemi.

Le 18 du même mois, le tercio du maître-de-camp Simon Antunes[1] quitta Tournai, et se porta sur Anvers, avec enseignes et bagages.

Le dimanche 22 dudit mois, ce tercio et celui de don Alonzo de Luna passèrent la rivière d'Anvers, où ils se réunirent aux autres qui s'y trouvaient déjà, et ils furent logés derrière le château : on commença aussi à organiser l'armée.

Le lundi 25, l'armée se transporta de l'autre côté d'Anvers et logea à Dambrug. Le lundi 30 mai, le tercio du maître de camp don Alonso de Luna partit avec un régiment d'allemands et un tercio de Wallons, et ils se portèrent dans la direction du Sas, parce que le bruit courait que l'ennemi s'avançait pour investir cette place.

Le mardi, dernier jour de mai, le tercio du maître de camp don Inigo de Borgia, avec le tercio bourguignon et le régiment allemand du comte d'Embden,

[1] On lit à la première page du M. S., n° 21,964, ce qui suit : « En el anno 1598, a 23 de septiembre se casaron el governador « Simon Antunez y dona Cristina Van der Noot, en la iglesia « del Sablon, de la villa de Brussellas. Siendo sus padrinos « don Fernando Carillo, y Domingo de Urbea, cavalleros del « abito de san Iago. » Cette note et des passages de ces *relations* font supposer qu'elles sont l'œuvre ou de Simon Antunes lui-même ou de l'un de ses officiers.

se mirent en marche et rallièrent les troupes qui étaient parties le jour précédent.

Le mercredi, 1er juin, le maître de camp général, Ambroise Spinola[1] partit avec le restant du camp et vint rejoindre le gros des troupes, en laissant le régiment allemand du comte de Biglia[2] pour la garde de la digue d'Anvers.

Le jeudi, 2 dudit mois, le marquis Ambroise Spinola traversa la ville du Sas avec toute l'armée et établit son quartier général à Assenede.

Le même jour, une reconnaissance fut poussée à Bouchaute, et l'on enleva à l'ennemi un petit fort où il avait pris pied.

[Lacune].

Le samedi 24, le marquis Ambroise Spinola sortit de Bouchaute pour aller reconnaître l'ennemi, emmenant avec soi, par la digue qu'il suivait, le général de la cavalerie[3], avec une partie de sa propre cavalerie, et deux

[1] Voici le portrait de ce célèbre homme de guerre donné par un contemporain : « Le général Ambroise Spinola, personnage « long et maigre, avec une barbe brune et effilée,... portait la « décoration de la Toison d'or, grande environ un demi doigt, « et attachée à un cordon noir... Quoique Italien de Gênes, il « parle toujours espagnol. » — *Trésor national*, 2e série, III, 224, 227; traduit du *Voyage en France, en Angleterre et dans les Pays-Bas*, par le duc Jean-Ernest de Saxe, décrit par *Jean-Guillaume de Neumayr de Ramssla*, gentilhomme de la suite du prince.

[2] Le comte Ludovico de Biglia servait aux Pays-Bas et commandait, depuis plusieurs années, un régiment d'infanterie allemande. En 1599, il avait reçu du cardinal André, la mission d'excuser auprès de l'empereur, l'invasion des terres de l'empire par l'amirante d'Arragon et les excès commis par ses troupes. Il négocia aussi, à ce sujet, avec l'électeur palatin, avec les ducs de Saxe et de Wurtemberg. — *Archives du royaume; Papiers d'État; Missives de* 1599. — *Actes des États-Généraux de* 1600, *Introduction*, XLVI-XLVII.

[3] Don Louis de Velasco y Arragon, comte de Salazar, puis

mille espagnols des trois tercios. L'avant-garde était conduite par don Inigo de Borgia; à sa suite, s'avançait le maître de camp Simon Antunes; quant au tercio de don Alonso de Luna, il fut laissé ce jour-là pour la garde des quartiers.

Par l'autre digue s'avançait le comte de Buquoy, général de l'artillerie, ayant sous ses ordres trois tercios italiens, deux wallons et un bourguignon; ce jour-là on reconnut l'ennemi de deux côtés : il était bien fortifié. Il n'y eut aucun engagement, parce que le comte Maurice ne permit pas à ses soldats de quitter leurs positions; quant à l'armée elle regagna ses quartiers.

Le même jour, à la nuit tombante, on détacha de l'armée 1,600 hommes, italiens et wallons, avec quelques bourguignons, plus cent mariniers, munis d'une grande quantité d'artifices de guerre, pour incendier la flotte ennemie; ce dessein ne fut pas mis à exécution et ils revinrent sans avoir rien fait. Cette expédition avait pour chef le maître de camp Pompée Justiniano, commandant des Italiens.

[Lacune]..... d'arquebusiers, l'est aujourd'hui de cuirassiers.

Le 9 dudit mois, se fit la répartition de toute l'armée en deux camps, de la manière suivante :

1° Dans le camp qui resta en Flandre :

Gouverneur du camp, le comte Frédéric de Berg, qui avait fait l'office de maître de camp général, pendant toutes les années précédentes, jusqu'à ce que cette dignité passât au marquis Spinola et que le comte de Berg fût chargé du gouvernement de l'Artois [1].

marquis de Belveder, fils de Jean et de Catherine de Velasquez de Cuellar, chevalier de la Toison d'or. De son mariage avec Anne de Hennin de Boussu sont nés : Jean de Velasco, général de l'artillerie aux Pays-Bas, et Anne, première femme de Raes de Gavre, marquis d'Ayseaux, gouverneur de Charlemont.

[1] *Nobiliaire des Pays-Bas*, III, 39.

Lieutenant du maître de camp général, Balthazar Lopès Delarbol? Le gouverneur Pedro de Aybar, lieutenant de l'artillerie.

Tercio d'infanterie espagnole : Le maître de camp, don Alonso de Luna, avec son tercio, réuni aux troupes des châteaux d'Anvers et de Cambrai, et aux troupes des garnisons de Dunkerque, Nieuport, Dixmude et Termonde.

Tercios d'infanterie italienne : Le tercio du maître de camp frère Lelio Brancaccio; le maître de camp Alexandre de Monte [1], avec son tercio, fort de 3,000 soldats, qu'il avait amené récemment du royaume de Naples.

Tercios d'infanterie wallonne : Le maître de camp comte de Boussu, avec son tercio [2], le maître de camp monsieur de Chalon [3], avec son tercio; le maître de camp monsieur de Thoricourt [4], avec son tercio. Le maître de camp Louis de Aranda, avec son tercio [5]. A ces tercios

[1] *Archives de l'audience*, n° 1127.

[2] Maximilien de Hennin, comte de Boussu, marquis de la Vere, baron de Liedekerke et de Denderleeuw, vicomte de Lembecke, etc, chevalier de la Toison d'or, maître d'hôtel des archiducs, capitaine d'une bande d'ordonnance, fut nommé maître de camp d'un tercio d'infanterie wallonne, de douze enseignes, en remplacement d'Eustache d'Ongnies, seigneur de Gruzon, par patente du 4 janvier 1605. — *Archives de l'audience*, 1127; *Nob. des Pays-Bas*, I, 52. Au mois de février 1613, il fut chargé de faire les honneurs de Bruxelles, à Jean Ernest, duc de Saxe. — *Trésor national*, 2e série, III, 224, 225, 228, 231, 232, 233.

[3] René de Chalon avait été nommé maître de camp d'un tercio de douze enseignes de gens de pied wallons luxembourgeois, le 31 mars 1604. — *Audience*, 1127.

[4] Antoine de Brucquet, chevalier, seigneur de Thoricourt.

[5] La patente de maître de camp d'un tercio de sept enseignes, pour Louis ou Jean de Aranda, est datée du 11 mai 1604; il était sergent-major au régiment bourguignon de Balançon,

étaient agrégées les garnisons de Hainaut et d'Artois, qui sont toutes wallonnes.

Régiments d'infanterie allemande : Le colonel comte Frédéric de Berg, avec son régiment; le colonel comte de Biglia, avec son régiment. En outre, une grande partie de la garnison d'Ostende.

Cavalerie. 500 chevau-légers de diverses nations, dont le gouverneur est le capitaine Jean Cesati, commandant des lanciers italiens. Les troupes de Flandre sont prévenues que, s'il en était besoin, elles seront renforcées de 1,000 autres chevaux; il en est de même des deux compagnies de la garde de Son Altesse, qui sont espagnoles.

2° Dans l'armée qui occupa la Frise :

Le marquis Ambroise Spinola, maître de camp général, commandant en chef; don Juan Pantocha[1], lieutenant du maître de camp général.

Tercios d'infanterie espagnole: Le maître de camp, don Inigo de Borgia et son tercio; le maître de camp Simon Antunes et son tercio; ces deux tercios se composent de 3,000 espagnols, sans compter un grand nombre de cavaliers du pays qui y servent[2].

Tercios d'infanterie italienne : Le maître de camp prince de Palestrine[3], avec son tercio; le maître de camp chevalier Melzi, avec son tercio; le maître de camp, comte Gui Aldobrandini Saint-Georges[4] avec son tercio.

pendant le siége d'Ostende. —*Audience*, 1127; *Mémorable siége*, 367.

[1] Jean de Pantoza.

[2] *Archives générales du royaume.* Patentes, titres et ordres de guerre. — *Mémoires du seigneur* du Cornet, *Introduction*, XLIII.

[3] François Colonne, prince de Palestrine, de Carboniano, etc., depuis chevalier de la Toison d'or. — Bentivoglio, IV, 374.

[4] *Ibid.*



Tercio d'infanterie bourguignonne : Le maître de camp baron de Balançon, avec son tercio.

Tercio d'infanterie wallonne : Le maître de camp monsieur de Torrès, avec son tercio ; 5 compagnies du tercio du seigneur de Hachicourt, frère du comte de Hoochstraten [1].

Régiments d'infanterie allemande : Le régiment du comte de Berlaymont ; le colonel comte d'Embden [2], avec son régiment ; à ce camp ressortissent les garnisons du pays de Gueldre, et celles de Maestricht et de Bois-le-Duc.

Cavalerie : 2,500 chevaux : Don Louis de Velasco en est le capitaine général; il faut y compter aussi le comte Théodore Trivulcio, lieutenant général de la cavalerie, et Barthélemy Sanchez, commissaire général de cette arme. Le comte de Buquoy, général d'artillerie, fit aussi partie de cette armée. Il traversa le Rhin avec une partie de celle-ci, au-dessus de Cologne, le 3 juillet 1605 et vint prendre position à Kaisersweerdt, où il se retrancha jusqu'à l'arrivée du marquis Spinola ; dès que ce dernier fut arrivé, on commença à faire deux forts sur le Rhin, un sur chaque rive.

Le capitaine Wyngaerde [3], lieutenant de l'artillerie.

Les principaux personnages de cette armée étaient : le duc d'Ossuna [4], le prince de Caserta, napolitain [5], le maître

[1] Charles de Lalaing, baron de Hachicourt,

[2] Christophe d'Oost-Frise, comte d'Embden.

[3] Thomas de Wingaerde.

[4] Don Pierre Telles Giron, 3e duc d'Ossuna, 2e marquis de Pennafiel et comte d'Urena, était venu servir dans les Pays-Bas, par dépit de n'avoir pas obtenu la faveur royale. Il parvint plus tard à la vice-royauté de Naples, fut compromis dans la conspiration de Bedmar contre la république de Venise, tomba en disgrâce et mourut en prison pendant l'année 1634.

[5] André-Mathieu Aquaviva d'Aragon, prince de Caserta, frère aîné de *Charles* cité plus haut, 450, note 4.

de camp Juan de Texeda, du conseil de guerre; le colonel Stanley, anglais, aussi du conseil de guerre; dans le tercio du maître du camp, Simon Antunes, servait le comte de Brie, fils du duc de Bar et petit-fils du duc de Lorraine; de plus, bien d'autres personnes de qualité.

Le 11 dudit mois (juin), partirent de Bouchaute, le tercio du maître de camp Simon Antunes et celui du chevalier Louis Melzi, italien, avec l'artillerie, des munitions de guerre et le restant de tous les bagages des autres corps, qui étaient partis auparavant, avec le comte de Bucquoy. Depuis Bruxelles, ce convoi fut placé sous la direction de don Louis de Velasco, capitaine général de la cavalerie, jusqu'au moment qu'il rejoignit le marquis Spinola.

Ces deux tercios passèrent à Maestricht, le 7 du mois de juillet, et à deux journées de cette ville, ils rallièrent les troupes menées par le marquis, avec lesquelles ils s'embarquèrent plus tard.

Le 24 du même mois, le marquis Ambroise Spinola atteignit le Rhin, où le comte de Bucquoy occupait l'autre rive avec les six régiments qui avaient quitté Bouchaute. Les cinq régiments se joignirent aux premiers et traversèrent le Rhin en cette manière : le lundi 25, le régiment allemand, colonel comte d'Embden, passa avec enseignes et bagages.

Le mercredi 27, le tercio du maître de camp Simon Antunes passa le Rhin avec ses bagages.

Le jeudi 28, le tercio du maître de camp chevalier Melzi, italien, avec ses bagages.

Le même jour, le tercio du baron de Balanson, composé de Bourguignons, passa le Rhin avec ses bagages.

Le jeudi, 4 août, le marquis Spinola s'éloigna du Rhin, avec 7 régiments répartis en trois colonnes : l'une composée des deux tercios espagnols, la seconde des deux

tercios italiens, un bourguignon et un wallon; la troisième, du régiment allemand du comte d'Embden, renforcé par les compagnies hors cadre (compagnies libres). Ces trois colonnes alternaient chaque jour, à tour de rôle, pour le service d'avant-garde, de corps d'armée et d'arrière-garde.

Pour l'achèvement des forts qu'on avait construits sur le Rhin, on y laissa trois tercios, les deux italiens du prince de Palestrine, et celui du comte Gui [1], avec le régiment allemand du comte de Berlaimont et 5 compagnies wallonnes du seigneur d'Hachicourt ; en tout cinq mille hommes, sous le commandement du comte de Bucquoy, général de l'artillerie, chargé d'assurer la sécurité du passage.

Le mardi, 9 août, on mit le siége devant la ville d'Oldensael [2] et l'on ouvrit la tranchée, couverte par une batterie de 10 pièces, 5 de chaque côté. Le lendemain mercredi, jour de la Saint-Laurent, sur les 10 heures du matin, la ville se rendit du côté des Espagnols, aux conditions accoutumées, c'est à dire que la garnison sortirait avec armes, enseignes et bagages, ce qui eut lieu le même jour. La garnison se composait de 500 fantassins sous 5 enseignes et 100 chevaux. On y laissa pour gouverneur le comte Henri de Berg, frère du comte Frédéric, qui commandait l'armée en Flandre, avec une garnison de cinq compagnies franches allemandes, trois compagnies du comte d'Embden et 150 chevaux.

Le 12 août, les deux tercios espagnols atteignirent Lingen et don Inigo de Borgia, qui commandait l'avant-garde, partit avec un détachement des deux tercios, pour prendre position, ayant cheminé ce jour-là depuis Oldensael, qui en est distant de 4 lieues de Frise ou de huit heures de cheval. Après avoir pris position, les

[1] Gui Aldobrandini.

[2] Oldenzeel.

Espagnols allèrent reconnaître l'assiette de la place et par où elle pouvait recevoir des secours. Mais on dut ensuite déplacer les Espagnols et donner leurs postes aux Bourguignons et aux Wallons. Les Italiens s'établirent auprès d'eux, et les Allemands de l'autre côté, tandis que les Espagnols s'installaient dans la position la plus périlleuse, du côté de l'inondation que l'ennemi avait ménagée pour ravitailler la place. Quelques enseignes *réformés* reconnurent le fossé à gué de ce côté, et le mesurèrent : ils lui trouvèrent une largeur de 93 pas et une profondeur plus grande que la stature d'un homme ; comme il n'était pas possible de le combler, on entreprit de le saigner et l'on en fit sortir une grande quantité d'eau, mais on ne s'aperçut pas que du côté des Allemands, il en rentrait un volume tout aussi considérable, par une voie qu'on ne découvrit jamais. Du côté des Espagnols, des Bourguignons et des Wallons elle affluait en moindre quantité et il fut plus facile d'entreprendre le desséchement du fossé. L'ennemi voyant que le passage commençait à devenir libre, hêla les assiégeants de ce côté et se soumit à l'obéissance du roi, notre sire[1], le 18 du même mois, aux mêmes conditions que la garnison d'Oldenseel. Le même jour, 800 hommes sous 8 enseignes, évacuèrent la place, où ils abandonnèrent 10 pièces d'artillerie en bronze, avec une quantité de munitions. C'est une place très forte, ceinte de six boulevards (4 pour la ville et 2 pour la citadelle) qui l'environnent de toute part, avec des fossés dont la profondeur dépasse la hauteur d'un homme ; une des courtines a plus de 280 pas de long, le cavalier a la même longueur ; deux autres ont un peu moins, deux un peu plus ; ces défenses entourent la citadelle : le parapet mesure 14 (pas?) et le terre-plein 25.

[1] Les conquêtes des Espagnols se font au profit du *roi leur seigneur* et non pas des archiducs.

Le vendredi, 19 du même mois, eut lieu une grande messe et une procession.

Le 20, l'infanterie de toutes les nations commença à fortifier la place au moyen de six demi-lunes, qu'on éleva sur le front des courtines, du côté de la campagne.

Le 14 septembre, le marquis Spinola partit de Lingen, dans la direction du Rhin, en confiant le gouvernement de la ville au maître de camp, monsieur de Torres, avec son tercio wallon et cinq compagnies du régiment allemand du comte d'Embden, soit en tout 2,000 hommes.

Le même jour, le marquis arriva à Oldenseel et il emmena avec lui 5 compagnies irlandaises, qui servaient dans les deux tercios espagnols. Il renforça cette garnison et en changea le gouverneur; au lieu du comte Henri (de Berg), il y mit don Guillaume Verdugo, capitaine de chevau-légers, fils du colonel Verdugo.

Le mercredi 25, l'armée prit ses quartiers à Wesel. Le même jour, don Louis de Velasco canonna un vaisseau de guerre que l'ennemi faisait stationner sur le Rhin; il s'en empara et ne pouvant l'utiliser, il en fit retirer les canons et mit le feu à la coque du bâtiment.

Le jeudi 22, le marquis Spinola poussa une reconnaissance vers l'ennemi qui se tenait entre Emmerich et Rees, emmenant avec lui de la cavalerie et de l'infanterie. Les Italiens formaient l'avant-garde de l'infanterie, les Bourguignons et les Wallons le corps de bataille, et les deux tercios espagnols l'arrière-garde; 200 hommes de ces derniers avaient été laissés à la garde des bagages. Tous les régiments marchaient enseignes déployées, sauf celles du capitaine don Francisco Zapatero, et de don Simon Antunes, qui était resté de garde aux tentes du marquis, avec sa compagnie, et celle de don Inigo de Borgia, qui marchait à l'avant-garde, à la place de Simon Antunes. La troupe étant en marche, les Espagnols s'aperçurent qu'on allait à la recherche de l'ennemi et

que les autres nations marchaient en tête, chose inusitée; ils se mirent à murmurer, disant qu'on leur ôtait une prérogative dont ils avaient toujours joui, demandant pourquoi c'était don Inigo de Borgia qui marchait en avant d'eux, et que le marquis voulût leur restituer un poste que les Espagnols avaient toujours occupé; qu'ils ne voulaient pas qu'on dit qu'ils avaient perdu ce que tous les autres maîtres de camp leur avaient toujours accordé et maintenu, en pareille circonstance, ou bien qu'on en alléguât le motif. Le marquis apprenant le différend qui s'était élevé, commanda à l'infanterie de faire halte; il prit avec lui la cavalerie et le général de celle-ci et il laissa l'infanterie en esquadron, jusqu'à son retour. Il revint sur ses pas, sans avoir rien fait.

Le même jour, arriva au camp le prince de Palestrine, avec son tercio, qui venait du quartier du comte de Bucquoy.

Le vendredi 23, l'armée franchit la Lippe et alla camper en face d'Orsoy.

Le 26, l'armée alla loger à une demi-lieue de la ville de Rührort, où se tenait le comte de Bucquoy.

Le lundi, 3 octobre, le marquis Spinola leva le camp avec son armée et alla se loger aux quartiers du comte de Bucquoy, qui en était sorti le même jour, emmenant avec lui le tercio italien du maître de camp Pompée Justiniano et le régiment allemand du comte de Berlaymont, plus 5 compagnies du tercio de monsieur de Hachicourt, dans l'intention de construire des forts à Wachtendonck. Il s'avança dans la direction de Gueldre, pour recevoir le maître de camp frère Lelio Brancaccio, que Son Altesse lui envoyait, avec son tercio italien et un régiment anglais, pour renforcer le camp de Frise, où avant ceux-ci, était déjà arrivé le régiment liégeois avec son colonel, monsieur de la Malaise.

Le même jour, le tercio italien du maître de camp, Louis Melzi, traversa le Rhin.

Le 7 octobre, le comte de Bucquoy ne pouvant dresser ses forts, mit le siége devant Wachtendonck, et le 8, on commença à ouvrir la tranchée.

Dans la matinée du dimanche 9, l'ennemi ayant appris qu'on avait mis le siége devant Wachtendonck, se décida à venir attaquer un de nos quartiers, qui lui paraissait devoir être fort affaibli, par le départ des forces nombreuses occupées au siége de cette ville. Trois mille fantassins, deux mille cavaliers et trois pièces d'artillerie furent dirigés, par lui, sur le quartier qu'occupait le comte Théodore Trivulcio, lieutenant-général de la cavalerie[1], avec une réserve du 16 compagnies à cheval et autant à pied, chargée de la garde du camp. C'étaient 8 compagnies des deux tercios espagnols et 8 des tercios italiens et bourguignon; toute cette infanterie ne montait pas à 800 hommes. Le comte Trivulcio avait distribué la moitié de son infanterie en escadrons et couvert le restant du surplus avec 500 cavaliers. A la première alarme qu'on donna, il sortit avec l'infanterie et les chevaux qu'il put réunir et commença à escarmoucher avec l'ennemi; à la même heure, le marquis Spinola, don Louis de Velasco et le duc d'Ossuna étaient en route pour visiter le quartier; arrivés à mi-chemin ils virent l'engagement que leur avait annoncé de grandes décharges de mousquetterie et d'arquebuses, et le marquis envoya immédiatement l'ordre de faire marcher tout le camp. Don Velasco et le duc, avec les 20 chevaux de leur escorte et 3 compagnies qu'ils rencontrèrent, par hasard, en route pour aller en relever d'autres qui étaient de garde, se jetèrent au milieu des ennemis, combattant et animant les soldats

[1] La cavalerie, commandée par le comte Trivulcio, était logée dans le village de Mülheim, sur la rive droite de la Roër et au château de Broeck, sur la rive gauche. — VAN METEREN, 575.



avec tant de valeur, qu'on n'en pourrait déployer davantage. Au même moment, survint don Inigo de Borgia, avec 500 fantassins de son tercio; c'était le premier secours qui arrivait; ils se mirent à escarmoucher contre l'ennemi, qui voyant ce renfort, battit en retraite avec une perte de plus de 600 hommes, en abandonnant quelques chariots de poudre et de munitions, que nous ne pûmes emmener. Le comte Théodore Trivulcio fut tué, ainsi que deux capitaines de cavalerie et un d'infanterie bourguignonne, et 100 soldats de toutes les nations. Cet heureux succès a passé pour un très grand fait d'armes, vu l'inégalité considérable des troupes engagées et les avantages de tout genre que l'ennemi avait sur nous. C'est avec juste raison qu'on l'a attribué à la valeur de don Louis de Velasco et du duc d'Ossuna. Tous les succès de cette année se résument en cette unique journée. Son Altesse a récompensé toutes les compagnies de cavalerie et d'infanterie qui s'étaient signalées en cette occurrence.

Le samedi, 15 octobre, le marquis Spinola, avec 4 compagnies des deux tercios espagnols, poussa une reconnaissance vers Wachtendonck qui était assiégée; cette troupe était commandée par le sergent-major Mathieu de Otaunes (Otanes), du corps de Simon Antunes.

Le 22 du même mois, le camp du comte Maurice établi aux environs de Wesel, s'empara des portes de cette ville, sur les neuf heures du matin et commença à traverser le Rhin, dans la direction du Brabant. Soupçonnant qu'il venait au secours de Wachtendonck, le marquis Spinola partit le même jour à minuit, de notre camp, avec 4 tercios, les deux espagnols de don Inigo de Borgia et de Simon Antunes, celui du chevalier Louis Melzi, italien, et les Bourguignons du baron de Balançon, deux pièces d'artillerie et don Louis de Velasco, général de la cavalerie, avec celle qui se trouvait là. On fit oc-

cuper les deux forts, celui du côté de la Frise par monsieur de la Malaise, avec son régiment liégeois, celui du côté du Brabant, par le prince de Palestrine, avec son tercio italien, et avec eux, était don Juan de Pantoza, lieutenant du maître de camp général. Ces quatre tercios, marchant à la rencontre de l'ennemi, qu'on supposait vouloir secourir Wachtendonck, se portèrent jusque près de Gueldre. Là, on trouva le gouverneur de cette contrée qui était venu la nuit précédente du camp de Wachtendonck, avait repoussé l'ennemi avec une grande vigueur, s'était emparé d'une porte et lui avait tué 4 capitaines et d'autres personnages de marque; il se retirait aussi dans son camp avec une forte perte et nos gens rentrèrent dans leurs quartiers.

Le jeudi, 27 octobre, la ville de Wachtendonck se rendit à l'obéissance du roi notre sire; à 10 heures du soir, 1,200 hommes en sortirent aux conditions accoutumées, c'est à dire avec armes, enseignes et bagages.

Le jeudi, 3 novembre, le comte de Bucquoy partit avec les troupes sous ses ordres, campées devant Wachtendonck et alla assiéger le château de Cracou; le dimanche 6, l'ennemi qui l'occupait, se rendit à merci et la garnison sortit tenant des baguettes blanches à la main, ayant obtenu grâce de la vie.

Le 9 du même mois, on apprit que Son Altesse avait donné au maître de camp, Ludovico Melzi, la lieutenance générale de la cavalerie, qui lui fut effectivement remise le même jour. Le tercio avec lequel il servait fut donné au comte Gui (Aldobrandini), parce qu'il était composé de vieux soldats et l'on y refondit aussi le tercio de ce dernier officier. En même temps, le prince de Palestrine quitta son tercio, parce qu'on ne lui donnait pas la lieutenance de la cavalerie et Son Altesse refondit aussi ce tercio dans celui de Pompée Justiniano.

Les quartiers de l'armée, qui passa en Frise, étaient entre le Rhin et la Meuse, sauf la cavalerie répartie en différents endroits.

Le tercio de don Inigo de Borgia fut logé au pays de Limbourg, celui de Simon Antunes à Ruremonde et Erkelens, pays de Gueldre.

Le tercio italien du comte Gui à Wachtendonck et à Venloo, aussi pays de Gueldre. Celui (italien) de Pompée Justiniano, à Breda, Eyndhoven et Helmont, pays de Brabant. Celui du baron de Balançon, bourguignon, dans les villes de Gueldre et de Straelen.

Dans les forts du pont sur le Rhin, monsieur de la Malaise avec son régiment de liégeois; dans les forts primitifs de Kaisersweerth, une partie du régiment allemand du comte de Berlaymont et le gros du même corps, dans le pays de Luxembourg, où ce comte est gouverneur.

Les Anglais qui étaient venus à ce camp, en même temps, passèrent dans le Brabant et furent logés à Tirlemont, Gembloux et Jodoigne.

Le tercio de frère Lelio de Brancaccio (italien) partit également du camp pour se loger en Brabant, à Termonde et à Alost.

La compagnie du capitaine général de la cavalerie, à Luxembourg; le lieutenant général et quelques compagnies de la cavalerie, à Herenthals; le commissaire général de la cavalerie avec quelques compagnies, à Diest. Don Fernand de Guevarra[1], capitaine de lanciers, à Carpen (el Carpe). Le fils du président Richardot[2], capitaine de cuirassiers, à Léau.

[1] Don Fernando de Guevarra fut condamné à la peine de mort en 1616, pour avoir, dans une discussion avec don Luiz de Velasco, général de la cavalerie, mis la main à la garde de son épée. — *Lettre du 30 octobre, de l'archiduc à Philippe III, correspondance aux archives du royaume*, V, 205.

[2] Guillaume Richardot, seigneur de Lembeke, d'Ottignies, etc.,

François de la Fuente, capitaine de cuirassiers et monsieur de Coin, capitaine d'arquebusiers, à Breda. Don Juan de Silva, capitaine de lanciers, dans le pays de Luxembourg; Bersuegela,[1], capitaine d'arquebusiers à cheval, à Wachtendonck. La compagnie de lanciers italiens du capitaine Jean Cesati, au pays de Waes, où était également celle des arquebusiers du gouverneur La Viexo. Celle des arquebusiers du capitaine Camargo[2], à Gand. Celle de monsieur de la Motterie[3], cuirassiers, à Bruges. A Bois-le-Duc, où Grobendoncq est gouverneur, sa compagnie et une autre.

La compagnie d'arquebusiers de monsieur Derremareurt? à Cracou; les lanciers italiens du chevalier Bentivoglio[4] et les cuirassiers de même nation de Lucas Cayrode, à Maestricht. La compagnie de cuirassiers du comte Henri (de Berg), à Gueldre; la compagnie de lanciers du comte Rodolphe, son frère, à Straelen; la compagnie de lanciers de la garde de Son Altesse, à Louvain et celle d'arquebusiers, à Bruxelles.

Il y en eut d'autres encore qui étaient distribuées et logées dans des garnisons, dont il n'est point fait mention ici.

second fils de Jean, chef-président du conseil privé; la terre de Gammerage fut érigée, pour lui, en comté par lettres de Philippe IV, du 3 novembre 1623.

[1] Don Inigo de Brizuela.

[2] Louis de Camargo, dont les fils furent créés barons de l'empire, par diplôme de Ferdinand II, du 30 août 1630. — *Archives de l'audience*, 1148, 1181; LEROUX, *Recueil*, etc., 255.

[3] Claude de Lannoy, seigneur de la Mottrie. — DU CORNET, II, 17.

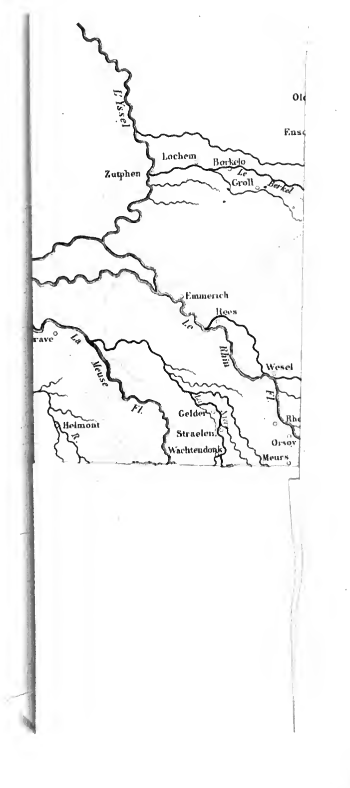
[4] Jean Bentivoglio, chevalier de Malte, frère du cardinal, auteur de l'*Histoire des guerres de Flandre.* Corneille et Alexandre Bentivoglio, le premier frère, le second neveu du cardinal, furent tués à la bataille de Nieuport, et Ferdinand, marquis Bentivoglio, se distingua au siége de Rhinberg. — *Histoire des guerres de Flandre*, IV, 270, 408 et 410.

Il n'est pas parlé du camp de Flandre, parce qu'il ne fit rien d'autre que de tenir tête à l'ennemi, à Ardenbourg; et après que celui-ci se fut embarqué, il alla à Assenede, d'où on l'envoya construire deux forts devant l'Escaut, à une portée de canon de la ville. Il sortit aussi un détachement de ce camp, pour tenter deux fois une entreprise contre Berg [op Zoom] et une autre contre Grave, mais ni l'une ni l'autre ne fut mise à fin; il ne se trouva des Espagnols dans aucune.

On tient pour chose très certaine, d'une personne qui a elle-même passé par l'hôpital royal en campagne (*de campaña*) de l'armée de Frise, que du 26 octobre jusqu'au 25 novembre, il y a eu 1,687 malades et blessés de toutes les nations, sauf les Allemands, les uns entrant, les autres sortant; sans que jamais le nombre moyen fît défaut, un peu plus ou un peu moins; et pour tout le monde, pendant tout le temps, la nourriture ni les médecins ne firent jamais défaut, non plus que les médicaments prescrits par les médecins.

L'hôpital de l'armée de Flandres reçut dans le même temps, à Bruges et à Gand, 450 malades, et l'hôpital royal de Malines 562, avec les mêmes ressources d'alimentation et de secours.

On n'a pas fait mention des morts, mais on sait qu'une grande quantité de chariots partit du Rhin et arriva au camp établi sous Wachtendonck; et quand les troupes en partirent, les malades, chargés sur 319 chariots, furent dirigés sur Ruremonde, où il y avait et il y a encore un hôpital.



L'Yssel
Lochem
Borkelo
Zutphen
Le
Groll
Berkel
Emmerich
Rees
Le
Rhin
Wesel
Fl.
La
Meuse
Fl.
Helmont
R.
Gelder
Straelen
Wachtendonk
Orsoy
Meurs

Relation des choses avenues en cette année 1606 *dans l'armée qui s'est mise en campagne et concernant la répartition qui s'en fit.*

Le 9 mars, partit de Bruxelles don Louis de Velasco, général de la cavalerie de ces États, muni de lettres pour tous les gouverneurs et maîtres de camp qui occupaient le pays compris entre la Meuse et le Rhin, avec l'armée sortie de la Frise, leur enjoignant d'obéir en tout au porteur des dites lettres, et il s'installa à Gueldre, pour se porter de là où besoin serait. Jusqu'au 3 juillet, que le marquis Spinola vint aux forts du Rhin, don Louis de Velasco y fut toujours présent et s'occupa de les améliorer. Celui de Ste-Isabelle et St-Albert reçut de nombreuses demi-lunes et des estacades; il en construisit un autre de l'autre côté du Rhin, qui se nomma le fort du Moulin, bien défendu, sur une éminence qui aurait pu nuire beaucoup à tous deux, si l'ennemi s'en était emparé, comme on pensait qu'il chercherait à faire. Il établit aussi un pont sur le Rhin, celui de l'année précédente ayant été emporté par une grande tempête.

Il avait avec lui trois tercios espagnols : ceux de don Inigo de Borgia, de Simon Antunes et de don Pedro Sarmiento; un anglais; deux italiens, l'un du comte Gui et l'autre de Pompée Justiniano, et celui des bourguignons du baron de Balançon, moins les garnisons qui gardaient les forts. Il déjoua, avec ces troupes, un grand projet de l'ennemi, qui avait l'intention de venir par les canaux couper le passage de la Frise et assiéger avec plus de facilité Oldenseel et Lingen.

Le vendredi, dernier jour de juin, le comte de Solre entra dans les forts du Rhin et le même jour, on commença l'embarquement à la nuit tombante, pour traverser le Rhin avec 500 chevaux chargés d'escorter en Frise, un

envoi de 60,000 écus d'or, destinés à la solde des troupes qui occupaient ce pays. On fit partir en même temps 2,000 fantassins, 500 du tercio de Simon Antunes, 800 des deux tercios italiens du comte de Gui et de Pompée Justiniano, et 700 allemands des régiments des comtes de Berlaymont et d'Embden, pour convoyer cet argent qu'on mit heureusement en sûreté. Ce qui fut un grand avantage pour asseoir les affaires de la Frise, dans l'état où elles se trouvaient alors. Toute cette troupe, infanterie et cavalerie, était placée sous les ordres du maître de camp, Simon Antunes, qui se mit en route avec elle et rentra aux quartiers le 5 juillet.

Le 3 juillet, le marquis Spinola vint aux forts et se fit escorter par la plus grande partie de la cavalerie; arrivèrent avec lui, le duc d'Ossuna, le prince de Palestrine, don Inigo de Borgia et le maître de camp, don Francisco Padilla. Il partagea l'armée en deux corps, savoir :

Avec le comte de Bucquoy, général de l'artillerie, le seul de ces États, les troupes suivantes :

Le tercio espagnol du maître de camp don Juan de Meneçes, avec 7 compagnies réunies du tercio de Juan Bravo de Laguna, qui était arrivé d'Italie; les deux italiens, de frère Lelio Brancaccio et de Pompée Justiniano; un régiment irlandais et un écossais du colonel William Simpel.

Deux autres tercios wallons, du comte de Boussu et de monsieur de Hachicourt; deux régiments allemands, du comte de Berlaymont et du comte Biglia, et pour lieutenant de l'artillerie, le gouverneur Pedro de Aybar.

Vendredi 7 juillet, on reçut avis que 8 compagnies d'infanterie voulaient entrer à Meurs; on fit sortir 1,000 hommes du camp et 200 chevaux pour les intimider : Monsieur de la Malaise, maître de camp du régiment liégeois, commandait cette troupe, qui rentra dans ses quartiers sans avoir rien fait, l'ennemi ne s'étant pas présenté.

Le samedi, 8 dudit mois, il arriva aux forts 42 moulins sur des haquets venant de Cologne et un pont de cordes (*de tela*).

Le 10 juillet, le marquis Spinola quitta le Rhin, emmenant avec lui les 6 corps suivants : le tercio espagnol du maître de camp don Inigo de Borgia, celui de Simon Antunes, celui de don Pedro Sarmiento, le tercio italien du comte Gui Aldobrandini St-Georges; le tercio bourguignon du baron de Balançon; un régiment anglais, plus neuf compagnies de recrues allemandes destinées au régiment du comte d'Embden. Ce corps d'armée rejoignit celui de la Frise, à Enschede [*Esquen?*] près de Oldensael. Ce dernier se composait de 3 régiments allemands (celui du comte d'Embden, celui du comte de Rynsberg[1], son frère et un autre de cavalerie allemande, composé de levées nouvelles; plus un tercio wallon incorporé, celui de monsieur de Torres et cinq compagnies irlandaises, qui servaient précédemment dans les tercios espagnols. Le marquis partit avec ces troupes de la ville d'Enschede [*Esquel*], se portant vers Lochem ; il s'arrêta de sa personne à Berkelo, ayant, le même jour, envoyé don Inigo de Borgia en avant, pour assiéger la ville de Lochem, avec son tercio, celui italien du comte Gui et le tercio wallon de monsieur de Torres, plus les 2 autres régiments allemands ; et, comme ces forces parurent encore insuffisantes, on envoya, le lendemain, le tercio de don Pedro Sarmiento, avec les 5 compagnies irlandaises attachées à ce corps, et le régiment du comte d'Embden, ne restant avec le marquis que les seuls tercios de Simon Antunes et des bourguignons.

Le jeudi, 20 juillet on mit le siége devant la ville de Lochem.

[1] Jean d'Oost-Frise, comte de Rietberg. — *Mémoires du seigneur* du Cornet, II, 205.

Le dimanche suivant, 23, la ville de Lochem se soumit au roi notre Sire, aux conditions accoutumées, sortir avec enseignes, armes et bagages. Les ennemis évacuèrent la place le même jour et l'on y mit pour gouverneur le capitaine Alonzo Diaz Cortecedo, avec sa compagnie, qui appartient au tercio du maître de camp Simon Antunes, plus 2 compagnies allemandes du régiment du comte d'Embden, soit une garnison de 300 hommes en tout.

Le mercredi 26, don Louis de Velasco sortit pour reconnaître Groll et s'assurer si on pouvait l'assiéger. Il était accompagné du maître de camp Simon Antunes, chargé de la reconnaissance, du colonel Stanley et du maître de camp Alexandre de Monte : ils se mirent en fort grand péril d'être pris ou tués.

Le dernier jour de juillet, arriva le marquis Ambroise Spinola avec son camp, faisant sa jonction avec celui qui se trouvait à Lochem, sous les ordres de don Inigo de Borgia; de là, il se porta de sa personne, le même jour, pour reconnaître la rivière du côté de Zutphen, avec de la cavalerie et quelque infanterie; et pour la sûreté de ce détachement, le maître de camp Gui, commandant un tercio italien, le couvrait, avec 300 espagnols du tercio de don Inigo de Borgia qui, ce jour-là, commandait l'avant-garde; le même jour, ils rentrèrent aux quartiers, ayant exploré le pays jusqu'à la rencontre d'une grande masse d'eau, au-delà de laquelle ils aperçurent quelques ennemis.

Le 8 août, fête de Notre-Dame-aux-Neiges, on mit le siége devant la ville de Groll et les trois tercios espagnols prirent position, les trois maîtres de camp assistant au travail des tranchées.

Le lundi 14 août, la ville de Groll se soumit à l'obéissance du roi notre Sire, aux conditions ordinaires, qui sont de sortir avec armes, enseignes, etc. La garnison se

rendit aux espagnols; ce jour-là, c'était le tercio du maître de camp Simon Antunes qui marchait à l'avant-garde; les ennemis évacuèrent la place le même jour, en y abandonnant quelques pièces d'artillerie et 300 barils de poudre. Il sortit 1,200 hommes avec 17 enseignes de diverses nations.

Le lundi, 21 août, se leva le camp de Groll et le même jour, sur le soir le maître du camp, Simon Antunes partit avec 2,000 hommes, 500 chevaux, 2 grands pontons, 2 canons et 50 mariniers, dans la direction de la Lippe, qu'il franchit du côté de Wesel, le mardi; et le mercredi à midi, il prit position à Rhinberg, du côté de la Frise, et eut quelques engagements avec l'ennemi.

Le jeudi suivant, 23, le marquis Spinola rejoignit avec le restant de l'armée, et en arrivant, il ordonna à Simon Antunes de passer de l'autre côté, avec tout son corps d'armée, pour appuyer le comte de Bucquoy, par suite de l'avis qu'on avait reçu que l'ennemi approchait et l'on rangea toute cette troupe en bataille, dans une bonne position, pensant toujours que l'ennemi s'avançait avec toute son armée, mais il n'en fut rien. C'était le comte Maurice qui envoyait son frère avec 30 compagnies d'infanterie et 500 chevaux: il mit à terre les 30 compagnies d'infanterie et 200 chevaux des aventuriers français, se retirant avec le restant du côté d'Orsoy, par un chemin différent de celui par où il les avait amenés, et distant seulement d'une lieue de l'endroit où se tenait Simon Antunes avec son corps d'armée.

Le lundi suivant, 28, Simon Antunes reçut l'ordre de passer le Rhin du côté de la Frise, avec toute la troupe sous ses ordres, sauf 300 allemands laissés aux deux forts qu'il avait construits.

Le mercredi, Simon Antunes eut l'ordre de diriger les tranchées pour s'emparer des forts et des fortifications que l'ennemi occupait de ce côté du Rhin.

Le même jour, la tranchée fut ouverte par Simon Antunes et le dimanche suivant, son tercio étant d'avant-garde, il prit la demi-lune, où fut blessé un capitaine de son régiment, nommé don Francisco Riguelme; le lundi suivant, on se rendit maître de tous les forts et défenses établis sur cette rive.

Le mercredi 6 septembre, ordre fut donné à Simon Antunes de repasser le Rhin avec son tercio pour se rendre au quartier du comte de Bucquoy.

Le dimanche 10, le comte de Boussu se rendit maître d'un poste qu'il était impossible de ravitailler; aussi ce poste étant évacué, lui-même se retira.

Le jeudi 21 septembre, l'ennemi fit une grande sortie vers les tranchées, où se trouvaient d'avant-garde 4 compagnies du maître de camp, Simon Antunes et les capitaines Francisco Rodrigues, Inigo Diaz Camorano, et don Henrique Esclereques, lesquels repoussèrent l'ennemi en se battant avec une grande bravoure. Don H. Esclereques et Inigo Diaz Camorano furent blessés, de même que le maître de camp, don Juan de Meneçes : le duc d'Ossuna et le maître de camp, don Francisco de Padilla assistaient à cette affaire.

Le 30 septembre, le sergent-major de la ville de Rhinberg en sortit et demanda à parler à don Juan Pantoxa, lieutenant du maître de camp général, il y fut, et le chargea de dire au marquis que le gouverneur de la ville désirait traiter quelques affaires avec Son Excellence, et qu'il voulût bien permettre en conséquence qu'on lui envoyât le lendemain 2 capitaines, ce qui fut accordé et ils vinrent en effet de grand matin. Don Juan Pantoxa les reçut et les mena à l'appartement du marquis, où étaient déjà réunis tous les maîtres de camp de l'armée, pour répondre aux demandes qu'on allait leur faire, car ils ne s'attendaient pas qu'on négociât si promptement la reddition, puisqu'il restait encore à l'ennemi une demi-

lune du côté des Espagnols, uue du côté des Italiens, une du côté des Wallons, tous ses fossés qu'on n'avait même pas entrepris de saigner d'aucun côté, et qu'on n'avait commencé de sape nulle part. Cependant les capitaines rapportèrent au marquis les paroles dont le gouverneur les avait chargés, et dirent que celui-ci demandait à se rendre, pour pouvoir sauver les barques qui se trouvaient là et que le comte Maurice avait extrêmement recommandées; tout ce qu'ils demandaient, c'était qu'on autorisât don Juan Pantoxa à les accompagner à la ville, pour traiter de la reddition, avec le gouverneur lui-même; ce qui fut bien vite accordé. Don Juan aperçut les barques qui étaient tirées à sec, et en les voyant, il dit qu'on ne les emporterait pas; en effet, on les laissa toutes. Il y en avait 6 grandes, sans compter d'autres petites, deux bâtiments de guerre et 16 grands pontons; plus le pont que l'ennemi avait construit sur le Rhin, ni plus ni moins. Le lendemain la place fut évacuée, aux conditions ordinaires, avec enseignes, armes et bagages. Il y avait 3,280 soldats, sous 47 enseignes. Ils emmenèrent plus de 600 chariots, 200 des leurs et 400 que le marquis leur avait donnés pour emporter leur bagage. Chaque chariot était escorté par deux ou trois soldats, qui faisaient encore mille hommes en plus des autres, sans compter autant de blessés, qui étaient dans les chariots. L'ennemi abandonnait 15 pièces d'artillerie petites et grandes, outre l'artillerie des forts.

Après la reddition de cette ville, la grande disette qui régnait dans l'armée détermina le marquis Spinola à la disséminer, en divers endroits, pour qu'elle pût s'approvisionner. Il renvoya aussi le tercio italien du comte Gui à ses garnisons, Venloo et Wachtendonck, et le tercio wallon de Boussu à Gueldre; celui de Simon Antunes à Ruremonde et Erkelens; les 4 compagnies italiennes de frère Lelio Brancaccio, à Straelen, et le restant du tercio

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS D'HOMMES ET DE LIEUX.

B

C

D

E

F

I

J

L

M

N

O

P

R

S

T

U

V

W

Y

FIN DE LA TABLE

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE BELGIQUE

Ire SÉRIE. — XVIe SIÈCLE

Numéros.

1. **MÉMOIRES DE FERY DE GUYON**, *escuyer, bailly général d'Anchin et de Pesquencourt*, avec une introduction et des notes, par M. DE ROBAULX DE SOUMOY, membre du conseil héraldique, auditeur militaire, etc.

2. **MÉMOIRES DE VIGLIUS & D'HOPPERUS**, *sur le commencement des troubles des Pays-Bas*, avec notices et annotations, par M. ALPH. WAUTERS, archiviste de la ville de Bruxelles.

3, 7, 12. **MÉMOIRES ANONYMES SUR LES TROUBLES DES PAYS-BAS**, 1565-1580, tomes I, II et III, avec notice et annotations, par feu M. J.-B. BLAES.

20 et 24. **MÉMOIRES ANONYMES SUR LES TROUBLES DES PAYS-BAS**, 1565-1580, tomes IV et V, avec annotations, par M. AL. HENNE, auteur de l'*Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique*, etc.

4 et 21. **MÉMOIRES DE PASQUIER DE LE BARRE & DE NICOLAS SOLDOYER**, 1565-1575, tomes I et II, avec notice et annotations, par M. ALEX. PINCHART, chef de section aux archives générales du royaume.

5. **MÉMOIRES DE JACQUES DE WESENBEKE**, avec une introduction et des notes, par M. CH. RAHLENBECK.

6. **MÉMOIRES DE FRÉDÉRIC PERRENOT**, *sieur de Champagney*, avec notice et annotations, par M. DE ROBAULX DE SOUMOY, membre du conseil héraldique, auditeur militaire, etc.

8 et 17. **LES COMMENTAIRES DE DON BERNARDINO DE MENDOÇA**, *l'un des lieutenants du duc d'Albe*, 1567-1577, tomes I et II, traduction nouvelle de M. LOUMYER, avec notice et annotat. par M. le général GUILLAUME.

9. **MÉMOIRES DE PHILIPPE WARNY DE VISENPIERRE** *sur le siège de Tournay en* 1581, publiés par A.-G. CHOTIN.

10 et 11. **MÉMOIRES DE PONTUS PAYEN**, *avocat d'Arras*, tomes I et II, avec notice et annotations par M. ALEX. HENNE, auteur de l'*Histoire du règne de Charles Quint en Belgique*, etc.

13 et 16. **MÉMOIRES DE FRANCISCO DE ENZINAS (DRYANDER)**, tome I en deux parties et tome II, texte latin inédit avec la traduction française du XVIe siècle en regard, 1543-1545, avec notice et annotations, par M. CH.-AL. CAMPAN.

15. **MÉMOIRES SUR EMMANUEL DE LALAING**, *baron de Montigny*, avec notice et annotations, par feu M. J.-B. BLAES.

19. **HISTOIRE DES TROUBLES ADVENUES A VALENCIENNES**, avec notice et annotations, par M. DE ROBAULX DE SOUMOY, membre du conseil héraldique, auditeur militaire, etc.

22. **MÉMOIRES SUR LES TROUBLES DE GAND,** 1577-1579, *par François Halewyn, seigneur de Zweveghem*, avec une introduction et des notes, par M. Kervyn de Volkaersbeke.

23. **LES SUBTILS MOYENS PAR LE CARDINAL GRANDVELLE AVEC SES COMPLICES INVENTEZ, POUR INSTITUER L'INQUISITION,** avec une introduction et des notes, par M. Ch. Rahlenbeck.

31. **MÉMOIRES DE MARTIN-ANTOINE DEL RIO SUR LES TROUBLES DES PAYS-BAS,** texte latin inédit, avec traduction, notes et notice, par M. l'abbé Ad. Delvigne, chanoine et professeur au Petit Séminaire de Malines, tome Ier.

2e SÉRIE. — XVIIe SIÈCLE

25. **BERGUES SUR LE SOOM,** *assiégée le* 18 *juillet* 1622 *et desassiégée le* 3 *d'octobre ensuivant selon la description faite par les trois pasteurs de l'eglise d'icelle*, avec une introduction et des notes, par M. C.-A. Campan.

26. **ABRÉGÉ HISTORIQUE DU RÈGNE D'ALBERT ET ISABELLE,** 1592-1602, avec une introduction et des notes, par M. Adrien Campan.

27. **TROUBLES DE BRUXELLES** *de* 1619, *justification apologétique de l'advocat Rombaut Van Uden*, avec une introduction et des notes, par M. L. Galesloot.

28 et 29. **HISTOIRE GÉNÉRALE DES GUERRES DE SAVOIE, DE BOHÊME, DU PALATINAT ET PAYS-BAS,** par le seigneur Du Cornet, *gentilhomme belgeois*, tomes I et II, avec une introduction et des notes, par M. A. de Robaulx de Soumoy, membre du conseil héraldique, etc.

30. **RELATIONS DES CAMPAGNES DE 1644 & 1646,** par Jean Antoine Vincart, *secrétaire des avis secrets de la guerre*. Texte espagnol avec traduction en regard, introduction et notes, par M. Paul Henrard, capitaine commandant d'artillerie.

32. **CONSIDÉRATIONS D'ESTAT SUR LE TRAICTÉ DE LA PAIX** *avec les sérénissimes Archiducz d'Austriche*, avec une introduction et des notes, par M. Ch. Rahlenbeck

33. **HENRI IV & LA PRINCESSE DE CONDÉ,** *précis historique suivi de la correspondance de Pecquius et d'autres documents inédits*, par M. Paul Henrard, capitaine commandant d'artillerie.

34. **HISTOIRE DE L'ARCHIDUC ALBERT,** *gouverneur général et prince souverain de la Belgique*, avec une introduction et des notes, par M. de Robaulx de Soumoy.

3e SÉRIE. — XVIIIe SIÈCLE

14 et 18. **PROCÈS DE FRANÇOIS ANNEESSENS,** *doyen du corps des métiers de Bruxelles*, 1719, t. I et II, avec notice et annotations, par M. L. Galesloot.

IMPRIMÉ A BRUXELLES
CHEZ M. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
AUX FRAIS ET PAR LES SOINS
DE LA
Société de l'Histoire de Belgique
AOUT MDCCCLXX

SOUS PRESSE

Pour paraître incessamment

MÉMOIRES DE MARTIN-ANTOINE DEL RIO SUR LES TROUBLES DES PAYS-BAS, par M. l'abbé AD. DELVIGNE, chanoine de la métropole de Malines, tome second.

CHRONIQUE DES ÉVÉNEMENTS les plus remarquables arrivés pendant les Révolutions Brabançonne et Française, etc., avec une introduction et des notes, par M. L. GALESLOOT.

EN PRÉPARATION

MÉMOIRES SUR LE GOUVERNEMENT DES PAYS-BAS, par le conseiller WYNANTS, avec une introduction et des notes, par M. A. ORTS, membre de la Chambre des représentants.

JOURNAL DES TROUBLES DES PAYS-BAS, *pendant la révolution dite Brabançonne*, par GEORGES-JOSEPH GÉRARD, secrétaire de l'Académie impériale de Bruxelles, avec une introduction et des notes, par M. ALEX. HENNE, auteur de l'*Histoire de Charles-Quint*, etc.

PROCÈS DE MARTIN-ÉTIENNE VAN VELDEN, publié par M. ARM. STEVART.

DIVERS OPUSCULES SUR LA PRISE DU MARÉCHAL D'AUMONT, à Ostende, en 1658.

On trouve au siége de la société de l'histoire de Belgique, 11, Place du Musée, et chez Muquardt, libraire, les publications de la société des *Bibliophiles de Belgique*.

1° CORRESPONDANCE DE MARGUERITE DE PARME (ne se vend plus séparément).

2° LETTRES DE VAN MALE sur la vie intérieure de Charles-Quint.	fr.	5
3° MÉMOIRES DU DUC CHARLES DE CROY	-	10
Les trois ouvrages réunis.	-	25

